This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

14 DAYS
BOOK

Philol 43

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

JOHN AMORY LOWELL,

(Class of 1815).

This fund is $20,000, and of its income three quarters
shall be spent for books and one quarter
be added to the principal.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXXIV

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-QUATRIÈME

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1901

Phelps 43

Lowell fund

Phil. 4/3

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-QUATRIÈME

15 JANVIER 1901

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1901

SOMMAIRE DU N° 1

Pages

Le langage Martien (*suite*), par V. Henry 1
L'inscription découverte en 1899 sur le forum romain, par A. Bojeslav 46
La langue des Pouls (*suite*), par E. Gibert 50
Explication, par J. Vinson 79
Max Müller, par P. Regnaud 82
Quelques manuscrits basques, par E. S. Dodgson 85
Varia. I. — La question de l'*e* muet 121
II. — La formation des voyelles 122
III. — Prononciation du basque 123

BIBLIOGRAPHIE

J. Vinson. — *La langue créole en Louisiane*, par le docteur A. Mercier 102
H. Pernot. — *Songs of modern Greece*, par G. Abbott 105
J. Vinson. — *La chiffrocryptographie*, par Émile Delage 112
— *Les Gaulois*, par André Lefèvre 115
— *Virgile Limouzi*, par J.-B. Roby 117
— *Prononciation française*, par A. Liet 118
— *26th Report of the Bible Society* 119
— *Bulletin de la Société des Sciences de Pau* 120

MAR 1991

LE LANGAGE MARTIEN

(SUITE)

CHAPITRE II

Les Noms propres

(26) Le roman martien met en scène un grand nombre de personnages, dont plusieurs portent un nom. Il y a même une petite fille qui en a deux : Anini Nikaïné. Comme rien n'est plus arbitraire qu'un nom propre, il semble que ce soit peine perdue que d'en scruter l'origine; et aussi ne l'essaiera-t-on pas pour les noms des comparses, Eupié, Pouzé, Sika, Saziné, et tant d'autres. Tout au plus pourrait-on faire observer qu'Anini et Zitêni sont des appellations fort bien choisies pour des fillettes, et que Mâtêmi a tout l'air d'un féminin martien du magyar *Máté* « Mathieu » : particularité digne de remarque, en ce que *Mathieu* est précisément, dans nos langues, un des rares noms d'homme qui n'a pas formé de dérivation féminine[1]. Mais il y a quelques protagonistes qui se détachent en vigueur sur cette figuration monotone et terne : ils jouent un rôle important, sont ou paraissent des réincarnations ou des doublures d'êtres qui ont vécu sur terre, et il n'était pas sans intérêt de savoir si leurs appellatifs signifient quelque chose, ou si, en parti-

1. Paniné (Fl. 23) doit bien probablement son nom au grand grammairien sanscrit *Pāṇini*.

culier, leurs noms martiens ne seraient pas, eux aussi, des doublets de leurs noms terrestres. J'ajoute que c'est cette recherche, par laquelle j'ai débuté, qui m'a fait pénétrer d'emblée parmi les procédés les plus complexes de la sémantique martienne (cf. n° 25). J'ai donc cru qu'il y avait à la fois avantage et loyauté de méthode à faire passer le lecteur par les chemins que j'avais suivis. Moins je chercherai à pallier mes témérités apparentes, plus il se trouvera à l'aise pour y adhérer ou s'insurger contre elles.

(**27**) I. *Ésenale.* — On a vu que la traduction des phrases martiennes en français est censée l'œuvre d'un esprit réincarné en Mars, puis désincarné, qui vivait récemment encore sur notre terre. Il y portait le nom d'Alexis Mirbel. Mirbel est un pseudonyme (Fl. p. 140); mais je me suis assuré, par lettre particulière de M. Flournoy, qu'Alexis n'en est pas un. Le problème qui se pose est celui-ci : y-a-t-il un pont à jeter entre les deux noms d'Alexis et d'Ésenale, que porte en deux mondes différents le même personnage?

« Alexis » n'est pas, si l'on veut, un prénom fort rare ; mais il n'est pas commun non plus, et il n'y en a pas d'autre qui lui ressemble par la finale: il n'est donc pas étonnant que cette consonnance tant soit peu insolite ait fait travailler la pensée subconsciente de Mlle Smith. Remarquons dès l'abord qu'elle a eu pour cela tout le temps nécessaire : c'est en novembre 1894 que nous apprenons l'existence d'Alexis dans la planète Mars, en octobre 1896 seulement qu'on nous révèle son nom martien d'Ésenale (Fl. p. 156). Deux ans :

grande mortalis aevi spatium, pour une élaboration, si compliquée soit-elle, dont le rêve eût pu brûler les étapes en moins d'une minute !

La consonnance des deux syllabes finales d'*Alexis* rappelle celle du mg. *csacsi,* surtout si on le prononce à la française. Or *csacsi* signifie « âne » : non pas terme générique, notons-le bien ; mais espèce de diminutif de caresse, comme on en enseigne volontiers aux enfants. Le mot a pu jaillir des lèvres de M. Smith, dès la première fois qu'il a montré un âne à Hélène à peine sevrée. Traduisons maintenant en allemand, et nous obtenons *Esel,* c'est-à-dire presque exactement les deux premières syllabes du nom d'Ésenale. Et la finale ? Eh bien, c'est l'initiale même du nom d'Alexis ; car, bien entendu, l'*e* final est muet. L'opération totale peut s'exprimer par une formule d'une rigueur mathématique, savoir *al* + *csacsi* = *esel* + *al.* Les deux noms sont identiques.

Non pas tout à fait cependant : on devrait avoir **Eselale*; mais je ne pense pas que personne attache la moindre importance à cette légère divergence, de quelque façon qu'on se l'explique. On peut songer tout simplement à une dissimilation d'un des deux *l* ; ou à une formule de retraduction en français, soit donc *Esel* « *âne* », dont la métathèse (cf. n° 14) donne exactement *Ésenale* ; ou bien à quelque vague interférence de la liaison de mots mg. *ézen állat* « cet animal ». Mais, dût-on ne pas se l'expliquer du tout, on ne s'aheurtera point, je pense, à un aussi minime désaccord, en présence d'une concordance aussi parfaite de tout point par ailleurs.

Pour concevable qu'elle soit, l'opération est évidemment trop complexe, pour qu'on puisse s'attendre à la rencontrer souvent dans la formation d'un vocabulaire qui n'excède pas 300 mots. Elle serait suspecte néanmoins, si elle constituait un cas isolé, et je crois que Mlle Smith l'a renouvelée au moins une fois, dans *éréduté* « solitaire », n° 245. Quant au principe en lui-même, c'est-à-dire à la création de formes du langage par addition d'éléments juxtaposés, il ne saurait faire l'objet d'un doute, puisque l'application en est visible à l'œil nu dans la conjugaison, soit *ni* + *é*, *mé* + *i*, *machir* + *i*, n° 22, 2°.

(**28**) II. *Astané, Ramié et consorts*. — Dans ses pérégrinations à travers tous les cycles qu'elle parcourt, Mlle Smith a un guide, un conseiller, un génie tutélaire, qui rarement l'abandonne et intervient à temps pour l'éclairer de ses avis et de ses leçons : sur terre et à l'époque actuelle, c'est un désincarné nommé Léopold ; au siècle dernier, en tant qu'elle revit son existence passée de Marie-Antoinette, c'est Cagliostro; dans l'Inde, au XVe siècle, la princesse Simandini consulte le fakir Kanga; enfin, transportée dans la planète Mars, elle a le bonheur d'y rencontrer deux sages, deux savants éminents, Astané et Ramié, qui s'intéressent à ses progrès en martien et, à vrai dire, lui promettent beaucoup plus d'informations qu'ils ne lui en donnent, mais à qui nous n'en sommes pas moins redevables d'une bonne part des textes précieux édités par M. Flournoy. Léopold et Cagliostro ne font qu'un ; ce point est expressément révélé, ainsi que la réin-

carnation du fakir Kanga en Astané; d'autre part, celui-ci et Ramié sont distincts entre eux et distincts de Léopold; mais Ramié n'est visiblement, en tant que fonction, qu'une doublure affaiblie d'Astané ; et enfin, — ce qui est l'essentiel, — ces cinq personnages répondent tous à un concept unique, celui de directeur spirituel. C'en est assez pour que M. Flournoy admette à bon droit leur identité virtuelle. Nous le suivrons dans cette voie, et nous nous demanderons si leurs noms, dès lors, ne seraient pas, comme leurs personnes, apparentés entre eux, abstraits ou dérivés l'un de l'autre. A priori, l'hypothèse serait fort séduisante ; mais, après mûre discussion, je crois qu'il vaut mieux y renoncer, ou plutôt la restreindre.

Léopold est apparu le premier, le 26 août 1892, et ce n'est que postérieurement qu'a été révélée son identité personnelle avec Cagliostro, mais dans des circonstances telles que M. Flournoy (p. 91) n'exclut nullement la possibilité qu'il ait eu la conscience nette d'être Cagliostro avant qu'on lui en eût suggéré l'idée. S'il en était ainsi, en d'autres termes si Cagliostro avait virtuellement précédé Léopold, — le nom de Cagliostro étant supposé prononcé à la française, c'est-à-dire le *g* et l'*l* articulés à part, — il y aurait un chemin pour passer de l'un à l'autre : détachant la syllabe initiale, qui servira plus tard à former le nom de Kanga, il reste un trisyllabe commençant par *-lio-*, qui a pu fort bien suggérer les deux premières syllabes de *Léopold*, surtout si l'on considère que ce prénom est en mg. *Lipót*. Certes, cette explication en vaut une

autre, et en tout cas elle l'emporte beaucoup sur l'étymologie illuministe (Fl. ibid.), que Léopold n'aurait jamais trouvée tout seul et qu'on lui a obligeamment soufflée.

Mais encore tout cela n'est-il pas probable : la genèse du nom de Léopold, datant presque des débuts médiumiques de Mlle Smith, doit être plus simple. Cet esprit a supplanté celui de Victor Hugo dans la direction de conscience du sujet, et tout porte à croire qu'une circonstance accidentelle a fait la transition de l'un des noms à l'autre. Mlle Smith, qui doit être familière avec les œuvres de V. Hugo pour l'avoir choisi comme premier inspirateur, a au moins entrevu un jour la dédicace des *Voix intérieures* à Joseph-*Léopold*-Sigisbert comte Hugo, et ce souvenir, si fugace qu'elle en a nécessairement perdu toute conscience, est resté empreint dans sa mémoire subliminale, qui, ayant un autre jour besoin d'un prénom pour désigner un nouveau personnage, a tout naturellement fourni celui-là. Ou bien l'on avait raconté devant Mlle Smith quelque anecdote sur V. Hugo, du temps de son exil en Belgique, où se mêlait le nom du roi Léopold Ier ; ou bien le prénom du frère de Marie-Antoinette, échappé du cycle royal en voie de formation, a prématurément pris corps dans le personnage qui domine cet épisode des vies imaginaires de Mlle Smith. Que sait-on ? Chacune de ces conjectures, tout au moins, y compris celle de l'étymologie purement verbale, cadre parfaitement avec cette circonstance capitale, que Léopold, qui sait tant de choses, ne sait pas du tout d'où lui vient

son propre nom : le hasard qui le lui a imposé est un fil d'araignée trop ténu pour avoir laissé trace dans le réseau de ses souvenirs.

Poursuivons. Si Cagliostro n'a pas engendré Léopold, a-t-il pu engendrer Kanga? Chronologiquement oui : le cycle hindou est postérieur au cycle royal, bien que plus tard ils évoluent parallèlement. Au point de vue verbal, la première syllabe de *Cagliostro*, moyennant une nasalisation et l'addition d'une finale sanscritoïde, donne aisément *Kanga*. Mais ce n'est encore là qu'un simple possible, que n'étaie aucune preuve. Il est bien plus vraisemblable que le nom de Kanga ait été pris tout fait dans le roman pseudo-oriental qu'a dû un jour feuilleter Mlle Smith (n°s 2 et 8), et dont elle ne se souvient non plus que de la dédicace des *Voix intérieures*. Quoi qu'il en soit, jusqu'à ce qu'un bibliographe nous déterre ce roman, la question demeure en suspens.

Jusqu'ici le terrain a cédé sous nos pas ; mais il va s'affermir. Par quel procédé Mlle Smith a-t-elle extrait de cette syllabe *Cag-* le mot mg. *ág*, qui signifie « branche »? La simple aphérèse est difficilement concevable pour un mot aussi court; mais, de quelque manière qu'elle s'y soit prise, il est certain qu'elle l'a fait. Le grand sage de Mars s'appelle *Ast-ané*, c'est-à-dire, sans difficulté, al. *ast* « branche », suivi d'une suffixation martienne (n° 17, 4°).

Et, si l'on voulait tenir pour fortuite cette coïncidence si remarquable, je demanderais alors par quelle récidive du hasard la doublure d'*Ast-ané* se nomme

Ram-ié, soit exactement le radical du fr. *rameau*, qui à son tour est la traduction de l'al. *ast*, également accompagné d'un autre suffixe martien?

Il y aurait folie à expliquer tous les mots créés par Mlle Smith, puérilité peut-être à le faire alors même qu'on le pourrait; mais, sur ce point particulier, je crois en avoir dit assez pour emporter la conviction.

CHAPITRE III

Les petits mots

(**29**) Il y a lieu, je pense, de commencer par éliminer ce que j'appelle les petits mots, articles, pronoms, menus adverbes, verbes auxiliaires, etc., qui ne sont d'aucune langue, pour ainsi dire, par la raison que dans toutes ils se présentent sous une forme semi-atone et de prononciation rapide qui ne permet guère à l'esprit d'y attacher son attention, en sorte que le sujet parlant qui y cherche des substituts se trouve tout naturellement amené à remplacer tel monosyllabe, qu'il estime arbitraire, par un autre monosyllabe également arbitraire, ou dont tout au moins le mode de création nous échappe. Ici donc notre étude se confinera presque dans la statistique, sans toutefois négliger les rapprochements assez clairs pour valoir la peine d'être relevés.

§ 1er. — LES ARTICLES

(**30**) L'initiale de l'article défini est une sifflante, qui oscille entre la sourde et la sonore, mais avec une préférence marquée et définitivement victorieuse pour celle-ci: toujours *zé* « le », 15 fois, plus une fois élidé

dans *zalizé* « l'élément » (cf. n° 42) ; *ci*, une fois, et *zi*, 3 fois, « la » ; *cée*, une fois, *zée*, 2 fois, et *zé*, une fois, « les ». On a déjà vu que la répartition des genres est exactement celle du français. La syntaxe de l'article partitif n'est pas moins calquée sur la construction très spéciale de cette langue : *ti zâmé tensée* (Fl. 30) « de meilleurs moments » ; et jusqu'à *ti zi mazêté* (Fl. 27) « de la peine ». En présence de pareils faits, il est superflu de se demander où Mlle Smith a pris son article : c'est une déformation quelconque et de pur caprice des monosyllabes français à ce affectés.

(**31**) L'article indéfini est beaucoup plus intéressant, parce qu'il a une forme bien mieux caractérisée ; il en a même deux. La première fois que Mlle Smith l'a employé, elle a dit *tivé* (Fl. 8) « d'un » : liaison où l'on ne peut savoir si « un » est *vé* ou *ivé*, puisque « de » se dit *ti* et pourrait être élidé. J'incline à croire qu'il faut suivre la seconde alternative, et couper *t'ivé*, où *ivé* représenterait mg. *együvé*, « en un, ensemble », cas factitif du numéral mg. *egy* « un », entendu jadis par le sujet dans quelque phrase usuelle et retenu comme tel sans aucun soupçon de sa valeur grammaticale.

Quoi qu'il en soit, ce mot mort-né n'a paru qu'une seule fois, et a été aussitôt remplacé par *mis* « un », 9 fois, auquel il faut joindre *misé* « une », 3 fois. J'ai suivi bien des pistes pour retrouver la filiation de ce monosyllabe, qui ferait penser au grec μία « une », s'il nous était permis de supposer que Mlle Smith sût un peu de grec. Aucune n'étant satisfaisante, j'in-

dique en passant la moins invraisemblable. Une fois créé le mot *tivé*, il a pu être coupé et compris *ti vé* et la syllabe *vé* a évoqué l'idée de l'al. *weh* « mal », lequel à son tour a évoqué l'idée du préfixe al. *miss-*, si souvent traduit par « mal », par exemple dans des juxtapositions telles que *miss-handeln* « mal-traiter ». Le chemin paraît bien détourné; mais j'ai déjà dit (n° 25, 4°), et l'on verra par la suite, que la genèse des mots par voie de calembour est un procédé familier à notre sujet et justifié par le flottement de toutes les images dans le rêve ou même dans la rêverie.

§ 2. — PRONOMS PERSONNELS ET POSSESSIFS

(**32**) Nulle part plus qu'en ce domaine ne règne dans la grammaire de nos langues un beau désordre apparent. Le radical de chaque pronom varie au hasard : *je, moi, mon, notre*; *il, le, son, leur*, etc. ; sans qu'aucune loi semble régir ces caprices. Mlle Smith ne manque pas de transporter ce chaos dans la planète Mars, et même de l'y compliquer.

1re personne. — Cas-sujet : *cé* « je », 16 fois. — Cas-régime, sans distinction, non plus qu'en français, entre l'accusatif et le datif : *si* « moi », 6 fois ; *lé* « me », 8 fois. — Pluriel, sans distinction, non plus qu'en français, entre sujet et régime, *nini* « nous », 6 fois. — Possessifs : *ézi* « mon », 14 fois ; *ézé* « ma », 3 fois ; *éziné* « mes » 4 fois ; *viche*, une fois, et *iche*, 6 fois, « notre ». — Le fr. *je* zézayé a suggéré *zé*, qui apparaît à l'état pur dans le possessif, mais s'est

assourdi en *sé* (écrit *cé*) dans le pronom, ainsi que le prouverait au besoin, de surcroît, l'élision de la voyelle dans *saliné* Fl. 11, qu'il faut lire *s'aliné* « j'oublie ». L'initiale de *nous* se reconnaît sans peine dans *nini*. La forme *lé* semble tirée de *me* par simple substitution à la consonne de la consonne immédiatement précédente dans l'alphabet (cf. n° 13, 5°). Les autres types sont peu clairs : *iche* rappelle l'al. *ich* par la forme et l'al. *uns* par le sens ; son doublet *viche* est considéré par M. Flournoy comme un simple lapsus ; quant à *si*, il se rattache sans doute à *sé* = *cé* « je ».

2e personne. — Cas-sujet : *dé* « tu », 10 fois. — Cas-régime, comme plus haut : *vi* « toi », 14 fois ; *di* « te », 19 fois. — Pluriel : *sini* « vous », une fois. — Possessif : *ché* « ton », 13 fois ; *chée* « ta », 5 fois ; *chi* « tes », une fois ; « votre » est inconnu. — Le changement de dentale dans *dé* et *di* a été suggéré, soit par l'al. *du* et *dich*, soit aussi et principalement par la métathèse de sonore et sourde qui s'est produite dans la juxtaposition fr. *de te* (Fl. 7) devenue mt. *ti di*. La forme *vi* emprunte assez étrangement son initiale au fr. *vous*, de politesse sans doute, tandis que *sini* paraît être l'al. *sie* « vous » de politesse, affublé d'une finale venue de *nini*. La chuintante du possessif est apparue tout au début du martien, à une époque où Mlle Smith manifestait une prédilection marquée pour cette consonne, et elle n'a sans doute pas d'autre raison d'être (nos 16 et 17, 1°).

3e personne. — Sujet : *hed* « il » et « ils », 7 fois ; le féminin n'apparaît pas. — Régime : *zé* « le », 4 fois ;

pi « lui », une fois; le féminin n'apparaît pas. — Possessif : *bi* « son », 2 fois; *bé* « sa », et *bée* « ses », chacun une fois. Ici le désordre est à son comble : la rareté en martien de la consonne *h* accentue le caractère énigmatique de la forme *hed*, qui ne rappelle que l'anglais *he*, alors pourtant que l'auteur du martien ne paraît pas savoir l'anglais; la labiale, sourde dans *pi*, sonore dans *bé*, etc., n'est pas moins déconcertante; en somme, il n'y a de clair que *zé* « le », reproduction pure et simple de l'article défini, comme en français.

4° Réfléchi : *rès* « se », 3 fois. — La première fois que le mot est apparu, c'est dans la juxtaposition *rès pazé* Fl. 23, traduite « se retire » : l'initiale de ce dernier groupe est *ser*, dont la métathèse (n° 14) est *res*. Une fois ce monosyllabe admis au sens de « se », il a été reproduit tel quel deux fois ailleurs.

§ 3. — DÉMONSTRATIFS ET RELATIFS

(**33**) Cette catégorie est très pauvre.

1° *Tès* « ce », et aussi « cette », en tout neuf fois; *tésée* « cette », une fois; *tésé* « ces », 2 fois; il ne faut pas être grand clerc pour dénoncer l'influence de l'al. *dies-er*, etc.

2° *Dodé* « ceci », 2 fois : imitation allitérante du fr. *ceci*, rappelle le grec τοῦτο, ou a pris sa consonne à l'al. *dies*, ou bien a simplement remplacé une lettre française par sa voisine dans l'alphabet. Cf. n° 13, 5°.

3° *Kâ* « qui », 4 fois, et *ké* « que », 6 fois, pour tous les genres et nombres, comme en français, ne dissimulent pas leur origine.

§ 4. — MENUS ADVERBES

(**34**) 1° *Ci* « là », une fois, n'est pas sûr (Fl. 4), mais probable, puisqu'on a aussi *zé* et *zi* « là », chacun une fois. En tout cas, le fr. *ci* (*ici*) et l'homophonie avec l'article les expliquent suffisamment.

2° Le même élément se laisse discerner, joint à d'autres plus obscurs, dans : *azini* « alors », plus exactement « ensuite », Fl. 17; et *atrizi* « là-bas », dont on rapprocherait le sk. *átra* « ici », si l'on pouvait croire que Mlle Smith en eût connaissance.

3° Par contre, *va* « où » (4 fois) se réclamerait du sk. *kvà* « où », qu'elle semble connaître et précisément altérer en *va* (Fl. p. 295), si l'al. *wo* ne fournissait un répondant moins éloigné et presque aussi exact. Peut-être est-ce une contamination de l'un et de l'autre.

4° *Éni* « ici » (3 fois) et *anà* (5 fois) « maintenant » ne répondent à rien de précis et ne sont que des créations démonstratives relevant du langage enfantin.

§ 5. — MENUES PRÉPOSITIONS

(**35**) 1° « De » se dit *ti*, cf. n° 32, 2°, mot qui revient 41 fois. Comme en français, il se combine avec l'article défini masculin ou pluriel : *té* « du », 6 fois ; *tié* « des », 3 fois ; mais non avec l'article féminin, cf. n° 30. Ce décalque du français est la naïveté même !

2° « A » se dit *é*, 14 fois, dont une fois traduit par « vers », Fl. 11 : simple changement de voyelle. Com-

biné avec l'article défini, il devient assez étrangement *ine* « au », 2 fois, pour lequel l'al. *in* ne fournit qu'une analogie trop lointaine.

3° « Par » s'est dit une fois *li* (Fl. 28) et une fois *ûni* (Fl. 31). Il est oiseux d'insister sur un petit mot aussi rare et aussi peu fixé.

4° *Med* « pour » (5 fois) a pu naître sous l'influence de l'al. *mit* « avec ». Je ne vois pas autre chose à en dire. On trouvera encore d'autres prépositions à leur rang alphabétique.

§ 6. — MENUES CONJONCTIONS

(**36**) 1° « Et » s'est dit une fois *sé* (Fl. 12), qui est à peu près la métathèse du mg. *és* (n° 14). Partout ailleurs il se dit *ni* (17 fois) : on en peut rapprocher le fr. *ni*, qui est un « et » négatif, ou l'exclamation mg. *ni* « vois donc », ou enfin, à raison de l'homophonie en français, les formes du verbe « être » (n° 37).

2° La négation, calquée sur le fr. *ne... pas*, comporte deux mots : à « ne » répond *ké* ou *kié*, respectivement 5 et 3 fois; à « pas », *ani*, 3 fois. Phonétiquement, l'un rappelle l'al. *kein* « aucun », et l'autre le fr. *ne*, le tout beaucoup trop vaguement pour qu'il y ait le moindre intérêt à s'y arrêter.

3° La combinaison de « et » et de la négation ressemble aussi peu que possible à l'un ou à l'autre : c'est un mot *béz* « ni », qui au surplus n'apparaît qu'une seule fois. En vertu de la concordance $f > b$, conjecturée au n° 8, on en pourrait rapprocher, par voie de

calembour, le mg. *fészek*, qui précisément signifie « nid ».

4° L'exclamation *ké* « que », soit au sens de « comme » ou « combien », soit en tant qu'indice du subjonctif (en tout 5 fois), ne diffère pas plus qu'en français du pronom relatif.

5° *Ii* « si [fait] », une fois, est l'al. *ja* « oui » avec transposition vocalique à l'aigu.

6° C'est ici enfin, faute d'une meilleure place, qu'on rangera l'exclamation *i* « ô » (7 fois), qui est, comme l'a fait remarquer M. Flournoy, un bon exemple de la transposition à l'aigu que subit le vocalisme européen pour passer au vocalisme martien.

D'autres conjonctions plus importantes viendront à leur rang alphabétique.

§ 7. — LE VERBE « ÊTRE »

(**37**) Cette conjugaison est, comme on s'y doit attendre, formidable de complication, surtout eu égard au peu de formes qu'on en possède. Le mieux est de commencer par les plus simples : il en est une, mais fort peu usitée, qui reproduit exactement le fr., à savoir *é* « est » Fl. 27 (une seule fois).

1° Mais cet ἅπαξ n'est probablement qu'un lapsus; car, partout ailleurs, « est » se dit *né*, soit par homophonie partielle avec « et » (n° 36, 1°), soit surtout par influence de l'exclamation mg. *ne* « tiens ». Le mot revient 21 fois, auxquelles il en faut ajouter deux pour *ané* « c'est », qui recèle en outre une forme

de démonstratif *a* ou *an-* qu'on rapprochera des types ci-dessus du n° 33.

2° Le même consonnantisme apparaît au pl. *oné* « sont » (2 fois), avec une sorte de préfixation dont la genèse est obscure.

3° Mais, à la 1re personne, on constate un radical *ev-*, dont on ne saurait guère que dire, sinon que sa consonne peut avoir été suggérée par le magyar : la forme est *évé* « suis » et revient 4 fois.

4° Bien que le même mot soit traduit différemment, et conjugué pronominalement, il est reconnaissable dans *évé* de la phrase répétée deux fois identiquement, Fl. 5 et 6, *ké di évé dé* « ne te tiens-tu » ; car le sens revient à « n'es-tu ». Il n'en est pas moins remarquable, en tant que tout à fait contraire aux habitudes du sujet, que deux mots aussi différents que « suis » et « es » aient le même répondant martien.

5° En tout cas, le radical *ev-* est répété à satiété sous la forme de l'impératif : *évaï* « sois », 11 fois.

6° Enfin, on a une fois le participe *nié* « été », naïvement formé, comme le fr. *ét-é*, par l'adjonction d'un *é* au mt. *ni* « et » (observation déjà faite par M. Fl.).

§ 8. — LE VERBE « AVOIR »

(38) La conjugaison n'est pas moins étrange que celle du verbe « être » ; mais nous en possédons bien moins de formes.

1° La plus usuelle est *é* « [il] a », 5 fois dont 2 comme verbe auxiliaire : homophone évident de *é* « à » (n° 35, 2°), comme en français *a* et *à*.

2° En tant qu'auxiliaire, on a une fois *mê* « [tu] as », dont la nasale initiale m'est un mystère. Comme fr. *ai* = *a* + *i* graphiquement, Mlle Smith a tiré de ce *mê*, par le même procédé d'addition tout extérieure, une 1re personne *méi* « [j'] ai », qui n'apparaît également qu'une fois.

3° Est-ce l'homophonie de *é* « est » et *é* « a », est-ce le rapprochement sémantique des deux verbes, ou toute autre cause, qni a introduit dans le verbe « avoir » le radical *év-* « être » ci-dessus ? Quoi qu'il en soit, il semble bien émerger dans *évenir* « [tu] posséderas » (une fois), qui pourtant est susceptible d'une autre explication (n° 274).

CHAPITRE IV

Le Vocabulaire français

(**39**) Le travail de déblai terminé, il ne reste plus qu'à suivre l'ordre alphabétique, en rangeant chaque mot martien sous le vocabulaire auquel il paraît le plus vraisemblablement emprunté. Je répète ici que je ne me dissimule nullement le caractère hypothétique de beaucoup de mes rapprochements; mais, pour plus de sûreté, je les qualifierai moi-même, à l'occasion, de « douteux » et « très douteux ». Il en est que je n'indique que par acquit de conscience, pour signaler une piste et permettre à d'autres chercheurs de trouver mieux.

(**40**) 1° *Abadâ* « peu », une seule fois, dans la locution *mis abadâ* « un peu » : suggère, avec jargonnement enfantin, le fr. *abondant*, d'où il a pu en effet sortir par voie de contraste sémantique. Douteux.

(**41**) 2° *Acâmi* « astronome », une fois : l'idée d' « astronome » suggère celle de « savant », et celle-ci celle d' « académie » ; on observera la longue médiale, qui semble compensatoire de la chute de la pénultième.

(**42**) 3° *Alizé* « élément », 2 fois : il s'agit d'un élément subtil, dans le genre du fluide des spirites : cette

idée suggère celle de « vent », et celle-ci le mot *alizé* qui, en sa qualité de mot non usuel et savant, demeure intact.

(**43**) 4° *Animinâ* « existence », 2 fois: c'est le fr. *animé* « vivant », avec suffixation arbitraire.

(**44**) 5° *Anizié* « envoie », une fois: pourrait être une métathèse avec changement de sourde en sonore, du fr. *assigner*, lequel aurait été suggéré par *consigner*, terme qui en technique commerciale revêt couramment le sens d' « envoyer » ; or Mlle Smith a suivi la carrière commerciale et entend ce terme vingt fois par jour. Douteux pourtant ; cf. n° 65.

(**45**) 6° *Ankôné* « réjouir » une seule fois, tout à la fin, Fl. 40. Le texte porte *lé godané ni ankôné* « me aider et réjouir », et l'on est amené à se demander s'il n'y a pas eu interversion de sens entre les deux verbes, d'autant que, suivant les habitudes à peu près invariables de Mlle Smith, le mot fr. *aider* commençant par une voyelle, le mot mt. corrélatif devrait aussi commencer par une voyelle et causer élision du pronom-régime. Cela posé, si *godané* signifiait « réjouir » et *ankôné* « aider », on reconnaîtrait dans ce dernier les deux premières syllabes du fr. *encourager*, avec suffixation arbitraire. Très douteux, mais sans aucune importance, vu l'isolement et la date tardive du mot. Cf. n°s 4 et 82.

(**46**) 7° *Antéch* « hier », 2 fois : c'est le fr. *antique*, ou plutôt les deux premières syllabes du fr. *antérieur*, avec suffixation du type adverbial, n° 17, 3°.

(47) 8° *Arvâ* « soleil », 4 fois. A sa première apparition, le mot a été traduit comme nom propre, Fl. 14; mais, là aussi sans doute, il doit déjà désigner le soleil, car autrement la phrase n'aurait guère de sens: « Arvâ nous quitte, sois heureux jusqu'au retour du jour ». L'idée de « quitter » a suggéré la salutation *à revoir*, usuelle entre gens qui se quittent (à ce point de vue il serait intéressant de savoir si à Genève on dit *à revoir* ou *au revoir*), et celle-ci, légèrement altérée, ayant pris le sens de « soleil » dans cette phrase inaugurale, l'a conservé ailleurs. Douteux.

(48) 9° *Assilé* « immense », 3 fois: semble une simple métathèse altérée de *alizé*, n° 43; l'idée d'« élément » peut aisément suggérer celle d'« immense ».

(49) 10° *Badéni* « vent », une fois, dans une scène maritime ou fluviale, Fl. 27. On dit « le vent *bat* les flots », en sorte que, dans un langage métaphorique et enfantin, où l'épithète devient le nom commun, le vent peut fort bien être appelé « le *battant* ». Au radical de ce participe présent s'ajoute ensuite une suffixation quelconque. Très douteux, et toutefois la supposition trouve un appui dans l'emploi parallèle de *priâni* au sens de « flot », à une ligne de distance.

(50) 11° *Bana* « trois », 4 fois. Mot bien difficile: peut-être un vague ressouvenir d'une leçon de géographie sur les Confins Militaires Hongrois, où il était dit qu'ils sont divisés en *trois* parties, Croatie, Slavonie et *Banat*.

(51) 12° *Bazée* « courte », une fois: fr. *basse*. Les

deux concepts de « court » et de « bas » sont facilement associables, au point de vue tout à la fois matériel et moral.

(**52**) 13° *Bénèz* « retrouver », une fois, et *bénézée* « retrouvée », 2 fois, tout au début. Il y a un mot mg. *benézni* qui signifie « jeter un coup d'œil sur » ; mais le sens concorde trop peu. Il ne faut sans doute pas chercher si loin : une phrase française telle que « *béni* soit le jour où je te *retrouve* ! » — tout à fait dans le ton des phrases où apparaît *bénez-*, — suffit amplement à expliquer l'emploi d'un de ces radicaux au sens de l'autre. Douteux pourtant.

(**53**) 14° *Bérimir* « reviendra », une fois. Ce mot a comme un faux air de fr. *revenir*, et en fait il en est l'anagramme moyennant les substitutions très admissibles *v*> *b* et *n*> *m*. Il est vrai que, normalement, *-ir* étant finale de futur, le radical serait *bérim-* tout court ; mais on sait que Mlle Smith n'est pas fort conséquente dans sa grammaire (n° 22, 9°). La question serait sans importance, ce *bérimir* étant un ἅπαξ, si *primi* (n° 285) n'en paraissait une répétition altérée. De toute façon, très douteux.

(**54**) 15° *Bisti* « habitant », une fois : semble une simple altération jargonnante de *habitant*.

(**55**) 16° *Brimaξ* « paroles » une fois. En comparant ce mot à *brimi* « sagesse », *brizi* « sagesse », *ébrinié* « pense », *rabriξ* « pensées», qu'on retrouvera à leur rang alphabétique, il est impossible de ne pas songer

à un radical *-bri-*, qui signifierait « penser, parler », et s'accompagnerait de suffixations et préfixations diverses. Or ce radical pourrait fort bien être abstrait du mot fr. *esprit*, soit au sens spirite, soit au sens d' « intelligence » ; il n'y faut qu'un passage de sourde à sonore. De plus, comme dans la phrase Fl. 17 il s'agit d'« écrire » des « paroles », l'*m* suffixal de *brimat* peut avoir été suggéré par celui du fr. *imprimer*. Le tout bien indécis.

(**56**) 17° *Brimi* (une fois, Fl. 22) et 18° *brizi* (une fois, Fl. 28) « sagesse » : sans importance ; voir le n° 55.

(**57**) 19° *Buzi* « moyen », une fois. Le « moyen » suggère l'« issue », et, s'il est bon, la suppose « bonne » : soit donc, métathèse de *issue*, avec changement de sourde en sonore, et préfixation de l'initiale de *bonne*. Très douteux, et cf. n° 287, 5°.

(**58**) 20° *Capri* « noir », une fois. La première fois qu'enfant Mlle Smith a vu des « càpres », elle a pu être frappée de la « noirceur » de ce condiment dans la sauce blanche, et associer les deux idées. Possible, mais douteux ; d'ailleurs insignifiant.

(**59**) 21° *Carimi* « fenêtre », une fois : fr. *carreau*, avec suffixation arbitraire.

(**60**) 22° *Chandéné* « délicieux », une fois : suggéré par le radical du fr. *en-chant-eur*, avec passage de la sourde à la sonore et suffixation martienne.

(**61**) 23° *Chèke* « papier », mot isolé : emploi arbi-

traire du mot *chèque*, suggéré par l'idée de « papier [commercial] ».

(**62**) 24° *Chiré* « fils », 5 fois : métathèse évidente du fr. *chéri*; le mot n'apparaît que dans des phrases de vive tendresse.

(**63**) 25° *Chodé*, mot non traduit, une fois. La scène est aquatique, Fl. 27 : le mot pourrait donc signifier « jet d'eau », dont il serait la métathèse vocalique, avec changement en sourde de la sonore initiale.

(**64**) 26° *Dabé* « maître », 2 fois. L'argot français a un mot *dab*, « père, patron » : la présence d'un terme d'argot dans le vocabulaire de Mlle Smith n'a rien en soi de surprenant, en tant que résidu fortuit d'une lecture quelconque; cf. n° 138.

(**65**) 27° *Dassinié* indicatif et *daziné* subjonctif « [il] garde », chacun une fois : extension de sens du verbe fr. *assigner*. Cf. n° 44.

(**66**) 28° *Dézanir* « répondra », une fois : futur martien, formé sur un radical abstrait du verbe fr. *dire*, plus exactement du participe *disant*, cf. n°s 49 et 125.

(**67**) 29° *Dimé* « semblable », une fois : métathèse probable du fr. *demi*, puisque rien ne se ressemble plus que les deux moitiés d'un même objet.

(**68**) 30° *Diviné* « heureux », et féminin *divinée*, en tout 10 fois : dérivation manifeste de fr. *divin*, suggérée par une locution telle que « [félicité] divine ».

(**69**) 31° *Dizénâ* « profondément », au sens de « recherche profonde », une fois, tout à la fin, Fl. 40 : vague influence du verbe fr. *discerner*. Bien douteux, car la finale *-énâ* paraît suffixale ; cf. n° 17, 5°.

(**70**) 32° *Dorimé* « sain », une fois : métathèse possible du fr. *modéré*, dont l'idée est connexe de celle de « bien portant ».

(**71**) 33° *Duméïné* « ancienne », une fois, Fl. 11. Alexis a dit à sa mère terrestre *modé* « mère » ; puis il se reprend, — car elle n'est plus sa mère, puisqu'il en a une autre, étant réincarné dans Mars, — et il lui dit *duméïné modé*. Cette correction a pu amener l'idée de la conjonction *du moins*, qui l'accompagnerait presque inévitablement en français, et c'est celle-ci qui, avec une suffixation martienne, a assumé la fonction de l'adjectif « ancienne ».

(**72**) 34° *Durée* « terre », 2 fois. Une métathèse de l'al. *erde* n'explique pas le vocalisme; cf. n° 245. Beaucoup plus probable est l'influence d'une locution fr. telle que « [la] dure [terre] » ou « [coucher sur la] dure », d'autant que, la première fois au moins que le mot a été prononcé (Fl. 7), c'est par un habitant de Mars, avec un sentiment de profond mépris pour notre infortunée planète.

(**73**) 35° *Ébrinié* « [il] pense », une fois, cf. n° 55. Comme la pensée ici est passionnément tendre, on peut aussi songer au fr. *épris*, qui expliquerait l'initiale.

(**74**) 36° *Épizi* « rose », adjectif, une fois : suggéré par l'association des mots *rose* et *épine* dans mainte phrase usuelle; puis apocope et suffixation arbitraire.

(**75**) 37° *Éspénié*, nom propre qui désigne le paradis martien, 2 fois : suggéré par les peintures enchanteresses de l'*Espagne* des romans et des romances.

(**76**) 38° *Éssat* « vivant », une fois, et *éssaté* « vivre », deux fois : contient visiblement le radical du verbe « être »; comme ce radical n'apparaît nettement en fr. que dans le mot savant *essence*, peut-être vaut-il mieux recourir à l'ital. *essere*, qu'on peut connaître sans être polyglotte.

(**77**) 39° *Fimès* « [je] meurs », une fois : l'initiale rappelle fr. *fin*, et la médiale fr. *mort*. Douteux, mais sans importance : la phrase Fl. 13, proférée en pleine extase, n'est qu'exclamations entrecoupées.

(**78**) 40° *Finaïmé* « senteurs », une fois : suggéré par le fr. « [odeur] fine », avec une finale de suffixation assonante, cf. n°s 16 et 239.

(**79**) 41° *Forimé* « marques [d'écriture] », une fois : le fr. *forme* est bien voisin ; mais le terme commercial *firme*, en tant que « marque commerciale », convient mieux au sens, et Mlle Smith, employée de commerce, doit le posséder familièrement; peut-être y a-t-il eu contamination de l'un et de l'autre.

(**80**) 42° *Fouminé* « puissant », 3 fois : contamination possible des deux mots fr. *fougueux* et *formidable*. Douteux, quoique, dans la première phrase où le mot

est apparu (Fl. 27), l'une et l'autre épithète soient parfaitement à leur place.

(**81**) 43° *Gamié* « il pleure », une fois : peut sortir d'une métaphore facétieuse telle que « [chanter la] gamme ». Peu importe : le mot appartient à la phrase inintelligible Fl. 33, où il y a presque autant d'énigmes que de mots, et dont le sens a été violemment brouillé par la volonté subliminale du sujet.

(**82**) 44° *Godané* « aider », une fois, mais cf. n° 45 : le sens « réjouir » s'apparierait à merveille au fr. [*se*] *gaudir* ou à l'ital. *godere*. Si l'on veut s'en tenir au sens « aider », je ne vois de ressource, bien détournée, que dans la locution anglaise *God* [*help*] « Dieu aide », dont le second mot aurait suggéré le premier. Douteux en tout cas.

(**83**) 45° *Grani* « corps », une fois, dans la même phrase que *valini* « visage », Fl. 18 : dérivation assonante, sur un radical *gran-*, qui paraît abstrait du fr. *grand*. La personne dont il s'agit est « maigre » : par conséquent, elle doit être ou paraître « grande ». L'absence du *d* final, que le fr. ne prononce pas, ne fait guère difficulté, cf. n°s 49, 66, 125, etc.

(**84**) 46° *Grévé* « larges », une fois : dérivé du fr. *grève*. L'idée de « largeur » peut suggérer naturellement celle de « grève », et l'on peut avoir vu des grèves très larges sans même avoir jamais quitté les rives du lac de Genève. Peu sûr.

(**85**) 47° *Hantiné* « fidèle », 4 fois. L'*h* est fort rare

en mt., et, comme le fr. ne le prononce pas, on se trouve amené à l'assigner de préférence à un emprunt al. ou mg. : c'est pourquoi ma première pensée avait été pour l'al. *hund* « chien », emblème de la fidélité ; mais le vocalisme est en défaut. Toute réflexion faite, le verbe fr. *hanter* est plus proche, et la seule objection qu'on y voie, c'est son caractère peu usuel ; mais il est fort littéraire, et les phrases qui contiennent *hantiné* ont précisément aussi un cachet de style un peu recherché. La suffixation *-iné* est des plus communes en martien.

(**86**) 48° *Idé* « on », 3 fois. « On », par contraste avec « il », etc., est un personnage qui ne se laisse pas voir en chair et en os, mais dont on a simplement l'*idée*. Je me hâte d'ajouter que cette explication idéologique me paraît à peu près désespérée.

(**87**) 49° *Iminé* « mince », une fois : soit une filière d'idées telle que « mince >aminci> diminué », et la contamination de ces divers mots, ou d'autres encore.

(**88**) 50° *Iné* et *inée*, « adorée, bien-aimée », 4 fois : l'al. *innig* « intime » convient peu ; plutôt terme de caresse enfantin, cf. fr. *mignon*, *minet*, etc., avec aphérèse.

(**89**) 51° *Iri* « souvent », une fois : suggère le fr. *réitéré*, qui a dû nécessairement s'écourter beaucoup pour traduire un si petit adverbe.

(**90**) 52° *Kalâmé* « accomplir » [un désir], une fois, tout à la fin, Fl. 40 : accomplir un désir, c'est l'apaiser, le *calmer*. Douteux, mais sans réelle importance.

(**91**) 53° *Kavivé* « étranges », une fois : étant donné que *kâ* signifie « qui », *ka-vivé* pourrait se décomposer en « qui vive ! » exclamation qu'on pousse lorsqu'on entend ou voit un objet insolite.

(**92**) 54° *Kémâ* « mâle », une fois : métathèse syllabique du fr. *mâle*, où la lettre *l* a été remplacée par sa voisine immédiate dans l'alphabet. Très douteux.

(**93**) 55° *Kin't'che* « quatre », une fois à la toute première apparition du martien encore informe : altération arbitraire et jargonnante du fr. *quatre*.

(**94**) 56° *Léziré* « souffrance », une fois : dérivé évident du fr. *léser* ou *lésion*.

(**95**) 57° *Luné* « jour », 6 fois. Ici l'on a beaucoup de choix : ou fr. *lune*, astre de nuit, par contraste sémantique ; ou fr. *lundi*, ital. *lunedi*, par lequel commence l'énumération des jours de la semaine ; ou, plus simplement, un radical *lu-*, abstrait de *luire*, *lumière*, etc., sur lequel s'applique une suffixation martienne.

(**96**) 58° *Mabûré* « grossier », une fois. L'idée suggère celle de « bure », ou même de « [vêtement] *en bure* », juxtaposition qui pourrait aussi s'orthographier *ambure*, dont *mabûré* est la métathèse exacte.

(**97**) 59° *Maprinié* « entré », une fois : contamination grossière de *entré* et *pénétré*, avec la syllabe *en-* écrite *am-* puis métathésée comme ci-dessus ; le mot appartient à la phrase inintelligible Fl. 33, ce qui pourrait légitimer cette explication contournée et bizarre, mais en même temps la rend inutile.

(**98**) 60° *Mazété* « peine », 2 fois : le mot suggère l'idée d'une « masse » difficile à mouvoir ; suffixation arbitraire.

(**99**) 61° *Médache* « madame », une fois : jargon du début du martien, où la chuintante joue un rôle prépondérant. Cf. n°s 93, 102 et 104.

(**100**) 62° *Médinié* « entourent », une fois : les deux premières syllabes viennent de *médi-terranée*, que toutes les géographies enfantines définissent « mer *entourée* de tous côtés par les terres ».

(**101**) 63° *Mervé* « superbes », une fois : fr. *merveille*, ou les deux premières syllabes de *merveilleux*.

(**102**) 64° *Métaganiche* « mademoiselle », une fois, le même jour que *médache*.

(**103**) 65° *Été* « tendre », une fois, dans la juxtaposition allitérante *été modé* « tendre mère ». L'idée de « mère » a suggéré « maternel », qui a été écourté et jargonné.

(**104**) 66° *Métiche*, « monsieur, homme », 5 fois, et *métiché* « hommes », une fois : seul mot du jargon de l'extrême début (cf. n°s 17, 1°, et 99) qui ait survécu, grâce à son adaptation postérieure au sens général d' « homme », phénomène que M. Flournoy a expliqué avec une élégance que je lui envie (p. 241).

(**105**) 67° *Midée* « laide », une fois : contamination probable des deux mots *misère* et *hideux*.

(**106**) 68° *Milé*, mot non traduit, une fois, Fl. 19; mais, vu l'habitude de Mlle Smith de multiplier numéralement ses adieux, la phrase *milé piri mirâ* ne peut guère signifier que « mille fois adieu ». On a donc ici le fr. *mille*. La raison pour laquelle on n'a jamais pu obtenir d'Ésenale la traduction de *milé piri*, est peut-être précisément que *milé*, venu par lapsus, ressemblait trop à son prototype français et aurait rendu le martien suspect. Par le même motif, quand Mlle Smith a voulu employer encore le mot « fois », elle n'a plus dit *piri*, et l'a remplacé par un zézaiement enfantin et jargonnant, *zizazi*, visiblement fabriqué pour la circonstance : cf. n°s 120 et 228.

(**107**) 69° *Mimâ* « parents », une fois : réduplication enfantine et caressante du radical *ma-*, suggéré par fr. *maman*.

(**108**) 70° *Miza*, une fois, désigne une sorte de kiosque ou de pavillon roulant dans le rêve incohérent Fl. 23: je suppose que c'est le fr. *maison*, avec transposition vocalique enfantine ou martienne.

(**109**) 71° *Mûné* « moment, instants », trois fois : déformation vocalique du fr. *minute*, avec chute de la finale.

(**110**) 72° *Nipuné* « crains », 2 fois, et *nipunézé* « craindre », une fois : l'association de l'idée de « crainte » et de celle de « punition » est tout à fait conforme à la psychologie infantile ; quant à la formation du mot, j'inclinerais à croire que *nipu'* est la

métathèse exacte du fr. *puni*, et que la ou les syllabes finales sont de suffixation.

(**111**) 73° *Nubé* « curieux », une fois, Fl. 35. Le jour où l'on montre à Mlle Smith ce tableau « curieux », *elle ne le voit pas*. Est-ce aller trop loin que de conjecturer qu'en cet instant le mot *nébuleux* est venu interférer dans sa mémoire et a fourni par métathèse syllabique initiale la traduction de l'épithète ?

(**112**) 74° *Orié* « frapper », au sens de « heurter », une fois : malgré la divergence apparente et purement graphique, c'est le fr. *heurter*, à peine altéré en prononciation.

(**113**) 75° *Palette* « calme » impératif, une fois, tout au début, Fl. 4 : abstrait du fr. *palliatif* « calmant », mot savant il est vrai, mais compris de toutes les personnes instruites. Douteux pourtant.

(**114**) 76° *Palir* « temps », une fois. Si l'on avait **padir*, la métathèse du fr. *rapide*, naturellement suggéré par l'idée de « temps », sauterait, je pense, aux yeux. En l'état, l'*l* est embarrassant, quoique son échange avec le *d* soit phonétiquement facile. Très douteux, mais sans aucune importance, d'autant que l'*l* peut venir de l'association du mg. *repül* « il vole », également naturelle.

(**115**) 77° *Parézié* « [il] laisse », une fois : l'idée de « laisser » suggère aisément celle de « négligence », et par suite le mot fr. *paresse*.

(**116**) 78° *Pastri* « sang », une fois : que l'idée de

« sang », dans une scène *médicale*, où figure un instrument *à trois tubes*, amène sur les lèvres du sujet le nom de *Pasteur*, c'est la vraisemblance même; la finale est martienne, assonante à *bodri*, cf. nos 16 et 251.

(**117**) 79° *Pavi* « joie », 3 fois; *pavi* « heureux », une fois, et *pavinée* « joyeuse », une fois : paraissent abstraits ou dérivés des mots fr. *pavillon*, *pavier*, *pavoiser*, etc., qui s'associent bien à une idée de « joie ».

(**118**) 80° *Pazé* « retire », une fois, Fl. 23: il s'agit de la main de Paniné, qui doit « se retirer », et par conséquent « repasser » par l'ouverture par laquelle elle est sortie; les deux locutions susdites se contaminent en « se repasser », dont la métathèse absolument exacte est *rès pazé*, cf. n° 32, 4°.

(**119**) 81° *Pi* « très », une fois : paraît n'être que l'initiale altérée du fr. *bien* (superlatif).

(**120**) 82° *Piri*, mot non traduit, cf. n° 106 : si l'on admet le sens « fois », on peut songer au fr. « [à mille] *reprises* », avec semi-métathèse ou épenthèse vocalique.

(**121**) 83° *Pit* « sans », 2 fois : petit mot bizarre qui semble une déformation violente du fr. *vide*, dont l'idée est connexe.

(**122**) 84° *Pléva* « chagrin » (adjectif), une fois. Mot difficile, à cause de *péliché* et *pélésse* (n° 249), auxquels il ressemble à la fois trop et trop peu. Pour moi, je

l'en séparerais plutôt, pour le rattacher au fr. *pleurer*. Le *v* peut venir du fr. *pleuvoir*, suggéré par la quasi-homonymie et l'analogie de sens.

(**123**) 85° *Polluni* « question », une fois : contamination possible des deux mots fr. *problème* et *solution*.

(**124**) 86° *Poviné* et *povini* « arriver », chacun une fois : à rapprocher de *vinâ*, n° 143; c'est le fr. *parvenir*, à peine altéré par un adoucissement qui rappelle les inflexions créoles.

(**125**) 87° *Priâni* « flot », une fois : cf. fr. *brillant*. Dans un vocabulaire par épithètes, où « le vent » est « le battant » (n° 49), il est fort admissible que « le flot » soit dit « le brillant »; la finale est assonancée avec *badéni*. Mais tout cela est cruellement hypothétique.

(**126**) 88° *Rabrik* « pensées », une fois : voir n° 55; mais je ne m'explique pas la préfixation, à moins de quelque contamination des mots *raison*, *réfléchir*, etc.

(**127**) 89° *Riz* « sur », 3 fois : fr. *sur*, avec métathèse et changement vocalique.

(**128**) 90° *Sandiné* « longtemps », 2 fois: l'idée, en se précisant, peut se fixer à « cent ans », soit donc peut-être une adaptation martienne du fr. *centenaire*. Cf. un procédé similaire n° 189.

(**129**) 91° *Surès* « [tu] crois », une fois : ce que l'on « croit », on en est volontiers « sûr »; dérivation évidente du fr. *sûr*, *assurer*, etc.

(**130**) 92° *Taméche*, une fois, non traduit; mais,

comme il est question d'un arbuste en buisson, il est assez naturel de penser à l'initiale du fr. *tamarix* avec finale martienne.

(**131**) 93° *Taniré* « prends » (impératif), une fois : transport pur et simple du verbe *tenir*, suggéré par l'exclamation française « tiens, prends »; rien de plus naïf.

(**132**) 94° *Tapié*, une fois, non traduit, désigne une vision étrange, qui se déroule sans doute comme un « tableau » ou une « tapisserie », Fl. 32; contamination de ces deux mots.

(**133**) 95° *Ten* « près », 12 fois : abstrait du radical du fr. *at-ten-ant*, *at-ten-ir*, etc, ; ces mots sont peu usuels, mais « tenir à » exprime la même idée; cf. le suivant.

(**134**) 96° *Ténassé* « [je] voudrais », une fois: c'est le radical du verbe *tenir* [*à*] au sens de « vouloir »; si la finale est empruntée à l'imparfait du subjonctif fr. de 1re conjugaison en vue d'exprimer le conditionnel, ce cas est un des très rares où le sujet accuse quelques traces de sens grammatical.

(**135**) 97° *Tensée* «instant », 3 fois : c'est l'anagramme exact du fr. *instant*, où la voyelle nasale initiale est remplacée par une voyelle simple de finale martienne.

(**136**) 98° *Touzé* « même », une fois: soit la locution fr. *tout ainsi*, avec syncope intérieure et finale altérée; ou la première syllabe de *tout de même*, avec suffixation arbitraire. Rien de tout cela n'est bien satisfaisant.

(**137**) 99° *Tranéi* « passage », une fois : il est aisé de

reconnaître la syllabe *tra-*, abstraite de *tra-jet* et autres mots; mais peut-être bien se complique-t-elle d'une contamination du fr. *traînée,* dont *tranéi* est la métathèse graphique lettre pour lettre. On observera que précisément ce texte est graphique. La connexité des idées est fort suffisante.

(**138**) 100° *Trimazi* « force », 2 fois: dérivé du verbe d'argot fr. *trimer*. C'est, avec *dabé,* le seul mot d'argot que paraisse connaître Mlle Smith: cette proportion n'a rien d'excessif, d'autant que *trimer* a passé dans la langue familière. Le suffixe vient, par assonance, de *mazi* qui précède.

(**139**) 101° *Triné* « parler », 4 fois, et *trinir* « parlera », 2 fois: comme tous les gens qui « parlent » martien parlent pour « enseigner » quelque chose à Mlle Smith, la seconde syllabe du mot fr. *doctrine* se présente invinciblement à l'esprit; mais, d'autre part, il semble difficile de séparer tout à fait *triné* de *tarviné* « langage », n° 210. Douteux.

(**140**) 102° *Tuzé* « malade », 2 fois. Mot bien difficile: le mg. *dühösség* « rage [du chien] » est bien éloigné à tous égards, et le fr. *usé* peu satisfaisant; si l'on se décide pour ce dernier, le *t* initial peut provenir d'une liaison naïve, résultant de ce que le mot précédent est *né*, équivalent du fr. « est », dans la phrase Fl. 29, où *tuzé* fait sa première apparition; il n'a été répété que dans la phrase inintelligible Fl. 33.

(**141**) 103° *Uri* « soir », une fois: l'idée de « soir »,

implique *obsc-uri-té*, mot trop long, par rapport à celui qu'il devait traduire, pour ne pas subir un violent écourtement.

(**142**) 104° *Vêche* « vu », *véchési* « voyons », *véchi* « [tu] vois », *véchir* « verras », *vétéche* « voir », chacun une fois : altérations diverses d'un radical imité du verbe *voir*. Le mot est né au début du martien, dans la période de prépondérance de la chuintante.

(**143**) 105° *Vinâ* « retour », 2 fois, cf. *poviné*, n° 124 : constructions élémentaires sur la base du radical du verbe fr. *venir*.

(**144**) 106° *Vizêné* « distinguer », une fois : dérivation martienne du fr. *vision*, qui, en tant que mot savant, a pour Mlle Smith un sens plus technique que le simple sens de « voir » ; peut-être aussi *viser*.

(**145**) 107° *Zabiné* « arriéré », une fois, Fl. 35 : peut-être, avec métathèse et suffixation martienne, fr. *bas* au sens de « dégradé » qui se dit des races sauvages. Très douteux : tous les mots commençant par *z* sont des ἅπαξ presque indéchiffrables ; heureusement il n'y en a pas beaucoup.

(**146**) 108° *Zati* « souvenir », une fois : suggestion des deux dernières syllabes de *myosotis* (vergissmeinnicht), fleur du souvenir.

(**147**) 109° *Ziné* « bleu », une fois : peut-être altéré et dérivé de *Chine*, à cause de la belle couleur bleue de certains vases chinois : au surplus, le mot fait partie de la phrase inintelligible Fl. 33.

(**148**) En somme, déduisant même tous les cas douteux, il semble qu'un bon tiers du vocabulaire martien vienne, par voie plus ou moins détournée, du français seul.

CHAPITRE V

Le Vocabulaire allemand

(**149**) 1° *Andélir* « apparaîtra », une fois, Fl. 39. Le mot a ici le sens de « être en relation, avoir commerce fréquent avec » : soit donc, avec semi-calembour, adaptation de l'al. *handeln* « traiter, commercer », que Mlle Smith doit bien connaître.

(**150**) 2° *Bindié* « [il] trouve », une fois : conjugué sur le radical de l'al. *finden* « trouver », cf. n°. 8. Presque sûr.

(**151**) 3° *Bounié* « chercher, [il] cherche », chacun une fois : malgré ce qu'il peut y avoir de forcé à tirer deux mots martiens d'un seul mot allemand, le rapport étroit de signification des mots « trouver » et « chercher » ramène irrésistiblement la pensée au même verbe *finden*, mais cette fois sous sa forme de participe passé *gefunden*, ou au substantif qui en est issu, *fund* « trouvaille ».

(**152**) 4° *Cen* « beau » et *céné* « belle », chacun une fois : al. *schön* « beau ». Si l'on croyait nécessaire d'expliquer la mutation de la chuintante initiale en sifflante, la contamination par le mg. *szép* « beau » ne souffrirait aucune difficulté. Sûr.

(**153**) 5° *Chinit* « bague », mot isolé : al. *schnitt* « taille, coupure », soit parce qu'une bague semble « couper » le doigt, soit à cause de la « taille » des pierres dont elle est ornée, etc. Douteux, mais sans aucune importance.

(**154**) 6° *Ébanâ* « lentement », une fois, tout à la fin (Fl. 40), sans importance : le sujet doit avoir songé à l'al. *eben* « uni », qui ne concorde point exactement pour le sens; toutefois un pas « égal » est un pas plutôt « lent ».

(**155**) 7° *Gudé* « bons », une fois : malgré le *d*, il y a plus de probabilité pour l'al. *gut* que pour l'anglais *good*, parce que la première de ces langues doit être de beaucoup la mieux présente à l'esprit du sujet, cf. n° 166; en tout cas, l'emprunt est manifeste.

(**156**) 8° *Haudan* « maison », une fois, tout au début. M. Flournoy fait observer avec beaucoup de finesse que *haudan* est calqué, consonne pour consonne et voyelle pour voyelle, sur *maison*. Mais cela ne nous empêchera pas de reconnaître dans la première syllabe l'al. *haus*. Quant au *d* médial, il demeure énigmatique.

(**157**) 9° *Héné* « s'élever », une fois : al. *höhe* « hauteur » et [*sich er-*]*höhen* « s'élever »; il est assez curieux qu'ici, contrairement aux habitudes de Mlle Smith, le pronom « se » soit sans équivalent.

(**158**) 10° *Ié* et *iée* « tout, toute », 3 fois; *iées* « toutes », une fois : ce mot, qui a de bonne heure remplacé *is* (n° 188), a pu être abstrait de locutions al. très usuelles telles que *wer je* « tous ceux qui »,

was je « tout ce qui », etc., où *je* prend en effet le sens de « tout ». A peine douteux.

(**159**) 11° *Ilinée* « reconnue », une fois, a remplacé *cévouitche* (n° 182) : c'est l'al. [*sich*] *erinnern* « se rappeler », très peu altéré ; car *r* > *l* est de phonétique courante.

(**160**) 12° *Imâ* « ciel », une fois : il est impossible de méconnaître l'al. *himmel*.

(**161**) 13° *Kirimé* « prudent », une fois, et cf. *pocrimé* « science », n° 167 : les deux sens se concilieraient admirablement par un rapport avec l'al. *hirn* « cerveau » ; mais le phonétisme serait ici trop altéré.

(**162**) 14° *Koumé* « fondre », une fois. Il y a homophonie parfaite de l'al. *kummer* « chagrin » ; or, précisément, la phrase (Fl. 8) est « fondre tout ton chagrin » : la coïncidence est-elle fortuite ? Il se peut que *kummer*, suggéré par l'idée de « chagrin », soit, si je puis ainsi m'exprimer, parti trop tôt à la manière d'un ressort qui s'affole, et que dès lors, utilisé pour exprimer « fondre », il n'ait pu l'être pour « chagrin ». Douteux.

(**163**) 15° *Lassuné* et *lassunié* « approche » (impératif) ; *lassuné* « [il] approche » ; *ilassuné* « [je] m'approche » : chacun une fois. Ce mot est cruellement embarrassant. On voit, d'abord, que la conjugaison n'obéit à aucune règle : cela est vrai surtout de la forme *ilassuné*, qui devrait être **lé-lassuné*, n° 32, 1° ; mais, à l'époque où elle est apparue (Fl. 9), la grammaire de Mlle Smith était encore tout à fait chaotique. Quoi qu'il en soit, prenant *lass-* comme radical du

verbe, on ne sait vraiment à quoi le rattacher. En désespoir de cause, j'ai songé à une image de piété, comme il en existe beaucoup, représentant la scène « laissez les enfants *s'approcher* de moi » : si l'inscription de celle que Mlle Smith a eue quelque jour sous les yeux était rédigée en allemand, elle commençait par *lass-et* [*die kinder*...], et ce radical a pu ainsi s'associer à l'idée de s'approcher ; mais, bien entendu, je ne donne la conjecture que pour ce qu'elle vaut.

(**164**) 16° *Mache* « [je] peux », 4 fois; *machir* « pourras » et *machiri* « pourrai » (pour l'*i* final, cf. le n° 38, 2°), chacun une fois. Le premier de ces mots est sûrement l'al. [*ich*] *mag*, peut-être contaminé de [*ich*] *mache*, parce que « pouvoir » c'est généralement « pouvoir faire ». Les deux autres sont des formes conjuguées, d'allure martienne très régulière.

(**165**) 17° *Mané* « père », une fois : c'est l'al. *mann* « homme, époux », peut-être avec une confusion partielle du radical de *mimâ*, n° 107.

(**166**) 18° *Modé* « mère », 14 fois : toute la question n'est qu'entre l'al. *mutter* et l'anglais *mother*, celui-ci mieux concordant au point de vue du phonétisme, celui-là sûrement mieux connu du sujet ; cf. n° 155. On observera que les mots qui reviennent le plus souvent sont aussi, en principe, les mieux explicables par un emprunt manifeste.

(**167**) 19° *Pocrimé* « savoir », une fois : cf. *kirimé*, n° 161 ; mais, en tout cas, je ne vois absolument aucune donnée qui rende compte de la préfixation apparente,

(**168**) 20° *Poénêzé* « quelques », une fois. Ici, la préfixation *po-* pourrait relever du procédé de l'allitération, n° 16; car le mot (Fl. 11) est immédiatement précédé du mot *povini*, cf. n° 124. Cette quantité déduite, il reste *-énêzé*, qui s'applique presque lettre pour lettre sur l'al. *einige* « quelques ».

(**169**) 21° *Radziré* « prononcer », une fois, Fl. 15, dans une phrase où en fait l'emploi du verbe « parler » conviendrait beaucoup mieux : al: *reden* « parler », avec léger jargonnement et terminaison martienne; presque sûr.

(**170**) 22° *Rênir* « portera », une fois, Fl. 18, dans une phrase où le vrai sens est « apportera » : futur martien sur un radical *rén-*, qui, sauf aphérèse initiale, rappelle de bien près celui de l'al. *bring-en* « apporter ».

(**171**) 23° *Tibraξ* « besoins », une fois : cf. l'al. *trieb* « instinct ». Les deux idées sont connexes, et la phonétique concorde à merveille, sauf une métathèse des plus simples. Douteux pourtant : le terme al. n'est pas de ceux que Mlle Smith a pu aisément connaître et familièrement retenir.

(**172**) 24° *Toumaξ* « charmes », une fois: cf. al. *taumel* « vertige, ivresse, paroxysme de joie ». Le phonétisme va bien, comme le montre *imâ* venu de *himmel*, n° 160. Douteux pourtant : il est difficile que Mlle Smith connaisse ce mot peu usuel.

(*A suivre*) V. Henry.

L'INSCRIPTION DÉCOUVERTE EN 1899

SUR LE FORUM ROMAIN

C'est peut-être une entreprise téméraire, en tout cas fort risquée, que de vouloir, après tant de tentatives diverses, offrir une nouvelle interprétation, notamment une qui rejette beaucoup de ce qui a été admis sans dicussion, presque comme hors de doute. Mais dans un cas tel que celui-ci, ce sont précisément les bases qu'on a crues inébranlables, qu'on a acceptées avant même d'avoir obtenu une idée tant soit peu préalablement exacte des choses desquelles il s'agit, qui prêtent le plus au doute. Une interprétation, qui veut approfondir de plus en plus la matière, se trouve de plus en plus en face de difficultés inéluctables, et ce n'est qu'après avoir essayé en vain tous les expédients que la méthode philologique nous fournit, qu'on se résout en dernier lieu à revenir sur ses pas et à retourner à l'examen rigoureux des suppositions fondamentales.

C'est du moins ce que l'expérience nous a fait voir dans un certain nombre de cas semblables, et s'il en était de même par rapport à l'inscription dont la découverte a, l'année passée, révolutionné le monde

savant, et même à un certain degré le monde cultivé, il n'y aurait pas lieu de s'étonner grandement.

Je veux donc offrir mes remarques, mes doutes, mes objections sur certains points qui, pour l'entendement de ces textes si mutilés, et par conséquent si obscurs, pourront être de quelque importance.

En premier lieu, tout le monde à peu près semble être d'accord qu'il faut lire *s]akros esed*, et que cela doit signifier à peu près *sacer estod*, formule ailleurs très usitée. Or, il me semble impossible d'admettre que même au VIe siècle on ait dit *sacros* ; superflu de rien dire par rapport à *esed*. Je m'inclinerais devant l'opinion des savants célèbres (à juste titre), qui admettent cette interprétation. si le mot *sord*... précédait ; parce qu'on ne prononce l'imprécation qu'après en avoir indiqué le motif qui la justifie. Ici, ce serait le contraire. Par cette raison, j'interprète les lettres *akro sesed* comme signifiant : *agru*[*m*] *seret* « celui qui ensemencera ce champ ». Il s'agit évidemment d'un fonds sacré d'un τέμενος, qu'on avait l'habitude de fermer. On pourrait donc combler les lacunes à peu près de la manière suivante :

quoi hoi[ke loqoi
seive keivis seive
perekrinus] akrom[m]
sesed — ou
quoi hon[ke s. k. s. p.] akro[m] sesed
sordes ne invehitod...

La première ligne du second plan reste inintelligible; la seconde offre selon l'interprétation *recei;* mais cela encore est très douteux, parce qu'il serait infiniment difficile de se rendre compte du datif. Je crois donc que le *c* n'est autre chose qu'un V mis de travers, et je lis *reveitor* (revehitor) : *re*[*x*] *vehitor*. Les lettres *evam* se complètent par l'addition d'un *d* : *devam* (= divam); je ne dirais rien, s'il y avait une lacune après ce mot; mais tel que l'inscription nous l'offre, il précède immédiatement *quos* et finit la phrase. Je complète donc *a dextera ad laevam. Quos r*[*ex*] *quomque...* manque un verbe : proficiscetur; *quos* paraît être le prototype de *us* dans *usquam prodibit.*

Pour le commencement du troisième plan, j'accepte la conjecture de M. Modestov (V. J. Modestov, *Pamjatinki carskago perioda i pervnějšaja Latinskaja nadpist na Rimskom i Porumě Skt-Peterburgi*, 1900).

sovo]m kalatorem hap... (habetod).

La troisième ligne nous offre *uod*, donc je risque :

makistrat]uod iouxmenta...

Plus loin, il y a évidemment confusion; les lettres *tod* ont changé de direction, il faut lire ou *captatod* ou, ce qui vaut mieux, *capitod ;* le *a* a été répété fautivement. *Au* représente les premières lettres de *auriga*[*m.*

...sovo] kalatorem hap[etod...

macistrat] uod iouxmenta capitod au[rigam currum ite]m iteri [...ipso]m quoi.

havelod ne signifie rien, et *favelod* autant que cela. Il y a ici encore transposition des lettres; je corrige *avehitod nequ[e...]od iovestod* (iusto).

On pourrait conjecturer :

neque in ea re plus morae es]tod iovestod.

Mais cela est entièrement incertain.

Je donne l'inscription dans son entier, comme il me paraît qu'il faut la lire :

quoi hoi [ke loquoi seive keivis seive perekrinus] akro[m] sesed | ou

quoi hon [ke seive keivis seive perekrinus] akro[m] sesed | sord [es ne invehitod... (fin de la première inscription qui ne se rapporte pas à ce qui suit).

reve[h]itor (probablement *rex vehitor*)...

|...a dextera ad la]evam |

quos r[ex quomque... (quo rex quomque) [proficiscetur

...sovo]m kalatorem hap...

...makistrat]uod iouxmen

ta kapitod au[rigam currum ite-]

m iteri...

...ipso]m quoi avehitod nequ[e in ea re plus morae est] od iovestod.

L'inscription du premier plan n'a pas trait au contenu du reste de la stèle; on s'est simplement servi d'une pierre déjà employée, parce que les trois côtés suffisaient pour y graver la seconde inscription.

On élèvera probablement des objections contre *lae-*

vam, au lieu de *laivam*; mais *devam* est absolument impossible. Il ne reste donc guère que *laevam*; *ae* au lieu de *ai* se trouve déjà fort anciennement.

A. F. Bojeslav.

P.-S. — Il est assez clair que le maçon qui a taillé l'inscription trouvée l'année dernière au forum, n'a pas été bien exercé à graver les lettres à la boustrophédon. Témoin les lettres *kap(i?)atodou*, où *tod* est gravé à l'envers; peut-être anssi il y a une espèce de dittographie *kapiat kapitod*, mais il est vrai qu'il aurait dû graver *dot* et non *toda(i)pak*; témoin encore les lettres *havelod*, si étrangement bousculées (ou *iha* | *dotev*).

Plus d'une fois il a renversé les lettres, probablement parce qu'il s'était placé faussement.

Si nous tenons compte de ces faits, il se pourrait que la même chose fût arrivée par rapport à la première ligne du second plan, qui présente, à ce qu'il paraît, des difficultés insurmontables. D'après le dernier facsimile de M. Comparetti, il faut lire (premier trait presque vertical incertain, pourrait être un *i*) *iaiFas* (le F étant tourné de l'autre côté): serait-ce *laivas?* Alors, il ne serait plus douteux que, malgré la différence d'orthographe, les lettres *evam* de la troisième ligne ne dussent se compléter par *la(evam)*. Mais on pourrait aussi, sans faire un trop grand tort au maçon, lire *aivias*; serait-ce la porte Naevia? Malheureusement nous en savons fort peu de chose.

Dans ce qui suit, nous n'avons que *lo* et *quos* sur quoi fonder des hypothèses. Si nous acceptons *regei*, il faut bien qu'il s'agisse ici d'un affermage de quelques terres, car *lo* exige un complément *candi* (fundi agri), à quoi se rapporterait *quos* dans la quatrième ligne. Mais pour cela, on s'attendrait plutôt à un *praeco* qu'à un *calator*. Il serait donc nécessaire de séparer le contenu du 3e et du 4e plan de celui du 1er et du 2e. Le 2e plan aurait trait à certaines terres, dont l'affermage entrait dans la sphère du *rex sacrorum;* ces terres devaient être situées près de la porte Naevia.

A. F. Bojeslav.

2e P.-S.—On pourrait lire sur le premier plan « akros seset », ce qui s'accorderait bien avec le « quos » du second plan.

Au lieu de « magistratuod » (le Y se trouve très clairement sur le dernier facsimile) on pourrait supposer « senatuod », parce que « magistratus » serait trop indéfini.

Pour AKPOS, je suppose que c'est la transcription de ACROS, en lettres grecques, peut-être même un archaïsme voulu.

Prague.

A. F. Bojeslav.

ÉTUDE DE LA LANGUE DES POULS

(SUITE)

LE SUBSTANTIF

En poul, le substantif, on l'a dit, n'est généralement pas autre chose qu'un adjectif puis substantivement.

Or, l'adjectif, de son côté, n'est le plus souvent qu'un participe plus ou moins défiguré d'un radical verbal plus ou moins tombé en désuétude : pour démontrer cette assertion et faire concevoir en même temps le mécanisme des tranformations successives, le meilleur moyen consistera à insister sur la genèse des trente-trois formes des participes en *do*, des noms verbaux en *owo* et en *edjo*, tout en montrant la corrélation régulière qui existe entre ces deux catégories de mots et la précédente au point de vue des suffixes ; puis de faire connaître les adjectifs en *o* restés seuls en usage de leur famille, mais présentant encore une vitalité telle que, par un curieux phénomène de reversibilité, ils l'ont en quelque sorte perpétuée à leur tour, en donnant naissance à de nouveaux radicaux verbaux au moyen de la dérivation en *d*.

Enfin on passera à l'étude des substantifs eux-mêmes.

Hâtons-nous de dire que bien des questions resteront sans réponses.

Il nous suffira d'avoir montré d'une manière que nous croyons irréfutable, que les Pouls, non plus que bien d'autres peuples, ne font rien ni pour la rime ni pour l'harmonie. Ils se contentent de l'euphonie et font purement accorder substantifs, adjectifs, participes et pronoms en genre et en nombre.

Dans le tableau qui suit, on donne les trente-trois formes :

1° Des participes ou adjectifs prenant *do* au genre *o*, en tenant compte des modifications que peut subir le suffixe, selon que la forme qui le reçoit se termine par une des consonnes *b*, *d*, *f*, *g*, *ᶜ*, *y*, *dj*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s*, *t*, *w*, *tch*, *gn*, ou par la voyelle sourde euphonique *ou*;

2° Des adjectifs verbaux actifs en *owo*, passifs en *édjo* ;

3° Des adjectifs prenant simplement *o* au même genre.

On peut dire que sauf *maᶜ-* (grand), dont les formes sont indiquées à la vingt-deuxième ligne du tableau, et qui n'est d'ailleurs irrégulier qu'en apparence, tous les adjectifs de la langue rentrent dans une de ces trois catégories.

RACINE	SENS	(1) O	BÉ
Web-	facile	beb-do	web-bé
Wad-	faisant	bad-do	wad-bé
Yaf-	mou	djaf-do	yaf-bé
Dog-	courant	dog-do	dog-bé
Fa'-	allant vers	pa'-do	fa'-bé
May-	mort	may-do	may-bé
Tadj-	coupant	tag-do	tag-bé
Sek-	déchirant	tchek-do	sek-bé
Wel-	plaisant	bel-do	wel-bé
Bam-	prenant	bam-do	bam-bé
'An-	embarrassé	gan-do	'an-bé
Fap-	pétant	pap-do	fap-bé
'Ar-	venant	gar-do	'ar-bé
Was-	s'abstenant de	bas-do	was-bé
Hot-	partant	kot-dó	hot-bé
Waw-	pouvant	baw-do	waw-bé
'Ang-	haïssant	gagn-dò	'agn-bé
Wod-é	rouge (originelᵗ)	bodé-djo	wodé-bé
Wod-djou-	rouge (devenu)	god-djou-do	woddjou-bé
Modj-	bon	modj-o	modj-oubé
Rim-	libre	dim-o	rim-bé
'Ma-	grand	maw-do	maw-bé
Hatch-	hurlant	kak-do	hak-bé
Sel-	dissident	tchebo-wo	sel-o-bé

(2) NDOU	DI	(3) NGUÉ	DI
wem-dou	beb-di	wemgué	beb-di
wandou	bad-di	wangué	bad-di
yaf-ndou	djaf-di	yaf-ngué	djaf-di
dog-ndou	dog-di	dog-ngué	dog-di
fa'-ndou	pa'-di	fa'-ngué	pa'-di
may-ndou	may-di	may-ngué	may-di
tag-ndou	tag-di	tagngué	tag-di
sek-ndou	tchek-di	sek-ngué	tchek-di
wel-ndou	bel-di	wel-ngué	bel-di
bam-ndou	bam-di	bam-ngué	bam-di
'an-ndou	gan-di	'an-ngué	gan-di
fap-ndou	pap-di	fap-ngué	pap-di
'ar-ndou	gar-di	'ar-ngué	gar-di
was-ndou	bas-di	was-ngué	bas-di
ho-ndou	kot-di	hongué	kot-di
waw-ndou	baw-di	waw-ngué	baw-di
'agn-ndou	gagn-di	'agn-ngué	gagn-di
wodé-rou	bodé-dji	wodé-wé	bodé-dji
woddjou-ndou	goddjou-di	woddjou-ngué	goddjou-di
modj-ourou	modj i	modj-'é	modj-i
rim-rou	dim-i	rim-'é	dim-i
maw-ndou	maw-di	ma'-ngué	maw-di
kak-ndou	kak-di	hak-ngué	kak-di
sel-o-rou	tchel-o-dji	sel-o-wé	tchel-o-dji

(4) NGO	DÉ	(5) NDÉ	DÉ
wemgo	beb-dé	wemdé	beb-dé
wango	bad-dé	wandé	bad-dé
yaf-ngo	djaf-dé	yof-ndé	djaf-dé
dog-ngo	dog-dé	dog-ndé	dog-dé
fa'-ngo	pa'-dé	fa'-ndé	pa'-dè
may-ngo	may-dé	may-ndé	may-dé
tagngo	tag-dé	tagndé	tag-dé
sek-ngo	tchek-dé	sek-ndé	tchek-dé
wel-ngo	bel-dé	wel-ndé	bel-dé
bam-ngo	bam-dé	bam-ndé	bam-dé
'an-ngo	gan-dé	'an-dé	gan-dé
fap-ngo	pap-dé	fap-ndé	pap-dé
'ar-ngo	gar-dé	'ar-ndé	gar-dé
was-ngo	bas-dé	was-ndé	bas-dé
hongo	kot-dé	hondé	kot-dé
waw-ngo	baw-dé	waw-ndé	baw-dé
'agn-ngo	gagn-dé	'agn-ndé	gagn-dé
wodé-wo	bodé-djé	wodé-ré	bodé-djé
woddjou-ngo	goddjou-dé	woddjou-ndé	goddjou-dé
modj-'o	modj-é	modj-éré	modj-é
rim-'o	dim-é	rim-ré	dim-é
ma'-ngo	maw-dé	maw-ndé	maw-dé
hak-ngo	kak-dé	hak-ndé	kak-dé
sel-o-wo	tchel-o-djé	sel-o-ré	tchel-o-djé

(6) KO	DÉ	(7) NGOU	DI
web-ko	bed-dé	bemgou	bel-di
wad-ko	bad-dé	bangou	bad-di
yaf-ko	djaf-dé	djaf-ngou	djaf-di
dog-ko	dog-dé	dog-ngou	dog-di
fa'-ko	pa'-dé	pa'-ngou	pa'-di
may-ko	may-dé	may-ngou	may-di
tag-ko	tag-dé	tagngou	tag-di
sek-ko	tchek-dé	tchek-ngou	tchek-di
wel-ko	bel-dé	bel-ngou	bel-di
bam-ko	bam-dé	bam-ngou	bam-di
'an-ko	gan-dé	gan-ngou	gan-di
fap-ko	pap-dé	pap-ngou	pap-di
'ar-ko	gar-dé	gar-ngou	gar-di
was-ko	bag-dé	bas-ngou	bas-di
hot-ko	kot-dé	kongou	kot-di
waw-ko	baw-dé	baw-ngou	baw-di
'agn-ko	gagn-dé	gagn-ngou	gagn-di
wodé-ko	bodé-djé	bodé-wou	bodé-dji
woddjou-ko	goddjou-dé	woddjou-ngou	goddjou-di
modj-(h)o	modj-é	modj-'ou	modj-i
rim-(h)o	dim-é	dim-'ou	dim-i
maw-ko	maw-dé	ma'-ngou	maw-di
hak-ko	kak-dé	kak-ngou	kok-di
sel-o-ho	tchel-o-djé	tchel-o-wou	tchel-o-dji

(8) BA	DI	(9) NGOL	DI
beb-ba	beb-di	bemgol	beb-di
bad-ba	bad-di	bangol	bad-di
djaf-ba	djaf-di	djaf-ngol	djaf-di
dog-ba	dog-di	dog-ngol	dog-di
pa^{c}-ba	pa^{c}-di	pa^{c}-ngol	pa-^{c}di
may-ba	may-di	may-ngol	may-di
tag-ba	tag-di	tagngol	tag-di
tchek-ba	tchek-di	tchek-ngol	tchek-di
bel-ba	bel-di	bel-ngol	bel-di
bam-ba	bam-di	bam-ngol	bam-di
gan-ba	gan-di	gan-ngol	gan-di
pap-ba	pap-di	pap-ngol	pap-di
gar-ba	gar-di	gar-ngol	gar-di
bas-ba	bas-di	bas-ngol	bas-di
kot-ba	kot-di	kongol	kot-di
baw-ba	baw-di	baw-ngol	baw-di
gagn-ba	gagn-di	gagn-ngol	gagn-di
bodé-wa	bodé-dji	bodé-wol	bodé-dji
goddjou-ba	goddjou-di	goddjou-ngol	goddjou-di
modj-^{c}à	modj-i	modj-^{c}ol	modj-i
dim-^{c}à	dim-i	dim-^{c}ol	dim-i
maw-ba	maw-di	ma^{c}-ngol	maw-di
kak-ba	kak-di	kak-ngol	kak-di
tchel-o-wa	tchel-o-dji	tchel o-wol	tchel-o-dji

(10) NDI	DÉ	(11) KI	DÉ
bemdi	beb-dé	beb-ki	beb-dé
bandi	bad-dé	bad-ki	bad-dé
djaf-ndi	djaf-dé	djaf-ki	djaf-dé
dog-ndi	dog-dé	dog-ki	dog-dé
pa'-ndi	pa'-dé	pa-'ki	pa-'dé
may-ndi	may-dé	may-ki	may-dé
tagndi	tag-dé	tag-ki	tag-dé
tchek-ndi	tchek-dé	tchek-ki	tchek-dé
bel-ndi	bel-dé	bel-ki	bel-dé
bam-ndi	bam-dé	bam-ki	bam-dé
gan-ndi	gan-dé	gan-ki	gan-dé
pap-ndi	pap-dé	pap-ki	pap-dé
gar-ndi	gar-dé	gar-ki	gar-dé
bas-ndi	bas-dé	bas-ki	bas-dé
kondi	kot-dé	kot-ki	kot-dé
baw-ndi	baw-dé	baw-ki	baw-dé
gagn-ndi	gagn-dé	gagn-ki	gagn-dé
bodé-ri	bodé-djé	bodé-ki	bodé-djé
goddjou-ndi	goddjou-dé	goddjou-ki	goddjou-dé
modj-iri	modj-é	modj-(h)i	modj-é
dim-ri	dim-é	dim-(h)i	dim-é
maw-ndi	mow-dé	maw-ki	maw-dé
kak-ndi	kak-dé	kak-ki	kak-dé
tchel-o-ri	tchel-o-djé	tchel-o-hi	tchel-o-djé

(12) KA	DÉ	(13) DAM	DÉ
beb-ka	beb-dé	beb-dam	beb-dé
bad-ka	bad-dé	bad-dam	bad-dé
djaf-ka	djof-dé	djaf-dam	djaf-dé
dog-ka	dog-dé	dog-dam	dog-dé
pa^{c}-ka	pa^{c}-dé	pa^{c}-dam	pa^{c}-dé
may-ka	may-dé	may-dam	may-dé
tag-ka	tag-dé	tag-dam	tag-dé
tchek-ka	tchek-dé	tchek-dam	tchek-dé
bel-ka	bel-dé	bel-dam	bel-dé
bam-ka	bam dé	bam-dam	bam-dé
gan-ka	gan-dé	gan-dam	gan-dé
pap-ka	pap-dé	pap-dam	pap-dé
gar-ka	gar-dé	gar-dam	gar-dé
bas-ka	bas-dé	bas-dam	bas-dé
kot-ka	kot-dé	kot-dam	kot-dé
baw-ka	baw-dé	baw-dam	baw-dé
gagn-ka	gagn-dé	gagn-dam	gagn-dé
bodé-ha	bodé-djé	bodé-djam	bodé-djé
goddjou-ka	goddjou-dé	goddjou-dam	goddjou-dé
modj (h)a	modj-é	modj-am	modj-é
dim (h)a	dim-é	dim-am	dim-é
maw-ka	maw-dé	maw-dam	maw-dé
kak-ka	kak-dé	kak-dam	kak-dé
tchel-o-ha	tchel-o-djé	tchel-o-djam	tchel-o-djé

(14) NGAL	DÉ	(15) DÉ	DÉ
bemgal	beb-dé	beb-dé	beb-dé
bangal	bad-dé	bad-dé	bad-dé
djaf-ngal	djaf-dé	djaf-dé	djaf-dé
dog-ngal	dog-dé	dog-dé	dog-dé
pa'-ngal	pa'-dé	pa'-dé	pa'-dé
may-ngal	may-dé	may-dé	may-dé
tagngal	tag-dé	tag-dé	tag-dé
tchek-ngal	tchek-dé	tchek-dé	tchek-dé
bel-ngal	bel-dé	bel-dé	bel-dé
bam-ngal	bam-dé	bam-dé	bam-dé
gan-ngal	gan-dé	gan-dé	gan-dé
pap-ngal	pap-dé	pap-dé	pap-dé
gar-ngal	gar-dé	gar-dé	gar-dé
bas-ngal	bas-dé	bas-dé	bas-dé
kongal	kot-dé	kot-dé	kot-dé
baw-ngal	baw-dé	baw-dé	baw-dé
gagn-ngal	gagn-dé	gagn-dé	gagn-dé
bodé-wal	bodé-djé	bodé-djé	bodé-djé
goddjou-ngal	goddjou-dé	goddjou-dé	goddjou-dé
modj-'al	modj-é	modj-é	modj-é
dim-'al	dim-é	dim-é	dim-é
ma'-ngal	naw-dé	maw-dé	maw-dé
kak-ngal	kak-dé	kak-dé	kak-dé
tchel-o-wal	tchel-o-djé	tchel-o-djé	tchel-o-djé

(16) NGUEL	KOGN	(17) DOUM	
bemguel	beb-kogn	beb-doum	
banguel	bad-kogn	bad-doum	
djaf-nguel	djaf-kogn	djaf-doum	
dog-nguel	dog-kogn	dog doum	
pa'-nguel	pa'-kogn	pa'-doum	
may-nguel	may-kogn	may-doum	
tagnguel	tag-kogn	tag-doum	
tchek-nguel	tchek-kogn	tchek-doum	
bel-nguel	bel-kogn	bel-doum	
bam-nguel	bam-kogn	bam-doum	
gan-nguel	gan-kogn	gan-doum	
pap-nguel	pap-kogn	pap-doum	
gar-nguel	gar-kogn	gar-doum	
bas-nguel	bas-kogn	bas-doum	
konguel	kot-kogn	kot-doum	
baw-nguel	baw-kogn	baw-doum	
gagn-nguel	gagn-kogn	gagn-doum	
bodé-wel	bodé-kogn	bodé-oum	
goddjou-nguel	goddjou-kogn	goddjou-doum	
modj-'el	modj-(h)ogn	modj-oum	
dim-'el	dim-(h)ogn	dim-oum	
ma'-nguel	maw-kogn	maw-doum	
kak-nguel	kak-kogn	kak-doum	
tchel-o-wel	tchel-o-kogn	tchel-o-djoum	

Il suffit de jeter les yeux sur le tableau qui précède pour se convaincre que les trente-trois formes de chacun des participes en *do* résultent de la simple suffixation à la forme verbale d'où ils émanent des trente-trois démonstratifs.

Sauf toutefois en ce qui concerne le premier genre: ici le suffixe est *do* et non *o*.

Les participes passés en *nõ-do* se conduisent comme *god-djou-do*.

Comme particularités, remarquons :

a) Les formes des participes *web-*, *wad-*, et *hot-* aux genres dont les démonstratifs présentent un *n* initial.

b) Les formes des participes *tadj-* et *hatch*.

La finale de ces radicaux reparaît dans toute sa pureté lorsque les éléments à suffixer commencent par une voyelle.

Exemple :

mi	*tadj-at*	*ho'ré*	*modoum*
Je	couperai	sa	tête
Djamma	*kala*	*di*	*katch-onnõ*
Chaque	nuit	ils	hurlent

c) Les formes prises par l'adjectif *maw-*, *ma'* «grand», qui prend le ' comme consonne de fermeture, chaque fois que le suffixe commence par *ng* et le *w* dans tous les autres cas.

En ce qui concerne les noms verbaux en *owo* et

edjo, disons d'abord que pour toutes les formes en

-edjo-	*-edji-*	*-édjé-*	*-edjam-*
-edjoum-	*-odji-*	*-odjé-*	*-odjoum-*

on emploie souvent des formes en

-éwo-	*-éwi-*	*-éwé-*	*-éwam-*	*-éwoum-*
-owi-	*-owé-*	*-owoum-*		

Ainsi on dit presque aussi souvent *défte bod-éwé* « des livres rouges » que *défté bod-édjé.*

Mais les formes du tableau sont plus usuelles.

Quant aux autres désinences de ces adjectifs, il est intéressant de remarquer qu'elles ne diffèrent de celles des démonstratifs que par leur initiale;

Que du reste cette consonne est toujours la première de la paire à laquelle appartient celle du démonstratif (abstration faite de l'*n* proclitique).

Ainsi :

à	*ndi*	correspond	*tchel-o-ri*
à	*ngou*	correspond	*bod-é-wou*

Ici encore tout est donc réglé, et cette transformation vraiment grammaticale montre bien qu'en employant les terminaisons que nous examinons, le Poul n'obéit pas à un besoin de son oreille, mais qu'à chaque moment de son discours, il veut déterminer chaque objet dont il parle, et rapprocher le plus possible les limites entre lesquelles peut flotter l'indécision de son interlocuteur ; lorsque celui-ci entendra :

wod-é-rou, il saura parfaitement qu'il ne s'agit pas d'un cheval (*poutchou-ngou* « ce cheval ») mais probablement d'un chien (*rawá-ndou ndou* « ce chien ») ou de tout autre objet du genre *ndou;* — de même *bod-éwou* n'éveille dans son esprit que l'idée d'un objet du genre *ngou*, d'un cheval par exemple.

Pour rendre aux terminaisons des adjectifs en *o* (*modj*, *rim*) leur véritable valeur, il ne faut pas perdre de vue les suffixes de ces adjectifs aux genres *ndou*, *ndé*, *ndi*.

Comment se produit-il qu'à ces trois genres la consonne du suffixe se soit conservée sous la forme d'un *r?*

Pourquoi arrivera-t-il presque toujours que l'on dira : *ley-di modj-iri* « bonne terre » ; quelquefois *ley-di modj-o* (Wolofs-Soninkés parlant poul), mais jamais *ley-di modj-i?*

Il y a là une probabilité énorme à priori pour que les autres suffixes n'aient pas plus perdu leur consonne initiale que les trois suffixes considérés.

Matériellement le fait n'est pas impossible. La consonne *g* prend bien souvent la place de cette consonne le plus souvent presque insensible, absolument insensible dans le dialecte du Fouta, que nous avons notée par le signe ʿ.

On a établi une parenté étroite entre le *b* et le *g*. Le suffixe *ba* a très bien pu devenir *ʿa* dans certaines circonstances.

La consonne *k* de *ko*, *ki*, *ka*, *kogn* peut très bien

disparaître pour faire place à un *h*, dont les mêmes gens du Fouta articulent presque aussi peu l'aspiration que celle du ʿ.

A l'Est, où les Pouls guerriers du Macina, de Sokoto, de Gando, hennissent leur langue presque comme les Arabes hennissent la leur, on entend toutes les finales précédées de leur aspiration gutturale ou palatale, ou encore d'une consonne appartenant à la même paire que cette aspiration : là où le Foutanké dit *houd-o ko* « cette herbe », le Masinanké aspire *foud-ho ko*.

Le Poul pasteur du Sénégal dit *lel-a ba* « cette gazelle » ; le marabout du Niger rétablit *lel-wa ba*.

Ces exemples sont assez concluants.

Et il est une raison qui prime toutes les autres : Quoique rimant ensemble, *ngou* et *ndou* ne sont pas interchangeables à volonté. Jamais on ne dira : *lana ba*, mais *lana ka* « ce bateau » ; jamais on ne dira *gniwa ka*, mais *gniwa ba* « cet éléphant » ; jamais on ne dira *wouro ko*, mais *wouro ngo* « ce village » ; jamais on ne dira *louro ngo*, mais *louro ko* « ce trou ».

Il y a là autre chose qu'une rime. On doit être certain que dans le principe, chaque genre a dû embrasser une catégorie bien déterminée d'individus ou d'objets jouissant de propriétés communes.

L'étude qui va suivre mettra ces propriétés en lumière, tout au moins pour quelques-uns de ces genres.

Il y aura de nombreuses lacunes.

On a déjà fait pressentir que bien des questions

resteront sans réponse, mais celles qui seront résolues le seront d'une manière si décisive que l'on ne pourra attribuer l'incertitude qui plane sur les autres qu'aux dénaturations de sens, inévitables dans la langue qui n'a jamais été fixée par l'écriture.

Chacun des genres sera étudié séparément. On ne suivra pas dans cet exposé l'ordre institué dans la 1re partie : dans l'étude de la phonétique les genres ont été groupés de manière à rendre lucide l'exposition des lois de permutation des consonnes en poul, à un point de vue purement abstrait.

Pour constituer le nouveau classement, on remarquera que tous les démonstratifs ont pour consonne initiale :

soit ʿ ou rien, *g*, *b*
soit *d*
soit *k*

en faisant abstraction de la nasale proclitique parasite.

On fera de ces particules trois classes, la première contiendra :

pluriel	*bé* ou *di*
ngou	*di*
ba	*di*
nguè	*di*
ngol	*di*
ngo	*dé*
ngal	*dé*
nguel pluriel	*kogn*

La seconde comprendra :

ndou	*di*
dé	*di* ou *dé*
ndé	*dé*
ndi	*dé*
dam	*dé*
doum	*doum*

La troisième comprendra les genres :

ko	*di*
ka	*dé*
ki	*dé*

On se réserve de faire voir autre part que cette classification n'a rien d'arbitraire et que chacune de ces trois classes de genres correspond à une des trois racines :

1°	*'a* ou *wa*,	*ba* ou *ga*
2°	*ya*	*dja*
3°	*ha*	*ka*

chacune de ces trois racines ayant ou ayant eu dans l'origine le sens de « être », mais avec une nuance spéciale.

L'exposé qui suit montrera que, sauf un petit nombre d'exceptions, tous les substantifs d'origine réellement poule peuvent être classés dans une des trois catégories que l'on a établies parmi les adjectifs et les participes.

C'est-à-dire en :

1° Analogues des participes en *do*,

2° Analogues des noms verbaux en *wo* et *djo*,

2° Analogues des adjectifs en *o*.

1er GROUPE

Genre *O*

Les noms appartenant au genre *o* peuvent être divisés en deux sous-genres :

Le 1er sous-genre correspond exactement à ce que le général Faidherbe appelle le genre hominin. Il contient à peu d'exceptions près (diminutifs du genre *nguel*, augmentatifs du genre *ngual*, mots étrangers du 2e sous-genre), tous les substantifs exprimant une manière d'être spéciale à l'homme, sans distinction de sexe, d'âge ou de couleur.

L'article adjectif démonstratif applicable à ces noms est *o*, pluriel *bé*.

Le 2e sous-genre contient presque tous les noms d'origine étrangère, ou encore les noms d'origine poule qui, tout en ayant perdu leur suffixe générique, s'appliquent généralement à des êtres n'appartenant pas à l'espèce humaine.

L'article adjectif démonstratif de ce deuxième sous-genre est *o*, pluriel *di*.

1er Sous-Genre

(a) Noms en *do bé*

La plupart de ces noms sont des participes pris substantivement, et leur nombre est aussi considérable que l'on veut, ou des noms exprimant une parenté, ou plus généralement une relation domestique, ou même simplement sociale, d'un ordre quelconque.

Les premiers sont peu intéressants.

La forme des derniers est remarquable : le plus souvent, l'élément suffixe n'est pas *-do*, *-bé*, mais *-irado*, *-irabé*.

Exemples :

Bad-irado *Bad-irabé* neveu
Bad-irado *wad-irabé* cousin éloigné
Band-irado *Band-irabé* cousin, parent, allié, frère (dans le sens général attaché à ce mot par les Noirs parlant français).

Dend-irado *Dend-irabé* « cousin germain »
Guend-irado *Guend-irabé* « époux »
Djidjirado et *Guidj-irado* *Yidj-irabé* « camarade (du même âge) »

Kes-irado *Hes-irabé* « gendre, beau-père »
Keyn-irado *Keyn-irabé* « beau-frère »
Djat-irado *Djat-irabé* « bisaïeul »
Tann-irado *Tann-irabé* « petit-fils »

D'autres substantifs, appartenant sous le rapport du

sens à la même catégorie, ne prennent aucun suffixe au singulier, mais font cependant leur pluriel en *irabé*.

Exemples:

Baba	*Bab-irabé*	« père »
Gog-o	*Gogu-irabé*	« tante »
Kaw	{ *kaw-irabé* / *kawm-irabé*	« oncle »
Youma / *Youmi*	{ *Youm-irabé*	« mère »
Djom	*Djom-irabé*	« maître, chef de famille, chef de case »
Mama	*mam-irabé*	« aïeul »
Nénné	*ne'n-irabé*	« mère »
Yinna	*Yinn-irabé*	« mère » (masina).
Naw-la	*nawl-irabé*	« co-épouse d'un même homme »
Seyl	*seyl-irabé*	« ami »
Souka	*souk-ourabé*	« amant » par opposition à *souka soukabé* jeune homme.

De même: *mignon* « frère cadet » fait au pluriel *mign-irabé*, et *maw-do* « frère aîné » fait au pluriel *maw-nirabé* par opposition à *maw-do* « grand, vieux, vieillard » qui fait *mawbé*.

Tous ces noms de parenté et de relations intimes perdent au singulier les deux dernières syllabes de leur suffixe (lorsqu'ils en ont un) devant le nom ou le déterminatif de la personne avec laquelle ils expriment une alliance.

Bad-am « mon neveu »

wadi-ma « ton cousin »
migni-ko } « son frère cadet »
mign-oum }
youmi-Samba « la mère de Samba »
waw-ni-Coumba « le frère aîné de Coumba »
naw-li-Fatou « la rivale de Fatou »
hés-am « mon beau-père »

Font exception les mots :

Tannado *Tannabé* « descendant »
Djid'nado *Djidnabé* }
Djiknado *Djiknabé* } « aïeux, descendants »
Djinnado *Djinnabé* }
Ponnnado *founnabé* « jumeau »
Tchouddido *Souddibé* « épouse »
Mousid-do *Mousïd-bé* « parent, allié
Bido *Bibé* « fils »

Qui ne prennent, comme on le voit, que le suffixe participial ordinaire.

Une remarque extrêmement importante est la suivante. La plupart des noms de parenté que l'on vient d'examiner se présentent sous forme de participes aoristes passifs de verbes instrumentaux, ainsi :

Tānirado paraît devoir être traduit : « employé à faire l'action de *tān* », qui lui-même peut être pris pour *tag-n* (*tag-dé* « créer »); l'aïeul *tanirado* pour *tagnirado* est donc « celui qui a pour mission de faire procréer ».

Ces mots sont donc des noms d'agents. On se réserve d'étudier autre part les fonctions qu'ils attribuent à chaque membre de la famille.

Il ne faut pas oublier que la même remarque s'applique aux idiomes indo-européens.

Les noms en *owo* sont des noms verbaux actifs, — tout verbe conjugable donne naissance à un nom verbal en *owo*.

Tout nom en *owo* est issu d'uu verbe conjugué encore actuellement.

Exemples :

Kor-owo plur. *Hor-obé* « espion » (*Hor-dé* « espionner »); *Bar-owo* plur. *war-obé* « assassin» (*war-dé* « tuer »), etc.

Comme on le voit, le pluriel se forme par simple substitution de *obé* à *owo*.

Les noms verbaux en *édjo* sont plus rares. Voici ceux qui ont pu être relevés sur un total d'environ 1.200 substantifs :

Bal-édjo	*Bal-ébé* « homme noir »
Bod-édjo	*wod-ébé* « homme rouge » (poul)
Dan-édjo	*ran ébé* « homme blanc »
Nay-édjo	*nay-ébé* « homme vieux »
Bil-édjo	*wil-ebé* « grand sorcier »

On a déjà montré en traitant des verbes dérivés en *wou* que ces substantifs doivent être considérés comme des noms verbaux passifs de certains verbes, les uns encore usités, les autres disparus, mais en laissant des traces.

On doit joindre à ces noms verbaux passifs en *édjo ébé* les noms en *djo bé* qui suivent,

1° Le nom en *adjo*

Rour-nadjo *Bour-nabé* « potier »

2° Les noms de tribus

Bissi-nadjo *Bissi-nabé*
Pampi-nadjo *Pampi-nabé*
Dasar-nadjo *Dasar-nabé*
Guirladjo *'irla-bé*
Kalay-djo *Halay-bé*
Bosseya-djo *Bosseya-bé*
Boda-djo *woda-bé*

3° Les noms de famille (*djettodé*)

4° Enfin beaucoup de noms en *a*, prénoms de personnes (*'indé*) ou noms communs, qui prennent facultativement le suffixe en *djo* au singulier.

(Bari) *Bari-nadjo* *Bari-nabé*
(Ba) *Baba-djo* *Baba-bé*
(Si) *Sisi-djo* *sisi-bé*, etc.
Dembadjo ou *Demba* *Dembabé* « Demba » (prénom)
Tchambadjo ou *Samba* *Sambabé* « Samba (prénom)
Tchoukadjo ou *Souka*, *Souka-bé* « jeune homme »
Barka-djo ou *Barka*, *Barkabé* « esclave »
Gada-djo ou *Gada*, *Gadabé* « masseur »
Kalifa-djo ou *Kalifa*, *Kalifabé* « maître »
Solimadjo ou *Solima*, *Solimabé* « jeune homme encore incirconcis »
Tchoufadjo ou *Soufa*, *Soufabé* « page, écuyer »
etc., etc.

Abstraction faite de cette dernière variété de mots, qui paraissent être, sauf les quatre premiers, d'origine étrangère, on voit que les mots affectés du suffixe *djo* expriment généralement un état, une manière d'être involontaire, ou tout au moins inerte et inactive, à la différence des noms en *owo* qui sont des substantifs verbaux d'action.

Il y a lieu de remarquer la forme du suffixe *nadjo*, *nabé*, qui termine un certain nombre des mots signalés. Son sens paraît équivaloir à « originellement ».

Par exemple *Bari-nadjo* signifie originaire de la famille des *Bari*.

En somme, ces mots en *nadjo* expriment tous une qualité qui se transmet dans la famille.

Le mot *bour-nadjo* ne constitue pas une exception. En Afrique, on ne devient pas potier, on naît potier.

Les potiers constituent une partie de la caste inférieure des griots tisserands (*mabboubé*).

Quant aux affinités de la partie pleine du mot, elles sont transparentes :

Woud-dé signifie « rôtir, enfumer ».

Bour-na-djo n'est autre chose que le nom verbal passif du verbe *bour-nou-dé* pour *woud-noudé* « rendre cuiseur ».

NOMS EN *O*

Ces noms peuvent être :

1° Ou bien de véritables substantifs qui, dans le

passage du singulier au pluriel, remplacent simplement le suffixe *o* par le suffixe *bé* (ou *oubé* si l'euphonie l'exige), sans qu'il soit porté préjudice d'ailleurs à l'application des règles de permutation des consonnes.

Exemples :

Diw-o *Diw-bé* « femme veuve ou divorcée »
Poul-o *Foul-bé* « Poul »
Kod-o *Hod-bé* « hôte » (qui donne ou qui reçoit l'hospitalité)
Lab-o *Law-bé* « tribu de Pouls noirs »
Netar-o *netar-bé* « vaurien »
Gnamagnamal-o *Gnamagnamal-bé* « créancier »
Gnegno *Gnégn-bé* « individu de basse classe » (captif, forgeron, cordonnier, tisserand, griot, potier, etc).
Goudj-o { *'ouy-bé* / *'oudj-oubé* } « voleur »
Derer-o *rerer-bé* « égoïste, avare »
Deb-o *rew-bé* « femme »
Don-o *ron-bé* « héritier »
Tchoubal-o *soubal-bé* « pécheur »
Mabb-o *mabb-oubé* « griot, tisserand »
Gawl-o *'awl-oubé* « griot, chanteur, mendiant », etc., etc.

Auxquels il faut joindre un certain nombre d'adjectifs pris substantivement, formant leur pluriel par le même procédé, tels que :

Moum-o *moum-bé* « muet »
Koug-no *hougn-bé* « gourmand »
Etc., etc.

2° Ou bien des adjectifs pris substantivement, qui dans le passage au pluriel remplacent leur suffixe *-o*, par le suffixe *-doubé* ou *-idbé*, absolument comme s'ils étaient les participes aoristes actifs de verbes dérivés en *d* de leur radical.

Du reste, la plupart du temps, ces verbes dérivés d'adjectifs existent, ainsi qu'on l'a fait observer lors de l'étude des verbes dérivés.

Exemples :

Gal-o	*ʿal-doubé*	« riche »
Pa-o	*faʿdoubé*	« sourd »
Bofa	*woḟ-doubé*	« impotent », etc., etc.

Il s'est produit ici un curieux phénomène de reversibilité :

La racine *ʿal-*, *gal-*, par exemple, a donné dans le principe le verbe *al-dé* avoir. Il n'y a pas à en douter, puisque de ce verbe subsistent encore les temps négatifs :

ʿalā « non » (il n'a pas..., je n'ai pas...), *min gaʿlā gawri* « nous n'avons pas de mil » ; *a ʿalātā téwo* « tu n'auras pas de viande ». Les temps positifs sont perdus.

L'adjectif *galo* « riche, possédant », s'est conservé, a donné naissance au verbe dérivé *al-dou-dé :* mais en revanche, il a perdu son pluriel *al-bé*, et en fin de compte a emprunté au participe aoriste du nouveau verbe la nouvelle forme *al-dou-bé*.

Trois noms se comportent d'une façon particulière :

Gor-ko	*wor-bé*	« homme »
Gay-na-ko	*gay-na-bé*	« berger »
Tchapato	*Safalbé* / *Safar-bé*	« maure »

Les deux premiers ne se distinguent des substantifs en *do* que par la substitution de *ko* à *do*. On y reviendra.

Le troisième est intéressant en ce que de concert avec d'autres mots, tels que *tchaparodji* « les choses des Maures » son pluriel *safarbé* (dialecte du masina et des Irlabés) permet de reconnaître que le singulier et le pluriel issus d'une racine commune se sont modifiés parallèlement, mais indépendamment l'un de l'autre.

Le mot *safara* signifie en woloff : « feu » et en poul : « remède ». La connexité entre ces deux idées est évidente, si on considère que les indigènes ne connaissent guère d'autre moyen curatif que le feu, moyen du reste très employé. — Si on remarque que le même mot *nar* signifie à la fois « feu » dans l'idiome des Maures du Sénégal et « maure » en langue woloff, on restera convaincu que les mots *safarbé* et *safara* sont très proches parents.

D'autre part, on est forcé de reconnaître au poul *safura*, « médicament », une parenté peu équivoque avec le verbe *safroudé*, soigné (un malade).

Ce verbe n'est autre chose qu'un dérivé en *rou* du verbe simple *saf-dé*, dont l'un des sens est : « être

habilement préparé » (en parlant d'un mets, et probablement aussi d'un médicament).

Un autre mot de la même famille, *tchakowo*, signifie « oculiste » (*k* pour *p*).

Ne doit-on pas admettre que les Pouls ont donné aux Maures qui, les premiers, leur ont apporté les procédés scientifiques de médication et en particulier la cautérisation par le feu, le nom de « médecins » ?

Tchapato viendrait directement de *saf-dé*. Les Maures ne se désignent pas eux-mêmes par le nom de *tchapato*.

Au sous-genre *o*, *bé*, que l'on vient d'étudier, il faut rattacher les mots étrangers anthropiques passés en poul sans modification organique.

Ces mots prennent l'article *o*, *bé;* au pluriel, ils prennent le suffixe *bé*.

Exemples :

Sahaba *Sahababé* « ange »
Taliba *Talibabé* « guerrier de la guerre sainte »

Exceptons toutefois les mots procédant du malinké et formés dans cette langue au moyen du suffixe *nké* qui signifie « homme ». Au pluriel *nké* est remplacé en poul par *nkobé*.

Malinké *Malinkobé*
Tougnaranké *Tougnarankobé* « étranger »
Foutanké *Foutankobé* « homme du Fouta »
Etc., etc.

2e Sous-Genre

Les mots appartenant au sous-genre *o di* forment leur pluriel par simple suffixation de *dji*, sans modification de la consonne initiale.

Comme on l'a dit, ou bien ces mots sont d'origine étrangère, ou bien, s'ils sont d'origine poule, ils ont perdu leur suffixe générique.

Du reste, il arrive souvent que l'article *o-di* détermine un mot d'un autre genre que le premier, sans donner lieu à des critiques.

En particulier, il est facultatif de faire rentrer dans ce sous-genre les substantifs anthropiques venus de l'étranger sans modifications importantes.

Exemples :

Sahaba « ange » fait *Sahababé* et *Sahabadji*
Taliba « guerrier musulman » *Salibabé* *Talibadji*
Solima « jeune homme encore incirconcis » *Solimabé* *Solimadji*
Gada « masseur » *Gadabé* *Gadadji*

(A suivre.) E. Gibert.

EXPLICATION

M. A. Campion, la langue basque et moi

Dans le numéro de juillet dernier de la présente *Revue* (t. XXXIII, p. 292), j'ai relevé comme il convenait une affirmation de M. Campion qui me concernait. M. Campion réclame aujourd'hui : il m'écrit que la citation qu'il me prêtait est exacte et qu'elle figure dans un article publié par moi, en espagnol, dans la *Revista Euskara* de Pampelune, 2e année (1879), p. 145, lignes 39 et ss., reproduit à la p. 216, l. 22 et ss., des *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, par A. Hovelacque, Émile Picot et Julien Vinson (*Paris*, E. Leroux, 1880, pet. in-8°).

Il suffit de se reporter à ce passage pour voir que M. Campion n'a pas compris et ne comprend pas encore ma pensée, ou ne veut pas la comprendre. L'article dont il s'agit est intitulé : *El método cientifico y la lengua euskara ;* il était adressé précisément à M. A. Campion, alors secrétaire de la rédaction de la *Revista Euskara*, et avait pour but de répondre à un compte rendu de ma traduction de l'*Essai* de M. Ri-

bary ; ce compte rendu, rédigé par un certain M. M. Gorostidi de Saint-Sébastien, m'accusait formellement de« bascophobie » et prétendait que je ne me préoccupais que de « rabaisser les Basques et leur incomparable idiome ».

Je répondis, naturellement, que je n'avais jamais nourri d'aussi noirs desseins, mais que la linguistique est une science positive et que l'enthousiasme des « Bascophiles » était aussi ridicule qu'irraisonné. Et j'ajoutais : « Esta admiracion todavia es natural en las personas que no han estudiado más que las lenguas clásicas, y á quienes no han sido ensenados los datos y el método de la ciencia moderna. Comparando el vascuence con el latin, el griego, el francés y otros semejantes idiomas, queda aturdido el escritor y le parece contemplar un hermoso gigante al lado de un diforme enano ; pero disminuye la alucinacion si le compara con el hebreo, y desaparce por completo cuando entran en la esfera de la comparacion el hungaro, el japonés, las lenguas de la América, de la Africa, y de las Indias Orientales, y tambien si al mismo tempo se examina el origen del lenguaje, su pasado, su historia, su porvenir y su objeto. »

Ceci est net et précis, et je le récrirais encore aujourd'hui ; le passage rapporté par M. Campion ne devait pas être détaché de ce qui le précède et de ce qui le suit ; je n'y donnais pas mon opinion personnelle, je faisais voir à quelle hallucination pouvait être

exposé l'écrivain non linguiste qui parlait de la langue basque. Il y a loin de cette indication au prétendu aveu, au soi-disant témoignage que la vérité m'aurait arraché.

En réclamant aujourd'hui contre ma protestation et en prétendant m'opposer ma propre affirmation, M. Campion a donc plutôt aggravé son cas. L'article qu'il cite avait surtout pour but de démontrer la sottise des gens qui vous qualifient d'ennemis parce que vous ne partagez pas leurs préjugés ou leurs admirations. M. Campion se range hautement parmi ces gens-là; au surplus, on ne voit pas bien pour quelle raison il m'a pris à partie, dans son exorde, lorsqu'il a eu à écrire un article sur la langue basque. Ce qui est d'ailleurs absolument inadmissible dans le travail reproduit par le volume de la *Tradition basque*, c'est cette prétention de se poser en représentant de la linguistique moderne entre les Basques et moi.

Je devais être d'autant plus froissé de cette attitude et de ces allégations que le volume en question est l'œuvre d'une coterie parfaitement organisée, dont le but est très défini, pour qui la science n'est qu'un prétexte, et qui a manifestement affecté de me tenir à l'écart et de ne pas me connaître. Passe pour cette inconvenance, mais qu'on ne travestisse pas ma pensée et qu'on ne prétende pas à l'infaillibilité. Les aveugles n'ont pas encore été autorisés à juger souverainement des couleurs.

Julien Vinson.

MAX MÜLLER

La philologie indo-européenne vient de perdre un de ses plus illustres représentants dans la personne de M. Max Müller. Ce grand promoteur de nos études réunissait en lui les dons si rarement combinés du savant méthodique et précis et du vulgarisateur aux brillantes amplifications. Considérable est le nombre des ouvrages sortis de sa plume qui relèvent les uns de la science pure et dont les spécialistes ont surtout à tirer profit, les autres de la science élucidée et mise avec un rare talent à la portée du grand public. De la première catégorie dépendent avant tout l'*Histoire de l'ancienne littérature sanscrite*, l'édition du *Rig-Véda* accompagnée du commentaire de Sâyana, la traduction d'un grand nombre d'hymnes de ce recueil, le mémoire célèbre sur la *Stratification du langage*, etc., etc. La seconde consiste particulièrement dans ses premières et nouvelles *Leçons sur la science du langage*, si bien mises à la portée du public français par la traduction de MM. Harris et Perrot.

Quelques-uns de ces ouvrages, et particulièrement les éditions de textes, doivent aux soins qui les ont entourés ainsi qu'à leur objet même une utilité dont ils

bénéficieront longtemps et à juste titre. On ne saurait en dire autant de la traduction partielle du *Rig-Véda* et, en général, des ouvrages de linguistique et de mythologie du célèbre professeur d'Oxford. Le talent littéraire auquel est due la meilleure partie de leur succès ne saurait l'emporter longtemps encore sur le caractère essentiellement transitoire et précaire des théories dont ils relèvent. D'une incontestable valeur, à l'époque où ils ont paru, pour éveiller chez le lecteur le goût des sciences qu'ils concernent, ils ont à l'heure actuelle le grand tort de n'être plus au point; c'est un défaut radical et dont rien désormais ne saurait les guérir.

La linguistique et la mythologie de M. Max Müller datent d'avant les progrès de la méthode évolutionniste, et jamais il ne s'est douté, à ce qu'il semble, que Darwin avait posé des principes destinés à agir sur toutes les sciences, sans excepter celles à l'étude desquelles son existence a été consacrée. De là, non seulement une persistance extraordinaire de sa part à s'en tenir aux doctrines les plus contestables et les plus arriérées de Bopp en matière de linguistique, non seulement l'adhésion à une théorie sur l'origine du langage qu'aucun linguiste autre que lui ne saurait admettre, non seulement une explication des mythes indo-européens qui remonte en droite ligne à celle des brahmanes de l'Inde ancienne, mais encore et à son grand dam l'exposé dans ses derniers ouvrages d'une philosophie fondée sur la linguistique dont il n'y a malheu-

reusement rien à retenir. Ici encore l'évolutionnisme, qui aurait pu servir de Sésame ouvre-toi l a été tenu pour nul et non avenu, et cette tare de la méthode fait que l'exposé, d'un si grand intérêt, des rapports réels de la logique et de la science du langage est à reprendre à pied d'œuvre.

Cette part faite à la critique, il serait injuste de terminer sans rappeler que c'est à l'initiative ardente et au concours laborieux de M. Max Müller que sont dus l'entreprise et le succès de l'inappréciable collection des *Sacred Books of the East*.

L'illustre mort n'aurait-il que cette tâche à son actif, qu'il aurait droit à la reconnaissance et aux regrets de tous les orientalistes pour qui cette collection est un inséparable et incomparable instrument de travail.

Paul Regnaud.

A l'article si impartial, si exact et si juste de notre savant collaborateur, il me paraît utile d'ajouter un mot pour bien marquer le caractère néfaste de l'œuvre scientifique de Max Müller. Au point de vue philosophique, c'était un dévot, un pieux anglican, à l'esprit étroit et absolu. A un autre point de vue, il était demeuré un parfait Allemand, et lors de l'inauguration, en 1872, de l'Université allemande de Strasbourg, il donna une preuve de mauvais goût qui fut relevée dans cette *Revue* comme elle le méritait par A. Hovelacque. Le Gouvernement français ne le nomma pas moins commandeur de la Légion d'honneur en 1895.

J. V.

QUELQUES MANUSCRITS BASQUES BISCAYENS

Au couvent des Franciscains de Zarauz (Guipuzcoa), on m'a permis de voir, le 20 septembre 1900, quelques manuscrits basques qui y sont conservés :

I. L'original autographe du livre classique de la Biscaye, *El Doctor Peru Abarka*, par Don Juan Antonio de Moguel. Au commencement, au-dessous du titre, on lit : « Este manuscrito está donado por Dⁿ Juan José de Moguel al Colegio de Misioneros de la Villa de Zarauz y se entregará en mi falta indefectiblemente. Unzueta. » Unzueta habitait ledit couvent, et fut auteur de quelques sermons en biscayen, qui ont été publiés par le curé d'Ochandiano. Juan José de Moguel, mort en 1849, neveu et successeur à Markina de Juan Antonio, fut lui-même aussi auteur. Au revers de cette feuille Juan Antonio a écrit : « *Rusticus abnormis sapiens crassaque Minerba*. Horacio. El Rustico excelente savio, y la savia Minerba mui estupida. » Bien des personnes, en Biscaye, ont conservé des copies de ce manuscrit, faites avant la publication de la première édition (Durango, 1881). J'en ai vu quatre chez Don J. M. Bernaola, prêtre à Durango. Ils offrent des variantes du texte et de l'orthographe très intéressantes. La deuxième édition de ce livre, qui mérite d'être mieux

connu et étudié, publiée par Don R. M. Azkue, à Bilbao, en 1899, avec une traduction assez peu exacte, indique que l'éditeur n'en a pas examiné critiquement le texte. Il s'est cru aussi permis de changer l'orthographe d'une manière que l'auteur n'aurait certainement pas approuvée. Le *tilde* a été inventé au moyen âge pour indiquer l'omission d'une lettre, comme en *mũdu* pour *mundu*, *año* pour *anno*, *Guimarães* pour *Guimaraens*. Mais M. Azkue l'emploie avec *s* pour exprimer l'addition d'un son, pour faire de *s* l'équivalent de *sh* ou *ch*. Tout le monde sait prononcer *sh*. Il est inutile de mettre un signe inconnu dans sa place. Qui peut gagner à cette innovation? A la page 15, M. Azkue répète le mot *iaraozak* que Don Arturo Campion, dans sa Grammaire, a rejeté comme intraduisible. Le manuscrit de l'auteur le porte bien : mais, dans certaines copies, on l'a changé en *jatorzak* = me viennent, supposant que l'interlocuteur parlait à lui-même en tutoyant. J'avais annoncé cette correction, il y a trois ou quatre ans, dans un journal du pays, et j'ai appelé là-dessus l'attention de M. Azkue, lui-même. Il est vrai que, plus bas, p. 29, on trouve *iaraok* que la note de M. Azkue explique comme une variante de *iagok*. Le changement de *g* en *r* est connu en basque, comme celui de *r* en *g*. Le moine biscayen qui m'a montré le manuscrit défend la leçon *iaraozak* comme appartenant au verbe *egon*. Dans ce cas, les paradigmes connus de ce verbe sont défectueux. Peut-être est-ce une variante locale de *yadagozak* ou de *yoatazac*. Des variantes de cette

espèce sont toujours à noter, mais non pas à reproduire dans le style littéraire.

II. L'original autographe de l'ouvrage précieux intitulé : *El Verbo regular vascongado del dialecto vizcaino, por Fr. Juan Mateo de Zavala* (San Sebastián, 1848). Cet auteur mourut dans ce couvent.

III. Trois manuscrits de l'écriture de Frai Pedro de Añibarro, qui naquit à Villaro (Biscaye) le 5 décembre 1748, et mourut dans ce couvent (alors collège) en 1830. Il a pu connaître Larramendi. Dans son petit livre, *Escu Liburua* (Tolosa, 1827), duquel Don Raimundo Abaroa m'a donné un exemplaire, il confirme ce que le grand lexicographe d'Anduain a dit sur la prononciation de la lettre *j* en basque espagnol, c'est-à-dire qu'elle devrait être *y* comme elle l'est toujours en labourdin. Les Basques d'Espagne d'aujourd'hui lui donnent pour la plupart le son guttural de la *jota* castillane moderne.

(A) *Bici bedi Jesus ! Misionari Euscalduna Cristiñau-Dotrina, ta sermóiac Bizcai-errietan iracasten.* Il faut corriger *Euscaldunak*, nominatif du verbe actif qu'on sous-entend avec *iracasten*, et traduire : « Vive Jésus! Le missionnaire basque enseigne dans les pays de Biscaye, la Doctrine chrétienne et les sermons. » Après ce titre, il y a une note ainsi conçue : « Todas estas Doctrinas se trasladaron, y se pusieron en limpio en otro libro. *A. Fr. Pedro Antonio Añibarro, Zarauzco Colegio A. San Franciscoren Ordecaco Misionisteac ateréac, ta predicatúac. Lenengo Zatia. Bear dan leguez* » c'est-à-dire : « Toutes ces

instructions ont été transférées et mises en ordre dans un autre livre. Extraites et prêchées par le Père Frère (*sic*) Pierre A. Añibarro, missionnaire du collège de Zarauz (il faut lire *Colegioco eta*), et de l'Ordre de Saint-François. » Il consiste en six pages sans numéros, suivies de 420 p. chiffrées. La dernière porte la signature de l'auteur, qui a ajouté cette note : « Esta obra del Misionero Bascongado comencé en 5 de Dic° de 1808, dia en que nací y compli 60 años malempleados. Conozco que no la podré concluir, y suplico á algun individuo de este Colegio la continue, trasladando á este manuscrito mis Dotrinas y sermones de Misiones que los tengo enquadernados en otro libro tomo I°. Dios será su galardon. En un tomo se pondran seguidas las Doctrinas, y en otro los Sermones haciendo dos de uno, pues son largos. » La cote de ce volume est *Tabula XXVI*. On en a publié des extraits, avec force fautes d'impression, chez Florentino Elosu à Durango. Le style d'Añibarro est bon ; son dialecte est celui d'Arratia.

(B) Sous la cote « Bibliotheca S. Joannis Baptistae, Zarauz. Euskaldunak. Tabula VI », 464 pages intitulées : « Voces Bascongadas diferenciales de Biscaya, Guipuzcoa, y Navarra con la distincion que las usa cada nacion, anotadas con sus letras iniciales B. G. N.; y quando es comun á todas, precede una C. Por Fr. Pedro Antonio de Añibarro, Misionero Apostolico del Colegio de Zarauz de Menores Observantes, para el uso, y alivio de Parrocos, Predicadores bascongados. » La « Diputacion Provincial »

de Guipuzcoa a subventionné l'impression de plusieurs ouvrages qui méritèrent beaucoup moins la publication que celui-ci. Ce serait un Dictionnaire de poche fort utile pour tous ceux qui voyagent dans le pays basque-espagnol.

(C) *Vici bedi Jesus!* JESU CHRISTOREN LAU EVANGELIÓAC *baterá alcarturic, D. Bernardo Lamyc dacartzan erara, ta A. Felipe Scioc erderatu cituan leguez. A. Fr. Pedro Añibarro, Zarauzco Colegio A. S. Franciscoren Ordeaco Misionisteác eusqueratu ditu. Azqueneán ifinten da Urte guztico Jaietaco Evangelióen Idorogarri bat; ta bestebat jaquiteco Bizcaico icénen adierantza Guipuzcoa, ta Nafarroaraco onela libru santu veneragarri au guztien oneraco izan dedin.* C'est-à-dire : « Vive Jésus ! Les quatre Évangiles de Jésus-Christ mis en rapport l'un avec l'autre, à la manière dont D. B. Lamy les porte, et comme le Père Philippe Scio les mit en castillan. Le Père Frère (*sic*) P. Añibarro, le missionnaire du Collège de Zarauz (il faut lire *Colegioco eta*), et de l'ordre de Saint-François, les a mis en Heuskara. A la fin, se trouve un index des Évangiles des fêtes de l'année entière, et un autre pour savoir la signification des noms biscayens en guipuzcoan et en navarrais (afin) que ainsi ce vénérable saint livre soit pour le bien de tous. » Le tout consiste en 351 pages, dont la dernière porte la signature « Fr. Pedro de Añibarro ». Aux pages 338 à 343 inclus, on lit le Glossaire qui suit :

« *Bizcaico Icenen adierantza Guipuzcoan ta Nafar-*

roan G. ta N. gaz adierazoric, » c'est-à-dire : « La signification des noms de la Biscaye en Guipuzcoan et Navarrais, signalée par G. et N. »

Aguea, abea, *viga*.

aguindu : n. manatu : *mandar*.

aizta : g. n. aizpa : *hermana de la hermana*.

alboa, aldea : g. n. aldamena : *lado*.

alogueria, bearsaria : *jornal* (*bear* = work; et *saria* = the salary.)

amatau : g. itzali : *apagar*. (Liçarrague has *amatiga*, perhaps from *mitiga* in Latin).

aracatu, aratu : *rastrear*.

arbintasuna : *ira*.

ardura : arreta : *cuidado* (Dans quelques dialectes *ardura* signifie *souvent*).

area : g. ondarra : n. legarra : *arena* (Le latin *harena* est-il parent du basque *ale*, *are* = *grain*, ou bien de *arin* = *léger ?*).

arerioa : g. n. etsaia : *enemigo*.

arrasteguia, arratsaldea : *la tarde*.

arraundu : *remar*.

arteztu, zucendu : *enderezar*.

asco : n. anitz : *mucho*.

asmau : n. sumatu : *adivinar, discurrir*.

asquea : g. estrabia : n. gambela : *pesebre* [*Gambela* is from the Latin *camara*. In the Guipuzcoan farm-houses the cattle occupy the *ukuluba* (from *cubiculum ?*), a veritable chamber adjoining the dining-room of the family, into whose presence they thrust their heads through oval holes cut

in a wooden partition called *tresabia*. This word is probably a perversion of Castilian *presebe*. *Askea* is *the trough*, holding the fodder for the oxen or cows].

astuna : n. aïdurra : *pesado*.

atartea, ataria : *portal*.

atzea : n. guibela : *tras, atras* (*Atze* dans certains dialectes, signifie étranger. Quelques Basques veulent mettre l'étranger *ostean*).

aubea : g. n. amaguiarraba : *suegra*.

aurrea : n. aitzinea : *delante*, *delantera*.

auspaz jarri : *postrarse*.

autu, autatu : *elegir* (du latin *optatum*).

aztu : n. atzendu : *olvidar*.

azuria, bildotza : *cordero*.

aror : g. orra : *ve hai* (sic pour *ahi*) (*aror* = *arra hor*).

Bala, balea : *ballena (pez)*.

barrua : g. n. barrena : *interior, dentro*.

bassen : g. n. baicic : *tan*.

basoa : n. oyana : *monte*.

batzarra : bilcuntza : *congreso*, *sinagoga, concilio*.

bedarlucea : *heno*, *yerba larga* (*Bedar* est une variante de *belar* formé de *be* = bas & *ar* = habitant).

belu, berandu : *tarde*.

bertati, laster : n. sarri, fite : *luego*.

biguña : n. beracha : *blando*.

biguirea, g. gaubela : *veladuria* (From latin *vigilia*. *Gau-bela* = *night-watch*, not *night-crow* or *black night*).

biraldu, bidaldu : n. igorri : *enviar.*
biurtu : n. itzuli : *volver.*
boscocha : *ruda* (*yerba*). (Diminutif du castillan *bosco* ?).
Celan : g. n. nola : *como.*
cemaitu, cematu : n. meachatu : *amenazar, reprehender.*
centurion : *euntaria* (*Sic.* L'auteur aurait dû mettre euntaria, *centurion*, à la lettre E).
cenzuna : *juicio, entendimiento.*
ciapea : *mostaza.*
cizpurua : *suspiro* (Métathèse du castillan).
chanchadurea, *levadura.*
copaua : g. n. mocadua : *bocado* (*bocaua* = *cobaua*).
Deunguea, donguea : g. n. gaiztoa : *malo.*
dendatu : *esforzarse*, *aplicarse* (du latin *tentare*).
domequea : n. igandea : *domingo* (Dom*in*ica).
Ecandua : g. n. oitura : *costumbre* (On a biffé g. n.).
ecer, cerbait : n. deus : *algo.*
echaguntza : g. baserria : n. borda : *caserio.*
echun, g. n. echin, etzin, *recostarse.*
edena, edendu : g. n. pozoia : *veneno* (ve*d*eno ?).
edolabere : n. badere : a lo menos.
emparau : *sobrar.*
enzun : g. aditu : *oyr* (Du latin *intonare*).
erago : diardu : *insistir*, *darle a ello.*
eragotzi : g. n. debecatu : *prohivir.*
erbestea, deserria : *destierro* (de *erri*, pays, et *bestea*, l'autre, i. e. *alienus*, *ausland*).
erdu, g. atoz, n. zato : *ven tu* (Variante de *eldu*).

erleguiña, erreal cirarra : *real de plata.*
erraz, *facil.*
errua : g. n. *culpa.*
erruquitu : g. n. urricaritu : *apiadarse.*
esan : n. erran : *decir.*
Escrivac *ciran legueco jaquintsu letradúnac* [C'est-à-dire : Les scribes étaient les savants lettrés de la Loi (de Moïse)].
escudatu : *defender* (Latin *scutum,* ou basque *esku* = main).
estutu : n. ertsitu : *apretar, y* estu : *atar.*
ezaina, ichusia : *cosa fea.*
eztegua : g. n. eztaia : *boda.*
Fariseóac *cirian azalezco santutasuna eracusten eben guizon batzuc, baña biotz charrecóac ta gaistóac* [C'est-à-dire : Les Pharisiens *étaient des hommes qui étalaient la sainteté de croûte* (superficielle), *mais de cœur mauvais et méchants*].
Garaua : g. alea, n. picorra, bia : *grano.*
garbitu : n. chautu : *limpiar.*
goiartu, goitu : g. n. gallendu[1], garaitu : *vencer.*
gorrotoa : g. gaistzerizcoa, n. etsaigoa : *odio.*
goxuetan : g. ardazquetan egon : *hilar.*
gueitu : n. berretu : *aumentar.*
gueratu, guelditu : *quedar.*
gura izan : g. n. nai izan : *querer.*
guiarraba : g. n. aitaguiarraba : *suegro.*
Hortua : g. n. baratza : *huerto.*

1. Probablement une manière d'écrire *gayendu*. J'ai vu *Ballona* pour *Bayona*.

hipocrita, *virtute fingitzallea* (*Sic*. L'auteur aurait dû le mettre au V et le castillan après).

Ichi : g. n. utzi, ichi : *dejar*, y *cerrar*.

icoa[1] : g. n. picoa : *igo*, *iguera* (*Sic*, en omettant le *h* initial, du latin *ficus*).

iduna ; g. n. lepoa : *pescuezo*.

idumbaguetu : g. n. lepobaguetu : *degollar*.

imilauna : g. lacaria : *16ª parte de una fanega* : *algo menos que celemin*.

iñarrea : g. erratza : *escoba*.

iraindu : *agriarse*, *enojarse*.

irazarri : g. ernatu : *despertar*.

irme[1], irrime ; sendo : *fuertemente*.

istanda : n. lerre eguin : *reventar*.

itandu : g. n. galdetu : *preguntar*.

itundu : *convenir en palabra*.

iustura, iñustura, oñeztua : g. chimista : *relampago*

izarea : g. n. mandira : *sabana* (d'où *Samana*).

Jagon[2], jaon, zaindu ; g. n. zaitu : *custodiar*.

jagui : g. jaiqui : *levantarse*.

jaramon ez : *no hacer caso*.

jarri : g. eseri : *sentarse* (On prononce *esheri* à Tolosa et San Sebastián).

jausi : g. erori : *caer* (J'ai entendu dire *jausi* dans le sens de *sauter*).

jazo, guertatu : *acaecer*, *suceder*.

Lagunquidea : *legion* (Il se trompe : *lagun* et *quide*

1. Du latin *firme*.

2. Probablement une variante de *ichadon*, *ichagon*, *icharon* = attendre, *aguardar*.

(de *ki*, *kin* = *avec*) sont des synonymes, signifiant *compagnon*, *copain*, *camarade*. *Lagunquidea* signifierait donc « le compagnon (de) compagnon ». *Adizkidea* = le camarade d'esprit, i. e. l'ami. *Aurhide* ou *aurkide* = compagnon (comme) enfant, i. e. frère ou sœur. *Kide*, *hide* n'est usité que comme adjectif postpositif. *Lagun* est un nom substantif).

lapicoguillea : g. n. eltzeguillea : *ollero*.

laquetu : *permitir* (Du latin *placet*. Dans une épitaphe du XIIIe siècle au Musée municipal d'Angoulême, on trouve *placet* et *plaqet* dans la même ligne).

larga : n. utzi : *dejarlo*.

laumarai : *un quarto*, *moneda* (i. e. 4 *marais* = *maravedis*).

lauoñecoa[1], charria : g. ganaubeltza : *marrano*.

leguez : g. n. becela : *como*. (i. e. par règle de).

lolloa[2], bedar charra : *zizaña*.

lotsa, lotsatu : n. alquea, alquetu : *avergonzarse*.

lucurerua : *logrero*, *usurero*.

lupetza : g. loia : *lodo*.

Maraia : *maravedi*.

mastia : n. ardantza : *viña* (*Valmaseda* in Biscaya = *valley of vines*. The name still describes the place. *Matzeta* ou *matz-dia* = quantité de vignes).

miesea, euna ; *lienzo*.

1. Litt. : *celui de 4 pieds*, *le quadrupède*.
2. Le latin *lollium*.

muna : *collado* (Talvez aqui tengamos el etymon de *Mun(d)aka* en Biscaya. Cf. : *ate-ka*).

maguina : *vaina* (Du Latin *vagina* par *v* = *b* = *m*).

Nebea : *hermano de la hermana.*

Obetandua : *perfecto* (i. e. better-ed, best-ed).

opa : g. n. esqueñi : *ofrecer.*

oratu : g. n. ichasi : *asir* (cf. *oram solvere*).

osatu : g. n. sendatu : *sanar* (*senda* vient-il de *sanare ? a* Biscayen = *e* en Guipuzcoan (dans maints mots).

ostean, atzean, n. guibelean : *atras.*

ostu : n. ebatsi : *hurtar.*

otseña : g. n. mirabea : *criado, sirviente.*

otzarea : otarra : *cesto.*

Publicanóac *cirian errendatzalleac, edo lucureráac, edo becatari aguiriac.* C'est-à-dire : « Les Publicains étaient les collectionneurs de revenus, ou les usuriers, ou les pêcheurs manifestes. »

Salatu : *acusar, delatar.*

satza : g. cimaurra : n. ongarria : *fiemo, estiercol.*

seiña : g. n. aurra : n. seia : *niño.*

seindun : g. n. aurdun : *embarazada* (Litt. : *qui tient enfant, child-holder*).

seinguea : g. n. aurbaguea : *esteril* (*gea* est le raccourcissement de *bagea* = le sans. Cf. *don-gea*).

sartaldea : *occidente* (literally *the entry-side*).

sortaldea : *oriente* (literally *the exit-side*).

sustraia : n. zaña : *raiz* (métathèse de *zur-tzaña*).

La Décima-Tercia edición del Diccionario de la Lengua Castellana por la Real Academia Espa-

ñola (Madrid, 1899) dice que « *Zanahoria* viene de *azanoria* y significa una *raiz amarilla* » y que *azanoria* se deriva de *izfeneria*, palabre Arabe. Los Alemanes traducen esta palabra, que se pronuncia muy á menudo *zanoria*, por *Mohr-rube* = *nabo de Moros*, peró si tambien por *gèlbe-rube* = *nabo-amarillo*. Este Diccionario no es infalible. Dice por exemplo que *agur* ó *abur* se deriva del Turco en vez del Vascuence *agur* ó del Latin *augurium*, y que *cuidar* se deriva de *curare*, aunque cada cura podria saber que es una contracción de *cogitare*. Propongo el Vascuence *zañ, zaiñ* = *raiz* y *oria* = *la amarilla* como etymon del nombre Castellano de esta legumbre. *Zaiñ oria* = *la raiz amarilla*. I. Pallet en su *Diccionario* (Paris, 1604) dice « *Carrote*, zanahoria ».

Taldea: *rebaño*.

Verbea: g. itza: n. mintza, mintzoa: *palabra* (*mintzoa* pour *mintzura*).

Ugazaba : g. n. nagusia: *amo*.

uguerra : g. erdoia: *roña*.

ulertu : comprehender, *advertir*.

ur, urrean, urreratu: g. n. urbil, urbildu: *acerca*, *acercarse*,

urrin : g. n. urruti: *lejos*.

urlola, urjola: g. ugoldea: *diluvio*.

urten: g. n. irten : n. atera: *salir*.

Zaina, zaindu: g. n. zaia, zaitu: *custodiar* (La racine garde la vie de la plante).

Beste icen batzuc dira berez ezagûnac (c'est-à-dire

il y a quelques autres mots que l'on reconnaît par eux-mêmes) : alcar, elcar : bardin, berdin : azurra, ezurra : ebagui, ebaqui : emon, eman : idigui, idiqui : gacha, gaitza : acha, aitza : jagui, jaiqui : baltza, beltza : narrua, larrua : soloa, soroa : ucatu[1], icutu : ullea, illea.

Les Pères Jésuites de Durango ont le manuscrit anonyme d'une grammaire basque inédite.

« *Reader*. But who is he that hath thy books repar'd,
And added moe, whereby thou art more graced?
Chaucer. The selfe same man who hath no labor spar'd.
To helpe what time and writers had defaced :
Ande made old words, which were unknown of many,
So plaine that now they may be known of any. »

(Speghts Chaucer, 1598).

Edward Spencer Dodgson.

Paris, 23 octobre 1900.

P.-S. The Biscayan Grammar, Vocabulary, and Bilingual Dialogue of Rafael Nicoleta

Since my article upon this work was published in the 31st volume of *La Revue de Linguistique*, some new facts concerning its origin have been discovered. Doctor Richard Garnett, who was then Librarian of the British Museum, wrote to me in February 1899, enclosing a copy of a letter addressed to Sir Thomas Browne of Norwich in March 1661 by Samuel St Hill. This letter, numbered « Sloane 4062. f. 147 » in the British Museum, was discovered by Mr Scott, who is assistant librarian there. The let-

1. Veut-il dire *ukitu ? ukatu* signifie *nier*.

ter was published by me in *Notes and Queries*, London, on the 18th of March 1899. It refers to our author by the name of *Nicoleta*, as I was myself inclined to read it when I first saw the manuscript in 1897. A few months ago I saw a recent manuscript in Biscaya in which an initial *N* had a great resemblance to an *M*. Sainthill says that the *MS* had been lying at Exeter since about 1654, that the author was the only poet in Biscaya, that his « *Dialogues* (though only the first of them has survived)... *are the same with* those in Minshewes Dictionary ». In all copies of the 3 printed editions of the *Modo Breve*, and in all catalogues in which it is mentioned, the authors name must perhaps, therefore, be written *Nicoleta* hence forward. Some mention of him may be found in the archives of the City or Churches of Bilbao. Don J. M. Bernaola, a priest dwelling at Durango, wrote to me as follows : « En el libro de la Cofradia de la Piedad de la parroquia de Santiago en el año 1631 aparece como cofrade el Licenciado Micoleta. » So it is doubtful therefore if he is *M* or *N*. It may be that Saint Hill in his letter was writing from memory, & at the end of some years made a mistake about the initial letter of the poets name. Some part of the *Modo Breve* is in Saint Hills writing. He himself states that he *perfected* it. Further on he speaks of *dialogue* in the singular number. The Spanish text of the *Dialogo Primero*, which the author evidently meant to have successors, as he introduces it with the leading *dialogos* in the original, is to be found at the beginning of the « Pleasant and Delightful

Dialogues in Spanish and English etc. by *John Minsheu* Professor of Languages in *London*. Printed at London by Iohn Haviland for Edward Blount. 1623 ». This work will be found at the end of « A Dictionary in Spanish and English: London, 1623 » by the same author. Of this volume a copy may be seen in the Bibliothèque Nationale, Paris, with the *cote* « Inventaire Réserve X 258 ». It would be a good exercise for some Biscayan clergyman to translate the rest of Minsheus dialogues as well as, if not better than, Nicoleta did the first. But the Biscayans have not yet translated the only good poet that Biscaya has produced, Ercilla, who wrote in Castilian, as D. Arturo Campion has reminded the readers of the latest volume of Biscayan poetry entitled « Felipe Arrese ta Beitiak Egiñiko Ama Euskeriaren Liburu Kantaria. Bilbon. Jose Astuy-ren Moldetegian 1900 *an* », published in October. In this the author, besides committing a few grammatical blunders, & placing his grief for his wifes death in his *stomach* (*sabelan*)![1] states that Basque is an unaccented language! An inspection of Nicoletas manuscript[2], or of many of the old printed books in Basque, would

1. From Basquish *Sabel* = *belly* comes the name of a big belliet fish that frequents the coasts of Portugal and Spain, peroaps also, *sabela* = una especie de gusano, rechrded in the Dictionary of José Caballero.

2. Since described this manuscript in the *R. de L.* it has been honoured by being placed in a separate binding. M. Owen Brigstocke, whose book-plate it contains, was the son-in-law of Sir T. Browne, the well-known author, to whom M. S. S' Hill sent it. From the coat of arms on the seal of this gentlemans letter

convince the best living Biscayan bard that he wsa mistaken. It appears that the Barcelona edition of the *Modo Breve* is but the 2nd. I found there last summer a *brochure* of 91 pages, produced (as a note at the foot of p. 2 imbooks), at the « Imp. y Libreria de V. Dorca. Gerona, 1880 ». Page 1 bears the title, *Modo Breve, para* (sic) *aprender la lengua Viscayna.* In this publication, which may be seen at the British Museum, Nicoletas work occupies, pages 1-37. P. 38 is blank. There follow two pages of *Erratas y Explicaciones.* Pages 41 to 91 contain « Suplementos al Diccionario trilingüe del P. Larramendi, escritos en 1746 por el P. Fr. José de Maria Carmelita Descalzo ». P. 41 bears this heading & a brief introduction signed *Fidel Fita.* The same signature closes the book on p. 91. From the manuscript of Friar José de Maria, better known by his secular name Araquistain, still existing in the Library of the Royal Academy of History at Madrid, a useful supplement to the Dictionary of Añibarro might be compiled. It has been published, with some inaccuracies, by Don R. M. Azkue, in his review *Euskalzale* which was suppressed owing to the opposition of the civil Governor of Biscaya.

Edward Spencer Dodgson.

Paris, 23 November 1900.

to Sir Thomas it may be possible to identify his family. By « Heyling » M. S' Hill referred not to Hayling iland, but to Peter Heylyns Μικρόκοσμος (Oxford, 1625, etc.) and *Cosmographie* (London, 1652, etc. in which there is a curious description of Biscaya, Guipuscoa and Navarre.

BIBLIOGRAPHIE

Dr Alfred Mercier. *Étude sur la langue créole en Louisiane* (S. t. l. ni d.), 19 p., pet. in-8°.

Cette petite notice, qui doit être fort rare et fort peu connue, est extrêmement instructive. L'auteur y expose d'abord comment se sont formés les patois créoles. Le Nègre d'Afrique, débarqué dans nos vieilles colonies françaises, s'est trouvé en présence de gens dont il lui fallait impérieusement exécuter les ordres: il a donc mis toute son attention à écouter, à deviner, à comprendre le langage de ses maîtres, et pour leur répondre, il a fabriqué, autant que le lui permettaient ses facultés natives, un idiome artificiel que les maîtres apprirent aussi pour plus de commodité. Les enfants de la maison, nourris et soignés par les Négresses, parlèrent créole avant de parler français. Le créole franco-louisianais se parle encore à la Nouvelle-Orléans et dans les campagnes environnantes où l'anglais cependant commence à l'attaquer vivement. Mais, par parenthèse, quelle preuve nouvelle de la puissance colonisatrice de la France!

Le Nègre, comme cela est naturel, simplifie la gram-

maire. Il supprime le verbe *être* et dit *mo contan* « moi content », pour « je suis content » : il évite également *avoir : li pa peur* « lui pas peur », pour « il n'a pas peur » ; il n'a pas besoin de prépositions ou de conjonctions : *ma lé di Madam vou la* « moi aller dire Madame vous là, » pour « Je vais dire à Madame que vous êtes là »; il assimile fort logiquement le génitif à l'adjectif, et dit *mézon docter* pour « la maison du docteur ». M. Mercier signale le fait bien connu de l'article incorporé dans le nom *ain larue* « une rue », *mo labouche* « ma bouche », et il rappelle fort à propos nos *lendemain, lierre, luette;* les Algonquins avaient ainsi pris le mot *mon chapeau* pour désigner un couvre-chef quelconque et, dans le basque vulgaire de Saint-Jean-de-Luz, on dit couramment *maseurak* « les ma-sœurs, les religieuses ». M. Mercier signale aussi, au point de vue phonétique, d'intéressantes métathèses : *dromi* « dormir », *garli* « galerie »; il note la chute du *r : apé* « après », la simplification de *u* en *i : torti* « tortue », de *eu* en *è*, et de *j* en *z* après *a*, *ou*, *é: manzé* « manger », *zalon* « jalon », etc. Les mots de plus de trois syllabes sont réduits : *baracé* pour « embarrassé », *bliè* pour « oublier ». La possession est indiquée le plus souvent, non plus par l'adjectif possessif ou par le génitif, mais par le datif : *ziés à moin* « mes yeux ».

M. Mercier a plus particulièrement étudié le verbe ; mais il émet cette assertion trop souvent répétée et

inexacte qu'à proprement parler il n'y a qu'un seul verbe, *être*. Ce n'est pas le lieu de montrer que cette conception est absolument fausse. Mais, il faut retenir que le Nègre, supprimant et réduisant les formes grammaticales, employant l'infinitif comme thème verbal unique, le prend nécessairement pour indiquer le passé, qui est le temps le mieux défini, et compose le présent et le futur. Pour le présent, il procède à la façon de l'anglais, mais use d'une préposition au lieu du participe présent : *je suis après dîner* (*après* ayant le sens de *à même*, *occupé à*) pour « je dîne » ; pour le futur, il prend l'auxiliaire *aller* : « je chanterai » s'exprime par « je vais chanter ». De sorte que les trois temps seraient : *mo apé dinin* « je dîne », *mo vini* « je suis venu, je vins » et *mo va chanté* « je chanterai » ; mais, pour plus de facilité, les formes se contractent et l'on a *mapé dinin*, *mo vini*, *ma chanté*. C'est très suffisant. Pour la première personne plurielle de l'impératif, il emploie un auxiliaire spécial, *anon* « allons » : *anon boi* « allons boire, buvons ».

La brochure se termine par un conte en créole, suivi d'une traduction française littérale : le mariage de la tortue qui a vaincu le chevreuil à la course. J'y relève quelques mots intéressants : *tchor* « cœur », *çila* « celui-là », *chivreil* « chevreuil », *nouite* « nuit », *zonglé*, *jonglé*, « réfléchir » *popa* « papa, père », *ouzote* « vous, vous autres », *cocodri* « crocodile », *zavoca* « avocat », *kichoje* « chose, quelque chose », *nizote* « nous, nous

autres », *ki pou fé* « quoi pour faire, ce qu'il y a à faire », *mékié* « métier », *dolo* « l'eau », *diyor* « dehors », *aïen* « rien », etc. Je remarque aussi le cri *go* « allez ».

Dans le curieux recueil de proverbes créoles, *Gombo zhébes* publié à New-York en 1885, M. Lafcadio Hentz recommande le roman créole de M. le Dr A. Mercier, *les Saint-Ibars;* j'ai le regret de ne pas connaître cet ouvrage. Julien Vinson.

G. F. Abbott, B. A., *Songs of modern Greece,* with introductions, translations and notes... *Cambridge*: at the University Press. 1900, xii-308 p., in-8°. Prix : 5 sh.

M. Abbott offre au public, en un volume élégant et joliment imprimé, une série de chansons populaires grecques, traduites et commentées, qu'il a lui-même recueillies, dans un récent voyage en Orient. Sa principale source paraît avoir été un certain Barba Stèrios, vivant à Salonique. Le Père Stèrios, nous dit M. A., était aveugle et vieux, tout comme Démodocus. Mais, moins heureux que son prédécesseur de l'Odyssée, ce barde n'était pas l'hôte des rois; c'était seulement devant des gens de basse condition, qu'il chantait les κλέα ἀνδρῶν, en s'accompagnant d'un instrument, qui rappelait la λύρα classique, par sa forme et par son nom. Cette lyre n'était sans doute qu'un vulgaire *bouzoùki*, et le nouveau Démodocus ne

différait pas, j'imagine, des innombrables musiciens ambulants, qu'on rencontre en Grèce et ailleurs. Pendant que, tout entier à ses souvenirs homériques, M. A. s'efforçait de recueillir les vers qui tombaient de la bouche de cet aède, le Père Stèrios songeait: « Un λόρδος! Bonne affaire! Il faudra que j'augmente mon répertoire. »

Le soir, en rentrant chez lui, le Père Stèrios s'empressa de chercher ou de faire chercher, dans des livres, les chansons qui pourraient plaire au λόρδος, et, comme le Père Stèrios avait du goût, il lui apporta, entre autres choses, un fragment de Valaoritis[1], *les Deux Fleurs* de J. Typaldos[2] et *l'Inconnue* de Solomos[3], que M. Abbott eut le tort de ne pas reconnaître. L'extrait de Valaoritis lui arrache même ce cri d'admiration: « Il y a, dans cette pièce, une profondeur et une sincérité de sentiment, qui en font une composition remarquable; sa pureté et sa fraîche simplicité dénotent un produit authentique de la muse populaire non sophistiquée (unsophisticated). »

Où le Père Stèrios a-t-il trouvé ces quelques poésies? Assurément pas dans les ouvrages mêmes des auteurs. Les œuvres de Solomos, de Valaoritis et de Typaldos

1. Abbott, p. 164-167; Ἀριστ. Βαλαωρίτου Ποιήματα, Athènes, 1891, t. I, p. 211-212.

2. Abbott, p. 116-119; Ποιήματα διάφορα Ἰουλίου Τυπάλδου, Zante, 1856, p. 107-111.

3. Abbott, p. 128-131; Ἅπαντα Διονυσίου Σολωμοῦ, Zante, 1880, p. 128-129.

ne courent malheureusement ni les salons, ni les campagnes; le Καζαμίας (Almanach) de l'année, l'Ὀνειροκρίτης (Clé des songes), l'Ἐρωτόκριτος et quelques anthologies, plus ou moins bien faites, constituent à peu près toute la nourriture intellectuelle des gens du peuple, en Grèce. Remarquons, d'autre part, que, dans le livre de M. Abbott, *l'Inconnue* de Solomos est reproduite avec des fautes: v. 10, τ' ὡραῖα κάλλη, au lieu de τὰ ὡραῖα του κάλλη; v. 18, χείλια, au lieu de χεῖλα rimant avec φύλλα; v. 20, ῥοδανιᾶς, au lieu de ῥοδαριᾶς; v. 24, στέλνει, au lieu de στέρνει; v. 25, μαλλίων = μαλλιῶν, au lieu de μαλλιῶνε; enfin, deux vers ont été supprimés dans la dernière strophe, ce qui la rend incompréhensible. Or, je trouve la même pièce, avec les mêmes fautes, dans une anthologie populaire, publiée en 1898, à Athènes[1]. Nous sommes sur la voie. Si ce n'est pas cette anthologie, qui a servi de type, c'est du moins sa proche parente.

Prenons maintenant les autres chansons recueillies par M. A. Le n° 1 (p. 18) se retrouve, depuis le titre jusqu'au dernier mot, dans cette même anthologie, p. 124; le n° 2 aussi, et dans les mêmes conditions (Abbott, p. 22; Nicolaïdis, p. 123); le n° 3 aussi (Abbott, p. 26; Nicolaïdis, p. 122); le n° 5

1. Ἰωάννου Νικολαΐδου Ἑλληνικὴ ἀνθολογία ἤτοι Συλλογὴ τῶν ἑλληνικῶν ἀσμάτων, ἐν Ἀθήναις. Τυπογραφεῖον καὶ βιβλιοπωλεῖον Ἰωάννου Νικολαΐδου, 42, ὁδὸς Πραξιτέλους, 1898, 8-500 p. in-8°. Sur le titre est le portrait du général Smolenski.

aussi (Abbott, p. 34; Nicolaïdis, p. 120). De même pour le n° 6 (Abbott, p. 38 ; Nicolaïdis, p. 123); pour le n° 8 (Abbott, p. 48 ; Nicolaïdis, p. 117, avec un nom d'auteur: G. Kastriotis Skenderbey); pour le n° 9 (Abbott, p. 54 ; Nicolaïdis, p. 84). Et non seulement les titres et le texte sont identiques, mais l'ordre des chansons a été à peine interverti. Je pourrais poursuivre cette énumération, mais j'aurai plus vite fait d'indiquer quelles pièces ne sont pas communes aux deux ouvrages. Ce sont, pour la première partie, les n°s 4, 7, 11, 12, 13, 14, et, pour la seconde partie, 4, 7, 11, 16 (deuxième pièce), 19, 20, 22, 25 à 35. Les cent distiques, qui forment le n° 36, sont tous, mot pour mot, dans ladite anthologie. De ces numéros il convient de retrancher 11 et 12, puis 7, 11, 19, 20 et 22, que je retrouve, intégralement aussi, dans un autre recueil similaire[1], aux pages 178, 190, 509, 336, 498, 501 et 507. Restent donc les n°s 4, 7, 13, 14, puis 4, 16 (deuxième pièce ; en langue savante !) et 25 à 35, dont les livres que je possède ne me permettent pas de préciser l'origine.

La plupart de ces chansons ont été reproduites avec une telle exactitude par M. A., qu'elles ne peuvent pas avoir été récitées. Non seulement tous les mots sont pareils, mais, lorsqu'il y a, dans l'original, une faute

1. Ἀνθολογία ποιητική, ἤτοι Συλλογὴ ἐκλεκτῶν ἀσμάτων ὑπὸ Ν. Μιχαλοπούλου, Athènes, 1888, ιϛ'-544 p. in-8°.

contre la phonétiqne du grec vulgaire, ce qui arrive à chaque instant, cette faute est scrupuleusement répétée dans le volume de M. A.: Nicolaïdis, p. 122, l. 1, καὶ στὰ βουνά = Abbott, p. 34, l. 12, καὶ 'ς τὰ βουνά; mais Nicolaïdis, p. 123, l. 10, κ' εἰς τὰ βουνά = Abbott, p. 38, l. 10, κ' εἰς τὰ βουνά. Les faits de ce genre sont innombrables. Voici les deux premiers distiques de M. A. et les distiques correspondants de Nicolaïdis :

Nicolaïdis, p. 443 :

'Αγάπησα τ'ἀπόλαυσα! κοντεύω ν' ἀποθάνω,
Καὶ σὺ θὰ ἦσ' ἡ ἀφορμὴ, ποῦ τὴν ζωή μου χάνω.

Abbott, p. 212 :

'Αγάπησα τ' ἀπόλαυσα; κοντεύω ν' ἀποθάνω,
Καὶ σὺ θὰ ἦσ' ἡ ἀφορμὴ 'ποῦ τὴν ζωή' μου χάνω.

Nicolaïdis, p. 444 :

Ἄγγελοι ἀπ' τοὺς οὐρανοὺς βοηθᾶτέ με κ' ἐμένα,
Ποῦ ἄναψα καὶ καίουμαι γιὰ ξένης μάνας γέννα.

Abbott, p. 212 :

Ἄγγελοι ἀπ' τοὺς οὐρανοὺς βοηθᾶτέ με κ' ἐμέ(να),
'Ποῦ ἄναψα καὶ καίουμαι 'ιὰ ξένης μάνας γέννα'.

Dire de mémoire des chansons grecques, avec une précision aussi mathématique, constituerait un tour de force, qu'aucun Grec n'est capable d'exécuter. Chansons et distiques ont été copiés.

Je ne suspecte pas la bonne foi de M. A. S'il avait lui-même emprunté ces chansons aux anthologies dont j'ai parlé, il eût, j'en suis convaincu, indiqué ses sources, et, en tout cas, il n'aurait pas considéré le Σήμαντρον de Valaoritis comme un chef-d'œuvre de poésie populaire, puisque, dans les deux anthologies citées, cette pièce de vers est précédée du nom de l'auteur. D'autres détails, de langue principalement, sur lesquels je n'insite pas, me confirment dans cette opinion. Ce serait donc le pseudo-Démodocus, qui aurait induit en erreur M. A., en lui offrant de lui faire transcrire, pour plus de commodité, les morceaux de son répertoire.

Pouvons-nous le lui imputer à crime? Je ne pense pas. Le Père Stèrios n'entendait rien à nos finesses scientifiques. On lui demandait des chansons, il en a donné. C'était pour lui une question de commerce; en bon marchand, il n'a pas été assez sot pour dire d'où il tenait sa marchandise. Son admirateur a-t-il même songé à le lui demander? Il est heureux que M. A. n'ait pas entrepris de recueillir des contes populaires. On lui aurait servi, avec les meilleures intentions du monde, toutes les Mille et une Nuits; car elles aussi, sous le nom de ἡ Χαλιμά, courent les villes et les villages, en éditions à bon marché.

Dans cette affaire, le client a péché par naïveté et par inexpérience. Il n'est pas besoin d'être grand clerc en grec moderne, pour distinguer une chanson populaire d'une autre, qui ne l'est pas; la langue, à dé-

faut du sujet, est un excellent critérium. Une strophe comme la suivante (Abbott, p. 108):

Ὦ Παναγιά μου, κάμε τὸ θαῦμα
Καὶ νὰ σὲ κάμω ἕνα ἀρνί,
Ὅλ' ἀσημένιο' νὰ τὸ κρεμάσω
Εἰς τὴν εἰκόνα σου τὴ σεπτή,

ne peut être qu'un pastiche, puisque θαῦμα, ἕνα ἀρνί, εἰς τὴν, se diraient, en grec vulgaire, θᾶμα, ἕν' ἀρνί, στὴν, et que σεπτή n'est populaire ni au point de vue phonétique, ni au point de vue lexicologique. Quand un paysan vous récite une strophe semblable, il est certain qu'il n'a pas compris ce que vous réclamez de lui. Si vous n'êtes pas à même de le lui faire immédiatement observer, vous vous exposez à des mécomptes.

Malheureusement pour lui, l'auteur ne possède que des idées nébuleuses sur la grammaire du grec actuel. Son orthographe se ressent de cette insuffisance de connaissances précises, et pas n'était besoin, pour édifier le lecteur, d'étymologies, du genre de celles-ci : μαλλώνω, *se quereller*, de μᾶλλον, *plus;* πουλί, *oiseau*, de l'italien « pollo », *poulet;* γάϊδαρος, *âne*, de ἄγαν δέρω, *frapper trop*.

Les chansons, qui composent ce volume, m'ont paru traduites avec élégance et précision, autant du moins que j'en puis juger. J'ai cru cependant y relever quelques contre-sens : χώρα (p. 38, v. 9) = *ville*, et non *plaine;* σίδερα (p. 48, v. 4) = *fer* en général, et

non *mors;* ψυχογιός (p. 76, v. 17) = *fils adoptif* et non *lieutenant;* νερόβραστος (p. 120, v. 12) = *cuit à l'eau*, et non *à demi cuit;* παλαμίζω (p. 148, v. 13) = *espalmer*, *caréner*, *to careen*, et non *gréer;* πατερό (p. 170, v. 12) = *poutre*, *solive*, et non *pétrin;* στροῦγγα (p. 178, v. 10) = *enclos*. Corriger : p. 136, v. 15, σκόπωσες en σκότωσες; p. 224, v. 1, μὲ en σὲ; p. 234, v. 13, ξυνεριστοῦμε en ξεσυνεριστοῦμε.

Hubert Pernot.

La Chiffrocryptographie à transmutations numériques variables, par Émile Delage. *Paris*, mcm, pet. in-12 de 64 p.

Vers 1856, mon père, Conseiller auditeur à la Cour de Pondichéry et en même temps Conservateur de la Bibliothèque publique et des anciennes archives de l'Inde française, me montra deux ou trois alphabets singuliers formés de chiffres, de lettres et de signes divers qui constituaient ce qu'on appelle, en diplomatique, un *chiffre*. Cet alphabet avait servi à la correspondance secrète de Bussy avec Suffren et avec les commandants des divers détachements envoyés dans le pays. Je pris là le goût de la cryptographie que développa peu après la lecture du *Scarabée d'or* d'Edgard Poë. Mais, depuis, d'autres études ont absorbé mon attention, et j'avais un peu oublié l'art de cacher la pensée sous des symboles conventionnels et l'art, plus intéressant encore, de déchiffrer les écritures se-

crètes. Il y a cependant une certaine analogie entre ce déchiffrement et la lecture des inscriptions en langues inconnues. Dans l'un et l'autre cas, il faut avant tout découvrir ou retrouver la base, la clé du système.

J'ai longtemps cru que le procédé du tableau de Vigenère, celui qui consiste à transcrire les mots lettre par lettre à l'aide d'un mot conventionnel inscrit et répété au-dessus de la phrase à cryptographier, en procédant comme pour la recherche d'un produit dans la table de Pythagore, donnait un résultat absolument indéchiffrable. Mais voici que j'apprends, par la très intéressante brochure de M. Delage, qu'il n'en est rien et qu'on arrive parfaitement à lire cette écriture-là. Il fallait donc trouver mieux. M. Delage l'a cherché, et il me semble qu'il y a réussi.

Ce qui plaît tout d'abord dans cette brochure, c'est son caractère méthodique. L'exactitude des faits et la sûreté du procédé sont garanties par la netteté des définitions et la précision des appellations. L'auteur distingue d'abord, comme il convient, la *littérocryptographie* et la *chiffrocryptographie*, celle-ci étant à ses yeux bien supérieure à l'autre à tous les points de vue. Son système consiste dans l'emploi des cent premiers nombres, écrits de 01 à 00, et correspondant aux lettres de l'alphabet ainsi qu'à un certain nombre de syllabes et de petits mots d'usage courant (*an*, *ble*, *et*, *oui*, *tion*, *vous*, etc.) : la correspondance des chiffres et des lettres ou syllabes forme un tableau que M. Delage

nomme le *transmutographe*, et dont chacun peut à sa convenance personnelle, intervertir les éléments. Avec une clé conventionnelle aussi longue et aussi fantaisiste qu'on voudra, avec un transmutographe ainsi variable, on peut défier les curieux les plus obstinés. Au surplus, on peut compliquer la correspondance, en employant une orthographe simplifiée, phonétique, irrégulière.

Quand on a transmuté sa clé en chiffres, on l'inscrit au-dessous de la phrase secrète également transmutée, puis on fait la soustraction, en négligeant le dernier report à gauche ; c'est la différence qui est expédiée au correspondant. On pourrait aussi bien faire le produit, le total ou le quotient, mais c'est moins commode. On pourrait aussi répéter deux ou trois fois successivement, avec la même clé, ces opérations. On peut intercaler çà et là des nombres de fantaisie. Bien entendu, les chiffres se suivent sans aucun espace entre eux. M. Delage indique aussi, comme moyen nouveau, celui qui consiste à extraire, des nombres obtenus, leur racine carrée ou leur racine cubique, en faisant connaître au correspondant le reste, s'il y a lieu. Les combinaisons et les conventions sont d'ailleurs infiniment variables.

Le système de M. Delage a encore un autre avantage qui sera fort apprécié, c'est de diminuer en définitive la longueur des mots et de faciliter par suite les correspondances télégraphiques. Mais nous en

arrivons là à un ordre d'idées où je ne veux pas entrer; il me suffira de dire que M. Delage a attaché son nom à une œuvre dont l'importance est capitale au point de vue commercial : la rapidité, la simplification et l'économie d'argent dans les communications télégraphiques internationales. Il y a des pays pour lesquels on paye dix ou douze francs par mot, et il y a des maisons de commerce qui dépensent chaque année en télégrammes plus de cent mille francs !

Julien VINSON.

Les Gaulois, origines et croyances, par André LEFÈVRE, *Paris*, libr. C. Reinwald, 1900, 1 vol. pet. in-8°, 203 p.

Ce nouveau livre d'André Lefèvre est de tous points digne de ses devanciers : c'est une monographie aussi complète que possible et d'autant meilleure que l'auteur ne se cantonne pas dans le domaine ordinaire de l'histoire : il appelle à la rescousse l'archéologie préhistorique, la mythologie et la linguistique. La question y est complètement et magistralement traitée.

Mais le sujet appelle notre attention une fois de plus sur le problème fondamental des races primitives, ou du moins des races préceltiques de l'Europe occidentale. Il est indéniable que les Indo-Européens ont trouvé sur le sol qu'ils envahissaient des habitants qui y étaient établis depuis longtemps déjà. La paléontologie confirme le fait et montre qu'il y a eu au

moins deux types humains successifs dans les régions qui ont formé la Gaule, l'Ibérie, l'Italie, etc. Les écrivains anciens nous ont transmis des noms : Sicanes, Ligures, Ausones, Turrhènes, Aquitains, etc., dont la signification précise nous est inconnue. Je me suis toujours demandé, pour ma part, ce que cachent ces appellations variées et à quelles distinctions réelles elles correspondent: race, tribu, peuplade, d'origine commune ou d'origine différente? La linguistique n'a pas assez de documents pour se prononcer. C'est comme la phrase bien connue que rappelle notre collaborateur · *Tu celtice, vel si mavis, gallice loquere.* S'agit-il de deux langues différentes, de deux patois, de deux accents seulement? La dernière hypothèse est la plus probable, car il est difficile d'admettre qu'on parlât, à côté du latin, deux idiomes originaux dans la même localité ; l'orateur, d'ailleurs, s'était excusé préalablement de la rusticité de son latin. Nulle part et jamais, les mots n'ont eu un sens absolu.

Ce qui me préoccupe dans l'identification de ces noms ethnographiques, c'est la relation qu'elle présente avec le problème basque. Et plus je vais, plus je demeure convaincu que la langue basque est tout à fait isolée; c'est une précieuse épave des innombrables langages nés spontanément aux temps préhistoriques sur toute la surface du globe, partout où se produisirent des groupes humains. Beaucoup de ces groupes ont fusionné sans doute et leurs langues ont

été mises en contact, se sont confondues, se sont pétruites ou supplantées. Qui nous donnera la clé de ces difficultés en apparence insolubles ?

J. Vinson.

Virgilo Limouzi, poème inédit de 1748 en vers limousins burlesques. *Paris*, Ém. Bouillon, 1899 (iv)-xxxvii-338 p.

Le 26 mars 1703, naissait à Limoges un futur poète patois, J.-B. Roby, qui, entré dans la Congrégation de l'Oratoire, devint plus tard curé de Saint-Pierre-du-Queyrois; il mourut en 1762, après avoir été précepteur de Vergniaud. D'humeur gaie et enjouée, il composa, paraît-il, de fort jolies chansons patoises et traduisit en limousin, en imitant le genre burlesque de Scarron, les deux premiers livres de l'*Énéide*. Cette traduction, faite en 1748, et conservée jusqu'en ces derniers temps par plusieurs copies manuscrites, est aujourd'hui publiée en un fort élégant volume, par les soins de M. Hubert Texier, avocat.

Le livre doit être recommandé comme un intéressant spécimen linguistique; mais il m'est impossible de partager l'enthousiasme de l'éditeur. Le burlesque tombe souvent dans le grossier et, en tout cas, le poème qu'on nous met sous les yeux est si long que la lecture en devient fatigante et fastidieuse.

M. Texier a joint au texte patois une traduction française littérale. Il cherche, à la fin de la préface, à

donner quelques indications sur la prononciation limousine, et ses indications sont quelquefois véritablement naïves, comme par exemple lorsqu'il nous dit que *tch* et *dj* sont inconnus au français. Il paraît qu'en limousin ces articulations passent à *ts* et *dz*. M. Texier, pour indiquer la prononciation de ces deux consonnes composées, emprunte le passage suivant au *Dictionnaire* de Béronie : « Il n'est pas de jeune homme qui, pour s'amuser sur le bord d'une rivière, n'ait lancé en l'air une petite pierre plate, qui, tombant dans l'eau, rend le son de *tse* : c'est exactement le son de notre *ts*. » C'est aussi compliqué qu'inintelligible.

Julien Vinson.

Traité de Prononciation française, théorique et pratique, par Albert Liet, professeur au collège d'Autun. *Paris*, Boyveau et Chevillet, 1900, gr. in-8°, (vj)-141 p.

La préoccupation de M. Liet est évidemment d'enseigner la manière de lire exactement ; il devait donc établir les synonymies d'écriture, si cette expression nous est permise. Il devait aussi, et, à mon avis préalablement à toute autre étude, donner le tableau général des sons et des articulations de la langue française.

Dans ce tableau, ou si l'on veut dans cette liste, M. Liet a commis de graves erreurs ou du moins a méconnu des éléments phonétiques essentiels. De son

travail ne ressortent pas le nombre et la nature exacte de ces éléments; on n'y apprend pas, par exemple, qu'il y a trois *é* et trois *eu* en français.

Certaines assimilations sont d'ailleurs discutables: *e*=*œ*=*œu*=*eu*, *gn*=*ni*, *ill*=*iy* (pas général en tout cas); d'autre part, il n'est pas vrai que *ia* ou *oua* soit une diphtongue: dans ces groupes, *i* et *ou* sont proprement *y* et *w*, c'est-à-dire semi-voyelles, jouant absolument le rôle de consonnes.

J. V.

The 96th report of the British and Foreign Bible Society. *London*, 146, Queen Victoria Street, 1900.— In-8, xvj-408-232 p., avec cartes géographiques et linguistiques.

Volume aussi intéressant que les précédents et qui montre une fois de plus ce que peuvent la conviction et l'énergie. Le budget de l'exercice qui a expiré le 31 mars 1900, s'élève au chiffre de 299.276 livres 16 sh. 6 d. (7.481.920 fr. 60). Le nombre des idiomes dans lesquels ont été traduits soit la Bible, soit le Nouveau-Testament, soit des portions de l'un ou de l'autre, est aujourd'hui de 373 (dont 68 par d'autres Sociétés); depuis l'an dernier, il en a paru en huit langues jusqu'ici non représentées sur la liste: Mauresque, Pahouin, Tigrinya, Toro, Galwa, Lenakel, Nyoro et Ulawa. Une innovation à louer, c'est l'index alphabétique qui fait suite à la table historique des

langues et qui manquait jusqu'ici. Parmi les publications intéressantes, j'en signale 27 en caractères en relief pour les aveugles; dont une dans la langue de l'Uganda ! J. V.

Bulletin trimestriel de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Pau. IIe série, tome 28e, 1re livraison, 1898-1899, gr. in-8e, (iv)-160 p.

Livraison remplie tout entière par le commencement d'un très intéressant travail de M. A. Dufau de Maluquer : « Le pays de Foix sous Gaston Phœbus.— Rôle des feux du Comté de Foix en 1390. »

J. V.

VARIA

I. — La question de l'E muet

J'ai reçu, au sujet de l'une de mes récentes causeries, une lettre qui m'a fait grand plaisir, et qui n'en fera pas moins à mes lecteurs. La voici :

« Cher confrère et ami,

» Il faut que je vous parle de vos derniers « Menus Propos ».

» Comme vous avez raison, avec Gréard, contre G. Paris! L'*e* muet est une des richesses de notre poésie, soit à la fin des vers, soit au dedans de l'alexandrin. En l'accentuant, on donne parfois une force singulière à un mot. Vous rappelez-vous cet hémistiche du *Misanthrope*, au cinquième acte, dans la bouche d'Alceste :

Allez, je vous refuse...

» Supprimez l'e muet, c'est plat, sec et grossier. Mettez-le en relief... Quelle grandeur!

» Je me rappelle qu'un jour, causant avec Mlle Rachel dans sa loge, après le premier acte de *Phèdre*, je lui dis : « Quelle faute vous avez faite dans ces deux admirables vers :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

»—Comment! me répondit-elle. Mais je les ai dits avec émotion et vérité! — Oui, mais sans poésie, sans mélancolie! Pourquoi? Parce que vous avez mis blessé et laissé au masculin.

» La prolongation de ces deux *e* muets ouvre à nos yeux des horizons infinis de solitude et de douleur. — Vous avez raison, me répondit-elle, je dirai ces vers comme vous les dites... »

» Bien des amitiés ».

»E. Legouvé. » (*Le Temps*).

II. — La théorie de la formation des voyelles

M. Marage, docteur en médecine et docteur ès sciences, communique au Congrès des Sociétés savantes (section des sciences) un intéressant travail sur cette question, accompagné de nombreux graphiques et du schéma de multiples expériences poursuivies la plupart dans le laboratoire du Collège de France.

L'auteur traite successivement dans son étude : de la disposition de l'appareil vocal, des théories de Helmholtz, de Hermann et de Guillemin, des expériences sur la méthode graphique, de la synthèse des voyelles, de la théorie de leur formation ainsi que de la concordance de cette théorie avec la disposition anatomique du larynx et de l'oreille.

Il termine par l'énumération d'une série d'applications dont plusieurs revêtent le plus haut intérêt à la fois scientifique et pratique.

Suivant M. Marage :

1° On pourrait modifier les sirènes des navires, suivant un procédé qu'il indique, et l'on obtiendrait des signaux différents, ce qui permettrait un alphabet international ;

2° On pourrait former un *acoumètre type* avec une sirène construite dans des conditions déterminées ;

3° Les *cornets acoustiques ordinaires* fatiguent l'oreille, parce qu'ils modifient les groupements que l'oreille est destinée normalement à recevoir ;

4° D'après Lefort, on peut *chanter* n'importe quelle voyelle sur n'importe quelle note comprise dans le registre de la voix, à la condition de bien émettre la voyelle, c'est-à-dire de donner à la cavité buccale la forme voulue. On a vu en effet que pour A il faut que la cavité renforce le troisième harmonique supérieur de la note ; pour E et O, le deuxième harmonique supérieur ; pour I et OU, il faut que la cavité buccale soit à l'unisson avec la note. S'il n'en est pas ainsi, la cavité buccale transforme le tracé de la voyelle, et l'impression qu'elle produit sur l'oreille : on *chante mal*, parce que la voyelle est mal émise ; on *chante faux*, lorsque

les périodes laryngiennes ne se suivent pas régulièrement; par exemple, pour A, lorsque de *n* en *n* périodes il y a une vibration simple. Il est très facile de faire chanter faux la sirène, en bouchant un ou deux trous d'un groupe du plateau mobile.

De tuotes les méthodes de chant, celle de ce professeur semble la plus scientifique, et Lefort a eu le mérite de découvrir, il y a quinze ans, par la pratique, une vérité que les expériences scientifiques ont vérifiée plus tard.

5° Les *sourds-muets*, au début de leur éducation, prononcent chaque voyelle sur une note différente, très grave pour OU, de plus en plus aiguë pour les voyelles suivantes : O, A, É, I. Ceci tient simplement à la façon dont on leur apprend à parler.

Ainsi, pour I, leur résonateur buccal renforce une note aiguë; alors ils émettent I sur une note aiguë.

6° Il arrive souvent que l'on est pris d'une *aphonie subite;* il n'y a aucune lésion apparente, sauf un peu de rougeur au niveau de la région interaryténoïdienne; ceci s'explique, si l'on se rappelle que les muscles interaryténoïdiens sont des adducteurs; par conséquent, l'adduction se faisant mal, la phonation n'existe plus, etc.

(*Le Temps*, 5 septembre 1900).

III. — Prononciation du basque

Dans certaines régions du pays basque, on fait dire aux étrangers la phrase suivante : *akherrak adarrak okherrak ditu* « le bouc a les cornes tordues »; ailleurs, on leur fait prononcer *sosa* « le sou », où se trouve le chuintement spécial aux indigènes, véritable *chiboleth* de reconnaissance.

J. V.

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand.

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE
Dernières Publications

LE RIG-VÉDA

Texte et Traduction
NEUVIÈME MANDALA. Le CULTE VÉDIQUE du SOMA, par Paul REGNAUD.
Un volume in-8°, broché..... 25 fr.

CONTEURS ET POÈTES DE TOUS PAYS
TOMES V et VI
JULIEN VINSON

LÉGENDES BOUDDHISTES ET DJAINAS

Traduites du tamoul
Deux volumes petit in-8°, écu, broché..... 8 fr.

Lucien HEUDEBERT

Au Pays des Somalis et des Comoriens

Un vol. in-8°, de 288 pages et nombreuses illustrations hors texte
Prix..... 7 fr. 50

Gaston DUJARRIC

L'ÉTAT MAHDISTE DU SOUDAN

Préface par Henri PENSA
Un vol. in-8°, de 320 pages environ. Prix..... 7 fr. 50

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉTRANGER
VOLUME IV
Einar CHRISTIANSEN

COSMUS

Drame, traduit du Danois avec l'autorisation de l'aut. par Léon Pineau, un vol. in-12 de 249 pages, broché. Prix..... 3 fr. 50

ÉTUDES DE GRAMMAIRE COMPARÉE

Des principes scientifiques de la

VERSIFICATION FRANÇAISE

Par RAOUL DE LA GRASSERIE
In-8°, broché..... 20 fr

DE LA CONJUGAISON PRONOMINALE

Par RAOUL DE LA GRASSERIE
Notamment du Prédicatif et du Possessif
Un volume in-8° broché, de 171 pages. Prix..... 10 fr.

Gabriel GRAVIER

VIE DE SAMUEL CHAMPLAIN

Fondateur de la Nouvelle-France
1567 - 1635
In-8° broché, portrait-carte.....

Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue Néo-Hellenique
N° 1

LA BELLE BERGÈRE

Poème en dialecte crétois par NICOLAS DRYMITINOS
Publié d'après le seul exemplaire connu de l'édition princeps
Par EMILE LEGRAND
In-8°, broché..... 6 fr.

Paul SÉBILLOT

LES COQUILLAGES DE MER

Un vol. petit in-18 elzévir de 110 pages
Tome premier des *Mélanges traditionnistes*, publié par Paul Sébillot et Julien Vinson.

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES

CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES, SUPERSTITIONS

Tome I. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un vol. ..... 5 fr. »

Tomes II-III. F.-M. LUZEL. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tome IV. G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes V-VII. J.-F. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française, 3 vol ..... 15 fr. »

Tome VIII. Ed. LANCEREAU. *L'Hitopadésa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. 1 vol. 5 fr. »

Tomes IX-X. Paul SÉBILLOT. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne,* 2 vol ..... 10 fr. »

Tome XI. FLEURY. *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XII. Paul SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XIII. H. CARNOY. *Littérature orale de la Picardie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XIV. E. ROLLAND. *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XV. Julien VINSON. *Le Folk-lore du pays basque.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XVI. Fr. ORTOLI. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XVII - XVIII. J. - B. WEKERLIN. *Chansons populaires de l'Alsace,* avec airs notés. 2 vol ..... 10 fr. »

Tomes XIX-XXI. J.-F. BLADÉ. *Contes populaires de la Gascogne.* 3 vol ..... 15 fr. »

Tome XXII. Paul SÉBILLOT. *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXIII. E. PETITOT. *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XXIV-XXVI. F.-M. LUZEL. *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* 3 vol ..... 15 fr. »

Tome XXVII. C. BAISSAC. *Le Folk-lore de l'île Maurice.* Texte créole et traduction française. 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXVIII. H. CARNOY et J. NICOLAÏDES. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXIX. L.-F. SAUVÉ. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXX. HERVEY DE SAINT-DENYS. *Six Nouvelles nouvelles* traduites du chinois. 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXI. G. GEORGEAKIS et Léon PINEAU. *Le Folk-lore de Lesbos.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXII. YACOUB ARTIN PACHA. *Contes populaires inédits de la vallée du Nil.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XXXIII-XXXIV. A. ORAIN *Le Folk-Lore d'Ille-et-Vilaine,* 2 vol ..... 10 fr. »

Tome XXXV. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de l'Auvergne,* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXVI. M. KLIMO. *Contes et Légendes de Hongrie,* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXXVII. Félix CHAPISEAU. *Au pays de l'Esclavage. Mœurs et coutumes de l'Afrique centrale,* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XXXVIII-XXXIX. A. ROUSSEL. *Légendes morales de l'Inde.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tomes XL. LAISNEL DE LA SALLE. *Souvenir du vieux temps. Le Berry.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XLI. E. BLOCHET. *Les Sources orientales de la Divine Comédie.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XLII. A. ORAIN. *Contes de l'Ille-et-Vilaine.* 1 vol. 5 fr. »

Tomes XLIII. P. SÉBILLOT. *Folk-lore des Pêcheurs.* 1 vol. 5 fr. »

Chalon-sur-Saône, Imprimerie Française et Orientale de L. Marceau, E. Bertrand, succ

Philol 43

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-QUATRIÈME

15 AVRIL 1901

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1901

SOMMAIRE DU N° 2

Pages

Le langage Martien (*fin*), par V. HENRY..... 125
La raza vasca, par T. DE ARANZADI..... 179
Les parfaits faibles germaniques, par Paul REGNAUD.. 186
Corrigenda. 216
Varia. *L'argot des marins*..... 217

BIBLIOGRAPHIE

P. REGNAUD. *Légendes bouddhistes et jainas*, par J. VINSON..... 188
J. VINSON. *Leiçarraga's baschische Bücher*, par H. SCHUCHARDT et Th. LINSCHMANN..... 190
Kuhn's Zeitschrift, t. XVII, 2e liv..... 200
Grammaire basque de Pro d'Urte, par W. WEBSTER.. 200
Suomalais-ugrilaisen seuran, t. XVII 216

MAY 1901

LE LANGAGE MARTIEN

(SUITE)

CHAPITRE VI

Le Vocabulaire magyar

(**173**) Avant d'énumérer les mots martiens qui peuvent être ramenés immédiatement aux vagues souvenirs de magyar que le subconscient de Mlle Smith a dû retenir de propos tenus en sa présence par son père, il convient de rappeler brièvement les règles de prononciation, d'ailleurs très aisées, de cette langue souple, sonore et mélodieuse.

Les voyelles se prononcent à peu de chose près comme en fr. ou en al. : l'*u*, comme al. *u*, et l'*ü* comme fr. *u*; les voyelles accentuées sont les longues; mais l'*a* non accentué, bref par conséquent, prend un timbre plus sombre, à peu près intermédiaire entre *a* et *o* ouvert. Enfin, il faut noter que, dans certains dialectes, les voyelles longues subissent, du fait seul de leur longueur, une légère modification de timbre qui les fait presque confondre, savoir respectivement: l'*á* avec la diphtongue *ua* (fr. *oua* ou *oi*), et l'*é*, avec un *i* long. Naturellement, je ne suis pas en mesure de décider si et dans quelle mesure la prononciation mg. de Mlle Smith a subi, de par l'origine de son père, l'influence de ces dialectes; mais certains indices tendraient à le faire supposer, cf. nos 181, 210 et 223.

Parmi les consonnes, il n'y a de vraiment remarquable que les consonnes mouillées, c'est-à-dire suivies

d'un *y*, semi-voyelle qui a la valeur générale de l'*y* du mot fr. *yeux* ou du *j* al. ; et, parmi celles-ci, il faut noter spécialement les deux groupes *dj* et *gy*, qui sont absolument équivalents : la consonne qu'ils représentent est une palatale mouillée, c'est-à-dire une articulation qui n'est exactement ni un *g* ni un *d*, mais tient de l'un et de l'autre, et confine un peu, quoique plus fuyante, au *g* italien de *oggi*. Lorsqu'elle s'efface davantage encore, ce qui n'est pas rare en prononciation rapide, elle se réduit presque à un simple *y*, et les deux syllabes qu'elle sépare semblent n'en plus faire qu'une, un peu allongée, en sorte que des liaisons telles que *igy* et même *egy* ont pu fort bien ne laisser à l'oreille et surtout à la mémoire auditive de Mlle Smith que l'impression d'un simple *i*. A plus forte raison en faut-il dire autant de *ly* et *lj*, c'est-à-dire de l'*l* mouillé, qui en fr. courant même ne se distingue plus de la semi-voyelle *y*.

Les sifflantes et chuintantes sont nombreuses et variées ; mais la distinction n'en a guère d'importance pour le parler de Mlle Smith, dont l'oreille, la mémoire ou l'organe paraît les confondre entièrement entre elles, soit par zézaiement enfantin, soit par changement de sourde en sonore, ou réciproquement, ainsi qu'on va le voir. J'en rappelle toutefois la valeur aux lecteurs qui seraient désireux de prononcer correctement les mots mg. cités : *s*, comme *ch* fr. ou *sch* al. ; *sz*, comme *s* fr., toujours sourd en toute position ; *z*, comme *z* fr., sonore de l'articulation précédente ; *zs*, comme combinaison de *z* et *s* mg., c'est-à-dire avec la sonorité du

premier et le chuintement du second, soit donc comme *j* fr.; *c*, comme *ts* fr. ou *z* al., en toute position; *cs* enfin, comme combinaison de *c* et *s* mg., c'est-à-dire à peu près comme *tch* fr. dans les transcriptions de mots slaves.

Ces notions sommaires suffiront amplement pour se rendre compte des équivalences phonétiques admises par la linguistique subliminale de Mlle Smith.

(**174**) 1° *Adi* et *adzi* « bien » (adverbe), chacun une fois : abstrait de locutions mg. très usuelles, telles que *adja Isten* « plaise à Dieu », *adjon Isten* « bonne chance » (souhait), qui contiennent le verbe *adni* « donner » ; le groupe mg. *dj* explique très bien l'alternance de *dz* et *d* tout court dans le mot emprunté; la locution ne faisant par sa fréquence qu'un mot pour ainsi dire, *Isten* « Dieu » est tombé, comme seraient tombées les deux dernières syllabes d'un tétrasyllabe quelconque. Me parait sûr.

(**175**) 2° *Amé* « venu », 2 fois; *améir* « viendras », une fois; *amès* « viens » (impératif), 8 fois; *amès* « [je] viens », 2 fois; *ami* « [il] va », une fois: en tout 14 fois. Ce mot, des plus usuels, se recouvre, par le radical, et même par certaines de ses formes, avec le mg., *menni* « aller »: il suffit de comparer *ami* avec mg. *megy* « il va », et *amès* avec mg. *megyesz* ou *mész* « tu vas », en tenant compte de ce qui a été dit de la prononciation du groupe *egy*, n° 173. Quant à *améir*, c'est une forme normale de futur martien. Le préfixe peut n'être qu'une addition arbitraire; mais,

plus probablement, il y faut voir un souvenir du verbe mg. à préfixe *átmenni* « passer, traverser », ce qui explique l'emploi du verbe mt. à la fois dans le double sens d' « aller » et de « venir ».

(**176**) 3° *Asnète*, mot isolé, désigne une espèce de paravent: peut se rattacher à un vague souvenir du mg. *háznemū* (*ū* long) « mobilier »; au surplus, sans aucune importance.

(**177**) 4° *Avé* « vieil », 2 fois: à la rigueur, ce pourrait être le mot fr. déformé; mais il ressemble davantage au mg. *vén* « vieux »; quant à l'initiale *a-*, on peut songer, si l'on veut, à une contamination par l'al. *alt*.

(**178**) 5° *Azâni* « mal » (adverbe), une fois: le mg. a *alacsony* « de mauvaise qualité, bas », etc. Rapprochement douteux; mais le mot n'apparaît que dans la phrase Fl. 33.

(**179**) 6° *Bibé* « capable », une fois. Mot très curieux: le mg. a *bibe* « petite blessure, bobo, point délicat », qu'il emploie dans des locutions telles que *eltaláltad a bibeje* « tu as mis le doigt dessus », donc « tu es très malin » ou « très débrouillarde », etc.; c'est une phrase de ce genre, happée par Mlle Smith, peut-être dans un petit compliment que lui adressait son père à la suite de quelque preuve précoce d'intelligence enfantine, qui lui a fourni très naturellement la traduction du mot « capable ».

(**180**) 7° *Bigâ* « enfant » de l'un et de l'autre sexe,

5 fois. Le mg. a *fia* « son fils, son petit », mot extrêmement usuel, par exemple dans des locutions comme *torony fia* « l'enfant du clocher », désignant « un petit clocher » par opposition à son jumeau plus grand. Le *g* médial, assez surprenant, peut procéder de la contamination du *g* initial de mg. *gyermek* « enfant ». Quant au *b* initial, voir n° 8 in fine. Douteux pourtant; mais je ne vois pas mieux.

(**181**) 8° *Boua* « frère », une fois: c'est l'initiale du mg. *bátya* « frère aîné », avec la prononciation signalée au n° 173, qui se développe plus aisément après consonne labiale que partout ailleurs ; toutefois le timbre vocalique fait aussi songer à l'al. *bruder* « frère », et peut-être y a-t-il eu contamination légère du fait de ce dernier.

(**182**) 9° *Cévouitche* « [je] reconnais », au sens de « reconnaître avec affection, vive tendresse » (d'un fils à sa mère). Ce mot n'est apparu qu'une fois, tout au début; puis il a été remplacé par *ilinée*, cf. n° 159: il faut donc qu'il ait été formé assez artificiellement et n'ait occupé qu'une place d'arrière-plan dans le subconscient de Mlle Smith. Par toutes ces raisons, la pensée se reporte à quelque mot mg. qui, sans être inusité, n'appartienne pas cependant au langage de tous les instants, à un dérivé du mg. *szív* « cœur », et plus particulièrement à *szívesség* « tendresse de cœur », dont le consonnantisme serait assez fidèlement reproduit. Cf. n° 262.

(**183**) 10° *Crizi* « oiseau », 2 fois. Le mg. *kirics* dé-

signe une sorte d'hirondelle de mer: le mot n'est pas fort répandu, et il est douteux que Mlle Smith ait eu occasion de l'entendre ; toutefois son père a pu lui désigner une fois sous ce nom un oiseau fluviatile rencontré au long des berges du Léman.

(**184**) 11° *Danda* « silence », une fois: dans le mg. *csendes* « silencieux », la vraie initiale, ne l'oublions pas, est un *t*, n° 173 ; soit donc changement initial de sourde en sonore, par assimilation de l'initiale à la médiale, mais le rejet de l'*s* suivant est embarrassant. Douteux, mais c'est un ἅπαξ.

(**185**) 12° *Érié* « âme », 2 fois: paraît construit, par changement de liquide (cf. n° 13, 2°, et 159), sur le radical du verbe mg. *él-ni* « vivre », mais plus précisément sur la forme de beaucoup la plus usuelle de ce verbe à savoir l'exclamation *éljen*... « vive... ! » qui apparaît surtout avec netteté dans le suivant.

(**186**) 13° *Ériné* « satisfait », une fois: soit une dérivation martienne sur *éljen*; cf. le précédent et le verbe *éljenezni* « pousser des vivats ».

(*Étéche* « toujours » : voir n° 189.)

(**187**) 14° *Ii* « si » devant un adjectif (lat. *tam*), 3 fois. Le mg. a *igy*, *igyen*, « ainsi, de cette manière », et *ilyen* « tel »: de part et d'autre le phonétisme est irréprochable, cf. n° 173. L'origine mg. paraît donc infiniment plus probable qu'un rattachement à *ii* « si fait », que nous avons ramené à l'al. *ja*, n° 36, 5°. Mais il n'est pas douteux que l'homophonie des deux *si* en fr., déjà

observée par M. Flournoy, n'en ait entraîné l'homophonie en martien, par contamination réciproque des mots mg. et al. qui leur ont servi de base.

(**188**) 15° *Is* « tout », une fois, Fl. 4. Ce mot n'a pas vécu : il a été remplacé par *ié*, n° 158; mais, bien que mort-né, il paraît avoir déposé en martien le germe d'une postérité adverbiale, cf. n°s 276-277. Il se ramène sans peine au mg. *egész*, dont le sens répond, non à celui de l'al. *all*, mais à celui de l'al. *ganz*; or on remarquera que c'est plutôt dans le sens de *ganz* qu'il a été employé.

(**189** 16° *Itèche* et *étéche* « toujours », chacun deux fois : il n'y a donc aucune raison extérieure de préférer l'une des deux formes à l'autre, en tant que correctement martienne; il n'y en a pas non plus de raison intrinsèque, bien que *étéche* soit apparu le premier; car, évidemment, *itèche* peut tout aussi bien être une correction qu'une corruption de *étéche*. Je crois que la première de ces deux hypothèses est la bonne, et que *itèche* reproduit plus fidèlement le vocalisme de l'emprunt au mg. *idős* « âgé » ; le phonétisme final est bien concordant, et le changement médial de sonore en sourde ne fait pas difficulté. Quant au passage d'un adjectif d'âge au sens d'un adverbe de temps, on comparera *sandiné*, n° 128; et l'on prendra garde, en outre, que le mg. *idő* signifie « temps », et a pu à lui seul suggérer le sens « longtemps », qui est tout connexe à celui de « toujours ».

(**190**) 17° *Ivré* « sacré », une fois. Ce mot, en tant

qu'il ne figure que dans la phrase inintelligible Fl. 33, pourrait fort bien se passer d'explication. Mais la concordance phonétique avec le mg. *ívrét* « in-folio » est trop parfaite pour qu'il soit permis de l'omettre. On remarquera que les livres « sacrés » affectent de préférence un format élevé. Douteux pourtant : où Mlle Smith aurait-elle appris le nom magyar d'un in-folio ?

(**191**) 18° *Kiné* « petit », une fois, tout au début : mg. *kicsiny* « petit », avec syncope de la médiale, peut-être par une contamination du mg. *könnyü* « léger », et sous une vague influence de l'al. *klein* « petit ». Voir aussi *niké*, n° 200.

(**192**) 19° *Kramâ* « panier », une fois. Le mg. *garabó* « panier » n'est que dialectal et d'ailleurs diffère sensiblement. On ne le cite que pour être complet ; car le mot fait partie de la phrase inintelligible Fl. 33.

(**193**) 20° *Lâmi* « voici », 3 fois : transport presque pur et simple de l'exclamation mg. *lám* « vois donc » ; c'est l'évidence même.

(**194**) 21° *Maniké* « attentive » [à regarder], une fois : transport, avec légères altérations vocaliques, du mg. *megnéz-ni*, ou peut-être, à cause de la gutturale de la syllabe finale, *megnézgél-ni*, « considérer, examiner », entendu un jour sous la forme de l'impératif.

(**195**) 22° *Manir* « écriture », une fois : mg. *iromány* « écriture » ; en métathèse, l'articulation *ny* s'est contractée avec l'*i* initial ; il ne manque à l'appel que l'*o* médial, dont l'accentuation est très faible. Nous avons

ici un exemple frappant de la manière toute mécanique dont Mlle Smith forme ses mots: mg. *-mány*, qui n'est qu'un suffixe sans signification, occupe ici la place d'honneur, et l'élément significatif *tr-* est presque dissimulé. Cf. aussi le n° 255.

(**196**) 23° *Mazi* « avec », 2 fois: l'idée de « avec [quelqu'un] » évoque naturellement celle de « un autre»; mg. *más* « autre » ou même *másik* « autre », avec changement de chuintante sourde en sifflante sonore.

(**197**) 24° *Mess* « grand », 4 fois, et *messé* « grande», une fois. Un radical commençant par un *m* et signifiant « grand » ne peut que satisfaire un indogermaniste; mais, comme il est peu probable que Mlle Smith connaisse le sk. *mahát*, ou le gr. μέγας, ou l'al. *michel*, ou même le lat. *magnus*, mieux vaut encore recourir au mg. *magas* « haut ». Le vocalisme, il est vrai, et la disparition de la médiale font difficulté; mais, en revanche, le sens est excellent; car *mess* s'est dit d'abord et de prédilection du « grand homme Astané », et le mg. emploie aussi, usuellement, son mot *magas* au sens moral. En somme, ce point, qui semblerait devoir être un des plus clairs, reste fâcheusement indécis.

(**198**) 25° *Nâmi* « beaucoup », 2 fois: mg. *némi* « maint »; on peut, si l'on veut, pour expliquer le timbre *â*, invoquer une contamination de l'al. *mannig* qui présente les deux nasales dans l'ordre inversé.

(**199**) 26° *Nébé* « vert », une fois: cf. mg. *levél* « feuille »: il est question d'un « rameau ». Les con-

sonnes ne concordent pas, mais sont fort voisines ; et il ne faut pas se montrer trop sévère sur le phonétisme d'un mot de la phrase inintelligible.

(**200**) 27° *Niké* « petit », 2 fois : par métathèse de *kiné*, cf. n°s 14 et 191.

(**201**) 28° *Ousti* « bateau », une fois : cf. mg. *usztatni* « faire flotter », *usztatás*, etc., « flottage par radeau », etc. Emprunt sûr.

(**202**) 29° *Pédriné* « quitter » et « [il] quitte », chacun une fois, et *pédrinié* « [il] quitte », une fois. Le mg. a un verbe *peder* « il tourne », *pederedni* « se tourner », qui, à la vérité, n'a pas le sens de « se tourner pour *quitter* quelqu'un avec qui on vient de causer ou de s'arrêter » ; mais l'homophonie ici nous interdit de nous montrer trop difficiles sur la sémantique. Mlle Smith, qui ne sait pas le hongrois, a pu entendre une forme du verbe *peder* employée au sens de « se tourner », et l'employer elle-même légèrement à contre-sens.

(**203**) 30° *Réch* « tard », 2 fois, mais seulement dans la locution *zou réch*, voir n° 229.

(**204**) 31° *Sadri* « chanta », une fois. Il s'agit du chant d'un oiseau. Le corps du mot fait immédiatement songer au mg. *madár* « oiseau ». L'initiale est peut-être transportée de la syllabe finale de *madárszó* « chant d'oiseau », ou contaminée de l'initiale du verbe *csatinázni*, qui désigne le chant du rossignol. Tous ces mots sont très usuels ; mais le résultat laisse à désirer.

(**205**) 32° *Sidiné* « maigre », une fois, Fl. 18. La finale seule est claire, en ce qu'elle rime richement avec *iminé*, n° 87, et cf. n° 16. Le radical peut être celui du mg. *zsidó* « juif », si quelque souvenir d'enfance, de nous inconnu, a associé dans l'esprit de Mlle Smith cette idée à celle de « maigreur » ; elles ne sont pas incompatibles. Très douteux.

(**206**) 33° *Sirima* « rameau », une fois : quoique appartenant à la phrase inintelligible Fl. 33, ce mot paraît s'expliquer d'une façon assez satisfaisante par le mg. *szirom* « pétale » : ce sont toujours des parties de plantes, et, si le « rameau » en question est « vert », d'autre part le mg. *szirmanyult* signifie « cresson de roche ».

(**207**) 34° *Somé* « admirer », 2 fois : rappelle de loin une dérivation du mg. *szem* « œil », soit *szemes* « attentif » ou plutôt *szemõk* (*õ* long) « qui a de grands yeux » ; M. Smith a pu en riant appeler sa fillette *szemõk*, un jour qu'elle ouvrait des yeux béants d'admiration ou de stupeur. Douteux : le vocalisme ne concorde pas.

(**208**) 35° *Soumini* « riant », une fois : métathèse probable du mg. *mosojogni* « sourire », qui a, en mg. même, une variante métathétique dialectale *somojogni*.

(**209**) 36° *Takâ* « pouvoir » (substantif), une fois : il est question d'un très grand pouvoir ; or le mg. *tágas* signifie « vaste, spacieux, étendu » ; l'homophonie et la sémantique sont approximativement satisfaites.

(**210**) 37° *Tarviné* et *tarvini* « langage », 4 fois en tout. Le mg. *törvény* signifie « loi, droit, justice », au sens de « comparaître en justice » : de celui-ci au sens de « plaidoyer », le pas est aisément franchi, et « plaidoyer » pour « langage » n'est que l'espèce pour le genre. L'homophonie consonnantique est ici frappante. Cf. aussi n° 261.

(**211**) 38° *Tatinée* « chérie », 3 fois, adressé à une mère: cf. mg. *tata* « père », terme de caresse enfantin; la finale est une suffixation martienne, ou bien le terme est contaminé de son synonyme *inée*, n° 88.

(**212**) 39° *Tazié* « [il] lance », une fois: lancer avec une fronde est un jeu d'enfant, et « fronder » se dit en mg. *parittyázni*; Mlle Smith a-t-elle entendu ce mot? l'a-t-elle retenu en en laissant tomber les deux premières syllabes? Bien douteux; mais en tout cas la chute de l'*y*, qui ne fait que mouiller le *t* précédent, ne ferait pas difficulté.

(**213**) 40° *Téassé* « entier », une fois: c'est le mg. *teljes* « complet »; l'articulation de l'*l* mouillé est assez fugace pour que la chute totale se justifie; finale martienne.

(**214**) 41° *Téri* « comme », 4 fois. Le verbe mg. *terjedni* « s'étendre » commande au dictionnaire une série d'exemples, parmi lesquels je relève *hitele 10000 forintra terjed* « son crédit s'étend jusqu'à 10000 florins », c'est-à-dire en somme « équivaut à, est égal à », d'où peut procéder le sens de « comme » dans la pensée du sujet. Bien douteux pourtant: ce n'est

pas devant une enfant qu'on prononce des phrases de ce genre ; ou, si on ne les lui adresse pas, elle ne les comprend point. Il est fâcheux de ne pouvoir trouver mieux pour un mot relativement usuel.

(**215**) 42° *Tiche* et *tis* « bientôt », chacun une fois: c'est le mg. *tüzes* « enflammé > zélé > ardemment > vivement »; la filière sémantique est des plus satisfaisantes.

(**216**) 43° *Toué* « dans », 2 fois: faute d'aucune donnée qui permette de soupçonner que Mlle Smith ait pu utiliser le breton *étouez* « parmi », force est bien de recourir à une forme déclinée quelconque du mg. *tö* (*ö* long), « tronc, racine », soit l'accusatif *töveł* (*ö* bref), ou toute autre; le mot a pu être entendu dans une phrase où il impliquait une notion d' « intérieur », de « partie interne », en opposition aux organes externes de la plante. Douteux.

(**217**) 44° *Tubré* « seul », une fois: cf. la locution mg. *többre* [*menni*] « [pousser] plus avant », etc. Celui qui « prend de l'avance » se trouve nécessairement « seul » tout le temps que dure son avance: cela était peut-être arrivé à Mlle Smith dans une promenade avec son père.

(**218**) 45° *Udàniξ* « songes », une fois, Fl. 20: le mg. a *aludni* « dormir » ; l'aphérèse syllabique, ainsi que le timbre initial *ü* au lieu de *u* (= fr. *ou*), paraît due à l'allitération avec *umèz*, qui précède, n° 16.

(**219**) 46° *Umèz* « [tu] fais » et *umèzé* « faire »,

chacun une fois: métathèse évidente du mg. *üzem* « exploitation ».

(**220**) 47° *Vadâzât*, mot non traduit, une fois, Fl. 31. Le mg. *vàdász* signifie « son chasseur »: le mot avait été entendu par Mlle Smith sans qu'elle en apprît jamais le sens, et elle l'a répété tel quel, au hasard, un jour qu'il lui est revenu, et sous une forme presque irréprochable.

(**221**) 48° *Vâmé* « triste », une fois: soit une métathèse possible du mg. *vidám* « gai », cf. n° 24, 5°; mais comme le *d* et le sens tout à la fois font difficulté, il n'est pas hors de propos de rappeler que le mot ne figure que dans la phrase inintelligible.

(**222**) 49° *Vétiche* « cependant », une fois: le mg. a *pedig* « mais », dont la finale a pu se contaminer de celle du mg. *is* « cependant ». Sans importance.

(**223**) 50° *Viniâ* « nom », 6 fois: le radical *vin-*, suivi d'un suffixe martien, est presque sûrement l'anagramme du mg. *név* « nom »; cf. n° 173.

(**224**) 51° *Vizé* « descend », une fois: cf. mg. *víz* « eau »; l'idée de « descendre [à travers les espaces] » Fl. 6, évoque celle de « couler » ou plutôt de « se répandre en pluie ». Pas bien sûr: a été traduit le jour même.

(**225**) 52° *Vraïni* « désir », 3 fois: mot très difficile, d'autant plus qu'il se complique de *ivraïni*, n° 267. La pensée va tout droit au mg. *várni* « attendre »; mais *-ni* est un suffixe d'infinitif, qui n'a aucune raison

d'être reproduit dans le substantif. S'y est-il confondu avec une suffixation martienne? Ou bien avons-nous affaire à une métaphore poétique, mg. *virány* «floraison»? Tout cela est bien recherché pour une langue enfantine. Rien de moins clair.

(**226**) 53° *Zaki* «animal», une fois, dans la phrase inintelligible, et pourtant explicable sans trop d'effort par une métathèse approximative du mg. *csiga* «escargot»: on a montré un jour un escargot à Hélène, en lui disant, comme aux enfants, quelque chose comme « vois-tu la bèbête?», et en même temps on le lui a nommé en hongrois, en sorte que la consonnance de ces deux syllabes s'est associée dans son moi subconscient au concept d' «animal».

(**227**) 54° *Zâmé* « meilleurs», une fois: cf. mg. *csemege*, «friandise, dessert»; Hélène enfant a dû constater par expérience que le «dessert» était «meilleur» que le repas. Douteux pourtant: le phonétisme ne concorde pas suffisamment.

(**228**) 55° *Zizazi* « fois », une fois, tout à la fin: bien que le principe de la formation de ce mot bizarre ne semble être qu'un jargonnement arbitraire (cf. n°106), il n'est pas interdit de reconnaître, à la base du processus réduplicatif d'où il est issu, la sifflante sonore du mg. *izrom* « fois».

(**229**) 56° *Zou* «plus», 2 fois, mais seulement dans la locution *zou réch* « plus tard». On peut, dès lors, se demander si cette locution n'est pas coupée en deux mots uniquement parce qu'elle en forme deux en fran-

çais, et si l'orthographe correcte ne serait pas *zouréch* en un seul. Dans ce cas, l'on conjecturerait une altération, d'ailleurs assez grossière, du mg. *sokára*, « longtemps, longtemps après ». Cette dernière identification est incertaine; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne saurait identifier mot pour mot *zou* à « plus « et *réch* à « tard », d'autant que « plus tard » en ce sens est un idiotisme français que les Martiens n'ont guère pu emprunter.

(**230**) Tout compte fait, le magyar se trouve avoir fourni directement au martien deux à trois fois plus de mots que l'allemand, deux fois moins que le français. Cette proportion resterait à peu de chose près la même si on défalquait de part et d'autre les cas que nous avons qualifiés de douteux. Elle est tout à fait conforme à ce que la théorie nous mettait en droit d'attendre (cf. nos 5-7) : l'auteur du martien est une enfant bien douée, qui sait à fond le français et a entendu un bon nombre de mots magyars très usuels ; comme c'est aussi dans un cercle d'idées très usuelles que se meuvent les phrases martiennes, ceux-ci lui reviennent avec une abondance relative ; mais, malgré l'avantage inappréciable qu'ils offriraient au point de vue du déguisement des origines du martien, ils restent en minorité, parce qu'elle n'en a à son service qu'une quantité fort limitée; quant à l'allemand, appris plus tard et sans doute moins fidèlement retenu, il n'apporte qu'un faible appoint, bien supérieur toutefois à celui des autres domaines linguistiques à peine effleurés par Mlle Smith.

CHAPITRE VII

Le Vocabulaire anglais

(**231**) Tenant compte au vocabulaire anglais de l'apport possible de *hed* (n° 32, 3°), de l'influence qu'il a pu exercer sur l'adoption ou l'altération de *modé* et *gudé* (n°s 155 et 166), et de l'explication subsidiaire, éminemment problématique, de *godané* (n° 82), il ne reste plus à son actif immédiat que trois mots, dont deux fort usuels, que Mlle Smith a pu fort bien connaître sans savoir l'anglais.

(**232**) 1° *Kida* « faveur », une fois, Fl. 28 : semble être un transport, avec suffixation martienne, du radical de *kind* « aimable », *kind-ness* « obligeance », etc., mais prononcé à la française et dépouillé de sa nasale.

(**233**) 2° *Méch* « crayon », une fois, Fl. 17 : ressemble trop à *match* « allumette » pour qu'on ne suppose pas entre les deux mots un lien suggestif ; la forme des deux objets a servi de transition. Sans importance: texte graphique, mais traduit dans la même séance où il a été dicté.

(**234**) 3° *Nori* « jamais », une fois, Fl. 24 : rappelle de façon irrésistible la locution anglaise *nor yet* « ni jusqu'à présent ». Sans importance au surplus : le mot est isolé de tout autre contexte.

CHAPITRE VIII

Le Vocabulaire oriental

(235) Le cycle martien a débuté le 25 novembre 1892, pour se dérouler, avec des interruptions plus ou moins prolongées, jusqu'au 4 juin 1899. On peut dater l'apparition du cycle hindou du 2 septembre 1894 (Fl. p. 261), et les prodromes de cet ensemble de visions remontent beaucoup plus haut. On doit donc considérer les développements respectifs de ces deux cycles comme chronologiquement parallèles, et il serait fort surprenant que l'on ne constatât point de mélange entre eux, d'influence de l'un sur l'autre. En fait, il y a des rêves mixtes, ne fût-ce que celui de la séance du 23 mai 1897, où les visions orientales et martiennes interfèrent au point de se gêner réciproquement, de même qu'en physique deux sources de lumière se résolvent en obscurité ; et, ce jour-là, parmi beaucoup de bavardages indistincts, on recueille un texte hybride (Fl. 13), contenant deux mots dont le truchement martien ne sait que faire. La présomption de quelques emprunts du martien au vocabulaire oriental est donc en soi parfaitement légitime : il s'agit de savoir si elle se justifie dans le détail, c'est-à-dire, si la concordance est assez frappante pour emporter la conviction, et si

Mlle Smith connaît ou peut être censée connaître le terme oriental qu'on croit retrouver en martien.

(**236**) 1° *Attanâ* « monde », une fois, et « mondes », une fois : 2 novembre et 5 décembre 1898. Mlle Smith connaît le mot pseudo-sanscrit *attamana*, qu'elle a prononcé en cycle hindou le 1er mars 1898 (Fl. p. 299): c'est le sanscrit *ātmá*, ou plutôt son accusatif *ātmánam*, auquel elle paraît donner le sens de « âme » ; mais ce dernier ne se dégage pas assez nettement de sa phrase, pour qu'on n'y puisse substituer celui de « vie, être, existence », etc., dont la signification du sk. *ātmá* s'accommoderait également bien. En somme, tout porte à croire que, dans sa pensée, c'est un mot à sens vague et élastique, comme par exemple le sk. védique *bhúvanam*, qui signifie à la fois « être » et « monde »; et au surplus l'acception plus abstraite « être » réapparaîtra, si je ne me trompe, dans le composé *atèv*, n° 270: il ne paraît donc guère douteux que le mt. *attanâ* ne soit une syncope du sanscritoïde *attamana*.

(**237**) 2° *Darié* « cœurs », une fois, et « cœur », une fois. Ce mot nous servira à interpréter un mot sanscritoïde autrement inintelligible, et en même temps il s'expliquera par lui. Dans une de ses effusions hindoues (Fl. p. 295), Mlle Smith a dit *radisivou*, que Léopold traduit tant bien que mal par quelque chose comme « bien-aimé Sivrouka ». Or, si *sivou* est une abréviation caressante du nom de Sivrouka, *radi-sivou* peut en effet avoir le sens esquissé par Léopold, mais plus exactement celui de « Sivrouka de [mon] cœur »: en tant que, d'une part, le mt. *darié*, qui signifie

« cœur », est la métathèse exacte de *radi-*, plus une suffixation martienne ; en tant que, d'autre part, *radi-* est la reproduction approximative de *hṛdi* ou la métathèse de *hṛdá* (usuellement prononcé *hridā*), respectivement locatif et instrumental du mot sk. *hṛd* « cœur ». Il n'y manque que l'aspirée initiale, assez difficile à prononcer dans cette position, et généralement omise par les sanscritistes français. On sait d'ailleurs que Mlle Smith, fidèle aux usages de la prononciation française, laisse volontiers tomber les aspirées: n°s 160, 176, etc.

(**238**) 3° *Mirâ* « adieu », 12 fois. Ce mot, répété à satiété, ne ressemble à rien de connu. En désespoir de cause, j'ai pensé au malgache *miarahaba* « salue », qui expliquerait même la longue finale constante par la contraction des deux *a* séparés par l'*h*. A l'époque des séances de Mlle Smith, les affaires de Madagascar battaient leur plein, les journaux fourmillaient d'anecdotes malgaches, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'un d'eux lui eût mis accidentellement sous les yeux le texte d'une salutation telle que *izaho miarahaba anao* « je vous salue ». Mais il va de soi que cette hypothèse demeure en l'air.

(**239**) 4° *Misaïmé* « fleur » et « fleurs », chacun une fois. Je transcris ici textuellement un passage de M. Flournoy (p. 300). « Les spécimens [de sanscrit] les plus remarquables sont les deux mots *sumanas* et *smayamana*, qui ont particulièrement frappé M. de Saussure. Le premier est la reproduction graphiquement irréprochable du sk. *sumanas* « bienveillant »,

cité un peu dans toutes les grammaires et servant même çà et là de paradigme de déclinaison: il faut toutefois noter que, pour toutes les grammaires également, ce mot se prononce *soumanas*, tandis qu'Hélène l'a nettement articulé *sumanas* et qu'il paraissait désigner une plante dans sa phrase : C'étaient les plus belles *sumanas* de notre jardin. » Ce qui semble avoir échappé à M. de Saussure, c'est que le sk. *sumanas* signifie aussi « fleur » : il est évident, dès lors, qu'elle ne le connaît que comme tel. Il est entendu, de plus, qu'elle le prononce avec un *u* français, en sorte que, si en martien elle appelait les « fleurs » **musaīmé*, personne n'hésiterait guère à reconnaître dans ce dernier mot une métathèse des deux premières syllabes de *sumanas*, accessoirement affublée d'une suffixation martienne: cf. n° 17, 4°. La différence de timbre de l'*u* et de l'*i* est-elle suffisante pour infirmer une conjecture en elle-même aussi plausible ? C'est ce que je laisserai de bon cœur à l'appréciation du lecteur.

(**240**) 5° *Pondé* « savant », une fois, vers la fin. Mlle Smith ne connaît sûrement pas le sk. *paṇḍitás* « savant » ; mais, si elle a, comme tout l'indique, jeté les yeux sur quelque roman de mœurs orientales, elle ne peut pas manquer d'y avoir rencontré le mot *pandit*, qui en est la francisation. Beaucoup de personnes le connaissent, qui ne sont pas orientalistes, et qui naturellement le prononcent sans faire sonner le *t*. Ce rapprochement, irréprochable quant aux consonnes, me paraît donc presque sûr, quoique les

deux mutations vocaliques se soient effectuées en sens précisément inverse des tendances phonétiques relevées en martien, cf. n° 12, 1°; mais c'est un mot de date tardive.

CHAPITRE IX

Les contaminations [1]

(**241**) I. Franco-allemand et réciproquement. — 1° *Aliné* « oublie », mot un peu douteux, en ce qu'il n'apparaît qu'une fois, et sous la forme non décomposée *saliné* « j'oublie », cf. n° 32, 1°. Cependant la quasi-homophonie avec *ilinée* « reconnue » (n° 159) conduirait à penser que *aliné* est issu de *iliné* et qu'il en est en quelque façon la négation : s'il en était ainsi, l'*a*-initial serait un *a*- privatif, dont il n'est pas besoin d'avoir appris le grec pour avoir pleine conscience par nombre de mots français, soit *acotylédone*, *apétale*, — toutes les jeunes filles apprennent un peu de botanique, — *anormal*, *athée*, etc. Tout cela pourtant demeure fort indécis, soit à cause de la disparition de l'*i* initial, soit surtout parce que *ilinée* n'est apparu que postérieurement à *saliné*. Peu important.

(**242**) 2° *Amêré* « réunir », une fois. Ici la préfixation française est beaucoup plus claire : le mot a été tiré de l'al. *mehrere* « plusieurs », dont il conserve intacts le vocalisme et jusqu'à la quantité, par le même

1. Il s'agit ici des contaminations polyglottes, telles qu'on les a définies et expliquées au n° 25.

procédé qui a formé en français *a-moncel-er* de *monceau*, et tant d'autres.

(**243**) 3° *Bétiné* « regarder » et « [je] regarde », et *bétinié* « regarde », chacun une fois. Le fr. « regarder » se dit aussi dans la langue courante « fixer », et d'autre part « fixer », surtout dans le sens commercial de « convenir [d'un prix, etc.] », — qui est précisément celui que Mlle Smith, à raison de sa profession, a été le mieux en mesure d'apprendre, — se dit en al. *bedingen*. Le rapport parle assez de lui-même.

(**244**) 4° *Dastrée* « paisible », une fois. Soit une locution fr. « de repos », analogue à la locution « de pouvoir » employée un jour au sens de « puissant » (n° 23, 1°), et pouvant parfaitement signifier « paisible » : contaminée d'al., elle devient **de rast*, dont la métathèse exacte est **dastre*, puis avec une suffixation mt. *dastrée*. Le procédé est curieux et me paraît sûr.

(**245**) 5° *Éréduté* « solitaire », une fois : cf. la formation d'*Ésenale*, n° 27. Dans le mot fr. *soli-taire*, isolons d'abord la seconde moitié, soit *terre*, qui se traduit en al. *erde*. Voilà, avec une légère métathèse ou une petite insertion vocalique, de quoi fournir la première moitié du mot martien. Reste après cela *soli-*, c'est-à-dire le nom d'une note de musique, plus une voyelle, qu'on remplacera par le nom d'une autre note de musique, plus une voyelle de même timbre (cf. n°12, 2°). La formule est mathématique : *sol*+*i*+*taire*=*éréd*+*ut*+*é*. Ce dernier peut aussi être un suffixe martien.

(**246**) 6° *Firézi* « certainement », une fois. Le fr.

vrai n'aurait pas pu donner aisément *firé-*, *-zi* étant une suffixation martienne : d'abord, il est peu probable que Mlle Smith change un *v* en *f*; puis, l'insertion vocalique reste inexpliquée; enfin, le sens ne concorde pas tout à fait. Cependant je crois que *vrai* se retrouve ici tout au moins dans la voyelle médiale du mot :, *firé-zi* serait une imitation de *vrai-ment*. D'autre part, le sens concorde mieux avec l'al. *freilich* « certainement », et l'al. *fürwahr* « vraiment » expliquerait, s'il en était besoin, l'insertion vocalique. L'anglais *verily* est sans doute hors de cause.

(**247**) 7° *Furimir* « aimera », une fois. Le verbe « aimer » évoque le radical *am-* de *am-our*, *am-i*, etc., et celui-ci, la syllabe initiale de l'al. *am-eise* « fourmi » : de *fourmi* à *furimir*, la distance est courte. Je ne doute pas de l'étymologie ; mais elle est sans importance, le mot ne faisant partie d'aucun contexte suivi (Fl. 24).

(**248**) 8° *Nazère* « [je] trompe », une fois. Le verbe *tromper* évoque le substantif *trompe*, qui suggère l'idée de « nez », al. *nase*. Reste la finale *-er*, qui fournit la syllabe *-ère*. Me paraît sûr.

(**249**) 9° *Pélésse* « chagrin » et *péliché* « souci », une fois chacun : il est difficile d'échapper à la pensée que ces deux mots n'en font qu'un ; mais l'explication en serait plus aisée si le second n'était apparu le premier. De la traduction « souci », en effet, on ne saurait rien tirer, tandis que la traduction « chagrin » suggère le jeu de mots « sorte de *peau* préparée », puis

la traduction al. *pelz*, dont *pélèssè* est la reproduction presque littéraire. Il est vrai que *pelz* ne signifie point « éuir », mais « fourrure »; mais les équivalences sémantiques du martien ne sont pas à cela près. La seule objection grave est celle que j'ai formulée au début. Je ne crois pas qu'elle soit péremptoire : Mlle Smith a pu traduire « souci », tout en ayant « chagrin » dans la pensée quand elle a créé le mot.

(**250**) 10° *Sanâ* « tant », une fois. Une dérivation mt. de *tant*, le *t* final ne se prononçant pas, donnerait **tanâ*. La substitution de l'*s* au *t* peut provenir de leur voisinage dans l'alphabet (n° 13, 5°) ; mais il est plus méthodique de supposer une contamination très aisée par l'al. *so*.

(**251**) II. Franco-hongrois, et réciproquement. — 1° *Bodri* « os », une fois : mot très difficile. La métathèse de *os* est *so*, qui, entre autres sens, donne en fr. celui de « sot » ; or, celui-ci peut se traduire en mg. *botor*, qui, moyennant une mutation de sourde en sonore, une syncope et une suffixation martienne, donne *bodri*. Je ne me dissimule pas le caractère aléatoire de cette restitution ; cependant je fais observer que Mlle Smith paraît bien en effet avoir songé, pour le traduire en martien, à un mot commençant par une consonne (*so*), et non par une voyelle (*os*) ; car autrement il est probable qu'elle aurait créé en martien aussi un mot commençant par une voyelle devant laquelle l'article se serait élidé. Tant, en général, son imitation est servile ! Cf. *z'alizé* « l'élément », nos 30 et 42. Aussi Ésenale, appelé à interpréter ce texte,

traduit-il séparément et sans élision « le os », Fl. 29. En dehors de cette présomption, il n'y a aucune analogie que celle de l'al. ou anglais *butter*, que je ne vois aucun moyen de concilier avec le sens de « os ».

(**252**) 2° *Ladé* « vers » (préposition), une fois ; une autre fois, le sujet a employé le mot plus simple *é*, n° 35, 2°. Le mg. a *lát-ni* « voir », qui n'est guère compatible au point de vue du sens ; mais le rapport a dû s'établir à la faveur de la consonnance presque identique des deux mots fr. *vers* et *voir*.

(**253**) 3° *Linéi* « debout », une fois. Le mg. *állani* « se tenir debout » est phonétiquement trop éloigné pour être seul en cause ; mais les sens très voisins du fr. *ligne* [droite] ou *aligné* expliquent sans difficulté l'altération qu'il a subie. A peu près sûr.

(**254**) 4° *Men* « ami », 6 fois, et *méné* « amie », 4 fois, total 10 : le second est apparu le premier ; mais il importe peu que *méné* soit dérivé de *men*, ou *men* abstrait de *méné*, cf. n° 19, 2°. La consonnance fr. *ami* est identique à la consonnance mt. *ami*, que Mlle Smith devait plus tard employer au sens de « il va », cf. n° 175 ; or l'infinitif mg. du verbe d'où procède ce dernier est *menni*, qui a été en conséquence transporté presque textuellement au sens d' « ami » ou « amie ». L'homophonie est frappante, et pourtant l'hypothèse très douteuse, en ce que le mt. *amès* et surtout *ami* n'est apparu que bien postérieurement au mt. *méné*. Peut-être vaudrait-il mieux partir tout simplement de l'al. *meine*, « ma, mienne », etc.

(**255**) 5° *Mirivé* « tracer » [des caractères d'écriture], 2 fois. Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce mot le fr. *écrire*, ou plutôt un barbarisme fr. **écriver*, infinitif créé sur l'analogie des formes *écrivons*, *écrivez*, *écrivais*, etc. Le procédé est remarquablement enfantin. Mais la syllabe *-ir-* me paraît due à une contamination par le verbe mg. *ír-ni* « écrire », que Mlle Smith connaît, cf. n° 195. Quant à l'*m* initial, je n'en aperçois pas la raison d'être, à moins qu'elle ne connaisse que *iromány*, dont elle aurait transporté la médiale au début. Cf. pourtant n° 16.

(**256**) 6° *Neura* « danger », une fois. L'idée de « danger » appelle celle de « risque », et celle-ci, surtout dans l'esprit d'une personne vouée à la carrière commerciale, se lie aisément à celle de « spéculation ». Or le mot *spéculateur* a pour équivalent le mg. *nyerész*. Douteux : le phonétisme est en défaut.

(**257**) 7° *Ouradé* « [se] souvenir », une fois : tout à fait différent de *zati* « souvenir », n° 146. Le mg. a plusieurs mots très semblables de forme, notamment *uradalom* « seigneurie », et surtout *úrhadi* « nobiliaire », mais très différents par le sens. Le rapport a pu s'établir par la double signification, à la fois matérielle et intellectuelle, du fr. *posséder*, étant donné qu'en Hongrie la noblesse est encore aujourd'hui essentiellement la caste propriétaire.

(**258**) 8° *Patrinèz* « alors », une fois, Fl. 17. Le mot « alors » a dans cette phrase le sens très net de « donc , c'est pour*quoi* ». Ce dernier mot se dit en mg.

melly, et *melly*, retraduit en fr. dans un autre de ses sens, donne *poitrine*, dont *patrinèz* est un jargonnement à peine déguisé avec finale martienne.

(**259**) *Séïmiré* « comprendre », deux fois, « [je] comprends » et « comprendras », une fois chacun : total, 4 fois, cf. n° 22, 9°. Une chose que l'on « comprend » est une chose qui « va de *soi* », et l'homonyme fr. de *soi* est *soie* qui se traduit en mg. *selyem*. On voit que la prononciation fuyante de l'*l* mouillé (n° 173 donne exactement un radical verbal *séïm-*, qui se com) plète par une suffixation martienne.

(**260**) 10° *Tiziné* « demain », deux fois. Un calembour très simple sur fr. *demain* donne fr. *deux mains*, qui font « *dix* doigts », et « dix » se dit en mg. *tiz* ; la finale est une suffixation fort commune.

(**261**) 11° *Uzir* « dira », une fois. Le mg. a une exclamation *úgye?* « n'est-ce-pas ? » dont une traduction en fr. usuel serait aussi notre « *dis* donc » : c'est ainsi que ce radical a pu prendre le sens du verbe « dire ». Mais peut-être vaudrait-il mieux s'en tenir au mg. *ügyész* « avocat » : en ce cas, il n'y aurait pas de contamination par le fr., et la seule remarque à faire serait celle de la curieuse prédilection de Mlle Smith pour les termes juridiques, en tant qu'il s'agit de rendre l'idée de « parole » ; cf. n° 210. M. Smith père aurait-il eu à soutenir un procès en Hongrie?

(**262**) 12° *Zivénié* « étudie », une fois. L'idée d' « étudier » évoque facilement, surtout chez un enfant, celle d' « apprendre par *cœur* », et ce dernier mot, à son tour,

évoque sa traduction mg. *szív*, qui au surplus n'est jamais employée dans le sens spécial au français ; mais peu importe, il s'agit ici d'un calembour bilingue, et non d'une équivalence. Avec mutation de sourde à sonore, on a un radical *zív-*, sur lequel s'applique une suffixation martienne. Me parait tout à fait sûr.

(**263**) III. Hongro-allemand et réciproquement. —1° *Borésé* «pleines», une fois. Le fr. «plein» se traduit en al. *voll*, lequel signifie aussi «ivre», et ce dernier sens a suggéré la traduction en mg., soit *boros* «ivre» ou *borisza* «ivrogne» ; l'homophonie est presque absolue. Cf. le suivant.

(**264**) 2° *Châmi* «parfum», une fois, dans la même phrase que le précédent. L'al. a *schmecken* «sentir» [à l'odorat] et *geschmack* «goût» ; mais je crois que, pour expliquer la voyelle insérée entre *š* et *m*, il est presque indispensable de faire intervenir le mg. *zamat* «bouquet du vin» ; d'autant que le radical de *borisza* est *bor* «vin». Il devient évident, dès lors, que le concept de «vin» se jouait dans l'arrière-pensée de Mlle Smith lorsqu'elle a prononcé cette phrase.

(**265**) 3° *Grini* «soulever», une fois, Fl. 23. L'idée de «soulever» évoque celle de «sol», qui se traduit en al. *grund* et en mg. *gerend*, celui-ci plus proche par le vocalisme, celui-là par la double consonne initiale. Ce mot est d'ailleurs tout à fait négligeable, parce que la traduction en est des plus équivoques : d'abord la phrase «le miza va soulever» n'est pas française, il faudrait «se soulever» ; puis, dans la vision qui la suit,

l'objet ne se soulève pas, mais « prend un mouvement de balancement qui fait un bruit de tic-tac, puis glisse comme un train sur des rails ».

(**266**) 4° *Uzénir* « attendra », 2 fois. Le mot « attendre » se traduit en al. *warten*, qui signifie aussi « s'occuper de, prendre soin de »; sa traduction dans ce dernier sens est mg. *ügyelni*. Pour la concordance mg. *gy* > mt. *z*, voir n°s 173 et 174.

(**267**) IV. Franco-hongro-allemand. — 1° *Ivraïni* « aujourd'hui », une fois, Fl. 27. *Vraïnï* « désir » (Fl. 14, cf. n° 225) est chronologiquement antérieur à *ivraïni*, en sorte que rien ne s'oppose à la filière assez complexe que je vais restituer. La finale de « aujourd'*hui* » ou simplement son sens amène l'al. *heute*, dont le phonétisme suggère très facilement le mg. *ohajtás* « désir »; celui-ci, à son tour, suggère son équivalent mt. *vraïni*; et, comme une sorte de doigt indicateur qui nous guide dans ce dédale, l'initiale de *ohajtás* demeure encore figée en tête de *ivraïni*, sous le bénéfice de la mutation *o* > *i*, qui nous est déjà connue, cf. n° 36, 6°.

(**268**) 2° *Valini* « visage », une fois. Tout d'abord, les idées très voisines « visage, aspect, regard » se sont évoquées l'une l'autre; puis, *regard* traduit en al. a donné *blick*, dont la traduction mg. exacte serait *pillanat*. Mais *blick* signifie aussi « reflet lumineux », et dans ce cas sa traduction mg., peu différente, est *villanat*, avec le verbe *villanni* « lancer des éclairs »,

etc. Il n'échappera à personne que *valini* en est la métathèse rigoureuse. Cette cascade de doubles sens est douteuse cependant, parce qu'il n'est pas probable que Mlle Smith connaisse tous ces mots et toutes leurs nuances; mais peut-être, précisément parce qu'elle ignore les nuances, elle emploie les mots un peu à tort et à travers.

(**269**) V. Autres contaminations. — 1° *Amiché* « mains » et *éméche* « main », une fois chacun. Que le vocabulaire oriental puisse intervenir dans les contaminations, c'est ce que démontrera l'exemple suivant; mais celle que je vais analyser est au premier abord si invraisemblable, que je n'aurais jamais osé l'imprimer, si la vraisemblance était un critérium applicable à un rêve. Si, ainsi que nous l'avons constamment supposé, Mlle Smith a feuilleté quelque roman pseudo-oriental, il est difficile qu'elle n'y ait pas rencontré le nom des « Ameshaspands », ces demi-dieux tutélaires en grande vénération dans la religion persane : il n'importe que le mot ait été retenu; il suffit qu'il ait été vu, pour que la mémoire subliminale puisse l'utiliser sous l'influence de quelque excitation accidentelle. Revenons à présent au fr. « main »: l'équivalent est al. ou anglais *hand*, dont la consonnance évoque la finale de *amešaspand*, et celle-ci le mot tout entier; enfin, les deux premières syllabes détachées fournissent un radical *amiš-*, ou *éméš-*, où l'alternance vocalique elle-même semble trahir une origine exotique et bizarre, un mot non familier au sujet, et par conséquent mal retenu. Tout cela me semble à peine douteux.

(**270**) 2° *Atêv*, « être, êtres », 7 fois: contamination évidente de l'initiale d'*attanâ* avec le radical mt. du verbe « être »; cf. n°s 37 et 236.

(*Éméche* « main »: voir n° 269.)

CHAPITRE X

Les dérivations ultérieures

(**271**) 1° *Atimi* « bonheur », 3 fois: paraît dérivé, par suffixation martienne, de *adi* « bien » (n° 174), qui toutefois n'est apparu que plus tard. J'ai déjà dit que je considère cette objection comme sérieuse, mais non comme décisive: un mot peut avoir été élaboré dans le subconscient du sujet, sans avoir encore nécessairement vu le jour.

(**272**) 2° *Datrinié* « caché », une fois, dans la phrase inintelligible. Si l'on peut attribuer à *da-* un sens préfixal, soit inversif ou négatif, pareil à celui du préfixe fr. *dé-* dans *dé-lié*, etc., on voit que le mot entier peut signifier « dont on ne parle pas » (cf. *triné* « parler », n° 139), par conséquent « secret, caché ». Douteux, mais sans importance.

(**273**) 3° *Éfi* « choses », une fois: il est probable que la forme plus correcte serait **évi* (cf. n° 8), et que le mot se rattache par dérivation au radical *év-*, du verbe m t qui signifie « être »; voir n°s 37 et 274.

(**274**) 4° *Évenir* « posséderas », une fois: dérivation possible du radical *év-* au sens de « chose », par con-

séquent « objet qu'on peut posséder, bien » ; cf. n°s 38, 3°, et 273.

(**275**) 5° *Imizi* « sous », une fois, dans la phrase inintelligible : dérivé possible de *imâ* « ciel » (n° 160), par l'intermédiaire de l'idée que « tout est *sous* le *ciel* ».

(**276**) 6° *Izâ* « mais », 2 fois : dérivé de *is* « tout » (n° 188), de par la transition fournie par le synonyme fr. « *toute*fois ».

(**177**) 7° *Izé* « enfin », 3 fois : dérivé de *is* (cf. n° 276), à la faveur de la transition fournie par la locution synonyme « après *tout* ».

(**278**) 8° *Kémisi* « femelle », 2 fois : dérivé fort insolite de *kémâ* « mâle », n° 92.

(**279**) 9° *Kévi* et *kévi* » quand », en tout 3 fois : dérivé du thème interrogatif et relatif *k-*, dont on a vu l'origine, n° 33, 3°.

(**280**) 10° *Kiché* « pourquoi », 3 fois : autre dérivé jargonnant du même thème.

(**281**) 11° *Kiz* « quel », 4 fois, et *kizé* « quelle », 2 fois : autre dérivé du même thème.

(**282**) 12° *Méta* « pourtant », une fois : étant donné que *med* signifie « pour », c'est une formation calquée sur le fr. *pour-tant*, soit **med-ta*, où la syllabe *-ta* représente la syllabe fr. *-tant*. Noter toutefois que *med* est postérieur à *méta*.

(**283**) 13° *Nazina* « nouveau », une fois : comparer

azini « ensuite », d'où le sens « postérieur, récent » cf. n° 34, 2° ; l'*n* initial vient de contamination par le mot fr. *nouveau*.

(**284**) 14° *Néümi* « mystérieux », une fois. Le mot lui-même est assez mystérieux et semble de formation mystique : par l'initiale, il rappelle le fr. *né-ant* ; l'élément subséquent doit se rattacher au verbe mt. *umez-* « faire » (n° 219), en sorte que l'ensemble aboutirait au sens de « infaisable » ou « incréé ».

(**285**) 15° *Primi* « revoir » substantif, une fois, Fl. 23 : ce « revoir » s'effectue par un «retour », en sorte qu'il est difficile de ne pas soupçonner un rapport étymologique avec *bérimir* qu'on a vu au n° 53. Peu clair.

(**286**) 16° *Triménéni* « comprenions », une fois, Fl. 15. M. Flournoy fait observer que la traduction est suspecte, puisque « comprendre » se dit tout autrement (n° 259), et qu'il vaudrait mieux « entretenions » pris dans le sens de « converser, causer » : dans ces conditions, et puisque *tarvini* et *triné* apparaissent dans la même phrase, le rapport à établir entre ces trois mots n'est pas niable, cf. n°s 139 et 210. Ce qui demeure obscur, c'est le mode spécial de dérivation de *triménéni*. Peut-être n'est-ce qu'un jargonnement arbitraire, vaguement imitatif du fr. *entretenions*.

CHAPITRE XI

Le résidu

(**287**) Il n'est guère d'analyse linguistique, si patiemment conduite qu'on la suppose, qui ne laisse au fond de la cornue un *caput mortuum* irréductible. Celle du martien pouvait moins que toute autre échapper à cette infirmité. Il me reste donc à énumérer les quelques mots dont je renonce à trouver l'explication, et à souhaiter à mes lecteurs, s'ils m'ont suivi jusqu'ici, plus de pénétration. On tiendra compte, en outre, des petits mots dont la genèse demeure obscure, et des incertitudes dont je n'ai pas fait mystère au cours de ma trop longue exposition.

1° *Estotiné* « ma dernière », Fl. 15 : ce n'est pas la seule anomalie de ce texte; mais c'est la seule dont il soit absolument impossible de venir à bout; car, puisqu'on ne peut, dans ce prétendu composé, isoler un mot qui ait le sens de « ma » (cf. n° 32, 1°), à plus forte raison n'y reconnaît-on pas le mot « dernière », et à plus forte raison encore ne saurait-on le rapprocher de rien.

2° *Ianiné* « [il] enveloppe », Fl. 14 et 28. La difficulté de ce mot étrange se complique de ce que, la première fois qu'il apparaît, c'est sous la forme

m-ianiné, qui est censée signifier « t'enveloppe » et où pourtant l'élément *m-* ne peut que par lapsus évident représenter le pronom « te ». Le mg. a un mot *hiány* « lacune », d'où le composé *hiányjel* « signe de lacune », qui désigne le petit symbole que nous appelons « apostrophe ». On sait, d'autre part, que l'apostrophe est souvent employée, dans certains ouvrages, comme le seraient les guillemets, et qu'enfin les guillemets « enveloppent » une partie déterminée d'un texte. Toutes ces idées sont donc plus ou moins connexes, et il n'était pas difficile de passer de l'une à l'autre. Mais il n'est pas croyable que Mlle Smith connaisse, même pour en fausser le sens, un terme grammatical aussi technique en langue magyare.

3° *Lâmée* « jusque », une fois. Le fr. *là même* se suggère tout naturellement; mais il faut se défier des explications trop faciles.

4° *Pové* « rester », une fois : je ne trouve à citer que l'al. *bewohnen* « habiter », et vraiment il est trop éloigné à tous points de vue.

5° *Ruzzi* « milieu », Fl. 24. On est frappé tout d'abord de l'homophonie avec *buzi* « moyen » : le rapport aurait pu s'établir par l'intermédiaire de l'al. *mittel*, qui signifie à la fois l'un et l'autre. Mais *buzi*, qu'on a expliqué tant bien que mal au n° 57, n'apparaît que tout à fait à la fin, Fl. 40 : il est difficile, dès lors, de croire que *ruzzi* en soit issu; et, si l'on suppose que ce dernier, au contraire, est l'ancêtre, c'est bien pis encore, car il n'y en a pas d'étymologie visible. Rien non plus ne justifie le passage de *b* à *r* ou réciproquement.

Mieux vaut donc laisser *ruzzi* parmi les mots inexpliqués, et peut-être, par la même occasion, y reléguer *buzi* avec lui. Mais avec ces deux derniers mots nous avons épuisé la totalité du vocabulaire martien.

CONCLUSION

(**288**) Dans mes *Antinomies linguistiques*, — auxquelles je m'excuse de renvoyer si souvent, mais il le faut bien, le présent livre n'étant au fond qu'une vérification expérimentale des principes spéculatifs que j'y avais exposés, — je me suis trouvé tout naturellement amené à examiner l'irritant problème de la conformité originaire du langage et de la pensée, postulat logique inéluctable, mais jusqu'à présent rebelle à tout essai de démonstration, puisque le langage primitif de l'humanité nous est lettre close. « Peut-être, ajoutais-je (p.41, n. 1), n'est-il pas téméraire de fonder à cet égard quelques espérances sur l'avenir des récentes recherches qui ont si fortement modifié et ébranlé l'antique notion de l'unité du moi. Qui sait si le sens élémentaire du langage ne se dégagera pas brusquement ou pièce à pièce de quelque moi sous-jacent, mis à découvert dans un de ces états seconds que provoquent les expériences d'hypnotisme? Si étonnants que paraissent certains de leurs résultats, il est clair que les expérimentateurs n'en sont encore qu'aux premiers rudiments de la psychologie qu'ils nous préparent et n'ont pas encore ébauchée. »

Tandis que j'exprimais ce timide espoir, d'éminents expérimentateurs, à mon insu, assistaient à l'éclosion

d'une langue telle que je la souhaitais, mais telle aussi qu'elle m'apprêtait une déception. Mlle Hélène Smith est évidemment beaucoup trop instruite et trop cultivée, pour être restée l'intuitive que requerrait la reconstruction d'un langage primitif et spontané; son subconscient est encombré de trop de souvenirs conscients, linguistiques, littéraires, scolaires, pour laisser transparaître encore sous ce voile factice le confus et lointain souvenir des concordances mystérieuses du son et du sens qui créèrent la langue de nos premiers ancêtres. Il y faudrait, sinon un sujet qui n'eût jamais appris à parler, du moins une nature plus fruste, un cerveau beaucoup moins affiné. N'en désespérons pas: ces conditions peuvent se rencontrer demain ; mais dans le cas présent elles nous font défaut. En fait, on l'a vu, Mlle Smith ne parle qu'avec ses propres souvenirs, immédiats (conscients) ou médiats (inconscients), jamais d'après ceux qui, remontant par atavisme les générations disparues, iraient rejoindre les premiers anneaux de l'humanité parlante. Elle a beau se dire reine de France, princesse arabe par la naissance et hindoue par le mariage, exploratrice de la planète Mars: elle n'a vécu toutes ces vies que sur le papier des livres qu'elle a lus: à plus forte raison n'en revit-elle point d'autres, plus réelles, mais plus abstruses, ensevelies qu'elles sont à jamais dans un passé sans histoire.

Ne lui demandons pas plus qu'elle ne nous peut donner, et remercions M. Flournoy de l'avoir si fidèlement recueilli: de la documentation martienne, où il a eu l'heureuse pensée de ne pas essayer de faire un

choix, qu'il nous a transmise complète et rigoureusement authentique, quelles conclusions se dégagent au point de vue de la psychologie du langage?

1° Presque tous les mots du martien ont une étymologie assurée, puisée dans des langues réelles, connues plus ou moins, mais certainement connues, de Mlle Smith. En admettant que quelques-unes de mes explications doivent être tenues pour forcées ou très contestables, il en reste encore un assez grand nombre de probables ou de sûres, pour que le résidu inexplicable ne constitue qu'une infime minorité : il est donc à présumer que ce résidu lui-même deviendrait réductible, si nous disposions de moyens plus puissants ou plus sagaces pour pénétrer les secrets de l'élaboration subconsciente à laquelle elle s'est livrée, et qu'il apparaîtrait dès lors qu'elle n'a point créé un seul mot qui n'appartînt d'ores et déjà à sa mémoire sous-jacente. — L'homme, quand il le voudrait, n'inventerait pas une langue : il ne peut parler, il ne parle qu'avec ses souvenirs, immédiats, médiats ou ataviques.

2° L'inconscience du procédé linguistique chez le sujet parlant est une notion d'ordre élémentaire, qui pourtant a bien de la peine à s'imposer à certains esprits. On l'accorde généralement pour le processus phonétique, qui ne saurait en effet s'expliquer ni se produire, si le sujet qui opère une mutation ne croyait articuler ce qu'en fait il n'articule point. On l'admet aussi, en principe, pour la morphologie ; sauf à retirer parfois en détail ce qu'on a accordé dans l'ensemble, ou à laisser échapper encore quelqu'une de ces mons-

trueuses explications grammaticales, qui supposent que le sujet opère sciemment un certain métaplasme et prévoit dans l'avenir une certaine confusion qui ne manquerait pas de se produire s'il ne l'opérait pas. Quant à la syntaxe et à la sémantique, il semble qu'elles demeurent, dans le langage, le domaine réservé à la conscience et à la volonté. Oui, pour le professeur qui cherche à se faire parfaitement entendre, et qui peine à trouver un tour clair, une image représentative ; oui, peut-être, — car ceux-là sont déjà dans une large mesure des spontanés lorsqu'ils sont sincères, — pour l'orateur et le poète, qui songent à frapper les esprits par un tour nouveau, une métaphore brillante ; oui, enfin, pour qui s'écoute parler, mais on conviendra que tel n'est point le cas des millions de propos oiseux qui s'échangent chaque jour. Et ceux-là, c'est le langage, le langage réel et vivant ; le reste n'en est que l'apparence élégante et figée. Or Mlle Smith, — inconsciente par définition, — employant la syntaxe française parce qu'elle n'a pas la plus mince idée d'une autre, mais connaissant partiellement quelques vocabulaires différents de celui du français, s'est créé un vocabulaire spécial à l'aide de ces matériaux, retravaillés par les mêmes procédés sémantiques, métonymies, associations, suggestions et contaminations (nos 24-25), que l'on constate dans les langues ordinaires. Le résultat étant le même, il faut bien que le principe de formation soit le même chez elle et chez le sujet parlant éveillé. — Le langage est la consciente mise en œuvre d'un système complexe de forces inconscientes, et ses anti-

nomies se résolvent par la considération de la conscience de l'acte unie à l'inconscience du procédé [1].

3° Discutant la formule de Darmesteter, suivant laquelle le sujet parlant à ses débuts aurait « plus d'idées que de mots », je proposais d'y substituer la formule inverse « plus de mots que d'idées », et j'enseignais que l'usage de la parole commence par un inconscient bavardage, vaguement intelligible peut-être pour le sujet parlant, mais à coup sûr intraduisible par lui et pour les autres [2]. Et voici que le prodrome de l'apparition du langage martien (Fl. p. 149) a été une véritable explosion de syllabes étranges et de sons barbares, jaillissant « avec une volubilité croissante », « jargon incompréhensible », presque impossible à reproduire, qui — cela va sans dire — n'a jamais été traduit ni même répété dans la suite, mais qui présente déjà, tout au moins, à un très haut degré, les caractères de l'allitération et de l'assonance, distinctifs de la langue postérieure qui en devait sortir. — Ainsi, en ce qui concerne la genèse individuelle du langage, les conclusions qui se dégagent du martien ou de l'observation des jargons enfantins sont identiquement les mêmes: tout langage commence par un gargouillis de mots, entre lesquels et sous lesquels le sujet n'apprend que plus tard à faire un choix et à mettre un sens précis.

4° Et maintenant, s'il est vrai ce qu'on enseigne couramment et ce que du moins la raison ne désavoue

1. *Antinomies linguistiques*, pp. 23 et 64 sq.
2. *Antinomies linguistiques*, pp. 50 et 55.

pas, que l'ontogénèse est la reproduction exacte de la phylogénèse, il ne nous est pas interdit de nous former une représentation très vague des premiers débuts du langage humain. Le cri animal, avant d'être un appel, ne fut qu'un réflexe inconscient, et le langage en procède, mais par une voie détournée : seul le cri d'appel, l'interjection, chez l'homme, est la survivance d'une animalité antérieure ; le langage proprement dit a une autre origine, non moins mécanique, au surplus, ni moins foncièrement étrangère au mécanisme de la pensée. Bref, ce que nous nommons « le langage suivi », par opposition, à la simple exclamation, a dû débuter par une éjaculation de sons quelconques, appropriés naturellement à l'organe qui les émettait, mélopée très probablement allitérante et assonante, gymnastique pulmonaire et labiale, sous laquelle le sujet ne mettait sans doute, et sûrement ne cherchait encore à faire comprendre à ses semblables aucun rudiment d'idée. Avant d'être l'expression d'une pensée, le langage a été un exutoire : pour les muscles pectoraux ? pour les cellules de la troisième circonvolution ? C'est aux physiologistes d'en décider[1].

V. Henry.

1. En dehors de ces considérations génétiques, le fait capital qui se dégage, pour le linguiste, des observations de M. Flournoy, c'est que tout fait linguistique, en tant qu'il a été une fois perçu, demeure dans la mémoire au moins subconsciente du sujet. Cette donnée, pour n'être pas absolument nouvelle, est trop importante pour qu'on ne tienne point compte, dans toutes les inductions ultérieures, de la preuve éclatante que Mlle Smith nous en a fournie.

NOTES ADDITIONNELLES

Au n° 2, vers la fin. — J'entends « positiviste » au sens d'adepte d'une méthode scientifique qui rejette tout jugement préconçu et, à ce titre, s'impose à tout enquêteur sincère, quelles que puissent être ses convictions philosophiques ou religieuses; car, du positivisme érigé lui-même en doctrine philosophique, j'ai grand'peur, pour ma part, qu'il ne ressemble à la grenouille émule du bœuf.

Au n° 6, alinéa 2. — M. Flournoy n'avait pas oublié de dire (p. 306, l. 6) à quel âge Mlle Smith avait appris l'allemand : c'est en effet, entre douze et quinze ans ; mais ce point m'avait échappé, ou du moins n'avait laissé trace que dans ma mémoire subconsciente.

Au n° 19, 1°. — Ce décalque va aussi loin que possible. Quel est, par exemple, le genre du mot *érié* « âme »? Il doit être féminin. Il est vrai qu'il ne se construit (Fl. 6 et 20) qu'avec le pronom possessif masculin *êzi* « mon » ; mais c'est qu'en français on dit « mon âme »! Plus tard (Fl. 31), lorsque la grammaire de Mlle Smith a acquis un peu plus d'indépendance, elle dit *bé animinâ* « sa existence ».

Au n° 27. — A ce sujet M. Flournoy a bien voulu m'écrire (16 juin 1900) : « La déduction d'Ésenale-Alexis, de solitaire-éréduté, de tiziné-demain, etc., etc., me semble absolument satisfaisante par sa parfaite conformité aux processus coutumiers du rêve. » On estimera peut-être que l'autorité qui me fait défaut en matière psychologique est amplement suppléée par cette précieuse approbation.

Au n° 31. — Ce qui complique la question, c'est que *mis* est apparu le même jour que *tivé*, et même quelques secondes auparavant, dans la phrase Fl. 8 : il n'en pourrait donc être dérivé qu'au prix d'un travail préalable, subconscient et entièrement latent. En somme, mieux vaut reléguer *mis* dans le résidu inexpliqué ; mais on remarquera qu'il est le seul mot très usuel qui rentre dans cette catégorie.

Au n° 47. — D'une obligeante communication de M. Flournoy il semble ressortir qu'on dit, à Genève comme chez nous, « au revoir » lorsqu'on soigne son langage, et « à revoir » lorsqu'on le néglige. Les patois savoyards des environs disent *arvi*.

Au n° 106. — Ce mot est, pour mon essai, une grave pierre d'achoppement, qui a failli, après coup, m'empêcher absolument de le publier. On a vu, en effet, à la préface, que Mlle Smith a donné plus tard la traduction des deux mots *milé piri*, et que cette traduction n'est point « mille fois », mais « vite encore ». Je suis convaincu que, sur ce point, Ésenale se trompe ou nous trompe; mais je n'ai aucun moyen direct de le convaincre d'erreur ou de supercherie, puisque

jamais en aucune autre circonstance Mlle Smith n'a proféré le mot martien qui équivaudrait à « vite », ni celui qui équivaudrait à « encore ». Cependant, à défaut de preuve catégorique contre cette traduction, de sérieuses présomptions en font suspecter la sincérité : si *milé piri*, lorsqu'il a été prononcé, avait dû réellement signifier « vite encore », quelle raison aurait eue Ésenale de ne pas le traduire sur-le-champ avec le reste de la phrase, et de tenir si longtemps en suspens un sens aussi simple? Il me paraît évident qu'il — c'est-à-dire le subconscient de Mlle Smith — a passé ce temps à chercher un sens supplétoire qu'il pût sans inconvénient substituer à la signification primitive, afin de ne point encourir le reproche de parler français en martien. M. Flournoy, qui partage ma conviction, a bien essayé une contre-épreuve; mais Ésenale était sur ses gardes et ne s'est point laissé surprendre (21 juin 1900). « Dimanche, dans une séance où il y a eu de l'ultra-martien, après la scène habituelle de traduction, j'ai vivement insisté pour qu'Ésenale me traduisît le texte 19: je le lui ai répété soit entier, soit par fragments plusieurs fois; à force de questionner, et au milieu de mouvements d'impatience, après de longs silences, comme si Ésenale cherchait à se souvenir péniblement, il a murmuré: « ami, je ne puis te... vite encore adieu. » Tous mes efforts pour obtenir le sens des autres mots, *triné*, *sandiné*, etc., sont restés vains. Il en résulte pour moi: 1° que des mots qui ont cependant paru plusieurs fois en martien sont oubliés, ainsi que le sens

total de ce texte qui remonte à près de trois ans; 2° que, si Mlle Smith a traduit les premiers mots, *cé kié mache dé*, c'est qu'ils comptent parmi les plus fréquents de la littérature martienne, ce qui fait qu'elle ne les a pas oubliés; 3° que, si elle a aussi traduit *milé piri*, qui ne se sont présentés que dans ce seul texte, c'est qu'une circonstance spéciale a gravé ces ἅπαξ dans sa mémoire; cette circonstance spéciale, c'est évidemment que ces mots lui ont déjà été redemandés le 4 juin 1899, — où elle n'a pas pu les traduire, — et le 10 septembre 1899, où elle les a traduits par « vite encore ». Elle s'est souvenue, dimanche dernier, du sens fourni le 10 septembre; mais rien ne prouve que ce soit le sens primitif; *au contraire*. Et je ne vois aucun moyen de faire retrouver ou avouer à Ésenale ce sens primitif... » La question en demeure là: je crois ma traduction meilleure; mais je ne me dissimule pas qu'il y a outrecuidance de ma part à prétendre donner à Mlle Smith une leçon de martien.

Au n° 110. — Le sk. *nipuṇa* est plus voisin; mais il signifie « habile ». Quelqu'un m'a suggéré depuis le fr. *répugner*, qui en effet a pu interférer.

Au n° 134. — Il me paraît plus probable que *ténassé* a été suggéré tout entier, tel quel, par le fr. *tenace*, qui est une épithète souvent associée à l'idée de « volonté ».

Au n° 163. — L'explication cadrerait également, mais moins bien, avec le fr. *laisser*, non seulement à cause du vocalisme, mais surtout parce que l'infinitif

al. *lassen* permet de rendre compte de l'*n* pénultième du martien.

Au n° 173. — Quelques informations sur des questions d'usage familier de la langue magyare m'ont été fournies par mon collègue de Graz, M. H. Schuchardt, que je remercie ici de son amicale obligeance.

Au n° 212. — Tout bien considéré, la personne qui est ainsi « lancée », l'étant dans une disposition enthousiaste qui ressemble fort à l'extase, a fort bien pu tirer son verbe « lance » du fr. *extasiée*. Et cette voie me paraît plus simple et plus sûre.

Au n° 236. — Le prâcrit a des mots beaucoup plus voisins encore du jargonnement sanscritoïde *attamana*, soit p. ex. pk. *atthamaṇa* = sk. *astamayana*, ou pk. *attamāṇa* = sk. *āvartamāna*. Mais le sens ne concorde point du tout ; et puis nous n'avons pas le droit de supposer que le sujet ait entendu des spécimens de toutes les langues de l'Inde.

Au n° 238. — Sans insister sur cette question insoluble, j'observe que Mlle Smith emploie son mot *mirâ* dans des phrases (cf. Fl. 18 et 31) où le sens « salut » serait mieux à sa place que celui d' « adieu ».

Au n° 254. — Toute cette pénible déduction est à supprimer et à remplacer par la suggestion portée à la fin : *mêné* « amie » est l'al. *meine*, et *men* « ami » en est abstrait par suppression de la finale féminine.

Au n° 287. — Tenant compte des modifications apportées aux statistiques spéciales des chapitres IV-XI par les additions ci-dessus aux n°s 212 et 254, on voit que le lexique total de la langue martienne, non

compris les noms propres et les petits mots, se décompose de la manière suivante :

1°	Mots hypothétiquement réductibles au français seul.	110
2°	— — — à l'allemand seul.	25
3°	— — — au magyar seul..	55
4°	— — — à l'anglais seul..	3
5°	— — — à une source orientale.	5
6°	Contaminations diverses.....	29
7°	Dérivations des précédents.....	16
8°	Résidu irréductible.....	5
	Total.....	248

INDEX

[N. B.— On n'a pas dressé d'index martien: les chapitres IV-XI, où les mots martiens sont rangés par ordre alphabétique, en tiendront lieu. — On n'a pas non plus relevé les petits mots qui font l'objet du chapitre III. — Les chiffres renvoient aux n^os^ entre parenthèses en caractères gras.]

I. Allemand

alt..... 177
ameise..... 247
ast..... 28
bedingen 243
bewohnen 287
blick..... 268
bringen..... 170
bruder..... 181
butter..... 251
eben..... 154
einige.....12, 168
erde.....72, 245
erinnern..... 159
esel..... 27
finden....8, 150, 151
freilich..... 246
fund..... 151
fürwahr..... 246
geschmack..... 264
grund..... 265
gut..... 155
handeln.....12, 149
haus 12, 156
heute..... 267
himmel..... 160
hirn 161
höhe..... 157
hund 85
innig 88
je..... 158
klein..... 191
kummer..... 162
lassen 163
machen..... 164
mag 164
mann..... 165
mannig.....25, 198
mehrere..... 242
meine..... 254

michel..... 197
mittel..... 287
mutter..... 17, 166
nase..... 248
pelz..... 249
rast..... 244
reden..... 169
schmecken..... 264
schnitt..... 153
schön..... 152
so..... 250
taumel..... 172
trieb..... 171
voll..... 263
warten..... 266

II. Anglais

butter..... 251
good..... 155
kind, kindness.. 232
match..... 233
mother.....17, 166
nor yet..... 234
verily..... 246

III. Français

-a.....241, 242
abondant..... 40
académie..... 41
Alexis..... 27
aligné..... 253
alizé..... 42
ami, etc..... 247
aminci..... 87
âne..... 27
animé..... 43
antérieur..... 46
antique..... 46
à revoir..... 47
assigner.....44, 65
assurer..... 129
attenant..... 133
Banat..... 50
battant..... 49
bas.....51, 145
béni..... 52
bien..... 119
brillant..... 125
bure..... 96
calmer..... 90
câpre..... 58
carreau..... 59
centenaire..... 128
chagrin..... 249
chèque..... 61
chéri.....24, 62
Chine..... 147
cœur.....237, 262
consigner..... 44
dab..... 64
demain..... 260
demi..... 67
diminué..... 87
disant..... 66
discerner..... 69
divine..... 68
doctrine..... 139
du moins..... 71
dure..... 72
écrire..... 255
enchanteur... 15, 60
encourager..... 45
entré..... 97
entretenir..... 286
épine..... 24, 74
épris..... 73
Espagne..... 17, 75
esprit..... 55
essence..... 76
extasié..... 212
fin..... 77
fine..... 78
firme..... 79
forme..... 79
formidable..... 80
fougueux..... 80
fourmi..... 247
gamme..... 81
gaudir..... 82
grand..... 83
grève..... 84
habitant..... 54
hanter..... 85
heurter..... 112
hideux..... 105
idée..... 86
imprimer..... 55
instant..... 135
issue..... 57
jet d'eau..... 63
laisser..... 163

Léopold..... 28
léser, lésion..... 94
ligne..... 253
luire, lumière... 95
lundi, lune..... 95
madame..... 99
mademoiselle... 102
maison..... 108, 156
mâle..... 92
maman..... 107
masse..... 98
maternel..... 103
méditerranée.... 100
merveilleux. 15, 101
mignon..... 88
mille..... 106
mince..... 87
minet..... 88
minute..... 109
misère..... 105
modéré..... 70
monsieur..... 104
mort..... 77
myosotis..... 146
néant..... 284
nébuleux..... 111
obscurité..... 141
os..... 251
palliatif..... 113
pandit..... 240
paresse..... 115
parvenir..... 124
Pasteur..... 116
pavillon, etc.... 117
pénétré..... 97
pleurer..... 122
pleuvoir..... 122
poitrine..... 258
problème..... 123
puni..... 110
quatre..... 93
qui vive..... 91
raison..... 126
rameau..... 28, 206
rapide..... 114
réfléchir..... 126
réitéré..... 89
repasser..... 118
reprise..... 120
répugner..... 110
revenir..... 54
si..... 187
soie..... 259
solitaire..... 245
solution..... 123
sur..... 127
sûr..... 129
tableau..... 132
tamarix..... 130
tant..... 250
tapisserie..... 132
tenir... 131, 133, 133
tout ainsi..... 136
traînée..... 137
trajet..... 137
trimer..... 138
trompe..... 248
usé..... 140
venir..... 143
vers..... 252
vide..... 121
vieil..... 177
viser, vision.... 144
voir..... 142, 252
vraiment..... 246

IV. Italien

essere..... 76
godere..... 82
lunedì..... 95

V. Magyar

adja (Isten)..... 174
adni..... 174
ág..... 28
alacsony..... 178
állani..... 253
aludni..... 218
átmenni..... 175
bátya..... 181
benézni..... 52
bibe..... 24, 179
bor..... 264
borisza..... 263, 264
botor..... 251
csacsi..... 27
csatinázni..... 204
csemege..... 227
csendes..... 184
csiga..... 226
dühösség..... 140
egész..... 188
éljen..... 185

éljenezni..... 186
élni..... 185
ézen állat..... 27
fia..... 180
garabó..... 192
gerend..... 265
gyermek..... 180
háznemű..... 176
hiányjel..... 287
idő, idös..... 189
igy, igyen..... 187
ilyen..... 187
írni..... 195, 255
irmány.... 195, 255
is..... 222
ívrét..... 190
izrom..... 228
kiosiny..... 15, 191
kirics..... 183
könnyű..... 191
lám..... 193
látni..... 252
levél..... 199
Lipót..... 28
madár..... 204
magas..... 197
más, másik..... 196
Máté..... 26
megnézgélni.... 194
megy..... 175
melly..... 258
menni..... 175
mész..... 175
mosojogni..... 208
némi..... 25, 198
név..... 223
nyerész..... 256
ohajtás..... 267
parittyázni..... 212
pederedni..... 202
pedig..... 222
pillanat..... 268
repül..... 114
selyem..... 259
sokára..... 229
somojogni..... 208
szem, szemök... 207
szép..... 152
szirmanyult..... 206
szirom..... 206
szív..... 182, 262
szívesség..... 182
tágas..... 209
tata..... 211
teljes..... 213
terjedni..... 214
tiz..... 260
többre..... 217
törvény..... 210
tövet..... 216
tüzes..... 215
úgye..... 261
ügyelni..... 266
ügyész..... 261
uradalom..... 257
úrhadi..... 257
usztatás..... 201
usztatni..... 201
üzem..... 219
vadásza..... 220
várni..... 225
vén..... 177
vidám..... 221
villanat..... 268
virány..... 225
viz..... 224
zamat..... 264
zsidó..... 205

VI. Sanscrit

adhyāya..... 8
ātmānam.... 25, 236
gaṇapati..... 8
dvandva..... 8
nipuṇa..... 110
paṇḍitā..... 240
Pāṇini..... 26
bhúvana..... 236
mahát..... 197
simantini..... 8
sumanas..... 239
hṛd, hṛdá, hṛdí...237

LA RAZA VASCA

Y SUS

RELACIONES CON LA LINGÜÍSTICA Y LA ETNOLOGÍA[1]

SEÑORAS Y SEÑORES:

La cuestion de la raza vasca tiene, como todas las otras cuestiones, variedad de aspectos ó puntos de vista, que es menester no confundir: el primer punto á estudiar era ó por mejor decir, debia haber sido el precisar los caracteres antropológicos de los *Euskaldunak* actuales, señalar lo que constituye su personalidad física si la tienen; solamente despues de haber bien definido el verdadero tipo vasco mediante una amplia base científica se podria estudiar con provecho la cuestión de las analogías que pueda tener con las otras razas, que á su vez debian haber sido bien estudiadas con anterioridad; solamente despues de haber establecido analogías con una base antropológica sin prejuicios procedentes de supuestas analogías lingüísticas ó de otra clase, se podria abordar la cuestión de las orígenes. Pues bien, lo que se ha hecho es precisamente todo lo contrario; se han emitido hipótesis sobre las orígenes antes de estudiar ni los Vascos ni los otros

1. Communication faite au Congrès International des Études basques.

pueblos con quienes se les compara, y cuando, por último, han venido los antropólogos á estudiar la primera cuestión, se han visto influidos por ideas preconcebidas, por teorías que se queria demostrar ó que se querria rechazar.

Está ya establecido por mis descripciones y las de M. Collignon, que hay verdaderamente un tipo antropológico vasco bien definido; no es ocasión de insistir sobre esto, pudiendo referirme á mis últimos artículos publicados en *Euskal-erria* (XXV, 1896, p. 577-580), *Euskalduna* (III, 1898, nº 84), y *Lecciones de antropología* (T, 4º, Etnografía, razas negras, amarillas y blancas; Madrid, 1900) : pero no dejaré de hacer notar la ninguna atención que presta M. Collignon al carácter, que habia hecho notar yo y estaba ya indicado en las publicaciones de autores anteriores, referente al ángulo occipital de Daubenton ó, lo que viene á ser lo mismo, la posición de la cabeza sobre la columna vertebral, carácter que con el de la nariz colocan á la raza vasca á la cabeza de la humanidad, pudiendo considerarla como una de las más aristocráticas, de las más propiamente blancas ó europeas, de las mas lejanas de la animalidad.

Pero lo más extraño en Collignon son sus contradicciones evidentes que reducen á la nada sus conclusiones y que no han llamado la atención de los que, más hambrientos de conclusiones que de hechos ciertos, admiten aquellas como verdades : estudia bastantes Vascos franceses y algunos Vasco-Españoles que le presentan en San Sebastian con ocasión de una rápida visita

que hace á esta ciudad; deduce la escasez del tipo en la parte española, influida por las gentes dolicocéfalas de Castilla; cree hallar la mayor frecuencia del tipo en los valles más braquicéfalos del pais basco francés; declara este tipo braquicéfalo y muy diferente de los tipos del Norte de Africa. Bien, pues despues de todo esto y para forzar un poco las analogias con el Norte africano que cree demostradas por la lingüistica, lo que por ahora al menos está lejos de ser verdad, dice que la braquicefalia de los Vascos es una braquicefalia *artificial*, *facticia*, *accidental* (!), que explica con teorias craneoscópicas trasnochadas; no le llama la atención el que los cantones más braquicéfalos son los que estan más en contacto con los cantones braquicéfalos bearneses de Navarrenx, Monein y Lescar; no comprende que puede haber influencia de los braquicéfalos franceses como de los dolicocéfalos españoles; no ve que ciertos rasgos de la fisonomía vasca podrán parecerle más manifiestos en una cabeza braquicéfala, sin que por esto sean menos existentes en las cabezas dolicocéfalas de los Vasco-Españoles y podria señalaros un ejemplo hoy mismo en algún Vasco-Francés, asi como puedo aseguraros que lo he visto muy frecuente en Vizcaya y en el *Goyerri* guipuzcoano, regiones las más visitadas por mi. Compara tambien M. Collignon el torso vasco y el egipcio, torsos de agricultores; pero si es verdad que los Vascos tienen espaldas anchas, no lo es tanto que las caderas sean estrechas; seria menester demostrarlo por medidas y no lo hace: además, basta comparar los Vascos á los otros Españoles, principal-

mente los Andaluces, para que se distingan los primeros, no sólo por la anchura de los hombros, sino tambien de las caderas y de los piés; son pues más europeos, menos bereberes que los otros Españoles.

Por lo dicho podeis deducir que para mi el verdadero tipo basco no hay porque admitir que sea tan braquicéfalo como los cantones vecinos del Béarn; más equitativo me parece que, pues hay en la parte española dos máximos de frecuencia, uno subdolicocéfalo y otro mesocéfalo, y en la parte francesa tambien dos, uno mesocéfalo y otro subbraquicéfalo, el mesocéfalo nos representaria más propiamente á la raza basca. Los antropólogos creen hoy en el dogma de la incompatibilidad de la mesocefalia con la característica de una raza original ó primitiva; creen que es imposible que una raza primitiva tenga unas proporciones de anchura y largura en la cabeza que no sean ó menos de 3/4 ó más de 5/6; se forman al mismo tiempo un concepto de raza primitiva tan especial, tan petrificado, rígido y esclusivista, que parece imposible cómo informe las elucubraciones de darwinistas y creyentes á la vez. En tanto, pasemos provisionalmente porque el tipo mesocéfalo basco sea de origen mestizo; siempre será un mestizaje muy antiguo y producido de una manera espontánea ó independiente, si vale la frase, ántes de la época de la formación de los rasgos característicos de la cara vasca, rasgos de pueblo de vida agrícola y de alimentación cocinada, más bien cocida que cruda, de un pueblo que no tiene carácter agresivo, que no es precisamente conquistador, pero al mismo tiempo de

un pueblo que ha sabido tener personalidad propia, por oscura é insignificante que pueda parecer á los idólatras de las mentiras escritas por los representantes de los pueblos agresivos y esclusivistas.

Existia ya constituido el *euskera* antes de este supuesto mestizaje? En todo caso, en el estado actual de los datos antropológicos no vemos motivo suficiente para orientar las analogias solamente hacia el Sud; seria de proponer á los lingüistas tuviesen en cuenta la posibilidad de hallar quizás algunas analogias estudiando á ser posible el etrusco, el ligur y los residuos de lenguas precélticas en el Occidente de Europa, indicación ésta última digna principalmente de tenerse en cuenta, por lo que hace á la numeración, no sólo por su carácter vigesimal, sino también por la colocación de las decenas ántes de las unidades en consonancia con la sintaxis del sustantivo, adjetivo y artículo y en perfecta antitesis con el orden de unidades y decenas en latin y alemán.

Y no sólo los datos antropológicos, sino tambien los etnográficos podrian quizás ayudarnos á considerar como probable que el *euskaldûn* se ha hecho raza y se ha hecho pueblo en el pais que habita al presente, sin que veamos razón ninguna para suponer otra cosa; asi pues el *euskaldûn* seria hijo legitimo de *Euskalerria*, á quien permanece unido con la intensidad de cariño propia de los pueblos agricultores dándola el sello étnico propio de la raza.

Cierto que algunos terribles etimologistas del presente quieren encontrar más de 80 °/₀ de importación

en las palabras que indican cultura y hasta en las ideas más elementales y naturales; pero es bien seguro que tales afirmaciones no encontrarian eco, sino se tratase de ideas que consciente ó inconscientemente halagan un prejuicio al mismo tiempo que brotan de él; prejuicio muy arraigado en los pueblos agresivos, absorbentes y vanidosos con literatura escrita y relaciones exteriores y con la mordaza, la difamación y la arbitrariedad para lo que les estorba en sus miras esclusivas; prejuicio cuya espresión hiperbólica pero muy gráfica vimos en ocasión que no queremos recordar, cuando alguien decia que á los indígenas de cierto pais se les había enseñado hasta á andar en dos piés.

En último término, ningún pueblo es inventor, los inventores son los individuos, el mérito en los pueblos está en saber adoptar y aprovechar los inventos, sean de individuos propios ó agenos, dándoles la verdadera existencia permanente y las posibilidades para su evolución; y en este sentido es menester reconocer que, si cada hombre tiene sus cinco dedos en cada mano, cada pueblo tiene sus aptitudes para desarrollar todo lo que verdaderamente sea necesario para la evolución de su vida en lo que las circunstancias topográficas é históricas se lo permitan.

Terminaré señalando á los etnólogos en sus diversas especialidades la utilidad que para el conocimiento de la cuestión reportaria el estudio de la música vasca, por ejemplo no sólo en el ritmo de las canciones tradicionales y en su modulación, sino también en el ritmo y medida de sus danzas, el *aurresku*, los diversos

tiempos del *espata-dantza* y el *zortziko*, que de tiempo de danza ha pasado hoy á ser una de las formas de la canción, y que ofrece la particularidad de ser su medida cinco por ocho, medida que Fetis asigna á los Finlandeses, pero no he conseguido ver en ninguna canción de aquel pais; medidas todas estas que hacian la desesperación y provocaban los denuestos de los maestros ciruela de la estrecha escuela musical de no hace un siglo. Tiene la música popular la ventaja de que de todas las artes, industrias y demás manifestaciones de la vida de un pueblo, es ella lo más espontáneo, lo más libre, lo menos sujeto á rigideces escolásticas, á tiranías politicas, á supersticiones y á influencias antiartisticas; por esto y por ser el arte más moderno es el que acaba de dar el sello personal á los pueblos actuales.

Paris, 5 setiembre 1900.

Prof. Dr TELESFORO DE ARANZADI.

NOTE

SUR L'ORIGINE DES PARFAITS FAIBLES

DANS LES IDIOMES GERMANIQUES

1. — Les parfaits des verbes germaniques faibles ont pris naissance dans la série des formes anormales goth. *mag*, *kann*, etc., qui, employées comme présents, ont nécessité des substituts avec fonction spéciale de parfaits.

2. — Ces substituts ont été obtenus par la combinaison instinctive du rad. du plur. *mag*, *kunn* avec le *t* (*th* ou *d*) caractéristique des part. passés correspondants, comme *mahts* (cf. lat. *mactus*, qui en garantit le caractère primitif) et la finale (*a*, pour la 1re pers. du sing., etc.) des formes correspondantes du présent au singulier et celles des parfaits forts au duel et au pluriel.

Exemples :

Sing. — 1re pers. *mah-t-a*, *kun-th-a*
— 2e pers. *mah-t-es*, *kun-th-es*
— 3e pers. *mah-t-a*, *kun-th-a*

(Désinence de la 3e pers. semblable à celle de la 1re par analogie avec l'identité des formes correspondantes des parfaits forts (*lag*, *lag*).

Duel, qui, ainsi que le plur., se développe, avec les mêmes éléments finaux, sur les 1re, 3e pers. du singulier, avec affaiblissement de la finale *ta* en *de* (cf. la finale *es* pour *as* de la 2e pers.) :

1re pers. *magte-d-u*, *kunthe-d-u*
2e pers. *magte-d-uts*, *kunthe-d-uts*
Plur. — 1re pers. *magte-d-um*, *kunthe-d-um*
— 2e pers. *magte-d-uth*, *kunthe-d-uth*
— 3e pers. *magte-d-un*, *kunthe-d-un*

L'objection à laquelle semble pouvoir donner lieu la valeur passive du suffixe du part. passé tombe, si l'on admet que ces formations ont eu pour point de départ des participes à sens neutre, comme celui de *mag*, « être fort, pouvoir, grandir ». Cf. d'ailleurs le sens neutre ou actif des part. passés des déponents latins.

Paul Regnaud.

BIBLIOGRAPHIE

Légendes bouddhistes et djainas, traduites du tamoul par Julien VINSON. — *Paris*, Maisonneuve, 1900, 2 vol. in-12, I (viij)-xxviij-230 p., II (viij)-274 p.

L'Inde ancienne est le pays d'origine de la fable et du conte. Du moins, les recueils tels que le *Pancatantra*, l'*Hitopadeça*, le *Kathâsaritsâgara*, que la littérature sanscrite nous a conservés et qui sont la source de tant de récits devenus populaires en Occident même, ont tous les caractères de l'originalité; la plupart de nos apologues classiques viennent de là et ceux qui constituent ces recueils portent avec eux, pourrait-on dire, leur extrait de naissance. Mais si de bonne heure ils sont venus chez nous par des voies que la science moderne a réussi à retracer, à plus forte raison se sont-ils répandus et conservés dans l'Inde même à l'aide des littératures dont le développement est dû aux idiomes d'origine secondaire qui ont succédé au sanscrit d'autrefois. Le tamoul, par exemple, a rempli ce rôle à l'égard des récits bouddhiques et djainas dont M. J. Vinson nous donne un résumé si curieux

dans l'intéressante et élégante collection des « Conteurs et poètes de tous pays » que publie la librairie Maisonneuve.

L'analyse des romans (car ce sont de véritables romans dont il s'agit) que nous font connaître les fidèles traductions de M. Vinson ne serait que le sec résumé de récits qui valent surtout par les détails dont ils sont ornés et la couleur locale que ces détails leur prêtent. Aussi n'entreprendrons-nous pas la tâche ingrate de priver de leurs agréments, sans grand profit pour le lecteur, des œuvres que les soins délicats et diligents du traducteur ont déjà resserrées dans les limites qu'indiquaient le goût européen et les convenances littéraires auxquelles nous sommes habitués. Ceux qui voudront connaître les Légendes bouddhistes ne sauraient mieux faire que de recourir à la traduction même que nous annonçons, et nous nous portons garant qu'ils n'auront pas à le regretter.

Deux mots, pour terminer, sur les côtés scientifiques de l'ouvrage. Si, comme nous l'indiquions plus haut, les contes auxquels nous avons affaire ont été créés dans l'Inde même, il serait extrêmement intéressant de déterminer quelle est, en ce qui les concerne, la part de l'imagination et celle de la tradition. En d'autres termes, sommes-nous en présence d'œuvres personnelles, même au point de vue des traits généraux de ces contes, ou simplement de développements et d'arrangements reposant sur des ouvrages

antérieurs où se trouvaient déjà les motifs principaux des légendes postérieures?

Pour nous, nous avons la ferme persuasion de l'importance capitale en pareille matière de la tradition sous ses formes les plus anciennes, c'est-à-dire et quoiqu'il s'agisse du bouddhisme, celles qu'elle présente dans les hymnes védiques et les *Brâhmaṇas*. C'est là qu'est le principe et la source de toute l'expansion religieuse et littéraire de l'Inde ancienne. On en retrouve la filière chaque fois qu'on prend la peine de la rechercher, et certainement M. Vinson la rétablirait sur ce terrain des légendes bouddhiques et djainistes, s'il lui plaisait de doubler d'un travail d'érudition l'œuvre plutôt littéraire dont il s'est si bien acquitté.

P. R.

I. Leiçarraga. Baskische Bücher von 1571 in genauen Abdruck herausgegeben von Th. Linschmann und H. Schuchardt... *Strasbourg*, K. J. Trübner, 1900, cxx-(xl) p.-459 fts-(ij)-(lxiv)-(cxi)-(xvj)-(lj) p. in-8°.

On sait quelle est l'importance des œuvres de Liçarrague pour l'étude de ce que le pr. L.-L. Bonaparte appelait le basque moyen, expression un peu prétentieuse peut-être, car il n'y a pas entre le basque du XVIe siècle et la langue contemporaine une différence aussi marquée qu'entre le moyen allemand et l'allemand moderne; les formes et les tournures du Nouveau Testament de 1571 se retrouvent d'ailleurs dans les

auteurs labourdins du XVIIe siècle, mais leurs ouvrages sont bien moins volumineux que celui du ministre de Briscous et ce dernier a l'avantage d'être presque toujours la traduction d'un texte facile et connu.

Malheureusement, les exemplaires en sont fort rares. Des deux livres de Liçarrague, l'un, — le *Calendrier* et l'*Abc*, avec les prières, — n'a été conservé qu'à quatre exemplaires dont deux sont dans des Bibliothèques publiques (à l'Arsenal et à la Mazarine); de l'autre, le *Nouveau Testament* et ses annexes, on connaît vingt-six exemplaires, et il doit en exister quelques autres encore[1]. Aussi doit-on féliciter vivement MM. Schuchardt et Linsohmann, ainsi que l'Académie des sciences de Vienne, du service considérable qu'ils viennent de rendre à la science en faisant réimprimer avec la plus scrupuleuse exactitude ces précieux textes.

La reproduction a été faite en effet page pour page, ligne pour ligne, mot pour mot et signe pour signe, mais il est regrettable que l'on n'ait pas poussé plus

1. Quinze dans des Bibliothèques publiques : cinq en France (à la Bibliothèque Nationale, à l'Arsenal, à Bayonne, à Oloron, et chez les Bénédictins de la Bastide-Clairence), trois en Angleterre (au British Museum, à la Bodleyenne, à la Société Biblique), un à Leyde, un à Hambourg, un à Leipzig, un à Stuttgart, un à Berne, un à Rome, un à Madrid; et onze chez des particuliers : six en France, trois en Angleterre, un en Espagne, un en Italie. Dans ce nombre ne sont pas compris des exemplaires qui ont figuré dans plusieurs ventes publiques depuis le milieu du dernier siècle.

loin la ressemblance en employant des caractères elzéviriens. Il en résulte que les dimensions des pages sont plus grandes que dans l'original; dans le *Calendrier* et l'*Abc*, les pages ont 110 mm. et demi au lieu de 105 et 63 mm. au lieu de 53. Les *s* longs, les *tilde* ne font pas typographiquement un très heureux effet au milieu du romain ordinaire allemand. Du reste, les fleurons et les lettres ornées ne sont pas exactement pareils, les en-tête des mois dans le *Calendrier* ont les signes du zodiaque beaucoup plus petits, les *c* et *t* ne sont pas liés, les *s* et les *t* sont séparés, etc. Enfin, l'impression, quels que soient le soin et l'attention avec lesquels elle a été faite, n'offre pas le goût parfait et l'élégance que nous prétendons réaliser en France : on le remarquera surtout dans l'introduction. J'ai collationné quelques pages et je les ai trouvées tout à fait conformes à celles de l'édition originale. Les savants éditeurs indiquent eux-mêmes quelques *corrigenda* ; M. Dodgson en a trouvé deux ou trois de plus. Mais, en définitive, on peut dire que la publication de MM. Schuchardt et Linschmann remplace parfaitement les éditions de 1571[1]. Je regrette cependant beaucoup pour ma part que, par des raisons d'économie sans doute, on n'ait pas intégralement réim-

1. Le titre du Nouveau Testament est reproduit phototypographiquement. Pourquoi n'en a-t-on pas fait de même pour le *Calendrier* et l'*Abc*, dont les titres ont été composés en caractères beaucoup plus gros que sur l'original?

primé tout le petit volume de l'*Abc;* les parties de ce volume qui lui sont communes avec le *Nouveau Testament* offrent des différences intéressantes que M. Schuchardt s'est borné à indiquer dans l'introduction. J'aurais voulu aussi qu'on mît en tête du livre une notice bibliographique complète. On aurait été ainsi obligé de faire deux volumes, ce qui aurait mieux valu, car ce bloc de 1321 p. est vraiment un peu disgracieux.

Après le titre, en rouge et en noir, vient l'avant-propos où nous apprenons que la réimpression du *N. T* a été faite à l'aide des trois exemplaires de Stuttgart, de Leipzig et de Berne, aux frais de l'Académie des sciences de Vienne. Dirigée simultanément par MM. Schuchardt et Linschmann, dont le dernier a corrigé au commencement deux épreuves et à la fin une seulement, mais dont le second a toujours corrigé la dernière épreuve, l'impression a commencé à l'automne de 1897 et a été terminée trois années après, M. Schuchardt seul a surveillé la réimpression du *Calendrier* et de l'*Abc*, il ne nous dit pas d'après quel exemplaire. Le travail a été fait dans l'excellente imprimerie Frommann à Iéna. Vient ensuite, en 109 p., une très intéressante étude de M. Schuchardt sur la manière dont a été menée la réimpression, ainsi que sur « les fautes d'impression et les variantes de Liçarrague ».

M. Schuchardt commence par une rapide revue des

réimpressions partielles qui avaient été faites avant lui ; il me semble qu'il se montre un peu trop sévère. En ce qui concerne le Saint-Marc que j'ai publié à Bayonne en 1874, j'accepte volontiers la plupart de ces critiques, mais je plaide non coupable ou plutôt je demande les circonstances atténuantes. Mon excuse sera dans la manière dont cette publication a été faite. Le vénérable M. Nogaret, le regretté pasteur de Bayonne, m'avait donné un manuscrit qu'il avait trouvé parmi les papiers de ses prédécesseurs et qui était une copie faite en Angleterre du Saint-Marc de Liçarrague. Fort peu de temps après, le directeur d'une imprimerie que nous avions fondée à Bayonne pour y publier un journal politique quotidien, se trouva dans un grand embarras; par suite de la fusion de ce journal avec un autre journal républicain, son matériel se trouvait inutilisé, et il cherchait partout du travail pour alimenter son imprimerie. C'est ainsi que je fus amené à faire réimprimer Dechepare et à publier le Saint-Marc. Un de mes amis, qui habitait Paris, m'avait promis son concours pour le collationnement des épreuves avec les originaux, mais une conjonctivite vint mal à propos l'empêcher de me continuer son aide; personne ne pouvait le remplacer, et il fallait aller vite. Je ne connaissais alors aucun exemplaire de Liçarrague dans le pays et celui d'Oloron, où la bibliothèque, dont le conservateur était un prêtre, n'était ouverte qu'un jour par semaine, était

à peu près inaccessible. Je n'ai pas conservé les manchettes, parce que c'était une grande difficulté pour la composition typographique et qu'elles ne sont d'aucune utilité au point de vue linguistique. Pourquoi n'ai-je pas reproduit les *s* longs et pourquoi ai-je gardé les *tilde?* parce que je me suis couformé à mon manuscrit. D'ailleurs, ces détails, comme les trémas, les accents, etc., n'ont guère d'importance scientifique. En définitive, mon petit volume, malgré ses imperfections, a donné aux linguistes un spécimen sérieux du langage de Liçarrague. M. Schuchardt ne comprend pas pourquoi j'ai évité de diviser les mots à la fin des lignes : j'ai eu pour cela deux raisons, d'abord pour faire une petite curiosité typographique, puis parce que, au point de vue de l'étymologie, de la grammaire, de la dérivation, les mots coupés en deux peuvent quelquefois être mal lus et mal interprétés.

J'ai dit que le *Testament* de 1828 était une retouche de Liçarrague ; c'est que je sais, de source certaine, que cette publication a été faite d'après une copie du Testament de 1571 prise à Londres et remaniée à Bayonne par un Basque originaire de la Basse-Navarre. Quant au Testament français de Hautin, 1577, il ne fallait pas prendre au pied de la lettre mon affirmation que les caractères des deux volumes sont les mêmes ; je voulais dire seulement, et la chose est indéniable, que, quoique plus petits, les caractères de 1577 sont du même type que ceux de 1571 et proviennent du même

fondeur et de la même imprimerie. En ce qui concerne le collationnement des parties communes au *Nouveau Testament* et à l'*Abc*, je n'ai relevé ni les différences attribuables à des coquilles manifestes, ni celles purement orthographiques ; j'ai pu d'ailleurs en oublier d'importantes. Enfin, M. Schuchardt me reproche à bon droit quelques traductions inexactes, notamment *Catech.* Cviii r° 1 *ecin ekar dirogu* « nous ne pourrions le supporter » pour « nous ne pouvons l'apporter ».

Mais c'est que j'avais traduit ces deux passages en eux-mêmes, sans me reporter au contexte; il n'y a pas là d'ailleurs de contresens proprement dits.

M. Schuchardt trouve que M. Van Eys et moi avons beaucoup exagéré en louant la correction du Nouveau Testament de 1571 ; il est cependant certain que c'est peut-être le livre basque dont l'impression a été le plus soignée; les épreuves en ont été lues et corrigées avec attention et, en définitive, il offre peu de fautes, surtout si on le compare aux autres livres basques du temps où il n'y a presque pas une ligne irréprochable. Ce résultat est dû évidemment à la présence à la Rochelle du traducteur qui dirigea lui-même l'impression, à ce que nous apprend de Thou. Les nouveaux éditeurs, dans leur sévérité, n'ignorent pourtant pas qu'il n'est pas un seul livre parfait, et ils se rappelleront l'anecdote de Robert Étienne effrayé du nombre des coquilles que lui signalaient dans ses

plus beaux ouvrages les écoliers auxquels il avait promis une pièce de monnaie par faute découverte.

Après avoir ainsi critiqué les tentatives de ses prédécesseurs, M. Schuchardt examine et classe les coquilles, les fautes, les variantes de Liçarrague ; elles sont trop nombreuses pour que j'essaye même d'en donner une idée. L'étude de M. Schuchardt est admirable de méthode et de patience, mais il ne me semble pas qu'il ait suffisamment mis en relief ce qui est une faute ou ce qui est une variante phonétique : *chilkiratu* = *chikiratu*, *inharossi* = *iharrosi*, *amorz* = *hamaborz*, *diaoc* = *diagoc*, *urte* = *urthe*, *reprochu* = *reprotchu*, *compania* = *compainia*, *battassun* = *batassun*, *muthillén* = *muthilén*, *gauherdi* = *gauerdi*, etc., sont dans la seconde catégorie. Il est évident que Liçarrague n'a pas toujours écrit le même mot de la même façon et que cependant il a voulu représenter la prononciation qui lui était habituelle. Il y avait là de curieuses remarques à faire.—Une intéressante observation de M. Linschmann sur *ene*, *hire* et *neure*, *heure*, nous est communiquée à la p. LXVII : le second serait employé dans le sens réfléchi et le premier dans le sens simple ordinaire.

L'*Abc* offre, on le sait, l'intéressante particularité que les formes grammaticales y sont souletines ou plutôt bas-navarraises. J'y voyais une preuve de plus que ce petit volume était spécialement destiné à la Basse-Navarre et à la Soule. M. Schuchardt met le fait

en doute; il me paraît absolument certain cependant: l'épître, qui est en tête, est adressée « à ceux qui ont charge d'enseigner et aux supérieurs » ; ce livre était donc, pour ainsi dire officiellement, destiné aux écoles publiques, et il ne pouvait évidemment être employé ainsi que dans les pays soumis à l'autorité de Jeanne d'Albret, c'est-à-dire en Soule et en Basse-Navarre.

On aura remarqué que j'appelle toujours « Liçarrague » le traducteur des documents publiés à La Rochelle en 1571; MM. Schuchardt et Linschmann lui donnent le nom de « Leiçarraga », sous prétexte sans doute qu'il écrit lui-même ainsi son nom dans ses épîtres dédicatoires basques. L'argument me paraît faible et fort peu probant. Le véritable nom d'une personne est celui qu'elle porte dans la langue officielle de son pays, dans les actes publics qui la concernent : or, quelle que soit la forme basque de son nom, il est certain que le savant ministre de la Bastide a toujours été appelé « Jean de Liçarrague »: son nom n'est autrement écrit ni par de Thou (1582), ni par Bordenave (fin du XVIe siècle, avec *ss* pour *ç*), ni dans les registres de la Chambre ecclésiastique de Béarn (à la date de 1573), ni dans tous les anciens documents où il est parlé de lui ; tous les écrivains postérieurs, y compris les Basques (Pouvreau, Haraneder, Larramendi, Hiribarren, etc.), lui ont conservé le nom de « Liçarrague ». A Briscous même, le nom existe encore sous

cette forme parmi les «lieux-dits», et j'ai eu plusieurs fois affaire, comme Garde Général des Forêts, avec un charpentier, descendant peut-être du Ministre de Jeanne d'Albret, qui s'appelait et signait « Liçarrague ». Écrire Leiçarraga, c'est donc faire, à mon avis, du pédantisme. Pourquoi ne pas écrire aussi *Bescoitze* (ou plutôt *Berazcoitze*) pour « Briscous » ?

Les observations ci-dessus n'enlèvent rien à l'importance et à la valeur du livre de MM. Schuchardt et Linschmann qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques publiques et dont aucun amateur de basque ne saurait se passer désormais.

Julien VINSON.

N.B. — M. E.-S. Dodgson a répondu, en sept pages (p. 37 à 43, à la suite d'un article sur le verbe dans le Catéchisme guipuzcoan de 1713), aux critiques que M. Schuchardt a faites de ses publications relatives à Liçarrague. Il intitule cette réponse *venoms antidote*. Il prétend que beaucoup des fautes signalées sont de mon fait, parce que je ne lui ai pas envoyé un assez grand nombre d'épreuves, parce que j'ai écourté ses *corrigenda*, etc., etc. Je ne m'attarderai pas à me justifier, mais M. Dodgson devrait savoir qu'un journal ne se fait pas comme un livre.. Quant au fond de son *antidote*, il est vraiment étrange que M. Dodgson se plaigne si vivement, lui qui s'est érigé de son chef le censeur général des études basques, qui a fait de longs voyages tout exprès pour découvrir une inexactitude ou une coquille, qui a attaqué sans aucune mesure et sans rien considérer depuis le premier des basquisants jusqu'au dernier! Qui pourrait s'émouvoir aujourd'hui de ses récriminations ? *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?* J. V.

Zeitschrift zür vergleidende Sprachforschung... von E. Kuhn und J. Schmidt. *Gütersloh*, 1901, t. XXXVII (nouv. série, t. XVII), 2e livraison, p. 157-276.

Contient : *Eine Wortgruppe bei Verrius Flaccus*, par O. Lagercrantz, p. 157-177 ; *Lateinische Worterklaerungen*, par le même, p. 177-189 ; *Zur den lykischen Inschriften*, par Holger Pedersen, p. 189-207 ; *Rig-Véda*, vii-33, par Edward V. Arnold, p. 207-219 ; *Zur Lehre von den Aktionsarten*, par H. Pedersen, p. 219-250 ; *Hibernica*, par Whitley Stokes, p. 250-261 ; *Wackernagels Gesetz im Slavischen*, par Elof Nilsson p. 261-264 ; *Slavische Miscellen*, par P. Lorentz, p. 264-274 ; *Zum lateinischen Wandel von* ov *in* av, par Paul Kretschmer, p. 274-296.

J. V.

Grammaire cantabrique basque, par Pierre d'Urte (1712)... publiée... par le Rev. W. Webster, de Sare. — *Bagnères-de-Bigorre*, impr. D. Bérot, 1900, gr. in-8°, 4-viij-5 à 568 p.

Tiré à cent exemplaires. Extrait du *Bulletin de la Société Ramond* (1896-1900). Publié en grande partie aux frais de M. Antoine d'Abbadie.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'utilité de cette publication due au zèle éclairé de notre éminent collaborateur M. W. Webster. Nous avons déjà plusieurs fois parlé de Pierre d'Urte dans cette *Revue*, et nous avons donné des spécimens de ses œuvres oubliées en

manuscrit pendant près de deux siècles, découvertes accidentellement par M. J. Rhys, le célèbre celtisant, et signalées par lui au prince L.-L. Bonaparte.

Pierre d'Urte était un assez pauvre grammairien et, quoiqu'il ait appris le latin, son éducation littéraire laissait beaucoup à désirer. Son français est assez barbare et porte trop souvent l'empreinte de sa langue maternelle : (p. 475) combien d'heures sont-elles? (p. 484) ton nom m'est oublié, (p. 499) je meurs à force de chaud, etc. L'orthographe est quelquefois fantaisiste ; ainsi, sans la traduction basque *oray* « maintenant » (lat. *horæ*), on aurait quelque peine à lire *à cette heure* dans *asteure*. Quelques mots anglais indiqueraient, si l'on n'en était certain, que la grammaire a été écrite en Angleterre : (p. 453) *ardit* « liard » traduit par *fardings* « farthing », (p. 462) *arratsaldéan* par « afternoon », etc. Une phrase (p. 445) répond plutôt aux pensées immédiates de l'auteur qu'à ses préoccupations grammaticales : « J'aurois besoin de 44 livres sterlings. »

En parcourant un peu rapidement les pages de ce volume, j'ai relevé quelques indications intéressantes sur la phonétique et la prononciation basque. D'Urte fait bien voir (p. 6) la triple prononciation du *j* : *j* fr. en Basse-Navarre (il confond avec la Soule), *jota* en Espagne et *y* en Labourd. Il dit (p. 6, 9 et 12) que *i* avec *l* ou *n* cause une liquéfaction à Saint-Jean-de-Luz et à Sare, que *tt* y représente un *t* mouillé ; par exemple

que *oillarra* « coq » s'y prononce à la française, tandis qu'ailleurs on dit *oïlarra* sans mouillement : il y a là une erreur manifeste en ce qui concerne Sare, où les *n*, les *t*, les *l* ne sont pas mouillés, et ne l'étaient certainement pas au XVIIe siècle : le mouillement est caractéristique des variétés de la côte. Certaines orthographes de d'Urte viennent d'une observation fort exacte : *etssegur* (p. 414) est bien la prononciation normale de *ez segur* « non assurément, nullement ». Quelques expressions sont remarquables : (p. 412 et 416) *doidoya* « naguère » ou plutôt « à peine », spécial à la côte. (p. 412) *gaur* « aujourd'hui », qui est proprement « ce soir, cette nuit » pour **gauz*, etc. Quelques mots mériteraient une discussion : *hobe* et *hobeago*, *urlia* « un tel », etc. Il est remarquable que d'Urte ait, comme Pouvreau d'ailleurs, absolument méconnu l'article basque et le sens spécial du suffixe *ic*. Il a résolu d'une façon ingénieuse la question de la seconde personne : pour lui *hi* est « toi », en tutoyant, *zu* « toi », sans tutoyer, et *çuec* « vous ». Ses étymologies sont naturellement extravagantes : *escualduna* « basque » est pour lui « un homme tout bras et tout main, c'est-à-dire très agissant » ; dans Saint-Jean-de-Luz, il voit l'espagnol *luz* « lumière » et y soupçonne « quelque superstition de l'Église romaine » !

La plus grande partie de l'ouvrage est formée par un exposé abondant, mais un peu confus, de la conjugaison, avec les tutoiements, les régimes indirects,

les conjonctions. D'Urte conjugue successivement les verbes intransitifs *naiz* « je suis », *nago* « je demeure », *natça* « je suis couché », *nathor* « je viens », *noha* « je vais », *nabilla* « je marche », *narrayte* « je suis, *sequor* » ; et les verbes transitifs *dut* « je l'ai », *daquit* « je le sais », *daidiquet* « je peux le faire », *daguit* « je le fais », *diot* « je le dis », *dakhart* « je l'apporte », *daramat* « je l'emporte », *diraquit* « je bous », *dirurit* « je parais », *daritçat* « il me semble, je m'appelle », *darauntçat* « je ne cesse pas de », *darit* « il me coule », *darassat* « je bavarde ». Il y a beaucoup à apprendre dans ces longues listes.

M. Webster, si bien connu déjà par ses belles études sur le pays basque, a donc rendu un grand service aux linguistes par cette intéressante publication ; il faut également savoir gré à la Société Ramond d'avoir bien voulu l'entreprendre. Malheureusement l'exécution ne répond pas tout à fait à ce qu'on aurai désiré ; l'imprimeur de Bagnères-de-Bigorre a eu plus de bonne volonté que d'expérience, et le livre n'est pas composé avec le soin et le goût qui auraient été nécessaires. La disposition typographique n'est pas toujours heureuse et la correction est parfois insuffisante. Je signalerai quelques *corrigenda* dans les préliminaires : p. v, l. 25 et 27, il faut lire « page 395 » et « p. 410 », p. 6, l. 27, gaua, etc.

M. Webster n'a eu entre les mains qu'une copie manuscrite toute récente. Un de ses amis, M. A. Clarke,

a pu collationner l'édition imprimée avec le manuscrit original que la propriétaire, Mme la comtesse de Macclesfield, a bien voulu confier pour quelques jours au département des manuscrits du British Museum. Il a pu consacrer à ce travail les journées du 22 au 26 octobre dernier ; il n'a pu collationner que les p. 77 à 364, 397 à 522, 536-538 et 543-550. C'est le résultat de ce travail qui va être publié ci-après.

Toutefois, nous avons réduit les corrections à ce qui nous a paru le plus important. Nous n'avons pas relevé les omissions ou les abus de cédilles faciles à corriger ; ni les erreurs sur les indices *m* ou *f* des formes allocutives de tutoiement qu'un peu d'habitude fait aisément reconnaître ; ni les erreurs dans les correspondances des mots basques aux mots français marqués par les lettres *a*, *b*, *c*, etc., suscrites. Les lignes sont comptées soit sur l'ensemble des pages, soit sur l'une ou l'autre des deux colonnes.

En ce qui concerne le *ç*, M. Clarke a fait remarquer que d'Urte paraît n'avoir mis les cédilles qu'après coup, et avec une certaine insouciance. Le premier copiste a pu fort bien d'ailleurs en omettre de très bonne foi un certain nombre qui sont à peine marquées sur l'original.

Quant à l'accentuation, M. Clarke dit que c'est peut-être le point où le texte imprimé diffère le plus du manuscrit ; cela tient surtout à des difficultés typographiques. Je n'ai, pour ma part, attaché aucune impor-

tance à ces différences et aux corrections indiquées, car, en labourdin, l'accent est à peu près sans aucune utilité pratique : M. Clarke fait remarquer au surplus que d'Urte le place presque toujours sur la voyelle de l'avant-dernière syllabe de chaque forme verbale.

pages	lignes	
6	27	gaua
10	11	latin se lit
80	6, 13, 14, 32	&c. (au lieu de *de*)
83	3	çaitçun, vt supra. Ici
	9, 19	&c.
	26	ou içan
	29	daquizquéön
85	2	natçaitçuen
	17	nintçaitçun &c.
86	18	içatu
	19	&c. vt supra
	32	natçaïtçularic
87	22	çaizquitealaric
88	7	çitçaicularic
89	15	çaïcunéan
90	12	çitçaïcunéan
96		demboran *et* arteragno *deoraient être mis derrière une accolade comme s'appliquant à toutes les personnes du temps*
100		*même observation pour* beçain sarri, icanagátic, *etc.*
100	2	guintezquèla
104	2	baninduan
105	13-14	Il m'... içaten... balitçait-içan... baléquit
106	26-27	quoyque je sois
106		arren, *en apposition*
107	28-29	banatçaïc

pages	lignes	
110	5	banindágo
	15	baçignaüdete
112	18-19	bitartean ou bizquitartean, *en apposition*
	27	gueroz ou guerostic, *en apposition*
114	2-4	ni baldin banágo
		hi... baldin baçaude
	19	moy etant ... ni
114-115		arren *en apposition*
116		*passim* oz (*pour* or)
	24	baciathoztenan
117	7	moy étant ...ni
119	34	gueroz
130	19	*supprimez* nind'uän
131	5	Tu pouuois
132	5	caizquizque-
133	22	Si.
142	18	Nous le...
145	10	aussi l'h en
	27	baciarraïzquiquéten
147	6	baharraïqueötec
	9	Tu nous...
150	13	banintçarrajoqueténan
	24	baçignarraïzquiqueöten
152	2	baguignarraïzquiquéän
155	5	etçuän
	7-9	ezguignen
		ezguintúän
157	d^re	náucu
158	13	Il a. harc ... du
160	24	Vous m' ...me
163	13	vën
167		içan *en apposition*
170	26	vous *à supprimer*

pages	lignes	
172	22	d. Il me
181	22	Ils te les...
	27	Laroquéten
182	12	J'auois
183	23	darocuçun
	25	darocuän
190		çeren au *en apposition*
192	11	d. me ... darotaçuna
	17	darocuçuna
193	2-3	dudána... ditudana... vt suprà
	28	que j'aurois
195	1	banitu
196	13-15	balarotçu. balaŭtçu
		balaroc
	23	Il nous les... balarozquigu
200	16-17	-çuëgu
202	17	Ils me
203	1	bietçátet
	8	ochola... bada
	27	biotçáte
	30	Les... betçáte
204	12	baçigneçát
	23	baçignóça
	26	baçignótço, baçignotça
209	10	baniquec
	19	baguinduzquéen
210	18	çiëçaat
211	4-5	çiotçoqueteät
212	22	dioçaquéçu
213	1	çietçaquéguc
	11	diëçaçúe
217	13	nieçaquetec

pages	lignes	
217	16	Ils... te... (P *à suppr.*)
218	av.-dre	ciotçaquéten
221	1	*de la sec. col. à supprimer*
226	9	cietçadatéan
227	26	dut... &c.
	28	çaitut... &c.
228	5	hors qu'on y
	19	áuquet
	dre	duques (f)
229	1	Tu... nous...
231	21	ciquenagu
	dre	ditizquenagu
233	23	daroqueçute
236	32	banaçáte
237	4	badietçatet
241	10	daquizquignan
	22	nic... naquien
245	entre 6 et 7	baçeaquizquiquetéãn (m)
247	21	badaidizquédat
249	18	-quetçute
251	8	bahaiguizqueoan
252	21	Ecin... daidiquet
256	2	baçaidiquean
258	5	Ils... les...
263	4	balaguiote
	9	baguignagui
277	12	baniakharqueoten
278	13	bacakharzquéen
279	3	baguignakharquegun
284	10	balakharqueoqueten
285	6	les. On y

pages	lignes	
293	14	badaramozcotçu
294	8	çatçuë
	14	badaramoco
295	5, 8, 10	-moco-
	13	-motçoguc
297	11-13	-moco-
298	27	-mocoçun
299	2	-moco-
	12	-mozcoan
301	8	baçiaramocoténan
302	2	-motçocoan
304	26	baçiaramategun
306	8	bacindaramaquétçu
307	17	Tu luy... bacignaramoco-
	19	-coque
	28	bacindaramagutçuque
	29	bacignaramadazquegútçu
310	8	baliaramazqueo
	17	-queguc
	18	-guquec
	19	-guquec
311	2	-tçaquec
	25, dre	-quec
330	16-17	*ajoutez* baharamazquiguquéan ou baharatçaguquéan
	18-19	*ajoutez* baharamazquiguquénan ou baharamatçaguquénan
332	25	çaquéan
336	33	Vous *à supprimer*
338	14-15	ou baçiaramazquedatenan
350	4	Il sort à moy. niri bada-
353		içaten *en apposition*
354-355		içan *en apposition*

pages	lignes	
355	15-16	*ajoutez* eztiotçonala
356		içan *en apposition*
362	13	egon. egotu
363	8	jautssi
	9	hurbill. hurbildu
	13	aurkhitçeä. aurkhi... incuntratcea
	22	Egarri içateä. egarri. egarritu
	dr^a	sassiatu ! asse içatea.
364	3	errepaussatu.
	7	jaiqui çhutic.
	8	leué çhutic ou
395	14, 21	j'aime.
397	fin	*ajoutez* Choisir. bereztea. berez. bereçi : hautatcea. hauta. hautátu.
398	entre 27 et 28	*intercalez* Deuenir. asmatçea. asma. asmátu.
	entre 31 et 32	*intercalez* Durer. Irautea. iraun
399	11	bessarcaraztéa
	n° 58	Irakhatassaraztea
400	n° 74	othoitç
	n° 82	Ethentçéa
407	5-7	Si je suis aimé. ni.. maitatua... banaïz... ou baldin... banaïz.. &c. Si tu es aimé. çu hi maitatua... baçare. ba haïz ou baldin baçare.. &c.
408	13 et suiv.	*Rectifiez ainsi*

Vouloir. nahi içatéa.
Ie veux.. nahi... dut .. &c.
I'ay voulu.. nahi... içatu dut.. &c.
Ie voudray... nahico. dut... &c.
Ie voudrois.. nahi... nuque... &c.
I'aurais voulu.. nahi... nuquen... &c.
Veuilles. duçun.. nahi.
Voulant. nahia. borondatéa.
De vouloir. Nahiz... nahizco... nahi içateaz.
&c. vt suprà d'estre. d'auoir... partout.

409	10	Erraguzquiguc

pages	lignes	
410	1	Errotçue. Errozquitçue. Errotçuete.
	2	Errozquitçuete. Dites les leur
412	5-6	lekhora. De la en hors
	7	par derrière
	7	guibeletic. en arrière. guibelera.
	16	supprimez *tard*
	17	tantôt aurkhico.
	18	Etci. tard. berandu. berandua.
	19	haguitçaldiz
413	1	subauditur. tempus. dembora
	3	guerostic. après ondoan. deuant. aitcignean. rarement. gutitan. noiçean behign. bakhan.
	4	bethierétic. *afternoon*
	7	hiruraldiz
	26	çertaco
414	4	*you... you woman*
	5	*woman*
	14	bay'ta ere.
	17	plusieurs
415	8	a b ez. hura. ez
	11	tropelan. l'un sur l'autre. elkhargainca.
416	4	gu ez
	5	beregainqui
417	4	alferric. sagem[t]
	8	auec esprit
	9	à l'aise. aïsse
	10	si vite. si. hunen. horren. hagn. *Quantitatis.*
	16	largoqui
	dr[e]	hagnitç
418	2	le moment
420	1	contra. id est
421	5	lekhora ou landan

pages	lignes	
421	15	hareragno
	19	Iaunaren guibelean
425	4	fa
		Optantis
		Ay bada.
		Vocantis
		Ori. oriçu.
		Laudantis
	10	oyeneri
426	11	naïz.sum attingens
429	11	de la maison. etcheco' ontassuna.
		le bien de la maison. atçocoa.
430	9	legueac
431	3	Ils m'ont
432	16	aïtareneco
434	6	naturel[b]
	7	noueauté[c]
	8	affamé[b]
	12	futuri[a]
	12	hesterni
	15	nouitatis
	17-18	hetaz iaquintssun
	18	orhoitçen
435	3	Luy[a]. celuy[a] la
	13	mil
	16	♁
436	9	çuhurrena
	d[re]	hambat da gaçhto.
437	1	*supprimer* gaçhto.
	3	hagnitz
	19	comūne

pages	lignes	
438	3	ou bata
	11	suppr. *l'accusatif*
	17	betheä
439	1	appauris
	5	-sunetic
441	1	on le met
443	9-12	à la fin. Aberatss aguertu nahidu vrguillutssuac. Nahiago dut...
444	8	Gazteëy
445	8	Duçun nitaz pietate'
	16	iduritcen
446	11	dietçaquihutçu
447	1	*ueulent*
	2-3	dut eguitecoä.
	14	çor' çarotanaz
448	4	Beguirauc
450	3	Ioannissi
452	9	bertceren
453	5	*subjicitur*
454	8	pressond-
	13	*suppr.* Iocoan
455	2	propioz
456	3	docte
	7	æquum
457	7	Ene obra
458	4	arratssean
460	7	munduguciaz
461	9	emazte
463	10-11	moy je viens.
464	1	*An*
	12	aïtagana
465	3-4	aïzpa baithara
469	14	Erromeess?

pages	lignes	
470	8	Harc hori
476	8	gorphutç' hilla
	10	játen
	dre	Obra hori
475	11	cer ordu
	16	erauntssi
476	7	Ene semeä
	12	Sees toy
477	7	haraco
	9	hegal'
478	7	Orratç
481	5	t'entens
	13	Aditu
	15	cer dioçun
483	21	Eztitut
486	6	lehenago
489	17	soleil par
493	16	candela
494	6	hari da
	14	Baduçuc
	20	Dembor'
495	20	agueri
496	3	Egunac
	17	iragan da.
497	8	dembor'
	14	Baratçean
498	8	afal
	19	balu
499	9	Beroaren' fortssaz
	19	iragan da
500	15	handibat
501	12	hagnitç
503	7	Iauna! Egun on'

pages	lignes	
504	9-11	esquer'
	7	çure'
511	7	Baratçera... passaiatuco
512	9	ikhusteco
514	19	bortç
515	4,7	♁
516	3	Bizquitartean
	7	gauçec
	11	asmatua
	13	eziaquigna
	14	ezpaïtaquizquite
517	4	duçu
	16	berbo'
518	16	Hirur
	20	rric
519	3	adin'
	10	gabetanic
	17	on' gau'
520	10	*jauna*
	16	dembora harida?
	17	eguitenda.
521	7	çure
536	9	arno'
547	5	baïnuque
	6	baïnituzque
549	11	baçiacussaat
	18	badacussac
555	2	Guc baditçula
	11	Ils les ont. badidutéla.
	15	bahituëla
	20	Que etc.
	Note	*italiques* sont coupées par le relieur
556	15	bacioteat. baciotenat.

pages	lignes	
556	17	mihi. da
	18	Harc badarocu
	21	badarotan
557	2-3	habet illi. ille dat.

Suomalais-ugrilaisen senran aikakauskirja. Journal de la Société Finno-Ougrienne, XVIII. — *Helsingfors*, 1900, in-8°, 20, 10, 9 et 49 p.

Contient : 1° Études ethnographiques chez les Ostiaques, par K. F. Karjalainen ; 2° Sur les Ostiaques et les Vogoules, par U. T. Sirelius ; 3° Ein weiterer Beitrag zum Tönniscultus der Esten, par Max Buch et Erwin Jürgens ; 4° Chants populaires mordvines, par H. Paasonen ; 5° Discours prononcé à la séance annuelle du 2 décembre 1899, par O. Donner (sur les progrès du Bouddhisme), 6° et 7° Rapport annuel en finnois et en français.

CORRIGENDA

pages	lignes	
3	16	Astete the Jesuit
15	4	d'en bas pl. nac = those who
26	22	1741
43	3 et 7	*usaya* et *usanza*

VARIA

L'Argot des Marins

J'ai trouvé, dans les papiers de mon père la copie ci-jointe d'un extrait du « livre de bord du trois-mâts le *Souvenir*, capitaine G. Odin » relatif à une tempête à Pondichéry. Je crois intéressant de le reproduire comme un échantillon remarquable de ce qu'on peut appeler « l'argot des marins » :

« Le lundi 8 décembre 1856, vers deux heures après midi, on signala au mât du pavillon du port de se tenir prêt à appareiller. Le vent était nord, un peu vers l'ouest, les grains violents, la mer très grosse et venant du large, le baromètre à 75,7 et baissant toujours depuis le matin. Les dispositions prises depuis deux jours ne furent pas longues : tout avait été envoyé en bas, les mâts de perroquet et tous les boute-hors de bonnettes, les panneaux condamnés, drômes, embarcations, ancres, tout était solidement serré. A quatre heures (ordre de sauver les équipages des navires hors d'état d'appareiller) : le *Souvenir*, comme un des plus rapprochés, devait envoyer à bord du *Charles Dumergue* mouillé dans le N.-E. 1/4 E. Or, il y avait danger à exécuter cet ordre (que beaucoup ont dû éluder). Quoique le temps fût très mauvais, les grains de plus en plus violents et fréquents, la mer de plus en plus grosse, et que la chute du jour approchât, des défenses, espares, amarres, etc., furent mises en dehors pour garantir l'embarcation des pitons et des chaînes d'artimon qui l'auraient infailliblement crevée avant d'être mise à l'eau, tant le roulis était effrayant. Une baleinière fut donc immédiatement amarrée et armée de six hommes. Elle alla au secours du navire en question. Le coup de canon d'appareillage tire à quatre heures 1/4. Tous les bâtiments, ou à peu près tous, mettent sous voile, excepté

le *Souvenir* et la *Sidonie* qui attendent leurs embarcations. La baleinière arrive à bord avec onze personnes qui sont immédiatement embarquées avec des bouts de corde. Il est 5 heures 1/2 et la nuit vient à grands pas. L'horizon se charge de plus en plus. Mais il reste cinq hommes à sauver. A peine le dernier Indien était-il embarqué que, malgré la mer, les grains, malgré la tempête qui approche, quoique l'embarcation trop chargée ait failli chavirer en accostant et soit à moitié remplie d'eau, personne n'hésite à repartir. Le canot part donc et revient heureusement avec le reste de l'équipage du navire anglais. Ces hommes sont hissés comme les premiers. La baleinière est crochée et hissée, non sans avaries. Un coup de mer la jette sous l'arcade et écrase le côté de bâbord. Les hommes se rattrapent aux bancs et aux garants. Aussitôt le canot hissé est saisi ; tout le monde à la manœuvre.

« Les huniers aux bas-ris sont établis, moins le perroquet de fougue. A 6 heures 50, je démaille et hisse un feu à la corne qu'on n'a pas dû apercevoir de terre, car je distinguais à peine le feu de Pondichéry à la même heure. La route à l'Est ; à 7 heures le baromètre à 75,4. Grains furieux de 7 heures à 8 heures, tangage de plus en plus dur. A 9 heures, le boute-hors de foc casse au ras de la draille du grand foc qui reste seule en place dans la moitié de son clou. Serré le grand hunier. Aussitôt fait route du S.-E. sous le petit hunier aux bas-ris, et le petit foc. Sauvé tout le grément du boute-hors, haubans, barbejoue... Ouragan déchaîné à 11 heures. La mer démontée roule sur le pont, les drômes sont soulevées. Le navire fatigue considérablement. Vers minuit, le petit hunier se défonce; on ramasse les lambeaux avec beaucoup de peine. Mis à la cape à sec de toile ; le vent au N.-E., tournant à l'Est, parfois le S.-E. 1/4 E. Le grand foc qui, jusque-là, bien serré sur son bâton et sur sa draille, avait tenu bon, commence à se déferler. La draille en filant avait cassé le hâle-bas et donné du mou dans les tours de raban de la tête. A 1 heure, dans le fort de l'ouragan, le foc part fouettant au vent, tenu par ses amarres et ses écoutes; les bagues de la têtière partent les unes après les autres et le foc se déploie dans toute sa longueur, ébranle la mâture en fouettant, fait partir le boute-hors qui vient en travers

sur le beaupré en tordant le chouque. Enfin à 3 heures, il ne reste plus que les ralingues et quelques lambeaux de toile. Pendant tout ce temps, on essaye inutilement de s'en rendre maître en envoyant en bas la drisse dépassée du mât de hune et par-dessus les étais du mât de hune. Impossible de haler la têtière au vent des drailles: tout part, tout se brise, poulies, bagues, drisses, hâle-bas, etc. Il n'y avait pas à envoyer d'hommes sur ces tronçons de mât, ni aussi à laisser porter au Sud ou au S.-O. A minuit, le baromètre était à 74,8, à 4 heures à 74,2. Le grand hunier étala jusqu'à 4 heures 1/2. A cette heure, la barre de bon de T casse au ras du bossoir, dévente le grand hunier qui est enlevé dans une minute. Il se déchire d'abord du haut en bas, puis d'un travers à l'autre en arrachant le côté de tribord, ne laissant qu'un bout de ralingue et des lambeaux sur l'écoute de bâbord, l'autre ayant décroché en battant. On hâle tout dedans en filant cette écoute.

A 6 heures, l'ouragan mollit. Accalmie de 6 heures 1/4 à 7 heures 40; profité de ce répit pour ramener le petit foc déjà à moitié dévergué. Souqué les rabans des autres voiles. Envoyé en bas les lambeaux des deux huniers, les ralingues hâchées du grand foc. La mer affreuse, le navire roulant horriblement, la mer sur le pont passant par-dessus les panneaux, etc. A 7 heures 1/2, le vent dans un grain saute à l'Ouest en furie, et l'ouragan recommence comme de plus belle de 8 heures à 2 heures de l'après-midi. Il était temps que le vent changeât. A la première heure du jour, en regardant la mer, je vis (comme je m'en doutais bien) que nous étions très près de la côte. La mer était couleur jaune sable. Grâce à Dieu, je n'eus pas besoin de préparer une ligne de sonde pour compter les minutes que nous avions à courir.

« L'ouragan passé à l'Ouest, O.-S.-O., se déchaîne donc sur nous; les mâts et les vergues sans voiles (il n'y en avait que deux et deux bien serrées) fouettaient comme des roseaux; les embarcations frémissaient sur les bossoirs tremblants. Les murailles, même celles au-dessous du pont, les parois, éprouvaient aussi une sorte de convulsion fort sensible au toucher, et le navire sans voiles à la cape, les dalots dans l'eau, tenait le vent

sans essuyer de coups de mer, gouvernant jusqu'à 10 heures au N., puis au N.-O. 1/4 N., N.-O., N.-O. 1/4 O.; le vent halait toujours le Sud. Pendant ce temps (c'est-à-dire depuis 8 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir), le baromètre monte toujours même pendant le plus fort de l'ouragan du matin successivement de 74,1 à 74,2—3—5—9, 75,3, 75,5. Nous fûmes bientôt dans une mer plus bleue; nous étions parés. A 4 heures 1/2, largué la misaine avec un ris, le petit foc envergué, et établi la benjamine. A 6 heures, le perroquet de fougue, la brigantine; fait route au N.-O. Le lendemain 10 décembre, envergué les huniers dès la pointe du jour; puis, gréé le grand perroquet; à midi 1/2, relevé Tranquebar à l'O.-N.-O. distant de 8 milles. Suivi la côte sous une voilure maniable, mouillé sur la rade de Pondichéry le 11 décembre à 4 heures du soir.

« F. Lonieux, 2e Capitaine Commandant. »

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie L. Marceau, E. BERTHAND, successeur.

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE
Dernières Publications

LE RIG-VÉDA
Texte et Traduction
NEUVIÈME MANDALA. Le CULTE VÉDIQUE du SOMA, par Paul REGNAUD.
Un volume in-8°, broché..... 25 fr.

CONTEURS ET POÈTES DE TOUS PAYS
TOMES V et VI
JULIEN VINSON
LÉGENDES BOUDDHISTES ET DJAINAS
Traduites du tamoul
Deux volumes petit in-8°, écu, broché..... 8 fr.

Lucien HEUDEBERT
Au Pays des Somalis et des Comoriens
Un vol. in-8°, de 288 pages et nombreuses illustrations hors texte
Prix..... 7 fr. 50

Gaston DUJARRIC
L'ÉTAT MAHDISTE DU SOUDAN
Préface par Henri PENSA
Un vol. in-8°, de 320 pages environ. Prix..... 7 fr. 50

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉTRANGER
VOLUME IV
Einar CHRISTIANSEN
COSMUS
Drame, traduit du Danois avec l'autorisation de l'aut. par Léon Pineau,
un vol. in-12 de 249 pages, broché. Prix..... 3 fr. 50

ÉTUDES DE GRAMMAIRE COMPARÉE
Des principes scientifiques de la
VERSIFICATION FRANÇAISE
Par RAOUL DE LA GRASSERIE
In-8°, broché..... 20 fr

DE LA CONJUGAISON PRONOMINALE
Notamment du Prédicatif et du Possessif
Par RAOUL DE LA GRASSERIE
Un volume in-8° broché, de 171 pages. Prix..... 10 fr.

DE L'ANTÉRIORITÉ DU GÉNITIF
DES MOTS AUXILIAIRES SUPPLÉTIFS ET EXPLÉTIFS
par RAOUL DE LA GRASSERIE
Un volume in-8° broché de 96 pages. Prix..... 10 fr.

Gabriel GRAVIER
VIE DE SAMUEL CHAMPLAIN
Fondateur de la Nouvelle-France
1567 - 1635
In-8° broché, portrait-carte.....

Paul SÉBILLOT
LES COQUILLAGES DE MER
Un vol. petit in-18 elzévir de 110 pages..... 3 fr. 50
Tome Ier des *Mélanges traditionnistes*, publié par Paul Sébillot et Julien Vinson.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES
Notes de Sociologie Maghrébine
LES CÉRÉMONIES DU MARIAGE
chez les Indigènes de l'Algérie
Un volume petit in-8° elzévir..... 3 fr. 50
Tome II des *Mélanges traditionnistes*, publiés par Paul Sébillot et Julien Vinson.

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES

CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES, SUPERSTITIONS

Tome I. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un vol. ..... 5 fr. »

Tomes II-III. F.-M. LUZEL. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tome IV. G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes V-VII. J.-F. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française, 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome VIII. Ed. LANCEREAU. *L'Hitopadesa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. 1 vol. 5 fr. »

Tomes IX-X. Paul SÉBILLOT. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne,* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XI. FLEURY. *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XII. Paul SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XIII. H. CARNOY. *Littérature orale de la Picardie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XIV. E. ROLLAND. *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XV. Julien VINSON. *Le Folk-lore du pays basque.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XVI. Fr. ORTOLI. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XVII - XVIII. J. - B. WEKERLIN, *Chansons populaires de l'Alsace,* avec airs notés. 2 vol. ..... 10 fr. »

Tomes XIX-XXI. J.-F. BLADÉ. *Contes populaires de la Gascogne.* 3 vol ..... 15 fr. »

Tome XXII. Paul SÉBILLOT. *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXIII. E. PETITOT. *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXIV-XXVI. F.-M. LUZEL. *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome XXVII. C. BAISSAC. *Le Folk-lore de l'île Maurice.* Texte créole et traduction française. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXVIII. H. CARNOY et J. NICOLAÏDES. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXIX. L.-F. SAUVÉ. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXX. HERVEY DE SAINT-DENYS. *Six Nouvelles nouvelles* traduites du chinois. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXXI. G. GEORGEAKIS et Léon PINEAU. *Le Folk-lore de Lesbos.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXII. YACOUB ARTIN PACHA. *Contes populaires inédits de la vallée du Nil.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXIII-XXXIV. A. ORAIN *Le Folk-Lore d'Ille-et-Vilaine,* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XXXV. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de l'Auvergne,* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXVI. M. KLIMO. *Contes et Légendes de Hongrie,* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXXVII. Félix CHAPISEAU. *Au pays de l'Esclavage. Mœurs et coutumes de l'Afrique centrale.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXVIII-XXXIX. A. ROUSSEL. *Légendes morales de l'Inde.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tomes XL. LAISNEL DE LA SALLE. *Souvenir du vieux temps. Le Berry.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XLI. E. BLOCHET. *Les Sources orientales de la Divine Comédie.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XLII. A. ORAIN. *Contes de l'Ille-et-Vilaine.* 1 vol. 5 fr. »

Tomes XLIII. P. SÉBILLOT. *Folk-lore des Pêcheurs.* 1 vol, 5 fr. »

Tome XLIV. LAISNEL DE LA SALLE. *Souvenirs du vieux temps.* — LE BERRY. *Mœurs et coutumes.* 1 vol. in-8° broché.. .... 5 fr. »

Chalon-sur-Saône, Imprimerie Française et Orientale de L. Marceau, E. Bertrand, succ

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-QUATRIÈME

15 JUILLET 1901

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1901

SOMMAIRE DU N° 3

Pages

The life and legends of Sundara-Murtti, by rev. G.-U. Pope 221
Prabōdhacandrōdaya (suite), trad. fr. par G. Devèze. 240
L'argot de Saint-Cyr 255
Analyse des formes verbales du S. Marc basque de 1571 (suite), par E.-S. Dodgson 263
Varia. — I. La langue de nos parlementaires 301
II. Bismarck et les caractères latins 302
III. Jeu de mots homonymes 303

BIBLIOGRAPHIE

G.-U. Pope. The *Tiruvâçagam*, par J. Vinson 284
J.-M. Nallaswami-Pillay. *Sivagnânabôtham* et *Light of Grace*, par J. Vinson 288
E. Blochet. *Catalogue des manuscrits mazdéens* et *Catalogue de la collection Schefer*, par J. Vinson .. 291
Actes de la Société philologique, t. XXVIII 293
Journal de la Société Finno-Ougrienne, t. XIX 293
Pierre d'Urte. *Grammaire cantabrique*. Erratum (suite) 294

THE LIFE AND LEGENDS OF SUNDARA-MŪRTTI

The Çaiva devotee, adapted from the Periya Purāṇam.

---

§ 1. — *Sundarar's origin.*

The great Sages of the Çaiva sect in the South of India are four in number. Of these Māṇikka-Vāçagar is the oldest and incomparably the greatest. At an interval of probably a century arose Ñāna Sambandhar, Sundarar and Appamūrtti. These three lived in the time of the great struggle between the Jains and the Çaivites, which ended in favour of the latter. There was a great dissimilarity between the three sages of this later period; Sambandhar being a youth, almost a child, full of enthusiasm, gifted with a truly poetic faculty, and passing away in his earliest manhood, innocent and uncorrupted He beams upon us in the legends as a lovely character. The next, Sundarar, was of a very different type: He seems to have been remarkable for beauty of person,— his very name, which is also one of the names, or epithets of Çivan, meaning the 'beautiful'. He was addicted to pleasure, — an accomplished courtier, and man of the world. There seems indeed nothing whatever of the ascetic about him from first to last. His hymns, 100 in number, are not it seems to me of any peculiar value. Like those of Sambandhar and Appamūrtti they are decads of verses in honour of the idol worshipped at each shrine visited by the sage, as a sacred bard. We may say, once for all, that the circumstances and traditions connected with the great collection called the

Dēvāram do not impress us with any conviction of the genuineness of the great majority of these songs. About a score of them are striking hymns.

The story of Sundarar begins before his appearance in South India. He was one of the host of Çiva in Kailāsam, — (on the *silver hill*) — his name being Hālāla-Sundara (an epithet of Çiva; Tiru-Vāçagam, XII, 9), and was one of the especial favourites of Çiva. One day as he was walking in the flower garden belonging to the goddess, he saw two maidens, attendants upon Pārvathi, or Umā, who were plucking flowers for her garland. He immediately became enamoured of the lovely damsels, and in a state of great bewilderment presented himself before his master, who at once recognised the fact that evil desires and passions were alive in his servant's soul. He accordingly told him that, because it was so, he must descend to earth and be born a man in the southern land, where he can in due time marry the girls with whom he is in love, they having also been sent down to sojourn on earth. Sundarar adores his master and says, 'our Lord, since I have yielded to evil impulses that must for a time separate me from Thy sacred feet, when I am on earth deign at times to appear to me, and make me and keep me ever Thy faithful servant and devotee'.

This Çivan promises to do, — and so Sundarar quits for a time the bliss of Paradise, to expiate (very strangely) his sin.

§ 2. — *His birth and early history.*

There is a district in the Southern Tamil country named *Tirumunai-pāḍi*, and a town in it called Nāval-ūr. In this village lived a Çaiva devotee whose name was Çaḍai-yanār, and his wife, a most virtuous and saintly woman, was called Içai-ñāniyār. He was born as the son of this worthy pair.

When but a child he attracted by his beauty the attention of the king of the district, who begged him from his father and brought him up as his own son. This did not however prevent him from observing all Brāhmanical usages, and from reading the sacred Vedas. He thus grew up both an accomplished courtier and a learned sage. When the time came for his marriage his parents arranged for his union with an unexceptionable bride, and on the appointed day in great state he repaired to the lady's house for the performance of the marriage ceremonies. At that time Çivan, ever mindful of his servant, and cognizant of all deeds and of all events, came down from Kailāsaṁ to fulfil his promise, and presenting himself in the marriage-hall disguised as a poor Çaiva mendicant, addressed the brāhman ministrant with the words: 'This marriage cannot proceed, for I have a complaint to make, and a claim to urge. The bridegroom is my SLAVE, and was sold to me by his grandsires. The deed of sale with signature is here.' To this Sundarar naturally replied 'Was it ever known that a brāhman was sold as a slave to another brāhman? Go, madman.' The disguised god replies: 'Whether I be a madman or a demon matters not. Abuse me to thy heart's content; but the suit is not so settled, nor my claim refuted.' It may be observed that 'Madman' is the phrase continually applied to Çivan as the wandering mendicant. This occurs frequently in the Sacred Songs of the ascetics (Cf. note I to Tiru-Vāçagam and 5). A great dispute hereupon arose, in the course of which the unknown mendicant exhibited a document purporting to be a deed executed by Sundarar's grandfather making over himself with his entire clan to the Brāhman as his absolute slaves. This deed Sundarar indignantly pronounces to be an absurd forgery, for '*no Brāhman can ever be a slave*'; and tears up the document. The claimant now appeals to the

village council, and Sundarar is compelled to accompany the disguised god thither to defend the suit. After much talk, the original document is produced, and the signature of the grandfather verified! The bond ran thus 'I, *Arūrān*, a Çaivite of the original stock dwelling in Tiru-Nāvalūr, make this agreement with the "Madman", who resides in *Veṇṇai-Nallūr:* myself and my posterity agree to give ourselves up to him, inwardly and outwardly, as his hereditary bondsmen'. Upon the exhibition of this bond the question arises whether the claimant was really a householder in the village, for no one seemed to know either him or his dwelling place. When the question was propounded to him he bade them follow him, and conducted them to the celebrated Çiva temple in the neighbourhood, entering which he was finally lost to view. The astounded brāhmans now perceive that the claimant was their god, and that the document simply asserted what every true Çaivite would gladly acknowledge, that outwardly and inwardly he and all his race belong to Çiva, the Supreme Blessedness! It is in very deed Sundarar's divine master who has come down from Kailāçam, has assumed this form, and resorted to this stratagem to assert and make manifest his eternal sovereignty over his servant.

Sundarar now understands it all, and rushes into the temple where stands the image of Çiva with Pārvathi his bride conjoined. Addressing this he says ' I recognise Thee, and acknowledge Thy claim, o my Master.' The god replies: 'Before, whilst thou wert my servant on the silver hill, thou didst permit thy soul to swerve from its fidelity to me, and I sent thee down to earth to rid thee of the stain. I have now interfered to prevent thee from entering into bonds which woudl entangle thy soul, and make thee more and more of the earth earthly.' The extatic rapture of Sundarar here finds ex-

pression in the poet's flowing verses, which are more copious than interesting, or (to us) edifying. Çivan replies, ' in the dispute thou hast used mighty words against me, even calling me 'Madman' and 'Deceiver'; thou shalt henceforth be called '*the mighty devotee*', and shalt mightily praise and serve me in these Tamil lands. Go forth therefore, and sing my praises in ever loving and lovely song. Song shall be thy worship.' Thus commissioned, the sage goes forth to be one of the four great Çaiva psalmists. We humbly confess after long study an utter inability to admire his poetry, the contrast between which and the powerful and pathetic verses of Māṇikka Vāçagar is striking.

§ 3. — *Sundarar's Pilgrimages.*

It would be tedious and unprofitable to trace all the various pilgrimages which henceforward occupied the time of our sage. He visited every Çiva shrine from Çithambaram to Sheally, and it is mentioned that he refrained from entering the latter town because it was the birthplace of the renowned *Ñāna Sambandhar*. This certainly is an odd reason for avoiding it, and seems to indicate a fear of being considered a rival of Sambandhar. I infer too that his date was some little time after the two other saints, Sambandhar and *Appa Mūrtti*. Some of his experiences are sufficiently grotesque: for example, he once came to a place called *Tiru-Vathigai*, where he laid himself down to sleep in the adjoining monastery porch. Soon an old brāhman came in and stretched himself by Sundarar's side. Some time afterwards the sage was aroused from slumber by feeling this old brāhman's feet pressing his head. He accordingly arose, rearranged his pallette, and again resigned himself to slumber; but again was roused by feeling the feet of his pertinacious old neigh-

bour resting on his head! He now again arose and planted himself at right angles to the restless stranger and resigned himself once more to repose. Still however, whatever position he took up, in a little while his slumbers were surely disturbed by the intrusive feet. On rising at length to expostulate, he heard a voice say 'Sundarar! knowest thou me not?' But the old brāhman had disappeared, and the sage knew now that his Master was fulfilling the promise he made to him on his quitting Kailāçam.

§ 4. — *His first marriage.*

Meanwhile one of the two damsels with whom he had been enamoured in Çivan's paradise, and whose name was *Kāmalini*, was sent down by Çivan to Ārūr, where she was born as a dancing girl, and received the name of Paravaiyār. She there grew up to be a young maiden of exceeding beauty and accomplishments, and was in the habit of visiting the temple daily with her companions, there to sing the praises of the god. On one of these occasions she was seen by Sundarar, and although they did not recognise one another, the 'ancient flame' was felt by both of them. In order to arrange for their union, it is said that Çivan himself came down and negotiated the marriage, such as it was.

This is not a very edifying episode in the Periya Purānam!

At this period Sundarar settled down to a quiet domestic life with Paravaiyār, and obtained great renown in all the neighbourhood as a devotee whose prayers and benediction were of exceeding value. Some of the neighbouring villagers were in the habit of filling Paravaiyār's storehouses with paddy and pulse of every description, and she was evidently a thrifty housewife. But famine came. The chief patron, if we may call him so, of Sundarar was a petty

chieftain of *Guṇḍai*, who on the failure of the crops appealed to Çiva especially on behalf of the Saint to whom he could no longer send the accustomed largesses. In a dream the god promised relief, and next morning the town and adjacent hamlets were filled with piles of grain rising mountain-high. The difficulty now was how to convey them to Ārūr where Sundarar lived. When information reached him of the vast heaps of grain ready for him in *Guṇḍai* he went to the temple and sang one of his celebrated decads, the refrain of which is:

' Bid these be lavishly poured forth for us'. —

Çivan accordingly sent his hosts at nightfall (reminding one of Robin Goodfellow!) who soon brought grain enough to fill the granaries not of the sage only but of all the people of Ārūr; and Paravaiyār made the distribution with great eclat.

§ 5. — *Golden gifts.*

A devotee of his is celebrated under the nome of *Kol-puli*-Nāyanār. At his earnest request Sundarar visited him and was received with extraordinary pomp, the chieftain bringing out his two daughters, whom he presents to him to be his slaves. The saint receives them with the words 'They shall be my daughters', and in the kindliest manner conversed with them and gave them presents. The incident throws light upon the habits and feelings of the time. From thence Sundarar returned home, and found that Paravaiyār was, as usual, in want of supplies, and the more so as a great feast was at hand. Accordingly he set out to the town of Pugal-ūr and going to the temple implored the assistance of the god, and afterwards retiring to the neighbouring monastery (or *choultry*), gathered together some bricks which had been brough in for repairs, and piled them up as a kind of pillow, spread

ing over them his upper garment. He thus went to sleep, and when he awoke, behold! the bricks were gold, a wonderful circumstance which he commemorated in a suitable ode. After this he made a circuit through the towns in the neighbourhood of the Kāvēri. During this circuit the king of *Urraiyūr* lost a very precious breastplate inlaid with gems; but in answer to the prayer of the saint it was restored, and put into a vessel of water used for bathing the idol. Thus, when the servant poured water upon the image the precious jewel fell out, and arranged itself around the neck of the idol, plainly indicating the god's agency in its restoration. Sometime after this he again supplicated the god (perhaps at the instigation of Paravaiyār) for another gift of money, and received what the history calls 'a pile of gold', but its nature and value are not further specified. He then went on to visit the *Konkanād*, and after a great round came to Çithambaram. One night when trying to find his way to Vriddāçalam he met an aged brāhman from whom he asked directions for the way.

The brāhman, really Çivan himself, showed it, and disappeared. Thus was the master the ever ready guide and companion of his servant. At that time the god spake to him in a voice which he heard, but saw no form, bidding him cast the gold that he was carrying about with him into the *Maṇimuttam* river, assuring him that when he required it he should find it in a certain spot in the tank in the temple of Ārūr.

Accordingly our sage returning home told his spouse that there was money given him by the god, now lying on the western side of the tank in the temple enclosure. She laughed him to scorn, but he replied 'by the grace of our god I will give it to thee' and led her to the place; where having performed all reverential ceremonies he went down into the tank to seek the gold; but the god desirous to try him, and make

the circumstance the occasion of the production of the sacred hymn, withdrew the gold from the tank; so the sage was disappointed, yet he sang a song to be found in the *Dēvāram*. Instantly the gold was restored, but on examining it it was found to be of inferior quality. This also was a trial, and after he had devoutly sung another song, he received the gold in all its purity, Paravaiyār's mouth was stopped, and her inordinate desire of money satisfied. After this the sage and his wife lived together for sometime in great comfort and peace.

§ 6. — *At various shrines.*

He now set out on a new circuit, in the course of which he came to Çīrkāṛi where he venerated the feet of Ñāna Sambandhar, but whether this means that he there met that sage, or paid veneration to some image of him, is not quite clear. In the course of this journey a remarkable circumstance happened: the sage worn out with fatigue and suffering from hunger and thirst was fainting by the way when his ever watchful master in the shape of a brāhman appeared to him under a pavilion in which everything necessary for the sage's refreshment was provided. He and all his retinue probably numbering some hundreds were fed, and after that retired to rest; but when they awoke the brāhman and the pavilion had both disappeared. This is commemorated in the Dēvāram. He then went on to Çithambaram and there worshipped Çiva '*the head* of *the assembly*'. Afterwards his wanderings led him to a place called Tiru-Kachūr, which is a few miles from Chingleput. There again nightfall found him under the outer wall of the town exhausted and famished. Çivan, the Supreme, however appears and with his mendicant bowl in his hand says, 'Remain here, and dismiss all anxiety. I will go and ask alms for you and speedily return.'

Accordingly the disguised god went to all the brāhman houses round and begged for curry and rice, and bringing these back to the famished sage placed them before him. So Sundarar praised the unknown brāhman's love, while he and his retinue ate and were refreshed. Forthwith the brāhman disappeared. Another hymn commemorates this.

His next journey was to *Kāñji*, where he worshipped the god under the name of Egambarar[1].

Here he remained for some time, and then went on to Tiru-Kalatti, the mountain where *Kaṇappa-Nāyanār*'s[2] image stands and there he offered his adoration and sang his hymn (Dēvāram, p. 1044).

§ 7. — *His entanglement with Çaṅgiliyār.*

After this he returned to Tiru-Otti-ūr.

We now come to what is the most curious episode in the sage's (?) history. At the outset of the story we find Sundarar in relation to two of the ladies of Kailāçam. One of these under the name of *Paravaiyār* has been born on earth, and, has become his wife; the other *Aninthithai* (= the Irreproachable) also was now born upon earth, in a family of the yeoman class (Veḷāḷar) under the name of Çangiliyār ('She of the chain'). On earth she grew up thoroughly devoted to the worship of her mistress Umā. In due time her parents prepared to give her in marriage to a suitable person of the tribe; but she steadily refused, saying that she was destined to belong to none but a devotee of Çiva. At length after much suffering, she finds herself installed in the temple of Tiru-otti-ūr in a suitable dwelling as a nun, or pledged devotee of the goddess, her mistress. In this retirement three

1. Tiru-Vâçagam, IX, 15; XIV, 4.
2. For this legend see Tiru-Vâçagam, X, 13, and XV, 9-12.

times every day she visited the temple to behold the deity; and, behind a veil in an appropriate recess, she employed herself in weaving garlands of flowers to adorn the sacred images. Thus it happened one day that when Sundara-Mūrthi came to the temple and looked round upon the various worshippers he went into the recess where the garlands were prepared. There, led by the hand of fate he beheld *Çangiliyār*, fell in love with her, and going forth enquired her name and learnt that she was a devotee in the service of the temple. He straightway offered his petition to his master, who in things good and bad is represented here as being the unscrupulous friend and confidant rather than the lord of his devotee. The god replied to the sage's prayer, 'She whom you ask for is the most ardently devoted ascetic of the temple; but fear not, I will give her to thee.' Accordingly at midnight when she was asleep in her cell the god appeared to her in a dream. This appearance threw her into ecstasies, and falling at his feet she cried 'Lord, what meritorious deeds have I done in former embodiments that for my salvation thou shouldst thus appear?' To this Çivan the supreme replies, 'All in *Tiru Venney-nallūr* know how I made a certain bard my servant and my companion. It is he, my friend, that prays that thou mayest be given to him as his wife. Joyously consent thou to his request!' She replies 'Thy servant, o lord, will obey thy çommand, and become the wife of this thy devoted servant; but he now lives in Ārūr in great joy and prosperity. Cause him to swear an oath that he will never desert me after our marriage.' Accordingly it was arranged that the sage should swear unalterable fidelty, which considering that Paravaiyār was still alive, seemed a difficult matter; and, in fact both he and his master knew that the oath would not and could not be kept; but, since Çangiliyār would listen to no compromise, it was agreed at the suggestion of the god that

the oath should be sworn, *not in the shrine before the sacred image*, in which case it would be binding, but under a tree in the precincts, in which case it would not be a binding oath! The god himself having suggested this, she accepted it, and accordingly the pretended oath was sworn. The next day the god appeared to the devotees of the temple in a dream, and commanded them to give Çangiliyār in marriage to his servant Sundarar, which was done accordingly.

Thus a new life begins for the sage, who is now in fact attached to Çithambaram, of which Tiru-votti-ūr is a suburb; yet he has not forgotten the lord of Ārūr; and to him he addresses a song which is celebrated; and after that, breaking his oath, leaves Tiru-votti-ūr to return to his first loves, both spiritual and earthly. But it is said that his eyes became blinded as a punishment for breaking his oath, and thus blind, but still singing with devotion the praises of the master who had, as it would seem, betrayed him into this sin of perjury, he makes his way towards Ārūr. On the road he visited several shrines specially, *ālamkāḍu*, where he saw the temple of 'the Lady of Kārikāl'[1]. He then went to Kāñji where in answer to his fervent supplications his left eye was restored. After this he went onwards from village to village, but it seems that as a further punishment he was afflicted with what would appear to have been a kind of leprosy covering the whole of his body. This however was removed in answer to his prayers, at the village of Tiru *āraḍu-turrai*, where he was directed by the god to bathe in the tank on the north side of the temple. This was the occasion for further hymns of thanksgiving. Still he was afflicted by the loss of his right eye, especially because the glory of his master in each shrine could scarce be beheld even by both eyes, and

1. See her legend in Tiru-vāçagam, VII, ver XV.

one was obviously insufficient. However, in answer to his prayers, this also was granted him, and in transports of joy, perfectly restored to himself, he reenters Ārūr. Meanwhile Paravaiyār, his first wife had heard of his infidelities, and mock-marriage, and was of course exceedingly indignant, so that when our devotee wished to return to his dwelling she refused to permit any messengers of his to enter the dwelling. In vain was the help of various mediators sought. She declared that she would die rather than be reunited to him. In this extremity the sage has recourse to his master, whom he sought again to employ in what certainly seems to us to be a most undignified occupation. It is difficult indeed to fancy 'Çiva Perumān' acting in the capacity of Sir Pandarus of Troy! However there seems to have been in this case no limit to the kindly indulgence of the master who treated the devotee invariably as a spoiled child. He accordingly paid two visits to the lady, one in the guise of a devotee, and again in his own glorious form; and she is at length appeased, Sundarar being readmitted to his home. So thoroughly has the god performed his task that when Sundarar arrives he finds his dwelling in festive array, lights gleaming and beautiful flowers shedding light and beauty, and diffusing a heavenly radiance around.

After this, for a long period he and Paravaiyār lived in all the luxury of amplest wealth: the sanctity being apparently in abeyance!

§ 8. — *Healing of Ēyar-Kōn.*

At this time a distinguished devotee of Çivan, called Ēyar-Kōn Kali-Kāma-Nāyanār, hearing that Sundarar had actually dared to employ his Master as a vile *pandar;* was naturally very angry and gave expression to his wrath in

words of contemptuous indignation against both the servant and the Master!

Çivan, the supreme, hearing of this, sent a dreadful colic as a punishment to the presumptuous devotee, and when the sufferer appealed to his compassion said to him « Only by the hand of my servant Sundarar can'st thou be healed ». The impetuous devotee indignantly refused the services of one whose conduct he had so loudly condemned, declaring that he would rather he branded with the three-pronged spear of Çivan made red hot, than allow one who had employed the god on such an unworthy errand to approach him.

However, the sage came, and was denied access to the sick man ; but forcing his way in, declared that he had come to heal. The patient, in a fury drew his sword and slew himself, rather than be healed by unworthy hands. The sage horrified took the sword, and was about to kill himself, when Çivan restored the dead man to life, and filled his mind with heavenly light, the result of which was that he sprang up and wrested the weapon from Sundarar's hand. A full explanation and reconciliation took place and from that time Ēyar-kōn became the attached friend of the sage, who paid him a long visit and then returned to Ārūr.

§ 9.—*His friend Çēraman Perumal.*

After this a new friend comes into the life of the sage. This person is called Çēramān-Perumāl-Nāyanār, who was the chieftain of Koḍuṇkōḷ. This petty king was a very remarkable devotee, and his history is related at great length. We shall only note the particulars connected with his intimacy with our sage. The first place of importance which they visited together was Vēdāraṇiyam, celebrated in the history of Ñāna Sambandhar. This chief seems to have been himself

a poet. They then went to Madura, and travelled round the Pāṇḍiyan kingdom, while the sage composed and sang lyrics at every sacred shrine. After many days spent in Ārūr, the two friends took a journey westward, and having to cross the Kāvēri, which was swollen by the rains, the sage sang one of his celebrated songs, the consequence of which was that the river divided, and standing on either side like walls of crystal permitted them to pass over dryshod. After they had sung praises to the god, the river quietly returned to its usual channel. After this Sundara-Mūrtti accompanied his friend to Koḍuṇkoḷ where he was received with royal pomp, and made a splendid progress round the little state, singing his sacred lyrics everywhere. After some time he felt an irresistible impulse to return to Ārūr, but his friend and patron resisted his departure, and only consented on the understanding that immense piles of gold, jewels, costly garments and perfumes should be sent with the sage, carried by a little army of porters. When they were on the way the hosts of Çivan disguised as robbers came and carried off all the treasure: but the sage went to the nearest temple, and sang a lyric which had such an effect that the robbers brought back the whole of their spoil and piled it up at the gate of the temple; so the wealth reached Ārūr in safety, no doubt to the great satisfaction of Paravaiyār, who was of an avaricious disposition it may be inferred. On a later occasion when Sundarar returned to visit his friend, it is said that in a certain village he heard sounds of rejoicing proceeding from one house and of mourning from the opposite one. On enquiring the reason he was told that in the house of mourning a boy of five years of age had gone to bathe in the tank with another boy about his own age; and that one of these boys had been swallowed by an alligator, while the other had escaped. The mourning in the one house was for the child

carried away in such a terrible manner; while the rejoicing in the other house was for the child that had returned safe, whom they were investing with the sacred thread! The saint was filled with compassion for the mourners, who came crowding to worship at his feet, imploring him to accept their hospitality and feeling that his presence was more than a compensation for their bereavement, and sang one of his sacred lyrics, praying that the child might be restored. Accordingly the dreaded king of death brought back the spirit of the child, reunited it to the body, and caused the alligator to bring the child thus rescued to the bank. This wonderful resurrection filled the whole countryside with wonder, and rich presents poured in, while the land rang with the praises of the illustrious visitor.

Many days after this the sage, while his host had gone to bathe, went to the temple of Tiruvañjaikaḷam, and having performed his worship with due devotion, prostrated himself before the image in an ecstasy of mystic fervour, praying in language, that might have been adapted from the song of Simeon, that he might at length be released from the bonds of earthly life and permitted again to worship at the sacred feet on the holy hill. No sooner had he offered this prayer than Çiva-Perumān, addressing all the gods, bade them in glad procession proceed to earth, and placing Sundarar on a white elephant conduct him to Paradise. This was accordingly done. All the heavenly hosts surrounded him. He was mounted upon an elephant; and with the sound of all kinds of music, amid the praises of all the gods, and showers of flowers from the sky, he was conducted along the celestial way to Kailāçam. Meanwhile the chief his friend returning saw the wondrous procession making its way through the sky, and immediately mounting his royal charger breathed into

its ear, the 'mystic five syllables'[1]. Forthwith the charger sprang into the skies overtook the elephant on which the saint was riding, and led the way to the 'silver hill'. All the choice warriors of the kingdom seeing their master taken from their sight fell upon their swords, and leaving their earthly bodies at once received the heavenly shapes of heroes, and so preceding their master waited at the gate of Paradise to welcome him and do him service. So the whole company went on, the saint still chanting his inspired song. At length at the sacred gates the sage was admitted, but his friend and attendants remained outside. Çivan received his faithful devotee and friend with warm welcome. The sage, bowing at his feet, said "The fault which banished me from hence and consigned me to an embodied existence is forgiven, and once more thou dost admit me to share thy joy with thee!" He then represented the case of the Nâyanâr who was waiting without the gate. The order was given at once for his admission, and our sage under the old title of Halâla-sundarar was made the chief of Çivan's hosts, with his friend as his second in command.

Afterwards, Paravaiyâr and Çangiliyâr, restored to their old names and positions, were gathered with the servants of Pârvathi. So they all entered into the joy of an eternal rest. To the king of the sea it was moreover given in charge that he should carry down to the Southern land the hymn which the sage had sung on the way. Thus ends the legend of the third of the Çaiva saints, or if we include Mâṇikka-Vâçagar, the fourth. It will be seen that they were very diverse in character and history.

By the readers of the four histories of Mâṇikka-Vâçagar, Sambandhar, Nâvukkaraçar and Sundara-Mûrtti, who closes

1. See Tiru-Vâçagam p. XXXIX, note II.

the series, it will be seen that these " saints " had many peculiarities and even vices which to the western mind seem most repulsive, and unsaintly. For example Sundarar in his poems uses the most unseemly familiarity in his addresses to his master. Before coming down from Kailāça he had earnestly implored the god not to forsake him in his new position; and we have seen that Çivan was continually with his faithlul devotee, who calls him ' Madman' ' Deceiver ', ' Companion ' and even ' Servant '. Something of this is seen in Māṇikka-Vāçagar's verse, but Sundara avails himself of the liberty of a spoiled child in a strange way. We may notice too an inconsistency in the history of this devotee not discernible in the others. Sundara was sent down to earth to rid himself of the dominion of the senses and to make atonement for the indulgence of undisciplined thoughts and desires. The god also appears to break off Sundara's marriage by claiming the young bridegroom as his slave; and the design of this is to prevent him from becoming a drudge to the world. Yet afterwards, the selfsame Sundarar is actually permitted to employ his master to arrange for his union with Paravaiyār, and afterwards to bring about a reconciliation when she was justly offended.

Moreover Çivan was employed to arrange a second and clandestine marriage with Aninthaiyār (or Çangiliyār); and this was accomplished by a gross deception, Sundarar swearing never to desert her, which he however did soon, with the connivance of Çiva! He swore what seemed to her a binding oath, but was not really so, because not sworn in the temple, but merely under the shade of a consecrated tree. We note these things, because the tone here is decidedly lower than that of the two former histories. Māṇikka-Vāçagar laments bitterly his imperfections and falls, but gives the idea of a devout-minded man struggling towards purity and

light. Sambandhar presents an exquisite picture of youthful devotion, reminding us of what we are familiar with in connection with the names of Samuel, Daniel and S. John the Apostle. We say this, because the character of their saints must, one would suppose, affect the conduct of the votaries of the system.

Rev. G. U. Pope, M. A., D. D.
Bailliol College, Oxford.

Note de la Rédaction. — La légende de la sainte de Kārikāl, dont il est question ci-dessus, p. 232. a été traduite en français par M. Julien Vinson et publiée dans la *Revue orientale* (année 1880, p. 117-136), d'après le *Périya Purāṇam.*

LE

LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABŌDHACANDRŌDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français du sanskrit et du prâkrit

(SUITE)[1]

QUATRIÈME ACTE

(Alors entre Amitié)

AMITIÉ. — J'ai entendu dire à Joie que ma chère compagne, Foi, est protégée par la vénérable Dévotion à Vishnu contre l'ardeur d'engloutissement de la femme de Çiva. Quand verrai-je ma chère amie? mon cœur le désire ardemment. (Elle fait quelques pas sur la scène).

(Alors entre Foi).

FOI. — (Elle dit à haute voix avec un tremblement de crainte) : Maintenant encore mon cœur tremble comme celui d'une antilope: je vois la redoutable femme de Çiva, ayant des crânes d'homme en guise de pendants d'oreille, lançant par ses regards une multitude d'éclairs, dont l'aspect est terrible par des cheveux rouges comme des flammes et dont la langue s'agite entre les dents qui sont des bourgeons et des croissants de lune.

AMITIÉ. — Ah! voici ma chère compagne, Foi, dont le cœur est agité par la crainte et qui tremble de tous ses membres comme une antilope: elle délibère sur quelque sujet

1. Voy. t. XXXII, numéro de juillet (1899), p. 230-246, et t. XXXIII, numéro de janvier (1900), p. 67-86; numéro de juillet, p. 223-239.

et ne me voit pas, bien que je sois allée au-devant d'elle. Eh bien ! je vais lui parler.

(Haut). Foi, ma très chère amie ! Pourquoi, au milieu des tortures de ton cœur, ne pas même me voir ?

Foi. — (La regardant avec un soupir): Ah! ma très chère compagne, Amitié !

« Pendant que je me trouvais entre les dents de la bouche grande ouverte de la nuit de la mort, je t'ai vue, ô amie! et toi-même tu es de nouveau dans cette même naissance[1]. »

Viens donc, embrasse-moi.

Amitié. — (Elle fait ainsi) : Amie, comment tes membres peuvent-ils, maintenant encore, trembler à cause de la femme de Çiva, dont le pouvoir magique est menacé par Dévotion à Vishnu?

Foi. — (Elle redit à voix haute): « Maintenant encore, mon cœur tremble comme celui d'une antilope: je revois la redoutable femme de Çiva, ayant des crânes d'hommes en guise de pendants d'oreille, lançant par ses regards une multitude d'éclairs, dont l'aspect est terrible par des cheveux rouges comme des flammes, et dont la langue s'agite entre les dents qui sont des bourgeons et des croissants de lune. »

Amitié. — (Avec crainte): Ah! la misérable, à l'aspect redoutable! Et qu'a-t-elle fait à son arrivée ?

Foi. — « Elle est descendue comme un faucon, et, d'une de ses mains, m'ayant saisie par les pieds et de l'autre main ayant pris Devoir, elle s'est envolée avec impétuosité dans les airs, pareille à la femelle du vautour qui tient dans ses serres deux morceaux de chair tremblante. »

Amitié. — Ah ! malheur ! Ah ! malheur ! (Elle s'évanouit).

Foi. — Amie, reviens à toi, reviens à toi.

Amitié. — (Revenant à elle). Ensuite, ensuite.

1. C'est-à-dire, tu vis encore.

Alors la déesse, en entendant notre cri lamentable, a les yeux en larmes et la pitié se glisse dans son cœur.

« Avec un froncement de sourcil redoutable, elle lance à la cruelle un regard enflammé par une colère qui fait recourber son corps d'une manière puissante; et la cruelle est tombée sur la terre, comme une montagne frappée de la foudre, ou comme un crâne qui tombe en ruine et se brise. »

Amitié. — O bonheur! En un instant ma chère amie est rendue à la vie, comme une gazelle qui tombe de la gueule d'un tigre. Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors la Déesse, après avoir réfléchi, s'est écriée : Je détruirai jusqu'à la racine Grand Aveuglement, ce maudit, ce méchant qui me méprise. Puis la Déesse m'a chargée d'une mission. — Va, m'a-t-elle dit, ô Foi! parle à Discernement et dis-lui de faire tous ses efforts pour la défaite d'Amour, de Colère et des autres. Alors se manifestera l'absence des passions, et moi, choisissant ce moment favorable je protègerai votre armée en la secourant par l'Acte de retenir son souffle et les autres; la déesse Ritambharâ[1] et les autres, grâce à l'habileté d'Apaisement et des autres, produiront la naissance de Prabōdha pour le bienheureux (Discernement) uni à la déesse Révélation. — Je suis donc partie à la recherche de Discernement; mais toi, à quoi passes-tu tes jours?

Amitié. — Nous aussi, les quatre sœurs[2], par l'ordre de Dévotion à Vishnu, nous sommes estimées des gens de bien pour le perfectionement de Discernement; car ces (gens de bien)

« Songent à moi pour l'heureux et pour le malheureux; ils songent aussi à Pitié, joyeuse aux bons et n'ayant que du mépris pour les méchants; et par ce moyen cette âme, même

1. Ritambharâ. Personnage allégorique qui ne paraît pas dans le courant de la pièce. Il en est fait seulement ici mention.

2. Ces quatre sœurs sont : Amitié, Pitié, Joie, Douleur.

souillée par les vices, tels que Passion, Cupidité, Haine et les autres, gagne la sérénité. »

Ainsi nous toutes, les quatre sœurs, nous passons nos jours à nous occuper uniquement du bonheur de Discernement. Maintenant où ma chère amie voit-elle le grand roi ?

Foi. — Voici ce que m'a dit la Déesse; il y a une contrée que l'on nomme Râdha: là, dans Cakratîrtha, qui fait l'ornement des bords du Gange, Discernement, pour sa (prochaine) union avec la déesse Révélation, s'adonne à la pénitence en soutenant à peine son souffle, et d'un cœur plein de componction, appliquant son esprit à l'étude de la Mîmânsâ[1].

Amitié. — Que ma chère amie s'en aille; moi, de mon côté, je vais accomplir ma mission.

Foi. — Qu'il en soit ainsi.

FIN DU PROLOGUE

(Alors entrent le roi[2] et le concierge du palais).

Discernement. — Ah! méchant, maudit Grand Aveuglement! De toute façon par toi les honnêtes gens sont tués. En effet

« L'insensé, quoique plongé dans elle, ne boit pas dans l'eau de l'océan de l'immortalité[3], pure, d'une grandeur infinie, sans vagues, ayant le bonheur et la pensée[4] sans tache; mais l'insensé, au prix de bien des fatigues, boit dans l'eau

1. Philosophie vèdantique.

2. C'est Discernement (Vivèka). C'est cette appellation que nous adoptons ici à la place de *rājā* qui se trouve dans le texte, afin d'éviter toute obscurité.

3. C'est-à-dire Brahmâ.

4. *Cidānanda*. On voit souvent *Satcidānanda*, qui est l'expression complète. C'est une formule propre au système vèdantique, et qui veut dire: l'être qui est l'existence, pensée et bonheur.

insipide de l'océan (du monde) qui n'est qu'un mirage : il boit, il se baigne et se réjouit, il plonge et remonte. »

Ce qui est cause de tout cela, c'est l'ignorance (où l'on est) de Grand Aveuglement, qui met en mouvement la roue de la transmigration du monde, et la cessation (de son pouvoir) ne peut venir que de la connaissance de la vérité. Car,

« Pour le renversement et le déracinement de cet arbre du monde qui est la racine de l'ignorance, il n'y a pas d'autre moyen que la connaissance de la vérité, née de l'adoration pour le Souverain roi (Viṣṇu). »

D'ordinaire, quand les gens de bien ont décidé l'accomplissement d'un projet, les dieux deviennent leurs alliés : voilà ce que disent les gens qui savent la vérité. Aussi voici les prescriptions de la déesse Dévotion à Viṣṇu : — Que l'on fasse des efforts pour la défaite d'Amour et des autres. Pour moi, mon parti est pris en votre faveur ; or, par ce moyen, Amour est tout à fait vaincu par le premier héros, Esprit Critique[1]. — Soit. Eh bien ! je vais lui donner mes ordres pour la victoire.

Vêdavati[2] ! appelez Esprit Critique.

Le Portier. — Comme le roi l'ordonne.

(Il sort et revient avec Esprit Critique).

Esprit Critique. — Ah ! le monde est renversé par ce maudit Kâma, qui ne cesse de grandir par l'idée que l'absence de réflexion est une beauté, ou plutôt c'est ce méchant Grand Aveuglement lui-même (qui cause cette ruine) En effet,

« Quand il voit la femme, qui n'est qu'une véritable poupée impure, le sage lui-même se réjouit, plein d'enivrement, et, dans son bonheur, il la loue, en disant : Elle est belle, elle a des yeux de lotus, ses hanches sont énormes, ses deux seins se dressent élevés et gros, sa bouche est un beau lotus, ses

1. En sanskr. *castuvicāra*.
2. Nom du portier.

sourcils sont pleins de beauté. — Ah ! c'est le crime d'Aveuglement. »

En outre, il n'y a pas même de repos pour les gens intelligents qui réfléchissent selon la réalité et qui se disent : La femme est faite d'une cage d'os revêtue d'une fange de chair, elle a une mauvaise odeur qui lui vient de sa nature, et son extérieur est repoussant. Il est donc bien évident que l'on a toujours attribué à la femme des qualités qu'elle ne possède point. En effet,

« Un collier de perles, liane faite de perles résonnantes, des nûpurâs d'or, des guirlandes merveilleuses de fleurs odorantes, un vêtement splendide de lin blanc, oh! tout cela, pour les gens inintelligents, devient autant de qualités chez la femme; mais, pour ceux qui regardent de l'extérieur au dedans, la femme est un enfer: c'est le nom qu'ils lui donnent. »

(En l'air [1]). Ah! méchant Amour, le dernier des êtres! Pourquoi, lorsque tu te manifestes, le monde est-il troublé et sans appui? En effet, voici ce qui se passe dans l'imagination de l'homme : il se dit :

« Elle me désire, cette jeune fille au visage de lune; elle me regarde avec plaisir, cette belle aux yeux de lotus bleu, elle désire l'embrassement de ses larges seins. »

Fi! ô insensé!

« Quelle est celle qui te désire? quelle est celle qui te regarde? O brute! la femme, formée d'os et de chair, n'y voit rien du tout; l'âme incorporelle [2] à son tour te regarde. »

Le Portier. — Par ici venez, Auguste! (Tous deux font quelques pas sur la scène).

1. On a vu plus haut que cette expression scénique était employée quand le personnage en scène ne s'adressait à aucune personne présente.

2. L'âme unique, *puñs*.

Le Portier. — Voici le grand roi qui est assis. Que votre seigneurie s'approche.

Esprit Critique. — (S'étant approché.) O roi! triomphe! triomphe ! Voici Esprit Critique qui devant toi s'incline.

Discernement. — Assieds-toi là.

Esprit Critique. — (S'étant assis.) O roi! le voici, ton serviteur, il est arrivé: favorise-le de tes ordres.

Discernement. — Notre combat avec Grand Aveuglement est commencé. Amour en est le premier héros, et par nous vous êtes désigné pour être son adversaire.

Esprit Critique. — Je suis heureux d'être ainsi honoré par mon maître.

Discernement. — Et par quelle science des armes vaincrez-vous Amour?

Esprit Critique. — Ah! déjà, en pensant qu'il faut vaincre Amour aux cinq flèches et à l'arc de fleurs, on a considéré le choix des armes. Vois:

« Je désarmerai Amour, (d'abord) en fermant très fortement, mais avec peine, la porte (des neuf sens) pour empêcher tout retour vers le souvenir des femmes et le charme de leur présence, (puis) en faisant réfléchir à plusieurs reprises sur leur déplaisante maturité et leurs corps repoussants. »

Discernement. — Bien, bien.

Esprit Critique. — Et aussi,

« S'il y a des fleuves aux grandes îles, s'il y a des montagnes dont les rochers sont polis par les eaux qui ne cessent pas d'y tomber, s'il y a des rangées de forêts aux arbres énormes, s'il y a des paroles d'apaisement venant de Vyāsa et le commerce avec les sages, que peuvent faire les femmes faites de chair et de graisse et que peut faire le dieu de l'Amour? »

Ce qui s'appelle la femme, voilà l'arme principale d'Amour aussi, quand elle aura été vaincue, l'activité de tous les autres

compagnons d'Amour, deviendra stérile et ils n'y trouveront que leur ruine. En effet,

« La lune, le sandal, les forêts de plaisance, blanches par l'éclat de la lune et qui résonnent du sourd bourdonnement des abeilles, les levers du printemps, les levers de nuages aux agréables murmures, les jours de longue durée que parfument les vents qui ont passé sur l'arbre Kadamba, les poudres odorantes... etc., qui sont tous les compagnons d'Amour, sont vaincus par la ruine de la femme. »

Mais c'est tarder beaucoup trop, que mon maître ordonne.

« Moi, en détruisant l'armée des ennemis par les Réflexions se précipitant de toute part, comme par des flèches, pareil à celui qui a pour arc Gâṇḍîva (Arjuna), je renverserai Amour, comme l'armée des Kurus abattit Sindhurâja. »

Discernement. — (Avec bienveillance.) Que votre seigneurie s'apprête donc pour la défaite des ennemis.

Esprit Critique. — Comme l'ordonne le roi.

(Alors il s'incline et sort).

Discernement. — Vêdavati ! qu'on appelle Patience pour la défaite de Colère.

Le Portier. — Comme l'ordonne le roi.

(Il sort, puis il rentre avec Patience).

Patience. — « Les sages, héros profonds comme l'océan immobile et sans tache, supportent les méchants propos et les cris d'un ennemi redoutable par les vagues du froncement de ses sourcils, assombris des ténèbres de la colère, et par ses yeux terribles et rouges comme les rayons du crépuscule. »

(Se regardant elle-même avec complaisance).

« Ce n'est pas la fatigue des paroles qu'il faudrait estimer, ni la douleur aiguë de la tête, ni la torture de l'esprit, ni la lassitude du corps, pas plus que Nuisance et les autres, dont l'emploi serait stérile, mais c'est moi seule, au contraire, que l'on doit estimer pour remporter la victoire sur Colère. »

(Tous deux font quelques pas sur la scène).

Le Portier. — Voici le roi! Que ma chère amie s'approche.

Patience. — (S'étant approchée) Triomphe, triomphe pour le roi!

Voici la servante du roi, Patience, qui s'incline par le prosternement des huit membres.

Discernement. — Asseyez-vous ici.

Patience. — (S'étant assise). Que le roi me donne ses ordres. Pour quelle cause avez-vous appelé votre servante?

Discernement. — Dans ce combat la méchante Colère doit être par toi vaincue.

Patience. — Grâce à la protection du roi, je serai capable de vaincre Grand Aveuglement lui-même, à plus forte raison Colère, qui n'est que sa servante. Aussi moi-même bientôt

« Je renverserai ce méchant, Colère, dont les yeux vomissent des étincelles, qui entrave sans raison les œuvres de la lecture des Védas, du sacrifice aux dieux et aux mânes et de mortification, comme Mahisha a renversé la déesse Durjá. »

Discernement. — O Patience! nous écoutons. Eh bien! comment se fera la défaite de Colère?

Patience. — O roi! Je vais vous le faire connaître.

« Où est le lever de Colère pour ceux dont le cœur est humide du suc de la compassion et qui se disent : Devant un homme en colère, on doit n'avoir qu'un visage souriant, et l'on doit se conduire avec sérénité ; à l'outrage on doit répondre par des paroles de prospérité ; quand on est frappé, on doit éprouver la joie de la destruction des péchés de l'âme. Malheur à l'homme dont l'âme n'a pu se vaincre ! Il sera difficile à écarter, le malheur qui s'est approché de lui par un fatal destin. »

Discernement. — Bien, bien.

PATIENCE. — O roi! par la défaite de Colère seront entièrement vaincus Nuisance, Fureur, Orgueil, Jalousie et les autres.

DISCERNEMENT. — Que votre seigneurerie aille donc se mettre dans une position forte pour s'assurer la victoire.

PATIENCE. — Comme l'ordonne le roi (Elle sort).

DISCERNEMENT. — (Au portier). Dêvavati! Qu'on appelle Contentement, victorieux du désir.

LE PORTIER. — Comme le roi l'ordonne.

(Il sort et rentre avec Contentement).

CONTENTEMENT. — (Réfléchissant — avec pitié).

« On peut prendre, si on le désire, le fruit des arbres dans toute forêt sans fatigue; en tout lieu on peut prendre l'eau froide et douce des rivières pures; on peut prendre un lit, doux au toucher, que l'on a formé de bourgeons et de lianes très douces : cependant, à la porte des gens riches, les misérables subissent tous les tourments. »

(En l'air). Oh! folie de l'homme avide! Il est certes bien difficile d'arracher (à ton cœur) cet aveuglement. En effet,

« Combien de tes entreprises ont été brisées et combien de fois n'ont-elles pas été anéanties! O brute, qui désirerais boire dans cette eau vile des océans des richesses, qui n'est qu'un mirage! Cependant l'espérance ne cesse pas (de régner) en toi, insensé! puisque ta tête, faite certainement de foudre et de rochers, n'est pas brisée cent fois. »

Cette conduite, rendue aveugle par Cupidité, étonne mon esprit. En effet,

« Insensé! tu penses toujours aux richesses, en te disant : Cette chose, que je devais avoir, elle a été acquise; mais il y en a une autre qu'il faut en plus acquérir, car celle-ci dérive de celle-là, et cette autre chose est obtenue. — Tu ne sais pas qu'en revanche ce démon, Espérance, en peu de temps

t'avalera de force tout entier, toi qu'enveloppe l'obscurité de ta cupidité sans bornes! »

De plus,

« La richesse, eh bien! soit; elle a été acquise avec peine : cependant, lorsque survient la perte de cette richesse ou ta perte, ta mort, la séparation n'en existe pas moins de deux manières. Est-ce que la non-acquisition des richesses est meilleure, dis-moi, ou bien la perte est-elle bonne? La perte du gain nous cause un grand trouble, mais non l'absence de ce gain lui-même. »

Bien plus,

« La mort se réjouit sur ta tête; constamment ce serpent redoutable, la vieillesse, te dévore; le monde est dévoré par des vautours faits de richesses. Celui qui est plongé un peu dans l'eau de l'ambroisie du Contentement, après avoir lavé par les eaux de la science cette poussière qui, née de Cupidité, s'était accrue par l'ignorance, celui-là trouve le bonheur. »

Le Portier. — Voici le maître. Que l'Auguste s'approche donc.

Contentement. — (Ayant ainsi fait). Que le maître triomphe, triomphe! Voici Contentement qui s'incline devant lui.

Discernement. — Asseyez-vous ici.

(En parlant ainsi, il le fait asseoir près de lui).

Contentement. — (S'étant assis avec modestie). Voici votre esclave : que le roi me donne ses ordres.

Discernement. — Votre seigneurie a une puissance des plus renommées : trêve de discours sur ce sujet. Votre seigneurie doit partir pour Bénarès afin de vaincre Cupidité.

Contentement. — Comme l'ordonne le roi.

« Comme le fils de Daçaratha (Râma) a vaincu le souverain des rākchasas (Râvana), aux visages divers, vainqueur des trois mondes et qui doit son accroissement à l'empri-

sonnement et au meurtre des dieux et des brahmanes, ainsi je vaincrai Cupidité nécessairement et très vite » (Il sort).

(L'âme[1] entre avec une apparence modeste).

L'Âme. — O roi ! on a obtenu d'heureux présages pour la victoire et pour le départ. Elle est proche, l'époque du départ que nous avait fait connaître l'astrologue.

Discernement. — S'il en est ainsi, que les chefs reçoivent l'ordre de partir avec l'armée.

L'Âme. — Comme l'ordonne le roi (Elle sort).

(Dans la coulisse).

« Qu'on équipe les éléphants qui, par le vin du mada tombé de leurs fentes et de leurs bosses (attirent) les bourdons enivrés; qu'on attelle aux chars les chevaux qui, dans leur rapidité, l'emportent de beaucoup sur les vents impétueux. Que les fantassins se présentent avec leurs lances qui, dans tout l'espace du ciel, font jaillir comme une forêt de lotus bleus ; (qu'ils fassent de même) les cavaliers, dont les mains puissantes jouent avec les épées. »

Discernement. — Soit. Partons, puisque nous avons obtenu d'heureux présages.

(A son serviteur). Ordonnez à mon cocher de préparer et d'amener mon char de guerre.

Le Serviteur. — Comme l'ordonne le roi (Il sort).

(Alors entre le cocher menant avec lui le char).

Le Cocher. — O roi ! Voici le char tout apprêté. Que votre seigneurie veuille y monter.

Discernement. — (Ayant fait les dispositions des présages heureux, il indique par ses gestes qu'il monte sur le char).

Le Cocher. — (Montrant la rapidité du char). O seigneur! vois, vois :

« Ces chevaux, dont on n'infère la succession des bonds que par la masse de poussière agitée, et dont l'extrémité seule

1. Skr. : *puruṣa*.

des sabots dans leur élan touche à peine la terre, ces chevaux traînent dans les airs le char, dont le bruit redoutable est celui de l'Océan baratté. »

Voici la ville de Bénarès, purificatrice des trois mondes, que nous apercevons non loin d'ici.

« Voici les sommets des palais, plus éclatants que les rayons de la lune : ils apparaissent nombreux et retentissent du bruit de l'eau qui tombe en gouttelettes des machines. Sur ces sommets cette rangée d'étendards est aussi belle qu'une rangée d'éclairs, qui diversement resplendissent aux bords des nuages sans tache de l'automne. »

Et voici non loin, à l'extrémité de la ville, les parcs, où retentit le bruit des abeilles s'attachant à chaque bourgeon, où tombent en abondance les pluies du suc de l'épanouissement des plantes, où les fleurs embaument, où les arbres ont des feuilles si denses qu'ils en deviennent noirs. Dans ce lieu (à Bénarès), les vents ressemblent à des religieux sectateurs de Çiva. En effet[1],

« Les vents sont humides de l'eau du Gange et blanchis par le pollen; ils honorent, pour ainsi dire, par les fleurs qu'ils font tomber sur leur passage, celui qui a pour diadème la lune (Çiva); ils chantent un éloge de Çiva (en retentissant) comme un bourdonnement d'abeilles; enfin ils dansent en agitant les lianes tremblantes comme des bras. »

Discernement. — (Regardant avec joie).

« Voici cette Bénarès, qui attire mon cœur en lui donnant l'éclat du bonheur suprême par la dispersion des ténèbres : c'est la ville de celui qui a pour diadème la lune; comme la science (qui délivre), c'est pour nous le lieu de la délivrance.

1. Le roi va donner l'explication de ce qu'il avance, quand il dit que les vents à Bénarès ressemblent à des religieux. On peut remarquer dans la stance suivante combien l'écrivain a eu soin de maintenir la comparaison entre les vents et les religieux.

Là, sinueux comme un collier de perles qui descend du cou de la terre, le Gange, par ses masses d'écume, l'emporte sur le mince croissant de la lune. »

Le Cocher (ayant fait quelques pas sur la scène). — O Seigneur! vois, vois: voici l'ornement des bords du Gange, le temple pur de Vishṇu le bienheureux, le Kêçava primitif.

Discernement (avec joie). — Ah!

« Le dieu est chanté par ceux qui connaissent le passé comme étant l'âme de ce lieu ; et c'est ici que s'absorbent en Vishṇu ceux qui meurent en ayant la vertu en partage. »

Le Cocher. — O Seigneur! vois, vois: voici justement Amour, Colère, Cupidité et les autres qui, en nous apercevant, fuient bien loin de ces lieux.

Discernement. — C'est ainsi. Soit. (Etant entré). Triomphe, triomphe pour le bienheureux! Nous honorons le bienheureux pour la réussite de nos désirs.

(Etant descendu de son char, il entre et regarde).

Triomphe, triomphe pour le bienheureux! O toi dont le siège d'or est parsemé de vers luisants qui sont les rayons de tes ongles brillants sur le lotus de tes pieds, qu'éclairent, rangés en cercle, les diadèmes de tous les immortels; toi qui es seul habile dans l'enlèvement de ce songe qu'est le monde pour les dévots tourmentés par la succession de cette illusion qui est la dualité apparente; toi qui as supporté le cercle étincelant des montagnes à l'extrémité de tes défenses pour sauver la terre (submergée sous les eaux) ; toi qui à tour de rôle as gravi les trois mondes; toi qui as plongé dans l'étonnement l'univers entier en secourant le peuple de Gôkula, qu'effrayait la quantité énorme de pluie tombée à l'improviste d'un terrible nuage qu'avait soulevé la colère d'Indra: ce péril, tu l'avais écarté en soulevant de tes bras puissants le mont Gôvardhana en guise de parapluie ; ô maître! Souverain d'une splendeur immense par l'effacement du minium

— rouge comme les rayons du crépuscule — du front de la foule des femmes Dâityas[1]; toi qui as plongé les trois mondes dans un vaste océan de sang qui coulait de tes deux mains aux ongles brillants et invincibles par le déchirement de la poitrine du roi des démons; toi qui élèves tes bras insignes, éclairés par l'éclat resplendissant de ton merveilleux disque, aiguisé et rendu clair sur l'amas des os du cou élevé de l'asura Kaitabha, objet de frayeur pour les trois mondes; toi qui es cher à celui dont le diadème est le croissant de la lune (Çiva); toi qui as le cou resplendissant de l'éclat d'un collier superbe de grosses perles sur ta poitrine, où sont marqués les signes de la courbure des seins gros de Lakṣmî, unie à toi par l'embrassement de ses bras pareils à des lianes, et qui était sortie de l'océan de lait baratté par la montagne-pilon que faisaient mouvoir tes bras forts; ô fils de Vikuṇṭhâ! accorde le lever de l'intelligence qui, pour les dévots, brise le trouble qu'est le monde; ô dieu! respect pour toi!

(Simulant une sortie et regardant) :

Cet endroit est tout à fait convenable: il est propre à nous servir de demeure. Donc ici-même nous établissons le quartier général.

(Tous deux sortent).

Fin du quatrième acte.

Gérard Devèze.

1. Pour dire tout simplement que le dieu a rendu veuves les femmes des Daityas, en tuant tous leurs maris. Dans tout ce qui précède, il est fait allusion au 3e avatar de Vishṇu sous la forme d'un sanglier, et au 5e sous la forme d'un nain.

L'ARGOT DE SAINT-CYR

Nous devons le vocabulaire suivant à l'amabilité d'un officier, ancien élève de l'École spéciale militaire.

Affoler (*s'*), se presser.

Aller, sortir; — *chez Paris*, sortir à Paris; — *chez famille*, sortir dans la famille.

Amphi, amphithéâtre, et par extension rassemblement, attroupement d'élèves.

Au hasard, expression qui signifie tout le contraire.

Azimuter, *répérer*, remarquer quelqu'un qui est en défaut.

Bahut (*le*), l'École de Saint-Cyr.

Bahuté, chic, élégant, important; — *note bahutée*, bonne note; — élève *tricule bahuté*, qui est entré dans un bon rang.

Bahuter un képy, l'aplatir.

Balancer, renvoyer, se débarrasser de, etc.

Baraguey, lavabo d'hiver, qui est à côté de la statue du maréchal Baraguey d'Hilliers.

Barbette, règle de bois mise dans une case pour faire tenir un effet bien régulièrement plié; épingle qui maintient en place un bouton décousu; sens le plus général : tout ce qui dépasse; — *la barbette*, le

génie; *un officier de barbette*, un officier du génie; *cours de barbette*, cours de fortifications; — *avoir le pouce en barbette*, à l'exercice, quand il n'est pas réuni aux autres doigts; — *avoir la hausse en barbette*, quand elle est relevée et non rabattue sur l'arrière, comme il est prescrit.

Barder, être affolé, avoir tout le temps des punitions ou du travail à faire.

Basane (*le*), le cheval.

Bétons, fortifications, par suite mauvaise garnison.

Boïs (*le petit*), le petit bois.

Bronze (*le*), l'artillerie.

Brute (*la*) *pompière*, le bûcheur de pompe, c'est-à-dire celui qui travaille ardemment aux choses non militaires.

Cafarder, avoir du goût : *cafarder le dessin fumiste*, avoir du goût pour le dessin de paysage; — protéger : un ancien protège un homme auprès d'autres anciens pour que ceux-ci ne le balancent pas; — *cafarder à blanc*, protéger en tout et pour tout.

Calot (*faire*), lancer son képy vers le ciel en signe de joie.

Capit, capitaine, officier de service à l'École.

Carotter, imiter; *carotter la brute*, faire la brute, faire semblant de ne pas comprendre; — *carotter le père*, être paternel; — *carotter le pieu*, rester au lit après la diane.

Case en champignon (*mettre une*), défaire la case et

suspendre tous les effets à l'unique portemanteau dont on dispose (punition).

Chambre (*corvées de*), punition.

Chapeau! lancer son képy vers le ciel en signe de joie.

Chez, à, dans; — *aller chez famille, aller chez Paris*, sortir dans sa famille, sortir dans Paris.

Chichi, synonyme de *cornard*.

Chien, sergent-major.

Chien jaune, cours de législation; — *vert*, cours d'administration; — *être couché en chien de fusil*, être couché les jambes repliées et formant un triangle au-dessus du lit.

Co (*un petit*), un ami intime, un camarade de collège, un camarade de promotion.

Colle, interrogation d'examen.

Cornard, ce qui est de trop, supplément; — confusion, trouble (d'effets ou de soldats à l'exercice; syn. *chichi*); — poussière, résidu laissé dans le creux des armes ou dans les coins de la chambre; — bouc, le cornard de Saint-Cyr est bien connu; — chocolat vendu à quatre heures de l'après-midi par les sœurs; — pain grillé au beurre, donné aux gradés par le caporal aux vivres et *rabioté* par lui; — *avoir du cornard*, avoir des galons sur la manche; — *boîte à cornard*, boîte à ordures pour la chambre.

Cornarder, se tromper à l'exercice ou ailleurs.

Cosaque, maladroit à tous les exercices.

Crampton, chemin de fer; — *officier crampton*, tout employé de chemin de fer.

Crapahu, fort, intelligent, transcendant.

Croco, élève à titre étranger.

Crête (*jaillir sur*), prendre quelqu'un en flagrant délit.

Creux (*mettre dans le*), faire *barder*; — *toucher une remise de creux*, *barder* (voy. ce mot).

Déculasser un pieu, défaire la culasse, c'est-à-dire défaire les couvertures arrangées en carré au pied du lit.

Défiler (punition), faire tirer la case et le pieu, c'est-dire faire mettre le matériel en action — punir : défiler de case, de pieu; — cacher quelque chose.

Défiloir, endroit où l'on cache quelque objet qui n'est pas réglementaire.

Dégager (*se*), chanter ou parler sur un sujet quelconque.

Démuseler (*se*), parler ou chanter.

Embusqué, rusé, habile.

Enfilé, sot, maladroit.

Énorme, original.

Évasé, original.

Exposer sa bayonnette ou son *pétoir* (punition).

Facétie, travail actif autre que l'exercice (escrime, équitation, *pète-sec*, etc.).

Fana, fanatique.

Fines, les derniers.

Fumiste, civil.
Gabarit, type, modèle.
Gabion (*être foutu comme un*), être mal équipé ou mal habillé pour l'exercice.
Galette (*sortie*), sortie générale même pour les punis.
Godillot, soulier; — *godillots de fixe*, souliers mis au pied du lit et retournés la semelle en haut.
Gogo, cours de géographie.
Goguenot, shako.
Gradaille, l'ensemble des gradés.
Grand'pendu, professeur, le commandant.
Grand'pompe, officier directeur des études.
Graviter, monter.
Hanspessoire, premier soldat.
Hommes, les nouveaux.
Huileux, élève reçu dans un bon rang.
Idoine, civil.
Insulte (*toucher l'*), être réprimandé; — *voir* l'insulte, même sens.
Insulter, réprimander.
Jaillir sur la crète, prendre quelqu'un en flagrant délit.
Jus (*avoir un*), avoir de l'audace, du toupet; — « ces hommes ont tous les jus ».
Loüp, transcendant.
Loüs (loups), petits bonshommes mobiles pour le tir réduit, instructeurs sévères faisant barder leurs hommes et astucieux pour tirer des carottes.

Marchfeld, champ de manœuvres.

Malvina, voy. *Tartelette*.

Maxi (maximum), très bonne note.

Mili (*art*), cours d'histoire militaire; — le *mili*, l'exercice.

Mini (minimum), très mauvaise note.

Museler (*se*), se taire.

Nu (*être*), avoir un bouton non boutonné, ou un vêtement déchiré.

Officier, élève de seconde année, ancien; — *officier de première année*, élève de première année qui recommence ses études.

Ours (*l'*), salle de police.

Paradis, infirmerie.

Parent (*être*), avoir pour parent un personnage influent ou connu à la *boîte* (l'École).

Pékin, le jour de la sortie de la seconde année; — *être pékin de....*, cesser de faire quelque chose; — *être pékin de melon*, avoir fini la seconde année.

Pékin do, f. 1 sou la ligne, le dernier jour de janvier. Les mois de la première année sont dits officiers; et le 1er février est un officier qui entre en ligne en ce moment.

Pelote, consigne.

Pète-sec, gymnastique.

Pétoir, fusil.

Pendu, professeur, interrogateur; — *grand pendu* (*le*), le commandant.

Père-système, le dernier de la promotion.
Pied de banc, sergent d'infanterie.
Pieu, lit.
Pique, escrime, — sergent.
Piquer l'étrangère, ne pas faire attention.
Poireau, général.
Pompe, travail non militaire; — *la grande pompe*, l'officier directeur des études; — *voir la pompe*, préparer le travail.
Pompier, celui qui travaille, qui pompe.
Ramasser, obtenir.
Ramener, obtenir.
Répéter, remarquer quelqu'un qui est en défaut.
Repiquer, recommencer.
Restaurant, réfectoire.
Rostos, becs électriques.
Sac, sergent-fourrier; — *qui n'est pas dans son sac à linge*, qui est de taille dans son sens le plus général.
Saumâtre, jeune sous-lieutenant sorti depuis peu de temps de l'École.
Séraphin (*être habillé en*), être habillé de blanc; c'est au *paradis* qu'on est habillé en *séraphin*.
Tapir, cours de topographie.
Tartelette et Malvina, femmes qui vendent des gâteaux ou des petits pains les jours de service en campagne.
Toucher tartelette, manger des gâteaux.
Toucher une remise de creux, barder (voy. ce mot).
Tout-cuit, commandant de bataillon.

Tricule, numéro matricule, chiffre, numéro, note de *Colle*. — voy. *Bahuté*.

Voleuse, débitante de tabac.

Voracer, prendre quelqu'un en flagrant délit.

Zèbre, cheval; aller à zèbre, faire du zèbre.

Zingot, préau de la cour.

Analyse des formes verbales de l'Évangile de S. Marc, traduit en basque par Jean de Liçarrague (1571).

(SUITE)

DIOT. 2. Ind: prés. s. 1e r. s. v. i. act: *erran*,
4. 18. ..., DIOT, (Hautin a mis *diot* ,) ..., *di-ie*,
5. 15. ... DIOT : (Hautin a mis *diot:*) ..., *di-ie*,

DIOTSA. 9. Ind. prés: s. 3e r. s. r. i. s. v. i. act: *erran*.

2, 10... (DIOTSA paralyticoari) ..., (il dit au paralitique,)

3. 3. Eta DIOTSA guiçon escu EYHARTUA *çuenari*, Lors il dit à l'homme qui auoit la main seche, (à comparer *escu eyhartua* aux mots *escua eyhartua* sous *çuenic*, 3. 1. Là sens est *the hand withered*. Ici c'est *the withered hand*. A nice distinction ! But the French is quite the same in both places. Cf. *gogortua* sous *duçue* 8. 17 ; et chez J. Ochoa de Arin, p. 139 « izango lizatean confessioa gaitza » = the confession would be *the bad*.

3. 5. Eta hetarát inguru BEHATURIC asserrerequin, eta hayén bihotzeco obstinationeaz CONTRISTATURIC, DIOTSA guiçonari, Et adonc les regardant à l'enuiron auec indignation, & pareillement

marri de l'endurcissement de leur cœur, dit au personnage,

5. 36. ..., DIOTSA synagogaco principalari, ... il dit au principal de la synagogue,

5. 41. Eta HARTURIC nescatcharen escua, DIOTSA, Talitha-cumi : ... Et ayans (*sic*) prins la main de la fillette, luy dit,

6. 22. ..., Reguec DIOTSA nescatchari, ..., le Roy dit à la fille

8. 29. ... Pierrisec DIOTSA,... ? Pierre..., luy dit,

9. 5. Orduan Pierrisec hitza HARTURIC DIOTSA Iesusi, Magistruà. Adonc Pierre prenant la parole dit à Iesus, Maistre,

9. 21. ... ? Eta harc DIOTSA, Haourra-danic. ... ? Lequel dit, Dès son enfance.

10. 51. ... ? Eta itsuac DIOTSA, ... ? L'aueugle dit,

14. 30. Orduan DIOTSA Isuesec, Lors Iesus luy dit,

14. 37. ... : eta DIOTSA Pierrisi, ... : & dit à Pierre,

14. 45. ..., bertan harengana HURBILDURIC DIOTSA, ..., incontinent s'approchant de luy dit

DIOTSATE. 5. Ind : prés : pl : 3e. r. s. r. i. s. v. i. a. *erran*.

2. 18. ... eta DIOTSATE, ..., & luy dirent[1],

4. 38. ..., eta DIOTSATE, ... & luy disent,

6. 37... Orduan DIOTSATE, ... Ils luy dirent[1],

8. 19. ... ? DIOTSATE, Hamabi. ...? Ils luy dirent[1], Douze.

1. L. traduit disent, le présent historique donnant plus de vie à la narration.

12. 14. Eta hec ETHORRIRIC DIOTSATE, Magistruá, Iceux estans venus, luy disent, Maistre,

DIOTSUET. 6. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl : 2e pers. v. i. a. *erran.*

6. 11. 8, 12. 9, 41, 10, 29. 12, 43. 14, 25. Eguiaz DIOTSUET, En verité ie vous di (ou) Ie vous di en verité

DIRADE. 42. Ind : prés : pl : 3e Verbe subst : & aux :

1. 21. Guero SARTZEN *dirade* Capernaum-en, Puis entrerent en Capernaum : (Avec *sartzen* on attendrait Capernaumera. Voyez plus bas 10. 46 ; 11. 15 ; 11. 27, mais cf : *diraden*, 10. 23 ; et *resumán sar ditecen*)
2. 22. Eta bertan anhitz BILDU *içan dirade* ... Et soudain plusieurs s'y assemblerent,
2. 18. ... : eta *hec* ETHORTHEN *dirade* ... : lesquels vindrent à luy,
2. 20. Baina ETHORRIREN *dirade* egunac ... Mais les iours viendront
2. 22. ..., eta çahaguiac GALTZEN *dirade*, (H. a omis la dernière virgule.)

   ..., & les vaisseaux se perdent :
3. 31, *Ethorten dirade* bada haren anayeac eta haren ama : ... Ses freres donc & sa mere viennent :
4. 15. Bada hauc DIRADE ... Et voici, ceux
4. 16. Eta hauc DIRADE ... Et voici semblablement ceux
4. 17. ..., baina IRAUTE gutitaco DIRADE : ..., bertan

SCANDALIZATZEN *dirade*. (H. a mis ber à la fin de la ligne.) ..., mais sont de petite duree :..., ils sont incontinent scandalizez.

4. 18. Eta hanc DIRADE ..., hauc DIRADE, ... Aussi ceux..., ceux-ci,... sont

4. 20. Eta hauc DIRADE... Mais voici ceux

5. 15. Eta ETHORTEN *dirade* Iesusgana, et viennent à Iesus,

6 Sommaire 3 *Baina* harçaz *dirade* SCANDALIZATZEN. 2... *Scandalizer*

7. 4. ..., IKUCIAC ezpaDIRADE, ..., s'ils ne sont lauez,

7. 15. ..., DIRADE, ..., ce sont

7. 21. Ecen barnetic, guiçonén bihotzetic ILKITEN *dirade* pensamendu gaichtoac, adulterioac, paillardiçác, HILTZECAC, (H. a mis hiltzecac,) 22,..., gaitzerraitea, Car du dedans, *c'est à dire*, du cœur des hommes, sortent mauuaises pensees, adulteres, paillardises, meurtres,... 22..., blasme,... (St-Matt.: XV, v, 19, hiltzecác,..., gaitzerraitecác.)

7. 23. Gaichtaqueria hauc guciac barnetic ILKITEN *dirade*, Tous ces maux sortent du dedans,

8. 3. ..., FLACATUREN *dirade* bidean: ecen horietaric batzu vrrundanic ETHORRI *içan dirade*. ..., ils defaudront en chemin : car aucuns d'eux sont venus de loin. (En Anglais *far-come*.)

10. 8. Eta biac IÇANEN *dirade* haraguibat. Et deux seront comme vne chair : (L. traduit *les deux*.)

10. 27... : ecen gauça guciac possible DIRADE lain-

coa[1] baithan. ...: car toutes choses sont possibles quant à Dieu.

10. 31. ..., IÇANEN *dirade* azquen[2]: eta azquenac lehen.

... seront derniers: & les derniers *seront* premiers.

10. 35. Orduan ETHORTEN *dirade* harengana ... semeac,

Adonc ... Fils... viennent à luy,

10. 46. Orduan ETHORTEN *dirade* Iericora : ... Apres ils arriuerent en Iericho :

11. 15. Eta ETHORTEN *dirade* Ierusalemera : ... Ils vindrent donc en Ierusalem :

11. 27. Orduan ETHORTEN *dirade* berriz Ierusalemera : Puis derechef ils vindrent en Ierusalem :

12. 6. ..., AHALQUE *içanen dirade* ene semearen. ..., Ils auront reuerence à mon fils.

12. 25. ... : baina IÇANEN *dirade* ceruetaco Aingueruãc beçala.

... : mais on sera comme les Anges qui sont és cieux.

13. 6. Ecen anhitz ETHORRIREN *dirade* ene icenean, Car plusieurs viendront en mon nom,

13. 7. ... : ecen *gauça hauc* EGUIN BEHAR *dirade:* (H. a mis behardirade) ..., car il faut que ces choses se facent :

1. L. traduit « dans Dieu, chez Dieu ».
2. Dans J. Ochoa de Arin on trouve *aizquen*, e. g. pp. 50, 129.

13. 8. ... : eta IÇANEN *dirade* lur IKARATZEAC lekutic lekura, eta GOSSETEAC eta nahastecamenduac : dolorén HATSEAC, hauc. ..., & y aura tremblement de terre de lieu en lieu, & famine, et troubles : ces choses *seront* commencement de douleurs. (L. traduit *les tremblements* et *les commencements*.)

13. 12. ...: eta ALTCHATUREN *dirade* haourrac aita amén contra, ... : & s'esleuerout les enfans à l'encontre des peres & meres,

13. 19. Ecen IÇANEN *dirade* egun hec *halaco* tribulatione, (On remarque *hec.*, l'accusatif, au lieu du locatif *hetan*. Voyez 16, 2 & 11, egunean = *au jour*). Car en ces iours-la il y aura *telle* tribulation

13. 22. Ecen ALTCHATUREN *dirade* Christ falsuac, Car faux christs (*sic*), ... se leueront,

13. 25. Eta ceruco içarrac ERORIREN *dirade*, eta... verthuteac IKARATUREN *dirade*. Et les estoilles du ciel cherront, & les vertus ... branleront.

13. 31. Ceruä eta lurra IRAGANEN *dirade*, Le ciel et la terre passeront,

14. 27. ..., eta BARREYATUREN *dirade* ardiac. ..., & les brebis seront esparses.

14. 32. Guero ETHORTEN *dirade*... Apres il (*sic*) viennent

16. 2. Eta guciz goiz astearen lehen egunean ETHORTEN *dirade* monumentera, (II. a mis ethor à la fin de la ligne.) Parquoy fort matin le premier iour de la sepmaine elles vindrent au monument,

16. 17. ..., lengoage berriz[1] MINÇATUREN *dirade:* ...: Ils parleront nouueaux langages.

16. 18. ..., eta SENDATUREN *dirade*. ..., & seront guaris.

DIRADELA, 4. I. q. *dirade* avec *la* conjonctif.

6. 11. ..., emequiago TRACTATUAC *içanen diradela* Sodomaco eta Gomorrhacoac iudicioco egunean, ecen ez hiri hura: ..., que ceux de Sodome & de Gomorrhe seront plus doucement traittez au iour du iugement que ceste ville — la.

9. 1. ..., ecen BADIRADELA ... batzu,... qu'il en y a aucuns

12. 26. ..., ecen RESUSCITATZEN *diradela*, ..., qu'ils ressuscitent,

13. 29. ... gauça hauc EGUITEN *diradela*, ... que ces choses se feront, (L. traduit *se font*.)

DIRADEN. 10. I. q. *dirade* avec *n* rel : & conj :

3 Sommaire 35 *Christen eguiazco ahaideac*[2] *cein* DIRADÉN (*n*. conj :) 34 *Qui sont vrais parens de Christ.*

4. 31. ... lurrean DIRADEN haci gucietaco chipiena : (*n* rel :)

..., est le plus petit de toutes les semences qui sont en la terre.

7 Sommaire 21 *Bihotzetic diraden gauçác* (*n* rel :) 21 *Ce qui procede du cœur.*

7. 15. ...: baina harenganic ILKITEN *diraden* gauçác (*n*. rel :)

1. L'instrumental indéterminé *berriz* est à la fois singulier = *par nouveau* et pluriel = *par nouveaux*. Voyez 11, 27 où il signifie *de nouveau*, *again*.

2. De *aha* = *tribu*. Cf. *ahacoa* Actes 7, 14.

...: mais les choses qui sortent de luy,

8. 33. ... laincoaren DIRADEN gauçác, (*n* rel:) ... les choses qui sont de Dieu,

10. 23. ..., O cein nequez onhassundunac (*sic*) laincoaren resumán SARTHUREN *diraden !*

(*n* conj:) ..., O qu'à grande difficulté ceux qui ont des richesses entreront au royaume de Dieu! (H. a omis une virgule après onhassundunac, qui est d'ailleurs une faute pour ontassundunac ; et la à la fin de la ligne.)

13. 1.. ... cer harriac eta cer edificioac DIRADEN *hauc.* (*n* conj:). quelles pierres & quels bastimens (H. a omis *diraden hauc.*) parce que le Français n'a pas l'équivalent de ces mots.

13. 4. ... noiz gauça horiac IÇANEN *diraden*, (*n* conj:) ... quand seront ces choses,

13. 25. ..., eta ceruëtan DIRADEN verthuteac (H. a mis *diraden* avec *n* nel:) ..., & les vertus qui sont és cieux

13. 32..., ez eta ceruän DIRADEN Aingueruëc-ere, ez eta Semeac — ere, Aitac *berac* baicen. (*n.* rel:)..., non pas mesme les Anges des cieux, n'aussi le Fils : mais le Pere. (L. traduit *qui sont au ciel*, et *sinon le Père seul.* Voyez *ditzaque*, 2, 7.)

DIRADENAC. 3. I. q. *dirade* avec *n* rel : décl: nom: passif & accus : (*nac* = *ceux, celles qui.*)

8. 83. ..., baina guiçonén DIRADENAC. (H. a mis *diradenac.*) ..., mais celles qui sont des hommes.

10. 24. ... abrastassunetan FIDA *diradenac*, ... à ceux qui se fient es richesses,

10. 31. Baina anhitz lehen DIRADENAC, (H. a mis *diradenac*) Mais plusieurs *qui sont* premiers,

DIRADENEAN. 2. I. q. *dirade* aux: avec *n* rel: décl : temporel *nean* =*quand*.

7. 4. Eta merkatutic ITZULTZEN *diradenean*, (H. a mis *itzultzen*, *diradenean*,) Et *retournans* du marché,

13. 4. ... gauça horiac guciac COMPLITUREN *diradenean*. ... quand toutes ces choses seront accomplies.

DIRADENÉC. 3. I. q. *dirade*, verbe subst: avec *n* rel: decl : nom : actif ou transitif. (*nec* = *ceux qui*.)

2. 17. ..., Osso DIRADENÉC...: baina eri DIRADENÉC Ceux qui ont santé, ... : mais ceux qui ont mal:

10. 42..., eta hayén artean handi DIRADENÉC ... : & les grans... (L. traduit « ceux qui sont grands parmi eux .»)

DIRADENETARIC. 2. I. q. *dirade*, aux : avec *n* rel : nom : décl : pl : partitif déterminé (*netaric* = *de ceux qui*.)

7. 18..., ecen campotic guiçona baithan SARTZEN *diradenetaric* deusec, ... que tout ce qui est de dehors entrant en l'homme, (On voit ailleurs que le sens propre de *deus* n'est pas tout, mais *aucune chose*, *quelque chose*, *rien*.)

12. 38... Scriba arropa lucequin EBILI NAHI *diradenetaric*, ... des Scribes, qui volontiers se pourmenent en robbes longues,

DIRADENEY. 1. I. q. *dirade*, verbe subst: avec *n*

rel: nom : décl : datif déterminé (*ney = à ceux qui*)

4. 11... : baina lekorean DIRADENEY

... : mais à ceux-la qui sont dehors,

DIRADENOTARIC. 1. I. q. *diradenetaric*, verbe subst: mais avec le démonstratif au lieu du simple article. (*notaric = de ceux qui.*)

9. 1... hemen present DIRADENOTARIC batzu,

... aucuns de ceux qui sont ici presens

DIRATENÉC. 1. Ind: fut: pl : 3e verbe subst: avec *n* rel : décl : nom :act: (*néc = ceux qui*)

13. 14... orduan Iudean DIRATENÉC,

...) alors que ceux qui *seront* en Iudee,

DIRATENEAN. 2. Ind: fut: pl : 3e avec *n* rel : décl : temporel. auxiliaire. (*nean = quand*).

12. 23. Resurrectionean bada, RESUSCITATU *diratenean*

... En la resurrection donc, quand ils seront ressuscitez,

12. 25. Ecen hiletaric RESUSCITATU *diratenean*, Car quand ils seront ressuscitez des morts,

DIRAVCVC. 1. Ind : prés: s. 3e r. s. r. i. pl: 1e pers : adr : masc : aux: act :

12. 19. Magistruá, Moysesec SCRIBATU *vkan diraucuc*, Maistre, Moyse nous a escrit,

DIRAVEAT. 1. Ind: prés: s. 1e r. s. r. i. pl : adr: masc : v. i. a. *erran*.

9. 18 ... : eta ERRAN *diraueat* hire discipuluey

... : & i'ay requis tes disciples

DIROÇVE. 1. Pot : prés : pl : 2e r. s. aux : act : (*ahal* pléonastique)

10. 38. . . . : EDAN AHAL *diroçue* . . . copá,
. . . : pouuez vous boire la coupe . . . ?

DIRUDITELA. 1. Ind: prés: pl: 3e: avec *la* participial qualifiant l'accus: v. i. passif. *irudi*. Inchauspe dit qu'il est « pour *diruditelaric*. En Soule on ne supprime jamais la terminaison *ric* ».

8. 24... arboreac DIRUDITELA . . . ressemblables à des arbres [1].

DITECEN. 3. Subj: prés: pl: 3e aux:

7. 27... haourrac RESSASIA *ditecen* : . . ., Laisse premierement les enfans estre rassasiez :

10. 24... : Iaincoaren resumán SAR *ditecen*. . . ., d'entrer au royaume de Dieu !

11. 49... COMPLI *ditecen* Scripturác. . . . que les Escritures soyent accomplies.

DITENO. 1. I. q. *diten* = *ditecen* avec *n* rel: décl: duratif (*no* = *jusqu'au temps quand*.)

13. 30..., gauça hauc guciac EGUIN *diteno*,
. . . tant que toutes ces choses soyent faites.

baDITEZ. 1. Hypothétique pl: 3e aux:

1. *Arboreac* n'est pas l'accusatif de *diruditela*. Si ce verbe était actif il exigerait un accusatif au singulier. Dans l'édition du beau livre de S. Mendiburu de 1747 que j'ai publiée à Saint-Sébastien (*Jesusen Bihotzaren Devocioa*, 526 exemplaires, 11 mai 1900; cette édition m'a coûté 905 *pesetas*). On trouve p. 26 « debotoac diruditen » = « qui semblent être », ou « que l'on figure être, dévots ». Là il pourrait être pour *irudi diraden* = qui sont conçus, ou imaginés, ou considérés. De même « diruditenac » p. 6 et 32 (*bis*); semble être passif: tandis que p. 340 « andiena diruditenac » est actif, si *andiena* n'est pas adverbial = *le plus*. *Irudi* se trouve souvent avec le verbe actif, e. g. Apoc. I, 13 : Semea irudi çuembat = un (personnage) semblable au Fils.

14. 29. ..., Baldin guciac SCANDALIZA ba*ditez*-ere, ni ez ordea.

..., Encores que tous fussent scandalisez, si ne[1] le seray-ie point.

DITV. 15. Ind: prés: s. 3e r. pl: aux: act:

2. 22.... : ezpere mahatsarnõ[2] berriac LEHERTZEN[3] *ditu* çahaguiac

... : autrement le vin nouueau rompt les vaisseaux,

4. 32. ... : eta adar[4] handiac EGUITEN *ditu*... : & fait grans rameaux,

5. 30. ..., Norc HUNQUI *ditu* ene abillamenduac ? ... : Qui a touché mes vestemens ?

5. 43. Eta hagiutz MANATU *vkan ditu*, Et leur commanda fort

7. 37. ..., Vngui gauça guciac EGUIN *ditu* : ..., eta mutuac MINÇA ERACITEN[5] *ditu*...., Il a tout bien fait : il fait que ..., & les muets parlent.

9. 12. ..., Segur Eliasec lehen ETHORRIRIC bere STATURACO *ditu* gauça guciac : ..., De vray Elie estant venu premierement restablira toutes

1. *Si ne* rappelle le Basque *ezpait* dans les formes telles que *ezpaitzaituzte* (6, 11) ; *ezpanaiz* (1, 7) ; *ezpaita* (9, 44, 46, & 148) ; *ezpaitzuen* (4, 5 & 6); où l'affirmatif *pait* rend plus négatif le préfixe *ez*.

2. Cf : *maats ardoa* = *el vino, licor de viña* à la p. 45 du Catéchisme Guipuzcoan de J. Ochoa de Arin (San Sebastián, 1713).

3. Don J. M. Bernaola dit que *larrain*, lieu où l'on bat du blé, vient de *leher-egin* = *faire rompre, make to break or burst.*

4. *Adar* signifie aussi *corne*. Cf. les *bois* d'un cerf.

5. On trouve souvent chez P. d'Urte (*La Genèse et l'Exode*), *eragiten* en sens d'*eraciten*. Est-ce une faute ?

choses : (L. traduit les mettra à leur *status*, will (*re*)-*in-state* them.)

10. 7. Hunegatic UTZIREN *ditu* guiçonac bere aita eta ama, Pour ceste cause l'homme delaissera son pere & sa mere,

12. 9. ..., eta DESEGUINEN *ditu* laborariac, ..., & exterminera ces laboureurs,

13. 20. ..., LABURTU *ditu* egun hec. ..., il a abbregé ces iours.

13. 27. Eta orduan IGORRIREN *ditu* bere Aingueruäc, eta BILDUREN *ditu* bere ELEGITUAK laur[1] haicetaric, Lequel alors enuoyera ses Anges, & assemblera ses eleus *de tous les costez* des quatres vents, (L. ne rend pas les mots en italique.)

14. 33. Eta HARTZEN *ditu* Pierris eta Iacques eta Ioannes berequin, Et prend avec soy Pierre, & Iaques, & Iean :

15. 31. ..., Berceac EMPARATU[2] *ditu*, ..., il a sauué les autres,

16. Sommaire 15 *Apostoluac ditu* PREDICATZERA *eta* BATHEYATZERA IGORTEN. 15 *lesquels il enuoye prescher & baptizer.*

DITVALA. 3. I. q. *dituc*, verbe poss. : avec *a* euph : pour *c* devant *la* participial.

9. 43. ..., ecen ez bi escuac DITUALA (H. a mis di à la fin d'une ligne et : après gehennara vv. 45 &

1. J. Ochoa de Arin, p. 135, a *lab* pour *laur*, ou *lau*. Ce mot explique-t-il *labe* = *four*, *oven* ?

2. En vieux français emparer signifie *fortifier*, *défendre*.

47)..., qu'auoir deux[1] mains,

9. 45. ..., ecen ez bi oinac DITUALA ..., qu'auoir deux[1] pieds,

9. 47. ..., ecen ez bi beguiac DITUALA, qu'auoir deux[1] yeux,

DITVANAC. 1. I. q. *dituc*, verbe poss: avec *a* euph: pour *c* devant *n* rel: pl: acc: décl: acc: pl: (*nac* = *ceux que*) 10. 21. ..., DITUANAC... tout ce que tu as, (Cf: *danak*, *diradenak* = *tous. The things which a man has* can mean *all that he has.* L. traduit *ceux q ie tu as*. En Guipuzcoan *dituanac* signifie *ceux qu'il a* et *celui* ou *celle qui les a*).

DITVC. 1. Ind: prés: s. 2e r. pl: adr: masc: aux: act: = *tu o homme*, *les as*.

11. 28. ... Cer authoritatez gauça horiaç EGUITEN *dituc ?* ..., De quelle authorité fais-tu ces choses ?

DITVC. s. Ind: prés: pl: 3e adr: masc: Verbe substantif = *ils sont*, *o homme*.

9. 23. ..., gauça guciac DITUC possible..., toutes choses sont possibles au croyant.

14. 36. ..., gauça guçiac (*sic*) possible DITUC hire[2]: ..., toutes choses te sont possibles,

DITVÇVE. 4. Ind; prés: pl: 2e r: pl: Verbe poss: & aux: act:

4. 13...? eta nolatan comparatione guciac EÇAGU-

1. L. traduit *les deux*.

2. *Hire* = *tibi* est le génitif datival, équivalent de *hiretzat*. Voyez *Duenaren* (9, 23) pour *duenarentzat*; *Duc* (9, 43 & 45 & 47), *Ditzagun* (9, 5).

TUREN *dituçue*? (Hautin a mis eçagutiren) ...? & comment cognoistrez-vous toutes les similitudes?

6. 38..., Cembat ogui DITUÇUE ? ..., Combien [1] auez-vous de pains ?

8. 5..., Cembat ogui DITUÇUE ? ..., Combien auez-vous de pains ?

14. 7. Ecen paubreac bethiere UKANEN *dituçue* çuequin, Car vous auez tousiours les poures auec vous :

DITVÇVELARIC, 2. I. q. *dituçue* verbe poss : avec *la* participial partitif.

8. 18. Beguiac DITUÇUELARIC, ... ? eta beharriac DITUÇUELARIC, Ayans des yeux, ... ? & ayans des aureilles, (L. ne traduit pas *des* mais *les*.)

DITVDAN. 2. Ind. prés : s. 1e r. pl : avec *da* euph : pour *t* devant *n* conj : aux : act :

11. 29.., cer authoritatez gauça hauc EGUITEN *ditudan*. ... de quelle authorité ie fay ces choses :

11. 33... cer authoritatez gauça hauc EGUITEN *ditudan*. ... de quelle authorité ie fay ces choses.

DITVELA. 1. I. q. *ditu* aux : act : avec *e* euph : devant *la* participial.

7. 19..., CHAHUTZEN *dituela* vianda guciac., purgeant toutes les viandes.

DITVEN. 3. I. q. *ditu* aux : act : avec *e* euph : & *n* rel : accus : pluriel.

1. 44... Moysesec MANATU *dituen* gauçac ... les choses que Moyse a commandees.

1. *Cembat* littéralement *un quel?*

13. 19. ... laincoac CREATU *dituen* gaucén CREATZE HATSETIC oraindrano, ... depuis le commencement de la creation des choses que Dieu a creées,

13. 20... : baina ELEGITU *dituen* ELEGITUACGATIC, ... : mais pour les eleus qu'il a eleus,

DITVQVEIZTEN. 1. Ind : fut: pl: 3e r. pl: aux: act: *n* rel: accus: pl: = *par lesquels*. M. Inchauspe l'appelle « synonyme et variante de *dituzketen* »

3. 28..., eta BLASPHEMATU *dituqueizten* blasphemio guciac : ..., & *toutes sortes* de blasphemes par lesquels ils auront blasphemé.

DITVZTE. 5. Ind : prés : pl : 3e r. pl : aux : act :

13. 12... : eta HIL ERACIREN *dituzté* ..., & les feront mettre à mort.

13. 22... : eta EGUINEN *dituzte* signoac eta miraculuac SEDUCITZECO, ..., ELEGITUEN-ere. ..., & feront des signes & miracles pour deceuoir, voire les eleus,

16. 17... : Ene icenean deabruac campora EGOTZIREN *dituzté*, (H. a omis le : devant Ene)... : Par mon nom, ils ietteront hors les diables.

16. 18... : Sugueac KENDUREN *dituzté* :... erien[1] gainean[2] escuac EÇARRIREN *dituzté*, Ils chasseront

1. J. Ochoa de Arin (1713) a écrit *heri* = *enfermo* (qu'il traduit p. 100 par *gajo* = *gaisho*) p. 73, 74 (du latin *feri*-re?)

2. Pour les prépositions qui se prononcent après le mot qu'ils qualifient on songe à l'Anglais « God before » « the Angelic hosts *among* »; οὐ θεῶν ἄτερ = non sine diis (Pindare, *P.*, 5, 102, presque

les serpens... : Ils mettront les mains sur les malades,

DITVZTELA. 3. I. q. *dituzte* avec *la* participial.

7. 3..., aitzinecoen ordenançác EDUQUITEN *dituztela*. ..., retenans les ordonnances des Anciens.

7. 7..., IRACASTEN *dituztela* doctrinatzat guiçonén manamenduac. ..., enseignans *pour* doctrines les commandemens des hommes.

12. 40. IRESTEN *dituztela ema* alhargunén etcheac, are luçaqui othoitz EGUIN IRUDIZ : ... Lesquels deuorent les maisons des vefues, voire en faisant semblant de prier longuement :

DITZAGUN. 1. Impér: pl : 1e r. pl: aux : act :

9. 5... : EGUIN *ditzagun* bada hirur tabernacle, bat hire, eta bat Moysesen, eta bat Eliasen[1]. ..., faisons-y donc trois tabernacles, vn pour toy, & vn pour Moyse, & vn pour Elie.

DITZáN. 2. Subj : prés : s. 2e r. pl : adr : masc : aux : act :

5. 23. ..., eta EÇAR *ditzán* escuac haren gainean, ..., & que tu mettes les mains sur elle,

11. 28. ... gauça horiac EGUIN *ditzán* ? ... que tu faces ces choses ?

DITZAQVE. 2. Pot : prés : s. 3e r. pl : aux : act :

2. 7. ... ? Norc bekatuac BARKA AHAL *ditzaque*

le Basque *atera* = *au dehors*); « visceribus *super* accumbens » Virgile, et *passim cum* avec les pronoms.

1. Remarquez *hire*, *Moysesen*, *Eliasen*, comme exemples du génitif datival, et comparez *hire* sous *duc* (9; 43, 45, 47) & *dituc* (14, 36).

laincoac berac[1] baicen ? ... ? qui est-ce qui peut remettre les pechez, sinon Dieu seul ?

3. 27. Ecin[2] nehorc borthitz baten ostillamenduac, haren etchera SARTHURIC, PILLA AHAL *ditzaque*, Nul ne peut entrer en la maisond'vn fort *homme*, & piller son mesnage,

DITZAQVEDANO. 1. Pot: fut: s. 1e r. pl: avec *da* euph: pour *t* devant *n* rel: décl: duratif; aux: act: (*no* = jusqu'au temps que.)

12. 36..., EÇAR *ditzaquedano* hire etsayac hire oinén scabella. (pour *scabellatzat*.)..., iusqu'à tant que i'aye mis tes ennemis marche-pied de tes pieds.

baDITZAT. 2. Hypothétique s. 1e r. pl: aux : act:

5. 28..., Baldin haren abillamenduac HUNQUI ba*ditzat* ber[3],

..., Si tant seulement ie touche ses vestemens,

8. 3. Eta baldin IGOR ba*ditzat* BARURIC *cein* bere etcherat, Et si ie les renuoye à ieun en leur maison, (*cein* = *qui* explique-t-il *sendas* en castillan ?)

baDOA. 1. Ind: prés: s. 3e v. i. passif *ioan*.

14. 21. Segur guiçonaren Semea baDOA, Et certes le Fils de l'homme s'en va

1. *Berac* = *seul, by himself*. Voyez *diraden*, 13, 32.

2. *Ecin* makes the sentence negative, and renders ahal more emphatic. But *ahal* with *ditzake* is already pleonastic. Some Greek manuscripts have 'Αλλ' = *But*, at the head of this verse.

3. *Ber* = *tant seulement* est la racine de *bera* = *seul, lui-même*, et de *bere* = *son, sien*. Cf. *halaber*, etc.

DRAVAT. 2. Ind: prés: s. 1e r. s. r. i. s. 2e pers: adr: masc: aux: act:

5. 23 ... : *othoitz* EGUITEN *drauat*, (L'original a *eguiten drauat*,) ... : *ie te prie*

14. 30 ..., Eguiaz ERRAITEN *drauat*..., Ie te di en verité

DRAVC. 1. Ind. prés: s. 3e r. s. r. i. s. 2e pers: adr: masc: aux: act:

11. 28... ? eta norc EMAN *drauc* authoritate hori ... ? ... ? & qui est celuy qui t'a donné ceste authorité... ?

DRAVCA. 2. Ind: prés: s. 3e r. s. r. i. s. aux: act:

2. 21...,ezpere haren compligarri berri harc EDEQUITEN *drauca* çarrari, ...: autrement le drap neuf qui a esté mis pour remplage, emporte du viel *drap*[1],

12. 36 ..., ERRAN *drauca* Iaunac ene Iaunari, ..., Le Seigneur a, (l'original porte *à*) dit à mon Seigneur,

DRAVCADANA. 1. (Dérivé de *draucat*) Ind: prés: s. 1e r. s. r. i. s. avec *da* euph: pour *t* avant *n* rel: datif décl: nom: sing: intr: (*na* = *celui à qui*). 6. 16... Ioannes nic buruä EDEQUI *draucadana*, ... ce Iean que i'ay decapité:

DRAVCATE. 2. Ind: prés: pl: 3e r. s. r. i. s. aux: act: Dans mon ouvrage sur les Epîtres de saint Paul à saint Timothée j'ai inclus par insouciance *eztraucate*, forme négative de ce mot, parmi les formes masculines.

1. L ne traduit pas *drap*. Godefroye ignore *remplage*; mais donne *rempliage*.

7. 32. Orduan PRESENTATZEN *draucate* gor... bat..., eta othoitz EGUITEN. Lors on luy amene vn sourd ... : et le prie-on

10. 34 ..., eta thu EGUINEN *draucate*, ..., & cracheront

DRAVCATELA. 1. I. q. préc : avec *la* conjonctif.

9. 13..., EGUIN *draucatela*, La virgule devant *eguin* paraît superflue ..., (et luy ont fait tout

DRAVCV. 1. Ind : prés : s. 3e r. s. r. i. pl : 1e pers : aux : act :

16. 3..., horc ALDARATUREN *drauca* harria monument borthatic ?

..., Qui nous roulera la pierre *arriere* de l'huis du monument ?

DRAVE. 2. Ind : prés : s. 3e r. s. r. i. pl : aux : act :

2. 19. Eta ERRAITEN *draue* Iesusec : Iesus leur dit,

7. 37... : gorrey[1] ENÇUN ERACITEN *draue*, ... : il fait que les sourds oyent,

DRAVEGV. 1. Ind : prés : pl : 1e r. s. r. i. pl : aux : act :

6. 37..., eta EMANEN *drauegu* IATERA ? ..., & leur donnerions à manger ? (Peut-être pour *donnerons*)

DRAVET. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl : aux : act :

13. 37..., guciey ERRAITEN *drauet*, ..., in le di à tous,

DRAVNAT. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. s. 2e pers : adr : fém : aux : act :

1. From *gogor* = hard. Cf. *hard of hearing*. See *Drauçuc* 10, 5.

6. 22..., eta EMANEN *draunat*. ..., & ie le te donneray.

6. 23. ... gucia EMANEN *draunat*, neure resumaren erdirano. ..., ie te le donneray, *voire* iusqu'à la moitié de mon royaume.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

The Tiruvâçagam, or 'sacred utterances' of the tamil poet, saint and sage Mâṇikkavâçagar; the tamil text with english translation, introduction and notes, by the rev. G.-U. Pope... *Oxford*, Clarendon press, 1900, gr. in-8°, xcix-354-84 p.

Mâṇikkavâçagar (forme tamoule de Mâṇikyavâtchaka) était un grand saint civaïste dont la légende, résumée par M. Pope, est pleine de récits merveilleux; au point de vue historique, il aurait été le premier ministre du soixante-troisième roi du Pâṇḍi, Arimarddana; ce fut sous le onzième successeur de ce prince que le Pâṇḍi fut conquis, vers l'an 1064 de notre ère, par les Tchôlas. Mânikyavâtchaka aurait donc vécu vers le huitième siècle de J.-C. On lui attribue divers ouvrages et notamment un recueil d'hymnes qui se chantent encore journellement dans les temples du sud de l'Inde : c'est précisément le *Tiruvâçagam* (skr. Çrîvâtchaka) dont M. Pope vient de nous donner une édition définitive accompagnée d'une admirable traduction. Malheureusement, cette traduction, qui est aussi exacte que possible, est en vers; elle cherche à exprimer la forme de l'original, mais elle n'est pas

aussi parfaite qu'elle serait, si elle avait été faite en simple prose.

M. Pope a laissé deux passages sans traduction. On ne s'en étonne pas, quand on connaît la susceptibilité particulière aux Anglais; mais les Français, moins faciles à effaroucher, aimeront peut-être à trouver ci-après la traduction de ces deux passages dont le premier, fort curieux, est relatif à la vie fœtale de l'homme :

P. 31 : « Au milieu de ce monde aux vastes mers, j'ai vécu dans l'activité, passant par des matrices innombrables, depuis celle de l'éléphant jusqu'à celle de la fourmi; prenant enfin la forme humaine dans la matrice de ma mère, j'ai vécu dans ce nid, embryon parfait; une lune, j'ai vécu double comme la *Terminalia bellerica* et son fruit; deux lunes, j'ai vécu unifié par la croissance; trois lunes, j'ai vécu sous une poitrine; deux fois deux lunes, j'ai vécu dans l'obscurité profonde; cinq lunes, j'ai vécu mourant; six lunes, j'ai vécu fleur souffrante; sept lunes, j'ai vécu terre affaissée; huit lunes, j'ai vécu dans la détresse; pendant neuf, j'ai vécu dans l'affliction; à la dixième lune convenable, j'ai vécu avec ma mère dans le mal de l'océan des douleurs qu'elle souffrait[1] ».

1. Ce passage est traduit ainsi par P. A. à la p. 18 de la brochure *A few hymns of Manikka Vachaka and Tayumanavar*, translated by P. A. and G.-U. Pope (Siddhanta deepika series, n° I), *Madras*, 1897, 46 p.: « Was I Saved in faultless wombs — On the seagirdled earth, elephant's womb to ant's, — Saved in

P. 257 : « O toi, dont la poitrine présente deux points brillants comme l'ardent soleil, traces laissées par la poudre odoriférante dont étaient parfumés les bouts des deux seins de la belle aux cheveux bouclés, à la taille frémissante. »

Le volume se termine par un vocabulaire, qui peut être donné comme un modèle. L'introduction et les préliminaires sont remplis de détails intéressants sur la littérature tamoule, sur les légendes locales, sur le çivaïsme, et il y a à apprendre là presque chaque ligne. Entre temps, M. Pope donne la traduction complète d'un traité dogmatique çâiva-siddhanta, le *Tiruvarut-payan* « profit de la sainte grâce », dont l'auteur paraît avoir vécu au quatorzième siècle. Cet ouvrage, qui se compose de cent *sûtras* en distiques, est recommandé par les docteurs de la secte.

M. Pope, par une sorte de coquetterie charmante, a voulu dater son nouveau livre du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance : il a commencé ses études tamoules en 1837, il y a soixante-trois ans ! Il

womb of human mother, — Saved from stroke of sterilizing worm, — Saved in the meeting of the seeds in the first moon, — Saved in their growth in the second moon, — Saved in their struggle in the third, — Saved in the great darkness of the fourth month, — Saved from the blight of the fifth moon, — Saved from the mishaps of the sixth, — Saved, looking earthwards in the seventh, — Saved in the straits of the eighth moon, — Saved in the dangers of the ninth, — Saved in the due tenth moon, — Together with the mother in a sea, — of agony struggling. » On peut voir par là combien ce morceau est obscur et difficile à traduire.

a apporté un soin tout particulier à son *Tiruvâçagam* qu'il semble regarder comme sa dernière œuvre; mais nous pouvons expérer, je crois, qu'il nous en donnera plusieurs autres encore aussi bonnes et aussi bien faites. Claudine a chanté le vieillard de Vérone qui n'avait jamais quitté le lieu de sa naissance et dont il oppose la longueur de la vie aux courses lointaines des voyageurs. M. Pope, lui, joint l'expérience de l'âge aux connaissances acquises en traversant les mers : il réunit autant de route que de vie et se présente à nous ainsi avec une double auréole. Puisse-t-il nous la faire voir bien longtemps encore !

Julien VINSON.

P.-S. J'avais adressé à M. Pope, dès la réception de son volume, les vers tamouls suivants :

Iruvin'eikaḍandaçelva
niçeittavâçagatteiyellâ . . . . . m
Varuviḷeiyâttât'pôla
mar'umojiyadanilvait . . . . . tì
Raruvin'eikaṇḍêjâṇḍat
tavat'tuḷâmuyirgaḷummeik
Kuruvin'eiyén'avaṇangik
Kur'eivilâvâjgaven'bâ . . . . . r

« Vous avez mis dans une langue étrangère, comme par un jeu accidentel, — toutes les paroles saintes chantées par le bienheureux qui a échappé aux deux activités ; — après avoir vu ce travail précieux, les

êtres qui habitent les sept univers vous — vénèrent et vous nommant leur *guru* disent : « puisse-t-il vivre heureux sans cesse ! » J. V.

Sivagnâna bôtham of Meikandadêva, translated with notes and introduction by J.-M. NALLASWAMI-PILLAI. *Madras*, 1895, in-8°, (vij)-xxxj-126 p.

Light of Grace or Thiruvarutpayan of Umâpathi Siva Charya, translated with notes and introduction by J.-M. NALLASWAMI-PILLAI. *Madras* et *Trichenapally*, 1896, in-8°, (v)-xxxij-ix p.

Il se produit en ce moment dans l'Inde, et surtout dans l'Inde méridionale, un mouvement religieux ou plutôt philosophique extrêmement important, qu'on pourrait appeler la renaissance du çivaïsme, si cette religion avait jamais cessé d'être prédominante dans ces régions. En réalité, il s'agit d'une propagande active, faite par des Indiens extrêmement distingués, élevés presque à l'européenne, en faveur de la doctrine çaiva-siddhânta. Au mois de juin 1897, un journal spécial a même été fondé dans ce but à Madras, et il est aujourd'hui en pleine prospérité[1].

On sait que le çivaïsme repose tout entier sur la con-

1. *The light of truth or Siddhanta deepika*, a monthly journal, devoted to religion, philosophy, litterature, science, etc. *Madras*, J.-M. Nagaratnam-Pillay, publisher, Blacktown. — L'abonnement est de 4 roupies (6 fr. 80) par an. — *Siddhânta dîpikâ* signifie exactement « la lampe de la perfection ».

ception des trois entités : *Pati* « le chef, Dieu, le grand tout », *Paçu* « l'âme, l'individualité », et *Pâsam* « le lien », c'est-à-dire l'ensemble des causes qui séparent le *paçu* du *pati* ; le but suprême est la libération du joug du *pâsam* et l'absorption des individualités dans le grand tout. La doctrine est exposée principalement dans quatorze ouvrages tamouls, dont les inspirateurs du mouvement en question ont publié tout récemment une édition collective[1].

Parmi ces ouvrages, le Munsiff de Namdyal, le savant *Nallasvâmi-pillei*, en a déjà traduit trois en anglais : le *Tiruñânasittyâr* (skr. Çrîdjñânasiddhi), dont la publication se poursuit dans le *Siddhânta-dîpikâ*, et les deux autres que j'annonce ci-dessus.

Le *Çivañânabôdam* (skr. *Civadjnânabôdha*) est regardé comme l'ouvrage capital. On croit qu'il a été composé, probablement au commencement du XIIIe siècle, par un ascète de *Tiruveṇṇeinallûr*, qu'on a surnommé *Meykaṇḍadêva* « le divin qui a vu la vérité ». Il l'a traduit du sanscrit, expliqué et commenté. Le texte comprend 12 sûtras qui contiennent ensemble 41 vers tamouls de quatre pieds, du mètre agaval ; Nallasvâmi nous en donne une traduction rigoureuse, en anglais, ainsi que la traduction du commentaire, et il y ajoute de nombreuses notes explicatives. Un missionnaire américain, M. H.-R. Hoi-

1. *Meykaṇḍaçâttiram* (la science qui a vu la vérité), textes et commentaires ; *Madras*, aux bureaux du *Siddhanta deepika*).

sington, en avait publié, en 1850, un résumé en 18 pages dans une revue américaine. Il peut paraître intéressant de comparer les deux traductions.

Le sûtra XI est traduit ainsi qu'il suit par M. Hoisington : « When the soul has escaped from the influence of the body and become pure, Siva will look upon it and show himself to it, just as the soul acts as the cause or power of vision to the eye. Therefore Siva, by thus revealing himself, will give his sacred foot to the soul with a love which it never forgets to exercise. » Voici la nouvelle traduction : « As the soul enables the eye to see and itself sees, so Hara enables the soul to know and itself knows. And this *adwaita* (non dualistique) knowledge and undying love will unite it to His feet. »

Le texte est ainsi conçu :

kâṇum kaṇṇukku kâṭṭum uḷam pôl
kâṇa uḷattei kaṇḍu kâṭṭalin'
ayarâ an'bin' aran' kajal çélumé

c'est-à-dire, mot à mot : « qui-voit à-l'œil qui-montre le-sens-intime comme — pour-voir le-sens-intime ayant-vu par-l'action-de-montrer — inoubliable par-une-affection de-Hara l'anneau-de-pied joindra » ou « aux pieds de Hara, parce qu'il voit le sens intime et lui fait voir, comme le sens intime fait voir à l'œil et voit, (ce sens intime) se joint d'un inoubliable amour ».

La traduction de 1895 est donc absolument supérieure à celle de 1850.

Le livre de Nallasvâmi est fort bien fait et la lecture en est éminemment instructive : l'on y trouve, outre le texte, la traduction et les notes, une savante introduction, une notice sur l'auteur, la liste des âgamas, celle des ouvrages çivaïstes tamouls fondamentaux, le texte des *çlokas* sanskrits en caractères dêvanagaris et en caractères télingas, enfin un glossaire des mots spéciaux sanskrits et tamouls.

Quant au *Tiruvarutpayan* « bénéfice de la sainte grâce », c'est un traité dogmatique en cent distiques, dont M. Pope a joint une traduction (ainsi que des commentaires) à son *Tiruvâçagam*.

Tous ces ouvrages sont indispensables à celui qui veut avoir une idée exacte de la philosophie çivaïste.

Julien Vinson.

Catalogue des manuscrits mazdéens de la Bibliothèque Nationale, par E. Blochet. *Besançon*, impr. P. Jacquin, 1900, in-8°, (iv)-132 p.

Bibliothèque Nationale. Catalogue de la collection Schefer acquise par l'État, par E. Blochet. *Paris*, E. Leroux, 1900, in-8°, (iv)-v-231 p. et 12 pl.

Un de mes amis avait posé sa candidature à l'Institut; c'est un homme supérieur, aussi fait-il également bien plusieurs choses : en dehors de ses autres ou-

vrages, on lui doit de remarquables études de bibliographie. Il crut convenable d'y faire allusion dans une conversation avec un de ses futurs collègues; mais il fut singulièrement surpris d'entendre son interlocuteur lui demander à quoi pouvaient bien servir de pareils ouvrages. Doit-on conclure de là que la Bibliographie n'est pas très appréciée à l'Institut? Pourtant, J.-Ch. Brunet a donné à l'Académie des Inscriptions la somme nécessaire pour décerner tous les trois ans un prix de 3,000 fr. à un ouvrage récent de Bibliographie savante; la manière dont ce prix a été attribué jusqu'ici ne répond peut-être pas tout à fait à ce programme... mais, passons.

J.-Ch. Brunet aurait, je crois, couronné les *Catalogues* de M. Blochet. Ce ne sont pas de secs et vulgaires inventaires, des relevés de titres, des énumérations fastidieuses; ce sont des indicateurs utiles, rédigés avec soin, et accompagnés de notes extrêmement intéressantes. Le Catalogue mazdéen surtout plaira, car il présente le tableau complet des ressources qu'offre aux éranistes notre Bibliothèque Nationale. Avec ces notes sous les yeux, les travailleurs sauront où s'adresser; ils iront au but droit, vite et bien.

M. Blochet a groupé dans un ensemble naturel des manuscrits que le caprice des classifications a dispersés dans cinq catégories différentes : le supplément persan, le fonds indien, les papiers et les manuscrits de

Burnouf, et cette *olla podrida* qu'on appelle les « nouvelles acquisitions françaises ». Les plus importants de ces manuscrits venaient d'Anquetil...

Chacun de ces volumes est accompagné d'une table on ne peut mieux faite. Le Catalogue de la collection Schefer est accompagné de *fac-simile* excellents en héliogravures.

Toutes nos félicitations au savant bibliothécaire qui est, en même temps, l'un de nos orientalistes les plus distingués.

J. Vinson.

Actes de la Société Philologique (Bulletin de l'Œuvre de Saint-Jérôme). Tome XXVIII (13e de la nouvelle série), année 1899. *Paris*, C. Klincksieck, 1900, in-8°, 307 p.

Contient, p. 1-167 : *Lexique des fragments de l'Avesta*, par E. Blochet (c'est-à-dire la liste des mots de tous les textes en langue zende qui ont été découverts depuis la publication de l'Avesta), p. 169-306 : suite de l'*Arte de la lengua maçahua* (conversations religieuses.)

J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja. — Journal de la Société Finno-Ougrienne. Tome XIX. *Helsingfors*, 1901, in-8°, (iv)-iv-200-(ij)-ix-67-42 p.

Contient : 1° *Yrjœ Wichman*, documents en langue

votiaque (proverbes, devinettes, contes); 2° *H. Paasonen*, chants tartares (ces deux recueils de textes sont accompagnés de traductions en allemand); 3° rapports et comptes rendus annuels par MM. K. P. Karjalainen, H. Paasonen, G.-J. Ramstedt et O. Donner, en suomi et en français.

J. V.

Grammaire cantabrique basque, de Pierre d'Urte, publiée par le Rev. W. Webster (voyez p. 200).

Voici le complément de l'erratum de M. Clarke :

pages	lignes	
5	3	du St Évangile natif de St Jean
	15	le *z*, l'*v*, *u* se
6	1	du son de l'*I*, *j*, *i*, *y*
	2	les *I*, *j*, *i*, *y*
	14	c'est *lh* portugais
	24	hardiesse cucusteguiä
	26	gaüa nuit
7	10	signifier la
	d^re^	partout. bay, oui, baba, febue.
8	3	le *k*
9	31	tenebres
10	12	antçara
	20	phustela
	24	ophorra. cofinaud
11	18	sukhilla. souche
12	5	phutçúä

pages	lignes	
12	9	mais elles l'ont entre deux. à cause du .T. qui les précède elles ont le son de ça
	10	pomme. dites
	17	muquitssúä
13	8-12	hire'... gueure'... egunorozco'... çordun'
	18	hire'... çure'
	23	*Iainco'
	24	lurraren
	28	*infernuetara
14	3	seculaco'
	6	Iaun'goicoa
16	29	*babaçuça*
17	4	*ezlaïlla*
19	17	*ekhondoa*
21	8	*photcóa*
	10	*bassurdéä*
23	28	*corrocogna*
	31	*maquaréla*
24	5	*herressáca*
	9	*coláca*
25	16	*gosna*
	17	*matalaça*
	25	*cutçha*
	33	*tapicerïä*
27	6	*arrópa*
28	24	*salbatcaïllea*
31	18	*parropia*
32	17	*açotea*
33	9	*olóa*
	13	*arantçéa*
	16	*elhorria*
	17	*lokharria*
	21	*haritça*

pages	lignes	
33	28	*cobréä*
34	10	*ispilingua*
	20	*nabala*
35	5	*okhincóä*
36	13	*çhiçhariä*
37	5	*ikhazquigna*
	16	*bateltçagna*
39	22	*perfecçionéa*
	dre	*çoramendúä*
40	1	*orriquia*
	19	*delicatutassuna*
41	9	*likhisqueria*
42	8	*ingratassuna*
44	10	*Cascógna*
45	8	*senticorra*
55	7	*jaquitecoa*
56	21	*haürra*
57	2	exceptez... sic, lic
	10, 15	ric, nic (deux fois)
	13	ragno
	14	baitharagno
	18	quign
	19	*ou* daco
	20	quign... tan
	21	baitharican
	28	guiconarenera
	33	guiconarenean
58	23	bozcariari, bozcariora
59	3	des joyes, par les joyes
	17	Erreguebaithan
60	10-11	aitassoenean, aitassobaithan
61	24	mahatssic

pages	lignes	
61	26-28	+ pour ×
62	13	toujours un a
	14	a s'oste
	20	tout a fait
	24	comparaison
	31	hobequi (trois fois)
63	4	barnerategui
	18	après, du depuis
	19	guerostiquégui
64	7	hobeagoari
	10	hobeagoric
66	7	çuetaragno
	11	çuequign
	15	Luy, elle
	23	Dat. haüy
	24	hautaragno, jusques
69	23	le votre, çuénaz, çeüenaz, çuenetic, çeuené'tic, par le votre, du
	av.-dre	Hunéna, hunénac
70	27	hauquiénic
71	16	neurorri
	21	neureburuaz
	32	gueureburuari
	dre	gueureburuac
72	2	par nous mêmes, gueureburuagatic, a cause de nous mêmes, gueureburuarentçat
73	14	bereéna
	32	çegnentçat
	dre	çeintaz
74	7	nihorc
	20	delacaussa. idem
76	3	ascorenbaitharic
77	9	biequign... bioc

pages	lignes	
364	d^re	passaiétan
365	9	çhutic ou Jaïquiric
	d^re	higuitcen naiz
	6-d^res	2e col. *mettre* nintcen *en apposition*
366	2	haritçen etc. nintcen
367	27	Lagunduco
371	av.-d^re	*effacer* sorteçöá
372	3	sorthurican
	d^re	mintçaturican
374	4	hassarrátu eta
377	9	*effacer* +
378	30	
379	16	asse eta
	22	sassiatu. eta
380	2	*effacer* +
	15	de se tenir assis
382	29	hillaz. étant mort. hill eta.
383	10	pobretu. gabe. pobre
	15	eguign billhatu
384	14	vkhabillca
385	4	josten haritçéa
	8	se diuertir
	14	Gaçhtatçéä
	24	aïtçin. aitçindu
	26	ezantssiätcéä
386	10	vrratu
387	10	illhundu
	13	hotçi içatéä
	14	sendatçéä. senda. sendatu
388	4	garbi
	19	goätéä. goän
	21	Deit. deithu
389	3	makhurtçéä

pages	lignes	
389	13	guernu eguiten
390	4	ferdetçéä
	9	çuçentçéä
	21	Sauuer
393	2	eguin. eguign. 19. lothu
	5	itçuri
	17	on ajoute co. harico
394	10	dire
	11	çaeteris
395	6	I'ay dejuné
	14	l'aime
	20	l'aimé
522	11	laur. ou illabete. batez guerostic ou bi,hirur. laur. hilabetez
523	1	BORTÇGARREN'
	10	illhabethebatetic
	11	adisquideez
524	15	15 jours
525	9	Ie le voudrais
	11	eztiotçoco
527	11	dieçadaçu haren'
529	8	Iaincoac
530	10	feray
533	8	lagun' icateaz
534	3	eznaiz
536	9	arno'
538	10	guignhárra
	9	maigre
	17	çure'

pages	lignes	
540	3	Lekhoe-
	dre	Aberattss' Dire?
541	15	L'un l'a dit
	19	Ils t'auoient

VARIA

I.—La langue de nos parlementaires

La *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) consacre une étude amusante aux crimes contre la logique et la syntaxe commis par les plus réputés parmi les orateurs de la Chambre. Les nombreuses citations de la *Revue* forment une véritable anthologie des inconséquences dont se rendent coupables nos brillants parlementaires.

M. de Mun affirme gravement qu'un ouvrier est *un instrument qui va de main en main*.

M. Bourgeois aperçoit « *trois grands points* exprimant nettement la volonté du pays ».

Pour M. d'Estournelles, « l'Europe continue à *s'acheminer les yeux fermés au suicide* ».

M. Viviani « *pose les termes* de la question », oubliant visiblement que si la question en français a des termes, il est quand même difficile de poser les termes de la question.

Cela n'empêche pas M. Ribot de « la poser sur son véritable terrain ».

M. Leygues a un lyrisme gynécologique et nous déclare que « notre siècle enfantera un ordre nouveau ».

Cependant, si les politiciens excellent à exprimer des idées vagues, parfois ils donnent aussi à ce vague lui-même je ne sais quelle précision comique. De M. Charles Ferry, cette définition pleine d'actualité : « Le féminisme consiste à mettre sur le même pied l'homme et la femme ». Cela veut tout dire et ne veut rien dire; cela est immense, étant très étroit; mais, telle quelle, cette définition plaira aux ennemis du féminisme: en effet, il leur sera très aisé de démontrer, grâce à elle, que, lorsque l'homme et la

femme seront sur le même pied, la famille aura bien de la peine à se tenir en équilibre, je veux dire à se tenir debout...

II. — Bismarck et les caractères latins

La *Gazette de Voss*, du 9 octobre 1882, publiait la lettre suivante, adressée par le prince de Bismarck aux frères Karl et Adolphe Müller :

« Varzin, le 4 octobre 1882.

» Je vous remercie bien cordialement de votre *Histoire Zoologique*. Les descriptions pleines d'intérêt et les dessins reproduisant les formes naturelles ont triomphé de la répugnance que j'éprouve généralement à lire les livres allemands imprimés en caractères latins, par ce motif que je sais me montrer ménager du temps que les affaires et ma santé laissent à ma disposition.

» Il me faut, règle générale, 80 minutes pour lire en caractères latins le nombre de pages qui me prendrait une heure si la chose était imprimée *more vernaculo*. Le français ou l'anglais imprimés en caractères allemands, ou l'allemand imprimé en caractères grecs, présenteraient la même difficulté, même à ceux qui sont familiarisés avec tous les alphabets. Le lecteur instruit ne lit pas des signes de lettres, mais des signes de mots. Or, un mot allemand écrit en caractères latins lui produit une impression aussi étrange que pourrait vous produire un mot grec écrit en caractères allemands. Cela vous contraint à lire plus lentement, absolument comme l'orthographe arbitraire et fantaisiste que l'on a substituée naguère à notre orthographe traditionnelle.

» Pardonnez-moi cette explosion de mauvaise humeur échappée à un lecteur solitaire et ne la considérez pas comme un symptôme d'ingratitude pour votre envoi amical, dont la lecture attrayante me fait oublier volontiers la nationalité des caractères.

» Von Bismarck. »

III. — Jeu de mots homonymes

Un journal publiait naguère la facétie suivante : « M. *Lamerre* a épousé Mlle *Lepère;* de ce mariage est né un fils qui est devenu *le maire* de la commune. Monsieur, c'est *le père ;* Madame, c'est *la mère*, et les deux font *la paire*. Le fils est *le maire Lamerre*. *Le père,* quoique *père*, est resté *Lamerre*, mais *la mère*, avant d'être *Lamerre,* était *Lepère*. *Lepère* est donc *le père* sans être *Lepère,* puisqu'il est *Lamerre ;* mais *la mère* est *Lamerre* quoique née *Lepère,* et n'a jamais pu être *Maire*. *Le père* d'ailleurs n'est pas *la mère*, tout en étant *Lamerre*. Si *la mère* meurt, *Lamerre,* qui est *le père*, et qui n'a jamais été *Lepère*, pas plus qu'il n'a été *le père* de *la mère* du *Maire ; le père*, dis-je, devenant veuf, *la perd,* et *le père Lamerre* ainsi que *le Maire Lamerre* perdent la tête et moi aussi ».

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie L. Marceau, E. BERTHAND, successeur.

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE
Dernières Publications

LE RIG-VÉDA

Texte et Traduction
NEUVIÈME MANDALA. Le CULTE VÉDIQUE du SOMA, par Paul REGNAUD.
Un volume in-8°, broché..... 25 fr.

CONTEURS ET POÈTES DE TOUS PAYS
TOMES V et VI
JULIEN VINSON

LÉGENDES BOUDDHISTES ET DJAINAS

Traduites du tamoul
Deux volumes petit in-8°, écu, broché..... 8 fr.

Lucien HEUDEBERT

Au Pays des Somalis et des Comoriens

Un vol. in-8°, de 288 pages et nombreuses illustrations hors texte
Prix..... 7 fr. 50

Gaston DUJARRIC

L'ÉTAT MAHDISTE DU SOUDAN

Préface par Henri PENSA
Un vol. in-8°, de 320 pages environ. Prix..... 7 fr. 50

MANUEL DE LANGUE HAOUSSA

ou Chrestomatie Haoussa
Précédé d'un abrégé de Grammaire et suivi d'un vocabulaire
par MAURICE DELAFOSSE
Un vol. in-12, broché..... 6 fr.

ÉTUDES DE GRAMMAIRE COMPARÉE

Des principes scientifiques de la

VERSIFICATION FRANÇAISE

Par RAOUL DE LA GRASSERIE
In-8°, broché..... 20 fr

DE LA CONJUGAISON PRONOMINALE

Notamment du Prédicatif et du Possessif
Par RAOUL DE LA GRASSERIE
Un volume in-8° broché, de 171 pages. Prix..... 10 fr.

DE L'ANTÉRIORITÉ DU GÉNITIF

DES MOTS AUXILIAIRES SUPPLÉTIFS ET EXPLÉTIFS
par RAOUL DE LA GRASSERIE
Un volume in-8° broché de 96 pages. Prix..... 10 fr.

Gabriel GRAVIER

VIE DE SAMUEL CHAMPLAIN

Fondateur de la Nouvelle-France
1567 - 1635
In-8° broché, portrait-carte.....

HISTOIRE DE CAVELIER DE LA SALLE

Exploration et Conquête du Bassin du Mississipi
par P. CHESNEL
Un vol. in-8°, broché..... 7 fr. 50

Paul SÉBILLOT

LES COQUILLAGES DE MER

Un vol. petit in-18 elzévir de 110 pages..... 3 fr. 50
Tome Ier des *Mélanges traditionnistes*, publié par Paul Sébillot et Julien Vinson.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES
Notes de Sociologie Maghrébine

LES CÉRÉMONIES DU MARIAGE

chez les Indigènes de l'Algérie

SOMMAIRE DU N° 4

Pages

Littérature Tamoule ancienne. *Le Sūḷâmaṇi*, par J. Vinson 305
Analyse des formes verbales du S. Marc basque de 1571 (suite), par E.-S. Dodgson 340
La réunion d'Hendaye et la réforme de l'orthographe basque, par J. Vinson 356
L'argot de Saint-Cyr. Corrections et additions 362
Biographie basque. Notes et documents 365

BIBLIOGRAPHIE

R. Pischel. *Grammatik der Prakrit-Sprachen* 375
A. Roussel. *Légendes morales de l'Inde* 376
Paul Sébillot. *Le Folk-Lore des pêcheurs* 378
W. J. Van Eys. *Biographie* des Bibles et des Nouveaux Testaments en langue française, XVe et XVIe siècles 379
M. Delafosse. *Manuel de la langue haoussa* 380
Emiliano de Arriaga. *Lexicon etimologico* 382
Von E. Kuhn und J. Schmidt. *Zeitschrift* 383
Bulletin trimestriel de la Société des sciences, lettres et arts de Pau 382

Varia. — I. Les Editeurs et les vieux Manuscrits tamouls 386
II. Paris et Londres 388
III. La première femme tamoule reçue docteur 389

LITTÉRATURE TAMOULE ANCIENNE

Le Sûḷâmaṇi

Ce mot *Sûḷâmaṇi*, ou plus exactement *Çûḷâmaṇi*[1] est une adaptation du sanskrit *Tchûḍâmaṇi* « pierre précieuse mise sur les cheveux réunis au sommet de la tête (de Çiva) », c'est-à-dire « bijou supérieur, joyau par excellence », nom qui convient tout à fait à un poème qui prétend traiter des quatre fins de l'homme : vertu, fortune, plaisir, but suprême. Ce poème fort intéressant, peu connu et peu étudié, était cependant estimé de quelques érudits, et, dès 1886, on songeait à le faire imprimer. Mais c'est seulement en 1889, par les soins du savant *Çi. Vài. Tâmôdarampiḷḷei*, de Jaffna, que le livre a vu le jour. L'éditeur raconte, dans une très intéressante préface, l'histoire de cette publication. Il était allé rendre visite, quatre ou cinq ans auparavant, à l'illustre *Subrahmaṇya-dèçikamûrti*, supérieur du monastère de *Tiruvâvaḍutur'ei*, et ce sage éminent lui parla du *Sûḷâmaṇi*, lui dit que c'était un poème remarquable, qu'il fallait le sauver d'une mort prochaine en le faisant imprimer le plus tôt possible, et que ce devoir incombait particulièrement à lui, Tâmôdarampiḷḷei, qui avait déjà publié plusieurs ouvrages tamouls précieux. *Mahâlinga-aiyar*, de Madras, lui envoya la copie manuscrite qui se trouvait dans son couvent. La lecture de ce manuscrit

1. J'écris *Sûḷâmaṇi* parce que j'avais écrit précédemment *Sindâmaṇi*. Il faut remarquer le *ḷ* cérébral. On sait que les textes sanscrits du sud de l'Inde ont gardé cette lettre qui a disparu dans les textes septentrionaux.

convainquit le vaillant éditeur de l'excellence de l'ouvrage et lui inspira un vif désir de le publier, mais il était nécessaire de réviser le texte avec soin et de pouvoir comparer entre elles plusieurs copies. Il fit donc faire des recherches dans tout le pays tamoul. Un manuscrit lui fut envoyé par *Véngaṭṭaràma-aiyangâr*, de Karuvûr, qui lui signala l'existence d'un autre exemplaire chez les Djâinas de *Mannârkuḍi*. Mais ce second manuscrit avait été emporté à *Kumbhakôṇam;* son propriétaire promit de le communiquer lorsque le moment de la révision serait venu. Car, il ne s'agissait pas d'une impression immédiate, Tâmôdarampoullé étant occupé à une autre publication. Cependant les recherches continuaient : *Kanagaçabeimudaliyâr*, magistrat à Tanjaour, découvrit deux nouvelles copies à *Vèdâraṇiyam* et à *Pérumaṇḍûr ;* et *Râmatchandrâya*, munsiff du district de *Vijuppuram*, en trouva une autre chez un Djâina de *Viḍûr*. Cependant, le propriétaire de l'exemplaire de *Mannârkuḍi* était mort, et il fut impossible de savoir ce que cet exemplaire était devenu. Sur les cinq exemplaires restants, deux, ceux de *Vèdâraṇiyam* et de *Karuvûr*, n'étaient que des copies de celui de *Viḍûr ;* on n'avait donc en réalité que trois textes à collationner. Le travail fut fait et l'impression commença.

Une centaine de pages étaient déjà tirées, lorsqu'un ami de l'éditeur trouva une quatrième copie, dont le propriétaire venait de mourir, à Trichenapally. Dans l'espoir d'en découvrir encore d'autres, Tâmôdarampiḷḷei fit lui-même une tournée parmi les Djâinas de la région, mais ce fut seulement à *Kântchipura* qu'il trouva un vieux manuscrit du poème. Les variantes offertes par ces deux nouveaux textes étaient nombreuses et intéressantes. Il fallut donc recommencer l'impression; un spécimen des corrections ainsi exécutées nous est donné dans un tableau très intéressant qui vient à la suite de la préface.

Tâmôdarampiḷḷei attribue au *Sùḷâmaṇi* un âge relativement fort avancé : à son avis, il daterait d'environ 1500 ans. Le poème est en effet cité, nous dit-il, dans le commentaire, écrit vers le IVe siècle, de la *Kârikâ*, traité didactique famoul, composé d'après un plus ancien, le *Yàpparungala*, dans le commentaire duquel le *Sùḷâmaṇi* est également cité. Enfin, dans une des strophes préliminaires de l'ouvrage, il est fait mention du roi Vidjaya de Kârveṭṭi; or Kârveṭṭi était la capitale du Tchôla avant Ur'andei. Mais rien ne prouve qu'il s'agisse là d'un roi Tchôla; le Vidjaya en question n'était peut-être qu'un chef local, tributaire du grand monarque. Cette strophe d'ailleurs n'est évidemment pas de l'auteur lui-même et doit avoir été mise en tête de l'ouvrage par un copiste postérieur. Quant à la date du commentaire de la Kârikâ, elle est fort incertaine. Les Indiens n'ont pas le sens de l'exactitude historique.

Je crois le poème plus moderne, et il me semble qu'il doit remonter à la période qui a précédé immédiatement celle qui a vu le triomphe définitif du Çivaïsme. Peut-être même a-t-il été écrit plus tard encore. C'est ce qui expliquerait qu'il était si peu connu en dehors des Djâinas et qu'on ne lui ait fait aucun commentaire. Néanmoins, il est certainement ancien et ne doit pas être postérieur au XIIe siècle. Il est cité dans les commentaires de beaucoup de très anciens ouvrages; mais il porte en lui-même des caractères de modernité relative, si j'ose exprimer ainsi : le nombre et la variété des mètres employés, l'art avec lequel ils sont alternés, le soin peut-être exagéré de la forme, et l'imitation manifeste du *Sindâmaṇi*. Pourtant, les deux descriptions initiales du pays et de la ville ne sont pas conformes aux traditions classiques que le *Sindâmaṇi* a au contraire observées, mais le fait que ces deux descriptions ont été l'objet de chants spéciaux et le fait que les diverses divisions du

poème portent le nom de *sarga* (*çarukkam*) confirmeraient mon hypothèse. Maintenant, quelle part faudrait-il faire aux questions de localités? combien de temps fallait-il, à ces époques de communications rares et difficiles, pour qu'un ouvrage littéraire devînt célèbre et fût connu dans tout le pays tamoul?

L'éditeur indien dit à ce propos que, dans la plupart des langues connues, les grandes épopées ont d'ordinaire paru avant les petites, mais qu'il y a des exceptions: le *Sùḷâmaṇi* en serait une. Je crois qu'un élément important doit être la métrique, en ce qui concerne les livres tamouls. Des divers genres de poésie connus, il est à peu près certain que l'*agaval* ou *âçiriyappâ*, sorte de prose rythmée, est la plus ancienne, puis vient le *veṇbâ*, distique d'abord et quatrain ensuite, enfin le quatrain se régularise et produit le *kalippâ*, le *tur'ei*, le *viruttam* (vrddha). J'ai déjà fait remarquer ailleurs que plusieurs ouvrages tamouls ont été deux fois écrits, une première fois en *âçiriyappâ* ou en *veṇbâ* et une seconde fois en *viruttam*, p. ex. : le *Mahâbhârata* abrégé d'abord en *veṇbâ* par Pérundêvanâr, puis traduit en *viruttam* par Villiputtûr et Nallâppiḷḷei, l'histoire de *Naḷa* par Pugajêndi et par Adivîrarâmapâṇḍiya, etc. C'est ce qui m'a permis de supposer que les deux grands ouvrages classiques perdus, le *Kuṇḍulagêçi* et le *Vaḷeiyâbadi* avaient eu également deux formes. Nous avons les deux états de la légende d'Udayaṇa : un abrégé en 355 viruttams (*udayaṇankumârankâppiyam*, dont les six chants portent le nom de *kàndam*) et la version originale (*udayaṇankadei* ou *pérunkadei*) en agaval, dont le commencement et la fin manquent, mais qui comprenait six livres, *kàndam*, divisés chacun en un grand nombre de chants. Parmi les petits poèmes djâinas ou bouddhistes, antérieurs ou postérieurs aux cinq grandes épopées classiques, on cite, outre le *Sùḷâmaṇi* et l'*Udayaṇakâppiyam*, le *Nâga-*

kumârakâppiyam, le *Nîlakêçi*, le *Yaçôdarakâppiyam*, dont le dernier aurait été imprimé avant le *Sûḷâmaṇi* : je ne connais ces ouvrages que de nom.

Une particularité qui a préoccupé l'éditeur, c'est que, dans tous les manuscrits, le *Sûḷâmaṇi* porte le sous-titre « deuxième épopée », *iraṇḍâvadu kâviyam*. Quelle serait la première? Je proposerais volontiers de donner ce rang au *Sindâmaṇi*, mais peut-être conviendrait-il plutôt, en se référant à l'hypothèse que j'émettais tout à l'heure, de traduire « seconde épopée » par « seconde forme (en viruttam) de l'épopée (anciennement écrite en *agaval*) ». La première supposition serait confirmée par le parallélisme des deux noms : *Sindâmaṇi* et *Sûḷâmaṇi* (en sanskrit *Tchintâmaṇi* et *Tchûḍâmani*). Ce sont, on le sait, les deux pierres précieuses divines, qui font obtenir à leurs possesseurs tout ce qu'ils désirent. Ils est intéressant de faire remarquer à ce propos que le P. Beschi, au commencement du XVIIIe siècle, en composant son poème chrétien le *Têmbâvaṇi*, a imité le *Sindâmaṇi* jusque dans son titre.

Je trouve dans le t. III (1894-1895) des *Epigraphia indica* de M. E. Hultzsch (p. 184-207) un document qui peut donner sur l'âge du *Sûḷâmaṇi* de très intéressantes indications. C'est une inscription, gravée sur les quatre faces d'une colonne carrée de pierre érigée à la mémoire d'un saint, sage ou précepteur djâina, *Malliṣêna*-Maladhâridêva, qui mourut le 10 mars 1129 à l'endroit même où le monument est élevé, c'est-à-dire à *Sravana-Belgola*, talûka de Tchannarâyapaṭna, district de Hassan, dans le Maïssour (environ 74° de long. E. et 13° de lat. N.). *Beḷgoḷa*, en canara « lac ou étang blanc », est traduit *çvêtasarôvara* et *dhavalavarasatîrtha* dans l'inscription, qui est en sanskrit. Cette inscription, dont l'auteur est un disciple de Malliṣêna, Mallinâtha, ne peut donc guère être postérieure au milieu du XIIe siècle

de notre ère. Elle célèbre les mérites de Mallisêna, qui se laissa mourir de faim, par sa foi religieuse, et qui expira après trois jours de jeûne absolu, sous l'astérisme svâti, à midi, le dimanche 3e jour de la quinzaine noire de la lune du mois de Phalguna de l'année Kîlaka, 1050 de l'ère çaka, c'est-à-dire le 10 mars 1129. Il mourut donc par *sallèkhanâ* « amaigrissement spontané » ou *samâdhi* « absorption contemplative ». Ce document, assez emphatiquement rédigé comme il convient, donne une liste des principaux *gurus* ou saints djâinas, digambaras, qu'on vénérait à cette époque; parmi eux, se trouvent les noms de *Tchintâmaṇi*, auteur du *Tchintâmaṇi*, et de *Çrîvarddhadêva*, auteur du *Tchûḷâmaṇi*. Voici le texte : *dharmmârtthakâmaparinirvṛtitchârutchintaçtchintâmaṇih pratinikêtamakâri yêna — sa stûyatê sarasa-sâurvyabhudjâ sudjâtaçtchintâmaṇirmmunivṛṣâ na kathatchdjanêna = Tchûḷâmaṇih kavînam tchûḷâmaṇinâ[ma]sêvyakâvyakavih — çrivarddhadêva êva hî kṛtapuṇyah kîrttimâharttum — çûrṇṇi — ya êvamupaçlôkitô daṇḍinâ — djahnôh kanyâm djaṭâ[grê]ṇa babhâra paramêçvaraḥ çrîvarddhadêva samdhatsê djihvâgrêṇa sarasvatim* (§ 15 à 17, lignes 38 à 43). On peut traduire : « Comment ne serait pas loué par les connaisseurs ce noble muni, Tchintâmaṇi, prince des sages, par qui a été composé, dans toutes les maisons, le *Tchintâmaṇi* aux belles pensées sur la vertu, la fortune, le plaisir et la libération? Seulement Çrivarddhadêva, le Tchûḷâmaṇi des poètes, l'auteur du poème superbe appelé *Tchûḷâmaṇi*, a acquis de la gloire par ses actions vertueuses. — Note. — Il a été ainsi loué en un *çlôka* par Daṇḍi : — Paramêçvara a porté la fille de Jahnu au sommet de sa chevelure nattée; (toi), Çrîvarddhadêva, tu as porté Sarasvatî sur le bout de ta langue. »

Le *Tchûḷâmaṇi* sanskrit, prototype du *Sûḷamaṇi* tamoul, aurait, d'après cette inscription, été connu dès le milieu du

XIIe siècle, mais l'insistance du rédacteur de ce document et le témoignage de Daṇḍi qu'il invoque semblent indiquer que ce poème était relativement récent et n'avait pas été encore classé parmi les écrits indiscutablement et universellement admis. La traduction tamoule n'a dû être faite que lorsque le prototype sanscrit avait atteint cette réputation, ce qui nous conduit au XIIIe siècle.

L'auteur du *Sùḷâmaṇi* tamoul serait un certain *Tôlâmoji-dèva* « le sage à la parole invincible », sur lequel nous ne savons absolument rien et dont le nom est donné par les deux strophes préliminaires, œuvres de copistes anciens, dont voici la traduction :

« Les mots réunis dans le *Sùḷâmaṇi* par Tôlâmoji, qui se rit des pierres précieuses indestructibles, brillantes et superbes, — éclairent abondamment toutes choses, brisent dans ses fondements l'obscurité, relèvent et affermissent ceux qui ont été abaissés.

» Ceux qui comprennent le *Sùḷâmaṇi* de Tôlâmoji, sage au langage indestructible qui adore les pieds fleuris du Pur, prince des devoirs toujours célébré, qui n'a ni les huit, ni les dix défauts, tout en rendant hommage au Seigneur puissant, roi du fort Kârveṭṭi qui rit en battant des mains de ses ennemis, dont la main est libérale comme les nuages, le victorieux redoutable dont la gloire a conquis les huit points cardinaux; — ceux-là voient le port! »

Ces deux strophes ont été évidemment écrites par deux personnes différentes et sans doute à différentes époques. La première offre, à son troisième vers, une variante intéressante qui nous obligerait à traduire : « les mots qui sont dans le *Sùḷâmaṇi*, paroles irréfutables qu'on n'égalerait pas en réunissant les pierres précieuses indestructibles... » Cette variante est une révélation : l'expression « paroles irréfutables » *tôlâkkîr* est un simple synonyme de *tôlâmoji*, de sorte

que, dans les deux strophes précédemment traduites, j'aurais pu mettre : « les mots réunis dans le *Sùḷâmaṇi*, paroles irréfutables, qui se rient... », «... le *Sùḷâmaṇi* aux paroles irréfutables du sage au langage... » ; nous aurions ainsi le droit de supposer que les copistes postérieurs ont pris pour un nom d'auteur ces mots qui exprimaient simplement la qualité du poème. On peut donc affirmer que l'auteur véritable du *Sùḷâmaṇi* est inconnu.

L'édition de 1889 a été publiée, chose fort intéressante, aux frais d'un groupe de Tamouls, fonctionnaires du gouvernement anglais à Rangoun. C'est un joli volume, cartonné et couvert en toile, à l'anglaise, formant un petit in-8° de (ij)-18-4-308-20 p. Ces diverses paginations correspondent aux parties suivantes : titre, préface, table des noms propres, texte de l'ouvrage, table alphabétique des strophes. Outre les deux strophes préliminaires et l'invocation (*kâppu*), le poème se compose de 2.131 quatrains répartis en 12 chants, ainsi qu'il suit : « préface 6, I. le pays 29, II. la ville 34, III. les fils 49, IV. Ratnanûpura 120, V. salle du conseil 192, VI. message 142, VII. mort du lion 254, VIII. mariage 304, IX. royauté 424, X. Svayamvara 286, XI. Renoncement 229, et XII. But suprême 62. » L'impression est élégante et soignée.

J'ai déjà dit que la métrique est variée. J'ai compté au moins 29 mètres différents ; les plus fréquents sont des deux modules suivants :

1° *viḷam, mà, tèmà; viḷam, mà, tèmà*, c'est-à-dire

⏑ ⏑ ⏑ ⏑	⏑ ⏑ ⏑		
⏑ — ⏑ —	⏑ ⏑ —	— —	
⏑ — ⏑ ⏑	⏑ — ⏑	— ⏑	(deux fois répété)
⏑ ⏑ ⏑ —	⏑ — —		
— ⏑ ⏑	— —		
— ⏑ —	— ⏑		

2° *viḷam, viḷam, mà, kùviḷam*, ou

⏑ ⏑ ⏑ ⏑	⏑ ⏑ ⏑ ⏑	⏑ ⏑ ⏑	
⏑ — ⏑ —	⏑ — ⏑ —	⏑ ⏑ —	— ⏑ ⏑
⏑ — ⏑ ⏑	⏑ — ⏑ ⏑	⏑ — —	— ⏑ —
⏑ ⏑ ⏑ —	⏑ ⏑ ⏑ —	⏑ — —	
— ⏑ ⏑	— ⏑ ⏑	— —	
— ⏑ —	— ⏑ —	— ⏑	

Le poème, et cela est assez particulier, commence par le même mètre que le *Sindàmaṇi*. A l'exemple de ce dernier également, les chants ou prières au dieu suprême sont toujours en trois strophes qui ont un mètre et un rythme tout spéciaux; tantôt, ils sont en vers de quatre pieds en *kây*, et le second vers se répète presque tout entier dans le troisième; tantôt ils sont en vers du rythme *veṇbà* et la seconde moitié du second vers se répète pour former la première moitié du troisième. Le premier système est employé dans le *Sindàmaṇi* et dans le *Silappadigàram;* le second dans le *Sindàmaṇi* seulement. Dans le *Sùḷàmaṇi*, le premier se trouve trois fois (IV, 64-66 et 96-98; VIII, 300-302), et le second deux fois IV, 69-71; VI, 109-111); nous avons de plus (X, 65-67) une variante du premier où le premier vers se répète pour former le quatrième. Voici un spécimen de ces mesures :

Aṇiyâdumoḷitigajumàranangutirumùrt.....ti
kaṇiyâdumujuduṇarndakaḍavuḷend'ar'eiyu ...mê
kaṇiyâdumujuduṇarndakaḍavuḷend'ar'eindâ...lu
maṇiñâlamuḍeiyâyeiyar'ivârôvarîya.....rê (IV, 64)

« L'essence suprême toute-puissante qui brille éclatante, même sans se parer, s'appelle l'être supérieur, qui comprend tout sans y réfléchir; — même si l'on dit que l'être supérieur comprend tout sans y réfléchir, les sages éminents t'ignorent-ils, toi qui possèdes la terre magnifique? »

Vireimaṇandatâmareimêlviṇvaṇangatchendâ
yureimaṇandiyâmparavavuṇmagijvâyal ..lei

uṇmagijoâyalleiyéninumulagellâ.....n
kaṇmagijanind'âykaṭkâdalojiyô.....mê (IV, 69)

« Tu as marché, salué par le ciel, sur le lotus qui répand une odeur parfumée; comme nous nous étendons en discours, tu ne t'en réjouis pas en toi; même si tu ne t'en réjouis pas en toi, tu demeures pour réjouir les yeux de tout l'univers : échapperons-nous à ton amour? »

ôḍumêmanamôḍu.....mê
kûḍumêtaṇikôdeiya .....y
kâḍuçêrkaṇikâṇḍo..... r'um
ôḍumêmanamôḍu..... mê (X, 65)

« Il court, l'esprit, il court! — ô toi qui portes une fraîche guirlande, — dans tous les fruits mûrs des bois, — il court, l'esprit, il court! »

L'éditeur n'a pas joint à sa publication un résumé du poème en prose ; il s'en excuse par cette raison qu'un savant professeur de Jaffna a écrit une version en prose et aussi parce qu'un autre savant prépare un commentaire minutieux de l'ouvrage. Mais il s'est ravisé depuis et, en 1898, il a fait paraître à Madras, à l'imprimerie de Vadjravêlupiḷḷay, une analyse détaillée en prose (IV-163 p. in-12), qui a été réimprimée en 1900 par Thompson and C° « at the Minerva press, Popham's broadway » (IV-163 p. in-12). Ce résumé a pour titre *Vaçanasûḷâmaṇi* (en sanskrit *Vatchanatchûḷâmaṇi*). Je vais donner ci-après un précis de l'histoire, d'après ce résumé, complété par une lecture rapide du texte et d'après un article de M. G.-U. Pope, dans l'*Indian Magazine and Review* de Miss E. Manning (novembre 1897, t. XXVIII, p. 569-573).

Après la préface, dont on trouvera la traduction ci-après, vient la description du pays (chant Ier). Dans une région de la terre qui n'est pas indiquée, il y avait une contrée superbe, riche, fertile, où tout abondait, où les paysages étaient ma-

gnifiques, les bosquets toujours fleuris, les champs féconds, les bois remplis d'oiseaux aux plumages merveilleux, aux chants agréables, les habitants heureux, les femmes belles et aimables : elle s'appelait *Surami* « la délicieuse ». La capitale (chant II) était la ville sans pareille de *Bôdhana* « la savante », où tout était beauté, joie et bonheur. Là régnait, protégeant le monde, ombrageant l'univers de son blanc parasol, *Pradjâpati*, roi victorieux, roi juste, roi des rois, aux exploits incomparables, terreur de ses ennemis, objet du respect et de l'amour universels, aidé de ministres sages et habiles. Il réunit dans son palais un millier de femmes de races illustres, aux chevelures splendides, aux seins admirables, aux charmes incomparables, parmi lesquelles deux lui étaient particulièrement chères. Ces épouses préférées, deux sœurs, portaient les noms de *Mrgâpati* et de *Çaçi;* leur amour lui était un bonheur perpétuel. Elles devinrent enceintes en même temps.

Chant III. — Les fils. — Les enfants qu'elles mirent au monde n'étaient point des enfants ordinaires; l'aîné, *Vidjaya* « le victorieux », fils de la première reine Mrgâpati, était une incarnation de Balarâma; le plus jeune, *Diviṣṭha* « habitant du ciel », fils de Çaçi, était une incarnation de Kṛṣṇa : on sait que les Djâinas ont conservé tout le panthéon brahmanique. Vidjaya était en conséquence de couleur claire, tandis que Diviṣṭha était de cette teinte bleu sombre qui est la caractéristique des incarnations principales de Vichnu. Les deux princes, beaux, ardents, admirablement conformés, se développèrent à la perfection de toutes les manières et reçurent une éducation accomplie qui les faisait exceller en tout. Ils venaient d'atteindre leur dix-huitième année, lorsque, un jour d'audience publique, un sage éminent, auquel l'avenir était révélé, vint demander à parler au roi. Introduit avec le cérémonial convenable, habile dans les rites et con-

naissant le moment propice, il prit la parole en ces termes : « O roi qui possèdes de robustes éléphants, j'ai vu ce qui suit dans un rêve : un éléphant est descendu du ciel, a mis au cou du jeune prince dont la couleur est celle du vaste océan une guirlande de fleurs épanouies toutes blanches; puis, il est remonté dans sa demeure. Apprends quelle est la signification de cette vision : un roi des Vidyâdharas viendra donner en mariage au jeune prince sa fille unique. Tu en auras la preuve dans sept jours : un messager céleste descendra dans ton grand jardin fleuri et sera porteur d'une lettre de ce roi[1]. » Au comble de la joie, Pradjâpati donne les ordres nécessaires pour qu'on attende le messager annoncé et qu'on le reçoive avec les honneurs et les égards qui lui sont dus.

Chant IV.— A Ratnanûpura. — Pendant que ces choses se passaient à Bôdhana, un roi puissant, Svalanjaṭi, régnait sur la ville de Ratnanûpura, dans la plus belle partie du monde des Vidyâdharas. Il eut deux enfants, un fils Arkakîrti et une fille, Svayamprabhâ, de sa femme préférée Vâyuvêgâ. Ces enfants grandirent en sagesse et en beauté. Un jour, la nourrice, Vasantamahâtilakâ, vint annoncer l'approche du printemps. Le roi se transporta alors avec tous les siens à son jardin de plaisance Marôvana; il y invoque Arhat, auquel il adresse des prières ardentes. Deux sages, digambaras, arrivent par la voie des airs et, sur sa demande, lui font ainsi qu'à ceux qui l'accompagnent de saintes instructions. Svayamprabhâ se fait admirer de son père par sa piété ; il songe à la marier dans des conditions dignes d'elle.

Chant V. — Salle du conseil. — Le roi réunit ses ministres et leur demande s'ils connaissent quelque part un prince qui puisse convenir à sa fille. Le doyen des ministres, Sutchunda, propose Açvagaṇḍa, roi de Ratnapallava. Mais son collègue

1. Le texte porte *ôlei* « feuille de palmier ».

Bhavatchyuta combat cette proposition et dit qu'il serait préférable de songer à Bhavanandja, roi de Kinnaragîta. A son tour, Sudhâkara, un autre ministre, pose la candidature de Mêghavâhana, roi de Surêndrakânda, dont la sœur Djyôtimâlâ pourra épouser Arkakîrti. Alors, le premier ministre, Sumantri, prend la parole et conseille d'aller consulter le devin Çatavindu; les autres ministres se rangent à cet avis. Le roi rentre dans son palais, puis se rend chez le devin. Celui-ci lui annonce que l'époux destiné à sa fille, depuis longtemps, est le prince Diviṣṭha, second fils du roi de Bôdhana dans le monde terrestre : « La preuve de la vérité de ceci », ajoute-t-il, « c'est que dans une lune d'ici, ce Diviṣṭha vaincra un lion formidable dont il déchirera la gueule. » Le roi Jatî émerveillé, va raconter l'aventure à sa femme Vâyuvêgâ, puis il communique la nouvelle à son fils et à ses ministres, et il décide d'envoyer au père de Diviṣṭha un ambassadeur, Marîtchi, avec une lettre qui l'informera du mariage projeté.

Chant VI. — Le message. — Marîtchi descend dans le bois fleuri où depuis une semaine l'attend Drumakânta, suivant les ordres de Prajâpati. Prévenu, celui-ci envoie au-devant de l'ambassadeur quatre des premières femmes de la cour, de nombreux serviteurs et ses deux fils. On l'amène, avec un cortège triomphal, au palais qu'on a affecté pour sa résidence. Il remet au roi la lettre de Jatî, qui est une demande formelle en mariage. Pradjâpati objecte la différence de natures entre les Vidyâdharas et les hommes. L'ambassadeur le réfute par des arguments mythologiques et le roi se rend. Marîtchi retourne chez Jatî, comblé d'honneurs et de présents.

Chant VII. — Mort du lion. — Marîtchi rend compte au roi Jati de son voyage; le roi consulte ses ministres, et ils lui conseillent d'attendre un mois, puisque le devin a annoncé que

dans cet espace de temps Diviṣṭha devait accomplir un exploit caractéristique. Cependant Açvagaṇḍa, un des rois Vidyâdharas qui aspiraient à la main de Svâyamprabhâ, apprend par le purôhita Çatavindu l'existence du jeune prince de Bôdhana qui est son rival prédestiné. L'orgueilleux monarque sourit avec dédain, mais sachant que les avis des sages ne sont pas sans portée, il consulte ses ministres et, sur leur conseil, envoie des messagers à Pradjâpati pour lui réclamer un tribut : mille *kôṭi* d'or, mille danseuses de toute beauté, de la nacre, des perles, du corail, de l'argent, des vêtements de brocart, des défenses d'éléphants, des éventails et beaucoup d'autres choses en abondance. Après avoir hésité, Pradjâpati consent à payer le tribut demandé, il réunit ces objets et ces femmes et les fait remettre aux messagers qui se préparent à repartir. A ce moment, surviennent les princes royaux qui s'étonnent et s'informent. Diviṣṭha, transporté de colère, congédie les messagers avec un refus formel. Ceux-ci, n'osant rapporter ce refus à leur roi, en avertissent le ministre Harimandju qui s'avise de l'expédient suivant. Il envoie sur la terre un Vidyâdhara, Harikêtu, qui, sous la forme d'un lion terrible, ravage le Sind et tout le pays qui environne Bôdhana. Les deux jeunes princes vont le combattre; le lion magique se réfugie dans une sombre grotte de la montagne et y disparaît. Mais il s'y trouve un lion véritable que Diviṣṭha saisit par la crinière ; puis lui prenant les mâchoires dans ses mains robustes, il le met en pièces, aux applaudissements des dieux et des hommes. Les deux princes rentrent en triomphe dans la capitale et reçoivent les félicitations de leur père.

Chant VIII. — Mariage. — Svalanjaṭi, apprenant ce fait glorieux, veut hâter la conclusion du mariage de sa fille avec Diviṣṭha. Il se rend à Bôdhana, au milieu d'un cortège magnifique, où ont pris place les cinq *mères* de Svayamprabhâ

(la directrice des jeux, la nourrice au sein, la nourrice sèche, la servante, la surveillante), après avoir confié à huit princes distingués le gouvernement de ses États pendant son absence. En route, Amṛtaprabhâ, compagne de Svayamprabhâ, lui fait admirer les pays que l'on traverse et lui en raconte les légendes, notamment celle de la Gangâ. Arrivés dans le pays de Surami, les voyageurs célestes s'arrêtent près de Bôdhana et s'y installent dans des habitations improvisées, tandis que Marîtchi va prévenir Pradjâpati. Celui-ci s'empresse, conformément aux rites et aux convenances, d'aller chercher son hôte en grand apparat : la rencontre des deux cortèges fut comme la réunion de la Gangâ et de la Yamunâ. Les femmes se font un accueil empressé. Vidjaya et Diviṣṭha fraternisent avec Arkakîrti. Svalanjaṭi présente à Pradjâpati sa future belle-fille qui, au premier aspect de Diviṣṭha, en est subitement éprise. Le mariage s'accomplit avec des cérémonies magnifiques.

Chant IX. — Royauté. — Cependant, des messagers viennent annoncer à Svalanjaṭi qu'Açvagaṇḍa, allié aux autres rois Vidyâdharas, se prépare à venir l'attaquer. Ils lui racontent qu'Açvagaṇḍa, instruit par Harikêtu de ce qui s'est passé au Çurami, de l'ambassade de Marîtchi, de la mort du lion, du mariage de Diviṣṭha, a été pris d'un accès de colère épouvantable. Les rois Vidyâdharas ont partagé ses sentiments et ont juré de prendre part à sa vengeance ; les chefs de son armée, Vadjragaṇḍa et Kanakatchitra, lui ont promis que la victoire serait prompte et facile. Jati communique ces nouvelles à ses guerriers, à son fils, à son gendre, à Vidjaya, à Pradjâpati. Ils ne sont point effrayés et se disposent à recevoir l'ennemi. Surviennent deux Gandharvas, parents et envoyés d'Açvagaṇḍa, qui demandent la remise entre leurs mains de Svayamprabhâ ou de la tête de Diviṣṭha. Celui-ci, à ces paroles insolentes, entre en fureur et chasse les mes-

sagers. Açvagaṇḍa, de plus en plus irrité, envoie sur la terre les armées alliées, avec ordre de tuer Jaṭi, Diviṣṭha et tous les autres « rebelles ». Les armées descendent sur la terre et en viennent aux prises avec Jaṭi et les siens ; le combat est long et acharné, le sang coule à flots, les cadavres couvrent le sol ; enfin les Vidyâdharas sont mis en fuite. Açvagaṇḍa envoie de nouvelles troupes, des soldats d'élite ; la bataille reprend plus violemment que jamais, et les chefs des deux partis en viennent aux mains ; la victoire reste encore aux habitants de la terre. On poursuit les vaincus. Diviṣṭha chevauche dans les airs le milan Garuḍa, et maniant les propres armes de Vichnou, met à mort Açvagaṇḍa, ses frères et ses derniers partisans. Les Vidyâdharas s'humilient devant lui. Il montre à tous sa puissance et se révèle comme étant Vâçudêva, en arrachant une montagne tout entière et en la replaçant sur sa base. Il remplace par des amis les rois tués dans la bataille ; il donne à son beau-père l'Empire des Vidyâdharas et revient se reposer auprès de son épouse chérie Svayamprabhâ.

Chant X. — Svayamvara. — Leur bonheur fut sans mélange et sans trouble. Leur vie se passait dans les plaisirs, les jeux et les délices. Diviṣṭha, suivant l'usage, avait pris d'ailleurs un nombre considérable d'épouses secondaires. Svayamprabhâ lui donna deux enfants : un fils qu'on appela Vidjaya, et une fille plus jeune de cinq ans, Djyôtimâlâ ; ces enfants offrirent en eux la réunion de toutes les perfections ; leur naissance fut l'occasion de réjouissances générales. En même temps, dans le monde des Vidyâdhara, la femme d'Arkakîrti, Djyôtimâlâ, mettait au monde deux enfants, un garçon Amrtadêça et une fille Sutârâ. Ces enfants grandirent et les jeunes filles devinrent nubiles. Pour marier convenablement les jeunes princesses, on organisa deux svayamvaras, et il se trouva que les deux cousines choisirent leurs

cousins germains. On maria donc Vidjaya avec Sutârâ et Amrtadêça avec Djyôtimâlâ ; ces derniers remontèrent au pays des Vidyâdharas, tandis que les premiers demeurèrent à Bôdhana. La prospérité continua à régner sur la terre et dans le ciel.

Chant XI. — Renoncement. — Le roi Pradjâpati, dont le bonheur était égal à celui qu'on éprouve dans le monde d'Indra, voyant tout prospérer autour de lui, se dit que cette situation agréable ne pourrait être que le résultat des bonnes actions de ses vies passées : « Il est nécessaire par conséquent que j'acquière de nouveaux mérites, » dit-il, et il réunit ses ministres pour leur faire part de ses intentions. Il se rend processionnellement au temple d'Arhat où le dieu suprême s'est incarné en un ascète plein de science, qui enseigne au roi la voie de la certitude, le moyen d'éviter la renaissance, et qui l'éclaire sur la nature des quatre sortes d'êtres : gens des mondes inférieurs, animaux, hommes et dieux. Le roi et ses ministres prennent définitivement la résolution de se retirer du monde.

Chant XII. — Libération. — Pradjâpati fait part de son dessein à ses fils et leur laisse le pouvoir. Suivi par ses ministres, par ses courtisans et par ses femmes, il renonce à tout l'appareil royal et se voue à l'acétisme absolu. Suivant les instructions du sage des sages, il dompte ses cinq sens, triomphe de l'amour et des autres grandes fautes, et obtient le bonheur infini « en s'unissant à la vierge suprême qui est la libération ».

Je vais maintenant traduire textuellement quelques passages caractéristiques du poème.

INVOCATION

Ceux qui adorent prosternés les pieds de l'essence lumi-

neuse qui se tient brillante au sommet de tout chasseront l'activité, car leur intelligence étendue n'aurait pas suffi à les débarrasser de la masse infinie des actions victorieuses.

PRÉFACE

1. Je me propose de raconter ici l'histoire du grand prince aux yeux brillants qui mit en pièces le lion formidable aux yeux furieux, aux jours anciens où celui qui était comme un joyau splendide pour le monde vint adorer les deux pieds illustres qui détruisent la violente activité.

2. J'ai composé du tamoul avec une affection abondante pour dire les qualités du grand prince qui brandit le disque puissant ; s'il y a dans mon récit quelques fautes, c'est que ceux qui sont grands par leur science sont seuls exempts de faiblesses.

3. Quoiqu'on ait dit que ma langue avait commis de grandes fautes, il a été reçu dans l'assemblée des sages où figuraient les princes sacrés à la guirlande mielleuse et à la lance glorieuse, le chef du tamoul pur qui s'appelle Sêndan, le roi dont la poitrine porte un magnifique ornement.

4. Mes fautes dans mon projet de dire les aventures du grand prince aux yeux ardents ne sont plus des fautes aux yeux des sages ; il y a des gens qui saluent de la mainles taches même de la lune lorsqu'elle se lève dans le vaste ciel pour dissiper les ténèbres.

5. J'ai suivi la marche du récit dans le *purâṇa* aux belles paroles qui a pour sujet la fille du roi à la couronne parfumée, empereur des Vidyâdharas, la femme aux pieds ornés de bracelets et tendres comme le coton, la princesse qui ressemblait à un rameau de *vandji* (*Menispermum cordifolium*) plein de fleurs.

CHANT II

24. Mais ses déesses qui avaient apparu pour illustrer les races des rois qui dressent le *makara*, aux seins mûrs qui se gonflent et inspirent de la pitié pour la taille prête à se rompre, aux bijoux superbes,

25. Plus cruelles que la famine, aux vastes pubis, aux tailles fatiguées sous le poids des jeunes seins ornés de poudres brillantes, femmes semblables à des rameaux qui s'agitent, avaient des fleurs en bouquets splendides ;

26. Épanouies pour l'amour, avec leur chasteté rayonnante, leurs chevelures sombres qui pendaient bien adaptées à leur beauté, leurs bras brillants qui s'agitaient comme une vapeur legère, leurs yeux de glaives ardents et troublants sous leur parure parfumée,

27. Elles étaient mille, mais les principales déesses, dont la beauté était vraiment descendue du vaste ciel, étaient au nombre de deux ; on ne pouvait en parler sans dire qu'elles étaient des reines divines pareilles à de rouges nénuphars magnifiques :

28. La première déesse, Mrgâpati, aux vastes seins arrondis et gonflés, aux douces paroles qui humilient l'épouse du roi des armées, mer agitée et bruyante, qui semblait un mélange de miel, de sucre et de délicieuse ambroisie, et sa sœur à la chasteté sans égale qui s'appelait Çaçî et qui était pareille à la divinité de ce nom.

29. Ces femmes aux chevelures parfumées brillaient comme un tilaka parmi toutes les femmes aux beaux bijoux, semblables à des bouquets de fleurs d'or ; c'étaient comme deux *açôka* féconds qui s'épanouissent et produisent des perles magnifiques à la saison *vasanta*.

30. Toutes deux étaient chères au roi et ne faisaient qu'une seule dans son cœur ; elles lui étaient comme une seule déesse de la félicité toujours favorable, par leur babil charmant, par leur amour renouvelé chaque jour, par leur beauté redoutable aux dieux.

CHANT V

125. Au moment où le roi dont la gloire rayonnait montait brillamment au palais splendide et agréable, l'astre aux rayons joyeux qui jette partout sa lumière en répandant la chaleur arrivait au milieu de sa course..

126. Les douces cannes à sucre aux yeux abondants faisaient autant de bruit que les blanches perles des belles qui mâchent le bétel gracieux qu'ont préparé leurs mains ; les abeilles quittaient la place et les coquillages bruissaient avec les rameaux.

127. Dans l'enceinte divine abondaient, avec la fête joyeuse des chants, les drapeaux marquant l'endroit du sacrifice, les sandals parfumés, les guirlandes pleines d'un miel abondant où bourdonnaient les essaims bruyants des abeilles.

128. Pendant que les jeunes belles se baignaient dans les eaux des étangs où se produisent les vertes émeraudes et des lacs où fleurissent les nénuphars couverts de gouttes d'eau, les abeilles se confondaient avec les pétales des fleurs qu'elles déchiraient et jetaient autour d'elles.

129. L'eau des rivières où les nénuphars tombent en poussière luttait avec les seins des belles, et dans les étangs s'en allaient les poudres odoriférantes mélangées du safran et du sandal dont elles se décoraient.

130. Les *nymphœas* qui croissent dans les beaux lacs couvraient de leurs pétales les digues et embellissaient le lac ; les seins, les bouches et les chevelures des belles brillaient

au milieu des fleurs comme la face resplendissante de la lune.

131. Les belles filles se plongeant dans l'eau abondante des étangs, avec leurs yeux rouges dont les poudres colorantes étaient enlevées, se baissaient en se lançant des pétales des nénuphars qui les cachaient aux regards de leurs mères.

132. Les gouttes d'eau parfumées de sandal sautaient en l'air, les éventails s'y agitaient et l'eau en retombait en pluie, tandis qu'elles s'amusaient à jeter des fleurs de nénuphars sur le sable humide des tentes.

133. Celles qui ressemblaient à des lianes précieuses et brillantes comme des miroirs ornés de pierres précieuses, couvraient de fleurs les sièges déjà décorés des fruits magnifiques du lotus.

134. Au moment où le soleil était au milieu de sa course, à l'heure déterminée par les sages habiles dans la lecture des livres sur la science du temps, on vint louer intelligemment les pieds du roi et le reste.

135. Les femmes aux seins magnifiques pénétrèrent en chantant dans le palais du roi plein de grâces ; au bruit agréable des instruments de musique harmonieux, le prince, orné d'une belle guirlande de fleurs, prit une nourriture excellente.

136. Le prince, dont le corps était orné de bijoux éclatants qui portait une guirlande de fleurs de jasmins épanouies, avec son collier de fleurs mielleuses, s'en alla dans la rue décorée de fleurs fraîches aux pétales ravissants.

137. Ses anneaux d'or et de pierres précieuses faisaient du bruit, les abeilles et les bourdons se pressaient en murmurant sur sa guirlande aux fleurs accumulées, et à chaque pas du roi, ses pendants d'oreille en forme de *makara* lançaient de longs éclairs lumineux.

138. Les Vidyâdharas accomplis, avec leurs javelots

brillants sous l'enduit, les lances étincelantes qu'ils tenaient à la main ainsi que leurs épées, les fourreaux qui se voyaient à leurs côtés et les cuirasses qui les recouvraient, entouraient de toute part le roi dont l'Empire était immense,

139. Salué de la main par les femmes aux paroles douces comme le sucre, qui répandaient devant lui une pluie de poudres parfumées et des fleurs où se pressaient les abeilles, le prince à la guirlande de fleurs en boutons arriva gracieusement à la large porte de l'ermitage du devin à la science accomplie.

140. Le sage parfait prononça une bénédiction sur le roi, en employant les paroles de bon augure et en disant : « Sois toujours victorieux, ô notre roi aux fleurs mielleuses, qui as daigné venir ici et qui rends notre race illustre ! »

141. Le roi se dirigea vers un siège superbe sous un portique séparé, au bruit des abeilles qui se pressaient auprès du miel qui coulait abondamment des fleurs dont le vent emportait au loin le parfum mêlé à la fumée odoriférante de l'agalloche.

142. Après s'être assis gracieusement sous ce portique où le miel coulait abondamment et qui ressemblait à un bouquet de sandals aux fleurs épanouies, le prince aux bijoux éclatants raconta longuement l'affaire de sa fille pendant que les Vidyâdharas, comprenant la situation, s'éloignaient.

143. Après que le prince qui portait un bracelet d'où partaient d'ardents éclairs, dont les bras semblables à une masse de palmiers étaient ornés de guirlandes de fleurs, lui eut expliqué le trouble de son esprit, l'habile à la devination réfléchit et prit la parole en ces termes ;

144. Le sage, dont la langue était versée dans l'explication des livres vénérables parla ainsi, après avoir réfléchi longuement à la destinée de la belle à la taille fatiguée, dont la

beauté est adorable comme celle d'une guirlande magnifique dont les fleurs répandent un miel parfumé :

145. « Une beauté s'est rencontrée, passant à droite du roi aux guirlandes convenables à des belles, aux colliers brillants de l'éclat de la blanche lune épanouie, comme une lune terrestre ; si l'on songe à ce que ce pouvait être, c'était la déesse de la fortune qui venait à ta rencontre.

146. » O toi dont l'épée fait connaître au loin la gloire, pourrais-je aujourd'hui dire, par la parole, tout le destin de la belle délicate, à la taille mince comme l'éclair, aux beaux seins ornés de bijoux d'or étincelants ?

147. » Dans la parole sainte qu'a dite aux jours primitifs le Glorieux qui tient la roue rayonnante de la vertu, est indiqué clairement le héros destiné à cette jeune fille aux seins superbes, aux cheveux parfumés de fleurs, qui ressemble à un joyeux rameau. »

148. En entendant le sage parler avec précision du bonheur réservé à cette jeune fille semblable à un paon, le roi dont le corps brillait de sa prééminence, apparut joyeux comme un de ces êtres pleins de vérité.

149. Il demanda : « Explique comment, dans la parole sacrée du principe suprême qui préside aux destinées du monde, il est question de ma fille, » et le sage lui exposa l'antique histoire :

150. « Au milieu des trois mondes différents, sont les îles dispersées dans les eaux immenses et le continent du Sind ; les décrire une à une, en disant tous leurs noms, dépasserait tous les nombres possibles.

151. » Ce cercle terrestre porte à son centre le haut mont Mandara entouré tout autour de collines superbes ; il s'y trouve de grands arbres *nâval* aux frais rameaux qui se penchent.

152. » Ce cercle terrestre est entouré de la vaste mer aux

ondes agitées, ô roi dont le javelot donne la mort, qui est une des quatorze mers aux eaux montagneuses dont sont coupées les sept divisions où courent les rivières originaires des montagnes.

153. » Mais, dans ce cercle, il y a deux parties qui se sont produites dans la suite des âges; parmi ces deux parties, celle du sud, ô toi dont la louange est difficile à faire, est le Bharatakhaṇḍa.

154. » C'est la terre bienheureuse où sont les bois magnifiques de *kalpakas* et où abondent les pierres précieuses ; là, lorsque trois âges se furent accomplis, au retour de l'âge nouveau, apparut Brahmâ.

155. » Il créa là le soleil aux rayons ardents, l'astre aux frais rayons et tous les autres organismes ; et c'est ainsi que se passa ce temps heureux, cercle immense de créations.

156. » A la fin du troisième âge, comme plusieurs douleurs détruisaient les divers êtres, notre Seigneur apparut, roue antique de la vertu, principe éclatant de lumière, qui s'étendit dans les sept mondes.

157. » Aux pieds nus de notre Seigneur qui prodiguait les grâces et qui était le principe de la roue de la vertu, le monde se prosternait demandant la protection de sa grâce, pour obtenir le bonheur par la destruction de la noire obscurité.

158. » On l'appelait le seigneur à la parole sainte et excellente, le vertueux inaccessible aux sens et à leurs organes, l'auteur des qualités, des races et de la voie qui chasse la faim destructrice des infortunés.

159. » Alors, pendant que s'épanouissait sa sainte grâce, il y eut un roi du monde qu'entoure l'océan aux flots qui se gonflent, un prince au large parasol dressé, qu'on nommait Bharata au javelot éclatant comme le soleil supérieur.

160. » Il gouvernait le monde en y faisant adorer notre

Seigneur. Ce Bharata au bras renommé pour sa force, aux éléphants dont le front est orné d'un chaperon, vint adorer et louer les pieds roses du chef des temps, en lui offrant des fleurs épanonies.

161. » Adorant sa couronne ornée de pierres précieuses éclatantes, le roi l'interrogea sur l'avenir, et le prince répondit, par une voix qui retentit dans les nuages amoncelés d'où tombe une pluie d'ambroisie au fond du ciel tremblant d'effroi :

162. » Il y aura vingt-quatre seigneurs dont je suis le premier, deux fois six monarques dont tu es le premier ; quant aux sauveurs, depuis les plus anciens, il n'y en aura que neuf, et il n'y en aura que neuf incarnations.

163. » O roi ! ton fils Marîtchi possédera Bhôdana qui est entourée de remparts d'or brillants; de la race de ce guerrier au javelot meurtrier, aux anneaux superbes, apparaîtra un prince qui sera le premier de ces sauveurs incarnés.

164. » Si l'on veut savoir ce que fera ce sauveur pour une vierge plus belle que la pure montagne blanche, ce juste prendra l'âme d'Açvagrîva et le disque vainqueur.

165. » Diviṣṭha s'avancera avec son armée, océan de chars superbes, et deviendra le seigneur du cercle terrestre brillant et vertueux, ô Bharata que loue toute la terre ! » Ainsi parla le dieu des dieux, à la parole sainte et magnifique.

166. « Le commencement, la fin et le milieu m'appartiennent, ainsi que la propriété du monde aux eaux agitées ! » dit-il, et il combla de joie le roi des rois aux javelots meurtriers ; ô toi qui portes une guirlande de fleurs, tel est le récit ancien !

167. « Ce jeune héros aux bras glorieux et robustes comme le roc, annoncé dans le livre antique, a quitté le ciel lumineux et a apparu joyeusement sur la terre qu'entourent les eaux qui se gonflent.

168. » Ce bienfaiteur est le plus jeune des deux fils du

prince dont les bras sont faits pour la lutte et qui porte des anneaux superbes, celui qui possède Bôdhana aux remparts d'or dans le pays prospère de Surami.

169. » Pour s'unir à la poitrine divine de ce prince à la guirlande de fleurs mielleuses qui est venu caché sous un corps humain pour protéger la terre boisée aux eaux abondantes, ta fille seule convient !

170. » Quand tu la lui auras donnée, il tuera l'orgueilleux qui aura pris l'empire, et par sa fortune constante il te donnera deux principautés ! » Il dit, et le roi ressentit une joie immense.

171. « A ce que je viens de te dire sur le prince à la guirlande de fleurs mielleuses, s'applique le signe suivant : dans un jour lunaire d'ici, Diviṣṭha déchirera la gueule d'un lion. Sache-le, » ajouta-t-il.

172. A ces mots du prophète, le roi plein de gloire fut plongé dans une joie sans pareille, et il couronna celui qui ne clignait jamais des yeux d'une belle guirlande de fleurs toujours fraîches,

173. Et il lui donna à gouverner le pays fertile et fécond de Djyôtimâlâ, arrosé par les eaux abondantes de la pluie d'or qui tombe du ciel où sont tous les trésors sortis de l'océan décrit dans le livre de la déesse qui préside aux deux mondes.

174. Le roi s'en alla alors et se rendit, comme le soleil se couchait, au palais de Vâyuvêgâ ; et faisant connaître à la femme dont la démarche était gracieuse comme celle d'un cygne la grandeur de leur fille et la suite des événements, il lui dit :

175. « Un bosquet où n'abondent pas les jeunes fleurs, un étang où ne sourient pas les jeunes fleurs du lotus, une nuit où le ciel n'est pas orné du jeune croissant, une maison où il n'y a pas d'enfants, se ressemblent.

176. » La famille apparaît florissante comme le précieux

kalpaka : le chef en est la tige, l'épouse qui pratique fermement la vertu en représente les rameaux, les beaux enfants en sont les boutons de fleurs et les anciens y sont les abeilles.

177. » Il est facile d'obtenir, avec des éléphants à la trompe creuse et à la longue tête ornée d'un bandeau, de l'or et des pierres précieuses; mais, sur cette terre aux eaux profondes, il est difficile aux femmes d'avoir des enfants qui prospèrent par leur grandeur.

178. » Une lumière, même seule dans une lampe, suffira à éclairer une maison, brisant les chaînes de l'abondante obscurité; ô toi dont les bijoux superbes ont des pierres précieuses où ne se pose aucune poussière, une fille suffit pour remplir les divers points cardinaux.

179. » La grosse perle qui est née dans le sein d'un coquillage dont les spirales vont à droite est un objet très précieux; ô toi qui ressembles à un paon magnifique qu'on admire, le rameau fleuri que tu as produit sera beau pour tous ceux qui ont des rapports avec notre famille.

180. » Oubliant la parole qui compare celles qui n'ont pas d'enfants à un arbre (sec), tu es devenue une fortune semblable au ciel rouge, le jour où est né ce jeune croissant qui éclaire le ciel et fait sourire l'eau.

181. » Détruisant la vaste activité, ta fille, comme la déesse d'or, comme la déesse de la fleur, sera demain, pour le dieu brillant, de l'ambroisie et une divinité! Ainsi a parlé clairement le prophète qui connaît le livre sacré. »

182. A ces paroles du héros dont les éléphants mâles sont pleins d'ardeur, celle qui portait une guirlande de fleurs sur sa chevelure épaisse fut au comble de la joie; retenant son sourire qui allait s'épanouir en perles brillantes, elle se proterna et dit :

183. « O roi des rois à la couronne ornée de pierres précieuses et d'or! cette jeune vierge a été favorisée par ta grâce;

s'ils n'obtiennent pas la grâce des rois, leurs enfants ne sauraient obtenir la moindre grandeur.

184. » C'est par la grâce de votre seigneurie aux anneaux retentissants qui luttent avec les joyaux fleuris des rois dont les éléphants caressent leurs femelles, que cette belle à la chevelure parfumée, à la démarche délicate, a obtenu sa beauté. »

185. Le roi à la couronne ornée de pierres précieuses fut réjoui par les douces paroles mielleuses de sa vertueuse épouse, et il reposa là, au détriment de la guirlande aux fleurs parfumées, pressant sur sa poitrine les seins magnifiques de la belle.

186. Le lendemain, le prince dont la large main brandit l'épée meurtrière, fit appeler son fils et ses ministres et leur dit : « J'ai pensé d'abord ceci, puis voici l'histoire que m'a contée le sage qui a étudié les livres antiques. »

187. Lorsque le roi à la gloire immuable leur eut dit la fortune heureuse de sa fille aux seins gonflés et les qualités du prince de la couleur des nuages qui lui était destiné, les hommes éminents furent remplis de joie et dirent :

188. « Nous n'avons aucun doute que la jeune fille à la longue chevelure soit une divinité, ô roi dont la lance est ardente! Il convient de préparer et d'envoyer un message au père de ce Diviṣṭha, roi dont la lance est impétueuse!

189. » Il y a un homme instruit, dont la parole sait répondre ce qu'il faut aux objections que conçoit un homme instruit; c'est Marîtchi. Nous (conseillons de) l'envoyer, car il saura lui exposer les questions de race et les autres. »

190. A ces paroles d'un ministre expérimenté, le roi dit : « Faites venir le vaillant généreux. » Et il lui remit une lettre sacrée qu'il écrivit avec soin. Le messager se prosterna aux pieds ornés d'anneaux du grand roi.

191. Sur l'ordre du monarque, Marîtchi prit son chemin

dans les nuages amoncelés qui remplissent d'éclairs le vaste ciel, et il descendit dans un bosquet qui était en dehors de la ville d'or qu'entoure le pays fertile de Surami.

192. Comme il entrait dans le bosquet abondamment fleuri qu'on appelait le grand massif de fleurs nouvelles, les abeilles y bourdonnaient ardentes en s'unissant aux fleurs dressées et jonchant le sol de pétales mielleux.

CHANT VII

120. Les messagers craignant d'aller saluer les anneaux brillants de leur roi, virent Haridmandju qui pouvait réfléchir sur ce qu'il convenait de faire et lui racontèrent leur visite au roi plein de gloire, les dons qu'il leur avait faits : trésors, troupes de femmes aux démarches de paon,

121. Puis l'arrivée des jeunes princes, le rire méprisant du héros aux yeux ardents et sa colère enflammée, ainsi que toutes les paroles qu'il avait adressées aux porteurs de lances brillantes ; ils dirent tout cela au ministre dont les pendants d'oreilles étincelaient.

122. Quand Harimandju, l'heureux qui avait acquis la science difficile à obtenir, entendit ce récit, il pensa : « S'il apprend ce grand affront, le souverain ne pourra pas le supporter un seul moment; comment supprimer ce grand ennemi ? » Et l'habile, dont la poitrine portait une guirlande où bruissaient les abeilles, s'absorba dans sa méditation.

123. « Le prince aux joyaux brillants n'est pas encore développé et, par sa jeunesse, il n'a pas encore la connaissance exacte de ce qui est vrai et de ce qui est faux; je vais habilement lui faire voir une illusion, et je le ferai prendre par un lion qui est dans la montagne, sur lequel il s'élancera impétueusement. »

124. Après avoir combiné ceci dans son esprit, il appela le

Vidyâdhara décoré d'un bel ornement qui portait le nom de Harikêtu, et racontant à ce guerrier aux bras de roc toute l'affaire, il lui prescrivit de se transformer en un faux lion.

125. Le cruel prit aussitôt la forme d'un lion à la crinière ondulée comme la flamme qui court allumée, aux ongles puissants qui déchirent les entrailles de la montagne, aux défenses recourbées comme la lune au commencement de son voyage, aux yeux ardents, à la gueule large et d'où sortait une voix de tonnerre; et il partit.

126. Il arriva au delà de l'Himâlaya, bordé par le feuillage épais des bois, pénétra dans le pays de l'Inde dont les guerriers ont des bras robustes comme des rocs, et se mit à rugir: les montagnes se déchiraient et tremblaient, la terre se bouleversait, le triple océan mélangeait ses ondes et le ciel s'agitait.

127. Les forêts tombaient réduites en poussière, les animaux tombaient pêle-mêle, les éléphants et leurs femelles épouvantés poussaient des cris de douleur, les écluses s'écrasaient comme la paille broyée sous l'enclume, et les hommes s'affaissaient tous grinçant des dents à ce bruit terrible.

128. Après l'avoir vu ainsi transformé, le ministre s'adressa aux messagers qui lui avaient rapporté ce qui s'était passé avec exactitude, les envoya instruire le jeune héros ardent à la lutte et armé des armes victorieuses, en leur disant: « Informez-le de tout ceci! »

129. Alors, les messagers, prenant la voie des nuages retentissants, descendirent et se rendirent à l'endroit où se promenaient, entourés de leurs armées formidables, les princes aux bijoux ornés de pierres précieuses brillantes, aux anneaux sonores, fils du roi de Bôdhana célèbre par ses bosquets fleuris, et dirent:

130. « Quand nous lui avons rapporté le refus du tribut, la reprise des objets préparés pour le tribut, et les invectives

que tu nous as adressées, ô prince, en disant : « C'est mal ! » notre roi dont la large main est armée du disque, qui a de beaux anneaux sonores et dont la chevelure est parfumée, a souri en disant : « C'est bien ! c'est bien ! »

131. »Après qu'il eut appris de notre bouche que tu étais un jeune prince portant un collier de fleurs mielleuses, notre seigneur a songé à sa force considérable et à ce qu'il se doit à lui-même ; il a dit dans sa bienveillance : « C'est un enfant, » et il a calmé sa colère.

132. » Ce jeune présomptueux qui s'est aventuré à reprendre le tribut qui nous avait été donné devra détruire un lion demeurant dans les grottes de la montagne fendue, où il rugit comme le tonnerre accompagné d'éclairs pour détruire ce pays célèbre dont l'obtention a été difficile ! »

133. » Il a dit cela, et ajoutant : « Allez le lui dire, » il nous a expédiés ici. » En leur entendant dire ces paroles, le jeune prince s'écria : « Quoi ! est-il possible que dans notre pays il y ait un lion cruel, meurtrier, menaçant les existences, rugissant et détruisant tout ? »

134. » Il existe, salut ! dans le beau pays de l'Inde aux eaux bruyantes, difficile à détruire par qui que soit, dans la montagne immense, il existe ce lion qui rugit comme le tonnerre ; il habite, ô seigneur, dans une grotte incommensurable et il dévore tous les êtres, » répondit-on.

135. » Soit, dit-il, mais je déchirerai sa gueule large comme les grottes de la montagne pénible et je romprai son corps en deux morceaux ! Si je ne réussis pas à le faire, que je sois l'enfant diabolique dont parlait votre roi ! »

136. Il s'écria, brandissant son trident : « Que les éléphants de combat, avec leurs défenses aux pointes puissantes et leurs trompes creuses rentrent dans leurs demeures et restent enflammés à regarder dans l'ombre ! que les guerriers dont la tête ne s'affaisse pas devant les armes menaçantes qui arrivent ardentes se retirent !

137. » Que les chars élevés ornés de pierreries traînés par des coursiers superbes, que les fantassins, que les chevaux aux fronts ornés de voilettes, rentrent dans leurs séjours d'attente, que personne ne s'aventure à venir avec moi et qu'on se retire! » dit le prince dont la couleur était celle du magnifique océan, de façon à faire s'éloigner tous ses serviteurs.

138. Comme après avoir éloigné les gens bruyants de la ville, le prince qui avait la couleur de la mer bruyante aux ondes fraîches s'éloignait, (son frère) connaissant la montagne et qui avait la couleur des coquillages de la mer poissonneuse s'efforça de suivre le héros qui porte la fortune sur sa poitrine.

139. Les pieds ornés d'anneaux, qui avaient l'habitude de tirer sur la corde attachée au cou des éléphants robustes à la trompe creuse, s'enfonçaient dans la poussière ardente qui recouvrait la route au milieu de la montagne noire; ils arrivèrent ainsi à la recherche du lion qui tuait les travailleurs.

140. En voyant arriver les héros, le lion à la crinière ardente se mit en colère et poussa un rugissement: ce fut comme le tonnerre qui éclate; les montagnes fendues s'écroulèrent, les dalles de pierre se brisèrent et tombèrent en poussière roulant en débris.

141. Le héros, qui avait la couleur du noir nuage fulgurant, attacha ses anneaux de jambes, assujettit à ses bras ses bracelets étincelants, tressa sa chevelure bouclée que décoraient des pierres précieuses et poussa un grand cri; le lion en fut effrayé.

142. Celui qui avait pris la forme d'un lion aux yeux verts s'éloigna, brisant la montagne et y détruisant les routes, en se demandant : « Où aller? » le prince vaillant, noir, et aux yeux ardents, le poursuivit rapidement: la mort aux yeux terribles, les points cardinaux et le ciel tremblaient.

143. Les anneaux ne faisaient plus de bruit, car les pieds se hâtaient ne touchant pas le sol; les mains, ornées de bracelets éclatants, ne se rejoignaient plus; les cheveux, les tresses, les guirlandes, les colliers se dressaient et ne touchaient plus ni les bras ni le cou.

144. Les arbres s'arrachaient avec leurs racines; comme emportés par un vent violent, les cerfs bigarrés et les oiseaux jonchaient le sol tremblants; les doigts du héros dont les bras avaient la dureté des pics formant le sommet des montagnes caverneuses et d'où roulent les rochers s'écartaient violemment.

145. Les nuages s'amoncelaient et couvraient tout; les dalles de pierres se brisaient avec un bruit formidable les unes sur les autres; les divinités des bois dansaient rafraîchies; celui qui avait pris la forme d'un lion fuyait éperdu : il disparut dans l'intérieur d'une caverne de la montagne brillante.

146. Le tremblement du sol et l'agitation de la montagne élevée, causée par la course rapide du jeune prince, dont les épaules fortes comme des rochers énormes étaient ornées de guirlandes superbes et dont la gloire s'accroissait de jour en jour, tirèrent de son sommeil un lion royal qui habitait dans cette grotte.

147. Écumant, le prince se tint à l'entrée de la caverne profonde et s'écria : « Salut! tu t'es caché dans la grotte pleine d'obscurité! je vais déchirer cette montagne immense! » et la montagne, ouvrant sa bouche immense, répéta ce cri au loin.

148. A ce bruit formidable, le lion rendu furieux grinça des dents; dans ses yeux ardents s'alluma la flamme de la colère; plein de rage, il s'élança rugissant, mais la montagne se déchira.

149. Les deux yeux enflammés et les dents brillantes et

blanches de ce lion à la queue épaisse, aux ongles acérés, à la gueule monstrueuse capable d'absorber tout ce qui était dans la montagne, suffirent à chasser toute l'obscurité. Alors, ce monstre se leva.

150. Cet animal robuste, loué pour sa grande force et tel qu'on pouvait dire qu'il était capable de détruire le monde qui le supportait par ses qualités apparentes s'élança vers le prince ; les habitants de l'air plein de rosée firent tomber une pluie légère.

151. Comme le lion se levait pour s'élancer rampant sur sa poitrine, la déchirer et en boire le sang, il sauta sur sa crinière et le saisit de ses larges mains au milieu de ses mâchoires recourbées ; puis, le lion à la force considérable se coucha déchiré, la gueule fendue.

152. Les immortels, stupéfaits, demeurèrent là, mettant chacun un doigt sur leur bouche en disant : « Celui-ci vient en un instant de mettre en pièces un lion terrible qui avait la force de mille fois mille animaux féroces, plus fort que mille lions furieux. »

CHANT XII

59. Les dieux bienfaisants et destructeurs s'étant retirés chacun de son côté, le héros, sans s'arrêter aux points cardinaux, s'éleva, par la lumière de la certitude qui montre au sens intime la vérité, au-dessus de tous les mondes des dieux et devint un *Sùḷâmaṇi* pour l'univers.

60. L'activité pénible s'éloignait, les dieux se retiraient de plus en plus, le roi Pradjâpati gouvernait le monde de Brahmâ. Cependant le prince noir, dont la large main rouge comme le lotus brandissait le disque sacré de Vichṇu, gouvernait la terre entourée par l'océan.

61. Il gouvernait, recevant les hommages des rois, bran-

dissant la lance de Vichṇu, étendant doucement son sceptre sur toute la terre que revêt l'océan aux ondes agitées et que protègent les dieux, pendant que son père gouvernait bellement le monde qui lui convenait.

62. Celui qui a la couleur des coquillages en spirales enroulées à droite et celui dont les fortes épaules sont célèbres et dont le corps a la couleur du triple océan poissonneux, étaient vénérés par tout le monde. Les hommes organisaient des fêtes eu l'honneur des pieds de lotus roses du prince de l'*açôka* qui a vaincu l'activité, et leur bonheur allait augmentant de jour en jour.

Julien VINSON.

Analyse des formes verbales de l'Évangile de S. Marc, traduit en basque par Jean de Liçarrague (1571).

(SUITE)

DRAVZQUIÂN. 1. Ind: prés: s. 3e r. pl: r. i. s. 2e pers: adr: masc: avec *á* euph: pour *c* devant *n* conj: aux: act.

5. 19... cein gauça handiac Iaunac EGUIN *drauzquián*, ... combien grandes choses le Seigneur t'a faites,

DRAVZQUIÇVET. 1. Ind: prés: s. 1e r. s. r. i. pl: 2e pers: aux: act:

13. 23. ... Huná, aitzinetic ERRAN *drauzquiçuet* gauça guciac. ... : voici, ie vous ay tout predit.

DRAVÇVE. 3. Ind: prés: s. 3e r. s. r. i. pl: 2e pers: aux: act:

10. 3..., Cer MANATU *drauçue* Moysesec? ..., Qu'est-ce que Moyse vous a commandé?

10. 5..., Çuen bihotzeco gogortassunagatic SCRIBATU *drauçue* manamendu hori. ..., Il vous a escrit ce commandement pour la durté de vostre cœur:

14. 15. Eta harc ERACUTSIREN *drauçue* gambera handibat PARATUA *eta* APPAINDUA[1]: ... Et il vous

1. Is this from *appanare* under the influence of *pannus-cloth?* Quand il s'agit d'orner et dresser une table, comme c. 14, vv. 15 et 16, les idées de *panis* et de *pannus* se confondent.

monstrera vne grande chambre ornee & preparee : (à remarquer L. ne dit pas : *gambera paratu eta appaindu handibat*).

DRAVÇVEDANA. 1. I. q. *drauçuet* avec *da* euph : pour *t* et *n* rel : accus : décl : accus :

13. 37. Eta çuey ERRAITEN *drauçuedana*, Et (*na* =*ce que*) ce que ie vous di,

DRAVÇVEN. 1. I. q. *drauçue* avec *n* conj : régi par *beçala*.

16. 7..., ERRAN *drauçüen* beçala. ..., comme il vous a dit.

DRAVÇVET. 11. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl : 2e pers : aux : act :

3. 28. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité,

9. 1..., Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, ..., Ie vous di en verité

9. 13. Baina ERRAITEN *drauçuet* Mais ie vous di,

10. 15. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité,

11. 23. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité

11. 24. Halacotz ERRAITEN *drauçuet*, Pourtant ie vous di,

11. 29..., eta ERRANEN *drauçuet* ... : adonc ie vous diray

13. 30. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité

14. 9. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité

14. 18..., Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, ..., Ie vous di en verité

DV. 35. Ind: prés: s. 3e r. s. verbe poss: & aux: act:

2. 16..., Cergatic publicanoequin eta VICITZE gaichtotacoequin IATEN *du* eta EDATEN? ..., Pourquoy mange-il & boit auec les peagers & mal-viuans? (On a omis ce?)

3. 26..., baina fin DU. ..., mais prend fin.

3. 27... : eta orduan haren etchea PILLATUREN *du*. ... : & adonc il pillera sa maison.

3. 30..., Spiritu satsua DU. ..., Il a l'esprit immonde.

4. 14. Ereilleac hitza EREITEN *du*. Le semeur seme la parole.

4. 15. ..., eta KENCEN *du*..., & oste la (cf: le Grec ΚΕΝΟΣ).

4. 23. Baldin nehorc ENÇUTECO beharriric *badu*, Si aucun a aureilles pour ouir,

4. 28. Ecen bere buruz lurrac fructu EKARTEN *du*, behin belhar[1], guero buru, guero ogui bihi

1. M. R. Williams in his *Lexicon Cornu-Britannicum* (London, 1865) mentions some Baskish words, but *cadarn* is Welsh. He Says "Beler s. m. Water-cress. Welsh *berwr*, *berwg*. Armorican *beler*. Irish *biolar*, *birur* (one may add *biorar*). Gaelic *biolar*, *biorar*. Manx *burley* ". Do these words come from *bir*, *bior*, a Keltic word for water, or are they related to Baskish *belar*? Under *da* 4, 32, *belhar* is used of all kinds of herbs. A variant form is *bedar* (and I think *berar*), which makes one think of *be-below* and *dar*, the formative termination meaning *frequenter of*, *dweller in*. In the Biscayan of Arratia *water-cress* is *belarr garratza* = *bitter-grass*, and also *borrakia*.

bethea buruän. Car la terre de soy-mesme[1] fructifie, premierement l'herbe, apres les espics, & puis le plein froument en l'espic :

4. 29. ..., bertan guiçonac *du* EÇARTEN iguiteyá : ..., soudain *l'homme* met la faucille,

7. 6. ..., Segurqui vngui PROPHETIZATU *vkan du* Esaiasec çueçaz hypocritoz[2]. Certainement Isaie a bien prophetizé de vous *autres* hypocrites:

7. 10. Ecen Moysesec ERRAN *du*, Car Moyse a dit

7. 16. Nehorc ENÇUTECO beharriric BADU... Si aucun a aureilles pour ouir,

8. 2. ...: ecen ia hirur egun DU...: car il y a desia trois iours

8. 35. ..., GALDUREN *du* hura : ..., SALUATUREN *du* hura. ..., il la perdra : ..., il la sauuera.

8. 36. Ecen cer probetchu DU guiçonac, Car que profitera-il à l'homme...?

8. 37. Edo cer EMANEN *du* guiçonac bere arimaren recompensamendutan ? Ou que donnera l'homme en recompense de son ame?

9. 21. ..., Cembat dembora DU...[3]? ..., combien y a-il de temps...?

10. 11. ..., adulterio IAUQUITEN *du* haren contra. ..., il commet adultere contre elle.

1. Litt. : *de* ou *par sa tête*, dans le Basque.

2. On remarque la répétition de la terminaison casuelle dans le pronom et le nom qui le qualifie, *eçaz* & *z*.

3. Ce *du* est un gallicisme. Avec l'accusatif pluriel *hirur egun* il faut *ditu*. Si ces mots sont le nominatif passif, il faut *dirade* = *ils sont*. C'est cette forme qui m'a donné des doutes sur la définition de *cituan*. Aussi c. 9, v. 21, quel est le nominatif de *du* ? L. a pensé en Français à ces endroits.

10. 12. ..., adulterio IAUQUITEN *du*..., elle commet adultere.

11. 3...: eta bertan hura IGORRIREN *du* huna. ...: & incontinent il l'enuoyera ici.

11. 31...: ERRANEN *du*, (Hautin a omis la virgule) ...: il dira,

12. 6. Oraino bada bere seme maitebat VKAN eta, hura-ere IGORRI *vkan du* hetara azquenic, Or ayant encore vn sien fils bien aimé, il le leur enuoya aussi pour le dernier

12. 9. Cer EGUINEN *du* bada mahasti iabeac[1] ?..., eta EMANEN *du* mahastia berceri (à remarquer que le verbe avec *emanen* n'a pas sa forme dativale. Il faut corriger *draue*.) ... Que fera donc le seigneur de la vigne? ..., & baillera la vigne à d'autres.

12. 19..., eta VTZI *badu* emaztea, eta haourric VTZI ezpa*du*, ..., & ait laissé la femme, & n'ait point laissé d'enfans,

12. 36. Ecen Dauid-ec berac ERRAN *du* Spiritu sainduaren inspirationez, Çar Dauid luy-mesme a dit par le sainct Esprit[2],

12. 37. Beraz Dauid-ec berac DEITZEN *du* hura Iaun: Dauid donc luy-mesme l'appelle Seigneur,

12. 44..., baina hunec EMAN *du* bere paubreciatic ...: mais ceste-ci y a mis de sa poureté tout

13. 12. Orduan *liuraturen du* anayeac anayea

1. « The vineyard-master. » Cf. sous *duçue*, II, 17; « *gaichtaguin lece* » = *malefactor-cavern*.

2. L. traduit « par inspiration du S. E. ».

heriotara, eta aitác haourra: ... Lors le frere liurera son frere à mort,

14. 6...? obra ombat enegana EGUIN[1] *du*....? elle a fait vn bon acte enuers moy.

14. 8. Hunec... EGUIN *du*: ... Elle a fait ce

15. 14..., Baina cer gaizqui EGUIN *du*? ..., Mais quel mal *a*-il (*sic*) fait?

15. 35..., Huná, Elias DEITZEN *du*. ..., Voici, il appelle Elie.

DVÁN. 2. I. q. *duc*, verbe possessif avec *á* euphonique pour *c* devant *n* conjonctif & rel :

6. 18... euri (pour eure) anayeren emaztea DUÁN. (Voyez *eztuc* 6, 18. *Anayearen* serait plus régulier)... d'auoir la femme de ton frere.

11. 21..., Magistruá, huná, *hic* MARADICATV *duán* ficotzea (*n* rél: acc = *que*), Maistre voici le figuier que tu as maudit

DVANÂ. 1. I. q. *duc*, aux : act., avec *a* euph : pour *c* devant *n* rel : nom : décl : vocatif (*ná* = *o tu qui*)

15. 29..., He, templea DESEGUITEN eta hirur egunez EDIFICATZEN *duaná*. ..., He, qui desfaits le temple, & en trois iours le redifies:

DVANA. 1. I. q. le précédent avec *n* rel : accus: décl : acc: ou nom : passif (*na* = *ce que*)

14. 36..., baina hic NAHI *duana*. ..., mais ce que tu veux.

DVC. 13. Ind : prés: s. 3e adr : masc : verbe subst : & aux:

1. L. renders *à faire* under *duela* 11, 3 by *beharra;* and under *dugu* 14, 63 by *behar*.

5. 23..., Ene alabatchoa hurrenean DUC: ..., Ma fillette est à l'extremité :
5. 35..., Hire alabá HIL *duc*, ..., Ta fille est morte,
6. 35..., Desertu DUC leku gaur, eta ia BERANDUA DUC:..., Ce lieu est desert, & est desia grande heure :
7. 28..., Hala DUC Iauna: ..., Il est ainsi, Seigneur,
9. 5..., on DUC... ..., il est bon
9. 43... : hobe DUC hire[1], ...: il te vaut mieux
9. 45..., hobe DUC hire, [1]... : il te vaut mieux
9. 47..., hobe DUC hire[1] ...: il te vaut mieux
11. 21..., Magistruá, ... ficotzea EYHARTU *duc*. ..., Maistre... le figuier... est seché.
12. 29. ... Manamendu gucietaco lehena DUC, (H. a mis *duc*,) ..., gure Iainco Iauna, Iaun bakoitzbat DUC. ..., Le premier de tous les comandemens *est*, ..., le Seigneur nostre Dieu est le seul Seigneur. (L. traduit *un seul*.)
12. 30...: haur[2] DUC lehen manamendua. (Hautin

1. Pour ces trois génitifs dativaux *hire* voyez *ditzagun* (9, 5) & *dituc* (14, 36). Sous *ezta* 10, 40, *ene* traduit *à moy*.

2. Les Basques français d'aujourd'hui disent *hau;* ceux d'Espagne *au*. Dans le livre le plus ancien en Guipuzcoan, le catéchisme de J. Ochoa de Arin (Saint-Sébastien, ou *Donostian*, 1713; n° 45 dans la Bibliographie de M. J. Vinson), on le trouve sous les formes *ab'* (e. g. pp. 6, 7, 31, 129, 133, 134, 135, 137, 138, 139, &c :) et *aub* (pp. 10 et 13). De même de la racine *gau* il forme, p. 131, *gauren* = *de nuits* et *gaubean* = *dans la nuit*. De *jaun* on a formé *jau-r-egi*. En Biscayen, *jau-be* dérive-t-il de *jaun* ou bien est-il une forme régionale de *jabe* = *maitre* ? Dans ce dialecte *palais* n'est pas *jauregi* mais *jaubegi*.

a mis *duc*.) ... Cestuy-*ci est* le premier commandement.

DVC. 10. Ind : prés : s. 2e r. s. adr: masc: aux : act:

1. 40. ..., Baldin NAHI ba*duc*..., Si tu veux,

5. 35..., cergatic FATIGATZEN *duc* Magistrua ? ..., pourquoy trauailles-tu plus le Maistre?

10. 21... : eta VKANEN *duc* thesaurbat ceruän[1] : ..., & tu auras *vn* thresor au ciel :

10. 51..., Cer NAHI *duc*...? ..., Que veux-tu

12. 14..., baina eguiazqui Iaincoaren bidea IRACASTEN *dùc*: ..., mais tu enseignes la voye de Dieu en verité.

12. 30. ONHETSIREN *duc* bada eure Iainco Iauna, ... eta eure AHAL guciaz: ... Parquoy tu aimeras le Seigneur ton Dieu..., & de toute ta force.

12. 31.... ONHETSIREN *duc* eure hurcoa eure buruä beçala: .... Tu aimeras ton prochain comme toy-mesme :

12. 32 ..., Magistruá, eguiazqui ERRAN *duc*, ... : Maistre, tu as bien dit la verité, (L. traduit *veritablement* au lieu de *bien... la verité*.)

14. 12..., Non NAHI *duc*...? ..., Où veux-tu...?

14. 37...? orembat ECIN VEILLATU *duc?* ...? n'as-tu peu veiller vne heure ?

1. M. le professeur E. Galtier, bascophile de Mont-de-Marsan, m'a demandé pourquoi, si *ceru* vient de *cœlum*, il n'est point *keru*. Dans les langues Scandinaves on a vu *sk* passer en *sh*. Les Basques ont dû emprunter *cœlum* quand on prononçait déjà *cel* ou *ciel* en Français ; *ciel* en Toscan et Castillan ; *ce-o* en Portugais et *cel* en Provençal.

DVÇVE. 18. Ind: prés: pl: 2e r. s. verbe poss: & aux: act:

7. 8. Ecen Iaincoaren manamendua VTZIRIC, guiçonen ordenençá EDUQUITEN *duçue, hala nola,* cubén eta goporrén IKUTZEAC: eta hunelaco berce gauçaric anhitz EGUITEN *duçue.* Car en delaissant le commandement de Dieu, vous retenez l'ordonnance des hommes, *comme* lauemens de pots & de hanaps: et faites beaucoup d'autres choses semblables.

7. 9..., Vngui *nombait* IRAIZTEN *duçue* Iaincoaren manamendua, ..., Vous reiettez bien le commandement de Dieu,

7. 13. ...: eta hunelaco berce gauçaric anhitz EGUITEN *duçue.* ...: & faites plusieurs autres choses semblables.

8. 17. ... ? oraino GOGORTUA[1] *duçue* çuen bihotza. ... ? auez-vous encore vostre cœur eslourdi?

9. 50. ... cerçaz hura GACITUREN *duçue?* ..., de quoy luy rendrez-vous saueur?

10. 36. ..., Cer NAHI *duçue*...? ..., Que voulez vous... ?

10. 39. ... copá EDANEN ba*duçue,* ..., Vray est que vous beurez la coupe (*ba* traduit *vray est que.*)

11. 2. ... ERIDENEN *duçue* asto[1] vmebat ESTECATUA? ..., vous trouuerez vn asnon lié,

11. 3. ..., Cergatic hori EGUITEN *duçue?* ..., Pourquoy faites-vous ceci?

1. Cf. l'adjectif prédicatif *escua eghartua* sous *çuenic*, c. 3, v. 1, et *asto vmebat estecatua* sous *duçue*, 11, 2.

11. 17. ...? baina çuec hura gaichtaguin lece EGUIN *duçue*. ...? mais vous en auez fait vne cauerne de br igans.

11. 25. ... baldin deus BADUÇUE nehoren contra[1]: ... si vous auez quelque chose contre aucun

14. 6. ..., cergatic FASCHATZEN *duçue?* ...: pourquoy luy donnez-vous fascherie ?

14. 62. ..., eta IKUSSIREN *duçue*,..: & vous verrez le

14. 64. ENÇUN *duçue* blasphemioa : Vous auez ouy le blaspheme :

15. 9..., NAHI *duçue*...? ..., Voulez-vous...?

15. 12..., Cer bada NAHI *duçue*...? ... Que voulez-vous donc...?

16. 7...: han hura IKUSSIREN *duçue*, ...: vous le verrez là,

DVÇVELA. 3. I. q. *duçue*, aux : act: avec *la* conj : & participial.

7. 13. EZDEUSTEN *duçuela* Iaincoaren hitza... Mettans la parole de Dieu à neant (*ez-deus ten* = *in no-thing-ing*).

1. Ici on voit la force véritable de *deus* et *nehor*, sans le négatif. Voyez *ez-deusten* sous *duçuela* 7, 13. Pour *nehor* signifiant *personne*, voyez *ezlaite* & *ezlaquian*. Sous *litzaque* il traduit *on ;* sous *etzaitzaten* 13, 5, *quelqu'un ;* sous *ezta* 9, 29 & 10, 29, *nul*. Il est possible que l'étymon de *nehor* = *iñor*, *enor* soit *e* = *non* et *nor* = *qui :* c'est-à-dire une personne indéfinie, un *in-quiable*, un *j'ignore-qui*, un *un-who-able some-one*. *Nor-ere* = *quiconque*. Voyez *baita* 10, 43 & 44: a *not-who*, *ali-quis*. Voyez *baitrauca*, *baitraucac*, *baitzauçue*. *Nori berea* = *suum cuique*, mot à mot « à qui le sien ». *Nor* donc n'est pas essentiellement interrogatif, pas plus que *qui* en Français. En Gallois on a *bynnag* = *quiconque*, formé de *py nag* = *qui non*. Voyez « A Welsh Grammar », par Anwyl, professeur de l'Université d'Aberystwyth.

11. 24... othoitz EGUITEN *duçuela*... ecen RECEBITUREN *duçuela :* ... en priant, ... que vous le receurez,

DVÇVEN. 4. I. q. *duçue*, aux : act : avec *n* rel : conj : & rel : acc : = *que*.

4. 24... cer ENÇUTEN *duçuen :* ... ce que vous oyez :

7. 13... *ceuroc* ORDENATU *duçuen* ordenançáz : (rel: acc:) ... par vostre ordonnance que vous auez ordonnee :

13. 11... cer ERRANEN *duçuen,* ... de ce que vous direz :

15. 12... Iudién Regue DEITZEN *duçuen* huni? (*n* rel : acc:) ... *à celuy* que vous dites Roy des Iuifs ?

DVÇVENOY. 1. I. q. *duçue*, aux : act : avec *n* rel : nom : décl : démonstratif datif pluriel (*noy* = *à ceux* (*vous*) *qui*).

4. 24. ..., cuey[1] ENÇUTEN *duçuenoy*. ...: & à vous qui oyez

---

Corrigenda dans la *Revue de Linguistique*.

T. XXXII

P. 70, l. 13 a l. de poss: lisez substantif.

P. 70, l. 15 et 16. Biffez la note. M. le docteur H. Schuchardt a indiqué dans l'introduction de son

1. Remarquez la répétition de la terminaison casuelle après le pronom ; *ey* et *oy*. Cf. sous *du* 7, 6, *çueçaz*, etc.

édition du Nouveau-Testament Basque de J. Liçarrague la nécessité de cette correction. Je n'avais pas songé à *cituen*, comme il le dit, mais bien à *citizan*, *citian* formes, enregistrées par J.-P. Dartayet. En tournant pour la première fois les pages de la 2e édition des livres de Liçarrague, j'ai trouvé les fautes que voici : f. 52 recto v. 18 e do pour edo, f. 212 verso *h*etheric pour *b*etheric, dans J. C. gure Iauaren cena Saindura re*ec*bitu pour re*ce*bitu.

T. XXXIII

P. 291. M. J. Vinson a écrit en parlant de mon édition du Mendiburu de 1747 : « Il n'est pas exact, au surplus, de dire que c'est là le premier livre basque guipuzcoan imprimé connu. » *Mais je n'ai pas dit qu'il l'est !* J'ai dit seulement : « A excepción del Diccionario de Larramendi (1745), no conocemos ningun libro impreso en San Sebastián en Heuskara más antiguo que éste. » Comme éditeur, j'ai employé le pluriel *no conocemos*, parce que je ne connaissais pas à cette date-là les deux exemplaires du livre de Joseph Ochoa de Arin (imprimé en langue basque en 1713 à San Sebastián) que mentionne M. J. Vinson dans sa bibliographie. Mais je ne les avais pas oubliés. J'ai trouvé depuis un autre exemplaire, ignoré de M. Vinson, au Musée Britannique, ayant à la fin trois pages de plus que les autres. Je n'avais pas oublié non plus ce que M. Vinson avait dit des livres de Irazuzta (Pampelune, 1742) et Zubia, Mais Pampelune n'est pas San Sebastián, et Zubia n'a pas écrit en guipuzcoan !

T. XXXIII

P. 294. Je dois indiquer encore des corrigenda dans mon édition de Mendiburu :

P. 147, l. 25, où l'original porte Santuac izain, lisez izan

P. 272, l. 17, où l'original porte diezagula, qui n'est pas traduisible avec le reste de la phrase, lisez dizayola (voyez Lardizábal).

P. 430, l. 8, supprimez 272.

P. 436, ajoutez Dizayola 272 (comme émendation nécessaire).

P. 442, ajoutez Genezan 224.

P. 446, le numéro 2228 est une faute.

P. 469, l. 1, lisez 1751 ; y tiene.

P. 471. M. J. Vinson possède un exemplaire de ce volume, qui porte le numéro 89 a, dans sa Bibliographie. Une réimpression avec des notes critiques serait sûrement appréciée.

P. 472. Dans quelques exemplaires le colophon final porte un *n* au lieu d'un *u* dans deux mots.

T. XXXIII

P. 264, l. 7, lisez 15. 12...

P. 265, l. 8, lisez baicen. ...,

P. 265, l. 18, lisez *tenic*. ...,

P. 265, l. 21, lisez 4. 12... : eta

P. 266, l. 13, lisez s. 3e r. s.

P. 266, l. 15, lisez ..., pegar-bat

P. 268, l. 3, lisez LO DATZALA *erraiten*

P. 268, l. 28, lisez baldin mundu

P. 269, l. 14, lisez DEÇAÇVENÇÁT.

P. 269, l. 17, lisez deçacuençát.

P. 269, l. 22, lisez verrez...

P. 269, l. 2 d'en bas, lisez *parcatum*

P. 270, l. 3, lisez *deçadançat:*

P. 270, l. 3 d'en bas, après anayac inserez haren

P. 272, l. 3, lisez 4. 12. ... IKUS

P. 272, l. 10, lisez *Christ.*

P. 273, l. 14, ajoutez (*la* participial qualifiant l'accusatif et dépendant de ikussiren duçue.)

P. 273, l. 21, lisez *ondoan*,

P. 274, l. 9 avant SCRIBATUA, insérez, harçaz

P. 274, l. 12, lisez *den*.

P. 274, l. 16, lisez becembatean,

P. 275, l. 1, lisez ..., harçaz

P. 276, l. 14, lisez *Lo datzala erraiten*

P. 276, l. 18, lisez, 8. 27 ... Philipperen Cesarea

P. 276, l. 24, lisez *whether*

P. 278, l. 14, lisez *dic:*

P. 278, l. 21, lisez UTZITERA. ...

P. 279, l. 16, lisez DIEÇADÁN.

P. 279, l. 25, lisez DIEÇÓN.

P. 280, l. 28, lisez 16.

P. 281, l. 16, lisez çuec... DIOÇUE? On voit que cette ligne et la suivante sont à transférer deux lignes plus haut.

P. 281, l. 28, lisez, Borz,

P. 282, l. 1, lisez ... DIOITE Cergatic.

P. 282, l. 7, lisez ..., DIOITELA,

P. 282, l. 8, DIONÁN

P. 282, l. 10, DIONÁN

P. 282, l. 12, ajoutez (Inchauspe dit qu'il est dionat et doiat en Souletin.)

P. 283, l. 3, 13, & 14, DIOSTE,

P. 284, l. 10, lisez DADINÇÁT.

P. 284, l. 12 et 22, lisez ajoutez

P. 284, l. 17, 18 et 22, lisez lisez

P. 285, l. 6, lisez ajoutez

P. 285, l. 11, avant p. 329, insérez T. 32.

P. 285, l. 13, lisez çabaltas-

P. 285, à la fin ajoutez (p. 33. v. 1, Sarai). Dans l'édition d'Oxford on n'a pas marqué le c en Saraic comme une faute. Je viens de collationner (octobre 1891) au château de Shirburn, tout près de la gare de Watlington, et dans la Bibliothèque Bodléienne le manuscrit de P. d'Urte et la transcription de Samuel Greatheed avec l'édition de 1894. Je trouve que cette édition contient une bonne quantité de fautes, desquelles je vais publier une liste. Dans l'édition de 1899 du texte de la Genèse lisez p. 104, v. 9, erraten çioela, iduritçen ciaitáan.

TOME XXXIV

P. 93, l. 19, *garaua* vient-il de *granua* avec la chute du *n* et la séparation de *gr* moyennant un un *a* euphonique ?

P. 93, l. 25, *gera* vient-il de que*d*a. On sait qu'un *k* ou *qu* passe souvent en *g* en Heuskara, et *d* en *r*.

P. 94, l. 4, lisez icoa: (à comparer *ika*, de *pica* Castillan.)

P. 94. l. 18 après *Samana* insérez, puis *samaua*.
P. 99, l. 2 d'en bas, lisez heading
P. 100, notes, l. 2 bellied l. 3 perhaps, recorded
l. 5. Since l.
P. 101, l. 1, was l. 5 d'en bas, Thomas
P. 266, l. 4, hauc
l. 16, HILTZECÀC, hiltzecác
P. 270, l. 13, a mis *diraden hauc* parce
l. 14, mots.
P. 273, note, l. 5, *pesetas*) on
l. 6, figure
P. 275, l. 11, ELEGITVAC
P. 276, l. 18, DITVC. 2.
P. 277, l. 27, pluriel = que
P. 281, l. 18, Seigneur a
P. 282, l. 11, Norc
l. 26, ie le
l. 28, DRAVNAT 2

E. S. DODGSON.

(*A suivre*).

LA RÉUNION D'HENDAYE

ET LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE BASQUE

Au mois de juin dernier, M. M. Guilbeau, officier de santé à Saint-Jean-de-Luz, qui a composé quelques poésies en basque et qui a écrit quelques articles sur divers points de la linguistique euscarienne, m'adressait plusieurs lettres pressantes pour m'inviter à me rendre le 16 juillet à Hendaye; il me priait et me suppliait de ne pas manquer au rendez-vous qu'il donnait à plusieurs basquisants : la réunion devait avoir pour but la régularisation ou plutôt la fixation définitive de l'orthographe basque. Je répondis à M. Guilbeau que n'étant pas libre avant le mois d'août, ou même avant le mois de septembre, il ne m'était pas possible, à mon très grand regret, de me rendre à son aimable convocation.

Je n'avais plus entendu parler de ce projet, lorsque, le 10 septembre suivant, en arrivant à Bayonne, je me rencontrai successivement avec trois Basques distingués, amateurs ou écrivains de mérite, qui me parlèrent d'un « Congrès » qui devait avoir lieu à Hendaye le lundi 16, toujours pour traiter cette question de l'orthographe. Ces Messieurs ne paraissaient pas

douter que je ne fusse convoqué à cette réunion. N'ayant reçu aucun avis et croyant à une erreur de la poste, j'allai le lendemain voir M. Guilbeau à Saint-Jean-de-Luz. — Je trouve un homme embarrassé, gêné, qui m'explique qu'on a voulu écarter certaines personnalités, qu'on n'a pas trouvé de meilleur moyen que de limiter la réunion aux Basques de naissance, qu'on parlera exclusivement basque dans cette réunion, etc., etc.; il ajoutait du reste que ce n'était pas à moi qu'on en voulait et qu'on m'y admettrait peut-être, etc., etc.

Je connais M. Guilbeau depuis de longues années; bien avant la chute de l'Empire et depuis, il s'était posé comme un des rares défenseurs de l'idée libérale et républicaine; nous avions donc ensemble combattu le bon combat, collaboré aux mêmes journaux, fait les mêmes campagnes; j'ai publié plusieurs choses de lui dans cette *Revue*; j'ai fait partie de l'Association basque qu'il avait fondée il y a une dizaine d'années, et, si je n'y ai pas pris une part très active, j'ai toujours très exactement payé les cotisations qui étaient relativement élevées.

Le 16 septembre, je me suis donc rendu à Hendaye. Le « Congrès » s'est ouvert solennellement; et, après plusieurs discours en français, en basque et en espagnol, le secrétaire général, — M. Guilbeau, — a invité les personnes qui n'avaient pas reçu une convocation spéciale à sortir, les renvoyant à la séance de l'après-

midi qui devait être publique. Je n'étais pas convoqué, et l'on n'a pas voulu faire une exception en ma faveur; M. Guilbeau a même affirmé qu'une quinzaine d'adhérents se retireraient si je prenais part aux travaux de la séance. J'aurais pu faire observer que ma collaboration valait peut-être plus que celle de ces quinze adhérents; mais je m'en suis bien gardé.

Dans la séance publique de l'après-midi, on a rendu compte des travaux de la matinée. Les congressistes s'étaient partagés en trois sections; les secrétaires ont lu des rapports, dont les conclusions se complétaient l'une par l'autre et qui se résument dans une sorte de règlement très compliqué. Toute proposition orthographique devra être imprimée, adressée au bureau permanent et à tous les adhérents; dans un délai de six mois, les adhérents devront la renvoyer au bureau avec leur réfutation s'il y a lieu; puis le bureau fera son rapport au Congrès suivant qui décidera. Il va sans dire que les Basques de naissance auront seuls voix délibérative. Je n'insiste pas sur l'absurdité de cette dernière stipulation.

J'avais préparé la note suivante que j'ai gardée par devers moi, bien entendu :

« Pour être vraiment sérieuse et pratique, une orthographe conventionnelle doit reposer sur les principes suivants:

» 1° S'écarter le moins possible des usages reçus, des habitudes locales;

» 2° Ne donner à chaque signe qu'une seule valeur;

» 3° Représenter par un signe différent chacun des sons différents de la langue;

» 4° Employer, autant que possible, des signes simples formés d'une seule lettre, accentuée ou ponctuée au besoin, faciles à trouver dans les imprimeries;

» 5° Dans ce cas, prendre des signes conventionnels déjà employés pour transcrire les sons particuliers à la plupart des autres langues.

» Donc, en ce qui concerne le basque :

» Généraliser le *ñ* pour *gn;* — gardez les *ll*, *tt* mouillés; — garder *s* et *z;* — garder *j* (qu'on prononce, suivant les dialectes, comme *j* français, comme *y*, ou comme la *jota*); — remplacer *tch*, *ch*, *ts*, *tx*, etc., par un signe simple *c* ou *c'*, &c.

» Il y aura évidemment certains signes qui ne seront employés que dans certains dialectes, parce qu'ils représenteront les sons propres à ces dialectes. C'est pour cela qu'on devra laisser à *u* la valeur générale de *ou* français et qu'on représentera par *ü* le son de l'*u* français qui se trouve en souletin:

» &c.

» Au point de vue euphonique :

» Écrire (dialectes bas-navarrais) *uya* et non *uïa*, parce que le son euphonique représenté par *y* ou *ï* n'est pas une voyelle franche;

» Ne pas écrire, en un seul mot, *ezda*, *ezdire*, *bai-*

dago, ce qui est contraire à la prononciation, mais *ezta*, *eztire*, *baitago*, ou en deux mots *ez da*, *ez dire*, *bai dago*, etc.

» &c. »

Les membres de l'une des sous-commissions s'étaient occupés de quelques-uns des points traités dans la note ci-dessus; mais ils proposaient de ne pas distinguer *ü* et *u*, et ils substituaient *t* et *l* tildes à *tt* et *ll*, ce qui n'est pas pratique.

En définitive, il a été résolu qu'on se réunirait de nouveau en septembre 1902 à Fontarabie. Que sortira-t-il de ce second « Congrès »?

Je ne regrette pas trop de n'avoir pu assister à la séance du matin. Pendant cette réunion, qui pourrait probablement être à bon droit caractérisée par le titre en quatre mots d'une pièce de Shakespeare, j'ai utilisé mes loisirs forcés en allant faire un pèlerinage qui me tenait au cœur et une visite qui me souriait beaucoup. Le pèlerinage avait pour but la tombe de Miss Lætitia Probyn, cette vaillante et aimable Anglaise qu'un épouvantable accident a tuée, là, en quelques minutes, dans cette Bidassoa si nonchalante et si calme, il y a vingt-deux ans déjà. Elle avait étudié le basque et m'avait demandé quelques indications ; elle aimait cette langue curieuse et singulière, mais elle s'étonnait de la pauvreté de sa littérature, malgré le mysticisme et l'esprit rêveur de ceux qui la parlent; elle commençait sans doute à croire comme moi que

c'est là un organisme arriéré, incompatible avec les exigences de la vie moderne, qui de lui-même s'effacera peu à peu et disparaîtra dans le respect attentif des hommes d'étude.

De là, je suis allé au Sanatorium créé entre le Casino et le château observatoire de M. d'Abbadie par la ville de Paris : entre la science et le plaisir, la charité, non pas cette charité banale de l'aumône et de la pitié, mais une œuvre de fraternité et de solidarité sociales ; plus de deux cents enfants, presque tous des quartiers excentriques de la capitale, presque tous enfants des déshérités de l'existence, plus ou moins physiquement, sinon moralement abandonnés, viennent y chercher, avec la santé, la vigueur de l'esprit qui leur permettra de prendre utilement bientôt leur part du labeur universel.

Et je m'en suis revenu, songeant à ces choses, satisfait du présent, plein d'espoir dans l'avenir, plus que jamais résolu à marcher toujours en avant, et à dédaigner les mesquineries des imbéciles, les calculs subtils des ambitieux de bas étage, et les prétentions des savants faciles. Qu'importent les règlements et les distinctions du royaume d'Entéléchie ? Le monde marche.

Julien Vinson.

L'ARGOT DE SAINT-CYR[1]

CORRECTIONS ET ADDITIONS

P. 255, l. 17, *Balancer*, se moquer de.

P. 256, l. 9-10, *Bas-off*, adjudant du cadre.

P. 257, l. 4, *Chapeau (faire)*, lancer, etc.

l. 19-20, boue ; le cornard de Satory.

l. av.-d^re^, ailleurs. Exemple célèbre : *cornarder comme un tapin* (tambour).

P. 259, l. 5, punis. A l'origine : contre-épaulette qu'on met pour la sortie.

l. 25 et 26, *loüp, loüps*.

P. 260, l. 19, fini la seconde année. *Un pékin*, une caisse servant de malle le jour du *pékin*.

Pékin d'O, F 1 sur la ligne. Les dix mois que les élèves ont à passer à l'École sont désignés par les lettres de ces deux mots : *un officier*, prises dans l'ordre. Quand on est *pékin d'O*, c'est que l'on a fini au mois de janvier, et que *F 1* c'est-à-dire février, est *sur la ligne*, c'est-à-dire en action, c'est-à-dire en train d'être « tiré ». *F 2* est le mois de *mars*. *R* est le mois d'août. Quand on est *pékin d'r*, on est soit *pékin de melon* (première année), soit *pékin de bahut*.

P. 260, l. d^re^, le commandant, professeur-en-chef.

1. V. la *Revue*, t. XXXIV, p. 255-262.

P. 261, l. 2, sergent d'infirmerie.
l. 10-11, *Promo*, promotion.
l. 13, *Répérer*.
l. 17, *dans un sac*.
l. 25-26, *Toubib* (mot arabe), médecin; *grand toubib*, médecin en chef.

Le *Temps* du 25 juin 1901 publiait la lettre suivante :

« La question du *triomphe* de Saint-Cyr, a failli prendre, ces jours derniers, les proportions d'un événement européen. C'est bien le cas de dire : Que de bruit pour un triomphe qui n'en est pas un !

» On a parlé de traditions détruites ou à détruire...

» Ah ça, pour qui nous prend-on ?

» Le triomphe, tel qu'il existe aujourd'hui, n'a jamais fait partie des traditions de l'école. Il s'en faut même de beaucoup, attendu que cette solennité, cette cérémonie, appelez cela comme vous voudrez, est une manifestation essentiellement contraire à cette discipline dont le *premier bataillon de France* doit, plus que tout autre, donner l'exemple.

» Jadis, lorsque les élèves de l'école tiraient, au polygone de Saint-Cyr, le mortier de 32 centimètres et le 24 court, — une pièce extraordinaire, abominablement égueulée, mais vénérable parce qu'elle avait fait bravement son devoir en 1870, — il était d'usage, — par analogie avec ce qui se passe dans l'artillerie, — de fêter le pointeur adroit qui avait réussi à loger un obus ou une bombe dans le tonneau qui servait de but.

» Une prolonge réquisitionnée au quartier de cavalerie, attelée de chevaux blancs et ornée de feuillage, de branches empruntées aux peupliers du polygone, amenait le triomphateur et le *père Système* (l'élève ayant le plus bas matricule de

la promotion des anciens) dans la cour Wagram. Ledit *père Système* prononçait un petit discours à la suite duquel il baptisait la promotion des conscrits et lui donnait sa bénédiction. Ensuite il montait à la salle de police, délivrait (avec le consentement du Général) les prisonniers; le dimanche suivant, il y avait *grande galette* (sortie générale) et c'était tout.

» Quel que fût le nombre de *tonneaux* d'une promotion, il n'y avait qu'un seul triomphe. On cite des promotions peu favorisées du sort qui firent des *choux blancs*, et qui, par suite, n'eurent aucune solennité de ce genre. Une autre, malheureuse dans ses premiers tirs, avait réussi, le dernier jour, à mettre une bombe dans le tonneau. Certaines mauvaises langues prétendirent même à cette occasion que les choses s'étaient passées d'une façon peu naturelle, mais ce n'est pas notre affaire. D'ailleurs, il y a si longtemps de cela!

» Ce qu'il y a de plus clair, c'est que cette promotion reçut à l'époque le surnom de *promotion monotone*. Cette évocation d'un passé déjà si lointain ne sera évidemment pas agréable à nombre de généraux et de colonels appartenant à cette fournée, mais tant pis! la vérité avant tout.

» Par la suite, en raison de la grande portée des nouveaux canons (de 7 et de 5, puis de 90 et de 80) les élèves de Saint-Cyr ne tirèrent plus au polygone de l'école, et il n'y eut plus de *triomphes*. C'est alors que l'on inventa les représentations que le général Passerieu a failli supprimer, puis a réglementées... faute de mieux.

UN ANCIEN SAINT-CYRIEN. »

BIBLIOGRAPHIE BASQUE

Notes et Documents

M. E.-S. Dodgson nous communique la notice suivante qu'il doit à l'amabilité d'un savant ecclésiastique du pays basque espagnol :

En esta villa de Durango (Vizcaya) hace poco tiempo que se ha hallado un librito impreso en papel de hilo, que contiene 80 páginas, y tiene nueve centimetros y medio de alto por siete de ancho, y con cubierta de pergamino. En la página 1ª que está sin numerar se halla la portada que dice asi : « NOVENA A MARIA SS. SEÑORA NUESTRA, q baxo del Soberano Mysterio de su Assumpcion gloriosa a los cielos, y de la denominacion Bascongada de *Vribarri*, venera la cordial devocion de la Nobilissima Villa de Tavira de *Durango* (districto del Inclito Señorio de *Viscaya*) en su famosa Iglesia Parroquial Matriz. DISPUESTA, Por el ardiente zelo, devocion, y desvelo de D. Diego Lorenzo de Urquizu y Guissasa, vecino de la mesma Villa, quien humilde ofrece, y dedica; Al Em. Señor Cardanal de Molina, etc. *Con Lic.* En Pamp. en la Oficina de la Viuda de Alfonso Burguete. »

Con esto concluye la p. 1ª. La p. 2ª sin numerar

está en blanco. En la página 3ª numerada dice : « Al Eminentyssimo Señor Cardenal de Molina, etc. » En la p. 17 concluye la dedicatoria dicha, con estas palabras : « En las casas de mi habitacion, que son sitas en Durango à 16. de Enero de 1740. Emmo Señor. B. L. P. DE. V. EMmo su mas infimo siervo, humilde, y reconocido servidor. *D. Diego Lorenzo de Urquizu y Guissasa.* » P. 18 dice : «-LICENCIA DEL ORDINARIO. » En la p. 19 concluye la licencia con estas palabras : « Dada en Pamplona à 30 de Julio de 1740. *Lic. D. Antonio Fernandez de Arcaya.* Por mandado del Señor Provisor *D. Matheo Hermoso de Aranda*, vice-sec. » P. 20 DA NOTICIA EL AUTOR DE *los motivos, que le han asistido pasa imprimir esta Novena.* Concluye en la p. 26 y en la 27 empiega la Novena que concluye en la p. 75; hasta aqui todo en Castellano.

En la p. 76 dice : « ¶ Por si mostraren queja mis queridos paisanos, de aver yo dispuesto esta Novera en lenguaje estrano del Pais, que venera la milagrosa Imagen de Nuestra Señora de Uribarri (en cuyo obsequio la dispuse) les doy gustoso en su idioma, las octavas siguientes, que las primeras contienen la historia de dicha Santa Imagen, para que leyendo, ò cantando se diviertan santamente.

ESTRIVILLO

Zeu biar dan leguez alabetaco
noc izango dau gaur mina,

Uribarrico lirio ederr,
Assumcinozco Virgina.
Manso Lopecen devociñoac.
ezin aurquitu eiquian,
prenda abaric Durangorenzat,
vere ondasunen arteán :
vere icena aztu zecidim,
erequi eban Imagina,
Uribarrico lirio ederr,
Assumzinoeco Virgina.
Cumplidú ezeban vere gustuba,
vera vicizan artean,
Baiña aguindueban eguinzedilla,
Azcango vorondatean
cleja ederr bat, an ifinteco.
Ceruetaco Erreguina,
Uribarrico lirio ederr,
Assuncinoeco Virgina.
Andra Menina Arandonoco
(zein zan bere lengusina)
eracusi zan, encargû onetan
ondo devotèa, eta fina,
verè lurrean ifinten ebala
Serafinem, Serafina,
Uribarrico lirio ederr
Assumcinoeco Virgina.
Ceruco ondasún parebaguean
izan cedinzat comúna,

Vri noblèau nai izanèban
eguin Iaûbea, eta Iauna,
ceuc bacarrican pagaduzeinque
ceurè onelaco onguina,
Uribarrico lirio ederr
Assumzinoeco Virgina.

Ioia ederr au veretu azquèro,
Durangoco uri nobleac,
berà adorerán ifinten ditu,
berè cuidadu guztiac;
ezin obèto empleaduleitè,
nola zengán guere aleguina,
Uribarrico lirio ederr
Assumcinoeco Virgina.

Ondo paguètan dozu Andrea
deusuben devoziñoa,
mese dèbaga ichibagaric
inoren peticiñoa,
agaitizara elejà onetan
gueùrc Patrona eguina
Uribarrico lirio ederr
Assumcioenco Virgina.

Ainbat mirari icustendogu
guèurè beguien aurreàn,
zeinda ustedogun Amà maytea
zaucaguzala lurrean;
baya baquigu gueuc zariana,
Ceruetaco Erreguina,

Uribarrico lirio ederr
Assumcinoeco Virgina.
Nor izangò da egongo dana
Novena an acabaduric,
berè pena, ata miseriaren
consueloa bagaric,
izanic bere deboto enzat
ain ongui eguilla fina,
Uribarrico lirio ederr
Assumzinoeco Virgina.

FIN.—¶ Sugèto cuanto èste escrito, y librillo contiene à la censura, y correccion de nuestra Santa Madre Iglesia, como humilde, y fiel hijo de ella, y para que conste firmè en la Villa de Durango en 16. de Enero de 1740. Diego Lorenzo de Urquizu y Guissasa. »

Asi concluye en la ultima hoja, que es página 80, y certifico que está copiado en extracto exactamente del original, que he devuelto al vecino de esta villa D. José de Unamuno, que me lo prestó para ello.

Durango, 1° de Marzo de 1901.

José Mª de Bernaola.

Le même amateur a aussi communiqué le document suivant :

« Don Liborio de Azurmendi, presbitero residente en Abadiano, Viscaya, me ha prestado los versos siguientes, que los ha hallado entre los papeles que pertenecieron al finado pbro de Abadiano Don Pedro

Valentin de Aresti, y que copiados literalmente por mi dicen asi :

Sorcico para el Nacimiento del Señor 1804.

Eldu dira jentiac
justu Patriarcac
atzeguin baga icharon
situben egunac
Bete dira Igarten
sarrico esanac
elduco sala jauna
salbetan guizonac

Estrivillo

Olgau gaitian gustioc
Egun olgurasco onetan
daijogun solas seinoni
atzeguinen jasarriric
eraguijoc tambolinorri
da trago bat esarri : Ai...
Orainche nac ni egarri
suben osasunagaiti.
Bost milla ta gueijago
urte ozuetan
sispuruca azabac
icusi guenduzan
Bialdu cijen cerubac
Irins gozuetan

esquiniric eustsena
etorrico bazan.
Aguertu da Belenen
egun gaberdijan
esquinirico jauna
aingueru artian
guizon eguinic dator
amatzat arturic
Virgina Andra Marija
Pepegas loturic.
Aingueruben eguinez
barrijau da aguertu
Belengo Arzainetara
alan da sinistu
Artu artuca duas
barrijau entzunic
jaijo dana icustera
atzeguin bagaric.
Erdiguzu Arzainac
¿ Nor dozube icusi
Belengo portalian
Aingueruba candi?
jaijaquera eder bat
olguras beteric
ipini gaitubana
gustis soraturic.
Jaijo dan sein ederrau
Bedeincatutera

guazan daigun gustijoc
portale atara
Marija da Iosepe
dagos auspasturic
Arzainai seinau nordan
agertu ezinic
Ea bada jentiac
gogo arguituric
arima ta gorputzac
ondo ipiniric
guertu gaitian laster
emoiten jaunoni
barri onen eguinez
lastanchu barribi. »

Le même ecclésiastique a relevé les notes suivantes dans le livre de la *Cofradia* de Sª Maria de Durango, fondée en 1654, après la mort de d. Martin Ochoa de Capánaga :

« En siete dè Noviembre de mil seiscientos y noventa y cuatro años, murió al Dor Dn Nicolas de Zubia, Beneficiado que fué des estas Iglesias, Cofrade que fué de Cofradia de la Purisima Concepción, habiendo recibido los Santos Sacramentos. Su cuerpo fue enterrado en la parroquia de Santa Maria de esta villa y testo ante Domingo de Latatua.

» En veinte y uno de Noviembre de mil seiscientos y noventa y cuatro anos celebró la Cofradia los dos

piares de harras en sufragio del anima del Dr Dn Nicolas de Zubia, Beneficiado que fué de estas Iglesias.

» En veinta y tres dias del mes de Diciembre de mil seiscientos y ocho años se tocó sentimiento[1] en la Iglesia parroquial de Nuestra Sña Sancta Maria de esta villa del Licdo Dn Joseph de Lezamis, cura de la Iglesia catedral de la Ciudad de Mégico y despues de Visperas y el Lunes siguiente se celebraron el novenario y aniversario del susodicho por la Cofradia. »

On sait que le catéchisme de N. de Zubia a été reproduit dans la *Revue de Linguistique* en 1888.

M. J.-M. Bernaola nous communique de plus la liste suivante qu'il a copiée dans un manuscrit de D. Ramon de Echezarreta, auteur de plusieurs petits ouvrages biscayens :

Nombres de varios árboles

Aricha. roble.
artia. encina.
ametsa. roble albar.
altza. aliso.
eltzuna. chopo.
elchuna. otro arbol que tambien llaman *orricarria*).
aguiña. tejo.
pagua. haya.
lessarra, leixarra. fresno.
inchaurra. nogal.
castaina. castaña.
madarija. peral.
ocarana. ciruelo.
sagarra. manzano.
masustabia. morera.
macatza. peral silvestre.
mispillia. mispero.
querisia. cereso o quindo.
priscuba. melocoton, abricote.
picua. higuera.
urquija. abedul.

1. On sonna le glas.

Nombres de varios arbustos

azcarra. arce.
elorrija. espino blanco.
erinotza. laurel.
ichusqui latza. brusco.
gurbisia (*purpuixa*). borto, su fruto madroño.
gorostija. acebo.
masusta chicarra. morera enana.
guisatza. brezo alto.
saratza. sauce.
guinarria. brezo bajo.
saarra. zarzo.
asto larrosia. rosa silvestre.
larrosia. rosa cultivada.
araba otia. Otra argoma mas bajo, pero ancha como figura de campana.
maatza. parra o cepa.
maurija y arobija. aréndano, planta parasita que se cria en las copas de algunos arboles y aún en tierra, y da unos granos negros dulces.
Untza. hiedra.
Uurra (*urra*) *urricha*, avellano (este ultimo, y el primero) el fruto.
Zumia, miembre.
Zuma ligarra. Arbusto de cuyas ramas hacen los zapateros las estaquillas para los zapatos.
Sabija, planta joven, *chirpia*.

BIBLIOGRAPHIE

Grammatik der Prakrit-Sprachen von R. Pischel (Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, von G. Bühler und F. Kielhorn; I Band, 8 Heft). *Strasbourg*, K.-J. Trübner, 1900, grand in-8°, (ij)-430 p.

Le travail de M. Pischel est au-dessus de tout éloge; cette magistrale étude rendra les plus grands services aux linguistes et surtout à ceux qui s'occupent des langues modernes de l'Inde issues directement des prakrits. On sait que, dans ces langues modernes, se manifestent deux courants ou si l'on veut deux tendances, phonétiques et morphologiques, marquées notamment par l'hindî oriental et par les patois occidentaux du même idiome. L'analyse des prakrits donnera la clef de cette double et remarquable évolution.

M. Pischel ajoute aux formes, pour ainsi dire classiques, des prakrits, les dialectes djâinas qui se rattachent au Mâhârâṣṭrî et au Çâurasênî, où l'on trouve de précieuses et très remarquables variantes. Que de faits intéressants et peu connus !

L'ouvrage est accompagné de tables fort bien faites et très utiles. Mais je lui ferai pourtant un reproche,

celui d'être vraiment trop compact; la lecture et le maniement n'en sont pas faciles, quelque claires, précises et méthodiques qu'en soient les diverses parties. On regrette aussi de ne pas y trouver des tableaux récapitulatifs, des résumés schématiques.

Comme exemple des variations que les mots les plus usuels ont pu subir, je citerai le nom de nombre « dix-neuf », *êkônavimçati* qui est devenu en arddhamâgadhî *êgûṇavîsam*, en apabhramça. *êgûṇavimsâ;* en magadhî et en jâina-mahârâṣṭrî, *aüṇavîsaî* et *aüṇavîsam*; on sait que le vieil hindî avait *agunîs*, *gunîs;* l'hindî moderne a *unîs*, le panjabî *unnîh*, le sindhî *uṇîh*, le gudjaratî *ôgaṇîs*, le mahratî *êkuṇîs*, l'uryia *undîç*, le bangalî *ûnîç*.

Julien Vinson.

Légendes morales de l'Inde, empruntées au Bhagavata purâṇa et au Mahâbhârata, traduites du sanscrit par A. Roussel (Les littératures populaires, t. XXXIX). *Paris*, J. Maisonneuve, 1901, petit in-8°, (viij)-361 p.

Je ne puis que m'en rapporter à mon compte rendu du premier volume, et je dois louer de nouveau la forme et le fond de cette publication. Mais j'ai le devoir de rechercher dans les notices préliminaires et dans les notes qui accompagnent chaque récit comment le savant traducteur comprend et apprécie les choses de l'Inde. Or, à la note 33 du premier récit, je vois que M. Roussel, parlant des quatre fins de l'homme, rend

kâma par « le désir » et émet même l'hypothèse que « le désir » *kâma* peut être confondu avec le *môkcha*, la délivrance finale. Cette hypothèse est absolument inadmissible : *kâma* c'est l'amour, l'amour matériel, l'amour charnel, si j'ose m'exprimer ainsi, et jamais aucun Indien n'a pu l'assimiler à l'aspiration au *môkcha* qui est la cessation de toute activité.

Je vois ailleurs que M. Roussel a bien reconnu que le mot de *création* n'a aucun sens pour les Indiens et qu'il a bien compris le rôle véritable de Çiva, qui n'est pas tant le destructeur que le rénovateur, mais je ne sais s'il s'est bien rendu compte du principe fondamental de toute la philosophie hindoue. Cette conception est en effet absolument incompatible avec les considérations que M. Roussel expose à la p. 62, où le bonheur est présenté comme la principale fin de l'homme, ce bonheur étant la vérité, c'est-à-dire Dieu ou le Christ. Mais, pour les Indiens, Dieu, ainsi compris, n'existe pas ; « Dieu » n'est rien pour eux en dehors de la substance éternelle inerte et inactive. Les dieux hindous sont humains : ils vivent, ils agissent, ils meurent. Et voilà pourquoi j'ai dit ailleurs, et je le répète ici, que Jésus-Christ est fort inférieur au Bouddha par exemple. M. Roussel crie à ce propos au blasphème, au sacrilége, au ridicule, à l'insanité ; mais il suffit de lire l'Évangile, auquel M. Roussel me renvoie maladroitement et de ne pas faire de métaphysique. Le Jésus de l'Évangile est un rêveur mystique, un théoricien

révolutionnaire, mais prudent, traînant de village en village sa misère et sa faconde, mauvais fils, citoyen médiocre, n'ayant su être ni époux, ni père, n'ayant rendu aucun service à la chose publique. Certes, les détails de la philosophie bouddhiste peuvent être puérils ou ridicules, mais la personnalité de Gâutama est incontestablement respectable. Il ne renonce au monde qu'après y avoir joué son rôle; il descend du trône pour chercher dans la solitude la vraie base de la loi morale; il ne prêche point la haine des riches; il n'excite point les inférieurs contre les privilégiés. Et, en résumé, il enseigne que le malheur ou le bonheur résultent de la manière dont chaque homme conduit sa vie; est-ce que cela ne vaut pas mieux que les huit béatitudes ou les divers commandements de l'Église ?

Julien VINSON.

Paul SÉBILLOT. *Le Folk-lore des pêcheurs* (Les Littératures populaires de toutes les nations, t. XLIII). *Paris*, J. Maisonneuve, 1901, petit in-8°, (viij)-xij-389 p.

Je suis enchanté que M. Sébillot ait enfin adopté ce mot de *folk-lore* qui lui répugnait tant naguère et qu'on a vainement essayé de remplacer par des équivalents français. L'adoption de ce mot que j'ai été un des premiers à employer n'a rien d'offensant pour notre amour-propre ; ce sera, si l'on veut, de l'internationalisme, et du bon.

Que dirai-je maintenant de ce nouveau volume de notre éminent collaborateur? Son nom, au frontispice d'un livre, en indique suffisamment l'excellence; et il n'est plus besoin de recommandation ou d'éloge. Il s'agit là d'une catégorie spéciale de populations qui forment souvent des groupes ethniques distincts et qui ont par conséquent leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage, leurs superstitions; c'est la première fois qu'on entreprend de les étudier, et M. Sébillot est passé maître dans ce genre de travaux. On pourra compléter son livre; on y ajoutera des subdivisions et des détails, mais le cadre général restera. Il n'est pas une page d'ailleurs qu'on n'y lise avec profit.

Julien Vinson.

Bibliographie des Bibles et des Nouveaux Testaments en langue française des XVe et XVIe siècles, par W. J. Van Eys. *Genève*, H. Kündig, in-8°. — 1re partie : Bibles, 1900, viij-211 p.; — 2e partie : Nouveaux Testaments, 1901, (iv)-269 p.

Ce travail, fort bien fait, sera éminement utile. Mais je dois me borner à l'annoncer, car je ne saurais en faire aucunement la critique. Pour les quelques volumes que j'ai sous la main, les descriptions de M. Van Eys me semblent tout à fait exactes, et je ne vois aucune édition nouvelle à lui signaler. En ce qui concerne le *Testament* de Pierre Hautin, la Rochelle, 1577, — que

j'ai proposé, faute de mieux, de prendre pour servir de référence à la traduction basque de Liçarrague, — M. Schuchardt paraît en posséder un exemplaire complet avec le titre.

On ne peut que féliciter le savant linguiste, qui est aussi un excellent bibliophile. Son nouvel ouvrage fort élégamment imprimé est précis, clair, méthodique et complété par des tables très commodes. On y ajoutera sans doute, mais on aura vraisemblablement peu à y corriger. Julien VINSON.

Manuel de la langue haoussa, par M. DELAFOSSE, chargé du cours des dialectes soudanais à l'École des Langues orientales. *Paris*, J. Maisonneuve, 1981, in-8°, XIV-134 p.

Ce petit manuel est très bien fait. Il comprend un abrégé de grammaire (p. 1-33), des textes (contes, légendes, récits, proverbes, p. 35-88) et un vocabulaire (p. 89-134), le tout précédé d'une substantielle préface, où nous apprenons parfaitement quelle est l'importance géographique et commerciale du haoussa. Il a de plus, pour nous, cet intérêt d'être parlé dans la zone soumise à l'influence française.

Rien à dire sur le vocabulaire et sur les textes. M. Delafosse avait recueilli lui-même des documents originaux, mais ils ont été détruits malheureusement dans l'incendie du poste de Toumodi, en septembre 1899,

et il a fallu emprunter des spécimens linguistiques à des recueils anglais. C'est très regrettable.

La grammaire est l'œuvre personnelle de M. Delafosse. Il m'a paru intéressant de la comparer avec l'esquisse de Fr. Müller dans sa *Grundriss* (t. I, 2e partie, p. 215-237), rédigée d'après les travaux du Rév. P. Schoen qui a le premier étudié, et pour ainsi dire découvert la langue haoussa. M. Delafosse n'a pas donné le tableau des sons et des bruits de cette langue, et il ne parle que très sommairement de la prononciation et de l'euphonie : il semble pourtant que le haoussa a des sons particuliers, un *e* et *o*, par exemple, et des consonnes composées remarquables, *tch*, *dj*, *ts*, *dz*, qu'il aurait fallu signaler, ainsi que le groupe initial *gb*. Je remarque que M. Delafosse ne distingue pas *a*, *i*, *u* brefs de *d*, *î*, *û* longs, et que son *n* (*gn* fr.) ne se retrouve pas dans le tableau de Fr. Müller. Y a-t-il là une particularité de prononciation locale ?

Je ne puis entrer dans le détail des faits grammaticaux, mais le résumé de M. Delafosse me parait clair, méthodique, et, autant que je puis en juger, généralement exact. La conjugaison, fort développée, est composée d'éléments pronominaux nombreux et de verbes pour ainsi dire auxiliaires (aller, être) qui forment beaucoup de nuances temporelles. La 2e et la 3e personne du singulier ont, comme en arabe, une forme spéciale pour le masculin et le féminin. La numération parait décimale, mais les dizaines, de 20 à 90, sont

empruntées à l'arabe. Le vocabulaire a naturellement beaucoup de mots arabes, ainsi *mallâmi* « prêtre » est une adaptation de *mu'allîm* « professeur ».

Julien VINSON.

Emiliano de ARRIAGA. *Lexicon etimologico*, naturalista y popular del Bilbaino neto. *Bilbao*, S. de Amorrortu, 1896, petit in-8° de 317 p. (avec un *post-scriptum* de xvj p.)

Très intéressant spécimen du parler populaire de Bilbao, qui est de l'espagnol prononcé parfois d'une façon particulière, et mélangé d'expressions empruntées au basque. Quelques locutions sont d'une origine difficile à déterminer. Comme fait remarquable de prononciation, je citerai le *z* (*ce*, *ci*) prononcé comme *s* et la suppression du *d* final que le castillan siffle (*Vayadoliz*, le bilbaïen dit *Vayadoli*). Certains mots changent de genre : *la vinagre*, *la pes*, *el fuente*, etc. On se sert beaucoup des terminaisons augmentatives ou diminutives *on* (esp.), *tchu* (basq.) ; ex. : *hijotchu*, proprement « mon fiston ».

Le vocabulaire est très curieux et très instructif. On y trouve beaucoup de basque. Il faut seulement regretter que l'auteur, qui est homme d'esprit, ait gâté son travail en proposant des étymologies de mots basques aussi extravagantes que celles proposées pour *Bilbao*, *Be-ili-bat-o* « deux villes en une », *amil-be-o* « sous l'escarpement, *la escarpa* », etc., et pour *Biscaya*

bizkar-di-a « el lomol » ou « terre montagneuse ». C'est absurde, et cela ne prouve absolument rien.

J. V.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. Von E. Kuhn und J. Schmidt. Band XXXVII (Neue Folge, Band XVII), 3 Heft. *Gütersloh*, C. Bertelsmann, 1901, in-8°, p. 277 à 428.

Contient : *Anlautstudien*, par Th. Siehs, par 277-314; *Slavische Miscellen*, par F. Lorentz, p. 324-351 ; *Bemerkungen über die Akzentqualitæten des Kaschubischen und Slovinzischen*, par F. Lorentz, p. 351-364 ; *Der Genitiv-Accusativ bei belebten Wesen im Slavischen*, par Erich Berneker, p. 364-386; *Miscellen*, par E. Zupitza, p. 387-406; *Neugrieschisches und Romanisches*, I, par K. Dieterich, p. 407-423; *Irisches*, par R. Thurneysen, p. 423-427; *Miscellen* (armenische), par L. de Patrubàny, p. 427-428.

Bulletin trimestriel de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, 1898-1899 (IIe série, tome XXVIII (2e livraison). *Pau*, veuve L. Ribaut, 1900.

Contient : p. 160-280, *Rôle des feux du comté de Foix* en 1390, par A. de Dufau de Maluquer; — 281-288, *Rapport* sur le Congrès des Sociétés savantes à Toulouse, par Adrien Planté; — p. 289-308, *Classifications chimiques*, par V. Ducla; — p. 309-318,

Prévision du temps au moyen de la bouteille de Leyde, par V. Ducla; — p. 319-324, *Prévision du temps* par l'attraction d'aiguilles aimantées, par V. Ducla; — p. 325-340, Procès-verbaux des séances; — p. 341-346, Liste des membres de la Société; — p. 347-350, Liste des Sociétés avec lesquelles la Compagnie est en correspondance.

J. V.

VARIA

I. — Les Éditeurs et les vieux Manuscrits tamouls

Beaucoup d'anciens ouvrages tamouls, fort importants, ont été perdus par la négligence de ceux qui en possédaient des copies manuscrites, ou plutôt par l'insouciance des héritiers de ces amateurs; ce qui d'ailleurs a le plus contribué à ces pertes irréparables, c'est la fragilité de la matière sur laquelle ces vieux ouvrages étaient écrits. Il n'y a guère plus d'un siècle que le papier a commencé à être d'un usage courant dans l'Inde, et il n'y a pas plus de quatre-vingts ans qu'on a commencé à imprimer les écrits originaux. Jusqu'à cette époque, la littérature dravidienne était représentée tout entière par des manuscrits sur feuilles de palmier, sur *ôles*.

On s'est occupé, depuis une vingtaine d'années, d'arracher à la destruction ces vieux ouvrages. On en a fait prendre des copies sur papier, on a déposé des manuscrits anciens dans les bibliothèques publiques, et plusieurs savants du pays se sont occupés de faire imprimer ces précieux restes d'une longue et brillante période littéraire. Parmi ces savants, il faut citer au premier rang *Vê. Sâminâda-aiyar*, professeur au collège de *Kumbhakônam*, et *Çi. Vâi. Tâmôdarampiḷḷei* (de Jaffna), qui ont publié, avec une sollicitude empressée et une minutieuse attention, de remarquables éditions des vieux classiques. Le premier n'a donné aucun détail sur les manuscrits qu'il a consultés, mais le second a rendu un compte très exact et très intéressant de la peine qu'il a prise et des ennuis que l'état déplorable des manuscrits lui a causés, surtout à propos du *Sûḷâmaṇi*, poème épique djâina, et du *Kalittogei*, poème didactique amoureux.

On a vu, par la notice qui est en tête de ce numéro (p. 305),

que le *Sûḷâmaṇi* a été publié d'après cinq manuscrits. On avait pu en découvrir huit dans tout le pays tamoul, mais deux n'étaient que des copies d'un des six autres, et l'un de ceux-ci a disparu depuis le moment où il avait été signalé à l'éditeur.

Quant au *Kalittogei*, l'histoire de l'édition est encore plus triste, encore plus intéressante et plus propre à provoquer de salutaires réflexions. *Tâmôdarampiḷḷei* a consulté tout d'abord un manuscrit contenant le texte seul, sans commentaire, appartenant à *Nayanappamudaliyâr*, de Pondichéry, mais il dut l'abandonner, parce que ce manuscrit était incomplet du commencement et de la fin, qu'il était à peine lisible et dans un état déplorable. Précédemment, l'éditeur avait obtenu une assez bonne copie du savant *Ar'umuganâvalar;* il écrivit aux supérieurs des divers monastères pour leur demander communication de celles qu'ils posséderaient. Le supérieur du couvent de *Tiruvâcaḍudur'ei*, *Sat'kurunâdaçvâmi*, lui envoya aussitôt la sienne et en même temps deux autres qu'il avait fait venir du Sud. Les autres monastères n'envoyèrent rien, parce qu'ils ne possédaient rien sans doute. La publication fut alors préparée; le texte copié, collationné et revu; un vocabulaire des mots difficiles fut rédigé; mais le travail était défectueux et incomplet, et il devint nécessaire de chercher d'autres manuscrits.

Deux amateurs distingués, *Kanagaçabeippiḷḷei*, de Jaffna, et *Râmalingappiḷḷei*, de Méliapour, s'empressèrent de communiquer leurs exemplaires. Divers fragments furent retrouvés dans des collections publiques de Madras et de Tanjâvûr, mais leur réunion ne formait qu'un exemplaire peu utilisable, que l'éditeur laissa de côté.

Sur ces bases, l'impression fut sérieusement préparée. Mais toutes les copies, excepté l'une de celles venues de *Tiruvâvaḍudurei*, se terminaient avant la fin de la quatrième section de l'ouvrage, qui en contient cinq. Que faire? Évidemment chercher encore. *Tâmôdarampiḷḷei* écrivit au Sud, à l'Est et à l'Ouest, et entreprit lui-même un voyage d'exploration dans le Nord : « Lorsque j'étais venu de Jaffna dans le pays », dit-il, « l'année Pramâdîca (1853), il y a trente-cinq ans, dans le but de rechercher les ouvrages tamouls devenus rares, je me rappelai avoir vu des manuscrits du

Kalittogei chez un vieux professeur de *Manjakkuppam*, à Goudelour, nommé *Çaṇmugavâttiyâr*, et chez un savant de *Nellittôppu*, à Pondichéry, nommé *Çokkalingappiḷḷei*, et je me rendis dans ces localités pour y faire des recherches. Je ne pus retrouver l'endroit où habitait le premier. Quant au second, j'appris que sa petite-fille et le reste de sa famille habitaient la ville voisine; j'y allai, je m'informai auprès du mari de la petite-fille en question, qui me répondit : « Quoi? Nous avons là depuis fort longtemps un paquet d'ôles dont nous ignorons même le titre; si elles peuvent vous intéresser, regardez-les et emportez-les, et il me donna généreusement ce paquet d'ôles. Les larmes que je versai témoignent quelle fut ma douleur en constatant l'état de ce manuscrit; mais, bien que le *Kalittogei* y fût incomplet et défectueux çà et là, je l'emportai avec une grande joie, car il contenait la cinquième section de l'ouvrage que je cherchais. » Pendant ce temps, on avait trouvé à *Tiṇḍivanam* un exemplaire qui contenait le commencement de cette cinquième section.

D'autre part, *Ta. Kanagaçundarampiḷḷei*, de *Tirikôṇamalei*, affirmait qu'il avait vu cette cinquième section dans un dépôt public de Madras; *Tâmôdarampiḷḷei* revint aux fragments qu'il avait mis de côté et, à son immense satisfaction, il y trouva en effet la section signalée; de plus, il eut la bonne fortune de découvrir, dans le même endroit, un autre manuscrit qui allait jusqu'à la strophe 23 de la même division. La copie et le collationnement furent aussitôt entrepris.

Mais *Guruçâmi-aiyar*, de *Tiruttanigei*, fit connaître qu'un amateur avait emporté à *Gâyamuttûr* un exemplaire du *Kalittogei* qui avait appartenu au savant *Çaravaṇappêrumâlaiyar*, son parent. On fit demander que ce manuscrit fût prêté pour quelques jours, mais on se heurta à un refus formel, basé sur ce que le propriétaire actuel tenait à ses livres plus qu'à la vie, « comme s'il s'agissait de perles contenues dans les huîtres de la mer ou de la pierre précieuse qui est dans la chevelure de Çiva ». Les regrets de l'éditeur furent cependant atténués quand il apprit que ce manuscrit contenait seulement les quatre premières sections. Aucune autre copie ne fut envoyée ni apportée de nulle part; il

fallut donc se remettre à l'ouvrage avec trois copies seulement de la cinquième section.

L'édition de l'ouvrage complet fut ainsi publiée d'après dix manuscrits.

Cette histoire n'est-elle pas édifiante? Mais, hélas! à qui de nous n'en est-il pas arrivé autant? La seule conclusion à en tirer, c'est qu'il est urgent et nécessaire de rechercher activement, partout, tous les vieux manuscrits tamouls et de les mettre autant que possible à l'abri de la destruction. Le sort nous réserve peut-être encore d'heureuses surprises.

J. V.

II. — Paris et Londres

Un journal rappelait dernièrement l'ingénieuse boutade suivante :

Paris est droitier, Londres est gaucher.

Le cocher parisien conduit à droite, celui de Londres à gauche.

Le premier prend place sur le devant du véhicule, le second derrière.

Paris est compact, Londres dispersé.

Paris s'accroît par l'absorption, Londres par l'expansion.

Paris est bâti en pierres, Londres en briques.

Paris a de hautes maisons et des rues étroites, Londres de larges rues et des maisons basses.

Paris a des fenêtres à espagnolettes, s'ouvrant comme des portes, Londres des fenêtres à guillotine.

Les persiennes de Paris sont établies au dehors, celles de Londres au dedans.

Paris est collectiviste, il habite des maisons qui sont des casernes; Londres est individualiste, chaque famille y a sa maison à elle.

Paris a son portier, Londres sa clef.

Paris prononce « cacao », Londres « cocoa ».

Paris quitte de grand matin son lit installé contre le mur, Londres quitte tard son lit installé au milieu de la chambre.

Paris dîne, Londres mange.

Londres, a dit Voltaire, possède cent religions et une seule sauce; Paris a cent sauces et pas de religion.

Londres se sert d'une fourchette à trois dents, Paris d'une fourchette à quatre dents.

Paris est gai, Londres triste.

Paris flâne, Londres court.

Londres a trop peu de soldats, Paris en a trop. Le soldat de Paris porte la tunique bleue et le pantalon rouge, celui de Londres la tunique rouge et le pantalon bleu...

A Paris, les prêtres célèbrent les mariages ; à Londres, ils se marient eux-mêmes.

A Paris, les femmes mariées sont libres ; à Londres, elles cessent de l'être.

Paris a plus de suicides, Londres plus d'homicides.

Paris travaille, Londres trafique.

A Paris, la canaille se bat à coups de pied ; à Londres à coups de poing.

Le prolétaire de Paris appelle le mont-de-piété « ma tante » ; celui de Londres dit « mon oncle ».

Félix Pyat.

III. — La première femme tamoule reçue docteur

We are glad to learn that Mrs. S. Satthianadhan, who as Miss Kamala Krishnana, took her B. A. degree in History and Sanskrit in 1898, has come out successfully at the recent M. A. examination in English with Sanskrit as her second language, her Dissertation being on the « Sonnet in English Literature », and we heartily congratulate Mrs. Satthianadhan on the distinction she has attained. As she was the first Indian lady to take the B. A. degree, she will be the first lady M. A. of the Madras University. Among ladies, Bengal has produced two M. A. s, Allahabad one, the Punjab one and Bombay none, and all these M. A.'s are Indian Christians. — *The Madras Mail, Friday Evening, July 19, 1901.*

TABLE GÉNÉRALE DU TOME XXXIV

Pages

Le langage martien, par V. Henry.....1, 125
L'inscription découverte en 1899 sur le forum romain, par A. Bojeslav..... 46
La langue des Pouls, par E. Gibert..... 50
Explication (linguistique basque), par J. Vinson..... 79
Max Müller, par P. Regnaud..... 82
Quelques manuscrits basques, par E. Dodgson..... 85
La raza vasca, par T. de Aranzadi..... 179
Les parfaits faibles germaniques, par P. Regnaud..... 186
The life and legends of Sundara-Murtti, par G.-U. Pope.. 221
Prabôdhacandrôdaya, trad. fr. par G. Devèze..... 240
L'argot de Saint-Cyr.....255, 362
Analyse des formes verbales du S. Marc basque de Liçarrague, par E.-S. Dodgson.....263, 340
Littérature tamoule ancienne. Le *Sûḷâmaṇi*, par J. Vinson 305
Bibliographie basque. Notes et Documents..... 365
Corrigenda.....216, 350, 362
Varia. La question de l'*e* muet..... 121
— La formation des voyelles..... 122
— Prononciation du Basque..... 123
— L'argot des marins..... 217
— La langue de nos parlementaires..... 301
— Bismarck et les caractères latins..... 302
— Jeu de mots homonymes..... 302
— Les éditeurs et les vieux manuscrits tamouls..... 385
— Paris et Londres..... 388
— La première femme tamoule reçue docteur..... 389

BIBLIOGRAPHIE

A. Mercier. La langue créole en Louisiane..... 102
G. Abbot. Songs of modern Greece..... 105

Pages

Em. Delage. La chiffrocryptographie..... 112
A. Lefèvre. Les Gaulois..... 115
J.-B. Roby. Virgile limouzi..... 117
A. Liet. Prononciation du français..... 118
J. Vinson. Légendes bouddhistes et jainas..... 188
H. Schuchardt et T. Linschmann. Leiçarraga's baskische Bücher..... 190
P. d'Urte. Grammaire cantabrique..... .....200, 294
G.-U. Pope. Tiruvâçagam..... 284
J. M. Nallaswami-Pillay. Sivagnânabôtham et Light of Grace..... 288
E. Blochet. Catalogues des manuscrits mazdéens et de la collection Schefer..... 291
R. Pischel. Grammatik der Prakrit Sprachen..... 375
A. Roussel. Légendes morales de l'Inde..... 376
Paul Sébillot. Le folk-lore des pêcheurs..... 378
M. J. van Eys. Bibliographie des Bibles et des Nouveaux-Testaments..... 379
M. Delafosse. Manuel de la langue haoussa..... 380
Em. de Arriaga. Lexicon del Bilbaino neto.. 382
Kuhn's Zeitschrift.....200, 383
Suomalais-ugrilaisen Seuran Aikakauskirja..... 216
Bulletin de la Société des sciences de Pau..... 120
26th report of the Bible Society..... 383
Actes de la Société philologique 293

LANGUES ÉTUDIÉES

Linguistique générale, 82, 122, 112, 200, 302, 293, 383.
Basque, 79, 85, 123, 179, 216, 190, 200, 263, 294, 340, 356, 365.
Allemand, 186.
Français, 102, 121, 115, 117, 118, 217, 255, 301, 362, 378, 379, 388.
Grec moderne, 105.
Espagnol, 382.
Finnois, 216, 293.
Haoussa, 380.

Martien, 1, 125.
Latin, 46.
Poul, 50.
Persan, 291.
Tamoul, 188, 221, 284, 288, 305, 385.
Sanscrit, 240, 375, 376.

AUTEURS

P. de Aranzadi, 179.
J.-M. Bernaola, 365.
A. Bojeslav, 46.
G. Devèze, 240
E.-S. Dodgson, 85, 263, 340.
E. Gilbert, 50.
V. Henry, 1, 125.
H. Pernot, 105.
G.-U. Pope, 221.
P. Regnaud, 82, 186.
J. Vinson, 79, 102, 112, 115, 117, 118, 119, 120, 190, 200, 216, 284, 288, 291, 293, 305, 356, 375, 376, 378, 379, 380, 382, 383, 385.

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-sur-Saône. - Imprimerie L. Marceau, E. BERTRAND, successeur.

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE
Dernières Publications

LE RIG-VÉDA

Texte et Traduction
NEUVIÈME MANDALA. Le CULTE VÉDIQUE du SOMA, par Paul REGNAUD.
Un volume in-8°, broché..... 25 fr.

CONTEURS ET POÈTES DE TOUS PAYS
TOMES V et VI
JULIEN VINSON

LÉGENDES BOUDDHISTES ET DJAINAS

Traduites du tamoul
Deux volumes petit in-8° écu, broché..... 8 fr.

LETTRES DE MÉLÉTIUS PIGAS

Antérieures à sa promotion au patriarcat, publiées d'après les minutes autographes
Par EMILE LEGRAND
Professeur à l'École des Langues Orientales
Un volume in-8°, broché..... 20 fr.
Cet ouvrage forme le tome IX de la *Bibliothèque grecque vulgaire*.

MANUEL DE LANGUE HAOUSSA

ou Chrestomatie Haoussa
Précédée d'un abrégé de Grammaire et suivie d'un vocabulaire
par MAURICE DELAFOSSE
Un vol. in-12, broché..... 6 fr.

ÉTUDES DE GRAMMAIRE COMPARÉE

Des principes scientifiques de la
VERSIFICATION FRANÇAISE

Par RAOUL DE LA GRASSERIE
In-8°, broché..... 20 fr.

DE LA CONJUGAISON PRONOMINALE

Notamment du Prédicatif et du Possessif
Par RAOUL DE LA GRASSERIE
Un volume in-8° broché, de 171 pages. Prix..... 10 fr.

DE L'ANTÉRIORITÉ DU GÉNITIF

DES MOTS AUXILIAIRES SUPPLÉTIFS ET EXPLÉTIFS
par RAOUL DE LA GRASSERIE
Un volume in-8° broché de 96 pages. Prix..... 10 fr.

Gabriel GRAVIER

VIE DE SAMUEL CHAMPLAIN

Fondateur de la Nouvelle-France
1567 - 1635
In-8° broché, portrait-carte.....

HISTOIRE DE CAVELIER DE LA SALLE

Exploration et Conquête du Bassin du Mississipi
par P. CHESNEL
Un vol. in-8°, broché..... 7 fr. 50

E. BLOCHET

Les Sources Orientales de la Divine Comédie

Un volume petit in-8° écu, cartonné toile non rogné..... 5 fr.
Tome XLI de la Collection : *Les Littératures populaires de toutes les Nations.*

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES

CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES, SUPERSTITIONS

Tome I. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un vol. ..... 5 fr. »

Tomes II-III. F.-M. LUZEL. *Legendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tome IV. G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes V-VII. J.-F. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française, 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome VIII. Ed. LANCEREAU. *L'Hitopadésa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. 1 vol. 5 fr. »

Tomes IX-X. Paul SÉBILLOT. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne,* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XI. FLEURY. *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XII. Paul SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XIII. H. CARNOY. *Littérature orale de la Picardie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XIV. E. ROLLAND. *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XV. Julien VINSON. *Le Folk-lore du pays basque.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XVI. Fr. ORTOLI. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XVII-XVIII. J.-B. WEKERLIN, *Chansons populaires de l'Alsace,* avec airs notés. 2 vol. ..... 10 fr. »

Tomes XIX-XXI. J.-F. BLADÉ. *Contes populaires de la Gascogne.* 3 vol ..... 15 fr. »

Tome XXII. Paul SÉBILLOT. *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXIII. E. PETITOT. *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXIV-XXVI. F.-M. LUZEL. *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome XXVII. C. BAISSAC. *Le Folk-lore de l'île Maurice.* Texte créole et traduction française. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXVIII. H. CARNOY et J. NICOLAÏDES. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXIX. L.-F. SAUVÉ. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXX. HERVEY DE SAINT-DENYS. *Six Nouvelles nouvelles* traduites du chinois. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXXI. G. GEORGEAKIS et Léon PINEAU. *Le Folk-lore de Lesbos.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXII. YACOUB ARTIN PACHA. *Contes populaires inédits de la vallée du Nil.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXIII-XXXIV. A. ORAIN *Le Folk-Lore d'Ille-et-Vilaine,* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XXXV. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de l'Auvergne,* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXXVI. M. KLIMO. *Contes et Légendes de Hongrie,* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXXVII. Félix CHAPISEAU. *Au pays de l'Esclavage. Mœurs et coutumes de l'Afrique centrale,* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXVIII-XXXIX. A. ROUSSEL. *Légendes morales de l'Inde.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tomes XL. LAISNEL DE LA SALLE. *Souvenir du vieux temps. Le Berry.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XLI. E. BLOCHET. *Les Sources orientales de la Divine Comédie.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XLII. A. ORAIN. *Contes de l'Ille-et-Vilaine.* 1 vol. 5 fr. »

Tomes XLIII. P. SÉBILLOT. *Folk-lore des Pêcheurs.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XLIV. LAISNEL DE LA SALLE. *Souvenirs du vieux temps.* — LE BERRY. *Mœurs et coutumes.* 1 vol. in-8° broché.. .... 5 fr. »

Chalon-sur-Saône. Imprimerie Française et Orientale de L. Marceau, E. Bertrand, succ.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXXV

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-CINQUIÈME

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1902

Philol 43

Lowell fund

Philol 4/3

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-CINQUIÈME

15 JANVIER 1902

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1902

SOMMAIRE DU N° 1

Pages

Le culte d'Aphrodite-Anahita chez les Arabes du paganisme, par E. Blochet 1
Le Lever de la lune de la connaissance (Prabôdhacandrôdaya, suite), par G. Devèze. 27
Les antécédents du Volapük (l'Australien de Jacques Sadeur) 41
Les Tamoulistes protestants. I. Ch. Graul, par Th. Linschmann 47
Vocabulaire phonétique du patois de Baume-les-Dames, par A. Guérinot 60
Encore le Congrès basque de Hendaye, par J. Vinson. 82
Varia. — I. La langue basque au théâtre 107
II. Rimes en *omphe* 111
III. Jacques le Fataliste 112

BIBLIOGRAPHIE

A M. Julien Vinson, lettre de M. H. Schuchardt 86
The 97th report of the British Bible Society 100
Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia, t. XVI 101
E. Blochet. *Les sources orientales de la Divine Comédie* 101
Les Loisirs d'un étranger au pays basque 102
Paul Regnaud. *Le Rig-Véda*, 9e mandala 103
Marsillac. Les vraies origines de la langue française. 105

LE CULTE D'APHRODITE-ANAHITA

Chez les Arabes du Paganisme

Les historiens de l'antiquité préislamique font remonter la construction du temple de la Mecque aux premiers âges qui suivirent la Création ; édifié par Seth, fils d'Adam, le sanctuaire disparut à l'époque du Déluge, avec presque tous les monuments qui avaient été bâtis par la descendance immédiate du premier homme, et toutes les traditions arabes s'accordent pour attribuer à Abraham et à son fils Ismaël la construction du sanctuaire actuel, sur l'emplacement du temple de Seth.

La discussion de ces légendes lointaines considérées isolément est chose à peu près stérile, car elles relèvent plus de la foi que de la critique; il est bien probable que l'on ne connaîtra jamais d'une façon certaine le nom du fondateur du temple qui était bâti à la place où s'élève aujourd'hui le Haram de la Mecque, et il y a des chances pour qu'on ne trouve pas d'inscription relatant sa construction par Abraham.

Si l'on ne veut pas admettre que le temple de la Ville sainte remonte réellement à l'époque d'Abraham et d'Ismaël, il est impossible de nier son extrême antiquité; en reportant sa construction au moment précis où leur histoire devient indépendante de celle d'Israël, les Ismaélites ou Arabes de la troisième race, avouent qu'ils ont perdu la notion de l'époque à laquelle la Mecque devint la métropole religieuse de l'Arabie, et que le souvenir des événements qui provoquèrent

son hégémonie s'était perdu dans les lointains les plus obscurs de l'histoire.

Malgré tous les efforts de certaine critique très savante de l'Ancien Testament, Abraham, Ismaël et les patriarches de leur descendance ne sont peut-être pas aussi mythiques qu'on l'a soutenu ; sans doute, dans l'étude de ces légendes antéhistoriques, il faut faire une très large part au merveilleux et à l'impossible, et surtout à l'extension qui fut donnée postérieurement à certaines légendes, mais dans bien des cas, les personnages qu'elles mettent en jeu furent autre chose que de vagues représentations du soleil et des douze signes du Zodiaque. On verra par la suite de ce mémoire que les traditions arabes, malgré leur apparente bizarrerie, correspondent quelquefois à des réalités historiques, et des faits, affirmés à la fois par la légende ismaélite et par la légende israélite, ont quelque chance de ne pas être de simples inventions.

La tradition musulmane veut que la Pierre Noire, la Kaaba, qui est le principal objet d'adoration du temple de la Mecque, ait été apportée du ciel à Abraham et à Ismaël par l'ange Gabriel. L'antiquité de la Pierre Noire comme objet de culte n'a rien de surprenant, quand l'on songe à l'importance qu'eurent à toutes les époques les bétyles chez les peuples de race sémitique, et l'on trouve dans la *Genèse*, particulièrement dans l'histoire de Jacob, et dans le *Livre des Rois*, des exemples bien connus de ce fait. Peut-être faut-il voir dans la tradition arabe un vague souvenir que la Pierre Noire est un aérolithe, quoiqu'elle puisse être d'origine volcanique. C'est d'ailleurs une question toute secondaire, et il est plus intéressant de chercher à déterminer quelle était la divinité représentée par ce bloc de pierre mystérieux.

Il est certain qu'aux époques antéislamiques relativement basses, et surtout à celles qui précédèrent immédiatement la venue de Mahomet, les Arabes de la troisième race considé-

raient la Pierre Noire comme la plus antique et la plus respectable des divinités du Haram; placée au centre du temple d'Ismaël et entourée des 360 idoles des tribus de toute l'Arabie, c'est autour d'elle que les pèlerins venaient faire la procession circulaire.

L'un des faits qui montrent le mieux la vénération dans laquelle les Arabes tenaient la Pierre Noire, c'est que Mahomet n'osa pas la renverser avec les autres idoles quand il s'empara du Haram.

On pourrait, en s'appuyant sur ce fait, alléguer que si l'intransigeant Prophète ne l'a pas fait détruire comme Hobal ou comme Ouzza, c'est que ni lui, ni les Arabes ses contemporains, n'y voyaient une divinité, mais simplement une pierre apportée du ciel sans motif bien apparent, une sorte de palladium : il est facile de montrer qu'à l'époque de Mahomet, et bien postérieurement, les Arabes avaient parfaitement notion du caractère divin de la Pierre Noire.

Mirkhond[1] raconte dans la partie de sa Chronique universelle intitulée *Rauzet el-Séfa* consacrée à l'histoire des Imams alides, qu'à la mort d'El-Hoseïn, son frère Mohammed, fils d'Ali et de la Hanéfite, voulut se faire reconnaître comme imam, au détriment de Zeïn el-Abidin, fils d'Hoseïn.

Les deux Alides se trouvaient alors à la Mecque; Mohammed soutenait qu'il était plus digne que Zeïn el-Abidin d'être revêtu de l'imamat, parce qu'il était fils d'Ali. Au lieu de lui rappeler les paroles du Prophète, qui, suivant la tradition musulmane, avait affirmé que l'imamat revenait exclusivement aux descendants de Fatime, Zeïn el-Abidin répondit au fils de la Hanéfite, que ses prétentions étaient sacrilèges et que tous ceux qui étaient nés pour l'imamat

1. D'après des sources arabes; il existe en arabe un grand nombre d'histoires des imams alides; le manque de place seul m'empêche de signaler les principales.

étaient désignés par la Pierre Noire. Ce curieux épisode ouvre des horizons nouveaux sur l'histoire des premiers temps de l'Islamisme: non seulement, il tend à prouver que les *hadis,* sur lesquels s'appuyèrent les prétentions alides, furent d'invention assez tardive, mais il montre surtout le rôle que l'on faisait jouer à la Pierre Noire dans la désigna- des chefs du Haram, c'est-à-dire dans la seule souveraineté qu'aient jamais connue les Arabes tertiaires, et il laisse soupçonner quel fut son rôle dans la mission du Prophète.

Mohammed, fils de la Hanéfite, ayant interrogé la Pierre Noire, n'en reçut aucune réponse et Zeïn el-Abidin s'écria: « O Pierre Noire ! par la vertu des pactes des Prophètes qui ont été conclus sur toi et qui t'ont valu[1] le degré de noblesse que tu as atteint, je te conjure de me dire en bon arabe qui doit être l'imam après la mort d'Hoseïn. »

La Pierre Noire s'agita comme si elle allait tomber, et une voix en sortit qui déclara que l'imamat revenait à Zeïn el-Abidin. Ce miracle fit que Mohammed, fils de la Hanéfite, reconnut son neveu comme l'imam légitime et renonça à ses prétentions injustifiées.

On trouve dans un abrégé arabe de la Vie de Mahomet, conservé dans un manuscrit persan de la Bibliothèque nationale, un passage très curieux qui montre que les Musulmans n'ont pas complètement perdu le souvenir du rôle que joua la Pierre Noire dans la mission de leur Prophète ; on y lit entre autres faits merveilleux qu'il existait à la Mecque une pierre célèbre et que toutes les fois qu'il passait près d'elle, la pierre lui disait : Que le salut d'Allah soit sur toi, envoyé[1] d'Allah ! Il est plus que probable que cette pierre qui était si polie envers le fils d'Abd-Allah n'est pas autre chose que la Kaaba

1. كان بمكة حجر معروف كلما مرّ عليه يقول له السلام عليك يا رسول الله, ms. de l'ancien fonds persan 286, f. 178 recto et verso.

du temple de la Mecque et qu'il y a là un souvenir très lointain et très effacé de la divinité de la Pierre Noire.

Le nom de la Pierre Noire entre dans la composition du nom que portait Abou Bekr avant sa conversion à l'Islamisme, Abd el-Kaaba عبد الكعبة «le serviteur de la Kaaba», identiquement formé comme les noms théophores Abd Shems, Abd Ménat, Abd Ménaf, Abd el-Ouzza, Abd-Woudd, tous noms dont le second élément est un nom de divinité ; il s'ensuit que le mot *Kaaba*, qui désigne la Pierre Noire, est également le nom d'une divinité; la forme de ce mot كعبة étant féminine, il est évident que la divinité qu'elle représentait était du sexe féminin. Si l'on ne possédait que les documents musulmans relatifs à l'époque antéislamique, il serait impossible de déterminer quelle était cette divinité mystérieuse, car les historiens arabes qui auraient pu nous donner des renseignements sur la religion des tribus d'avant l'Islam, considèrent tous comme le pire sacrilège de parler des croyances du Paganisme جاهلية ; c'est dans les œuvres des écrivains religieux de l'époque byzantine, contemporains de la civilisation arabe qui précéda immédiatement la venue de Mahomet, qu'il faut aller chercher quelques renseignements sur le culte antéislamique de la Pierre Noire[1].

Tous les auteurs byzantins qui ont eu l'occasion de parler du bétyle de la Mecque s'accordent pour affirmer que la Kaaba est une idole qui, aux yeux des Arabes du Paganisme, représentait la grande déesse Astarté, l'Ashtoret des Phéniciens et de la Bible, l'Ishtar du panthéon chaldéo-assyrien.

Dans son *Thesaurus orthodoxæ fidei*, Nicétas le Choniate rapporte que les Arabes adoraient Aphrodite et qu'ils la

1. Quelques-uns de ces témoignages des Byzantins ont déjà été invoqués par M. Lenormant dans ses *Lettres assyriologiques*.

nommaient dans leur langue Χαμάρ qui signifie « grande[1] ». Si le Choniate n'avait pas pris la peine d'expliquer le nom Χαμάρ par μεγάλη, on serait naturellement porté à y voir une transcription, d'ailleurs très exacte du mot arabe قمر *kamar* « lune », mais le sens de « grande » que lui donne l'écrivain byzantin ne permet pas de s'arrêter à cette hypothèse; de plus, au point de vue strictement figuratif, Aphrodite, c'est-à-dire Astarté, n'est pas la déesse de la Lune qui chez les Sémites, aussi bien chez les Sémites du Nord que chez ceux du Sud, est une divinité bien caractérisée et qui ne se confond pas avec Astarté.

Dans un autre passage du même traité, Nicétas nous apprend que les Musulmans qui se convertissaient au Christianisme devaient prononcer la malédiction suivante : « Je maudis ceux qui se prosternent devant l'astre du matin[2], c'est-à-dire devant l'étoile de Vénus, devant Aphrodite; ils le nomment en arabe Χαβάρ, ce qui signifie grand ». Le mot Χαβάρ pourrait être la transcription d'un adjectif dérivé de la racine arabe كبر *kabara*, dont toutes les formations ont le sens de grandeur, soit de كبير *kabir* ou plutôt de اكبر *akbar* « le plus grand », ou de كبرى *kubra* « la plus grande ». L'alternance de *m* et de *b* que l'on remarque dans Χαμάρ en face de son synonyme Χαβάρ, est un fait de phonétique général bien connu ; c'est ainsi qu'en plein terroir arabe, la ville de la

1. Οὗτοι (les Arabes) μὲν οὖν εἰδωλολατρήσαντες καὶ προσκυνήσαντες τῷ ἑωσφόρῳ ἄστρῳ τῇ Αφροδίτῃ ἣν δὴ καὶ Χαμὰρ τῇ ἑαυτῶν ἐπονόμασαν γλώσσῃ ὅπερ σημαίνει μεγάλην. Migne, *Patrologie grecque*, t. CXL, col. 105.

2. Ἀναθεματίζω τοὺς τῷ πρωϊνῷ προσκυνοῦντας ἄστρῳ, ἤγουν τῷ ἑωσφόρῳ καὶ τῇ Ἀφροδίτῃ· ἣν κατὰ τὴν Ἀράβων γλῶσσαν Χαβὰρ ὀνομάζουσι, τουτέστι μεγάλην. *Ibid.*, col. 132.

Mecque مكّة *Mekkéh*[1] se nommait également بكّة *Bekkèh* et que la préposition من *min* de l'arabe, devenue בן *bin* en himyarite, a longtemps dérouté les épigraphistes.

Mais il est probable que ce n'est pas cette racine qui se cache sous le mot Χαβάρ, et je suis très porté à y voir une simple transcription du mot كعبة *Ka'aba* qui désigne le temple de la Mecque. Il n'y a que le ρ final de ce mot qui fasse difficulté, mais on retrouve d'autres exemples de ce fait ; c'est ainsi que le nom propre bien connu de طلحة *Talha* est transcrit par Nicétas le Choniate sous la forme Τάλχαρ[2]; on voit donc qu'il n'y a aucune impossibilité a admettre que Χαβάρ représente l'arabe *Kaaba* au même titre que Τάλχαρ transcrit *Talha*. Du reste, le ρ final de Χαβάρ pourrait s'expliquer par ce fait qu'il y a dans le mot arabe *ka'aba* une forte articulation gutturale, celle du *'ain* qui se rapproche assez dans la prononciation, surtout pour des étrangers, d'un *r* étranglé et qui a pu se trouver reportée à la fin du mot ; on sait qu'il n'est pas rare de trouver des lettres adventices dans les transcriptions des mots étrangers.

Le sens de chambre carrée ou plutôt cubique du mot كعبة *ka'aba* est évidemment secondaire ; le sens primitif de la racine كعب *ka'aba* implique l'idée de développement des seins chez la femme[3] comme l'indiquent suffisamment les mots كعب *ku'ub* « sein », كعاب *ka'ab* « fille qui a les

1. Le même Nicétas dit dans le *Thesaurus orthodoxæ fidei* (*ibid.*, col. 132) que dans les mêmes circonstances les nouveaux convertis étaient tenus de dire : 'Αναθεματίζω τὴν μυθοποιίαν τοῦ Μωάμεδ ἐν ᾗ φησι γενήσεσθαι τῷ Θεῷ οἶκον προσευχῆς παρὰ τοῦ 'Αβραὰμ καὶ τοῦ 'Ισμαὴλ εἰς τὸ Βάκχε (بكّة) ἤτοι τὸ Μάκε ἢ Μάκεχ (مكّة).

2. *Thesaurus orthodoxæ fidei* (*ibid.*, col. 127).

3. Lane, *An arabic-english Dictionary*, p. 2615.

seins complètement développés », كعبة *ku'ba* « la virginité ». Étymologiquement, la *Ka'aba* signifie donc, comme on le voit, « la déesse aux seins proéminents », ce qui rappelle étrangement le geste impudique des Astartés assyriennes tenant leurs deux seins à pleines mains, les bras croisés sur la poitrine[1].

Nicétas le Choniate va même jusqu'à dire que la Kaaba est une grande pierre qui se trouve au milieu du temple de la Mecque et sur laquelle est gravée une image d'Aphrodite[2]. La légende étrange qui est racontée dans le grec est également rapportée par Vincent de Beauvais dans son *Speculum historiale* et par Marino Sanuto dans le *Liber secretorum fidelium crucis*[3].

Dans un autre passage du même traité, Nicétas dit que la Kaaba est une reproduction de la tête d'Aphrodite[4]. Autant qu'on peut le savoir, la Pierre Noire ne porte pas sur l'une de ses faces une tête humaine, mais il se peut que dans l'antiquité elle ait servi de socle à une statue, car ce n'étaient pas comme on le sait, les idoles qui manquaient dans le Haram de la Mecque.

1. La racine نهد, *nahada* a le même sens ou un sens très voisin ; ناهدة, *náhida* désigne une « fille aux seins arrondis »; ce mot est très probablement une transcription du nom de la grande déesse perse Anâhita, l'aspect iranien de l'Astarté sémitique.

2. Ἀναθεματίζω καὶ αὐτὸν τὸν εἰς τὸ Μάκε οἶκον τῆς εὐχῆς..... ἐν ᾧ φασι κεῖσθαι μέσον λίθον μέγαν, ἐκτύπωμα τῆς Ἀφροδίτης ἔχοντα· τιμᾶσθαι δὲ τοῦτον, ὡς ἐπάνωθεν αὐτοῦ τῇ Ἄγαρ ὁμιλήσαντος τοῦ Ἀβραάμ (*ibid.*, col. 132).

3. *Les Sources orientales de la Divine Comédie*, Paris, Maisonneuve, 1901, p. 152. La première partie du *Liber secretorum* a été publiée par Sanuto en 1306, la seconde en 1322.

4. Οὗτος δὲ ὃν φασι λίθον, κεφαλὴ τῆς Ἀφροδίτης ἐστίν, ᾗ προσεσκύνουν, ἣν δὴ Χαμὰρ προσηγόρευον· ὑφ' οὗ καὶ μέχρι νῦν ἐκ γλυφίδος ἀποσκίασμα ταύτης τοῖς ακριβῶς κατανοοῦσι φαίνεται; *ibid.*, col. 109-110. Dans ce même passage, Nicétas rapporte encore la légende suivant laquelle

Nicétas le Byzantin ne donne pas des renseignements moins curieux et moins précis : « Les Arabes, dit-il, adorent une idole très ancienne et qui se trouve dans le désert de Yathrib, et la Μάκαχ qui, à ce qu'ils prétendent, est gravée à l'image d'Aphrodite[1]. » Il n'y a évidemment pas lieu de s'arrêter à la distinction que Nicétas le Byzantin prétend établir entre l'idole du désert de Yathrib et l'idole Μάκαχ qui aurait été une statue d'Aphrodite, ou tout au moins une stèle sur laquelle aurait été gravée l'image de cette divinité ; l'auteur grec a commis une grave erreur en confondant un nom de ville avec celui d'une idole, mais de ce passage il convient de retenir seulement ce fait que l'idole des Arabes représentait Aphrodite, c'est-à-dire Astarté. Ainsi amendé, ce renseignement concorde parfaitement avec celui du Choniate.

Beaucoup d'autres passages, tant de Nicétas le Byzantin que d'autres historiens grecs, assimilent également la Pierre Noire à Aphrodite[2]. Bartholomée d'Édesse dans son traité *Contra Mohammedem*, donne des détails qui se rapprochent

Abraham aurait *connu* Hagar sur la Pierre Noire : καὶ τινὲς μὲν αὐτῶν φασιν ὅτι ἐπάνω τούτου Ἀβραὰμ συνουσίασε τῇ Ἄγαρ. Les formules d'anathème citées par Nicétas sont très curieuses et donnent des formes intéressantes de transcriptions des noms propres arabes : Ἀναθεματίζω Ἀλεὶμ τὸν ἐπὶ θυγατρὶ γαμβρὸν τοῦ Μωάμεδ· καὶ Χασάνην καὶ Χουσένην, τοὺς υἱοὺς αὐτοῦ· καὶ Ἀπουπίκερ τὸν καὶ Κουβίκερ· καὶ Οὔμαρ, καὶ Τάλχαρ, καὶ Ἀπουπάκρην τὸν Παδούκην· καὶ Μαευΐε, καὶ Ζουπέερ καὶ Ἀ(β)δελλᾶν, καὶ Ζεῖτ καὶ Ἰζὶτ καὶ Σαΐτην καὶ Οὐθμᾶν..... Ἀναθεματίζω Ζαδόζε καὶ Ἀΐσε καὶ Ζεθεΐνεπ καὶ Ὀμκελθεὶμ, τὰς πρώτας καὶ μιαρωτέρας τῶν γυναικῶν τοῦ Μωάμεδ· καὶ Φάτμαν τὴν θυγατέρα αὐτοῦ (*ibid.*, col. 127).

1. Προσκυνεῖ γὰρ τῷ Χουβὰρ εἰδώλῳ ὄντι ἀρχαιοτάτῳ περὶ τὴν Ἔθριβον ἔρημον, καὶ τῷ Μάκαχ, ὅπερ φασὶν εἰς τύπον τῆς Ἀφροδίτης διαγεγράφθαι (*Refutatio Mohammedis*, dans Migne, *Patrologie grecque*, t. CV, col. 793).

2. Εἶπεν ὁ Θεὸς Ἀγαρηνοῖς, ὥς φασι, διὰ τοῦ ἀποστόλου αὐτοῦ : Προσκυνεῖτε τῷ Χουβὰρ ὡς θεῷ εἰδώλῳ ὄντι καὶ ὁμοιώματι τῆς Ἀφροδίτης (Nicétas le Byzantin, *Refutatio Mohammedis*, Migne, *ibid.*, t. CV, col. 796), et ἢ ὃ προσκυνῶν τῷ Χουβὰρ εἰδώλῳ ὄντι τῆς Ἀφροδίτης (*ibid.*, col. 797).

beaucoup de ceux qui sont fournis par Nicétas le Choniate[1].

Glycas, dans ses *Annales*[2], dit formellement que jusqu'à l'époque de l'empereur Héraclius, les Arabes adorèrent Astarté, qu'ils nommaient Καβέρ « la grande », en se prosternant devant la Lune. Je crois inutile d'insister sur cette assimilation d'Astarté et de Séléné, il se peut qu'elle ait été faite un peu à la légère par Glycas, car on voit par ce qui précède que les auteurs byzantins dont j'ai invoqué le témoignage voient avec raison dans Aphrodite-Astarté, l'Étoile du matin, ὁ ἑωσφορος ἄστρος.

De tous les auteurs grecs qui ont parlé du culte des Arabes

1. Οἱ Σαρακηνοὶ μὲν μέχρι τῶν Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως χρώνον εἰδωλολάτρουν προσκυνοῦντες τῷ ἑωσφόρῳ ἄστρῳ, καὶ τῇ Ἀφροδίτῃ, ἣν δὴ καὶ Χαβὰρ τῇ αὐτῶν γλώττῃ ἐπωνόμαζον (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIV, col. 1448), et (*ibid.*, col. 1456) ὥς φησι, τὰ ἔκπαλαι τῷ πρωϊνῷ ἄστρῳ, ἤγουν τῷ ἑωσφόρῳ, καὶ τῇ Ἀφροδίτῃ, ἣν κατὰ τῶν Ἀῤῥάβων γλῶσσαν ὀνομάζουσι, τοῦτ' ἔστιν μεγάλη. Dans son *Elenchus et confutatio Agareni* (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIV, col. 1385), Bartholomée d'Édesse dit : Καὶ οὗτός ἐστι προφανῶς, ὃν οἱ Ἀῤῥάβοι δογματίζετε τὸ ἑωσφόρον ἄστρον, Ζέβω, Ἀφρωδίτη, Κρόνος καὶ Χαμὰρ λέγετε. Λύτοὺς καλεῖτε θεούς. L'identification de Saturne à Astarté est une erreur; quant à Ζέβω, ZEBΩ en capitales, il faut y voir une mauvaise graphie de NEBΩ, Νέβω, nom du dieu sémitique bien connu que l'on a identifié avec Mercure. Il y a là un fait de syncrétisme étrange auquel il ne faut peut-être pas attribuer une trop grande importance.

2. Οἱ γὰρ Ἰσμαηλῖται μέχρις Ἡρακλείου εἰδωλολάτρουν τὴν Ἀστάρτην ἤγουν τὴν σελήνην προσκυνοῦντες· ἣν καὶ Καβὲρ ὠνόμαζον, τουτ' ἔστι μεγάλην (éd. de Bonn, 1836, p. 514). Dans sa *Panoplia dogmatica* (titre XXVIII ; dans Migne, *Patrologie grecque*, t. CXXX, col. 1333), Euthymius Zigabenus dit : Οἱ Σαρακηνοὶ μέχρι μὲν τῶν Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως χρόνων εἰδωλολάτρουν, προσκυνοῦντες τῷ ἑωσφόρῳ ἄστρῳ, καὶ τῇ Ἀφρωδίτῃ, ἣν δὴ καὶ Χαβὰρ τῇ ἑαυτῶν ἐπονομάζουσι γλώττῃ. Δηλοῖ δὲ ἡ λέξις αὕτη τὴν μεγάλην. Enfin, on retrouve cette assimilation de la Pierre Noire à Aphrodite dans un ouvrage où l'on ne s'attendrait guère à la rencontrer, dans un poème d'Hildebert, évêque du Mans, qui dit en parlant de Mahomet :

Martem cum Venere dicit deitate carere
Et negat esse deum cum Protheo Nereum.

Migne, *Patrologie latine*, t. CLXXI, col. 1345.

d'avant l'Islamisme, un seul, Suidas, ne l'identifie pas avec Aphrodite-Astarté et en fait la représentation de Mars. Malgré toute l'autorité dont jouit, et à juste titre, le nom du célèbre lexicographe, il est certain qu'il a commis une confusion assez étrange entre les deux planètes adorées par les Arabes des temps légendaires.

On voit que les renseignements fournis par Nicétas le Choniate, par Nicétas le Byzantin et les autres auteurs de la décadence hellénique, s'accordent pour affirmer l'existence chez les Arabes du culte d'Astarté; ils expliquent pourquoi le jour sacré des Musulmans est le vendredi, le jour consacré à la déesse Vénus, l'un des aspects occidentaux de l'Astarté orientale. Là encore, le prophète Mahomet, loin d'avoir introduit une innovation qui bouleversait tout le système religieux des Arabes du Paganisme, n'a fait que suivre timidement l'usage adopté depuis de longs siècles dans les tribus du Nedjd et du Yémen.

Ces renseignements tirés des auteurs byzantins sont à rapprocher de ce que raconte Hérodote au § 8 du IIIe livre de ses *Histoires*[1] : « Les Arabes, dit-il, regardent comme Dieu le seul Dionysos et Ourania ; ils disent qu'ils se rasent les cheveux à la façon dont Dionysos était lui-même tondu... Ils nomment Dionysos, Orotal, et Ourania, Alilat. »

Malgré sa clarté apparente, ce passage est très énigmatique, et si l'on ne pouvait le rapprocher d'un autre passage des *Histoires*, on ne manquerait pas d'identifier l'Ἀλιλάτ d'Hérodote avec la déesse Allât اللات des Arabes du Paganisme.

1. Διόνυσον δὲ θεὸν μοῦνον καὶ τὴν Οὐρανίην ἡγεῦνται εἶναι, καὶ τῶν τριχῶν τὴν κουρὴν κείρεσθαί φασι κατά περ αὐτὸν τὸν Διόνυσον κεκάρθαι..... Οὐνομάζουσι δὲ τὸν μὲν Διόνυσον Ὀροτὰλ, τὴν δὲ Οὐρανίην Ἀλιλάτ. Ce passage est reproduit dans des termes un peu différents par Photius, dans son *Myriobiblion*, cod. XCI (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIII, col. 299 et 301).

Dans le premier livre des *Histoires*, Hérodote donne sous une forme non moins énigmatique un renseignement qui permet d'écarter cette identification, si tentante à première vue[1] : « Les Perses, dit-il, ont appris le culte d'Ourania des Assyriens et des Arabes. Les Assyriens nomment Aphrodite, Mylitta, les Arabes, Alitta, et les Perses lui donnent le nom de Mithra. »

Des termes mêmes de cette phrase, il est visible que, pour Hérodote, Ourania et Aphrodite sont une même divinité, et que par conséquent, l'Alitta du livre I est identique à l'Alilat du IIIe livre. L'identification d'Alilat et d'Aphrodite montre suffisamment que ce dernier nom propre ΑΛΙΛΑΤ est une faute, peut-être fort ancienne et remontant en tout cas à un manuscrit écrit en capitales pour ΔΑΙΔΑΤ, forme aramaïsante dérivée comme Alitta et Mylitta (ou plutôt Moulitta Μύλιττα) de la racine sémitique *valada* « engendrer ». Ce mot est en arabe ولد, en hébreu ילד et en araméen אלד; l'alternance vocalique initiale de و = י = א étant constante dans ces trois langues de la famille sémitique. On pourra s'étonner d'entendre parler de formes araméennes quand il s'agit d'arabe et surtout d'arabe ancien, mais un fait est certain, c'est que par plus d'un point l'arabe se rattache au tronc araméen, ou du moins qu'il présente de fréquents aramaïsmes qui sont loin d'être tous l'effet d'un emprunt[2].

C'est donc, comme on le voit, le nom de la Vénus-Génitrix, de l'Ashtoret des Bémoth et des bois sacrés de Byblos et d'Arvad qui se cache sous l'Alilat de l'historien grec.

L'identification d'Aphrodite et d'Ourania n'est point habi-

1. Liv. I, § 131, (οἱ Πέρσαι) ἐπιμεμαθήκασι δὲ καὶ τῇ Οὐρανίῃ θύειν, παρά τε Ἀσσυρίων μαθόντες καὶ Ἀραβίων. Καλεῦσι δὲ Ἀσσύριοι τὴν Ἀφροδίτην Μύλιττα, Ἀράβιοι δὲ Ἄλιττα, Πέρσαι δὲ Μίτραν.

2. Les auteurs musulmans qui ont parlé des tribus arabes du Paganisme semblent avoir eu conscience que les Arabes se rattachent par certains côtés aux descendants d'Aram.

tuelle, et elle montre mieux que tout autre détail quelle était dans les clans arabes du Ve siècle avant notre ère, l'importance du culte d'Ashtoreth considérée comme la grande déesse, celle qui personnifiait le Ciel tout entier. C'est d'ailleurs ce que dit Arrien dans son *Anabase*: « Cette Ourania comprend tout le ciel visible, tous les astres qui y sont compris et le Soleil[1]. » En réalité, Aphrodite n'est qu'une partie d'Ourania, un de ses aspects, si l'on préfère, mais aux yeux des Arabes, elle représentait la Déesse par excellence, celle en qui se résumait l'ensemble des divinités sidérales.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner à fond une question qui est fort importante en elle-même, à savoir comment Hérodote a pu identifier Aphrodite, le principe féminin par excellence et Mithra, le grand principe générateur; on attendrait plutôt l'assimilation toute naturelle d'Aphrodite et d'Anahita, dont l'importance fut considérable à la fin de la dynastie achéménide, comme on le voit par l'inscription trilingue d'Artaxerxès Mnémon. Je reviendrai à une autre occasion sur ce point de théologie mazdéenne.

Cette confusion est d'ailleurs en partie le fait d'Hérodote, et la genèse probable de son erreur est curieuse : il existe dans le panthéon himyarite une divinité mâle nommée Athtar, ou Athtar l'oriental, qui n'est point un aspect masculin d'Astarté, mais plutôt la déesse phénicienne en personne retournée et changée de sexe.

De la combinaison mentale des deux identités, Alidat égale Astarté, et Athtar égale Astarté renversée, Hérodote a conclu, peut-être inconsciemment, qu'Alidat était la même divinité qu'Athtar, ou à peu de chose près; mais Athtar étant une divinité masculine ne pouvait s'identifier avec Anahita, qui

1. Liv. VII, § 20, 1-2 : Τὸν μὲν Οὐρανόν τε αὐτὸν ὁρώμενον καὶ τὰ ἄστρα ἐν οἷ ἔχοντα τά τε ἄλλα καὶ τὸν ἥλιον.

est très exactement l'aspect iranien de l'Ashtarté phénicienne, plus encore que de l'Ishtar assyrienne ; or, pour les Perses de l'époque achéménide, il n'y avait en dehors d'Ahura-Mazda, que deux divinités, Mithra et Anahita, qui formaient un couple analogue à celui de Mars et Vénus dans la mythologie italique.

Plus on ira, et plus on se convaincra, malgré les maladresses d'une prétendue exégèse avestique, que les Amshaspands et les Izeds sont post-achéménides, et de beaucoup. Puisqu'il ne pouvait identifier Alidat-Athtar avec Anahita, à cause de la différence des sexes de ces divinités qui était un obstacle insurmontable, il était tout naturel qu'Hérodote l'identifiât avec Mithra, parèdre d'Anahita et représentant du principe mâle exactement au même titre qu'Anahita représentait le principe féminin ; il n'y a aucun doute d'ailleurs qu'Alilat et Mylitta ne fussent des divinités du sexe féminin, comme l'indique suffisamment le sens de la racine *valada*, d'où sont dérivés leurs noms et ce qu'Hérodote raconte de la Mylitta chaldéenne.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Bérose lui-même paraît confirmer l'assertion d'Hérodote, suivant laquelle les Perses ont emprunté leur Anâhita aux Sémites : cet auteur nous apprend en effet que c'est le roi de Perse, Artaxerxès Mnémon (404-361 avant J.-C.), qui le premier enseigna aux Perses à adorer des statues d'Aphrodite-Anahita et qu'il en fit élever à Babylone, à Suse, à Ecbatane, à Damas et à Sardes[1].

1. Ce passage de Bérose nous a été conservé par Clément d'Alexandrie (Didot, *Fragmenta Historicorum græcorum*, t. II, p. 508-509): μετὰ πολλὰς μέντοι ὕστερον περιόδους ἐτῶν ἀνθρωποειδῆ ἀγάλματα σέβειν αὐτοὺς Βήρωσσος ἐν τρίτῃ Χαλδαϊκῶν παρίστησι, τοῦτο Ἀρταξέρξου τοῦ Δαρείου τοῦ Ὤχου εἰσηγησαμένου, ὃς πρώτος τῆς Ἀφροδίτης Ἀναΐτιδος τὸ ἄγαλμα ἀναστήσας ἐν Βαβυλῶνι καὶ Σούσοις καὶ Ἐκβατάνοις, Πέρσαις καὶ Βάκτροις καὶ Δαμασκῷ καὶ Σάρδεσιν ὑπέδειξε σέβειν.

L'interprétation du nom Ὀροτάλ est plus difficile que celle d'Ἀλιλάτ; Caussin de Perceval admet, d'après Pococke, dans son *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*[1], qu'Alilat est الالهات *el-Alihât* « les divinités (subalternes)», et qu'Orotal est الله تعالى *Allah te'ala* « Allah le suprême ». Il est inutile d'insister sur l'impossibilité de ces interprétations. Dans son commentaire sur Hérodote, Wessel proposa de voir dans Orotal les deux mots hébreux אור *or* « lumière » et צל *dzel* « ombre »; cette explication d'un nom de divinité par « lumière-ombre » n'est guère plus satisfaisante que la précédente, et les méthodes étymologiques sont tellement vaines et fallacieuses qu'on hésite à en proposer d'autres : étant donné qu'Alilat-Alidat est une forme aramaïsante, on pourrait expliquer plus simplement Orotal par אורות-אל *orot-al* « les lumières de Dieu », ou אורות-תל *orot-tel* « les lumières de la montagne[2] », l'arabe ayant conservé le mot اور *or* qui est l'hébreu אור dans le sens de lumière, et les formes araméennes en -ות pouvant même désigner des collectifs au singulier, comme جبروت, ملكوت. Si l'on tient à expliquer Orotal par l'arabe, on y peut voir اور التل *or-at-tal* « la lumière de la montagne », mais il est inutile de s'attarder à ces étymologies et de leur attribuer la moindre valeur ; elles ont toutes les chances possibles d'être aussi fausses que celles qui les ont précédées, et selon toutes les probabilités, si l'on trouve jamais le nom d'Orotal écrit dans une inscription, ce sera sous une forme toute différente.

Le nom d'Orotal s'expliquerait tout aussi facilement, si

1. T. I, p. 174.
2. Cet élément אור est le même qui se trouve dans les noms propres מלכיאור Malki-or (Melchior) et בעליאור Baali-or (Bélior), « mon maître est (le dieu) Lumière ».

l'on admettait qu'il y a dans le texte d'Hérodote une faute paléographique identique à celle que l'on remarque dans ΑΑΙΑΔΑΤ pour ΑΑΙΔΑΤ; ΟΡΟΤΑΑ ou ΟΡΟΤΑΑΤ, suivant certains manuscrits, pourrait être une fausse graphie de ΟΡΟΤΑΔ ou ΟΡΟΤΑΔΑΤ. On pourrait rapprocher ΟΡΟΤΑΔ, Ὀροτάδ du nom arabe عطارد *Otarid* de la planète Mercure; il arrive très souvent en effet dans la transcription des noms étrangers que l'*r* saute une ou plusieurs syllabes, soit au commencement, soit à la fin du mot; c'est ainsi que le grec Καῖσαρ est devenu en zend Kéresani, que le grec μορφή répond au latin *forma* et l'arabe *déredjéh* au latin *gradus*[1]; s'il n'y a pas là de difficulté linguistique, il y en a une mythologique, ce qui est autrement important, car jamais Mercure n'a été dans aucune théogonie le correspondant de Vénus-Aphrodite.

L'identification de Dionysos à Orotal se retrouve dans l'*Anabase* d'Arrien[2], quoique le nom d'Orotal n'y soit pas formellement mentionné, et elle ne laisse pas d'être très embarrassante. Hérodote et Arrien, qui ont certainement leurs raisons d'assimiler ces deux divinités, ont dû le faire sous l'influence d'un aspect de la légende de Dionysos conquérant[3]. Un fait certain, c'est que Diodore de Sicile[4] reproduit par Eusèbe[5], identifie Dionysos et Osiris[6], et qu'il prétend que ce fut Dionysos qui donna le gouvernement de la Phénicie à

1. Voir *l'Avesta de James Darmesteter et ses critiques*, extrait de la *Revue archéologique* de 1897, p. 38.

2. Liv. VII, § 20, 1-2.

3. Διόνυσον δὲ κατὰ δόξαν τῆς ἐς Ἴνδους στρατίας (Arrien). Damascius dit dans la *Vita Isidori :* ὅτι Διόνυσος, φησί, Λυκοῦργον καὶ τοὺς ἑπομένους αὐτῷ Ἄραβας κατηγωνίσατο οἴνῳ ἀπ' ἀσκοῦ καταῤῥάνας τὴν πολεμίαν στρατίαν. Ἐξ οὗ καὶ τὴν πόλιν ἐκάλεσε Δαμασκόν. Ce passage est reproduit par Photius dans son *Myriobiblion*, cod. CCXLII (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIII, col. 1291).

4. I, §§ 17-18.

5. *Prép. évang.*, liv. II, § 1.

6. Καὶ τὸν μὲν Ὄσιριν εἶναι τὸν Διόνυσον...

Bousiris. C'est cette même identification qui paraît se retrouver dans la Chronique éthiopienne de Jean, évêque de Nikiou[1], suivant lequel Mâtoûnâvîs, successeur d'Ayqâsbêrâ, qui est le même que Dionysos, fonda Bousiris. Il serait beaucoup trop long d'examiner en détail chacune de ces identifications et de déterminer comment Osiris a pu être identifié avec le dieu Arès; l'étude du syncrétisme gréco-arabe, gréco-égyptien, égypto-arabe, est un travail monumental qui ne sera probablement jamais fait et dont il est impossible d'indiquer même très brièvement les résultats en quelques pages; il n'en reste pas moins indiscutable que les Grecs ont associé Dionysos et Artémis dans un même groupe divin, sur le modèle du groupe Sabazios et Cotytto des Thraces, mais cette assimilation est évidemment secondaire et inexacte; car Aphrodite-Astarté-Vénus n'est pas la parèdre de Dionysos ou de Mercure, tandis qu'on la rencontre souvent associée à Mars ou au Soleil.

Si l'assimilation de Dionysos à Osiris et à Orotal ne nous apprend pas grand'chose sur le compte de ce dernier, il est possible qu'un passage, malheureusement corrompu, de saint Épiphane[2] mette sur la voie de son identification exacte avec une divinité du panthéon hellénique.

Dans son traité *Adversus Hæreses*[3], saint Épiphane dit en effet que pour désigner les astres, les Pharisiens se servaient de mots hébraïques, de façon à ne pas être compris du public : οἷον ἥλιος Ἡμα[4] καὶ Σέμες[5], Σελήνη Ἱερεὲ[6] καὶ Ἀλβανὰ[7],

1. Publiée et traduite par Zotenberg, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, 1883, p. 365.
2. Cet auteur vécut au IVe siècle de l'ère chrétienne.
3. Texte corrigé de celui de Migne, *Patrologie grecque*, t. XLI, col. 250.
4. Hébreu חמה.
5. Hébreu שמש, arabe شمس.
6. Hébreu ירח.
7. Hébreu הלבנה.

ὅθεν καὶ Μήνη καλεῖται. Ἱερεὲ γὰρ ὁ μὲν λέγεται, Μήνη δὲ Σελήνη, ὡς καὶ παρ' Ἕλλησι διὰ τὸν μῆνα· Ἄρης χωχὲϐ Ὀκμώλ· Ἑρμῆς χωχὲϐ Ὀχμόδ, Ζεὺς[1] χωχὲϐ Βάαλ· Ἀφρωδίτη Σεροῦα, ἤτοι Λουήδ· Κρόνος χωχὲϐ Σκϐήθ[2].

Les noms des divinités citées par saint Épiphane se ramènent tous à des formes sémitiques connues, le nom d'Aphrodite Λουήδ étant dérivé de la même racine *valada*, héb. ילד, ar. ولد, qui entre dans le nom d'Ἀλιλάτ et de Μύλιττα, cités par Hérodote, et son autre nom Σεροῦα se rétablissant sans aucune difficulté en arabe sous la forme زهره. L'auteur du commentaire qui accompagne le texte de saint Épiphane dans la *Patrologie grecque* de Migne s'est donné beaucoup de mal pour expliquer le nom de Mars, Ὀκμώλ, et celui de Mercure, Ὀχμόδ; il voit dans le premier de ces deux noms un dérivé de la racine קמל, et dans le second une formation de חמד. Ces étymologies sont plus que douteuses, et il est visible que la phrase Ἄρης χωχὲϐ Ὀκμώλ· Ἑρμῆς χωχὲϐ Ὀχμόδ présente une forte corruption; il est certain qu'Ὀκμώλ et Ὀχμόδ sont deux variantes paléographiques d'un même mot, car deux divinités aussi différentes que Mercure et Mars ne peuvent avoir des noms aussi voisins, ou pour mieux dire, le même nom, car la confusion entre κ et χ, ο et ω, λ et δ est paléographiquement des plus explicables. On ne peut guère voir dans Ὀκμώλ-Ὀχμόδ l'altération d'une transcription ΟΤΑΡΙΑ du nom sémitique de la planète Mercure, en arabe عطارد; il s'ensuit presque nécessairement qu'Ὀκμώλ-Ὀχμόδ, ou plutôt le nom d'où dérivent ces deux formes, était dans une langue sémitique le nom de Mars.

1. Phénicien et hébreu בעל.
2. כוכב שבת Χωχέϐ est la transcription fort exacte de l'hébreu כוכב, arabe كوكب.

Si on compare ce mot de OKMOA, ou OXMOA, au nom qu'Hérodote donne au parèdre d'Alilat-Aphrodite, OPOTAA, on voit que la première et la dernière des lettres qui les composent sont identiques ; si les deux groupes intermédiaires KMO ou XMO et POTA pouvaient paléographiquement se ramener à une forme unique, ou plutôt si l'on arrivait à établir que KMO ou XMO est une fausse lecture d'un groupe POTA, il n'y aurait pas de doute que l''Οροτάλ de l'historien grec ne soit le dieu que les Grecs nomment Arès et les Latins Mars. Malheureusement, les règles de la paléographie grecque ne permettent pas d'affirmer catégoriquement que KMO ou XMO puisse dériver du groupe POTA. Toutefois, il faut bien remarquer que l'on trouve souvent dans les transcriptions des noms propres étrangers des corruptions qui ne sont pas plus fortes que celle qui, dans l'hypothèse présente, aurait transformé 'Οροτάλ en 'Οκμώλ ou 'Οχμόδ ; c'est un fait dont on pourrait citer beaucoup d'exemples[1].

Pour résumer cette discussion, il n'y a pas d'impossibilité à ce que la forme 'Οκμώλ-'Οχμόδ citée par saint Épiphane ne soit, à travers plusieurs altérations paléographiques, la même que l''Οροτάλ d'Hérodote, et que, par conséquent, cette dernière divinité ne soit Mars, le parèdre d'Aphrodite-Astarté.

L'existence et l'antiquité de ce culte stellaire, dans lequel plusieurs historiens on vu une influence d'ailleurs possible

1. وكان حمير تعبد الشمس ثمّ تهوّدت حمير وكنانة كانت تعبد القمر ثم تهوّدت ولخم وجذام عبدوا المشترى واسد عبدت عطارد وطسم الدبران وقيس عبدت الشعرى العبور وطيّ عبدت سهيلا ثم عبدوا الاصنام بعد ذلك واعتذروا بعد ذلك بقولهم مانعبدهم الا ليقرّبونا الى الله وليكونوا واسطة بيننا وبين الله.

du Sabéïsme, sont attestées par un auteur fort ancien et très consciencieux, Hisham ibn-Mohammed el-Kelbi, dans son *Djemhâret el-ensâb*, qui mourut en l'année 820 de notre ère, et dont le texte nous a été conservé par Dimishki : « Les Himyarites, dit-il, adoraient le Soleil, puis ils se convertirent au Judaïsme; les Kinana adoraient la Lune, puis ils se firent également Juifs; Lakhm et Djoudham adoraient Jupiter; Asad adorait Mercure; Tissem adorait Aldébaran; Kéis adorait Sirius et Tayyi adorait l'étoile de Canope. C'est seulement plus tard qu'ils se mirent à adorer des idoles, et pour expliquer leur conduite, ils disaient : Nous leur rendons un culte uniquement pour nous rapprocher de la Divinité. » Un autre historien de l'antiquité préislamique, Abou Isa Varrak, dit au contraire qu'une partie des Arabes seulement, adoraient des idoles, mais qu'ils n'admettaient pas qu'en dehors de ces idoles il pût exister une Divinité créatrice du monde; d'autres Arabes croyaient à un Créateur, mais n'avaient pas de forme tangible du culte et se refusaient à admettre la mission des Prophètes.

On voit qu'Hisham ibn-Mohammed el-Kelbi ne parle pas du culte d'Aphrodite dans l'Arabie ancienne; ce silence de l'historien musulman peut tenir à plusieurs causes, et il n'infirme pas les résultats qu'on est en droit de tirer des auteurs byzantins. Il se peut que les Arabes aient fini par oublier que la Pierre Noire n'était qu'un simulacre d'Ashtoreth, mais il est plus vraisemblable que les historiens du Paganisme ont reculé dans leur énumération des divinités antiques devant le nom de la déesse lubrique par excellence, celle dont le culte devait le plus scandaliser les Musulmans des premiers âges. Ce qui tend à le prouver, c'est que le souvenir du culte de l'Ashtoreth sémitique dans le Yémen se retrouve à une époque bien postérieure : en effet, le meilleur historien de l'Égypte à l'époque musulmane, Taki ed-Din

Ahmed el-Makrizi (XVe siècle de J.-C.) rapporte dans son *Khitât* qu'il existait dans la ville de Sana'a un temple dédié à Vénus; il se nommait Kasr Amdan et avait été édifié du temps du roi de Perse Zohak ; il fut détruit sous le khalifat d'Osman, fils d'Affan[1]. Makrizi ajoute qu'on lisait sur ce temple une inscription en caractères himyarites, c'est-à-dire écrite avec le même alphabet que les inscriptions lues par le célèbre Ibn-Haukal sur la porte de Samarkande dans la Transoxiane[2].

On est loin de connaître le nom de toutes les idoles dont le culte, suivant les historiens, succéda à celui des planètes et des étoiles; à mesure que les siècles s'écoulèrent, le Haram de la Mecque semble être devenu un véritable capharnaum où chaque tribu du désert venait déposer son idole; il y en eut jusqu'à trois cent soixante, autant que de jours dans l'année, et s'il faut en croire les traditions, l'une d'elles était une madone byzantine qui tenait le Christ entre ses bras. Malgré son étrangeté apparente, cette assertion n'a rien que

1. وكان بصنعا قصر عمدان من بنا الضحاك وكان هيكل الزهرة وهدم فى خلافة عثمان بن عفان, ms. arabe 1731, fol. 183 r°. Dans sa traduction du *Khitât*, M. Bouriant a fort inexactement rendu ce passage, faisant de ce temple un temple de la Lune (*sic*) (*Mémoires de la Mission archéologique au Caire*, t. XVII, 2e fasc., p. 675), quand le mot زهرة n'a jamais, en arabe, désigné autre chose que la planète Vénus et jamais la Lune. Dans son *Histoire d'Égypte*, Salih ibn-Djelal ed-Dîn a reproduit ce passage de Makrizi : وبو هيكالردن يمن ولايتنده صنعا شهرنده دخى قصر عمدان ديرلر زهره هيكلى واريدى كه آنى ضحاك ياتمشدى بوده حضرت عثمان رماننده يقلدى, ms. turc 61, fol. 301 v°.

2. *Khitât*, trad. de Bouriant, fasc. I, p. 109; sur l'écriture des portes de Samarkande, voir *l'Ascension au ciel du Prophète Mohammed*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions* de 1899, p. 22, note 1.

de très vraisemblable, car plusieurs tribus arabes avaient embrassé le Christianisme, et Ibn-Saïd nous apprend dans le *Taarif fi tabakat el-oumem* que les tribus de Rébia, de Ghassan, et une fraction de celle des Kodaa étaient chrétiennes; qu'à la même époque, les Himyarites, les Banou-Kinana, les Banou-Haris ibn-Kaab étaient convertis au Judaïsme, et qu'enfin la tribu de Témim avait adopté les croyances religieuses de la Perse sassanide[1]. Voici les noms de celles que l'on trouve le plus souvent citées dans les historiens de l'antiquité préislamique[2] :

سواع Souva était une statue de femme adorée par les Banou-Kinana, les Mézina, les Amrou ibn-Kéïs-Ghéilan عمرو بن قيس غيلان, et les No'man. Le *Beïan el-édian* prétend qu'elle était l'idole des Hodhéilites; son temple était à Rohat, à cinq journées de la Mecque.

ودّ Voudd était une statue d'homme, adorée suivant le *Beïan el-édian*, par les Banou-Kalb, et d'après le *Djemharet el-ensâb*, par les Banou-Vabra; elle se trouvait à Doumat el-Djandel, dans le Yémen.

يغوث Yaghout représentait un lion; elle appartenait aux Hamdanites.

نسر Nesr avait, comme l'indique son nom, la forme d'un vautour et était l'idole des Banou-Kilaa, dans le pays des Himyarites.

يعوق Yaoûk était la statue d'une jument à Doumat el-Djandel.

1. Schefer, *Chrestomathie persane*, t. II, p. 148.

2. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, t. I, p. 269 et sqq.; t. III, p. 230, 241 et sqq. — Le *Kitab-beian el-edian*, dont le texte a été publié par Schefer dans le t. II de sa *Chrestomathie persane;* le *Djemharat el-ensâb* d'Abou Mohammed Ali ibn-Hazem el-Dahéri, ms. arabe 5829, fol. 166 v°, etc.

اللات Allat ou àl-Lât était une statue humaine en pierre à Thakif-Minâ, dans le pays de Taïf.

عزى Ouzza était simplement un arbre fétiche, un mimosa, à Nakhla, près de Maoush ; il était adoré par les Koréischites et les Kinana, ou suivant le *Djemharet el-ensâb*, par les Banou-Ghatfân.

منات Ménat était une pierre à Saïf el-Bahr سيف البحر, ou à Khodaïd, entre la Mecque et Médine, près du mont Moshallat, et non loin de la mer; elle était aux Ous, Khazradj et Ghassan, ou suivant le *Djemharet el-ensâb*, aux Ansars et aux Azd.

هبل Hobal était un morceau d'agate placé dans le temple de la Mecque, en son milieu, sur le puits où se réunissaient les eaux qui se dirigeaient vers la Kaaba[1] ; d'après le *Béïan el-édian*, c'était la principale idole des Arabes; elle était aux Banou-Bekr, Malkan et aux autres Kinana. Abou-Mohammed Ali ibn-Hazem el-Dahéri dit, dans son *Djemharet el-ensâb*, que les Koréischites adoraient la divinité صاحب des Kinana, et que réciproquement les Kinana adoraient celle des Koréischites.

اساف Asaf et نائلة Naila étaient deux statues humaines représentant un homme et une femme qui s'étaient rendus coupables d'un adultère dans la Kaaba et avaient été changés en pierres; l'une d'elles était à Safa, l'autre à Mervèh.

رضا Rodha était une idole des Banou-Rabia ibn-Kaab, dans le Nedjd.

1. في جوف الكعبة على البير يجمع فيها ما يهدى للكعبة.

سعد Sa'ad était une grande roche adorée par les Malkan ibn-Kinana.

ذو الكعبات Zoul-Ka'bat « le maître des Astartés », à Sendad, dans l'Irak, était l'objet du culte des descendants d'Iyad.

ذو الخلصة Zoul-Kholosa était aux Badjîla, aux Banou-Khatam خثم, Haris ibn-Kaab et aux Hilalites; son sanctuaire était entre la Mecque et le Yémen.

جهان Djahân, à Okaz, était adorée par les Banou-Havazin.

سمن Saman était adorée, entre autres peuplades, par les Banou-Témim.

العيدة[1] el-Mesaïda, aux Kodaa, Banou-Vabra et Azd.

المحرق el-Mahrak (?), qui était adorée par les Rébia.

دريح Dérih, qui était adorée dans la ville de Hira.

قرحب Karhab ou مرحب Marhab, adorée dans le Hadhramaut.

المنطيق el-Mentik, ذو الكفين Dhou' l-kéfain, « l'ambidextre », qui était l'idole des Khoza'a.

ريام Riyam, idole des Himyarites à Sanaa.

ذو اللبى Zou' l-lébi, adorée par les Abd el-Kéis.

Il y avait bien d'autres idoles que les historiens de l'antiquité préislamique ne se sont pas donné la peine de citer; les Banou-Hanifèh avaient pour divinité un morceau de pâte de farine de dattes pétrie de lait; un jour qu'ils étaient pressés par la faim, ils le mangèrent; cela prouve que les Arabes tenaient leurs idoles en assez médiocre estime et

1. Ou السعيدة el-Saïda.

qu'ils savaient au besoin s'en passer. Le *Moktéser el-adjaïb* dit que du temps de Mathusalem les descendants de Caïn adoraient sept idoles, Yaghouth, Yaouk, Nasr, Wodd, Sova, Sharhah et Dhamr[1].

Les historiens du Paganisme affirment que le culte idolâtrique, qui ne devait disparaître que devant les efforts de Mahomet et de ses Musulmans, prit naissance au sein des tribus arabes, quand certaines d'entre elles eurent conquis l'Égypte[2]. D'autres auteurs, tels qu'Hisham ibn-Mohammed el-Kelbi et Ibn-Khaldoun, expriment la même opinion, en disant que c'est sous l'influence du Sabéisme que les tribus du Hedjaz et du Nedjd se sont mises à adorer les idoles; la tradition musulmane, évidemment sous une influence gnostique, a en effet assimilé la religion de l'Égypte ancienne au Sabéisme harranien.

Dans les *Prairies d'Or*, Masoudi se fait l'écho d'une tradition d'après laquelle un nommé Amr, fils de Lohayi, s'étant rendu en Syrie, y vit adorer des statues de divinités; rentré dans sa tribu, ce serait lui qui aurait introduit des idoles dans la Kaaba[3]; il est regrettable que Masoudi n'ait pas pris soin de nous dire dans quelle partie de la Syrie, Amr, fils de Lohayi, avait voyagé, et surtout dans quelle localité il apprit le culte des idoles, mais il est relativement facile de remédier à son silence, car pour les historiens musulmans, qui ignorent la civilisation phénicienne et qui ne connaissent que très imparfaitement le Judaïsme, la Syrie est le pays du Sabéisme. On voit que cette tradition ramène

1. Le premier de ces mots se présente dans les manuscrits sous les trois formes مزية, شرهدا, شرهة; le second présente les variantes ضمر, ضمرا, صمد.

2. Ibn-Khaldoun, ms. arabe 1129, fol. 11 r°.

3. T. III, p. 144.

au même point que la précédente, sans passer par l'Égypte. L'auteur du prétendu *Akhbar ez-zémân*[1] prétend que les premières idoles des Arabes furent des statues d'hommes divinisés. Après la mort de Yaghouth, Yaouk, Nasr, Sova et Woudd, petits-fils de Seth, l'archi-démon Iblis fit leurs images en pierre, et leurs descendants les placèrent dans leurs tentes pour garder le souvenir de leurs ancêtres; plus tard, Iblis fit croire aux hommes que ces statues représentaient des dieux adorés par leurs pères. Cette légende est évidemment d'une basse époque, et il est certain que les noms des idoles qui y figurent sont relativement récents; ils remontent seulement à l'époque qui précéda immédiatement la venue de Mahomet, sans qu'il soit d'ailleurs possible de déterminer avec certitude son point initial; il est intéressant d'y trouver le souvenir, d'ailleurs très défiguré, de la divinisation des hommes illustres chez les Arabes.

L'auteur du même ouvrage raconte que[2] les hommes firent des statues des 70 *nakibs* qui vécurent à l'époque de Mathusalem, et qu'ils les adorèrent malgré la défense de ce patriarche.

1. Ms. arabe 1471, fol. 32 v°.
2. Fol. 34 r°.

(*A suivre*). E. Blochet.

LE

LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABŌDHACANDRŌDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français du sanskrit et du prâkrit

(SUITE)[1]

CINQUIÈME ACTE

(Alors entre Foi).

Foi (réfléchissant). — Certes, voilà le chemin bien connu. En effet,

« Colère, ayant pour origine la haine, détruit toute la famille de nos parents : ainsi le feu, engendré par le choc des plus grands arbres frappés par un vent violent, détruit toute une forêt. »

(Avec larmes). Hélas! le feu du chagrin, causé par la perte des parents, est irrésistible et redoutable, et il ne peut s'affaiblir même par des centaines de nuages de Vivekas. En effet,

« Il est certain, l'anéantissement futur de l'océan, de la terre, des montagnes et des fleuves : mais alors quel compte doivent-ils tenir de la mort, les hommes fragiles comme l'herbe frêle? Cependant l'embrasement du chagrin, causé par la perte de mes parents, mal funeste et qui trouble Discernement, brûle mon cœur jusqu'au fond. »

1. Voy. t. XXXII, numéro de juillet (1899), p. 230-246; t. XXXIII, numéro de janvier (1900), p. 67-86, numéro de juillet, p. 223-239, et t. XXXIV, numéro de juillet (1901), p. 240-254.

Car ces frères, Amour, Colère, etc., quoique d'une nature cruelle, n'existent plus que dans la mémoire des hommes.

« La flamme du chagrin s'agite éclatante et redoutable, et, pour ainsi dire, brise mes membres, fait languir mon corps, brûle l'intérieur de mon âme. »

(Réfléchissant). Voici ce que m'a ordonné de faire la déesse Dévotion à Vishṇu. — Ma chère Foi ! je ne veux plus voir ce combat qui est la cause de tant de morts. Aussi je vais abandonner Bénarès et passer quelque temps dans la contrée du bienheureux, nommée Çālagrāma ; puis tu viendras me faire connaître la suite des événements. — Je viens donc trouver la déesse pour lui faire le récit complet de toutes les actions du combat.

(Ayant fait quelques pas sur la scène et ayant regardé).

Voici Cakratīrtha, où demeure le bienheureux Vishṇu, rameur dont la barque fait le passage de l'océan du monde ; (s'étant inclinée) et voici, honorée par les grands munis, la bienheureuse Dévotion à Vishṇu qui est en délibération avec Apaisement. Je vais m'approcher (Elle fait quelques pas sur la scène).

(Alors entrent Dévotion à Vishṇu et Apaisement).

Apaisement. — O déesse ! je suis la bienheureuse dont le cœur est rempli des soucis les plus douloureux.

Dévotion a Vishṇu. — Ma chère, mon cœur est bien malheureux, car je ne sais point, dans ce très grand combat, quel a été le sort de notre cher Discernement en lutte avec le puissant Grand Aveuglement.

Apaisement. — Quel souci faut-il avoir à ce sujet ? Certes, si la bienheureuse lui a accordé sa faveur, le roi Discernement a de toute nécessité remporté la victoire ; voilà qui est tout à fait sûr.

Dévotion à Vishṇu. — Ma chère,

« D'ordinaire c'est une preuve qui, seule, nous est garant du

bonheur : cependant mon cœur redoute un malheur pour nos amis. »

Mais c'est surtout le retard prolongé de Foi qui fait naître le doute en mon cœur.

Foi (s'étant approchée). — O bienheureuse ! Je m'incline devant toi.

Dévotion a Vishṇu. — Foi ! sois la bienvenue.

Foi. — Merci pour la faveur de la déesse.

Apaisement. — Mère, je m'incline devant toi.

Foi. — O ma fille ! embrasse-moi.

Apaisement. — (Elle fait ainsi).

Foi. — Ma chère, par la faveur de la déesse Dévotion à Vishṇu, parviens à occuper une place dans la pensée des munis.

Dévotion a Vishṇu. — Et qu'est-il arrivé là?

Foi. — Ce qui doit arriver à ceux qui vont contre la rive de la déesse.

Dévotion a Vishṇu. — Fais-moi donc tout connaître en détail.

Foi. — Que la bienheureuse écoute. Au moment même où la déesse s'éloignait du Kêçava primitif, au point du jour, nos armées et celles de nos adversaires, semblables à l'océan, furent équipées : le monde entier fut assourdi par les cris de guerre de la multitude des héros les plus braves, appelés par un son de victoire ; le soleil fut caché par la masse énorme de poussière, s'élevant de la terre continuellement broyée par le sabot des chevaux et par les chars ; les dix régions devinrent rouges par le minium des bosses des éléphants de guerre qui s'élevait sous le choc puissant de leurs oreilles ; le monde fut effrayé comme par le bruit du nuage de la dissolution[1]. Puis le Système du Nyâya fut

1. Il est souvent question dans les ouvrages sanskrits de ce nuage de la dissolution (*pralayajaladhara*) qui par ses eaux, versées en

envoyé en message par le grand roi (Discernement) auprès du grand roi Grand Aveuglement, et, dès son arrivée, il s'adressa à celui-ci en ces termes :

« Laissant de côté les autels de Vishṇu et les rives des fleuves, abandonnant les emplacements sacrés des forêts et les cœurs des gens vertueux, que votre seigneurie, accompagnée de ses serviteurs, aille se réfugier chez les Barbares. Sinon, que le corps de votre seigneurie soit coupé à coups de sabre et que les chacals hurlant aient leur gueule grande ouverte pleine du sang coulant à flots de chacun de vos membres. »

Dévotion a Vishṇu. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors, ô déesse! plein de colère, avec un froncement des sourcils qui s'agitaient sauvagement sur son front effrayant, Grand Aveuglement s'écria : Que ce maudit Discernement éprouve les suites de son insigne folie. Puis il fit équiper pour le combat les Tarkas hérétiques[1] et les Āgamas hérétiques[2].

Sur ces entrefaites, à la tête de notre armée,

« Apparut tout à coup, un lotus à la main et aussi brillante que la lune, Sarasvatī, dont la beauté était rehaussée par les Védas, les Upavédas, les Védângâs, les Purâṇas, les Dharmaçâstras, les Itihâsas et les autres. »

Dévotion a Vishṇu. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors, ô déesse! les Vishṇouistes, les Çivaïstes et les sectateurs du Soleil[3] sont allés auprès de la déesse.

Dévotion a Vishṇu. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors sans interruption,

« Entourée des Çāstras, tels que le Sānkhya, le Nyāya,

abondance, doit contribuer, avec le feu sous-marin, à l'anéantissement du monde.

1. Ouvrages de libre spéculation.
2. Ouvrages traditionnels.
3. Skr.: *vaishṇavaçaivasaura.*

la doctrine de Kaṇāda, le mahâbhāshya et les autres, faisant étinceler les points de l'horizon par des milliers de clairs Arguments comme par des multitudes de bras, ayant trois yeux qui sont la triple science (les 3 Védas), apparut la Mīmānsā, ardente au combat, comme une autre Dūrgā, devant la déesse Vāc. »

Apaisement. — Oh! mais comment a pu s'effectuer la réunion des Āgamas et des Tarkas, si opposés de leur nature.

Foi. — O fille!

« Les Çāstras, bien qu'ils descendent de la même source, sont toujours en lutte; mais, si un ennemi commun les attaque, ils s'unissent. »

Ainsi les Çāstras, qui procèdent des Védas, malgré leur désaccord, s'unissent pour défendre les Védas contre les attaques des hérétiques. En effet,

« La lumière apaisée, infinie, impérissable, sans commencement, est, par la prédominance de telle ou telle qualité, diversement invoquée sous les noms de Brahma, de Vishṇu et de Çiva. On peut atteindre ce maître de l'Univers par tels ou tels bons Āgamas partis par des chemins divers et ayant leur révélation pour horizon : ainsi des courants d'eau atteignent la mer. »

Dévotion a Vishṇu. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors, ô déesse! entre les deux armées s'éleva une mêlée tumultueuse, entre les éléphants, les chevaux, les chars et les fantassins des deux partis :

« Là coulèrent des rivières ayant pour eau du sang à profusion, et dont la vase était une boue épaisse formée de la chair des cadavres ; et dans le courant, qui se heurtait contre des rochers, — éléphants énormes, blessés et déchirés par les flèches, — étaient entraînés, pareils à des flamands, des parasols (aux couleurs éclatantes). »

Le combat devenait terrible : alors les Āgamas hérétiques

poussèrent en avant le livre du Lōkāyata[1], — en contradiction avec les deux partis, — et il fut détruit par les chocs des deux armées ; puis les Āgamas hérétiques, qui n'ont pas de racines, furent renversés par le courant de l'océan des bons Āgamas. Enfin les Saugatas se réfugièrent dans les pays habités par les Barbares[2] de Sindhu, de Gāndhāra, de Magadha, d'Andhra, de Hūna et de Kalinga. Quant aux hérétiques, les Digambaras, les Kāpālikas et les autres, ils se réunirent en secret chez les peuples qui sont aux bords de la mer et qui, en grand nombre, sont des hommes vils[3], chez les Pāncalas, les Mālavas et les Abhīrāvartas. Alors Mīmānsā, soutenue par Nyāya et les autres, par des coups profonds tailla en pièces les Tarkas, qui suivirent ces mêmes Āgamas.

Dévotion a Vishṇu. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors Amour fut tué par Esprit Critique; par Patience furent abattues Colère, Brutalité, Cruauté et les autres; Contentement de soi-même détruisit Cupidité, Insatiabilité, Avarice, Fausseté, Calomnie, Vol et Violence ; par Bienveillance fut tuée Malveillance; alors Orgueil fut tué par Magnanimité[5] et mis en pièces par Vraie Gloire[4].

Dévotion a Vishṇu (avec joie). — Un très grand bonheur vient de nous arriver. Mais quel a été le sort de Grand Aveuglement ?

Foi. — O déesse! Grand Aveuglement s'est caché avec les ennemis du yoga, mais je ne sais pas dans quel lieu.

Dévotion a Vishṇu. — Alors il reste beaucoup à faire : il faut le combattre, car

1. Le matérialisme.
2. Skr. : *mlēcha.*
3. Skr. : *pāmaras.*
4. Skr. : *parotkarshasambhāvanāya* — par l'idée qu'on se fait de la supériorité des autres.
5. Skr. : *paraguṇādhikyena* — par l'idée qu'on se fait de la qualité des autres.

« L'homme sage, qui s'applique avec la plus vive attention à posséder un bonheur stable, ne doit pas souffrir qu'il demeure un reste de feu, de dette ou d'ennemis. »

Et quel a été le sort de Manas?

Foi. — O déesse! dans un accès de chagrin causé par la perte de ses fils et de ses petits-fils, il a résolu de quitter la vie.

Dévotion a Vishṇu (souriant). — S'il en est ainsi, nous avons entièrement accompli tout ce que nous devions accomplir, et Purusha est entré dans un état exempt de désirs; mais comment ce méchant peut-il mourir?

Foi. — La déesse (Révélation) étant fermement résolue à la naissance de Prabodha, il sera sous peu séparé de son corps.

Dévotion a Vishṇu. — Soit. Pour faire naître chez lui le renoncement, nous allons lui envoyer la Sarasvatī de Vyāsa (Elles sortent).

FIN DE L'INTERMÈDE

(Alors entrent Manas et Sankalpa[1])

Manas (avec larmes). — Ah! mes fils, vous qui êtes partis, où êtes-vous? Que je jouisse de votre présence chérie. Oh! oh! mes enfants, Passion, Haine, Enivrement, Orgueil, Envie et les autres, embrassez-moi, mes membres sont appesantis. Ah! personne ne m'honore à cette heure où je suis accablé par l'âge et sans appui. Où sont mes filles, Calomnie et les autres? Où sont mes brus, Espoir[2], Méchanceté, Cupidité et les autres? Comment, dans un même moment, pour la ruine de mon bonheur, celles-ci m'ont-elles été enlevées aussi par ce maudit de Destin? (avec défaillance).

1. On pourrait traduire ces deux mots par Volonté (manas) et Volition (sankalpa). Mais nous préférons conserver le mot sanskrit.
2. L'espoir (des biens autres que l'anéantissement final). C'est ainsi qu'il faut entendre *āçā*, placé à côté de *himsā* et de *tṛshṇa*.

« Le feu du chagrin se glisse comme la flamme du poison, il brûle mon bonheur et mes membres, il me cause de nombreuses douleurs, il frappe mon corps de tous les coups, il éteint la qualité du discernement, il fait épanouir l'aveuglement dans mon cœur, et il consume entièrement ma vie » (Il tombe en défaillance).

SANKALPA. — O roi! remettez-vous, remettez-vous.

MANAS (ayant reprit ses sens). — Comment! La reine Pravṛtti elle-même ne me console pas dans une pareille situation!

SANKALPA. — O roi! reprenez vos sens, reprenez vos sens.

MANAS (s'étant remis). — Assez de la vie dorénavant pour nous. O Sankalpa! ne te tourmente pas: je vais éteindre le feu du chagrin par le feu du bûcher, où je vais monter.

(Alors entre la Sarasvatī de Vyāsa).

SARASVATĪ. — La bienheureuse Dévotion à Vishṇu m'a donné ses ordres en ces termes : Sarasvatī, mon amie! Va pour l'éveil de Manas affligé de la perte de ses descendants, et fais tous tes efforts pour le (faire venir) là où est la présence de Renoncement. — Soit. Je m'approche tout à fait de lui (S'étant approchée). Mon cher, pourquoi es-tu si troublé? Est-ce que depuis fort longtemps tu ne connais pas la non-éternité des êtres, et ne l'as-tu pas lue dans les récits des Itihāsas ? En effet:

« Quoique ayant une vie de cent Kalpas, les Brahmas, les Indras, les Dévas, les Asuras, les Manus, les Âdyas, les Munis, la terre, les océans ont péri en quantité innombrable. Hélas! quel est cet aveuglement du monde d'éprouver un profond chagrin, lorsque le corps, pareil à l'écume, d'un parent est allé dans la dissolution en cinq éléments, lui qui se compose de cinq éléments! »

Reconnais donc la non-éternité des êtres. Celui qui voit

les choses éternelles et non éternelles ne voit pas le trouble du chagrin. Car,

« Si Brahma[1] seul est vrai et si le reste n'a pas d'existence réelle, alors, pour celui qui voit l'Unité, quel aveuglement et quel chagrin peuvent-ils exister? »

MANAS. — O bienheureuse! dans mon cœur, altéré par le feu du chagrin, le discernement est loin de se manifester.

SARASVATĪ. — Mon cher, c'est la faute de l'Amour. Il y a une sentence des plus renommées: L'amour est la source de tous les malheurs. En effet :

« Par les hommes, sous le nom d'êtres chers, sont semés les funestes tourments par la semence d'une plante grimpante à poisons, d'où rapidement naissent, faites d'amour, de jeunes pousses qui ont dans leur sein le feu de la foudre : alors croissent de cent manières les arbres du chagrin, dont les centaines de cimes enflammées brûlent peu à peu le corps d'un feu de glumes. »

MANAS. — O déesse! s'il en est ainsi, je ne puis cependan soutenir ma viè, brûlé que je suis par le feu du chagrin. C'est un bonheur pour moi de t'avoir vue au moment de mourir

SARASVATĪ. — Je ne fais pas grand cas de l'obstination que tu mets à vouloir mourir. Mais pourquoi ce grand trouble de ton cœur au sujet de ces méchants? Eh bien! vois :

« Est-ce que jamais un secours est offert, a été offert ou sera offert par les parents? Ces êtres chers ne sont faits pour le bonheur ni de toi, ni des autres hommes; par leur séparation ils brisent nos membres; et cependant à cause d'eux les hommes, hélas! ô malheur! ont beau faire les plus grands efforts: ils demeurent anéantis. »

1. C'est le Brahma neutre, qui est unique, éternel. Les Brahmas masculins, au contraire, sont innombrables, comme il a été dit plus haut: *Kalpaçatāyusho' ambujabhuvas.*

Et aussi[1] :

« Combien de fleuves, gonflés par les pluies, n'as-tu pas traversés? Quelles montagnes n'as-tu pas franchies? Dans quelles forêts, effrayantes par les bêtes féroces, n'as-tu pas pénétré? O malheur! que de difficultés t'ont créées ces méchants, lorsque tu as vu les tyrans au visage flétri et noirci par l'orgueil de la richesse! »

Manas. — C'est vrai, ô déesse! cependant,

« La séparation des êtres aimés, nés de moi, et qui depuis longtemps sont dans mon cœur, est pour moi comme la séparation de la vie et me fait bien plus de mal que la brisure des membres. »

Sarasvatī. — Mon cher, voilà bien l'aveuglement qui a pour cause l'idée de propriété. On a dit: « Si dans la maison le coq est mangé par le chat, nous n'éprouvons par le même chagrin que si le chat a mangé un moineau ou un rat, car à ceux-ci ne s'attache pas une idée de propriété. »

Aussi, pour la destruction de l'idée de propriété, semence de tous les malheurs, nous devons faire tous nos efforts. Vois:

« Que d'insectes visibles sur notre corps, d'où certes on fait tout pour les éloigner! Mais quelle serait l'erreur du monde si, en leur donnant le nom de descendants, il desséchait pour eux son propre corps! »

Manas. — O déesse! c'est bien. Cependant l'enflure maladive de l'idée de propriété est difficile à détruire. En effet, songe bien à ceci:

« Sais-tu, ô bienheureuse! quelque moyen de délivrer du lien de l'idée de propriété l'homme lié par le fil de l'amour, qu'un usage continuel a rendu fort?

1. Elle énumère toutes les difficultés et les dangers que Manas a affrontés pour trouver ses parents.

Sarasvatī. — Mon cher, le principal moyen pour la destruction de l'idée de propriété, c'est l'idée de la non-éternité des êtres. En effet :

« Combien de tes parents, pères, femmes, fils, oncles, grands-pères sont allés en quantité innombrable dans ce monde immense de la transmigration[1] ! Sois donc heureux en faisant pénétrer dans ton cœur à plusieurs reprises et rapidement les unions d'amis, qui ne durent qu'un moment, qui sont belles comme l'éclair, mais cessent aussi vite que lui. »

Manas. — O bienheureuse ! grâce à ta faveur, je rejette tout aveuglement. Bien plus, « mon cœur, quoique souillé par les flots du chagrin, est purifié par la liqueur divine de tes conseils qui tombent de tes lèvres, ô visage éclatant comme la lune ! »

« Aussi que la bienheureuse m'ordonne le remède contre cette nouvelle blessure du chagrin. »

Sarasvatī. — Mon cher, voici précisément ce que les Munis enseignent à ce sujet :

« Pour les blessures que cause un profond chagrin, né d'une chute nouvelle et inattendue qui brise nos membres, le seul grand remède est l'oubli. »

Manas. — O bienheureuse ! qu'il en soit ainsi : mais il est difficile de retenir sa pensée, car,

« Si cette pensée est écartée, on est tout de même vaincu par des pensées qui se succèdent : ainsi le disque de la lune est caché par des lambeaux de nuages poussés à plusieurs reprises par le vent. »

Sarasvatī. — Mon cher, sache bien que tout cela est dû à la mobilité de l'esprit ; mais dirige ta pensée sur quelque objet d'apaisement.

Manas. — Que la bienheureuse alors m'accorde la faveur de me dire quel est cet objet d'apaisement.

1. C'est-à-dire sont morts.

SARASVATĪ. — Mon cher, c'est un mystère. Cependant voici le conseil que l'on peut donner aux malheureux :

« Pense toujours à Çiva ou à Vishṇu, porteur d'un collier de perles, de bracelets, de pendants d'oreilles et d'un diadème remarquables, ou bien entre dans Brahma qui éloigne tout chagrin, comme dans un étang extrêmement frais en été : tu jouiras alors du bonheur de l'âme. »

MANAS (ayant réfléchi, avec soupir). — Je suis toujours protégé par la bienheureuse (Il tombe à ses pieds).

SARASVATĪ. — Mon cher, maintenant tu es susceptible de recevoir un conseil ; aussi vais-je t'en donner un autre :

« Un père, un fils ou un ami étant devenus la proie de a mort, les imbéciles reçoivent un coup dans la poitrine et sont fortement tourmentés par le chagrin. Mais, au milieu de ce monde sans intérêt et qui n'inspire que le plus profond dégoût, les gens intelligents trouvent dans la séparation un motif de renoncement, qui leur donne le plaisir du repos. »

(Alors entre Renoncement).

RENONCEMENT (réfléchissant). — « Si le Créateur n'avait pas créé ce corps très délicat comme le bord des jeunes feuilles du lotus bleu, et avec de la chair cachée seulement par la peau, comment pourrait-on écarter les vautours, les corbeaux, les loups, les chiens, les pluviers qui, en tombant sur les corps, veulent saisir une bouchée de chair mêlée d'un sang frais qui découle ? »

Et, de plus,

« Les bonheurs sont aussi mobiles qu'une balançoire ; les plaisirs, nés des objets des sens, sont à la fin dégoûtants ; le corps est une maison de malheur, et une fortune, même considérable, peut subir des pertes nombreuses ; le monde est une grande souffrance ; la femme est une source abondante de chagrins ; cependant on est, hélas ! attaché à ce voyage

affreux, et on méprise la route qui conduit au bonheur de l'âme. »

SARASVATĪ. — Mon cher, voici Renoncement qui arrive pour toi : aussi dois-tu l'accueillir.

MANAS. — Où es-tu ? O mon fils !

RENONCEMENT (s'étant avancé). — Je vous salue.

MANAS. — Mon cher, tu étais à peine né que tu m'as abandonné. Embrasse-moi.

RENONCEMENT (Il fait ainsi).

MANAS. — Mon cher, à ta vue mon accès de chagrin s'est calmé.

RENONCEMENT. — O père ! à quel sujet cet excès de chagrin ? En effet :

« Pareille à celle des voyageurs en route, à celle des arbres tombant dans la rivière, à celle des nuages dans l'atmosphère, à celle des voyageurs sur mer, est l'union du père, de la mère, des parents, du fils, du frère et des amis : toujours, après le temps révolu, elle est suivie d'une longue séparation. Dès lors, pourquoi les sages commenceraient-ils à se chagriner ? »

MANAS (avec joie). — O déesse ! C'est bien comme l'a dit mon cher enfant. Car maintenant,

« Les femmes sont dans la fleur de la jeunesse ; les arbres retentissent du bourdonnement des abeilles ; les vents, très doux, sont parfumés du jasmin qui s'épanouit : Manas, lui, au contraire, que l'amas de son ignorance chagrinait fort et qui la voit aujourd'hui comme essuyée par un discernement particulier, Manas voit ces mêmes objets comme étant remplis de l'eau de mer du mirage. »

SARASVATĪ. — Mon cher, bien qu'il en soit ainsi, il ne faut pas que le maître de maison reste même un instant sans faire son devoir. Donc à partir d'aujourd'hui, Inaction sera seule ta compagne dans l'accomplissement du devoir.

MANAS (avec pudeur). — Comme l'ordonne la déesse.

SARASVATĪ. — Que tes fils, Quiétude, Action de dompter ses sens, Contentement et les autres t'entourent de leurs soins ainsi que tes ministres, Pénitence, Action de se dompter et les autres ; et qu'avec ta permission Discernement lui-même, ainsi que la déesse Révélation, jouisse de la qualité d'héritier présomptif. Reçois aussi avec faveur ces quatre sœurs, Amitié, etc., que la bienheureuse Dévotion à Vishṇu a envoyées pour apaiser (ton chagrin).

MANAS. — Je ferai ce qu'ordonne la déesse. Tous ces ordres seront exécutés avec le plus grand respect (Alors avec joie il s'incline à ses pieds).

SARASVATĪ. — Tu dois voir avec respect Pénitence, Action de se dompter, Quiétude et les autres ; tu exerceras avec ceux-là l'empire universel, et, quand tu auras atteint ton état normal, l'âme aussi reviendra à sa propre nature. Car,

« Ton âme, quoique éternelle, doit souffrir, par suite de son contact avec toi, la naissance, la vieillesse et la mort ; quoique unique, elle est, grâce aux activités de l'intelligence, pour ainsi dire multiple, comme le dieu Soleil qui a sa forme projetée sur les flots. Mais si tu t'attaches au silence, si peu que ce soit, mon cher ! et si tu concentres tes pensées diverses, ton âme jouira grandement de son bonheur inné et luira comme le soleil sur le miroir clair et tranquille des eaux. »

Soit. Descendons dans la rivière, afin d'accomplir la cérémonie pour nos parents.

TOUS. — Comme la déesse l'ordonne (Tous sortent).

Fin du cinquième acte.

Gérard DEVÈZE.

LES ANTÉCÉDENTS DU VOLAPUK

L'Australien de Jacques Sadeur

Dans le t. XXIV de la Collection bien connue des *Voyages imaginaires*, etc., on trouve (p. 239-412) : *les Aventures de Jacques Sadeur dans la découverte et le voyage de la terre australe*. Le chap. IX, p. 351, commence par une analyse de la langue australe que je reproduis ci-après.

Les Australiens se servent de trois façons d'expliquer leurs pensées comme en Europe, à savoir des signes, de la voix et de l'écriture. Les signes leur sont familiers, et j'ai remarqué qu'ils passent plusieurs heures ensemble sans se parler autrement.

Ils ne parlent que lorsqu'il est nécessaire de lier un discours et de faire une longue suite de propositions. Tous leurs mots sont monosyllabes, et leurs conjugaisons sont toutes semblables, par exemple *af* signifie aimer, et voici comme ils le conjuguent au présent : *la*, *pa*, *ma*, j'aime, tu aimes, il aime ; *lla*, *ppa*, *mma*, nous aimons, vous aimez, ils aiment. Ils n'ont qu'un prétérit que nous appelons parfait : *lga*, *pga*, *mga*, j'ai aimé, tu as aimé, etc., *llga*, *ppga*, *mmga*, nous avons aimé, vous avez aimé, etc. Le futur, c'est *lda*, *pda*,

mda, j'aimerai, tu aimeras, etc., *llda*, *ppda*, *mmda*, nous aimerons, vous aimerez, etc. Travailler, en langue australienne, c'est *uf*; ils le conjuguent ainsi : *lu*, *pu*, *mu*, je travaille, tu travailles, il travaille; *lgu*, *pgu*, *mgu*, j'ai travaillé, tu as travaillé, il a travaillé, et ainsi des autres tems.

Ils n'ont aucune déclinaison, ni même aucun article et très peu de noms. Ils expriment les choses simples par une seule voyelle, et celles qui sont composées par les voyelles qui signifient les principaux d'entre les corps simples dont elles sont composées. Ils ne reconnaissent que cinq corps simples, dont le premier et le plus noble est le feu qu'ils appellent d'une seule lettre *A*, le second est l'air qu'ils appellent *E*, le troisième est le sel qu'ils nomment *O*, le quatrième l'eau nommée *I*, et le cinquième la terre nommée *U*.

Tous leurs adjectifs et leurs épithètes se marquent par une seule consonne dont ils ont un bien plus grand nombre que les Européens. Chaque consonne signifie une qualité qui convient aux choses marquées par les voyelles ; ainsi *B* veut dire clair, *C* chaud, *D* désagréable, *F* sec, et suivant ces explications, ils forment si parfaitement leurs noms qu'en les entendant on conçoit aussitôt la nature de la chose qu'ils nomment. Ils appellent par exemple, les étoiles *Aeb*, mot qui fait entendre tout d'un coup les deux corps simples dont elles sont composées, et qu'elles sont avec cela lumineuses. Ils appellent le soleil *Aab*, les oiseaux *Oef*, ce qui marque

tout à la fois qu'ils sont d'une matière sèche, piquante et aérienne. Ils nomment l'homme *Uel*, ce qui signifie une substance partie aérienne, partie terrestre, accompagnée d'humidité; et ainsi des autres choses[1]. L'avantage de cette façon de parler est qu'on devient philosophe en apprenant les premiers mots qu'on prononce et qu'on ne peut nommer aucune chose en ce pays, qu'on n'explique sa nature en même tems; ce qui passeroit pour miraculeux, si on ne sçavoit pas le secret de leur alphabet et de la composition de leurs mots.

Si leur façon de parler est si admirable, celle d'écrire l'est encore davantage. Ils n'ont que des points pour expliquer leurs voyelles, et ces points ne se distinguent que par leur situation[2] ; ils ont cinq places : la supérieure signifie l' *A*, la suivante l'*E*, etc., par exemple :

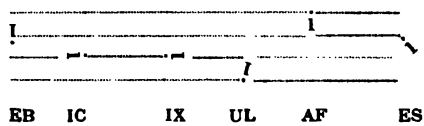
A .
E .
I .
O .
U .

Et bien qu'il nous semble que la distinction en soit assez difficile, l'habitude qu'ils en ont la leur rend très aisée. Ils ont trente-six consonnes, dont vingt-quatre sont très remarquables ; ce sont de petits traits qui

1. *Aab* eau-feu-clair ; *Acb* feu-air-clair ; *Oef* sel-air-sec ; *Uel* terre-air-humidité.

2. On sait que le système d'écriture pour les aveugles, par Braille, repose sur les positions possibles de six points dans un rectangle.

environnent les points et qui signifient par la place qu'ils occupent ; par exemple :



eb air clair, *ic* eau chaude, *ix* eau froide, *ul* terre humide, *af* feu sec, *es* air blanc, et ainsi des autres. Ils en ont encore dix-huit ou dix-neuf, mais nous n'avons aucune consonne en Europe qui les puisse expliquer.

Plus on considérera cette façon d'écrire, plus on y trouvera de secrets à admirer. Le *B* signifie clair, le *C* chaud, l'*X* froid, *L* humide, *F* sec, *S* blanc, *N* noir, *T* vert, *D* désagréable, *P* doux, *Q* plaisant, *R* amer, *M* souhaitable, *G* mauvais, *Z* haut, *H* bas, *J* rouge, *A* joint avec *I* paisible. Aussitôt qu'ils commencent un mot, ils connaissent la nature de la chose qu'il signifie comme quand ils écrivent ce mot *lpm* on entend aussitôt une pomme douce et désirable ; *lzd* un fruit mauvais et désagréable.

Dans le cours du récit, l'auteur donne un certain nombre de mots « australiens », que nous pouvons analyser d'après son système :

zimlem « je suis votre serviteur » (amer-eau-souhaitable-humide-air-souhaitable (?).

leclé « notre frère » (humide-air-chaud-humide-air (?).

hab « maison d'élévation » (bas-feu-clair), gouvernement.

heb « maison d'éducation » (bas-air-clair), caravansérail.

hieb (bas-eau-air-clair) « maison ordinaire ».

haub « Dieu, l'incompréhensible » (bas-feu-feu-clair).

murc « matin (5 h. à 10 h.), souhaitable-terre-amer-chaud ».

durc « milieu du jour » (10 h. à 3 h.), désagréable, etc.

spurc « soirée » (3 h. à 8 h.), blanc-doux, etc.

L'auteur ne paraît guère avoir appliqué sa règle ; il est vrai que les imprimeurs ont pu modifier ce qu'il avait écrit, car j'ai dû faire ci-dessus quelques corrections. Il donne encore *huid* département, *balf* arbre de béatitude, *suaïn* gens distingués, *fondin* Barbare, *fund* Australie ; — *sueb* mois de 91 ou 92 jours, *suem* semaine, *suc* jour ; des noms d'animaux : *hum*, *suïf*, ou d'oiseaux : *eff*, *pacd*, *urq* ; des noms d'arbres : *balf*, *schaeb* ; *ams*, serpent mythologique ; des noms de fleuves *sulm* et *hulm* ; de montagnes, *ivas*, *iuads* ; de golfes, *pug*, *ilab* ; de pays, *hust*, *hubc*, *hump*, *hued*, *huod*, *sub*, *hug*, *puly*, *mulg*, *curf*, *gurf*, *iurf*, *surf*, *trum*, *sum*, *burd*, *purd*, *burf*, *turf*, *pulc*.

Quérard, dans ses *Supercheries littéraires dévoilées*,

nous apprend que le véritable auteur de cet ouvrage est un ancien cordelier, le P. Gabriel de Fondy, qui passa à Genève en 1676, s'y fit calviniste et vécut en donnant des leçons de français. Il y fit paraître son Voyage imaginaire sous le titre suivant, où Vannes figure fictivement : « La terre australe connue, c'est-à-dire la description de ce pays inconnu, de ses mœurs et de ses coutumes, par M. Sadeur, avec les avantures qui le conduisirent en ces contrées... réduites, et mises en lumière par les soins et la conduite de G. de F. *Vannes*, Jacques Verneuil, 1676, in-12. » Le volume a été plusieurs fois réimprimé, et notamment à Paris, en 1692, avec corrections par l'abbé Raguenet. La Bibliothèque Nationale possède un exemplaire de cette édition (P² 7) : « Les | avantures | de | Jacques Sadeur | dans la découverte | et le voyage | de la | terre australe | ... | A Paris | Claude Barbin... | M. DC.. XCII, pet. in-8°, (xvj)-340-(ij) p. ». Il y a une autre édition de 1715. La réimpression, dans les *Voyages imaginaires*, est conforme à ces deux éditions.

J. V.

NOTES DE BIBLIOGRAPHIE TAMOULE

Les Tamoulistes protestants

I. — CH. GRAUL[1]

Charles-Frédéric-Leberecht Graul, docteur en théologie, né à Wœrlitz, près Dessau, le 6 février 1814, était le fils du simple maître tisserand. La beauté du pays où il grandit développa de bonne heure chez l'enfant bien doué le goût de la nature et des voyages; et il retint, comme héritage de la maison paternelle, le goût de la simplicité, du naturel, de la sobriété et de la précision, en même temps que le sens du peuple et du populaire. Élevé presque exclusivement, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, par un ami de son père, E. Hoppe, curé de Wœrlitz (Graul disait plus tard de lui: « Il m'a fait chrétien, théologien et luthérien »), il entra en 1831-32 au gymnase de Dessau, en 1832 à celui de Zerbst qu'il quitta à la Saint-Michel de 1834, avec la

1. Sources. *Hosæeus*, dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, Leipzig, Duncker et Humblot, t. IX, 1879, p. 504 et ss. — *D. Luthardt* dans la *Real Encyclopædie fuer protestante Theologie und Kirche*, 3e édition, Leipzig, 1899, t. VII, p. 70-74. — Cf. G. *Herman*. Dr Ch. Graul und seine Bedeutung fuer die lutheranische Mission, *Halle*, 1867; cf. aussi Reden bei der Beendigung des Dr Theol. Karl Graul, am 13 nov. 1864, in Erlangen, von D. Thomasius und D. Luthardt, Leipzig.

note « éminemment bien appliqué », pour aller étudier la théologie à Leipzig; il prit part à un concours (prix : une médaille d'or), dans lequel il soutint l'opinion traditionnelle sur *l'époque de la rédaction des épîtres aux Colossiens, aux Philippiens et à Philémon*, contre la proposition de Schultz et Schott, qui prétendaient que ces épîtres avaient été écrites, non pendant la captivité de Paul à Rome, mais pendant son emprisonnement à Césarée.

Plus tard, à Leipzig, le Dr Wolff, curé doyen de l'église Saint-Pierre, exerça sur lui une influence particulière, et il y acquit ce qui lui manquait encore quant à la réserve des conceptions et la modestie de l'esprit. Il apprit en Wolff, pour la première fois dans la vie, à connaître un homme intellectuellement supérieur, devant lequel il devait s'incliner. Poussé plutôt par un entraînement infatigable que par un travail scolaire ponctuel, il passa en 1838, à Dessau, l'examen de théologie avec la note « très bien », puis, il alla en Italie, comme précepteur dans une famille anglaise; là, il avait à faire une partie de son enseignement en français. Il apprit, par un long séjour, à connaître l'Italie et revint au bout de deux années, possédant bien le français, l'anglais et l'italien, à Dessau, où il enseigna jusqu'en 1843 dans une institution privée, où professait également la princesse Agnès d'Anhalt, plus tard grande-duchesse de Saxe-Altenbourg, en italien.

Pendant cette période se place, en 1842, son ma-

riage avec Jeanne Schildhauer, la fidèle compagne de sa vie, qui lui a survécu et dont il n'eut d'ailleurs aucun enfant. Il publia, en 1843, la traduction de l'*Enfer de Dante*, avec explication théologique, et ses *Coups de marteau en trois lignes* (contre le relâchement du temps). En 1843 et 1844, il accepta, sur la recommandation de son ami P. Caspari, la direction de l'établissement fondé à Dresde par la Société des Missions de Dresde : ce fut ainsi que commença sa carrière théologique. Son principal but était de faire de la Mission une affaire de l'Église et non plus une chose privée. Tout ce qu'il y avait de piétistes, d'agités, de fanatiques, comme il s'en trouve trop souvent de mêlés aux choses des Missions, se dressèrent contre lui, le théologien classique, le penseur net et précis, l'ami de la vérité et de la véracité. Il déploya alors une activité énergique aussi bien sur le terrain religieux (l'*Étude des distinctions entre les diverses connaissances chrétiennes*, Leipzig, 1845, ouvrage qui en est aujourd'hui à sa treizième édition par R. Seeberg), que spécialement sur le terrain de la littérature des Missions. Il donna en 1846 à la *Feuille des Missions évangéliques luthériennes* une forme polémistique et un caractère d'assurance plus précise. Il publia aussi plusieurs petites brochures qui traitaient des intérêts de la Mission (l'*Établissement de la Mission évangélique luthérienne de Dresde à l'Église luthérienne évangélique de tous les pays*, 1845, contenant cette proposition que

chaque district où se trouve un missionnaire né là devrait conserver avec lui des rapports personnels) ou qui tendaient à orienter l'attention publique sur l'étude du domaine des Missions (*la Place des Missions chrétiennes sur toute la terre*, 1847).

En 1848, Graul effectua le transfert de la Mission de Dresde à Leipzig; par une convention avec l'Université, la réunion des élèves de théologie et de ceux de philologie se trouvait facilitée et l'établissement lui-même changeait de caractère; de provincial, il devenait général. Graul se retourna alors vers l'élaboration toute particulière de son projet de mission chez les Gentils, mais il sentit bientôt combien était nécessaire pour l'étude approfondie de toutes les questions un examen prolongé des endroits caractéristiques des Missions, et comment c'était seulement sur place qu'on pouvait préparer sérieusement l'organisation d'une Mission. En outre, il lui paraissait très important d'étudier les Missions juives en Palestine (on avait déjà engagé des négociations avec lui, pendant son séjou en Italie, pour l'envoyer comme missionnaire en Palestine), les Missions musulmanes en Égypte, les Missions tamoules dans les Indes-Orientales et celle chez les peuples non civilisés de l'Afrique Méridionale. En 1845, l'établissement danois de Tranquebar avait été vendu aux Anglais, et le dernier chapelain, Knudsen, avait quitté le pays, après avoir remis provisoirement les communautés, les églises et les écoles au mission-

naire Cordes, qui avait été expédié de Dresde ; en 1849, tout ce qui appartenait à la Mission danoise, passa, en vertu d'un contrat, entre les mains de la Société des Missions de Leipzig. Les besoins futurs de la Société et en particulier de son noble fondateur, le comte de Einsiedel à Dresde, lui rendirent possible le voyage en Orient nécessaire à son but : Graul en avait lui-même exposé les motifs dans les *Mémoires de la Mission* de Halle (1848, 4e livraison). Il s'y promena pendant à peu près quatre années, voyage qu'il a décrit en cinq volumes (1853-1855, Leipzig). Enrichi d'observations et de découvertes importantes en qualité de connaisseur du sanscrit et de diverses autres langues indiennes moins importantes, devenu une autorité sur le domaine du tamoul, il en revint avec une grande somme de travail, mais corporellement brisé. Il continua seulement à travailler ce qu'il avait commencé à apprendre; de 1854 à 1856 parurent les trois premières parties de sa *Bibliotheca tamulica*, dont le quatrième et dernier volume fut publié aussitôt après sa mort par son élève, W. Germann, en 1865. En 1856, il entreprit pourtant, dans le but d'établir des relations entre les Missions, un voyage en Suède et en Russie.

En 1860, à la suite de violentes attaques (notamment sur la question des castes) et à cause de son malheureux état de santé, il abandonna la direction de l'établissement des Missions à son successeur Hardeland. Entre temps, il avait développé sa théorie sur les

Missions, qui peut se ramener aux idées fondamentales suivantes : 1° Contrairement aux conceptions des piétistes, et en particulier des baptistes et des méthodistes, le but principal de la Mission est de christianiser les peuples, et à ce point de vue, la conversion des individus n'est qu'une indication d'étape ; le but proposé ne peut être atteint que par une Mission confessionnelle ecclésiastique qui s'appuie sur une étude fortement religieuse du monde. 2° Le missionnaire doit être véritablement formé, sans égoïsme, de toutes façons, à la théorie et à la pratique ; sa capacité linguistique doit dériver des études classiques ; il doit posséder une connaissance approfondie de la langue, de la littérature et de la mythologie du peuple chez lequel il doit travailler : et Graul avait fait de ceci une expérience catégorique. 3° La Mission en pays étranger doit avoir une organisation parfaitement régulière. 4° Le choix du champ d'une Mission doit être fait surtout en étudiant l'originalité des peuples par rapport à la culture européenne. En ce qui concerne la question des castes, si importante pour les Missions des Indes-Orientales, Graul soutenait l'opinion modérée : les castes ne sont point l'œuvre du démon, mais elles ont un double aspect social et religieux, dont le premier doit être respecté, afin que le converti ne se trouve pas en dehors de la nation et de la société, déshonoré pour ainsi dire, et qu'il ne perde pas son caractère accoutumé. Il expliqua cette opinion dans

un écrit, en anglais: *Explications*, etc., *relativement à la question des castes* (Madras, 1851), et dans une brochure allemande: *La Position de la Mission évangélique luthérienne de Leipzig dans la question des castes des Indes-Orientales* (Leipzig, 1861). La constitution de Missions apostoliques et de la vieille Église lui apparaissait comme le type essentiel et fondamental de toute l'activité des Missions, et comme résultat de ses études sur ce sujet, il publia son ouvrage *l'Église chrétienne au seuil du siècle d'Irénée* (Leipzig, 1860).

Il aurait alors voulu revenir entièrement aux œuvres de littérature et d'enseignement. A l'automne de 1860, on au printemps de 1861, il alla s'établir à Erlangen, dont la Faculté de théolologie lui avait dès 1854 conféré le titre de docteur. Une cruelle maladie vint paralyser ses forces ; il put cependant continuer les travaux qu'il avait entrepris en 1854 pour la *Revue des Missions de l'établissement indo-oriental de Halle* et entreprendre plusieurs autres petits travaux. Il écrivit pour l'*Ausland* et pour le *Journal de la Société Asiatique allemande* plusieurs articles sur la littérature tamoule; il écrivit aussi dans les *Suppléments de la Gazette générale d'Augsbourg*, et dans les derniers temps de sa vie, dans le journal anglais *l'Œuvre chrétienne* et se préparait en même temps pour entrer dans le professorat académique. Sa *Leçon préliminaire* (du 1er juin 1864) *sur la place et l'importance de la Mission chrétienne dans l'ensemble des sciences universitaires*

(Erlangen, Deichert, 1864) est un exposé des doctrines de toute sa vie. Son dernier écrit est un petit volume, *Sensitives et Fleurs indiennes pour faire connaître l'esprit indien et particulièrement l'esprit tamoul* (Erlangen, 1864), un joli et populaire produit de ses études. Il termina ce dernier ouvrage qui fut sa dernière joie sur son lit de mort, où il avait aussi pu préparer la Vie de l'évêque indien Reginald Heber, terminée par M. Germann, pour l'*Encyclopédie royale de théologie protestante* (t. VII, 3e livr., p. 488-491).

Après un rétablissement passager de sa dernière maladie et un voyage dans son pays natal, plein de projets littéraires qu'il aurait voulu et pu développer dans l'intérêt de la Société de Leipzig, il retomba malade plus cruellement qu'auparavant et mourut résigné, les plus belles strophes de ses hymnes favoris sur les lèvres, le 10 novembre 1864, de la maladie de Bright (néphrite albuminurique). Le 13 novembre suivant, le Dr Luthardt dit avec raison sur sa tombe : « Avec le nom de Graul, on dira qu'une nouvelle période commence pour les Missions dans notre Église luthérienne. »

II. — OUVRAGES DE GRAUL

1. *Dissertatio* de Schulzii et Schottii sententia, scripsisse Paulum apostolum suas ad Colossenses, Ephesios et Philemonem epistolas non in Romana,

sed in Cæsareensi captivitate: adiectis duobus additamentis de genuina scriptura Eph., I, 1, de παντός vocabulo substantivis a Paulo nunc præposito nunc postposito. *Lipsiæ*, 1836.

2. *Dantes Hölle*, übersetzt und historisch, ästhetisch, und vornehmlich theologisch erläutert. Gr. in-8°, *Leipzig*, 1843 (I th. 10 g. = 4 M. = 5 fr.).

3. *Hammerschläge* in Dreizeilern. 8°. *Leipzig*, 1843.

4. *Die Unterscheidungslehren* der verschiedenen christlichen Bekenntnisse im Lichte göttlichen Worts. 1re édition, *Leipzig*, 1845 — 13e édition, *Leipzig*, 1899.

5. *Die evangel. luther. Missionsanstalt* in Dresden an die ev. luth. Kirche aller Lande. Offne Erklärung und dringende Mahnung Vorwärts oder Rückwärts? — Petit 8°, *Leipzig*, 1845.

6. *Evangelisch-lutherisch Missionsblatt*, depuis 1846.

7. *Die christlichen Missionsplätze* auf der ganzen Erde. Übersicht der Arbeitskräfte und Erfolge sowie Darstellung der eigentümlichen Verhältnisse an den betreffenden Orte. In-8°, 1847.

8. *Predigt* am Jahrestage des Reussischen Missionsvereins.

9. *Missionsnachrichten*, der ostindischen Missionsanstalt. *Halle*, 1848, 4e livr. jusqu'en 1854.

10. *Explanations*, etc., with regard to the Cast question. *Madras*, 1851.

11. *Reise nach Ostindien über Palästina und*

Egypten, vom Juli 1849 bis April 1853, 5 vol. gr. in-8°, avec gravures, cartes et plans.

1er vol. Palestine. *Leipzig*, 1853.

2e vol. Égypte et Sinaï. *Leipzig*, 1854.

3e à 5e vol. Inde et Ceylan. *Leipzig*, 1854-1855.

12. *Bibliotheca tamulica* sive opera præcipua Tamuliensium edita, translata, adnotationibus glossariisque instructa.

Tome I. Tomulische Schriften zur Erläuterung des Vedanta System : 1° Kaivaljanavanîta, 2° Pancadasa prakaraṇa, 3° Atmabôdâprakâçika. *Leipzig*, Dörffling und Franke, 1854, in-8°, xvi-204 p. [trad. des deux premiers ouvrages, texte sanskrit et trad. du troisième].

Tome II. Kaivaljanavanîta, the tamil text with a translation, a glossary and grammatical notes, to which is added an outline of tamil grammar. *Leipzig* et *Londres*, Williams et Norgate, 1855, in-8°, x-174-100 p.

Tome III. Der Kural des Tiruvalluver... Übersetzung und Erklärung. *Leipzig* et *Londres*, 1856, in-8°, xxiij-196 p.

Tome IV. Kural of Tiruvalluver, high tamil text, with translation into commun tamil and latin, notes and glossary. Published after the author's death by W. Germann. *Leipzig*, F. A. Brockhaus, 1865, in-8°, x-335 p.

13-25. *Ausland*, journal. Année 1855.

N° 42, p. 985-989 : Karl Graul und die Volkstämme, etc., in British India.

N° 45, p. 1065-1069 : Über das Tamulenland und Ceylon (cf. n° 19, p. 455: Über die tamulische Presse in Deutschland ; — n° 43, p. 1041 : Tamulische Schwabenstreiche).

N° 49, p. 1159-1161 : Mittheilungen in Bezug auf die tamulische Litteratur. I. Allgemeines.

N° 51, p. 1213-1216. II. Tiruvalluver, der tamulische Dichterfürst.

Année 1856 :

N°6, p. 125-127. III. Proben aus dem Kural. Th. 1.
14, p. 325-328. IV. id. id. Th. 2, Abth. 1.
28, p. 646-656. V. id. id. Th. 2, Abth. 2-3.
32, p. 750-753. VI. id. id. Th. 3.

Année 1858 :

N°39, p. 924. Tajumanaver aus Tritschinopoly (einiges aus den grossen Gesange Parâbarakanni).

Année 1859 :

N° 50, p. 1195-1200. Pantscha-Tantra kathei.
N° 51, p. 1214-1217, id. id. id.

26-28. *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.*

Tome VII, p. 558 : *Die tamulische Bibliothek* der evang. luth. Missionsanstalt zu Leipzig.

Tome VIII, p. 720-738 : *Widerlegung des Buddhitischen Systems* (extraits du *Çivañânaçittiyâr*).

Tome XI, p. 369-395 : *Ubersetzung von Nampi's Akapporul vilakkam*.

(Cf. les comptes rendus d'ouvrages de Graul : t. VIII, p. 858, et X, p. 678, *Bibliotheca tamulica*; t. IX, p. 284, et X, p. 576, *Reise auch Ostindien*; t. X, p. 677, brochure de Graul sur les castes).

29. *Augsburger Allgemeiner Zeitung*. Divers articles.

30. *Christian Work*. Divers articles.

31. *Die christliche Kirche* an der Schwelle der Irenäerschen Zeitalters. *Leipzig*, 1860, gr. in-8°.

32. *Die Stellung* der evang. luther. Mission in *Leipzig* zur ostindischen Kastenfrage. *Leipzig*, 1861.

33. *Ueber Stellung und Bedeutung* der christl. Mission im Ganzen der Universitätswissenschaften. *Erlangen*, 1864.

34. *Indische Sinnpflanzen und Blumen*, zur Kennzeichnung des indischen, vornehmlich tamulischen Geistes. *Erlangen*, A. Deichert, petit in-12, XXI-226 p. (poésies de Graul et traductions en vers de *Tiruvalluva*, du *Çivavâkkiyam*, de l'*Éjuvarpâḍal*, de *Tâyumânava*, du *Nâlâyiram* et du *Purapporul* d'Aiyanâr).

35. *Reginald Heber*, dans la *Realencyclopädie* de Herzog, t. VII, 3e éd., p. 488-491 (publié par W. Germann).

Th. LINSCHMANN.

(Traduit de l'allemand).

N. B. — Je n'ai pas cru pouvoir mieux inaugurer

cette nouvelle série de notices que par celle-ci due à l'amabilité du savant euscariste allemand de Willerstedt.

J. V.

(*A suivre*).

VOCABULAIRE PHONÉTIQUE

DES

PRINCIPAUX TERMES DU PATOIS

EN USAGE AUX ENVIRONS DE BAUME-LES-DAMES

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Le vocabulaire qui suit contient les principaux termes du langage populaire en usage aux environs de Baume-les-Dames. Comme il était naturel, nous n'avons recueilli que les mots qui présentent, par comparaison avec les mots français correspondants, une modification phonétique appréciable. Nous avons également omis les mots composés ; ils ne sauraient être, en effet, d'aucun intérêt à côté des termes simples qui les constituent ; aussi *défaire* ou *refaire* n'offrent rien de particulier eu égard à *faire*.

La plupart des termes du patois qui nous occupe permettent de noter des modifications phonétiques très sensibles. Celles-ci sont-elles originelles, ou bien, au contraire, sont-elles le résultat d'une altération de mots français? Par exemple, le patois *feuye* dérive-t-il directement du latin *filiam*, ou bien n'est-il qu'une déformation du français moderne *fille ?* De même, le patois *èori* a-t-il pour origine le latin *aprilem*, ou le français moderne *avril*. dont il serait une altération locale?

Nous pouvons en toute certitude écarter la seconde hypothèse. En effet, les mots français qui se mêlent aux termes populaires conservent toujours leur prononciation ordinaire sans se transformer jamais en vocables patois. Ainsi les mots

marchand, quoi, remède, etc., restent tels et ne subissent aucun changement phonétique.

Il semble donc évident que les termes correspondants du français moderne et du patois franc-comtois ont la même étymologie. Ils proviennent les uns et les autres, mais par des modifications différentes et spéciales, d'un même vocable primitif. Le latin *aprilem* a donné d'une part le français moderne *avril*, et d'autre part le franc-comtois *èvri ;* et pareillement, du latin *filiam* dérivent à la fois le français *fille* et le patois *feuye*.

A ce titre, l'étude des modifications phonétiques que présente le patois de Baume-les-Dames peut n'être pas sans intérêt et sans utilité pour la phonétique générale du français.

Transcription et Classement des Sons

VOYELLES

â, a, aṇ.
eu, e, ', ê, è, iṇ, é, éṇ.
i, i.
ou, u.
ô, o, oṇ.
oi, oiṇ.

CONSONNES

Aspirée : *h.*
Gutturales : *k, g.*
Palatales : *ch, j.*
Dentales : *t, d.*
Labiales : *p, b, f, v.*
Sifflantes : *s, z.*
Nasales : *m, n, ñ.*
Liquides : *r, l.*

REMARQUES

1° Les voyelles nasales ont été transcrites par le signe *ṇ;* ex., *aṇ*, *iṇ*. De la sorte, lorsque la lettre *n* suit une voyelle nasale, on ne saurait prendre *ṇn* pour un *n* redoublé. Ainsi *aṇnâ*, « année », sera prononcé *aṇ-nâ*, et non pas *a-nnâ*.

2° Le signe ' équivaut à peu près à un *e* muet.

3° Nous appelons l'attention sur *é* nasal, *éṇ*.

4° Les diphtongues ont généralement pour premier élément un *i*, que nous avons transcrit dans ce cas par *y;* ex., *ya*, *ye*, *yoṇ*.

5° *k* = *k;* — *ch* (dans *chaos*) ; — *c* (devant *a*, *o*, *u*); —et *qu*.

6° *g* = *g* (devant *a*, *o*, *u*) ; — et *gu* (devant *e*, *i*).

7° *ch* = *ch* (dans *chant*).

8° *j* = *j* ; — et *g* (devant *e*, *i*).

9° *t* a toujours le sens dental, comme dans *partir*.

10° *f* = *f;* — et *ph*.

11° *s* = *s* (dans *chanson*) ; — *ç;* — *c* (devant *e*, *i;* — et *t* (dans *portion*).

12° *z* = *z* ; et *s* intervocalique.

13° *ñ* = *gn* (*n* mouillé).

14° Les consonnes redoublées ont la même valeur que les consonnes simples correspondantes ; elles indiquent seulement que le son en est plus rapide.

Â	*A*
âdje, âge.	*akrotchi*, accrocher.
âbre, arbre.	*agre*, aigre.
âze, aise.	*atatchi*, attacher.
âr, air.	*atou*, aussi.

att'li, atelier.
a d'jiṇ, à jeun.
appach'ni, appartenir.
apprivoizi, apprivoiser.
abeuyemaṇ, habillement.
abbominabye, abominable.
avaṇtèdge, avantage.
avètchi, avertir.
avri, abri.
asîte, assiette.
asti, asseoir.
azi, aisé.
amodyé, louer.
animô, animal.
anoṇsi, annoncer.
añé, agneau.
arôté, arrêter.
arozoiyou, arrosoir.
artikye, article.
a la r'koulon, à l'envers.
alaṇtou, alentour.
aleuñ'maṇ, alignement.

AN

aṇ, on.
aṇkyeume, enclume.
aṇkyo, enclos.
aṇkou, encore.
aṇgadji, engager.
aṇgye, angle.
aṇtané, entamer.
aṇdoiye, andouille.
aṇdje, ange.
aṇpyi, emplir.
aṇpôtchi, empêcher.
aṇpouz'né, empoisonner.
aṇbèrè, embarras.
aṇbousou, entonnoir.
aṇbôtchi, embaucher.
aṇbrèsi, embrasser.
aṇfa, enfer.
aṇfén, enfin.
aṇfyé, enfler.
aṇfoṇsi, enfoncer.
aṇvayi, envahir.
aṇv'louppe, enveloppe.
aṇvi, *aṇvoiyi*, } envoyer.
aṇsèz'né, assaisonner.
aṇnâ, année.
aṇnumaṇ, ennui.
aṇreuyi, enroué.

EU

eujnire, ornière.
eutchi, ortie.
eufri, offrir.
euvri, ouvrir.

Ê

être, être.

INDICATIF PRÉSENT

i seu, je suis.

t' é, tu es.
èl ò, il est.
èl l'ò, elle est.
nou soṇ, nous sommes.
vou z'è, vous êtes.
è soṇ, ils sont.
èll soṇ, elles sont.

IMPARFAIT

y' étò, j'étais.
t'étò, tu étais.
èl étè, il était.
èl l'étè, elle était.
nou étéṇ, nous étions.
vou z'étéṇ, vous étiez.
èl étè, ils étaient.
èl l'étè, elles étaient.

FUTUR SIMPLE

i s'ra, je serai.
te s'ré, tu seras.
è s'rè, il sera.
èll s'rè, elle sera.
nou s'roṇ, nous serons.
vou s'ri vous serez.
è s'roṇ, ils seront.
èll s'roṇ, elles seront.

PARTICIPE PASSÉ

èou, été.

È

é, à.
èye, aigle.
èkyèmé, acclamer.
èkitté, acquitter.
èkoṇpañè, accompagner.
èksèpté, accepter.
èksidaṇ, accident.
èyeuye, aiguille.
èguzi, aiguiser.
ègréabye, agréable.
èch'té, acheter.
ètaṇsyoṇ, attention.
ètizé, attiser.
ètou, aussi.
ètoké, attaquer.
ètche, hache.
ètrèpé, attraper.
èdi, aider.
èdousi, adoucir.
èdu, adieu.
èdji, agir.
èdjoiṇ, adjoint.
èdmirabye, admirable.
èdrè, adroit.
èp'lé, appeler.
épyodi, applaudir.
èproché, approcher.
èpliké, appliquer.
èbaṇd'na, } abandonner.
èbaṇd'né, }
èbaṇdoṇ, abandon.
èbèttre, abattre.
èbé, abbé.
èbouti, aboutir.
èboiné, abonner.

èbreuvé, abreuver.
èbreuvoi, abreuvoir.
èffâre, affaire.
èfaṇ, enfant.
èffitchi, afficher.
èffidji, affliger.
èffilé, affiler.
èffouèdge, affouage.
èffu, affût.
èffubyé, affubler.
èvare, avare.
èvaṇture, aveṇture.
èveugdye, aveugle.
èvouèdre, atteindre.
èvô, avec.
èvôlé, avaler.
èvokè, avocat.
èvoi, avoir.

INDICATIF PRÉSENT

y' a, j'ai.
t' é, tu as.
èl è, il a.
èl l'è, elle a.
nou oṇ, nous avons.
vou é, vous avez.
èl oṇ, ils ont.
èl l'oṇ, elles ont.

IMPARFAIT

y' èvo, j'avais.
t' èvo, tu avais.
èl èvè, il avait.
èl l'èvè, elle avait.
nou èvé, nous avions.
vou èvé, vous aviez.
èl èvè, ils avaient.
èl l'èvè, elles avaient.

FUTUR SIMPLE

y' èra, j'aurai.
t' èrè, tu auras.
èl èrè, il aura.
èl l'èrè, elle aura.
nou èroṇ, nous aurons.
vou èré, vous aurez.
èl èroṇ, ils auront.
èl l'èron, elles auront.

PARTICIPE PASSÉ

èvu, eu.
èvri, avril.
èsasin, assassin.
èsi, acier.
èsoutchi, assortir.
èsoupi, assoupir.
èsuri, assurer.
èsonné, assommer.
èskèli, escalier.
èskyave, esclave.
èma, amer.
èmabye, aimable.
èmi, ami.
èmidoṇ, amidon.

èratchi, arracher.
èrèñé, araignée.
èri, arrière.
èrivé, arriver.
èrozé, *èrozoiyé*, } arroser.
èrdjan, argent.
èll'mètte, allumette.
èll'mé, allumer.

IN

inbye, humble.

É

ékatré, écarter.
ékeume, écume.
ékèye, écuelle,
ékyè, éclat.
ékyore, éclore.
ékipse, éclipse.
ékourtchi, écorcher.
égize, église.
égzanpye, exemple.
égzidji, exiger.
égrèf'né, égratigner.
échaye, écharde.
échiñe, échine.
écholon, noix.
étabyi, établir.
étèdje, étage.
étèmé, étamer.
étèlèdje, étalage.
étoufe, étoffe.
étouné, étonner.
étôfé, étouffer.
étchīle, échelle.
étchikyé, éclabousser.
étrandji, étranger.
étrè, étroit.
épène, épine.
épéñe, épingle.
épô, épais.
épouvri, effrayer.
éplu, étincelle.
ébotchi, ébaucher.
éfou, effort.
éforfanté, effaroucher.
éffèsi, effacer.
ésure, essuyer.
éstoumé, estomac.
éritèdje, héritage.
ériti, héritier.
éluze, éclair.

ÉN

Remarque. — A l'initiale, le son français *in* (ou *un*) est en général remplacé en franc-comtois par *én* (*é* nasal). Ex. :
éndividu, individu.
énfluanse, influence.
én, un.

I

ya, liard.
yanné, glaner.
yeu, eux, leur.
yî, hier.
yo, haut.
yoteu, hauteur.
imàdje, image.
inonsan, innocent.

OU

ou, or.
ouète, ouate.
outte, hotte.
oudre, ordre.
ouvrèdge, ouvrage.
ouvri, ouvrir.
ouneu, honneur.
ourèye, oreille.
ourdje, orge.

U

u, œuf.
uca, hiver.
uzèdje, usage.

Ô

ô, os, août, ail.
ôjdeu, aujourd'hui.
ôtou, autour.
ôdeu, odeur.
ôdje, auge.
ôpéti, appétit.
ôpito, hôpital.
ôbile, habile.
ôve, eau.
ôvi, évier.
ômoune, aumône.
ômuzé, amuser.
ôle, aile.
ôlouètte, alouette.
ôllé, aller.

INDICATIF PRÉSENT

i vè, je vais.
ié vè, tu vas.
è vè, il va.
èll vè, elle va.
nou von, nous allons.
vou ôllé, vous allez.
è von, ils vont.
èll von, elles vont.

O

obyidji, obliger.
oribye, horrible.
ormonè, almanach.
oloine, alène.

ON

ongye, ongle.
onbrèdje, ombrage.

OI

oizé, oiseau.

H

heulé, hurler.
hèdji, hardi.
hèbitabye, habitable.
hiche, herse.
humeu, humeur.

K

kà, quart.
kâtche, carte.
kâbe, chèvre.
katchouze, quatorze.
katrîme, quatrième.
kavali, cavalier.
kan'son, caleçon.
kar, coin.
kariyouné, carillonner.
karti, quartier.
kalandri, calendrier.
kankouar, hanneton.
kanpèñe, campagne.
kanbé, enjamber.
keuyi, cuiller.
keutchi, jardin.
keudre, cueillir.
keusin, coussin.
keusse, cuisse.
keur, cuire.
kevatche, couverture.
kemansi, commencer.
k'man, comme, comment.
k'mandé, commander.
k'môde, commode.
kèyo, caillou.
kèch'té, *kèch'ti*, } cacheter.
kètchi, cacher.
kètchon, carton.
kèdje, cage.
kèdnè, cadenas.
kèpabye, capable.
kèpote, capote.
kèbèrti, cabaretier.
kèbinè, cabinet.
kèss'role, casserole.
kèm'lo, camelot.
kèmèrède, camarade.
kèmyon, camion.
kèmizole, camisole.
kène, canne.
kènifye, canif.
kèrèfe, carafe.
kèrèsi, caresser.
kèrousse, carrosse.
kèrò, carreau.
kèrotte, carotte.
kèrlédje, carrelage.
kèlico, calicot.
kèlotte, calotte.
kèlmé, calmer.

ké, quel.
kéke, quelque.
kék'foi, quelquefois.
kékiṇ, quelqu'un.
kya, clef.
kyar, clair.
kyeutche, cloche.
kyeutchi, clocher.
kyôre, fermer.
kyo, clou.
kid'vaṇ, dehors.
kou, corps, cor, cour, court, queue, tuyau.
kouèrême, carême.
koutè, couteau.
koutiyoṇ, cotillon.
kouton, coton.
koudje, corde.
koudjlo, cordeau.
koumisyounar, commissionnaire.
koumisyoṇ, commission.
koumiṇ, commun.
koune, corne.
kourèdje, courage.
kouridji, corriger.
kourdjire, fouet.
koursè, gilet, corset.
kouleu, couleur.
koulère, colère.
kouli, collier.
ku, cuir, qui.
kuz'ni, cuisinier.
kuri, curé.
kô, cou, coup.
kôpé, couper.
kôpure, coupure.
kôsé, casser.
kôle, bonnet.
kok'ti, coquetier.
kosse, citrouille.
koñâtre, connaître.

PARTICIPE PASSÉ

koinu, connu.
koṇtràr, contraire.
koṇtrebaṇdi, contrebandier.
koṇdure, conduire.
koṇdute, conduite.
koṇdji, congé.
koṇpyè, complet.
koṇbé, combien.
koṇstrure, construire.
koṇssoulé, consoler.
koitchi, coucher.
koizi, taire.
kraṇpi, crépir.
kreuyi, creuser.
krevèsse, crevasse.
krètchi, cracher.
krèpule, crapule.
krèpo, crapaud.
krère, croire.
krousse, crosse.
krô, creux.
krôte, croûte.

krotcho, crochet.
kroizi, croisée.

G

gâtchi, gâcher.
gañi, gagner.
gare, guère.
genè, noyau.
gèchotte, fille.
gechon, garçon.
gèdjé, garder.
gèrgotte, gargotte.
gèrni, garnir.
gyèse, glace.
goudo, cotillon.
gouri, porc.
gourdje, bouche, gorge.
gôle, gale.
gotoiyi, chatouiller.
gotoiyou, chatouilleux.
gozi, gosier.
grase, graisse.
greuye, grille.
greuyo, grelot.
greuzelle, groseille.
greni, grenier.
grèté, gratter.
grèpe, grappe.
grèbeuse, écrevisse.
grèvotte, cravate.
grèñe, grogner.
grimèse, grimace.
grôle, grêle.

CH

ch'vô, cheval.
ch'min, chemin.
chèkin, chacun.
chègrin, chagrin.
ché, six.

J

jeman, jument.
jenouye, genou.
jifye, gifle.

T

tâ, tard.
tâtche, poche.
tâtchi, tâcher.
târe, terre.
târme, terme.
tanbou, tambour.
tanbour'né, tambouriner.
tanre, tendre.
teune, tien.
teusi, tousser.
teurè, taureau.
teni, tenir.
tètche, tache.
tèribye, terrible.
tè, tel.
ti, tiers.

tîde, tiède.
tyou, claie.
tidje, tige.
tizène, tisane.
tirèdje, tirage.
tou, tort, tour.
toutché, gâteau.
toudje, toujours.
toudre, tordre.
tounâre, tonnerre.
touné, tonner.
tourtche, torche.
tourtchon, torchon.
tôpé, taper.
tobye, table.
tosi, téter.
toitchi, toucher.
tchâ, chair, char.
tchâdje, charge.
tchâne, chêne.
tchatè, château.
tchanji, changer.
tchanté, chanter.
tchanti, chantier.
tchandelle, chandelle.
tchand'li, chandelier.
tchanpèño, champignon.
tchanpé, jeter.
tchanbe, jambe.
tchanson, chanson.
tchemina, cheminée.
tchenove, chanvre.
tch'veuye, cheville.
tchè, chat.
tchèdjon, chardon.
tchèp'lo, chapelet.
tchèpè, chapeau.
tchèpèle, chapelle.
tchèsse, chasse.
tchèssi, chasser.
tchèssou, chasseur.
tchène, chaîne.
tchère, chaise.
tchèri, hangar.
tchèrité, charité.
tchèrue, charrue.
tchèrotte, charrette.
tchèroi, charroi.
tchèrkuti, charcutier.
tchèrti, charretier.
tchèrtchi, chercher.
tchèrdji, charger.
tchèrpante, charpente.
tchèrpanti, charpentier.
tchèrpèñe, corbeille.
tchèrbon, charbon.
tchèrnîre, charnière.
tchèrlatan, charlatan.
tchin, chien.
tché, chez.
tchiffre, chiffre.
tchour, tomber.

PARTICIPE PASSÉ

tchu, tombé.
tchute, chute.

tchô, chaud, chaux.
tchôsi, chausser.
tchôson, chausson.
tchôze, chose.
tchôleu, chaleur.
tcho, chou.
trâye, treille.
trâre, traire.
trahi, trahir.
trati, traiter.
trava, travers.
tranche, tranche.
tranbyé, trembler.
trèfe, trèfle.
trèvayi, travailler.
trèvèye, travail.
trézou, trésor.
tritchi, tricher.
tripouté, tripoter.
trou, trop.
troubyé, troubler.
trô, trois.
trôpi, trépied.
trôsi, trousser.
trôze, treize.
trôzîme, troisième.

D

dandji, danger.
dansi, danser.
devoi, devoir.
demè, demi.
demoueuré, demeurer.
d'vanti, tablier.
d'viné, deviner.
d'zou, sous, dessous.
d'laffila, d'affilée.
dète, date.
dème, dame.
dèri, dernier, derrière.
dékyari, déclarer.
dékreutchi, décrocher, dégrafer.
dégèdji, dégager.
dégine, dégaîne.
dégizi, déguiser.
détètchi, détacher.
détou, détour.
dédjè, déjà.
dédjol, dégel.
dépouyi, dépouiller.
débakye, débâcle.
débèrè, débarras.
déboudjé, déborder.
débôtche, débauche.
débôtchi, débauché.
débôlé, déballer.
débrayi, débrailler.
défonsi, défoncer.
défritchi, défricher.
dévouré, dévorer.
désa, dessert.
désiri, déchirer.
démôli, démolir.
dénèturi, dénaturé.

dénonsi, dénoncer.
dérayi, dérailler.
délikè, délicat.
di, de.
dyabe, diable.
diridji, diriger.
dou, deux.
doubye, double.
douzîme, deuxième.
doumèdje, dommage.
du, dieu.
dumoine, dimanche.
dote, dette.
djakasi, jacasser.
djarbe, gerbe.
djanbon, jambon.
djanre, gendre.
djète, terrine.
djèbo, jabot.
djèma, jamais.
djèr'tîre, jarretière.
djèro, jarret.
djou, jour.
dju, jeu, jus.
djubi, gibier.
djune, jeune.
djur, jouer.
djuri, jurer.
djone, jaune.
djola, gelée.
djoli, joli.
djolou, jaloux.
djon, jonc.
djoina, journée.
dremi, dormir.
drè, drap, droit.
drosi, dresser.

P

pâ, part.
pàdre, perdre.
patchi, partir.
pasabye, passable.
pasèdje, passage.
paraplu, parapluie.
pantchi, pencher.
peu, laid.
peutchu, trou.
peudri, perdrix.
peupye, peuple.
peuse, pouce.
peuni, punir.
peuri, pourri.
peteu, petit.
penâze, punaise.
peni, panier.
pè, par, peau, pire.
pèye, paille.
pèyèse, paillasse.
pèyi, payer.
pèche ke, parce que.
pètchi, partie.
pètte, chiffon.
pèdje, page.
pèdjon, pardon.

pèpi, papier.
pèoo, pavot.
pèsé, échalas.
pèrîre, carrière.
pèrôle, parole.
pèrtèdje, partage.
pèlé, parler.
pédjoṇ, pigeon.
péraṇ, parent.
pīre, pierre.
pi, pied.
pyâtre, plâtre.
pyâr, plaire.
pya, plaie.
pyaṇte, plante.
pyeutche, pioche.
pyeudje, pluie.
pyeume, plume.
pyeuré, pleurer.
pyè, plat, pouvoir.
pyègi, plier.
pyèse, place.
pyèzi, plaisir.
pyène, plaine.
pyiṇ, plein.
pyiṇdre, plaindre.
pyi, pli.
pyidje, piège.
pyōre, pleuvoir.
pyofoṇ, plafond.
pyoṇ, plomb.
pyoṇdji, plonger.
pise, pièce.
pou, pour, porc.
poui, puits.
pouchèsyon, procession.
poutèdje, potage.
pouto, pot.
poutche, porte.
poutché, porter.
pousîre, poussière.
poume, pomme.
poulo, coq.
pu, plus.
putô, plutôt.
pôtchi, pêcher.
pôpre, propre.
pôle, pelle.
po, peur.
pochi, percer.
por, pauvre.
porèye, pareil.
poriṇ, parrain.
porpoiyo, papillon.
poṇpi, pompier.
poi, poil.
poinibye, pénible.
poiñi, poignée.
poiroze, paresse.
poirozou, paresseux.
poiṇne, peine.
prari, prairie.
praṇre, prendre.
preudji, purger.
prètche, pêche.
prèyi, prier.

prou, assez.
proumené, promener.
proum'nade, promenade.
proumèse, promesse.
probabye, probable.
pronoṇsi, prononcer.

B

bâti, bâtir.
bâtche, bâche.
bâre, haie.
basi, baisser.
banître, bannière.
barèdje, barrage.
baṇdèdje, bandage.
beuye, bille.
beufo, buffet.
bezèsse, besace.
bezèñe, besogne.
beziṇ, besoin.
benni, bénir.
b'keuye, béquille.
bèyi, donner.
bège, bague.
bègètte, baguette.
bègèdje, bagage.
bègou, bagout.
bètchi, bêcher.
bètt'rie, batterie.
bèttre, battre.
bèbyole, babiole.
bèsiṇ, bassin.
bèni, baigner.
bèrke, barque.
bèrbi, brebis.
bèrbouté, barbotter.
bé, beau.
béko, beaucoup.
béṇ, bien.
béṇtò, bientôt.
bya, blé.
byaṇ, blanc.
byaṇtchi, blanchir.
byeu, bleu.
byè, billet.
byèssure, blessure.
byôde, blouse.
byosi, blesser.
byoṇ, blond.
birre, bière.
boûne, borne.
boukye, boucle.
bouche, bourse.
boutte, botte, boîte.
boutou, boîteux.
boutoiyé, boîter.
boutchèye, bouchon.
boutchi, boucher.
boudjure, bordure.
boubo, gamin.
bousé, pousser.
bousotte, taupe.
bousse, bosse.
boune, borgne.
bourotte, canard.

boulandji, boulanger.
bu, bœuf.
bue, lessive.
bô, bois.
bôtizi, baptiser.
bôton, bâton.
bôlanse, balance.
bôlansi, balancer.
bôle, boule.
boyon, bouillon.
bok, bec.
bosan, jumeau.
bordji, berger.
borboiyi, barbouiller.
bondjou, bonjour.
bonsoi, bonsoir.
boi, boyau.
boidji, bouger.
boineu, bonheur.
boinôme, bonhomme.
brakouni, braconnier.
branîche, branche.
breulé, brûler.
brè, bras.
brèsi, bercer.
bré, berceau.
bru, bruit.
brosotte, brosse.

F

fâne, femme.
fâr, fer.
fâre, faire.
feuye, fille.
fouyèdje, feuillage.
feumé, fumer.
feumi, fumier.
feumire, fumée.
feuni, fournir.
fèyanse, faïence.
fègo, fagot.
fètige, fatigue.
fèbye, faible.
fèoyole, haricot.
fèsile, facile.
fèson, façon.
fèrène, farine.
fî, fier.
fîvre, fièvre.
fi, fil.
fyame, flamme.
fyeu, fleur.
fyèté, flatter.
fyènelle, flanelle.
fyoté, siffler.
fyoto, sifflet.
fou, fort, four.
fouche, force.
fourdje, forge.
fourme, forme.
fu, feu.
fur, courir.
fôtchi, fâcher.
fonsi, foncé.
foino, fourneau.

frantchi, franchir.
fremi, fourmi.
frè, froid.
frizi, friser.
frouté, frotter.
frouman, froment.
froumèdje, fromage.
fru, fruit.
frò, frais.

V

va, ver.
vasé, tonneau.
varyabye, variable.
vanné, vanner.
vanr'di, vendredi.
veu, vide.
veni, venir.
v'lèdje, village.
vèlo, veau.
vèye, vieux.
vèyè, valoir.
vètche, vache.
vèpre, guêpe.
vèñe, vigne.
vé, vers.
vi, vif.
vyè, vouloir.

PARTICIPE PASSÉ

vyu, voulu.
vyoulè, violet.
vyoulètte, violette.
vizèdje, visage.
vinagre, vinaigre.
viri, tourner.
vour, voir.
voul, vol.
voulan, faucille.
voulé, voler.
vòkanse, vacance.
vôre, verre.
voché, verser.
voi, vert.
voiye, veille.
voiyèdje, voyage.
voidjure, verdure.
voine, veine.
voilè, voilà.
vra, vrai.

S

sàzi, saisir.
sàrpe, serpe.
sakye, cercle.
sabye, sable.
sangyi, sanglier.
sanbèdi, samedi.
sanbyabye, semblable.
sanbyé, sembler.
sansibye, sensible.
sanné, semer.
sanre, cendre.
seutche, suie.

seusi, sucer.
seune, sien.
selèze, cerise.
sè, sac.
sèdje, sage.
sèbo, sabot.
sèvoi, savoir.
servé, front.
sèrvi, servir.
sinpye, simple.
sinñi, saigner.
sèssi, cesser.
sèn, cinq.
sènkante, cinquante.
sîdje, siège.
sîrdje, cierge.
sîl, ciel.
sibye, cible.
sizè, ciseau.
soutche, sorte.
soutchi, sortir.
soume, somme.
souné, sonner.
sourèye, soleil.
soulè, ça, ce, ceci, cela.
su, sur.
sueu, sueur.
sô, sec, sel.
sôfyé, souffler.
sôfyo, soufflet.
sôvon, savon.
so, sou.
sotin, soutien.
sofyo, tarare.
sovèdje, sauvage.
sosîté, société.
solède, salade.
sondji, songer.
sonne, sommeil.
soi, soif, soir.
soiyé, faucher.
soiyo, seau.
soiñi, soigner.
stéla, celle-là.
stusi, celui-ci.
stulè, celui-là.

M

mâtchi, mâcher.
mâtchoure, mâchoire.
mâtre, maître, mètre.
mâre, maire.
mayo, maillet.
magre, maigre.
maji, mardi.
matèn, matin.
manire, manière.
maryèdje, mariage.
martche, marche.
martchi, marché.
maleu, malheur.
mante, mensonge.
mantè, manteau.
mantou, menteur.
mantcho, manchot.

mantchon, manchon.
mandje, manche.
meuzi, moisir.
meubye, meuble.
meuri, mourir.
metinne, mitaine.
meti, métier.
menèse, menace.
m'nou, monnaie.
m'lin, moulin.
mè, ma.
mèkdji, mercredi.
mètché, marteau.
mèneu, minuit.
mèritcho, maréchal.
mèrké, marquer.
mèrbre, marbre.
mèlén, malin.
mindji, manger.
métchan, méchant.
médi, midi.
mésadji, messager.
ménèdje, ménage.
ménse, mince.
ménne, mien.
mi, miel.
mirakye, miracle.
miroi, miroir.
moù, mort.
moùle, meule.
mou, mot.
moueutche, mèche.
mouké, moquer.
mouché, morceau.
mouton, menton.
moutche, mouche.
moudre, mordre.

PARTICIPE PASSÉ

moudju, mordu.
mu, mieux.
muro, mur.
mô, mou.
môle, moule.
môlé, mêler.
mo, mal.
mozon, maison.
molède, malade.
moiyi, mouiller.
moiyou, meilleur.
moitan, milieu.
moiti, moitié.
moitchi, moucher.
moitchou, mouchoir.

N

nadji, nager.
narf, nerf.
nantoiyi, nettoyer.
neu, nuit.
neuzeuye, noisette.
neuri, nourrir.
n'teuye, lentille.
nèdje, nage.
négidji, négliger.

nitche, niche.
nivè, niveau.
nouvè, nouveau.
nuèdje, nuage.
nuo, nœud.
num'ro, numéro.
nô, neuf.
nobye, noble.
nonmè, nommer.
noi, noir.
noidje, neige.

R

râkyé, racler.
raté, râteau.
raste, reste.
razoi, rasoir.
randji, ranger.
ranbyè, remblai.
ranfyé, renfler.
ransoiñeman, renseignement.
reuye, rouille.
reuti, rôtir.
reutche, riche.
reubyé, oublier.
retchansi, rincer.
rebèyi, rendre.
revire, rivière.
r'koulé, reculer.
r'sevoi, recevoir.
r'mèchyé, remercier.
r'na, renard.
r'noiye, grenouille.
rête, souris.
rè, rat.
rèdje, rage.
rèpide, rapide.
rève, rave.
rèse, race.
rèsinne, racine.
rèspiri, respirer.
rèmèse, balai.
rékyème, réclame.
réguli, régulier.
révoiyi, réveiller.
riban, ruban.
rôlé, rouler.
ro, rien.
roza, rosée.
rondji, ronger.
roi, raide.
roitché, rocher.
roidje, rouge.
roiñi, rogner.

L

là, lard.
latchi, échapper.
lavèdje, lavage.
lasi, laisser.
laso, lacet.
lardje, large.
lantâne, lanterne.
lansi, lancer.

leuj'man, logement.
leudje, sourd.
leudji, loger.
leuñe, ligne.
leurdji, glisser.
lè, lit.
lèvé, laver.
lèsé, lait.
lène, lune.
lère, lire.
lén, lien.
léndje, linge.
lîvre, lièvre.
lyètte, tiroir.
liko, licol.
litîre, litière.
lou, le.
lu, lui.
lumîre, lumière.
loboiré, labourer.
loré, laurier.
loiyi, lier.
loitchi, lécher.
loidji, léger.

A. Guérinot.

ENCORE LE CONGRÈS BASQUE DE HENDAYE

Un journal clérical et réactionnaire des Basses-Pyrénées, rédigé en grande partie en basque, avait fait de ce Congrès un compte rendu où il s'exprimait à mon égard en des termes que je ne pouvais admettre. J'avais donc écrit à ce journal une lettre qu'il a insérée. Mis en cause, le secrétaire général du Congrès, M. Guilbeau, a dû intervenir et publier une note à la fois apologétique et explicative. Il déclare que l'affaire a eu « deux phases », celle de juillet et celle de septembre ; que la première réunion projetée a fait un *fiasco* « mémorable », et que la seconde a on ne peut mieux réussi ; qu'à la première il ne m'avait pas seulement convoqué, mais aussi MM. Dodgson, Rhys John, Schuchard (*sic*), etc. ; qu'après cet insuccès, un ami lui ouvrit les yeux « sur les causes et raisons de l'insuccès » ; et qu'alors l'affaire fut reprise, à la suite d'explications « franches avec les abstentionnistes », explications qui amenèrent la *disqualification* (je ne trouve pas le meilleur mot) des infortunés qui n'avaient pas vu le jour dans le pays basque. Si les lecteurs du journal en question ont été satisfaits de cette note, ils

ne sont vraiment pas difficiles. Mais il me semble qu'on aurait le droit de trouver que c'est là un peu se moquer du monde, et que les explications de M. le Secrétaire général n'expliquent rien du tout. Sur quoi lui a-t-on ouvert les yeux? Quelles sont les causes et les raisons du premier insuccès? De quoi a-t-on parlé franchement avec les abstentionnistes, et comment ceux-ci justifiaient-ils leur abstention première? Il faut avoir évidemment une mentalité spéciale pour ne pas comprendre que, vis-à-vis de l'Europe, le Congrès en question ne peut faire que triste figure : une réunion purement scientifique, n'ayant pour sujet d'étude que la langue basque, et d'où sont exclus MM. Schuchardt, Van Eys et moi, et les quelques autres linguistes qui s'intéressent au basque, mais où prennent part seulement des gens nés entre l'Adour et le Nervion, dont deux ou trois ne parlent même pas la langue du pays, dont plusieurs n'ont rien écrit dans cette langue, et dont la plupart sont tout à fait étrangers aux études linguistiques! C'est véritablement grotesque et ridicule...

Quant aux convocations envoyées par M. Guilbeau en juin dernier, je ne sais comment étaient conçues les lettres adressées à MM. Dodgson, John Rhys, etc.; mais celles que j'ai reçues sont absolument caractéristiques. En voici le texte :

« Saint-Jean-de-Luz, le 18 juin 1901.

» Mon cher Vinson,

» J'ai lancé l'idée de notre réunion projetée « pour l'Étude de l'Unification de l'Orthographe basque » qui pourrait se tenir à Hendaye (frontière), à l'occasion des fêtes basques (de d'Abbadie). Ces fêtes ont lieu le 15 et le 16 juillet.

» J'ai écrit à Adéma, à Darricarrère et, à Saint-Sébastien, à quelques-uns de nos amis.

» Nous comptons absolument *sur vous* si la réunion a lieu.

» Vous pourrez bien vous déranger pour 48 heures.

» Je vous tiendrai au courant du projet.

» Votre dévoué,

» M. Guilbeau. »

» Saint Jean-de-Luz, le 28 juin 1901.

» Mon cher Vinson,

» Je vous ai écrit une lettre pour vous informer de la réunion projetée des Bascophiles à Hendaye, à l'occasion des fêtes basques (14, 15, 16 juillet prochain), *pour étudier, si possible, l'unification de l'orthographe basque basée sur l'euphonie.*

» J'attends une réponse de vous. Il va sans dire que nous comptons absolument sur vous. 40 Bascophiles, 20 français et 20 espagnols, sont convoqués sous les

auspices de notre Association Basque et des amis Campion et Adéma, chanoine.

» Vous voyez que la chose est très sérieuse, et que vous ne pouvez pas vous esquiver. Vous êtes annoncé et vous êtes attendu sans faute... Vous pouvez toujours vous absenter pour 24 heures.

» Ce sera pour le 16 juillet, si la chose marche bien. Campion compte beaucoup sur vous.

» Votre dévoué,

» M. Guilbeau. »

Les lecteurs apprécieront; mais je dois supposer que M. Guilbeau a capitulé devant des exigences politiques et des préjugés cléricaux.

Et maintenant, l'incident est clos.

Julien Vinson.

BIBLIOGRAPHIE

A M. Julien Vinson

TRÈS HONORÉ COLLÈGUE,

Au compte rendu, que vous avez publié dans votre *Revue* de notre réimpression de Leiçarraga ou, si vous aimez mieux, de Liçarrague et dont je vous remercie, je n'ai pas d'objections sérieuses à faire. Mais tout en vous présentant mes remerciements, je ne puis laisser de vous dire que vous parlez un peu trop en bibliophile. Quant aux caractères elzéviriens, aux reproductions phototypographiques des titres, etc., vos regrets ont été les nôtres, quoique, à dire vrai, toutes ces petites différences que j'ai relevées moi-même soigneusement dans mon introduction, n'aient aucune importance pour les études basques. Mais ce n'était pas le Pactole qui coulait chez nous, ce n'était qu'un de ses moindres affluents. Vous remarquez que l'impression « n'offre pas le goût parfait et l'élégance que nous prétendons réaliser en France ». Je vous demanderais: les réaliser en tout et partout? Les romans, par exemple, ne sont-ils pas généralement mieux imprimés chez nous que chez vous? Et venant au fait, je vous de-

mande en particulier : Quelles sont les réimpressions d'un caractère parfaitement analogue et destinées à un public aussi restreint, parues en France, qui soient, eu égard à la typographie, égales ou supérieures à la nôtre? Vous vous arrêtez surtout à l'introduction, et nous croyions y avoir fait un tour de force ! A moins de changer le format, nous étions contraints de nous servir d'une composition très serrée et capable d'admettre deux, trois et même quatre colonnes. Nous avions pensé, il est vrai, à choisir un format plus grand ; mais si nous l'eussions fait, l'introduction aurait dû être publiée à part, inconvénient assurément plus grand que tout autre. Ce sont aussi des raisons d'ordre matériel qui nous ont empêchés d'outrepasser le nombre de 1321 pages, — ce nombre qui vous paraît excessif pour un seul volume. Vous regrettez que nous n'ayons pas intégralement réimprimé le petit volume de l'*Abc;* mais comme la partie supprimée n'est intéressante que par les variantes qu'elle offre, je crois qu'en les relevant et les classifiant j'ai mieux servi les basquisants qu'en leur laissant à faire cette besogne fastidieuse. D'autre part, vous avez parfaitement raison de dire que nous aurions dû mettre en tête du livre une notice bibliographique complète. Vous aviez mis obligeamment à notre disposition celle de votre *Bibliographie basque*, que nous n'avons pas pu utiliser, à cause de son étendue. Voilà, je pense, la seule véritable imperfection de notre volume. Ni

M. Linschmann, ni moi, nous n'avons aucune prédilection innée pour les livres cubiformes; nous aurions préféré diviser le nôtre en deux parallélipipèdes; mais ce problème nous parut, surtout à raison de la pagination, presque aussi malaisé à résoudre que la quadrature du cercle.

Vous me reprochez de n'avoir pas « suffisamment mis en relief ce qui est une faute ou ce qui est une variante phonétique ». Permettez-moi d'appeler votre attention sur ce que je dis p. XXXIII; j'avais la meilleure volonté d'effectuer la distinction que vous indiquez, mais les incertitudes qui se présentaient à tout instant m'obligèrent à y renoncer. Néanmoins, partout où j'ai constaté un changement phonétique ou j'en ai entrevu la possibilité, j'ai pris soin de le faire ressortir, notamment dans les exemples que vous citez[1]. J'ajou-

1. « The Pilot » du 20 juillet 1901, p. 76, contient un article sur notre volume, dans lequel on n'a pas bien compris non plus cette partie de mon travail. « We cannot always agree with him in details, e. g. *craitsi* and *crautsi* are doubtless dialectical variants, while in *baititezque* and *ezquitzaizte* the reduction of *ai* to *i* in the wordgroup is due to phonetic law and not to the printer ». Mais je dis exprès (p. L) que *craitsi* et *crautsi* sont le factitif d'un verbe qui existe dans deux variantes dialectales: *jatsi* (*jaisten*) et *jautsi*. Et quant à *baititezque* et *ezquitzaizte*, je n'ai eu garde d'imputer l'*i* pour *ai* à l'imprimeur; je qualifie (p. LX) l'une des formes aussi bien que l'autre de dialectale. Il se peut bien que *bai-* et *ez-* soient pour quelque chose dans le remplacement d'*ai* par *i*; mais il ne me paraît pas à propos de parler de loi phonétique, parce que d'un côté nous avons chez L. des formes comme *baiquaitezque*, *ezquaitzaitza* (p. XXIX), de l'autre côté les dialectes basques nous offrent les formes en ques-

terai cependant que je ne regarde comme variantes phonétiques ni *compania* pour *compainia* (je ne me rappelle pas avoir rencontré chez L. la dernière forme) où nous avons une variante purement graphique, ni *chilkiratu* pour *chikiratu*, où je ne saurais expliquer le *l*, si ce n'est par une contamination mécanique et momentanée avec *chilko* « nombril ». Je profite de l'occasion pour signaler encore quelques variantes[1] :

tion avec *i* aussi quand il n'y a pas de préfixe. Qu'on me permette d'exprimer ici mes doutes à l'égard de la proposition qui suit immédiatement celle que je viens de citer : « Nor can we always follow him when he traces the influence of accent on orthography [il s'agit de la prononciation], e. g. in such a case as *ikussi—dacussate* the guttural is affected by the preceding vowel, just as it is by the succeeding vowel in *ukan-eduqui* ». Cette théorie a quatre inconvénients : 1° la voyelle *i* aimerait après elle le *k*, avant elle le *c*; et la voyelle *a*, après elle le *k*, avant elle le *c*, ce qui est contraire à la « Wahlverwandtschaft » entre consonnes et voyelles; 2° la consonne subirait l'influence tantôt de la voyelle précédente, tantôt de la voyelle suivante, ce qui ne s'explique que par l'accentuation; 3° la même voyelle dans la même position produirait quelquefois des résultats différents : c'est l'*e* duquel dépendrait le *k* de *ekarri (: dacart)* et le *c* de *becussa (: ikussi)*; 4° la théorie ne pourrait point s'appliquer à l'alternative de *th* et *t* en *dathor-datorquela*, etc. (p. xxxv).

1. Je voudrais recommander à l'attention des basquisants particulièrement les variantes morphologiques que présentent les emprunts faits au latin ou roman (voir mon introd., p. LXXVII). En basque, par exemple, tant *miraculu* que *mira* signifient « merveille », « émerveillement », et nous avons *miraculuz egoiten* (84 r. 18, 122 r. 43, 211 v. 12, 445 r. 3) à côté de *miraz egoiten* (12 v. 28, etc.) et *miraculu esten* (75 r. 37) à côté de *miresten* (13 r. 10, etc.).

camellu 4 r. 4 pour *camelu* (cp. 45 r. 24, 60 v. 6, graph., déjà en latin).
anayac 86 r. 19 pour *anayeac* (phon.?).
herengana 62 v. 3 pour *harengana* (typ.).
euri 71 v. 18 pour *eure* (typ.; le mot précédent est *sori*).
guçiac 91 v. 36 pour *guciac* (typ.; le mot précédent est *gauça*).

M. Inchauspe, *Rev. de L.*, XXXIII, 282, pense que *diossat* (63 r. 11) est une faute d'impression pour *dioscat;* j'en doute encore, car si *diossat*, à ce qu'il paraît, est un ἅπαξ λεγόμενον, *dioscat* ne se rencontre nulle part. D'après M. Dodgson (*Rev. de L.*, XXXIV, 270) *onhassundunac* (81 v. 23) serait une faute pour *ontassundunac;* mais il se trompe : chez L. *ontassun* est « bonté », *onhassun* « bien » au sens matériel (voir mon introd., p. LXXV s.).

Vous dites à propos des *corrigenda* de notre édition : « M. Dodgson en a trouvé deux ou trois de plus ». Apparemment, vous vous en rapportez à ce que remarque M. Dodgson (*Rev. de L.*, XXXIV, 351 et *The verb in the second book in Gipuskoan Bask*, p. 33). Je reproduis les termes mêmes de ce dernier passage : (Notre réimpression) « reproduces all the misprints of the original and adds a few others : e.g. Matth. XXVI, 18, *e do-* for *edo-*; Acts, IV, 8, *hetheric*, for *betheric*, and, in the heading of the preparation for Communion, *reecbitu* for *recebitu* ». En lisant ces mots, j'ai cru rêver ; *e do-*, *hetheric*, RE- *ecbitu* se trouvent tels quels dans l'original ; les deux véritables fautes sont enre-

gistrées dans mon introd., p. XXXVII et LXVIII. M. Dodgson n'a pas pris la peine de consulter l'original et ne se contentant pas des fautes d'impression dont fourmillent ses propres publications, il en attribue (et encore *e. g.*) d'imaginaires aux autres.

Comme vous-même, monsieur, vous avez ajouté foi à ces *pseudo-corrigenda* de M. Dodgson, j'ai lieu de craindre que d'autres ne soient dupés par son appréciation des principes que nous avons suivis dans notre réimpression. Je vous demande donc la permission de présenter aux lecteurs de la *Revue* quelques éclaircissements à cet égard. Si nous avons reproduit le texte de L. sans en changer une lettre, ce n'a été qu'après des considérations approfondies que j'ai exposées tout au long dans l'introd., p. XIV SS. De l'avis de M. Dodgson, nous aurions dû élaguer les fautes d'impression ; lui, qui dans un de ses travaux déclare (avec Caldéron) : «Soy muy inclinado á vencer lo imposible », il se croyait probablement en état de discerner ce qui est faute typographique parmi les très nombreuses variantes chez L. En tout cas, au lieu de parler *ex cathedra*, il devait nous donner ses raisons, à nous, et surtout an Secrétaire de l'Académie des sciences de Vienne, auquel il adressait par carte postale, datée du 16, XI, 1897, la proposition suivante : « I must warn you that a grave mistake will be made if you allow him (c'est moi) to carry out his intention of reproducing all the misprints of the original edition. These are very

numerous, as I coud demonstrate to you or to him. Reverence for Leiçarraga, for the Basque language, for the New Testament, for scientific truth and for posterity, compels me to implore your honoured Academy not to permit this disastrous plan». Quoique là-dessus j'aie rompu toute relation avec M. Dodgson, — ce dont lui seul s'est étonné, — il va sans dire que mon impartialité à l'égard des travaux de M. Dodgson n'a ni n'aura à en souffrir, ce que du reste je lui déclarai en toute forme. Dans mon introduction j'ai constaté des erreurs ou des fautes commises par M. Dodgson ; c'était non seulement mon droit, mais aussi mon devoir. Je n'y ai ajouté aucune observation d'un caractère personnel, et si M. Dodgson me réplique sous le titre *Venoms antidote* et m'y accuse de « unfair remarks », « ungracious attack », « seeking to wound me », « disingenuousness », « sheer bad faith », « crooked method of warfare », je ne m'explique cela que par une certaine obsession qu'il aura subie. Il se sera imaginé que, à cause de cette carte postale, je lui portais rancune et que je la manifestais dans mon introduction, voire même que je n'ai écrit celle-ci que pour lui faire dépit.

Examinons un peu de près les « real or supposed blunders » de M. Dodgson dont je me suis occupé. Il y a d'abord un nombre de leçons qu'il affirme de la manière la plus solennelle, c'est-à-dire par des corrections, appartenir à l'original ; il était absolument indis-

pensable de les signaler comme fausses, parce qu'autrement on aurait pu douter de la sincérité de nos leçons. Je l'ai fait tout simplement, sans commentaire. Si j'avais appelé M. Dodgson « slipshod », comme il appelle un autre basquisant, peut-être aurait-il eu quelque raison de s'en offenser. Je dis « peut-être », car, selon moi, c'est l'auteur qui est responsable envers le public des fautes d'impression, et il me paraît extrêmement naïf de la part de M. Dodgson de demander, pour ses fautes, la recherche de la paternité. Il oublie, en somme, que pour moi il ne s'agissait pas de lui, mais de Liçarrague.

De mon observation sur *cituán*[1] (86 r. 20), M. Dodgson me remercie comme d'une « real correction », mais seulement pour me reprocher en même temps mon immoralité : « as I distinctly say it is masculine, it is from sheer bad faith that he says I took it for

1. M. Dodgson (*Rev. de L.*, XXXIV, 343) rapproche de ce *cituán* le *du* d'un autre passage (78 v. 21): *cembat dembora du...*? Il a raison de dire que ce *du* est un gallicisme, mais il n'aurait pas dû y ajouter : « L. a pensé en français à ces endroits », car L. n'est pas le seul qui s'exprime de cette manière. Selon M. Dodgson, « avec l'accusatif pluriel *hirur egun* il faut *ditu;* si ces mots sont le nominatif passif, il faut *dirade* ». Cela a besoin d'une petite rectification. Un substantif accompagné d'un adjectif numéral, mais sans l'article défini, quoiqu'il ne prenne pas la désinence du pluriel, se construit régulièrement avec le pluriel du verbe. Mais c'est justement notre cas qui fait exception. L. aurait dit : *hirur egun du*, comme il a dit : *hirur urthe dic* (132 r. 7), ce qui dans la traduction guipuzcoane est rendu par : *iru urte da. Anhitz urthe duela* (256 v. 10) ne prouve rien ici, car *anhitz*, en général, fonctionne tantôt comme sin-

cituen ! » M. Dodgson avait dit qu'au lieu de *baciraden* L. emploie *cituán*, pensant en français, c'est-à-dire traduisant *il* (*y*) *avait;* eh bien, c'est le basque *cituen*. Si, en écrivant cette parenthèse, il s'était rendu compte du tutoiement de la phrase, il n'aurait pas mis *baciraden*, mais *bacituán*, et alors il n'aurait pas eu sujet de distinguer entre une forme sincèrement basque et une forme romanisante. Il est vrai qu'il avait d'abord analysé la forme *cituán* comme *adr. masc.*, donc avec le sens : « il les avait, ô toi ! » ce qui chez L. serait *citián*. M. Dodgson assure qu'il pense au guip. *cituan* (il les avait) et au *citizcan*, *citian* (il les avait, ô toi !), *citucan*, *cituyan* (ils étaient, ô toi !) du *Manuel* de Dartayet. Méritais-je d'être

gulier, tantôt comme pluriel. Pour l'emploi temporel de *du*, comparez encore *dembora lucea çuela* (168 v. 6), *aspaldi çuela* (154 v. 8). Ici nous avons une sorte de pléonasme, parce que *aspaldi* signifie « il y a longtemps »; *aspaldi çuen*, du reste, se trouve dans le N. T. de 1828 et chez Duvoisin). Il est vrai, L. écrit : *laur hilcbethe dirade* (167 r. 35); mais il s'agit ici non pas du passé, mais de l'avenir. Quand *du* est « il y a = il existe », alors il se change en *ditu* avec un adjectif numéral : *cituán bada çazpi anaye* (86 r. 20), *çazpi anaye içan dituc* (147 v. 29). M. Dodgson demande : « Quel est le nominatif de *du?* » Mais c'est le même que dans *il y a;* la langue basque possède assez de verbes impersonnels. Plus d'une fois il montre un embarras que je ne comprends pas, par exemple (*Rec. de L.*, XXXIII, 281), il ne trouve pas assez clairs les mots *scriptura dioena*, il voudrait les séparer par une virgule, et il remarque que *scriptura* n'est ni le sujet ni le régime de ce verbe. Il pourrait faire la même observation à l'égard du grec ἡ γραφὴ ἡ λέγουσα ou du latin *scriptura dicens* (Vulg. *scriptura quæ dicit*).

flétri pour ne pas avoir deviné dans cette exubérance de formes non liçarraguéennes de différentes significations l'origine de l'erreur de M. Dodgson et d'avoir supposé simplement une confusion de *cituán* avec le *cituen* de L.? M. Dodgson ajoute : « No doubt L. used here an old form of *cituyan*, unless his printer erred ». Il est bien sûr que l'imprimeur n'a pas commis de faute; *cituán* se trouve encore 197 r. 6, *ninduán* 253 r. 20 ; *-uyan* ne répondrait pas au caractère de la langue du N. T.).

J'avais désapprouvé la manière dont M. Dodgson, dans certains cas, s'exprime sur les rapports entre le texte de L. et celui de Calvin; il cherche à s'en justifier par toutes sortes de sophismes. Il avait dit, par exemple : « *s'amusans* ne traduit pas *behatzen* », moi, je disais que si, car il traduit le français du XVIe siècle, le seul dont il puisse s'agir; M. Dodgson réplique que son intention était : « to warn Bask readers that three centuries have made a difference in their language as well as in French ». Dans un autre endroit, il avait prétendu que L. ne traduit pas l'*usage ;* L. traduit au contraire ce mot qui a ici le sens d' « utilité » que les siècles suivants connaissent encore, et il est tout à fait indifférent que dans d'autres endroits Calvin l'emploie avec son sens ordinaire. Là où le texte de Calvin s'éloigne de celui de la Vulgate ou du texte grec reçu, L. souvent (peut-être dans la plupart des cas) suit ces derniers ou l'un d'eux ; pourquoi donc M. Dodgson

dit-il alors qu'il ne serre pas le texte français, qu'il est infidèle, qu'il change un mot contre un autre, comme s'il s'était proposé de suivre, mot à mot, la traduction de Calvin[1]? Si M. Dodgson s'était aperçu que L. traduit du latin ou du grec, il aurait dû en informer ses lecteurs, d'autant plus que L. parfois s'écarte de son chef du texte français. A ces mots : *Ecen içanen dirade egun hec halaco tribulatione* (88 v. 19) = « Car en ces iours-la il y aura telle tribulation », il ajoute entre parenthèse : « On remarque *hec*, l'accusatif, au lieu du locatif *hetan* » (*Rev. de L.*, XXXIV, 268). Jamais il n'aurait pu écrire une telle chose, s'il avait consulté les anciens textes qui disent : ἔσονται γὰρ αἱ ἡμέραι ἐκεῖναι θλῖψις = *Erunt enim dies illi tribulationes tales*. *Egun hec* n'est pas l'accusatif, mais le nominatif, ce qui du reste est suffisamment démontré par *halaco tribulatione*, qui, comme singulier, ne peut pas être

1. A ce qu'il me semble, M. Dodgson quelquefois a jeté un coup d'œil trop rapide sur le texte français. Dans *The Bask Verb found and defined* (I, 3), il dit que L. n'est point fidèle en traduisant : « et que notre communion soit » par *eta gure communionea da aitarequin;* dans le texte français aussi il y a : « auec le Pere ». — Le mot *cable* se trouve dans les trois passages des Évangiles où il est question du trou d'aiguille ; le texte français nous offre *chable* (*ou, en chameau*) — *chameau* (*ou, chable*) — *chable* (sans glose marginale). Il est donc bien clair que le *cable* de L. n'est autre chose que le *câble* français et le *cable* espagnol, et c'est avec cette signification que Aizquibel l'enregistre ; en renvoyant à L., M. Dodgson (*Rec. de L.*, XXXII, 321) commence par demander : « Trouve-t-on ce mot chez d'autres auteurs basques pour *chameau?* » et il finit par constater : « L. a donc certainement connu le mot grec κάμιλον = câble ».

le sujet du pluriel *dirade*. Une autre fois (*Rev. de L.*, XXXIII, 266), il a échappé à M. Dodgson que L. est « infidèle » : « *pegar-bat vr daramala* : ... portant vne cruche à eau (les Basques traduisent de la même manière *une cruche d'eau*). » *Pegar-bat ur* ne signifie jamais autre chose que « une cruche d'eau », ce qui correspond aux textes anciens[1]. Il y a des cas où, sans les textes anciens, on ne comprendrait pas même le basque de L. Ainsi (168 v. 6) il paraît manquer

1. Il y a bien d'autre choses à reprendre dans l'Analyse que M. Dodgson nous donne des formes verbales de l'Évangile de saint Marc. L. dit (61 r. 21): *sartzen dirade Capernaum-en*, M. Dodgson (*Rev. de L.*, XXXIV, 265) remarque : « avec *sartzen* on attendrait *Capernaumera*. » Non, la construction régulière est : *sartzen ...n* « entrer dans (en) », mais : *ethorten ...ra* « venir à ». Ces constructions se confondent quelquefois, par exemple, *ethorten cela Ierusalemen* (225 r. 28); *sartzen* avec *...n* n'est même pas trop rare, toutefois il se trouve avec *...ra* peut-être cinq fois plus souvent. — M. Dodgson (*Rev. de L.*, XXXIV, 273), à un passage de L. (76 v. 24), fait l'annotation suivante: « *Arboreac* n'est pas l'accusatif de *diruditela* ; si ce verbe était actif, il exigerait un accusatif au singulier ». Je serais bien curieux de savoir à quel cas, selon M. Dodgson, *arboreac* pourrait être ici. M. Dodgson paraît supposer que *dirudite*, signifiant « ils lui ressemblent », ne pourrait signifier aussi : « ils leur ressemblent ». Mais L. ne se soucie pas de pourvoir les formes de ce verbe, quand il se trouve avec un objet au pluriel, de la syllabe qui représente le pluriel de la troisième personne. Ainsi nous lisons chez lui (45 v. 27): *sepulchre churituac irudi duçue*, non pas *dituçue* (c'est comme cela que s'exprime Haraneder: « *iduri baitituçue hil-hobi churitu batçu* »), et de même Duvoisin : « *iduri baituzue hobi churituak.* » Je m'explique cela par la contamination de la forme intransitive (voir mon introd., p. LXXXII). En disant *arboreac irudi da* à côté de *arborea irudi da* on arrivait facilement à dire *arboreac irudi du* comme *arborea irudi du*.

quelque chose après les mots : *ecen ia dembora lucea çuela* = qu'il auoit ia esté là longtemps, *cum jam multum temporis egisse in morbo* (Bèze); mais cp. : *quia jam multum tempus haberet* (Vulg.), ὅτι πολὺν ἤδη χρόνον ἔχει.

Vous voyez bien que si vraiment j'avais voulu donner du poison à M. Dodgson, ses antidotes ne l'auraient guère sauvé. Il y a pourtant une bévue à mettre à mon compte (Introd., p. CVI s.) : je croyais que M. Dodgson parlait des premiers deux-points dans le verset 43 (79 v.), tandis qu'il parlait des seconds. Mais il ne devait pas être dans son bon sens quand il écrivait : « He wilfully misunderstands me. » N'aurais-je pas choisi mieux?

Les « antidotes » de M. Dodgson se perdent en panacées, je veux dire en invectives générales que, à cause de la manière confuse et obscure dont il s'explique, je ne puis apprécier à leur juste valeur. Par exemple, « S. has stated that, dit-il, *it is not to his interest* that I should publish any more of them » (ses essais). Je ne me rappelle pas avoir dit chose pareille. M. Dodgson, qui n'aime pas qu'on fasse des citations abrégées, mais précises, de ses ouvrages imprimés, comprendra que moi je n'aime pas qu'on extraye des mots « completely separated from their context » de mes lettres, sans même en indiquer la date. Et comme depuis longtemps il se sert de ma correspondance selon son bon plaisir, je me crois plus exposé au danger

d'être « misquoted » que lui, dont jusqu'à présent je n'ai jamais cité les manuscrits. Donc, l'insulte la plus gratuite, la voici : « I advise no one to send any manuscript to S. without keeping a copy, if he wishes not to be misquoted. »

Je sais bien qu'en général on fait mieux de ne pas répondre à des emportements comme ceux de M. Dodgson. Mais il s'agit ici d'un cas particulier. Le nombre des bascologues est très restreint et le désaccord entre eux est d'autant plus grand, soit parce que chacun arrive d'un côté différent aux études basques, soit par la quantité des problèmes difficiles que nous offre cette langue. Cependant les combats passionnés dont nous avons été les témoins n'étaient pas nécessaires, et il n'est pas nécessaire qu'ils se répètent. C'est surtout à vous, monsieur, que je m'en rapporte, à vous qui toujours avez fait preuve de la plus grande modération. Quand je considère comme un nominatif ce qui pour vous est un accusatif, et comme un instrumental ce qui pour vous est un nominatif, on ne niera pas qu'il n'y ait là de quoi s'échauffer. Eh bien, nous avons discuté ces questions sans nous échauffer ni nous injurier. Vous ne vous êtes pas ému de mes remarques critiques, car vous saviez bien qu'il n'y avait pas la moindre malignité ou malveillance. M. Dodgson en aurait pu faire autant; mais il s'est habitué à ne croire qu'à des motifs personnels, et c'est pour cela que ses lettres et ses publications sont parsemées d'accusations

injustifiables et d'insinuations haineuses. Comme ceux qui ne savent pas le basque et ne connaissent pas de près M. Dodgson, pourraient s'y laisser prendre de temps à autre, j'ai cru de mon devoir de protester, une fois pour toutes, contre ces *Dodgsonneries*.

Votre bien dévoué,
H. Schuchardt.

Graz, 14 décembre 1901.

The 97th Report of the british and foreign Bible Society... London, 146, Queen Victoria Street. — In-8,° xvj-464-243 p., un tableau, et cinq cartes en couleurs hors texte.

Je ne connais rien de plus intéressant que cette série de rapports, où l'on voit à la fois ce que peuvent la conviction, le zèle et l'unité de pensée, et la puissance de la libre association. Il semble pourtant que les affaires de la Société soient un peu en décroissance, mais on attribue cet affaiblissement léger à la guerre de Chine qui a restreint forcément l'action des agents et distributeurs dans l'Extrême-Orient. On a distribué 170.000 portions des « Écritures » de moins que l'année précédente; on a aussi imprimé pour 122.500 fr. de moins qu'en 1901. Le total des sommes allouées seulement aux traducteurs, réviseurs et correcteurs d'épreuves monte cependant encore à 100.000 fr.; le total des frais d'impression, de reliure, de traduc-

tion, etc., a été en 1900-1901 de 113.076 livres 15 sh. 11 d. ou 2.576.919 fr. 85. Depuis trois ans, les budgets de la Société ont été en déficit d'une somme de 34.332 livres (858.300 fr.); le déficit a été facilement comblé à l'aide de la caisse de réserve. La Société a publié aujourd'hui des traductions ou des éditions de textes bibliques en 363 langues différentes, dont quatre ont paru en 1901 pour la première fois. Elle se prépare à fêter son centenaire le 7 mars 1904.

Le volume contient des tables très intéressantes et très commodes ; une innovation heureuse est, à la fin, un tableau des prix des traductions étrangères. Ces prix sont fort modérés.

J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia, XVI-1, Mémoires de la Société finno-ougrienne, t. XVI, n° 1. — *Helsingfors*, 1901, gr. in-8°, viij-398 p.

Cette très intéressante livraison contient seulement la première partie (folkloristische Untersuchung) d'un remarquable travail de M. Oskar Kallas : *die Wiederholungslieder der Etnischen Volkspoesie.*

Les sources orientales de la Divine Comédie, par E. Blochet (les littératures populaires de toutes les nations, t. XLI). *Paris*, J. Maisonneuve, 1901, petit in-8°, xvj-215 p.

Ce volume est certainement l'un des plus remar-

quables et l'un des plus intéressants de la collection ; il appelle de nombreuses réflexions et peut servir de modèle à une critique rigoureuse. En apparence, il traite exclusivement d'une œuvre littéraire, et cependant, le problème étudié rentre essentiellement dans le domaine du folk-lore. La *Divine Comédie* de Dante est une œuvre d'imagination, admirable et parfaite, mais l'idée fondamentale qui est à sa base est un écho, peut-être inconscient, d'une vieille fable populaire. C'est cette fable dont M. Blochet examine les variations et les transformations en Europe, et dont il n'a pas de peine à retrouver la source dans l'Éran avestique. On sait quelle influence efficace, quoique pour ainsi dire inconsciente et latente, l'Orient musulman a exercée sur l'Occident, à la fin du moyen âge; on sait moins que l'Orient mazdéen ou non mnsulman a, de son côté, collaboré au mouvement d'éducation passive qui a préparé lentement la Renaissance. C'est par l'effet de ces inspirations, venues dans l'Occident latin par Byzance, que la société moderne a pu se dégager de la nuit du moyen âge et remonter à la lumière,

E quindi uscimmo a riveder le stelle !

Julien Vinson.

Les Loisirs d'un étranger au pays basque... Chalon-sur-Saône, impr. E. Bertrand, 1901, in-8° de xxiij-

358 p. — Tiré à un petit nombre d'exemplaires et non mis dans le commerce.

Faut-il respecter l'anonymat sous lequel se cache l'un des érudits les plus savants et les plus consciencieux qui se soient occupés des choses pyrénéennes et qui aient étudié le problème basque? Je le devrais plus que personne, mais le livre m'est dédié par quelques lignes charmantes et la dédicace est signée « Wentworth Webster ». Il ne saurait donc en aucune façon être critiqué ici, et je ne puis que féliciter les heureux possesseurs du volume, que l'auteur qualifierait probablement lui-même de *pauci, sed boni*. Ils y reliront avec un grand plaisir des articles déjà vieux, mais toujours intéressants, et ils y apprendront une fois de plus l'amour du labeur fécond et modeste ; ils y verront comment un esprit en éveil est toujours avide de science : ils y reconnaîtront que le véritable repos et la vraie distraction sont dans un travail nouveau. Quand on arrive à l'âge où l'on aime à se rendre compte des jours écoulés, on redit volontiers cette phrase d'Érasme que M. Webster aurait pu prendre pour épigraphe : « Optimum est viaticum ad senectutem eruditio. »

J. V.

Le Rig-Vêda, texte et traduction. Neuvième mandala : le culte védique du Soma, par Paul Regnaud. *Paris*, J. Maisonneuve, 1900 ; gr. in-8°, xxvij-467 p.

On sait quelles sont les théories de notre savant

collaborateur sur le culte védique et sur le Rig-Vêda lui-même. Les dix mille vers qui composent ce vénérable recueil ne sont, à son avis, que des amplifications de la conception suivante : « Le feu sacré, en dépit de tous obstacles, s'allume sur l'autel quand la libation nourricière lui est offerte par les sacrificateurs. Offrons-la-lui ! » Le présent volume n'a pour but que de démontrer cette proposition. Je n'oserai affirmer qu'il y a complètement réussi et que la plupart des lecteurs seront convaincus, mais il est évident que les traductions, les explications, les commentaires de M. Regnaud élucideront bien des points et contribueront pour une grande part à l'intelligence définitive du vieux texte. Personne ne contestera que la tradition brahmanique ne saurait avoir aucune valeur aujourd'hui, ni que les interprétations des *pandits* contemporains soient en général inadmissibles, parce qu'elles reposent sur une connaissance imparfaite de la langue indienne et de sno histoire.

C'est pourquoi je recommande hautement ce livre à tous ceux qui se préoccupent des grands problèmes concernant les origines de l'humanité, qui ne reculent pas devant les théories évolutionnistes, et qui ne s'embarrassent pas des préjugés reçus et des opinions officielles. Les partisans de la science libre applaudiront toujours aux travaux si remarquables, par leur hardiesse, leur indépendance et leur solidité, de l'éminent professeur de Lyon. Julien VINSON.

Les vraies Origines de la Langue française, ses rapports avec l'anthropologie et la physique du globe, par Marsillac. *Paris*, libr. C. Reinwald, 1901, in-8°, (iv)-199 p.

La thèse soutenue dans ce volume n'est pas nouvelle; c'est la théorie dont M. Granier de Cassagnac père, entre autres, s'était fait jadis l'adepte ardent et convaincu. Mais M. Marsillac a trouvé un argument nouveau, tiré de l'anthropologie ou plutôt de la paléoethnologie. Il est certain que l'Europe, et en particulier la France, était habitée avant l'arrivée des Orientaux, c'est-à-dire probablement des Celtes; donc le français moderne doit représenter un idiome préceltique. La conclusion ne se déduit pas très rigoureusement des prémisses! Il n'est d'ailleurs pas possible de discuter avec un amateur qui est de bonne foi, mais qui est tout à fait étranger à la science du langage, et qui abuse véritablement de l'étymologie. Je donnerai un seul exemple, l'explication de *Mosa* « la Meuse » :

M—mot (*t* insonore), elle s'éloigne, se meut.
se, ainsi que.
o, *os* (*o* bref), l'armée.
se, si, quand.
oz, l'armée.
oze, s'enhardit.
s, *os* (*o* long), os à ossements.
a, en.

os, armée.

a (fr.), elle a (*o* long et *o* bref, elle a).

« La *Mosa-Meuse* coule dans la direction qui sera prise, si, lorsque l'armée osera affronter les Romains, il ne reste que des os (*o* long, *s* insonore) de ses os (*o* bref, *s* sonore), des os vivants, des enfants, des armées en chair et en os, de ses ossements, sur les ossements de ses armées. » Comprenez-vous ?

Ce qu'on pourrait admettre, c'est que, dans les idiomes néo-latins, parmi les mots d'origine inexpliquée, il pourrait y en avoir qui représentent les parlers barbares antérieurs, les langages probablement aussi simples de pensées que complexes de formes de l'époque des cavernes.

Je ne me chargerais pas d'ailleurs de faire la distinction. J. V.

VARIA

I. — La Langue basque au théâtre.

M. Burgaud des Marêts avait signalé depuis longtemps un court dialogue en langue basque, introduit par Raymond Poisson à la scène IV de l'acte Ier de sa comédie *le Poète basque*. J'ai publié ce passage dans l'*Impartial des Pyrénées* (n° du 5 juin 1873), et il a été reproduit aux p. 234-238 du volume : *Études de linguistique et d'ethnographie*, par A. Hovelacque et J. Vinson (*Paris*, 1878, in-8°).

La tentative n'avait pas, à ma connaissance, été renouvelée depuis, mais, l'an dernier, un auteur dramatique de talent, M. Eug. Brieux, a fait figurer la langue basque dans sa remarquable pièce *la Robe rouge*, dont l'action se passe d'ailleurs à Mauléon. Voici les passages où il est question de l'*eskuara* :

« ACTE I. SCÈNE I

BERTHA

Il paraît qu'il va y avoir aussi un article dans le journal rédigé en basque..

MADAME VAGRET

L'*Eskual-Herria* !

SCÈNE III

CATIALÉNA, *donnant un pli.*

On vient d'apporter cela pour monsieur. (*Elle sort*).

VAGRET

Qu'est-ce que cela ? Le journal basque l'*Eskual-Herria*... Un article marqué au crayon bleu. (*Il lit*) : « Eskual herri guzia, hamabartz égun huntan... » Comprends-y quelque chose, à leur langue de sauvages...

MADAME VAGRET, *qui lisait par-dessus son épaule*

On parle de toi...

VAGRET

Non !.

MADAME VAGRET

Si. Là... « Vagret procuradoreak galdegin... ». Attends un peu. (*Appelant à la porte du fond*) : Catialéna ! Catialéna !

VAGRET

Qu'est-ce que tu fais ?

MADAME VAGRET

Catialéna va nous traduire... (*A Catialéna qui vient d'entrer*): Tenez, Catialéna, lisez-nous donc ce qu'il y a là-dessus.

CATIALÉNA

Oui, madame. (*Elle lit*): « Eta gaitzegilea ozda oraino gakopian Irissarryko. »

VAGRET

Qu'est-ce que ça veut dire ?

CATIALÉNA

Ça veut dire qu'on n'a pas encore arrêté l'assassin d'Irissarry...

VAGRET

Nous le savons. Après...

CATIALÉNA

« Baginakien yadanik dona Mauléano tribunala yuye bourru arin eta tzarrenda ko béréchiazela »... Ça veut dire qu'il n'y a à Mauléon que des juges qui ont été chassés d'autre part et qui ne savent rien faire... qui ont la tête légère.

VAGRET

C'est bon, en voilà assez...

MADAME VAGRET

Mais non, mais non : continuez, Catialéna.

CATIALÉNA

Yaun hoyen Biribi...

MADAME VAGRET

Biribi ?

CATIALÉNA

Oui, madame.

MADAME VAGRET

Qu'est-ce que ça signifie, Biribi, en basque

CATIALÉNA

Je ne sais pas...

MADAME VAGRET

Comment, vous ne savez pas ? Vous ne voulez pas le dire ?... C'est un gros mot ?

CATIALÉNA

Oh ! madame. Je le comprendrais...

VAGRET

Biribi...

BERTHA

C'est peut-être un surnom qu'ils te donnent ..

MADAME VAGRET

Peut-être... (*Un silence. A Catialéna*) : Après ?

CATIALÉNA

On parle de monsieur.

MADAME VAGRET, *à son mari.*

Je te le disais bien... (*A Catialéna*) : En mal ?

VAGRET

Je te dis qu'en voilà assez !... (*Il arrache le journal des mains de Catialéna et le met dans sa poche*). Allez à votre cuisine, vous !... Et plus vite que ça...

CATIALÉNA

Monsieur, je vous jure que je ne vous dirai pas les autres mots qu'il y a...

VAGRET

On ne vous les demande pas... allez !...

CATIALÉNA

J'en étais sûre que monsieur se fâcherait... (*Elle va pour sortir*).

MADAME VAGRET

Et vraiment, Biribi, vous ne savez pas ce que ça veut dire ?...

CATIALÉNA

Non, madame... Je le jure...

MADAME VAGRET

C'est bien...

SCÈNE VI

MOUZON

C'est la traduction que Bunerat m'a donnée de l'article paru dans l'*Eskual-Herria* d'aujourd'hui... Il est très désobligeant. On dit que Mauléon est un tribunal de discipline, quelque chose comme le *Biribi* de la magistrature. »

Ces phrases basques doivent être traduites ainsi qu'il suit : « Tout le pays basque, depuis ces (derniers) quinze jours... le procureur Vagret informe... et le malfaiteur n'est pas encore sous clef, (dans l'affaire) d'Irissarry... Nous savions bien déjà que le tribunal de Mauléon était affecté aux juges à tête légère et aux mauvais... c'est le *Biribi* de ces Messieurs. »

Mais il faut corriger plusieurs fautes d'impression : *hamabortz*, *ezta oraino*, *yadanik Mauleko*, *buru arin*, *tzarrendako berechia zela*. On pourrait aussi lire *Irissaryko gaitzegilea* « le malfaiteur d'Irissarry », mais j'ai préféré supposer que la phrase est incomplète et qu'elle se terminait par un mot comme : « dans l'affaire, dans le crime ». Quant à *Mauleko* pour *dona Mauléano*, cette correction s'explique tout naturellement : le traducteur de M. Brieux, sachant qu'il n'y a pas de tribunal à Mauléon, mais à

Saint-Palais, aura substitué « de Saint-Palais » *dona Phaleuko* à « de Mauléon », et on aura voulu ensuite rectifier en mettant *Mauleano* et en oubliant d'effacer le *dona*.

La Robe rouge, qui a eu beaucoup de succès en France, en a eu encore plus en Allemagne, paraît-il ; elle a été représentée à Berlin notamment, et j'ai sous les yeux une traduction imprimée : « *Die rote Robe*, Schauspiel in vier Acten von Eugène Brieux, deutsch von Anne Saint-Cère. *Berlin*, in-8, « harmonie », s. d. (1901) », in-8°, (ij)-96 p. Il y a des différences très sensibles dans le texte. Les phrases basques sont tronquées, et elles sont encore plus incorrectes. Une substitution remarquable est celle du mot *Asinus* à *Biribi ;* cette expression est-elle en argot allemand le correspondant de Biribi ?

Je n'ai pas signalé plus haut l'erreur qui a fait écrire *Catialéna* pour *Catalina* « Catherine » ; il y a là une tentative maladroite de transcription ; on a voulu représenter le *t* mouillé du diminutif *Kattalin*... Les phrases ci-dessus rapportées sont en labourdin.

Il serait intéressant de rechercher toutes les pièces de théâtre qui présentent ainsi des spécimens de langues étrangères. La première et la plus connue est sans doute le *Pœnulus*.

J. V.

II. — Rimes en *omphe*

« Pour peu que vous vous soyez occupés de poésie, vous devez savoir qu'il existe en français certains mots auxquels on ne connaît pas de rime courante.

» Exemple : *triomphe*.

» Cependant, Ernest d'Hervilly, dans ses *Vers de couleur*, — sauf erreur, — en avait déjà trouvé une. C'était *monogomphe*, mot parfaitement français, formée du préfixe *mono* et du grec *gomphos* (dent), d'où : *monogomphe*, qui n'a qu'une dent.

» Richepin a inventé une nouvelle rime en *omphe*. Elle se trouve dans *la Martyre*, au premier acte, alors que Bdella, le

grand cuisinier de Flammeola, apporte un plat fumant, sa dernière création, et l'annonce d'une voix de victoire :

Artolaganus triple, à la pulpe de *somphe*,
Surnommé le gâteau qui flambe, mon triomphe.

» Il ne manque plus qu'une rime en *omphe*, pour pouvoir faire un sonnet... Toutefois, ne demandez pas ce que c'est que cette pulpe de *somphe*, à moins de vous adresser directement à Richepin. » (L'*Aurore*, 18 novembre 1901).

III. — Jacques le Fataliste

Je reçois la lettre suivante :

« Cher Scaramouche,

» Dans *Jacques le Fataliste*, que vous publiez, il y a, épisode de Desglands :

« Dans le voisinage de Desglands, une veuve charmante... Son » mari, indulgent pour le seul défaut qu'il eût à lui reprocher, la » plaignit pendant qu'elle vécut, et la regretta longtemps après » sa mort. »

» Cette inadvertance est reproduite par toutes les éditions de *Jacques le Fataliste* que je connais. Vous y coupez à votre tour. Il serait pourtant facile de la réparer sans nuire à Diderot, au contraire. Ainsi, qui empêcherait d'imprimer désormais : « la plaignit de son vivant, et l'eût certainement regrettée s'il lui avait survécu »?

Serait-ce toucher à Diderot? Aucunement. Laisser au conte cette petite difformité, sous prétexte qu'il est venu au monde comme cela, équivaut à l'idiote défense de s'asseoir sur le banc qui a été peint il y a dix ans. Comment, Jacques, si avisé, n'a-t-il pas relevé la faute? Il a perdu là une belle occasion d'interrompre et de couper en deux le portrait long d'une aune de la veuve charmante. — Un Lecteur assidu, très assidu. » — (L'*Aurore*, août 1901.)

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie L. Marceau, E. Bertrand, successeur.

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE
Dernières Publications

LE RIG-VÉDA

Texte et Traduction

NEUVIÈME MANDALA. Le CULTE VÉDIQUE du SOMA, par Paul REGNAUD.
Un volume in-8°, broché..... 25 fr

CONTEURS ET POÈTES DE TOUS PAYS

TOMES V et VI

JULIEN VINSON

LÉGENDES BOUDDHISTES ET DJAINAS

Traduites du tamoul

Deux volumes petit in-8° écu, broché..... 8 fr.

LETTRES DE MÉLÉTIUS PIGAS

Antérieures à sa promotion au patriarcat, publiées d'après les minutes autographes

Par EMILE LEGRAND

Professeur à l'École des Langues Orientales

Un volume in-8°, broché..... 20 fr.

Cet ouvrage forme le tome IX de la *Bibliothèque grecque vulgaire*.

MANUEL DE LANGUE HAOUSSA

ou Chrestomatie Haoussa

Précédée d'un abrégé de Grammaire et suivie d'un vocabulaire

par MAURICE DELAFOSSE

Un vol. in-12, broché..... 6 fr.

ÉTUDES DE GRAMMAIRE COMPARÉE

Des principes scientifiques de la

VERSIFICATION FRANÇAISE

Par RAOUL DE LA GRASSERIE

In-8°, broché..... 20 fr.

DE LA CONJUGAISON PRONOMINALE

Notamment du Prédicatif et du Possessif

Par RAOUL DE LA GRASSERIE

Un volume in-8° broché, de 171 pages. Prix..... 10 fr.

DE L'ANTÉRIORITÉ DU GÉNITIF

DES MOTS AUXILIAIRES SUPPLÉTIFS ET EXPLÉTIFS

par RAOUL DE LA GRASSERIE

Un volume in-8° broché de 96 pages. Prix..... 10 fr.

Gabriel GRAVIER

VIE DE SAMUEL CHAMPLAIN

Fondateur de la Nouvelle-France

1567 - 1635

In-8° broché, portrait-carte.....

HISTOIRE DE CAVELIER DE LA SALLE

Exploration et Conquête du Bassin du Mississipi

par P. CHESNEL

Un vol. in-8°, broché..... 7 fr. 50

E. BLOCHET

Les Sources Orientales de la Divine Comédie

Un volume petit in-8° écu, cartonné toile non rogné..... 5 fr.

Tome XLI de la Collection : *Les Littératures populaires de toutes les Nations.*

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES

CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES, SUPERSTITIONS

Tome I. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un vol. ..... 5 fr. »

Tomes II-III. F.-M. LUZEL. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tome IV. G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes V-VII. J.-F. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française, 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome VIII. Ed. LANCEREAU. *L'Hitopadésa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. 1 vol. 5 fr. »

Tomes IX-X. Paul SÉBILLOT. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne,* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XI. FLEURY. *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XII. Paul SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XIII. H. CARNOY. *Littérature orale de la Picardie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XIV. E. ROLLAND. *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XV. Julien VINSON. *Le Folk-lore du pays basque.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XVI. Fr. ORTOLI. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XVII - XVIII. J. - B. WEKERLIN, *Chansons populaires de l'Alsace.* avec airs notés. 2 vol. ..... 10 fr. »

Tomes XIX-XXI. J.-F. BLADÉ. *Contes populaires de la Gascogne.* 3 vol ..... 15 fr. »

Tome XXII. Paul SÉBILLOT. *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXIII. E. PETITOT. *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXIV-XXVI. F.-M. LUZEL. *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome XXVII. C. BAISSAC. *Le Folk-lore de l'île Maurice.* Texte créole et traduction française. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXVIII. H. CARNOY et J. NICOLAÏDES. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXIX. L.-F. SAUVÉ. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXX. HERVEY DE SAINT-DENYS. *Six Nouvelles nouvelles* traduites du chinois. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXXI. G. GEORGEAKIS et Léon PINEAU. *Le Folk-lore de Lesbos.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXII. YACOUB ARTIN PACHA. *Contes populaires inédits de la vallée du Nil.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXIII-XXXIV. A. ORAIN *Le Folk-Lore d'Ille-et-Vilaine,* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XXXV. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de l'Auvergne,* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXVI. M. KLIMO. *Contes et Légendes de Hongrie,* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXXVII. Félix CHAPISEAU. *Au pays de l'Esclavage. Mœurs et coutumes de l'Afrique centrale,* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXVIII-XXXIX. A. ROUSSEL. *Légendes morales de l'Inde.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tomes XL. LAISNEL DE LA SALLE. *Souvenir du vieux temps. Le Berry.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XLI. E. BLOCHET. *Les Sources orientales de la Divine Comédie.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XLII. A. ORAIN. *Contes de l'Ille-et-Vilaine.* 1 vol. 5 fr. »

Tomes XLIII. P. SÉBILLOT. *Folk-lore des Pêcheurs.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XLIV. LAISNEL DE LA SALLE. *Souvenirs du vieux temps.* — LE BERRY. *Mœurs et coutumes.* 1 vol. in-8° broché.. .... 5 fr. »

Chalon-sur-Saône, Imprimerie Française et Orientale de L. Marceau, E. Bertrand, succ.

Philol 43

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-CINQUIÈME

15 AVRIL 1902

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1902

SOMMAIRE DU N° 2

Pages

P. Regnaud. — L'avenir de la philologie indo-européenne 113
E. Blochet. — Le culte d'Aphrodite-Anahita (*suite et fin*) 126
A. Guérinot. — La Laghûkâumudî et le Rig-Véda... 156
J. Vinson. — Philosophie védanta (traduit du tamoul) 163
Varia. — I. Les m'tournis 186
II. Prononciation de l'anglais 186
III. Les noms propres français 186
IV. Abréviations 187
V. Shakespeare et Victor Hugo 188

BIBLIOGRAPHIE

A. Vissière. — *Méthode de transcription française des sons chinois*, par J. Vinson 181
F. Champsaur. — *Le Semeur d'amour*, par J. Vinson. 182
Kuhn's Zeitschrift, XXXVII, 4 183
Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia, XVII 184
Revue hispanique, VII (extrait) 184

L'AVENIR DE LA PHILOLOGIE INDO-EUROPÉENNE

A quelque chose la critique est bonne : même en manquant son objet, elle peut être le point de départ de remarques utiles et de conclusions intéressantes. C'est du moins le cas, ce me semble, des censures adressées dans le *Polybiblion* par M. Ch. Huit à ma traduction de l'*Agamemnon* d'Eschyle et surtout aux notes qui l'accompagnent. De l'avis en effet de cet humaniste distingué, « le perpétuel recours, dans le commentaire d'une pièce hellénique au premier chef, aux croyances et aux pratiques de l'Inde la *plus ancienne* paraîtra à peu près universellement aussi fâcheux qu'inopportun ».

Ces grosses épithètes visent une question de méthode, et c'est à ce titre seul que je me permets de demander l'hospitalité de la *Revue* pour y répondre et pour répondre du même coup aux philologues trop nombreux qui en sont encore à cantonner soit les traditions de la culture hellénique, soit celles de la civilisation de l'Inde ancienne, dans un domaine propre à chacune d'elles et mutuellement indépendant. Tous ne vont pas, reconnaissons-le, jusqu'à méconnaître les

données de la question au point qu'indique le blâme de M. Huit, quand il a l'air d'ériger contre moi en circonstance aggravante le fait que j'invoque dans mes rapprochements les légendes mythiques de l'Inde *sous leur forme la plus ancienne;* comme s'il s'agissait d'un emprunt, et d'un emprunt relativement récent, dont la mythologie grecque serait redevable à celle des Hindous. D'ordinaire, on admet, au moins en matière de linguistique, une tradition indo-européenne remontant à la période d'unité de la race; seulement, on se garde d'en tirer les conclusions que la chose comporte, et ce sont ces conclusions qu'il est bon de rappeler, aussi bien à ceux qui les taisent qu'à ceux qui les ignorent.

*
* *

Je viens déjà de dire, et nul besoin est d'insister, qu'en ce qui regarde la linguistique, tout le monde est d'accord pour considérer le sanscrit et le grec comme deux langues sœurs dont l'histoire s'éclaire par la comparaison de l'une avec l'autre, et que la science nouvelle de la grammaire historique et comparée des idiomes indo-européens n'est possible qu'à la condition de tenir compte des rapports et des différences de celle-ci et de celle-là (sans parler des autres branches de la même famille). Or, la méthode qui s'impose en pareil cas est exactement celle que nécessite l'étude des autres parties de la civilisation commune à la race. M'arrêtera-t-on pour me demander les preuves de

cette communauté? La réponse à cette question n'implique ni obscurité, ni difficulté, ni retard. Un des plus intéressants résultats de la linguistique comparative est justement de montrer, qu'avant sa dispersion, la race indo-européenne (ou aryenne) non seulement parlait le même idiome, mais qu'elle possédait, au moins à l'état embryonnaire, un organisme social et religieux dont il est facile par les termes communs des langues de cette race de retracer les premiers linéaments. La famille existait déjà puisque le père et la mère, le frère et la sœur, le beau-père et la bru, etc., étaient déjà dénommés dans la langue ancestrale. La religion, c'est-à-dire la mythologie qui en est l'inséparable vêtement, existait déjà, elle aussi, puisque le nom de la divinité (*dêva*) était le même pour les anciens Hindous, les Perses, les Grecs, les Latins, etc.

Comment ne pas le concéder? et, si on le concède, je n'en demande pas plus, et pour justifier au moins le principe de l'utilité des comparaisons entre les mythes de la Grèce et de l'Inde que j'ai présentées dans les notes de ma traduction de l'*Agamemnon*, et pour m'étonner qu'un ouvrage aussi excellent d'ailleurs que l'*Histoire de la Littérature grecque* de MM. Croiset frères ne commence pas par le vrai commencement, c'est-à-dire par l'indication et la discussion des sources anté-helléniques de la pensée des Hellènes constitués à l'état de nation distincte.

C'est que pour cette pensée à son état inital toute

explication est là et nulle part ailleurs. Sous ses premières formes, la tradition indo-européenne, devenue par voie historique celle de l'Inde, celle de la Perse, celle de la Grèce, celle de Rome, celle des Slaves, des Germains et des Celtes, n'a eu qu'un centre d'éclosion, et l'on ne doit jamais le perdre de vue quand il s'agit d'avoir le mot de ces choses. Objectera-t-on avec M. Huit que l'*Agamemnon*, par exemple, « est une pièce hellénique au premier chef », — sans doute à cause d'Argos et de Troie? Comme si les localisations mythiques de ce genre pouvaient être prises au sérieux ailleurs que dans la géographie d'Évhémère ! Autant nier que Ζεύς soit identique au Dyauspitar des hymnes védiques à cause de l'Olympe et de la Crète, lieux inséparables, dans le développement grec du mythe, de la naissance et de la demeure première du maître des dieux.

Toutes les grosses questions que soulève la littérature particulière de la Grèce s'éclairent considérablement, si elles ne se résolvent pas absolument, par les parties parallèles de la littérature brâhmanique : — question des mètres et du style lyriques étroitement liée à celle du texte et du sens des Védas ; — question d'Hésiode dont la *Théogonie* offre tant de points de ressemblance avec les parties cosmogoniques des *Brâhmanas;* — question d'Homère et des poèmes homériques inséparable de celle des Vyâsa de Valmiki et du *Râmâyana ;* — question de l'origine du théâtre,

dont l'évolution parallèle chez les deux peuples suppose des prodromes communs, etc.

*
* *

Mais plus encore que pour les questions de détail, l'ensemble de la marche des idées, surtout dans le domaine religieux, tire d'inappréciables éclaircissements de la mise en rapport des choses de la Grèce avec celles de l'Inde. Chez celle-là, tout en pareille matière est tronqué et fruste, mais la suite historique peut s'en rétablir dans la plupart des cas à l'aide de l'admirable série de documents que les écoles brâhamaniques nous ont conservés et qui s'échelonnent, sans solution grave de continuité, à partir du *Rig-Véda* et des *Brâhmanas* jusqu'aux *Lois de Manou*, par l'intermédiaire des *Sûtras* liturgiques et des commentaires qui les accompagnent. Je ne prétends pas qu'en ce domaine on puisse sans cesse conclure de l'Inde à la Grèce, mais les parties développées parallèlement chez les deux nations sont assez nombreuses et ressemblantes pour qu'elles se servent l'une l'autre d'interprétation constante.

*
* *

Je ne dirai rien de la mythologie proprement dite, parce qu'il y aurait trop à en dire et qu'un volume n'y suffirait pas. A cet égard, les rapports portent sur presque tous les détails, si l'on admet une bonne fois pour toutes que l'origine en est commune pour les deux groupes ethniques, et que tout le développement

s'en est effectué par le moyen des métaphores devenues les lieux communs des chants sacrés ou des hymnes du sacrifice et des personnifications auxquelles ont donné lieu les dénominations imagées des éléments primitifs du culte. Mais je ne saurais m'abstenir d'étendre le champ des relations qui se sont prolongées entre les idées des deux peuples par le fait même de leur communauté d'origine jusqu'à la philosophie inclusivement. Les conceptions des physiologues grecs, qui touchent encore de si près parfois aux formules religieuses de certains hymnes védiques, ont surtout leur prototype ou leur pendant dans les parties spéculatives des *Brâhmanas* appelées *Upanisads*. Ce n'est pas à la pauvreté intellectuelle de l'Égypte que les premiers penseurs de la Grèce doivent l'idée des systèmes qu'ils ont inaugurés : en cultivant leur propre champ ils ont préparé la richesse et la fécondité dont témoigne l'époque qui va de Pythagore et Épicure. J'ajouterai, au risque de scandaliser tout particulièrement M. Huit, que la plupart des idées platoniciennes, dans ce qu'elles ont de commun avec celles du système Vedânta des brâhmanes, ne sont ni le résultat d'un emprunt fait à ceux-ci, ni davantage des conceptions personnelles du disciple de Socrate, mais bien plutôt les restes et la suite d'une tradition qui rappelle celle de l'Inde parce qu'elles reposaient l'une et l'autre sur des antécédents identiques. Non pas pourtant que la philosophie fût déjà organisée

en système dans la nation mère, mais parce que les formules religieuses de l'époque de communauté étaient pour ainsi dire grosses d'une postérité destinée à instituer la philosophie à côté de la religion proprement dite.

***

Mais si toutes ces relations ne sont pas chimériques, si l'enchaînement logique des faits, auprès des faits eux-mêmes, ne permet pas de les mettre en doute, si l'on n'a qu'à choisir entre des origines inexpliquées et des explications qui s'imposent à la raison et lui dictent impérieusement sa manière de voir, comment se fait-il qu'on en soit encore, dans ce qu'on peut appeler la science orthodoxe et officielle, à ne tenir aucun compte de ces nécessités logiques, et qu'on en fasse aussi complètement abstraction que s'il s'agissait de choses dont il serait légitime de nier les rapports ou tout au moins de les mettre en doute? Nous touchons ici au point très délicat du cadastre de la science ou, si l'on veut, du domaine propre que les sciences particulières se sont attribué mutuellement sur la mappemonde de la science générale.

L'Inde est l'Inde, la Grèce est la Grèce, et les frontières des deux contrées sont surveillées et défendues avec un soin jaloux par les troupes d'élite à qui cette tâche a été confiée. L'autonomie qui en résulte va jusqu'à l'interdiction du libre-échange intellectuel : du moins elle le paralyse dans une large mesure et fait que

là où tout progrès nécessiterait une entente volontaire et des efforts concertés, l'absence d'une action commune en vue de bénéfices communs a pour conséquence forcée un perpétuel *statu quo*. Le remède à ce fâcheux état de choses serait pourtant facile. Il faudrait que le *condominium* du grec et du latin s'étendît au sanscrit et que ce qu'on peut appeler la démographie de la philologie classique fût modifié en conséquence. Aussi bien, dans la situation présente, le quant à soi dont il s'agit ne répond à rien de logiquement déterminé et de définitivement établi. La philologie classique repose-t-elle avant tout sur une conception à qui les questions d'art et celles qui relèvent du sentiment personnel servent de critérium? En ce cas, la science proprement dite risque d'en être partiellement exclue. La considère-t-on, au contraire, comme l'étude d'ensemble d'une évolution ethnique dans ses différentes manifestations intellectuelles et morales? Alors pourquoi la décapiter en quelque sorte, en l'isolant de ses origines?

Ces inconséquences ne paraissent émouvoir personne; du moins les hellénistes ont bien l'air de ne pas vouloir d'action commune, et les indianistes de ne pas oser leur proposer de traité en règle. Il semble aux premiers que le titre exceptionnel du numéraire dont leur trésor est formé serait avili par un alliage avec un métal réputé inférieur, alors que les seconds, intimidés par cette attitude dédaigneuse, apportent une prudence

excessive à taire des désirs dont l'expression serait pourtant si bien justifiée. En tous cas, de part et d'autre on reste sur l'expectative, et l'on y restera aussi longtemps qu'Athènes ne voudra rien avoir affaire à Bénarès, et que Bénarès, fascinée par les splendeurs d'Athènes, restera timidement à l'écart. Et pourtant l'expérience démontre qu'un philologue classique peut facilement devenir philologue indo-européen, au sens où nous l'entendons; M. L. Havet, par exemple, l'a suffisamment fait voir, sinon par ses travaux mêmes, du moins par la culture en quelque sorte composite dont ils témoignent et sur laquelle ils s'appuient. Je pose en fait qu'une demi-douzaine de jeunes hellénistes qui suivraient ses traces, en s'appliquant pendant deux ou trois ans à l'étude du sanscrit et de la civilisation de l'Inde ancienne, suffiraient pour ouvrir à l'érudition française les voies neuves et fécondes qu'on entrevoit à l'horizon. Tendant la main aux indianistes qui, de leur côté, n'hésiteraient pas à se laisser entraîner sur le terrain grec, ils ne tarderaient pas à réaliser l'union indo-européenne sous les espèces de la philologie et de lui faire porter tous ses fruits scientifiques.

***

Une chose sûre, c'est que si la France ne se hâte pas d'en prendre l'initiative, l'Allemagne nous devancera dans une entreprise vers laquelle le cours naturel de ses travaux l'achemine fatalement. Tout l'y pousse: sa passion érudite, l'excellence de ses méthodes et

surtout l'épuisement de la mine classique considérée dans son isolement actuel. D'ailleurs, abstraction faite de la question de race, le vent en ce moment n'enfle-t-il pas les voiles de la littérature, c'est-à-dire de l'idéologie ethnique comparée? N'en est-on pas partout à étudier l'homme dans les moments éminents, les groupements généraux et le développement historique de sa pensée? Est-il une investigation plus intéressante et plus actuelle que celle de la voie par laquelle elle s'est engagée dans la mythologie pour aboutir à la science? Cette traversée au long cours et qui s'achève à peine, sollicite la curiosité archéologique et philologique non seulement par son attrait propre et les révélations qu'elle nous promet, mais aussi parce que, changeant le point de vue sous lequel l'antiquité classique a été envisagée jusqu'ici, elle en renouvellera et en revivifiera l'étude appliquée à toutes les formes que la civilisation d'origine mythique y a revêtues.

*
* *

Comme conclusion, j'indiquerai très sommairement, et sans m'astreindre à un ordre définitif, les principales questions dont l'examen doit figurer, ce me semble, à l'ordre du jour des travaux de la *philologie indo-hellénique*, laquelle n'est qu'une branche de l'*archéologie indo-européenne* considérée comme la préface de l'histoire de la civilisation de notre race :

I. — Le sacrifice indo-européen et les premières formes de la religion de la race.

II. — Les hymnes du sacrifice dans les Védas, les écrits avestiques et dans les restes qu'en ont conservés la littérature et les monuments figurés de la Grèce et de Rome.

III. Origine des mythes indo-européens dans leurs rapports avec la phraséologie des chants sacrés.

IV. — Mythes proethniques ou de l'époque d'unité. Mythes ethniques propres à l'Inde et à la Grèce.

V. — Développement de la mythologie ethnique sous forme de système ou de religion.

VI. — Développements moraux de la religion mythique.

VII. — Cosmogonie et théogonie mythiques. — Les Upanishads de l'Inde. — Hésiode.

VIII. — Les légendes divines dans les hymnes homériques.

IX. — Combinaisons légendaires : la littérature épique dans l'Inde et la Grèce.

X. — Infiltration dans les traditions populaires des mythes d'origine sacerdotale et liturgique. — L'*Atharva-Véda* et les superstitions qui s'y rattachent. Littérature des contes et du roman indo-européens.

XI. — La liturgie et ses transformations dont les *Brâhmanas* montrent les causes.

XII. — La philosophie initiale de l'Inde et de la Grèce dans ses rapports avec les formules des hymnes sacrés.

XIII. — Transition grecque des physiologues aux moralistes et aux philosophes observateurs.

XIV. — La doctrine brâhmanique Védânta. — La théorie de la métempsycose et de la délivrance dans l'Inde et la Grèce.

XV. — La synthèse des conceptions brâhmaniques d'après les *Lois de Manou*.

XVI. — Solidarité primitive de l'organisation sacerdotale et de l'organisation politique dans l'Inde et la Grèce. — Théories de Fustel de Coulanges.

XVII. — Le culte des ancêtres chez les Indo-Européens.

XVIII. — Les augures, la divination, la magie.

XIX. — L'ascétisme brâhmanique et pythagoricien.

XX. — Déviation littéraire de la littérature mythique : le lyrisme et le théâtre dans l'Inde et la Grèce.

XXI. — Les conditions de la science, — la méthode scientifique, — Aristote l'a pressentie, mais l'absence de formules nettes en a laissé périr le germe aux mains de ses successeurs. Stoïciens et épicuriens ; rêveries d'origine mythique du néoplatonisme.

XXII. — Récapitulation : — Coup d'œil d'ensemble sur la mythologie indo-européenne dans ses développements religieux, philosophiques, littéraires, artistiques et sociaux.

XXIII. — Conclusion : — Antinomie de la civilisation

mythique dans notre race et de la civilisation scientifique. La substitution de celle-ci à celle-là est le but que poursuivent, surtout depuis Bacon et Descartes et grâce à l'application consciente et raisonnée de la méthode expérimentale, les promoteurs de la culture moderne sous toutes ses formes. — Difficultés résultant de la persistance dans la race du sentiment mythique héréditaire[1].

Cette esquisse rapide et incomplète des principaux traits du programme que nous rêvons pour la philologie de demain suffira pour en indiquer l'horizon.

Par là elle prendrait le rôle qui lui appartient essentiellement, celui d'inspiratrice et d'éducatrice, à l'aide des enseignements du passé, de la civilisation de l'avenir. En est-il de plus fécond et de plus glorieux ?

PAUL REGNAUD.

1. Pour les développements que comportent ces différents thèmes, je me permets de renvoyer à mon ouvrage intitulé : *Les premières formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce.* Paris, Leroux, éditeur. Voir aussi l'avant-propos de ma *Traduction du 9e mandala du Rig-Véda*, Paris, Maisonneuve, éditeur.

LE CULTE D'APHRODITE-ANAHITA

Chez les Arabes du Paganisme

(SUITE ET FIN)

Malgré sa bizarrerie et son incohérence apparentes, la tradition qui veut que les Arabes des temps légendaires aient conquis l'Égypte, est peut-être moins fantaisiste qu'elle ne le paraît à première vue, et l'on peut établir avec quelque certitude que cette invasion répond à un fait historique connu de toute antiquité. Il ne faut pas oublier qu'elle a été acceptée par l'un des meilleurs esprits et certainement le premier historien de l'Islam, à qui les historiens occidentaux n'auraient pas eu à enseigner la critique des sources, le célèbre Ibn-Khaldoun. Même quand cette tradition se trouverait sous la plume de chroniqueurs moins autorisés que Masoudi, Tabari, Ibn-Khaldoun, il serait aussi imprudent qu'anti-scientifique de la rejeter à priori, sans se donner la peine de l'examiner, sous prétexte qu'elle ne concorde pas avec ce que l'on sait, ou plutôt avec les notions communément *reçues* de l'histoire du monde antique: les Musulmans n'ont pas seulement écrit pour mystifier les chiens de Chrétiens, et ils ont souvent recueilli des traditions d'une importance capitale pour l'histoire de l'humanité. Après s'être beaucoup moqué de la naïveté d'Hérodote, on a fini par lui rendre une justice tardive; il se pourrait qu'un jour vienne où se produira un

revirement aussi complet en faveur des historiens musulmans.

Je ne crois pas inutile d'étudier d'un peu près cette légende et de montrer très brièvement les conclusions qu'on est en droit d'en tirer au point de vue de l'histoire religieuse des tribus arabes et du peuple d'Israël.

Pour tous les historiens du Paganisme, le monde arabe commence avec une tribu de géants redoutables, descendants d'un colosse nommé ʿAd عاد[1]; ces géants n'ont rien de commun avec les populations qui habitent aujourd'hui la grande péninsule asiatique[2], et les chroniqueurs ont parfaitement conscience que l'Arabie fut peuplée dans l'antiquité par une race disparue bien avant l'époque historique, les ʿAdites[3], Arabes *Ariba* عاربة, ou Arabes de souche pure. Les Arabes de la seconde et de la troisième race, les *Motéarriba* et les *Mostéariba*, leur sont bien postérieurs, et

1. En particulier, Masoudi, dans ses *Prairies d'or*, § 37, et *Djemharat el-ensab* d'Abou Mohammed el-Dahéri, ms. arabe 5829, fol. 31 r°.

2. On ne sait même pas s'ils appartenaient à la race sémitique ou à la race chamitique. Ibn-Khaldoun déclare dans son grand traité historique qu'il ignore si ʿAd est fils de Sem ou fils de Cham. La plupart des auteurs arabes, Masoudi, dans les *Prairies d'or* et dans le *Kitab el-tenbih*, Tabari dans sa *Chronique des peuples et des rois*, Ibn el-Athir dans le *Kamel-el-técarikh*, l'auteur des *Généalogies des Arabes* (ms. ar. 5019), et Ibn-Khaldoun lui-même, pour ne citer que les plus importants, disent qu'ʿAd est fils de ʿOus, fils d'Aram, fils de Sem, donc un Araméen; les autres en font le fils d'Amalek, fils de Cham, d'où un Chamite.

3. Quelques historiens persans disent que les Adites adoraient des idoles nommées ساقية *Sakia*, qui leur donnait la pluie, حافظة *Hafiza*, qui les préservait des mauvaises rencontres, رازقة *Razika*, qui leur donnait les choses nécessaires à la vie, et سالمة *Salima*, qui les gardait en bonne santé; tous ces noms sont des inventions de commentateurs arabes, et rien de plus.

les historiens musulmans considèrent, sans doute avec raison, qu'ils n'ont pas plus de parenté avec les Arabes primitifs qu'avec les Juifs ou les Berbers.

Ibn-Khaldoun rapporte dans sa Chronique[1] « que le premier qui régna sur les Arabes fut ʿAd, l'ancêtre des Adites; il vécut très longtemps et eut une quantité d'enfants. Certaines chroniques disent qu'il eut 4000 fils, qu'il avait épousé 1000 femmes et qu'il vécut 1200 ans[2]; el-Beïhaki affirme qu'il vécut 300 ans... » On ne possède guère plus de renseignements sur ce personnage légendaire au premier chef. Ibn-Khaldoun[3], Abou Abd-Allah Mohammed el-Shatibi, dans le *Kitab el-djoman fi-mokhtéser-akhbar ez-zéman*[4], et Masoudi, dans les *Prairies d'or*, donnent plus de détails, quoique d'une façon assez confuse sur les descendants de ce géant. Il eut pour successeurs, suivant Ibn-Khaldoun, ses trois fils dans l'ordre suivant : Shedid شديد, Sheddâd شداد[5] et Arem ارم[1]; Masoudi[6] rapporte que ces trois princes eurent pour successeur un géant nommé ʿAd. Sheddâd est le roi qui chevaucha à travers les royaumes de la terre, qui conquit

1. وكان ابوهم عاد فيما يقال اول من ملك من العرب وطال عمره وكثر ولده وفى التواريخ انه ولد اربع الف ذكر من صلبه وتزوج الف امراة و عاش الف سنه و مايتين سنة, ms. ar. 1525, fol. 10 v°.

2. En particulier, Masoudi, dans les *Prairies d'or*, t. III, p. 80.

3. Ms. arabe 1525, fol. 10 v°.

4. Ms. arabe 1545, fol. 11 v°.

5. Dans le *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 215, Yakout dit que Sheddâd est fils d'Amalik, fils d'ʿOveidj, fils d'Amir, fils d'Aram, et bouleverse ainsi toute la descendance des Adites, sans dire à quel hisorien il emprunte ces données.

6. Dans les *Prairies d'or*, t. III, p. 81, ʿAd a pour successeur son fils aîné Shédid, qui règne 680 ans, et Shédid a pour successeur son frère Sheddâd, dont le règne est de 900 ans.

tout le monde connu et particulièrement l'Irak et l'Hindoustan[1]. Zamakhshari dit que Sheddâd est le prince qui construisit la ville mystérieuse d'Irem aux Colonnes. Au contraire, Ibn-Saïd rapporte, d'après Beïhaki, que le constructeur de la cité magique est Irem, fis de Sheddâd, fils d'ʿAd le Grand عاد الاكبر ; la vérité, suivant Ibn-Khaldoun, est qu'Irem n'a jamais existé que dans l'imagination des mythographes[2].

Masoudi est d'avis que le règne d'ʿAd, fils d'ʿAous عوص,

1. Caussin de Perceval (*Essai sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme*, t. I, p. 12) y voit le souvenir d'une invasion de la Chaldée par les Arabes. On sait qu'Eusèbe, rapportant un fragment d'Alexandre Polyhistor, parle de rois adites qui ont régné en Babylonie et dont on trouve la liste dans l'*Histoire des Huns* de de Guignes, t. I, p. 37. J'ai montré dans un mémoire paru dans la *Revue de l'Histoire des Religions* que rien n'infirme l'assertion des historiens du Préislamisme, qui prétendent qu'un Tobba yéménite envahit l'Iran et y fonda Samarkand. Le manque de place me force à remettre à une époque postérieure l'examen de la légende de l'invasion par les Adites de la Perse et de l'Inde; il y a là un fait du syncrétisme irano-arabe dont on retrouve le souvenir dans la légende de Dionysos, conquérant de l'Inde.

2. Tabari rapporte dans sa *Chronique des peuples et des rois* (trad. Zotenberg, t. I, p. 50-54), que Sheddâd, roi universel, voulut devenir l'égal de Dieu, et qu'il bâtit Irem pour répondre au Paradis. « N'as-tu point vu, dit le Koran (sourate XXXIX, §§ 5-7), comment ton Seigneur a traité les Adites qui habitaient dans Irem, la ville aux colonnes, telles qu'on n'en vit jamais de pareille sur la terre? » Le géographe Yakout el-Hamavi raconte dans le *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 215, que des gens découvrirent l'hypogée حفيرة de Sheddâd, dans le Hadramaût; c'était une sorte de maison creusée dans la montagne, elle mesurait cent coudées sur quarante. Au milieu se trouvaient deux grands trônes d'or, sur l'un desquels était étendu un homme de taille colossale; auprès de sa tête, il y avait une tablette sur laquelle était gravée une inscription en vers, dont Yakout donne le texte.

Les historiens arabes rapportent, sans qu'il soit naturellement possible de vérifier leur assertion, que les Adites croyaient à l'unité de Dieu, et que leurs idoles n'étaient pour eux que des « intermédiaires ».

fut de 300 ans et qu'il eut pour successeur l'un de ses fils nommé 'Ad; ensuite régna un nommé Djiroûn, fils de Saad, fils d''Ad; ce prince dressa le plan et jeta les fondations de la ville de Damas, et il y réunit une quantité de colonnes de marbre. C'est cette ville qu'il nomma Irem, et Masoudi nous apprend qu'à son époque l'une des portes de Damas se nommait encore Porte de Djiroûn [1]. Dans son *Khitât*[2], le célèbre Makrizi donne une légère variante de cette curieuse légende, en disant que le temple sabéen de Damas fut bâti par Djiroûn, petit-fils du géant 'Ad. Yakout[3] et Makrizi[4] connaissent également la tradition suivant laquelle la ville actuelle de Damas s'élèverait sur l'emplacement de la cité merveilleuse des Adites, mais ils en citent une autre qui veut qu'Irem ait occupé la place d'Alexandrie. L'un des plus anciens historiens de l'Égypte, Ibn-Abd el-Ahkam, se

Ibn el-Athir, dans le *Kamel* (t. I, p. 56), Masoudi, dans les *Prairies d'or* (t. III, p. 295), l'auteur des *Généalogies des Arabes* (ms. arabe 5019, fol. 32 et 33), le *Mokhtéser el-'adjaib* (ms. arabe 1471, fol. 45 v°) les nomment اهل اوثان et donnent les noms de leurs idoles sous les formes ضدّ *Dodd*, صدا *Sada*, ضرا *Dhora*, pour la première; صمودا *Samouda*, ضمرر *Dhamour*, et ضمود *Dhoumoud*, pour la seconde; هبا *Héba* ou هنا *Héna*, pour la troisième. Dans un passage des *Prairies d'or* (t. III, p. 80), Masoudi dit que les Adites adoraient la Lune.

1. وذكر المسعودى . . . وامّا جيرون بن سعد بن عاد كان من ملوكهم وانه الذى اختط مدينة دمشق ومصرها . . . وسماها ارم ومن ابواب مدينه دمشق الى هذا العهد باب جيرون; ms. arabe 1525, fol. 11 r°. Au témoignage d'Ibn Khaldoun, Ibn Asakir parlait également de ce Djiroûn dans sa grande Chronique de Damas.

2. Ms. arabe 1731, fol. 183 verso.

3. *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 212-213.

4. *Khitât*, trad. Bouriant, t. I, p. 87 et 337.

fait aussi l'écho de la légende suivant laquelle ce serait le souverain adite Sheddâd, fils d'ʿAd, qui aurait construit Alexandrie. La tradition la plus courante est que cette ville se trouvait entre le Hadramaut et Sanaa.

Les divergences que l'on remarque dans les différentes versions de la légende adite ne portent que sur la filiation des descendants d'ʿAd; c'est là un point d'une importance toute secondaire, puisque tous les historiens s'accordent pour faire de Sheddâd[1] le roi conquérant de la dynastie. Ibn-Saïd, cité par Ibn-Khaldoun, rapportait dans son Histoire d'Égypte اخبار القبط que ce fut Sheddâd, fils de Marad, fils de Hadad, qui combattit Lafz ibn-Kit لفظ بن قيط, et qui s'empara de la Basse-Égypte اسافيل مصر; il s'installa à Alexandrie, où se trouvait alors la ville qui est nommée Avar dans la Bible[2]; il périt quelque temps après dans une guerre contre les Égyptiens; ces derniers entraînèrent avec eux les Berbers et les Nègres, leurs frères de race, et chassèrent les Arabes du royaume d'Égypte. L'auteur du *Kitab el-djoumân*[3] attribue également la conquête de la Basse-Égypte à Sheddâd, et il ajoute que ce prince réduisit l'Orient et l'Occident de la terre à sa domination sans trouver personne qui put s'y opposer; il resta dans les pays du Maghreb durant 200 ans, puis il revint dans le Yémen, dans le pays des Adites et des Thémoudites. Dans

1. L'auteur du *Kitab el-djoumân* dit qu'à l'époque de Sheddâd, les Adites étaient divisés en 1000 tribus. Dans ses *Prairies d'or*, Masoudi ne parle que de 10 tribus; l'auteur de la *Généalogie des Arabes* (ms. arabe 5019, fol. 28 v°-33) en compte douze qui sont : ضد, رفد, زمر, ثمود, خلود, محرم, سور, صمود, صمد, جاهد, مناف.

2. ونزل اسكدرية وبها حينيذ مدينة مذكورة فى التورة.

3. Ms. arabe 1545, fol. 11 v°.

un passage des *Prairies d'or*[1], l'imam des historiens arabes se borne à faire de Sheddâd le premier souverain universel, le conquérant de l'Inde et le fondateur d'Irem aux Colonnes ارم ذات العماد, mais un autre passage de la même Chronique[2] suppose la conquête de l'Égypte par Sheddâd, car il dit que lorsque Alexandre le Grand voulut construire Alexandrie, il trouva les restes d'un monument ancien portant une inscription himyarite qui avait été gravée par ordre de Sheddâd; le souverain adite disait qu'il avait eu l'intention de construire une grande ville dans cet endroit, mais que la mort l'avait empêché de réaliser ses projets. D'ailleurs, dans le *Kitab el-tenbih*[3], Masoudi prend soin de nous apprendre que les Arabes du Yémen croyaient que les deux grandes pyramides de Djizèh renferment les tombeaux de Sheddâd et de Shedîd, fils du géant 'Ad.

C'est reconnaître implicitement, mais formellement, la conquête de l'Égypte par les Adites. Quoique l'on ne trouve pas, dans Tabari, d'allusion spéciale à l'occupation de la terre de Misr par les tribus proto-arabes, il est évident qu'il la considérait comme un fait certain, puisqu'il fait de Sheddâd, fils d''Ad, fils d'Amalek, le roi universel, souverain de tout l'Occident et de tout l'Orient, le suzerain du roi de Perse Zohak et du Pharaon Walid, fils de Riyan[4].

Telle est la légende *arabe* de la conquête de l'Égypte par les tribus yéménites; cette légende ou plutôt cette tradition a pour elle l'autorité des noms de Masoudi, d'Ibn-Saïd, d'Ibn-Khaldoun, c'est-à-dire des meilleurs historiens musulmans.

1. T. III, p. 81.
2. T. II, p. 421.
3. Cf. l'histoire des pyramides contenue dans le ms. arabe 2274, fol. 13 r°.
4. Trad. Zotenberg, t. I, p. 50-52.

Les Égyptiens, ou Coptes, comme les appellent les annalistes de l'Islam, ne voulaient pas entendre parler de cette légende humiliante pour eux, et ils prétendaient que les Sémites l'avaient inventée de toutes pièces, en défigurant à plaisir des lambeaux de l'histoire réelle de l'Égypte, pour faire croire qu'ils ont été les souverains du monde entier. Le *Khitât* et l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb*[1] parlant des constructions d'un roi d'Égypte qu'ils nomment Sourid سوريد, fils de Sahloûk, s'expriment de la façon suivante : « C'est lui qui a bâti les deux grandes pyramides[2] dont on attribue la construction à Sheddâd, fils d'ʿAd. Les Égyptiens nient que les Adites et les Amalécites aient jamais envahi leur pays, et ils disent qu'ils pouvaient, grâce à leur magie, se défendre contre n'importe quel agresseur. Les Sabéens sont de cette même opinion[3], qui est rapportée par Abou Maashar dans son *Kitâb el-oulouf.* »

Dans un autre passage, l'auteur de cette petite chronique fabuleuse, qui emprunte beaucoup de ses renseignements à l'un des historiens le plus souvent cités dans le *Khitât* de Makrizi[4], Ibn-Wasif-Shâh, est tout aussi catégorique : « Sheddât شدّات est celui qui bâtit les monuments اعلام de Dahshour avec les pierres qui avaient été taillées sous le

1. Ms. arabe 1471, fol. 69 v°.

2. Makrizi dit également dans le *Khitât*, ms. arabe 1731, fol. 28 r°, d'après Ibn-Wasif-Shâh, que Sourid est le roi qui a construit les pyramides et les *berba* où il a caché de grands trésors.

3. Le ms. arabe 1471, fol. 70 v°, porte الحرابيون « el-Hérabion est de la même opinion ». Je crois qu'il y a là une faute de points diacritiques et qu'il faut lire الحرانيون « les Harraniens », nom ordinaire des Sabéens, d'autant plus qu'Hérabion n'est pas autrement connu.

4. En réalité, Ibn-Wasif-Shâh est l'une des principales sources du *Khitât* de Makrizi et du *Mokhtéser el-adjaïb.*

règne de son père. Ceux qui[1] nient[2] que les Adites soient entrés en Égypte disent que cette légende provient d'une confusion entre le nom de Sheddât et celui de Sheddâd, fils d''Ad, par suite du grand nombre de fois que le nom de Sheddâd revenait dans la conversation et du peu de fois qu'on y trouvait celui de Sheddât. Aucun des rois (anciens) n'a pu entrer en Égypte, sauf Bokht en-Nasr, qui sut annuler la vertu des talismans. »

Si l'une des deux traditions est interpolée, c'est bien certainement celle que Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi et l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb* attribuent aux Coptes, c'est-à-dire aux Égyptiens, non qu'il y faille voir une copie déformée de la légende arabe, mais simplement un remaniement de la tradition égyptienne primitive rapportée par Manéthon et qui coïncide d'une façon absolue avec les termes de la légende arabe. Il y a en effet dans la légende copte, telle qu'elle nous est parvenue, des complications et des hésitations qui prouvent bien qu'elle a subi des arrangements destinés à faire disparaître des détails qui choquaient le nationalisme égyptien ; quant au fond des deux légendes, il est identique, comme le prouve suffisamment l'identité des noms propres que l'on trouve dans la version copte et dans la version arabe. De plus, en avouant lui-même que le nom de Sheddâd, fils d''Ad, c'est-à-dire du grand roi adite, était infiniment plus connu chez les auteurs de la légende copte

1. وقال الذين تنكر ان العادية دخلت مصر انما غلط الناس فى اسم شدّات فقالوا شدّاد بن عاد للكثرة ما يجرى على السنتهم شداد وقلة ما يجرى شدّات, ms arabe 1471, fol. 69 v°; Makrizi, dans le *Khitât*, s'exprime à peu près dans les mêmes termes, ms. arabe 1731, fol. 101 v°.

2. Dans le *Khitât*, Makrizi dit également que les Coptes nient de la façon la plus formelle que les Adites aient jamais envahi l'Égypte.

que celui de Sheddât, Ibn-Wasif-Shâh et l'historien qui a écrit le *Mokhtéser el-adjaïb*, ne sauraient donner une meilleure preuve de la priorité de la tradition arabe.

Le cinquième roi d'Égypte qui régna après le Déluge est nommé, dans la légende copte du *Mokhtéser el-adjaïb*[1], Adim عديم, fils de Boudâshir, fils de Koftarim, fils de Koftim, fils de Misraïm. Il n'y a pas à douter que cet Adim, qui était un géant d'une force prodigieuse, ne soit le même que 'Ad عاد, l'ancêtre des Adites. Ce nom, avec sa terminaison *-im* est refait sur le modèle du duel sémitique Misraïm מצרים, qui dans la Bible, désigne la terre d'Égypte, ou pour plus d'exactitude l'empire dualiste des deux Égyptes du Nord et du Sud, les [illegible] des textes hiéroglyphiques[2]. C'est cette même formation que l'on retrouve dans Koftim dérivé du mot Koft d'où vient notre mot de Coptes par l'intermédiaire de l'arabe *Kobt* قبط.

Adim a pour successeur son fils Sheddât شدّات, qui est évidemment le même personnage que le Sheddâd شدّاد de la légende arabe, et l'on vient de voir que l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb* avoue lui-même que beaucoup de gens confondaient les deux noms; de même Soûrîd سوريد, fils de Sahlouk, est évidemment une variante graphique de سريد Sourîd, qui se ramène sans aucune difficulté à شديد Shedîd, le *r* et *d*, et le *s* et *sh* se confondant constamment dans l'écriture arabe. La preuve de l'identité de ces deux personnages est que les Coptes attribuaient à Soûrîd la construction des deux pyramides, dans lesquelles les Arabes voyaient

1. On retrouve, à très peu de chose près, ces noms avec des légendes très analogues dans le *Khitât* de Makrizi.
2. Champollion, *Grammaire égyptienne*, p. 98.

l'œuvre de Sheddâd ou de Shedîd, fils d'ʿAd[1]. Les noms de ses successeurs, Menkaous, Ménaous, Marinos, dans la légende copte, ne répondent à aucun de ceux qui sont connus par la légende arabe, mais il n'y a là rien qui doive surprendre outre mesure. Ce qui montre bien d'ailleurs le peu d'importance de ces noms dans la légende copte, c'est qu'après Marinos, le trône passe à la branche cadette de la dynastie de Misraïm, dans la personne d'Oshmoun, fils de Koftim. Un fait, autrement important que cette divergence, est que la légende copte attribue formellement à Menkaous, fils de Sheddât-Sheddâd, la construction de la ville d'Héliopolis[2]. Or, on verra plus loin comment la ville d'Héliopolis a été confondue par les Gnostiques avec la capitale des Adites, Avaris[3]; faire de Marinos le fondateur d'Héliopolis revient donc à lui attribuer la fondation d'Avaris qui, d'après Manéthon, fut bâtie par les Adites[4], c'est-à-dire, en définitive, à en faire un souverain adite.

La légende adite se trouve mêlée d'une singulière façon à l'histoire d'Oshmoun dans le *Khitât* de Makrizi et dans le *Mokhtéser el-adjaïb;* d'après cette tradition, Oshmoun, qui

1. Ms. arabe 1471, fol. 69 v°.

2. *Khitât* de Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi, trad. par Bouriant, t. I, p. 396, et *Mokhtéser el-adjaïb.*

3. Il existait encore en Égypte, au moyen âge, deux villes nommées اورين, l'une اورين نشرت Ourin Nashrat, située dans la province occidentale, l'autre اورين tout court, dans la province de Bohaïra; peut-être y a-t-il dans ces deux localités, les deux Our, un souvenir de l'antique capitale des Pasteurs. Le duel se rencontre souvent dans les noms propres des villes égyptiennes: c'est ainsi que le nom de la ville d'Oshmounein est un duel; cela tient à ce que la légende prétend qu'Oshmoun fonda deux villes, l'une pour lui, l'autre pour les prêtres; il y avait de même, comme on le verra plus loin, deux Héliopolis.

4. Voir plus loin.

régna 800 ans, fut dépossédé dans la 600e année de son règne par les descendants d'ʿAd; les envahisseurs restèrent en Égypte pendant 90 ans; au bout de ce temps, pris de la nostalgie de leurs sables, ils gagnèrent Rahiba sur le chemin de l'Arabie-Pétrée, en chargeant Oshmoun de gouverner l'Égypte en leur nom[1]; après l'anéantissement des Adites par le vent Sarsar, Oshmoun remonta sur le trône. Ce qui montre bien combien la légende copte, loin d'être primitive, a été fortement retouchée et interpolée, c'est que l'on trouve dans le *Mokhtéser el-adjaïb*, qui se réfère à l'historien Ibrahim, fils de Wasif-Shâh, deux synchronismes pour la destruction du peuple adite : le premier est celui dont il vient d'être question, d'après lequel les descendants du géant ʿAd périrent, victimes de leur insolence, vers la fin du règne d'Oshmoun; d'après le second, cet événement se serait passé sous le règne de Koftarim, qui régna en Égypte plusieurs siècles avant Oshmoun[2]; ce dédoublement bizarre montre que la légende copte est loin d'être primitive. On trouve dans le *Khitât* de Makrizi une preuve analogue du remaniement qu'a subi la légende copte. Ne sachant trop comment intercaler les Arabes adites dans l'histoire de leur antiquité, les Égyptiens ont fini par admettre qu'Araklimoun, fils du magicien Boudashir, a légué le trône à Adim, fils de Kof-

1. Le texte qui n'est point très clair et qui est mal rédigé dans ce passage dit (ms. arabe 1471, fol. 93 v°) : وان قوم عاد انتزعوا منه الملك بعد ستماية سنة من ملكه وأقاموا تسعين سنة ثم كرهوا البلد واستوزروه فرحلوا عنه الى الراهبة... « ensuite ils se dégoûtèrent du pays, prirent lui (Oshmoun) comme vizir, et quittèrent l'Égypte et s'en allèrent à Rahiba. » Le verbe وزر, à la dixième forme, a toujours le sens de « choisir quelqu'un comme vizir ».

2. Ms. arabe 1471, fol. 82 v°.

tim[1]. Cela montre comment cette interpolation a été faite à la légère, puisque tout le monde sait qu'Adim est de beaucoup antérieur à Boudashir.

L'un des traits caractéristique de la légende adite est la fondation par l'un des rois issus d'ʿAd, de la célèbre ville d'Irem; or, on le retrouve sous plusieurs formes dans la légende copte; une première fois dans l'histoire d'Oshmoun, qui fonda une ville nommée par les Coptes, au témoignage de Makrizi dans le *Khitât* et de l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb*, la Ville des Merveilles.

Les détails rapportés par les auteurs de ces ouvrages historiques, combinés avec ceux qui sont fournis par Yakout el-Hamavi dans le *Modjem el-bouldan*[2], ne permettent pas de douter qu'il s'agit de la ville merveilleuse d'Irem, notamment celui de la visite d'Abd Allah el-Kelaba à Irem, sous le règne du khalife Moaviyya. Makrizi raconte également que le roi adite Ménaous, fils de Menkaous, bâtit dans le désert d'Occident une ville près de la ville des Magiciens, et qu'elle fut retrouvée par hasard sous le règne du khalife omeyyade Abd el-Aziz ibn Mervan[3].

L'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb*, c'est-à-dire l'*oustad* Ibrahim ibn-Wasif-Shâh qu'il copie, rapporte que Sheddât, fils d'Adim, c'est-à-dire le souverain qui est la réplique copte de l'arabe Sheddâd, fils d'ʿAd, est le constructeur du temple d'Erment, où il dressa plusieurs idoles représentant les étoiles, suivant la coutume des Sabéens. Le nom de la ville d'Erment a été introduit dans le texte par suite d'une erreur dont il est facile de deviner l'origine; Erment est autre nom de la ville qui est nommée On ou Héliopolis

1. Ms. arabe 1731, fol. 104 v°, et trad. Bouriant, p. 395.
2. T. 1, p. 214-5.
3. *Khitât*, ms. arabe 1731, fol. 24 v°.

du Sud, par opposition à la ville bien connue de On du Nord, , l'Héliopolis qui se trouve près du Jardin du Baume de la Mattarée, le عين شمس des Arabes[1]. On voit

1. La ville d'Héliopolis porte en arabe le nom de عين شمس ʿAin-Shems, ce qui, en arabe, n'a aucun sens; il faudrait avec l'article عين الشمس; ce nom propre ne signifie nullement « ville du Soleil », car si les Arabes avaient voulu rendre Ἡλίου πόλις, ils auraient traduit littéralement مدينة الشمس, il ne signifie pas davantage « source du Soleil »; ce n'est pas une traduction du nom grec de cette localité qui se trouve dans عين شمس, mais la traduction d'une moitié de son nom égyptien avec la transcription de l'autre moitié de ce même nom. La division territoriale dans laquelle était comprise la ville d'Héliopolis portait en Égypte le nom de ʿAina (Brugsch, *Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte*, t. I, p. 117). C'est la contrée qui se trouve désignée en grec sous la forme Ἡρωὼν πόλις et que l'égyptien nomme également et ʿAn. Ce district était situé d'après le géographe grec Ptolémée ἐν μεθορίοις Ἀραβίας καὶ Ἀφροδιτοπόλεως et il contenait les villes de Βαβυλών, Ἡλίου πόλις et Ἡρωὼν πόλις; c'est cette contrée que Pline, dans son *Histoire naturelle* (VI, 29, 165), nomme Aean. « A sinu aelanitico alter sinus quem Arabes *Aean* vocant, in quo Heroon oppidum est. » C'est ce nom d'ʿAina qui est rendu par l'arabe عين *aïn*; quant à شمس, il est la traduction fort exacte du nom égyptien d'Héliopolis, Annou; Ain-Shems, loin de signifier « source du Soleil » a donc le sens de « Annou (du district) d'Aïna ». C'est de même que le mot *ʿain* عين, qui se trouve dans le nom des sources de Moïse, les عيون موسى, sur la côte occidentale de la péninsule Sinaïtique, rappelle l'expression égyptienne ʿ*Aina Mafek*. Un historien arabe, cité par Makrizi dans son *Khitât*, el-Kelbi, a parfaitement conscience que dans ʿ*Ain-Shems*, *Shems* est le nom d'une ville ancienne et ne signifie pas Soleil (Trad. de Bouriant, p. 680).

que la confusion entre les deux Héliopolis, l'On du Nord et l'On du Sud, n'a rien qui doive surprendre, surtout de la part de gens qui pouvaient ignorer des détails de la géographie ancienne de l'Égypte; le texte du *Mokhtéser el-adjaïb* revient donc à attribuer à Sheddât, fils d'Adim, la construction de l'Héliopolis du Nord; or, on verra un peu plus loin, à propos d'un passage de Juba le Mauritanien, comment l'Héliopolis du Nord a été confondue avec Αὔαρις, la citadelle des Pasteurs; il faut donc comprendre le passage du *Mokhtéser el-adjaïb*, « Sheddât, fils d'Adim, est celui qui construisit Avaris », d'où il s'ensuit que le Sheddât de la légende copte est bien identique au Sheddâd de la légende arabe. Suivant une autre forme de la légende rapportée par Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi[1], Ain-Shems a été fondée non par Sheddât, mais par le Pharaon amalécite el-Valid ibn Doumaa, ou encore par son fils Riyan ibn Valid. C'est là une déformation de la tradition populaire, mais il ne faut pas oublier que les Amalécites sont venus, d'après les historiens musulmans de l'ancienne Égypte, à la suite des Arabes. Ces deux traditions ne s'excluent donc pas, en ce sens qu'elles font d'Ain-Shems, c'est-à-dire d'Avaris, une ville fondée par les Sémites envahisseurs, ce qui concorde parfaitement avec ce que nous apprend la tradition hellénique. Il est certain d'ailleurs que plusieurs historiens musulmans ont assimilé les Adites et les Amalécites : Makrizi nous cite dans son *Khitât* un passage d'un auteur ancien, Abd Allah ibn Shobrama el-Djourhoumi, qui dit : « Quand les Amalécites s'installèrent dans la terre d'Égypte, après avoir été chassés de la Mecque, ils y bâtirent les Pyramides..., ils restèrent en Égypte jusqu'au moment où Malik ibn Zaarr el-Khozaai les en expulsa[2]. » Cette confusion

1. *Khitât*, ms. arabe 1731, fol. 184 r°.
2. Ms. arabe 1731, fol. 88 r°.

n'a rien d'étrange, quand l'on pense à l'étroite parenté qui unissait les tribus amalécites et les clans adites. D'après une autre tradition, le temple d'Ain-Shems aurait été bâti par le roi pishdadien de Perse Housheng; ce n'est pas ici le lieu d'étudier son origine.

Ce qui précède suffit à montrer l'identité originelle de la légende copte et de la légende arabe qui, en définitive, se ramènent toutes les deux à la même tradition. On peut démontrer avec une égale vraisemblance que cette tradition copto-arabe, suivant laquelle l'Égypte fut envahie dans l'antiquité par des tribus yéménites, concorde parfaitement avec celles qui nous ont été conservées par Manéthon, ou plutôt qu'elle est la légende même de Manéthon et qu'elle concorde parfaitement avec le peu que l'on sait de l'histoire des rois pasteurs.

Manéthon, dont le texte ne nous a été conservé que par miracle dans Flavius Josèphe[1], rapporte que du temps d'un

1. *Contra Appionem*, I, § 14, reproduit dans Didot, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 566. Dans *Les Pasteurs en Égypte*, Amsterdam, C. G. van der Post, 1868, p. 9, Chabas a réuni presque tous les documents occidentaux qui se rapportent à cette période de l'histoire d'Égypte. Voici d'ailleurs le texte de Manéthon :

Ἐγένετο βασιλεὺς ἡμῖν Τίμαος ὄνομα· ἐπὶ τούτου... ἐκ τῶν πρὸς ἀνατολὴν μερῶν ἄνθρωποι τὸ γένος ἄσημοι, καταθαρσήσαντες ἐπὶ τὴν χώραν ἐστράτευσαν, καὶ ῥᾳδίως ἀμαχητὶ ταύτην κατὰ κράτος εἷλον. Καὶ τοὺς ἡγεμονεύσαντας ἐν αὐτῇ χειρωσάμενοι τὸ λοιπὸν τάς τε πόλεις ὠμῶς ἐνέπρησαν καὶ τὰ ἱερὰ τῶν θεῶν κατέσκαψαν..... Πέρας δὲ καὶ βασιλέα ἕνα ἐξ αὐτῶν ἐποίησαν, ᾧ ὄνομα ἦν Σάλατις... Εὑρὼν δὲ ἐν νομῷ τῷ Σαΐτῃ πόλιν ἐπικαιροτάτην, κειμένην μὲν πρὸς ἀνατολὴν τοῦ Βουβαστίτου ποταμοῦ, καλουμένην δ' ἀπὸ τῆς ἀρχαίας θεολογίας Αὔαριν..... Ἐκαλεῖτο δὲ τὸ σύμπαν αὐτῶν ἔθνος Ὑ'ΚΣΩΣ, τοῦτο δ' ἐστι βασιλεῖς ποιμένες· τὸ γὰρ Ὑ'Κ καθ' ἱερὰν γλῶσσαν βασιλέα σημαίνει, τὸ δὲ ΣΩΣ ποίμην ἐστι καὶ ποιμένες κατὰ τὴν κοινὴν διάλεκτον..... Τινὲς δὲ λέγουσιν αὐτοὺς Ἄραβας εἶναι..... Τὸν δὲ Μισφραγμουθωσέως υἱὸν Θούθμωσιν ἐπιχειρῆσαι μὲν αὐτοὺς διὰ πολιορκίας ἑλεῖν κατὰ κράτος, ὀκτὼ καὶ τεσσαράκοντα μυριάσι προσεδρεύσαντα τοῖς τείχεσιν (d'Avaris). Τοὺς δ' ἐπὶ ταῖς ὁμολογίαις πανοικεσίᾳ μετὰ τῶν κτήσεων οὐκ ἐλάττους μυριάδων ὄντας εἴκοσι καὶ τεσσάρων ἀπὸ τῆς Αἰγύπτου

pharaon qu'il nomme Τίμαος (avec les variantes Ἀμυντίμαιος, Ἀμενέμαος, Τίμαιος, Τίμιος), des hommes d'une race ignoble, venus des contrées de l'Occident et qui étaient des Arabes ou des Phéniciens d'après le Syncelle, mais en tout cas des Sémites[1], se jetèrent inopinément sur l'Égypte et s'en emparèrent presque sans combat. Après avoir soumis ou massacré tous les chefs, ils saccagèrent le pays, incendiant les villes, détruisant les temples et massacrant les populations. Au bout de quelque temps, ils donnèrent la souveraineté à un des leurs, nommé Σάλατις[2], qui fut le premier de leurs rois en Égypte et qui bâtit ou restaura la ville d'Avaris à l'orient de la branche de Bubaste. Salatis eut pour successeurs Βηών (var. Βνῶν), Ἀπαχνάς, Ἄπωφις (var. Ἄφωβις, Ἄφωφις), Ἰαννάς (var. Στάαν), puis Ἄσσης (var. Ἄσσις, Ἄρχλης). Cette dynastie de Barbares à laquelle Manéthon assigne une durée de 511 ans est celle qui est connue dans l'histoire du monde antique sous le nom de Pasteurs ou Hyksos. Reprenant l'offensive[3], un pharaon nommé Thoutmosis, fils de Misphragmuthosis, les battit, les enferma dans Avaris et les força à sortir d'Égypte[4]. Les envahisseurs prirent le seul chemin qu'il leur était possible de tenir, à moins d'aller se perdre dans les sables de Barka, et se dirigèrent vers le désert de

τὴν ἔρημον εἰς Συρίαν ὁδοιπορῆσαι. Φοβουμένους δὲ τὴν Ἀσσυρίων δυναστείαν, ἐν τῇ νῦν Ἰουδαίᾳ καλουμένῃ πόλιν οἰκοδομησαμένους τοσαύταις μυριάσιν ἀνθρώπων ἀρκέσουσαν, Ἱεροσόλυμα ταύτην ὀνομάσαι.

1. *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 568 : Ἦσαν δὲ Φοίνικες ξένοι βασιλεῖς ϛ', οἳ καὶ Μέμφιν εἷλον, οἳ καὶ ἐν τῷ Σεθροΐτῃ νομῷ πόλιν ἔκτισαν.., Ὧν πρῶτος Σαΐτης ἐβασίλευσεν ἔτη ιθ', ἀφ' οὗ καὶ ὁ Σαΐτης νομός.

2. Africanus et le Syncelle le nomment Σαΐτης, Eusèbe Silites; on trouve également la variante Σάλτις.

3. Chabas place le règne d'Ahmès Ier. qui expulsa les Pasteurs, au XVIIe siècle avant l'ère chrétienne; c'est en l'an 4 de son règne que cet événement se produisit.

4. On trouve la variante Ἀλισφραγμουθωσέως υἱὸν Θούμμωσιν...

Syrie. Par suite de la crainte que leur inspirait la monarchie assyrienne, alors toute-puissante en Asie, les fugitifs s'arrêtèrent dans le pays qui depuis reçut le nom de Judée, et où ils fondèrent la ville de Jérusalem.

On voit que la tradition qui est rapportée par Manéthon et qui nous a été conservée par Flavius Josèphe concorde parfaitement avec la tradition copto-arabe; dans les deux légendes, ce sont des Sémites venant de l'Ouest et plus spécialement des Arabes qui envahissent et saccagent l'Égypte; leur chef, sur le nom duquel je vais revenir, fonde la ville d'Avaris, et après cinq ou six siècles de tyrannie et de violences, sa dynastie est détruite et ses défenseurs sont forcés de sortir de la vallée du Nil.

Il n'y a que le nom du fondateur d'Avaris qui diffère, mais cette divergence est plus apparente que réelle. La forme Σάλατις, ΣΑΛΑΤ(ΙΣ), qui se trouve dans le texte de Josèphe, se ramène sans aucune difficulté paléographique à ΣΑΔΑΤ(ΙΣ) ou si l'on veut, à ΣΑΔΔΑΤ(ΙΣ), et l'on voit que ce nom est absolument identique au nom arabe du grand conquérant de la légende adite, Shaddâd, fils d''Ad.

Diodore de Sicile a également conservé, mais d'une façon assez vague, le souvenir de la conquête de l'Égypte par les Arabes; il dit, en effet, dans son *Histoire* (liv. I, § 57), que le pharaon Sésostris dut élever, pour se garantir des incursions des Arabes et des Syriens, évidemment des Pasteurs, qui cherchaient à reconquérir l'Égypte, une ligne de fortifications, depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, sur une longueur de 1500 stades à travers le désert[1].

Un auteur presque inconnu, dont il ne reste qu'un très court fragment conservé par Pline l'Ancien, Juba le Mauritanien, a gardé de l'invasion de l'Égypte par les Adites un souvenir

1. Ἐτείχισε δὲ καὶ τὴν πρὸς ἀνατολὰς νεύουσαν πλευρὰν τῆς Αἰγύπτου πρὸς τὰς ἀπὸ τῆς Συρίας καὶ τῆς Ἀραβίας ἐμβολὰς ἀπὸ Πηλουσίου μέχρι

plus précis encore que celui de Manéthon. On lit, en effet, dans l'*Histoire naturelle* de Pline (VI, 37, p. 386[1]) : « Quin et accolas Nili a Syene non Æthiopum populos, sed Arabum esse dicit usque Meroen. Solis quoque oppidum, quod non procul Memphi in Ægypti situ diximus, Arabas conditores habere. »

On a vu plus haut que la ville des Pasteurs, celle qui fut fondée par Σάλατις aux premiers jours de la dynastie, et dans laquelle se concentra leur résistance, est nommée par les Grecs Αὔαρις, le radical étant Αυαρ-, par les Arabes *Aur* اور ; elle est en hébreu אור et en égyptien [illegible] Havar(it). Quoique le site de cette localité ne soit peut-être pas déterminé d'une façon absolue, il n'y a guère à douter qu'elle est différente de la ville bien connue d'Héliopolis (Solis oppidum), dont parle Juba le Mauritanien; cette dernière porte en égyptien le nom de [illegible] Annu, que les Juifs ont transcrit sous la forme און On, et de [illegible] Aa-ra et [illegible] Pa-ra, « maison du Soleil[2] ».

Ἡλιουπόλεως διὰ τῆς ἐρήμου τὸ μῆκος ἐπὶ σταδίους χιλίους καὶ πεντακοσίους. On retrouve le souvenir de cette construction gigantesque qui rappelle la grande muraille de la Chine dans le *Khitât* de Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi; cet auteur nous apprend en effet qu'après que le Pharaon de Moïse eut péri dans les flots de la mer Rouge, la reine Dalouka qui lui succéda fit élever dans les mêmes contrées que celles dont parle Diodore, un rempart défendu par un fossé. On en retrouvait à l'époque musulmane des ruines dans le Saïd, ce qui est bien la direction du mur de Diodore. Comme la reine Dalouka était fort âgée quand elle fit commencer ce travail, on lui donna le nom de « mur de la vieille ». *Khitât*, ms. arabe 1731, fol. 28 r°.

1. Didot, *Fragmenta historicorum*, t. III, p. 477.

2. Annou et Pa-ra ne sont pas d'après Brugsch, le nom de la même localité; Ramsès II dit en effet qu'il fit exécuter des travaux dans Pa-ra, qui est au nord d'Annou ; cette ville de Pa-ra se trouve sur l'emplacement de Tell el-Yahoudiyyèh (*Dictionnaire géographique*, p. 1238).

Cela n'infirme en rien l'exactitude et la valeur de l'assertion émise par Juba le Mauritanien, et il est facile de montrer comment s'est produite la confusion entre Avaris et Héliopolis. Le mot Annou, nom d'Héliopolis en égyptien, *On* en copte et en hébreu signifiait « soleil », et Aur, nom de la ville que les Grecs nomment Αὔαρις, et les Arabes اور, signifie en sémitique « lumière, éclat ». C'est le sens courant du mot hébreu אור, et اور se trouve encore en arabe avec cette même signification. Les deux noms égyptiens d'Héliopolis, On, et d'Avaris, Aur, avaient, comme on le voit, des sens assez voisins pour qu'un homme, même assez au courant de l'histoire d'Égypte, fût exposé à les confondre; au lieu de lire: « On (Solis oppidum)..... Arabas conditores habere, » il faut évidemment restituer dans le texte de Juba le Mauritanien : « Aur (Avaris)..... Arabas conditores habere, » ce qui confirme d'une façon inattendue le récit des historiens arabes, dont le plus ancien Ibn-Wasif-Shâh est la source du *Mokhtéser el-adjaïb* et du *Khitât* de Makrizi.

Je crois peu utile d'insister plus longuement sur les faits que l'on peut tirer des renseignements qui nous sont fournis par Manéthon, Diodore de Sicile, Juba le Mauritanien, et Ibn-Wasif-Shâh au point de vue de l'histoire biblique; la seule chose importante au point de vue arabe, c'est que ces quelques passages des historiens grecs, combinés avec ce que racontent les chroniqueurs musulmans, permettent de conclure qu'Israélites et *Arabes* vécurent côte à côte pendant des siècles en Égypte, avant d'en être définitivement expulsés par le Pharaon que Manéthon nomme Thoutmosis, fils de Misphragmouthosis.

Si les Coptes qui, comme le racontent Makrizi dans le *Khitât* et Ibn-Wasif-Shâh, niaient l'invasion de l'Égypte par les Adites, avaient connu la tradition conservée par

Manéthon, ils n'auraient pas manqué évidemment d'alléguer qu'Arabes et Grecs s'étaient entendus pour avancer une absurdité, ou tout au moins que les auteurs musulmans ont copié la légende grecque, de telle sorte que ces deux sources ne seraient pas indépendantes et par suite perdraient l'une et l'autre toute leur valeur.

On sait d'une façon certaine que de très bonne heure les Musulmans se sont mis à l'école de la science grecque, et que les premiers khalifes de la dynastie abbasside encouragèrent beaucoup leurs sujets à traduire en arabe les livres grecs; mais les Musulmans n'ont prêté d'attention qu'à un certain nombre, très restreint d'ailleurs, d'ouvrages de philosophie et de sciences; ils n'ont jamais connu les grands historiens de l'Hellénisme, et encore bien moins les œuvres qui, aux yeux des Grecs, devaient avoir une importance toute secondaire, comme celles de Manéthon, dont il ne reste aujourd'hui que quelques fragments. C'est là un fait d'une évidence indiscutable.

Que le nom d'Hyksos soit d'origine égyptienne et qu'il ait été porté par les dynastes pasteurs quand ils se furent emparés du Delta, ou qu'il soit la transcription d'un mot sémitique, ce qui est moins probable, il est presque certain qu'il ne fut pas employé par les Égyptiens vaincus pour désigner les envahisseurs. Les textes égyptiens qui mentionnent les Pasteurs d'Avaris sont extrêmement rares, et le plus curieux est celui du papyrus Sallier I [1], qui a été cité par Chabas dans son mémoire sur les Hyksos. Dans ce document, qui est contemporain de l'époque à laquelle les Égyptiens étaient sur le point de secouer le joug qui avait si longtemps pesé sur eux, les Pasteurs sont nommés

1. *Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen*, Afdeeling Letterkunde, Vier de deel, Amsterdam, p. 25.

Âât, que Chabas traduit « les fléaux ». Le nom de « fléaux » ou de « peste » ne pouvait mieux s'appliquer qu'à ces hordes qui avaient saccagé l'Égypte et à peu près anéanti la civilisation de l'Ancien-Empire. C'est dans le même sens que les textes égyptiens les désignent sous le nom de « Set[1] », maître d'Avaris, . Mais ce terme est si vague pour désigner un peuple bien déterminé qu'on est en droit de se demander si son sens n'est pas un élément secondaire, et s'il ne cache pas la transcription d'une appellation ethnique, d'autant plus que les Égyptiens avaient l'habitude toute naturelle de transcrire les noms des peuples avec lesquels ils se trouvaient en rapport.

Le nom d'Âât, donné dans le papyrus Sallier I aux Pasteurs d'Avaris, rappelle singulièrement le nom d'ʿAd, père ou ancêtre de Sheddâd[2], conquérant de l'Égypte. Ces événements se sont passés à des époques bien trop lointaines pour que l'on connaisse les habitudes onomastiques des tribus arabes ou proto-arabes qui parcouraient alors le Yémen, mais ce que l'on sait, c'est que les Sémites ont toujours aimé à donner à leurs tribus le nom d'un ancêtre éponyme, réel ou supposé : c'est un fait général dans l'onomastique des tribus arabes. Il y a donc bien des chances pour que Sheddâd et son peuple se soient nommés eux-mêmes les ʿAd ou les Benou-ʿAd, ce qui revient au même ; c'est pour obéir à cette coutume antique que les historiens arabes leur donnent justement ce

1. Le mot *Set*, qu'il y ait emprunt ou non, se rattache certainement à la racine sémitique *set*, *shit*, d'où dérivent l'assyrien *sidu* le sémitique et l'arabe شيطان *shettan*, dont on a fait Satan.

2. On y remarque la même alternance de *t* final égyptien correspondant à un *d* arabe qui se trouve dans Sheddat, forme copte de l'arabe Sheddad.

nom de Benou-ʿAd بنو عاد, ou celui d'Adiyyèh عاديّة[1], qui peuvent fort bien être les noms réels des tribus qui renièrent le prophète Houd.

C'est une tendance assez générale en Orient de transcrire le nom d'un ennemi par une expression à forme injurieuse. Lorsque les Chinois eurent à rendre dans leur langue le nom de *Turk*, ils le transcrivirent avec les caractères *Thou-kioueï*, qui signifie « chiens insolents », alors qu'ils eussent pu le rendre par un groupe de signes phonétiquement équivalent qui n'aurait pas eu ce sens. Les Tongouses sont devenus les *Toung-hou* « barbares occidentaux », quand une transcription un peu différente au point de vue graphique aurait épargné à ces pauvres peuplades une appellation injurieuse. C'est par le même procédé que les Hunna ou Huns ont été ainsi nommés par les Chinois, *Hian-yun* « canailles », *Hioung-nou* « mauvais esclaves », *Hiun-yo* « esclaves à vendre ».

En cherchant dans leur langue un mot à signification injurieuse qui se rapprochât phonétiquement du nom de la tribu d'ʿAd, les Égyptiens n'auraient donc fait qu'obéir à une tendance générale de l'esprit humain ; ce n'était pas, d'ailleurs, que leur langue manquât de mots se prononçant *at* ou *ad* et ayant une signification moins blessante ou quelconque, il suffit de citer les suivants : *ât* « heure », *àt* « dos » ; *àt* « tas, monceau », *aat* « arroser » ; *ata* « lit », *ati* « pension », et surtout les mots *âati* « honorer » et *àati* « demeure d'Osiris » et

1. Forme féminine de l'adjectif عادى « relatif à Ad, Adite ». L'arabe emploie couramment le féminin pour indiquer un ensemble plural, un complexe d'objets ou d'individus.

àat « jeune taureau » qui, comme le mot *Aat* présente le groupe initial , qui sert à représenter le *aïn* sémitique du mot ʿAd عاد. Ce mot « fléau, peste », dont on trouve une variante *àati*, est évidemment très proche parent des formes égyptiennes *ati* « danger », *atu* « les ennemis, la peste », *adu* « brigand », *âati* « impur, lépreux », toutes dérivées d'une racine *at*, *ad* « blesser, avoir ou donner la peste, se conduire en ennemi ».

Or, tel est justement le sens, ou plutôt l'un des sens, de la racine sémitique عدو, d'où dérive le nom de la tribu d'ʿAd عاد ; il suffira de citer les mots عدو *ʿadouo* « ennemi », عدوى *ʿadoŭ* « peste », عدوى *ʿoudva*, عدوان *ʿoudvàn* « tyrannie, fléau » ; par une coïncidence des plus curieuses, le nom même qu'Ibn-Khaldoun et les historiens musulmans donnent aux ʿAdites العادية *ʿAdiyyèh*, signifie en arabe « les ennemis ». Peut-être, mais ce n'est là qu'une hypothèse, ʿAd signifiait-il le « terrible », le « fléau (de Dieu) » : pour l'affirmer, il faudrait être sûr que la langue des Adites fut l'ancêtre de l'arabe actuel, ce que nous avons beaucoup de chances de toujours ignorer.

Quant à la parenté sémantique du mot égyptien *ʿAat* et des formes arabes dérivées de la racine عدو, c'est une question qu'il ne m'appartient pas de traiter et qui touche à l'un des points les plus importants en même temps que les plus obscurs de la linguistique, le protosémitisme de la langue des Pharaons.

On a vu plus haut que Manéthon donne à la dynastie fondée en Égypte par Σάλατις-Sheddâd, le nom de Ὑκσως qu'il interprète par « rois Pasteurs » ou plutôt par « rois des Pasteurs », ὑκ signifiant βασιλεία dans la langue hiéroglyphique et σώς ayant, dans la langue vulgaire, le sens de ποιμήν. Le premier de ces mots correspond, en effet, à l'égyptien , dont le sens de « roi » est bien connu. Il paraît vraisemblable que dans le second, σώς, il faut reconnaître le nom par lequel les Égyptiens désignaient les tribus d'Arabes nomades, de Bédouins, des déserts de Syrie, d'Arabie et de Palestine : [1], ou Shasû[2]. Quoique la signification précise de ce mot soit douteuse[3], il est probable qu'il est en rapport avec les mots , *sha* « sable » et *shouou* « sol aride, désert »; par conséquent ὑκσως semble avoir la signification de « roi des gens des sables ». Cette dénomination pourrait faire penser aux tribus qui sont venues par la contrée que les géographes arabes nomment الرمل « le sable », et qui dans leurs ouvrages désignent, sans autre épithète, la vaste plaine de sable qui s'étend à l'Orient de l'Égypte vers l'Arabie et la Palestine[4].

La traduction arabe اصحاب الرمل de la signification du

1. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 115.
2. Brugsch, *Dictionnaire géographique*.
3. En tout cas, ce mot ne semble pas être une transcription d'un mot sémitique.
4. Makrizi, *Histoire des Sultans mamlouks*, traduite par Quatremère, t. I, part. I, p. 20. Le mot *rif* ريف désigne l'Égypte inférieure, et surtout le Delta, les campagnes qui s'étendent sur les deux rives du Nil et qui constituent la partie habitable de l'Égypte; Makrizi, *ibid.*, t. II, part. II, p. 209.

mot Shasou aurait certainement été comprise en Égypte, au moyen âge, à l'époque des Ayyoubites et des Mamlouks, comme désignant les tribus d'Arabes qui parcourent cette contrée stérile ; mais il faut plutôt rapprocher cette idée de « souverain des sables », qui se trouve dans ὄκσως, d'un fait très particulier de la légende adite. Tous les historiens qui ont parlé de ces tribus du Yémen insistent sur ce point qu'elles habitaient dans une contrée nommée احقاف الرمل ou الاحقاف, الرمل « les collines de sable », qui se trouvent entre l'Oman, le Hadramaut et le Yémen[1]. Pour tous ces auteurs, les Adites sont les « gens des sables ». Peut-être y a-t-il dans ce fait autre chose qu'une coïncidence fortuite et sans portée historique, et il se pourrait que le mot *Shasou* de l'égyptien transcrit σώς par Manéthon rappelle l'origine yéménite des tribus qui anéantirent la civilisation de l'Ancien-Empire.

L'invasion des Adites en Égypte semble avoir coïncidé avec un mouvement général des peuples qui s'étendit au moins à l'Asie-Antérieure ; on sait, d'après Strabon, que l'habitat primitif des Phéniciens était sur le golfe Persique[2], et qu'ils en furent transplantés à une époque incertaine sur les rives de la Méditerranée ; il est même vraisemblable que la

1. الاحقاف بين بلاد عمان وحضرموت واليمن ; Masoudi, *Prairies d'or*, t. I, p. 77; t. III, p. 271; Ibn el-Athir, *Kâmil fi-'l-târîkh*, t. I, p. 56-60; *Mokhtéser el-adjaïb*, ms. arabe 1471, fol. 45 r°; Yâkoût el-Hamavi, *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 215; Ibn Khaldoun, *Chronique*, ms. arabe 1525, fol. 6 r°, 8 v°, 10 v°; les *Généalogies des Arabes*, ms. arabe 5019, fol. 27 r°.

2. Ὅμοιοι δ' εἰσὶ τούτοις καὶ οἱ Σιδονίους ἐν τῇ κατὰ Πέρσας θαλάττῃ διηγούμενοι ἢ ἄλλοθί που τοῦ ὠκεανοῦ, καὶ τὴν τοῦ Μενελάου πλάνην ἐξωκεανίξοντες. Strabon, *Géographie*, liv. I, cap. II, *Prolegomena*, éd. Didot, p. 35.

colonisation de la Béotie par le Phénicien Kadmos n'est qu'un épisode de cette commotion ethnique, et qu'elle fut provoquée par le même mouvement de peuples qui lança jusqu'en Europe les tribus les plus avancées, laissant sur la côte d'Asie celles qui les suivaient. On ne saura sans doute jamais ce qui poussa les nomades du Hadramaut à envahir l'Égypte : les populations qui vivent dans la péninsule Arabique ont toujours été, comme nous l'apprend Hérodote, rebelles à la domination étrangère. Il se pourrait que les Pharaons, qui depuis Snévrou s'étaient installés dans la péninsule Sinaïtique, voulurent mettre la main sur toute l'Arabie, et qu'ils provoquèrent ainsi, de la part de ces tribus indomptables, une terrible réaction contre leur politique mégalomane ; il ne serait pas non plus impossible que les Adites furent poussés par un Prophète à la conquête de Misraïm ; l'histoire du prophète Houd, qui fit périr les Adites sous le souffle du Sarsar, est-elle exactement rapportée par les historiens de l'époque antéislamique, et ne cache-t-elle pas un événement aujourd'hui complètement défiguré par la légende musulmane ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'invasion adite rappelle singulièrement ce qui se passa au commencement du VIIe siècle de notre ère : les Adites ne devaient pas être beaucoup plus nombreux que la poignée d'Arabes que Mahomet lança à la conquête de l'Égypte et du Maghreb, car jamais l'Arabie n'a été une *officina gentium;* ils poussèrent devant eux, comme les bandes musulmanes, tout ce qu'ils trouvèrent en Syrie et sur le chemin du pays des Pyramides ; sans doute les Adites furent moins heureux que les Musulmans, mais le procédé était le même, et s'il eût réussi, la face du monde antique était bouleversée.

Non seulement l'invasion adite ouvrit l'Égypte aux tribus sémitiques que les envahisseurs avaient trouvées sur leur

route et qu'ils avaient fait marcher avec eux, mais quand ils furent installés dans le Delta, les populations du nord de la Syrie en profitèrent pour venir chercher fortune auprès de peuplades de même race qu'elles. Ce fut à cette époque que les Israélites entrèrent en Égypte, d'où ils devaient être chassés avec les Pasteurs. C'est donc avec la plus grande vraisemblance que le Syncelle rapporte que Joseph entra en Égypte sous le règne d'Apophis[1], le troisième successeur de l'Arabe Σάλατις. Masoudi rapporte dans les *Prairies d'or* qu'Amalec, fils de Sem, fils de Noé, s'installa avec ses enfants aux environs de la Mecque, dans la région qui avoisine la mer, et qu'ensuite ses descendants envahirent l'Égypte[2]; Makrizi raconte le même fait dans le *Khitàt*. Tous les historiens musulmans parlent des dynasties amalécites d'Égypte, et ce fait est trop connu pour que je croie utile d'y insister; je me bornerai à citer un fait qui est extrêmement important: l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb* rapporte une tradition suivant laquelle l'invasion de l'Égypte commença sous le règne de l'Égyptienne Houria, et que le commandant de l'armée chananéenne se nommait Djîroûn جيرون; or, c'est justement

1. Τοῦτον λέγουσί τινες πρῶτον κληθῆναι Φαραώ, καὶ τῷ τετάρτῳ ἔτει τῆς βασιλειάς αὐτοῦ τὸν Ἰωσὴφ ἐλθεῖν εἰς Αἴγυπτον δοῦλον (Didot, *Fragmenta histor.*, t. II, p. 608).

2. Ibn Saïd dit qu'il a lu dans des chroniques conservées dans la bibliothèque du khalife abbasside de Bagdad que les Amalécites du Hedjaz envahirent l'Égypte :

وقال ابن سعيد فيما نقله عن كتب التواريخ التى اطلع عليها فى خزانة الكتب بدار الخلافة من بغداد قال كانت مواطن العمالق تهامة من ارض الحجاز نزلوا ايّام خروجهم من العراق امام الناردة من بنى حام ولم يزلوا هناك الى ارجا اسماعيل..... ms. arabe 1525, fol. 14 r°.

le nom qu'Ibn-Khaldoun et Makrizi donnent à l'un des petits-fils du géant ʿAd, auquel ils attribuent la fondation de la ville de Damas; on voit comment les Coptes, qui traitaient de légende l'invasion de l'Égypte par les Sémites, ont dédoublé, et avec quelle maladresse, toutes les traditions qui se rapportaient à cette époque.

Malgré son importance au point de vue de l'histoire générale, le fait que les Pasteurs étaient des Arabes yéménites est encore plus intéressant au point de vue spécial de l'histoire religieuse du monde antique. On a vu que les envahisseurs arabes avaient poussé devant eux toutes les races syriennes, et qu'ils avaient vécu de longs siècles en Égypte côte à côte avec elles. Il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve à la fois dans le monde d'Ismaël et dans celui d'Israël, chez les Arabes et chez les Juifs, des aspects dédoublés d'une même tradition; on admet sans conteste que les légendes d'Abraham, d'Ismaël, de Moïse, de Lokman-Balaam sont des emprunts tardifs de l'Ismaïlisme au Judaïsme; il est certain qu'une partie de ces légendes ont pu être apprises directement de la bouche des Juifs et des Chrétiens qui habitaient l'Arabie, par les Arabes qui précédèrent Mahomet, et que le Prophète a pu également en recevoir quelques éléments du moine Bohaïra; mais le fonds de la légende n'est pas le résultat d'un emprunt: les prophètes ismaélites sont évidemment les mêmes que les patriarches bibliques, mais il est bien clair, pour qui sait lire entre les lignes, que la légende ismaélite et la légende israélite sont les aspects, également déformés, d'une tradition qui se forma à l'époque où Cananéens et Arabes vécurent en Égypte, d'abord en maîtres, puis comme esclaves, rapprochés et fondus les uns avec les autres par des calamités communes, jusqu'au jour où les fils de Cham les jetèrent à la porte de la vallée du Nil.

Je n'insisterai pas plus longtemps sur ce fait que je me borne à indiquer ici, n'ayant pas pour l'instant le loisir d'étudier les légendes bibliques, en les comparant avec les légendes qui leur correspondent dans l'Ismaïlisme.

E. Blochet.

LA LAGHUKÂUMUDÎ

ET LE RIG-VÊDA

La *Laghukâumudî* fut composée par Varadarâja « pour servir d'introduction, dit-il, à l'œuvre de Pâṇini » *pâṇiniya-pravêçâya*

Cet abrégé de grammaire sanscrite mentionne quatre fois le Vêda. Nous nous proposons de contrôler et d'éclaircir par des exemples empruntés au Rig-Vêda les remarques qui sont contenues dans les quatre passages en question.

I

Sur le *sandhi* du mot **gô**.

Le sûtra 57 est ainsi conçu :

lokê vêdê câiñantasya gôr ati vâ prakṛtibhâvaḥ padântê | gôagram |

« Dans le langage ordinaire et dans le Vêda, la forme originelle du mot **gô**, qui se termine par l'une des diphtongues **ê** et **ô**, peut être à volonté maintenue devant **a**, pourvu que la diphtongue **ô** soit finale dans ce mot. »

Ainsi la réunion des deux mots *gô* et *agram* donnera *gôagram*.

De cette première règle il convient de rapprocher les sûtras 56 et 60.

Au sûtra 56 il est dit en effet :

padântâd êñô'ti parê pûrvarûpam êkâdêçaḥ syât |

« Après les dipthongues **ê** ou **ô** (premier son) finales dans un mot, si **a** (deuxième son) vient à suivre, le premier des deux sons doit être leur unique substitut. »

En d'autres termes, **a** s'élidera après **ê** qui subsistera seul, et de même après **ô**.

Donc *gô + agram* deviendra *gô'gram*.

Enfin au sûtra 60 on lit :

padânta ênantasya gôr avaṅ vâ'ci | gô'gram | gavâgram |

« Quand une voyelle ou une diphtongue vient à suivre, **ava** peut être à volonté substitué à la lettre **ô** du mot **gô**, si la diphtongue **ô** est finale dans ce mot. »

Ainsi *gô + agram = gava + agram = gavâgram.*

En résumé, d'après ces trois sûtras, il y a trois combinaisons possibles des mots *gô* et *agram*, à savoir :

1° *gôagram;*
2° *gô'gram;*
3° *gavâgram.*

Ces trois combinaisons pourraient se rencontrer dans le Rig-Vêda. Mais, en fait, on ne trouve que la première, *gôagram*, celle qui répond précisément à la règle 57, spécialement consacrée au Vêda :

gôagrayâ I, 53, 5, et IX, 71, 8.
gôagrâm II, 1, 16.
gôagrâs I, 90, 5; I, 169, 8, et VI, 39, 1.
gôagrân I, 92, 7.

De même, dans le seul passage du Rig-Vêda où l'on rencontre *gô + ajana*, VII, 33, 6, on lit *gôajana* (*gôajanâsas*), e non *gô'jana* ou *gavâjana*.

Pareillement, *gô + arṇas* se présente toujours sous la forme *gôarṇas*, et jamais sous celles de *gô'rṇas* ou de *gavârṇas* :

I, 112, 18 *gôarṇasas;*
II, 34, 12 *gôarṇasâ;*

X, 38, 2 *góarṇasam;*
X, 76, 3 *góarṇasi.*

De même encore, *gò + ṛjîka* pourrait devenir, d'après le sûtra 60, *gavarjika;* mais on lit toujours *gòṛjika :*

gôṛjîkâ III, 58, 4.
góṛjîkam VI, 23, 7, et VII, 21, 1.

Enfin *gò + òpaça* donne *gòòpaça*, et non *gavàupaça*, dans le seul passage où l'on rencontre cette combinaison.

VI, 53, 9 *góòpaçà.*

II

Sur le Vocatif singulier des thèmes en **u** suivi de la particule **iti.**

Sûtra 70:

saṃbuddhinimittaka ôkârò vâ pragṛhyò 'vàidika itàu parè | viṣṇô iti |

« Le son **ô** du voc. sing. peut à volonté ne pas être modifié, mais non dans le Vêda, quand la particule **iti** vient à le suivre; ex. *viṣṇò iti.* »

Ce sûtra est une exception à la règle générale 29, qui est formulée de la façon suivante :

ècaḥ kramàd ay av ây âv êtè syur aci |

« Quand une voyelle ou une diphtongue suit les diphtongues **ê**, **ô**, **âi** et **âu**, celles-ci se transforment respectivement en **ay**, **av**, **ây** et **âv**. »

D'après cette règle, *viṣṇò iti* doit donc devenir *viṣṇav iti.*

Enfin au sûtra 38 il est dit :

avarṇapûrvayôḥ padàntayòr yavayòr và lòpò'çi parè |

« Les lettres **y** et **v**, si elles sont précédées du son **a** et si elles se trouvent à la fin d'un mot, peuvent à volonté être

élidées, quand une voyelle, une diphtongue, etc., vient à suivre. »

Ainsi la forme *viṣṇav iti*, autorisée par la régle précédente deviendra, d'après ce dernier sûtra, *viṣṇa iti*.

En somme, le voc. sing. des thèmes en **u**, suivi de **iti**, peut se présenter sous les trois formes suivantes :

1° °*av iti* ;
2° °*a iti;*
3° °*ô iti.*

Mais de ces trois formes, les deux premières seules sont possibles dans le Vêda; la troisième, d'après le sûtra 70, ne saurait s'y rencontrer.

A la vérité, le Rig-Vêda ne permet pas le contrôle de cette assertion; car, à notre connaissance au moins, il n'existe dans ce recueil aucun passage où le voc. sing. d'un thème en **u** soit suivi de la particule **iti**.

III

Sur le conjonctif.

Au sûtra 404 de son traité, Varadarâja commence par énumérer les différents temps et modes du verbe : *laṭ, liṭ, luṭ*, etc.

Il ajoute ensuite :

èṣu pañcamô lakâraç chandômâtragôcaraḥ |

« Le cinquième de ces [temps et modes] ne se trouve que dans le Vêda. »

Ce cinquième mode en question est le conjonctif, désigné par le sigle *lêṭ*.

Ce sûtra n'a pas à nous retenir. On sait, en effet, que le conjonctif est un mode spécial à la langue védique et qu'il a

disparu dans le sanscrit classique, sauf les premières personnes qui sont devenues celles de l'impératif.

IV

Sur les verbes intensifs.

Sûtra 766 :

yaṅluganlât parasya halâdêḥ pitaḥ sârvadhâtukasyêd vâ syât |

bhûsurôr iti niṣêdhô yaṅluki bhâṣâyâṃ na |

bôbhûtu têtiktê iti chandasi nipâtanât | *bôbhavîti* | *bôbhôti* |

« Un **î** peut, à volonté, précéder un affixe sârvadhâtuka ayant **p** pour lettre indicative et commençant par une consonne, lorsque cet affixe s'ajoute à un verbe après élision du suffixe **ya**.

» Si le suffixe **ya** est élidé, l'interdiction qui s'applique aux racines *bhû* et *sû* ne doit pas s'étendre à la langue ordinaire. Car les formes *bôbhûtu* et *têtiktê* sont des irrégularités védiques. »

Pour bien saisir le sens de cette règle, demandons-nous d'abord ce que l'on entend par « affixe sârvadhâtuka ayant **p** pour lettre indicative et commençant par une consonne ». On désigne ainsi les terminaisons actives des trois personnes du sing. du présent et de la troisième du sing. de l'impératif, autrement dit les terminaisons personnelles qui s'ajoutent aux formes verbales fortes.

Quelle est maintenant la fonction du suffixe **ya** ?

Ce suffixe, comme il est dit au sûtra 758, exprime la répétition et l'intensité d'un acte :

pâunaḥpunyê bhṛçârthê ca dyôtyê dhâtôr êkâcô halâdêr yaṅ |

« S'agit-il d'indiquer la répétition d'un acte ou son inten-

sité, on ajoute le suffixe **ya** à une racine monosyllabique commençant par une consonne. »

Ce suffixe **ya** suppose d'ailleurs le redoublement à l'état fort de la racine, et il prend les terminaisons personnelles du moyen.

Ainsi, la forme intensive de la racine *pac* avec le suffixe **ya** sera :

pâ-pac-ya-tê

Mais un verbe intensif peut ne pas contenir le suffixe **ya**. Les terminaisons personnelles s'ajoutent alors directement à la racine redoublée..

Considérons, par exemple, la racine *bhû*. Quel sera le thème intensif de cette racine aux formes fortes, les seules dont nous ayons à nous occuper ici ?

Nous appliquerons en premier lieu le sûtra 420, ainsi conçu :

sârvadhâtukârdhadhâtukayôḥ | anayôḥ parayôr igantâṅgasya guṇaḥ |

« Devant un affixe *sârvadhâtuka* et un affixe *ârdhadhâtuka*, il doit y avoir *guṇa* de toute base susceptible d'inflexion se terminant par une des voyelles **i**, **u**, **ṛ** et **ḷ**. »

Il est vrai que le sûtra 474 formule une exception à cette règle, au moins en ce qui concerne les racines *bhû* et *sû* :

bhû sû êtayôḥ sârvadhâtukê tiṅi guṇô na |

« Si un affixe sârvadhâtuka, en tant que terminaison personnelle, suit les racines *bhû* et *sû*, il n'y a pas guṇa de ces racines. »

Mais cette interdiction ne doit pas s'étendre au cas qui nous occupe. Conformément au sûtra 420, nous aurons donc guṇa de la racine *bhû*, dont le thème intensif sera :

bô-bhô

Il nous reste maintenant à ajouter à ce thème les termi-

naisons personnelles des formes fortes. Or, nous pouvons le faire en intercalant ou non un î. Nous obtiendrons ainsi, par exemple, pour la troisième personne du sing. du présent, soit la forme :

bô-bhô-ti

soit la forme :

bô-bhav-î-ti

De même la troisième personne du sing. de l'impératif sera :

bô-bhô-tu ou *bô-bhav-î-tu*

En conséquence, la forme védique *bôbhûtu* est irrégulière. Mais elle ne se trouve pas dans le Rig-Vêda. Car il n'existe dans ce recueil qu'une seule forme intensive de la racine *bhû*, à savoir *bôbhavîti*, qui répond à toutes les exigences de la règle que nous étudions :

III, 53, 8 *rûpám-rûpam maghávâ bôbhavîti.*

A côté de *bôbhûtu*, l'auteur de la *Laghukâumudî* signale encore comme irrégularité védique la forme *têtiktê*. Cette forme se rencontre en effet dans le Rig-Vêda :

IV, 23, 7 *têtiktê tigmâ tujásê ánîkâ.*

Mais nous n'avons pas à nous en occuper, car elle reste en dehors du sûtra que nous avons essayé d'expliquer.

A. Guérinot.

LOI DE LA FIN DES DIFFÉRENTS ÊTRES

(NÂNÂDJÎVAVÂDAKATṬAḶEI)

PAR ÇÊCHÂDRIÇIVADÊÇIKA [1]

Au sein du témoin universel, qui est le pur absolu (*brahma* n.), réside, indistincte comme la chaleur dans le feu, une énergie (*çakti*). Le haut absolu, quand cette énergie est condensée en lui, s'appelle le pur absolu. Quand cette énergie épanouie s'infuse dans le pur absolu, il s'appelle, par suite de l'infusion de la grande [çakti] (*parâ*), l'absolu suprême (*parabrahma* n.).

De même que la volupté naît pour la femme dans le rapprochement avec l'homme; de même, dans le rapprochement avec l'absolu, se produisent, pour cette énergie dénuée de caractères, les qualités inaltérables de bonté (*satva*), passion (*rajas*) et obscurité (*tamas*). La bonté pure s'appelle énergie sous la forme du bonheur; la passion pure s'appelle énergie sous la forme de l'intelligence; l'obscurité pure s'appelle énergie sous la forme du réel. Quand l'absolu suprême, uni

1. Ce petit ouvrage tamoul, qui paraît avoir été composé à la fin du XVIIIe siècle, a été souvent imprimé. M. Ed. Ariel en avait commencé en 1850 la traduction (Bibl. Nat., Manuscrits, fonds tamoul, n°). Une traduction complète a été publiée en anglais : « *The elements of the vedantic philosophy*, translated from the tamil, by Thomas FOULKES, Church Missionary Society, Madras. *Madras*, Society for promoting Christian Knowledge, 1860, in-8°, 33 p. » J'en donne aujourd'hui une traduction nouvelle en français, avec quelques notes. J'ai cherché à suivre le texte d'aussi près que possible : les lecteurs voudront bien excuser l'obscurité forcée de certains passages. (J. V.).

à l'énergie-manifestation du bonheur qui est causative, atteint le sommeil, bonheur parfait, il s'appelle le très bienheureux (*paramânanda* masc.). Quand le très bienheureux, uni à l'énergie-manifestation de l'intelligence, atteint l'assoupissement, éclat parfait, il perd son nom de très bienheureux et s'appelle l'accompli (*paripûrṇa*). Quand l'accompli, uni à l'énergie-manifestation de l'être, atteint l'état de veille, infusion parfaite, il perd son nom d'accompli et s'appelle le très grand (*para*).

Dans cet absolu, indivisible et accompli, du réel, de l'intelligence et du bonheur, se produit, ainsi qu'apparaît la nacre dans la coquille, une énergie appelée la nature radicale (*mûlaprakṛti*).

Cette nature radicale est douée des trois qualités altérables de bonté, passion et obscurité.

La qualité de bonté de la nature radicale est appelée illusion (*mâyâ*), trouble de l'omniscient, et corps causatif du Seigneur (*Içvara*). Dans l'illusion se réfléchit, comme une image dans l'eau limpide, l'absolu possédant tous ses caractères : on donne à cette image de la spiritualité le nom de Seigneur omniscient. Dans cette illusion, qualité de bonté, il y a trois qualités qui sont : bonté dans la bonté, passion dans la bonté, obscurité dans la bonté. Quand prédomine la bonté dans la bonté, le Seigneur qui s'y réfléchit protège le monde et se nomme en conséquence *Viṣṇu*. Quand prédomine la passion dans la bonté, le Seigneur qui s'y réfléchit organise le monde et se nomme en conséquence *Brahma* (masc.). Quand prédomine l'obscurité dans la bonté, le Seigneur qui s'y réfléchit désorganise le monde et se nomme en conséquence *Rudra*. Tel est l'exposé de la qualité de bonté de la nature radicale.

La qualité de passion de la nature radicale constitue, sous un grand nombre de formes, des (catégories) qui possèdent

respectivement des qualités plus ou moins nombreuses. Elles portent le nom d'insciences (*avidyâ*), et de corps causatifs des créatures. Dans ces insciences est réfléchie, comme une image dans l'eau trouble, la spiritualité absolue. Ces images de la spiritualité sont appelées celles qui savent peu (*kiñcijjña*) et êtres pseudo-intelligents (*cidâbhâsajîva*). Dans ces insciences, il y a trois qualités qui sont bonté dans la passion, passion dans la passion, obscurité dans la passion. Quand prédomine la bonté dans la passion, les pseudo-intelligents qui s'y réfléchissent sont adonnés à la connaissance des entités. Quand prédomine la passion dans la passion, les pseudo-intelligents qui s'y réfléchissent sont pleins d'amour et d'emportement et adonnés aux œuvres. Quand prédomine l'obscurité dans la passion, les pseudo-intelligents qui s'y réfléchissent acquièrent l'indolence, le sommeil et l'erreur. Tel est l'exposé de la qualité de passion de la nature radicale.

Dans la qualité d'obscurité de la nature radicale, il y a deux énergies, celle d'enveloppement (*âvaraṇa*) et celle de dispersion (*vikṣêpa*). L'énergie d'enveloppement aveugle constamment les êtres et ne permet qu'aux contemplatifs et au Seigneur de connaître la différence qui existe respectivement entre les trois corps, le pseudo-intelligent et la spiritualité témoin (de tout). Celui qui est aveuglé par elle est convaincu que les vingt-neuf entités lui sont subjectives. Cette conviction s'appelle l'enlacement de la personnalité et l'attachement au monde. Par la grâce d'un bon directeur, voir se dissiper cet enveloppement et apprendre que les vingt-neuf entités sont objectives, c'est le salut. Tel est l'effet de l'énergie d'enveloppement.

Dans l'énergie de dispersion a apparu l'éther, qui est le rudiment du son; dans l'éther a apparu l'air, qui est le rudiment du tact; dans l'air a apparu le feu, qui est le rudiment de la forme; dans le feu a apparu l'eau, qui est le rudiment

du goût ; dans l'eau a apparu la terre, qui est le rudiment de l'odeur[1]. Dans l'énergie de dispersion, qui est la cause de ces cinq éléments subtils, sont renfermées les trois qualités de bonté dans l'obscurité, passion dans l'obscurité, obscurité dans l'obscurité ; c'est pourquoi ces cinq éléments qui en sont les effets ont apparu avec ces trois qualités. Ces cinq éléments s'appellent rudiments, éléments non combinés, éléments subtils.

En eux apparaissent les corps subtils et les corps grossiers. Voici comment. La faculté interne s'est produite par la réunion en une seule masse des particules rudimentaires de chacun des cinq éléments dont l'éther est le premier, dans leur partie de bonté. Le signe qu'il y a dans la faculté interne une portion d'éther, c'est que la faculté interne est stable et donne place à tous les sons, comme l'éther même : le nom de cette condition stable est substance (*uḷḷam*). Le signe qu'il y a dans la faculté interne une portion d'air, c'est que la faculté interne est flottante, comme l'air même ; le nom de cette condition flottante est pensée (*manas*). Le signe qu'il y a dans la faculté interne une portion de feu, c'est que la faculté interne illumine ceci et cela, comme le feu même ; le nom de cette condition illuminante est entendement (*buddhi*). Le signe qu'il y a dans la faculté interne une portion d'eau, c'est que la faculté interne va pour saisir les objets, comme l'eau même ; le nom de cette condition allante est jugement (*citta*). Le signe qu'il y a dans la faculté interne une portion de terre, c'est que la faculté interne se tient solidement, comme la terre même, et qu'elle a la conviction du moi ; le nom de cette condition est personnalité (*ahankàra*).

1. Les cinq éléments sont chacun d'une couleur particulière : la terre, d'or ; l'eau, blanche ; le fer, rouge ; l'air, noir, et l'éther, de fumée.

Dans la partie de bonté des cinq éléments, chacune des particules rudimentaires de chacun d'eux a formé, seule à seule, l'ouïe et les autres organes de la perception. L'ouïe, participant de l'éther, connaît seulement le son, qualité de l'éther. Le toucher, participant de l'air, connaît seulement le tact, qualité de l'air. La vue, participant du feu, connaît seulement la forme, qualité du feu. Le goût, participant de l'eau, connaît seulement la saveur, qualité de l'eau. L'odorat, participant de la terre, connaît seulement l'odeur, qualité de la terre. Les organes étant ainsi produits, seul à seul, sans alliance de l'un avec l'autre, l'un ne peut connaître les qualités que connaît l'autre. Comme la réunion en une seule masse des cinq particules rudimentaires des cinq éléments constitue la faculté interne, en s'unissant aux cinq organes, elle connaît les objets. Les cinq facultés internes et les cinq organes de perception, qui font ensemble dix, produits dans la qualité de bonté et participant de la bonté, sont les instruments de la connaissance.

Les cinq souffles dont *vyâna* est le premier se sont produits par la réunion en une seule masse, dans la partie de passion des cinq éléments, des particules rudimentaires de chacun d'eux. Parmi ces souffles, le souffle *vyâna*, participant de l'éther, est, comme l'éther, répandu dans tous les membres. Le souffle respiratoire (*prâṇa*), participant de l'air, flotte comme l'air du cœur au nez. Le souffle *apâna*, participant du feu, produit comme le feu la chaleur, et, étant le feu interne, va jusqu'à l'anus et fait digérer le manger et le boire. Le souffle *samâna*, participant de l'eau, part du nombril, milieu du corps, et comme l'eau entraîne dans les canaux[1]

1. *Nâḍi* « canal, conduit, tube ». Les Indiens en comptent dix : *iḍâ* et *pingalâ* qui forment ensemble comme une paire de ciseaux, le premier allant du gros orteil droit à la narine gauche et le second du gros orteil gauche à la narine droite ; — *suchumnâ* (tam. *çujimunei*), qui va de l'anus au *pudendum*, enveloppant plusieurs fois l'*ôm*, sym-

le manger et le boire. Le souffle *udâna*, participant de la terre, part de la gorge et se tient ferme comme la terre. Outre ces cinq souffles, quelques-uns disent qu'il y en a cinq autres, et ils appellent *nâga* celui qui, situé dans la bouche, fait vomir;

bole du triple pouvoir divin, et formant le *Mahâ-Mêru* du corps humain; — *gândhârî* qui part du nombril et aboutit à la gorge où il sert à former les sept sons de la gamme; — *asthi* qui aboutit aux yeux; — *jihvâ* qui aboutit à la langue; — *alambuṣâ* qui aboutit aux oreilles; — *puruṣa* qui va dans le bras; — *çankhinî* qui va au *pudendum;* — *kuhu* qui va au nombril et au *pudendum*. Ces canaux se résument en trois, *vâta*, *pitta*, *çlîṣman* qui sont affectés aux vents, à la bile et au flegme; aussi les médecins hindous tâtent-ils le pouls aux malades avec trois doigts, l'index, le médius et l'annulaire, un pour chacun de ces canaux : quand on est en bonne santé, chacun de ces canaux prédomine pendant quatre heures du jour et quatre heures de la nuit. La plupart des canaux partent de la *suchumnâ*. Les souffles passent par ces canaux de la manière suivante : *prâṇa* par *suchumnâ*, *iḍâ* et *pingalâ; apâṇa* par *kuhu; udâna* par *asthi; vyâna* par *gândhârî; samâna* par *çankhinî; nâga* par *alambuṣâ; kûrma* par *puruṣa; kṛkara* par *jihvâ; dêvadatta* par *çankhinî; dhananjaya* court sous la peau.

On ajoute que *iḍâ* et *pingalâ* se rencontrent cinq fois dans leurs branches supérieures : au *pudendum*, où l'arche qu'ils forment est le siège de Brahmâ; au nombril, où ils forment celui de Viṣṇu; à l'estomac, où ils forment le siège de Rudra; au cou, où ils forment le siège de Mahêçvara; et au front, entre les deux sourcils, où ils forment le siège de Sadâçiva; il y a en tout 72,000 conduits.

Les cinq divinités dont nous venons de parler président ainsi aux six régions (*âdhâra*) du corps : *mûla* le fondement, *svâdhiṣṭhâna* le pudendum, *nâbhi* ou *maṇipûraka* le nombril, *anâhata* l'estomac (ou *hrdaya* le cœur), *visuddhi* la racine de la langue, et *âjñâ* le front. Ces six régions sont figurées par des dessins dont on peut donner l'idée sommaire. *Mûlâdhâra* est représenté par un petit cercle formé de quatre fleurs, au cœur duquel est écrit *ôm*, et entouré d'un triangle isocèle inscrit dans un cercle; — *svâdhiṣṭhâna*, par un carré au milieu duquel est une fleur ronde à six pétales, avec la lettre *na* à son centre; — *maṇipûraka*, par une fleur à dix pétales, avec un *ma* à son centre, entourée d'un cercle; — *anâhata*, par une fleur à douze pétales, avec un *çi* à son centre, dans un triangle équilatéral; — *visuddhi*, par une fleur à seize pétales, avec un *ca* à son centre, au milieu de deux triangles équilatéraux qui se croisent pour former une étoile; — *âjñâ*, le front, par une demi-ellipse avec un *ya* au foyer. Dans chacune des cinq premières figures, une lettre correspond à chaque pétale ou à chaque fleur. On remarquera que les lettres centrales forment l'invocation, *ôm! namaçivâya!*

kûrma celui qui, situé dans l'œil, fait voir; *kṛkara* celui qui, situé dans le nez, fait éternuer; *dèvadatta*, celui qui fait bâiller; *dhananjaya*, celui qui fait gonfler; mais sachez que ces cinq (souffles)-là ne sont pas autre chose que les souffles respiratoires dont ils constituent les fonctions[1].

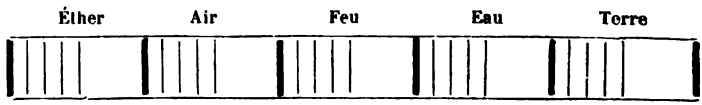
Dans la partie de passion des cinq éléments dont l'éther est le premier, chacune des particules rudimentaires de chacun d'eux, prise une à une, est devenue la bouche et les autres organes d'action. Parmi ces organes, la bouche qui est le lieu de l'éther parle, la main qui est le lieu du vent donne et prend, le pied qui est le lieu du feu marche, l'anus qui est le lieu de l'eau chasse au dehors les divers excréments, le *pudendum* qui est le lieu de la terre cause la volupté. Ces cinq (organes) étant ainsi produits seul à seul, l'un ne peut remplir la fonction de l'autre. Les cinq souffles dont *vyâna* est le premier étant produits par la réunion en une seule masse des particules rudimentaires des cinq éléments, communiquent avec les organes d'action et leur font remplir leurs cinq fonctions. Les cinq souffles et les cinq organes d'action, dix en tout, participant de la passion, sont les instruments des actes. L'ensemble des vingt entités ci-dessus est appelé *corps subtil*. Le Seigneur réfléchi dans l'illusion a formé et accordé à chacun des êtres innombrables réfléchis dans l'inscience ce corps subtil pour être leur corps propre. Ainsi sont employées la partie de bonté et la partie de passion des cinq éléments; reste la partie d'obscurité. Tel est l'ordre du corps subtil.

1. Suivant d'autres définitions, *prâṇa* part du cœur, *apâna* du sommet de la tête, *vyâna* parcourt le corps entier, *samâna* part du creux de la gorge et *udâna* du nombril; mais *nâga* fait étendre, se courber, parler; *kûrma* fait ouvrir et fermer les yeux et hérisser les poils; *kûkara* fait éternuer, tousser, exprimer les émotions par le visage; *dêvadatta* fait courir, cause la fatigue et la transpiration; *dhananjaya* fait enfler le corps, et, après la mort, s'échappe par la tête.

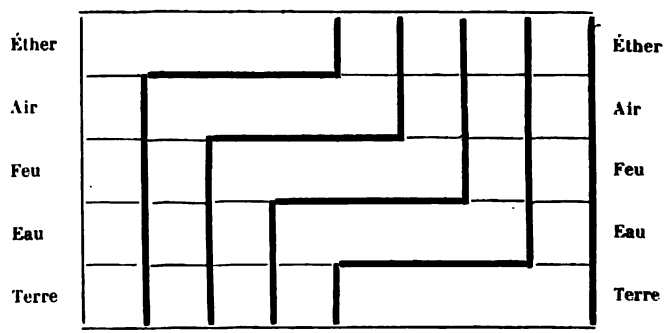
Au sein des cinq éléments subtils ainsi réduits à la partie d'obscurité apparaissent les éléments grossiers et les corps grossiers. Voici comment. Les cinq éléments réduits à la partie d'obscurité sont divisés chacun en deux, et leurs cinq premières moitiés chacune en quatre; mais de leurs cinq secondes moitiés, chacun perdant une moitié et s'unissant, à raison d'un huitième de chacun, avec les quatre autres éléments, le groupement quintuple se produit[1]. Parmi les éléments grossiers ainsi quintuplement combinés dans l'éther, les quatre qualités de tact, forme, saveur et odeur, se tiennent infuses, et par conséquent invisibles, et sa qualité propre, le son, se trouve seule visiblement manifestée. Dans l'air, les trois qualités de forme, saveur et odeur, se trouvent infuses et par conséquent invisibles, et sa qualité causative, le son,

1. M. Foulkes explique ce passage au moyen des figures ci-dessous, empruntées à des livres hindous :

Divisions des éléments



Groupement quintuple



ainsi que sa qualité propre, le tact, se trouvent visiblement manifestées. Dans le feu, les deux qualités de saveur et d'odeur se trouvent infuses et par conséquent invisibles, et ses qualités causatives, le son et le tact, ainsi que sa qualité propre, la forme, se trouvent visiblement manifestées. Dans l'eau, la qualité d'odeur se trouve infuse et par conséquent invisible, et ses qualités causatives, le son, le tact et la forme ainsi que sa qualité propre, la saveur, se trouvent visiblement manifestées. Dans la terre, ses qualités causatives, le son, le tact, la forme, la saveur, et sa qualité propre, l'odeur, se trouvent visiblement manifestées. De même que le corps subtil a apparu, issu de l'élément subtil, de même ont apparu, issus des éléments grossiers quintuplement combinés, les corps grossiers, les six entités, les quatre sortes d'êtres visibles et leurs trois classes différentes.

Les six entités sont la peau, le sang, la chair, les nerfs et les veines, les os, la moelle.

Les quatre sortes d'êtres visibles sont les vivipares, les ovipares, les sudoripares, les germinipares.

Les trois classes différentes sont : les hommes, qui ont les deux intelligences de ce monde-ci et du monde d'en haut; c'est la classe supérieure. Les quadrupèdes, les oiseaux et les autres animaux qui ont seulement l'intelligence de ce monde-ci, et n'ont pas celle du monde d'en haut ; c'est la classe moyenne. Les arbres et les autres choses qui n'ont aucune de ces deux intelligences forment la classe inférieure. De même que dans le monde terrestre, qui est l'entité de la terre, existent ces trois classes, de même elles existent aussi dans le monde des mânes, dans le monde des dieux, dans le monde des harmonistes (*Gandharvas*) et dans le monde des sages (*Siddhas*), qui sont les entités de l'éther, de l'air, du feu et de l'eau. Là, la lune et les autres mânes, le soleil et les autres dieux, les harmonistes et les sages et autres for-

ment la classe supérieure; *Kâmadhênu*, *Aïrâvata*, *Garuḍa* et autres, la classe moyenne; l'arbre *kalpaka* et autres, la classe inférieure.

Parmi les cinq enveloppes (*kôça*) appelées alimentaire, respiratoire, mentale, intellectuelle et joyeuse, le corps grossier est l'enveloppe alimentaire (*annamaya*); le corps subtil est constitué par les trois enveloppes respiratoire (*prâṇamaya*), mentale (*manômaya*) et intellectuelle (*vijñânamaya*). Cela s'explique par le fait que l'enveloppe respiratoire est l'union du souffle respiratoire et des organes d'action; l'enveloppe mentale l'union de la pensée et des organes d'action; l'enveloppe intellectuelle l'union de l'entendement et des organes de perception. Le corps causatif est l'enveloppe bienheureuse (*ânandamaya*). Dans le corps grossier, composé des six entités, se trouve l'entité du corps subtil; en effet, dans la bouche il y a un organe d'action, la voix, et un organe de perception, la langue; dans la gorge, le souffle *udâna* et la pensée; dans le cœur, le souffle respiratoire et l'entendement; dans le nombril, le souffle *samâna* et le jugement; dans le fondement le souffle *apâna* et la substance. Le souffle *vyâna*, un des organes de perception qui est la peau et la personnalité sont infusés dans tous les membres. Au-dessus de la gorge se trouvent, seul à seul, les organes de sensation suivants : la substance, au sommet du crâne (*ucci*); l'organe de la vue, à l'extrémité de la pupille; l'organe de l'ouïe, en dedans de l'oreille; l'organe de l'odorat, au bout du nez. Au-dessous de la gorge, se trouvent, seul à seul, aux bras, aux jambes et au *pudendum*, les organes suivants: les mains, les pieds et les parties sexuelles. Ainsi, comme les six entités du corps grossier et les vingt entités du corps subtil qui pénètrent le corps grossier, ensemble vingt-six entités, sont les effets des cinq éléments, les corps grossiers et les corps subtils qui en sont composés sont appelés corps effectifs (*kâryaçarîra*).

Quand le pseudo-intelligent réfléchi dans l'inscience demeure, à l'état de veille, mêlé à ces vingt-six entités, il est appelé le total (*viçva* masc.) et l'être pratique (*vyavakârikajîva*). Quand, délaissant le corps grossier, il demeure uni, dans l'état d'assoupissement, avec sa faculté interne, il est appelé le brillant (*tâijâsa* masc.), l'être réflecteur (*prâtibhâsikajîva*) et celui qui est formé dans l'assoupissement (*svapnakalpata* masc.). Quand, dans l'état du sommeil parfait, délaissant toutes les vingt-six entités du corps effectif, il possède uniquement le corps causatif, il est appelé le savant (*prajña* masc.) et l'être positif (*jâranârthikajîva*). Quand la spiritualité absolue est témoin de la veille, on l'appelle l'âme vivante (*jîvâtmâ*) ; quand elle est témoin de l'assoupissement, l'âme intérieure (*antarâtmâ*) ; quand elle est témoin du sommeil, l'âme suprême (*paramâtmâ*) ; quand elle est témoin des trois états, l'âme connaissante (*jñânâtmâ*) et le suprême (*kûṭastha*). Les trois états de l'être et les trois corps ont donc été expliqués.

Les cinq éléments grossiers qui se manifestent comme forme du monde créé et l'ensemble des corps grossiers qui composent les trois classes manifestées dans ces éléments, sont appelés le corps grossier du Seigneur et le Mâle (*vîrâj*). Le Seigneur possédant l'état de veille et uni à eux s'appelle l'universel (*vâiçvanara* masc.) et la spiritualité qui y réside s'appelle *Brahma* (masc.). Les cinq éléments subtils et l'ensemble des corps subtils manifestés dans ces éléments s'appellent les corps subtils du Seigneur et l'embryon d'or (*hiraṇyagarbha*) ; le Seigneur possédant l'état d'assoupissement et uni à eux s'appelle l'âme subtile (*kchûdrâtmâ*) et la spiritualité qui y réside *Viṣṇu*. L'illusion unie à l'émanation des deux catégories grossière et subtile, est appelée le corps causatif du Seigneur et l'indistinct (*avyâkrtam*, neutre) ; le Seigneur possédant l'état de sommeil et uni à

l'illusion s'appelle le dompteur interne (*antaryâmi*) et la spiritualité qui y réside *Rudra*. Tels sont, pour le Seigneur, les trois corps et les trois états.

De même que l'être, dans ses trois états, demeure uni aux vingt-sept entités qui forment les trois corps et dont il dit: « C'est moi-même, » de même le Seigneur, dans ces trois états, demeure uni aux trente-deux entités qui forment ces trois corps; cependant, l'être pseudo-intelligent demeure uni seulement à son propre corps, le Seigneur demeure uni à tous les mondes et à tous les corps qui sont son propre corps. La spiritualité absolue qui est témoin de tous deux, emplit tous les corps et tous les mondes et, continuant au delà, est sans bornes.

Les entités sont, pour l'être:

En ce qui concerne le *processus* du corps grossier: l'enveloppe alimentaire et les autres, six en tout, — les vingt entités du corps subtil, — l'être, le Seigneur, l'inscience, la science, l'absolu, cinq en tout; — total, trente et un;

En ce qui concerne le *processus* du corps subtil: les vingt entités du corps subtil, — l'être, le Seigneur, l'inscience, la science, l'absolu, cinq en tout; — total, vingt-cinq;

En ce qui concerne le *processus* du corps causatif: l'être, le Seigneur, l'inscience, la science, l'absolu; — total, cinq;

En ce qui concerne le *processus* de l'être: l'être, le Seigneur, l'absolu; — total, trois;

En ce qui concerne le *processus* du témoin (de tout): le suprême (Kûṭastha).

Les entités sont, pour le Seigneur:

En ce qui concerne le *processus* du corps grossier: l'enveloppe alimentaire et les autres, six en tout, — les vingt entités du corps subtil, — l'être, l'inscience, deux en tout, — le Seigneur, la science, l'absolu, trois en tout; — les cinq éléments grossiers; — total, trente-six;

En ce qui concerne le *processus* du corps subtil : les vingt entités du corps subtil; — l'être, l'inscience, deux en tout; — les cinq éléments subtils; — le Seigneur, la science, l'absolu, trois en tout; — total, trente;

En ce qui concerne le *processus* du corps causatif: le Seigneur, la science, l'absolu; total, trois;

En ce qui concerne le *processus* du Seigneur: le Seigneur, l'absolu; — total, deux;

En ce qui concerne le *processus* de l'absolu : l'absolu seul;

En ce qui concerne le *processus* des organes de la sensation : la sensation, — les six enveloppes, — les cinq facultés internes,— les cinq souffles,—l'être, le Seigneur, l'inscience, la science, l'absolu, cinq en tout; — total, vingt-deux;

En ce qui concerne le *processus* du domaine de la pensée : les cinq facultés internes, — l'être, le Seigneur, l'inscience, la science, l'absolu, cinq en tout ; — total, dix.

Telles sont les manifestations et les localisations des entités.

Comment disparaissent les entités? Le voici :

Tous les corps grossiers qui se trouvent dans tous les êtres se dissolvent dans les éléments grossiers qui sont leur principe et disparaissent ne laissant que ces éléments. Ces éléments grossiers abandonnent la quintuple combinaison et se perdent dans les éléments de la qualité d'obscurité qui sont les particules rudimentaires : c'est ce qui s'appelle l'état de l'embryon d'or. Les vingt entités du corps subtil se dissolvent et disparaissent dans les qualités de bonté et de passion de ces éléments, de la manière suivante : ce qui se trouve dans tous les êtres animés, la personnalité, l'organe de l'odorat, le souffle *udâna*, l'organe du *pudendum* disparaissent dans la terre ; — le jugement, la langue, le souffle *samâna*, l'anus, disparaissent dans l'eau ; — l'entendement, l'organe de la vue, le souffle *apâna* et le pied disparaissent dans le feu ; — la pensée, la peau, le souffle res-

piratoire et l'organe manuel, disparaissent dans l'air ; — l'âme (*uḷḷam*), l'ouïe, le souffle *vyâna*, la bouche, disparaissent dans l'éther. Alors, ces (entités) deviennent comme anciennement les éléments subtils doués des trois qualités ; de ces éléments subtils, la terre se dissout et disparaît dans l'eau, l'eau s'absorbe et disparaît dans le feu, le feu comme un flambeau s'éteint et disparaît dans l'air, l'air s'arrête et disparaît dans l'éther. L'éther disparaît dans l'énergie de dispersion. L'énergie d'enveloppement et l'énergie de dispersion, n'étant que la qualité d'obscurité de la nature radicale, disparaissent dans l'illusion et dans l'inscience comme une semence pour une autre organisation, de même que le figuier demeure caché dans sa graine. Cette illusion et cette inscience disparaissent dans l'entité de la semence (*vindu*) qui s'appelle la très subtile nature radicale. Et la semence disparaît dans la spiritualité absolue, afin que cette spiritualité, qui était pour elle-même la spiritualité localisée, apparaisse seule, de même que la corde se voit quand s'en va le serpent trompeur. De cette façon, celui qui a vu que toutes les choses qui ont apparu comme fausses ne sont que la seule substance vraie, qui a clairement compris que cette substance est sa propre forme, et qui a chassé le souci, est un être libéré (*jîvamukta*). Telle est la manière dont se dissipent les entités.

Les entités qui ont ainsi apparu et se sont dissipées sont au nombre de trente-six ; ce sont : les cinq éléments ; les six entités du corps grossier ; les vingt entités du corps subtil ; la science et l'inscience qui sont les deux entités du corps causatif ; l'être et le Seigneur réfléchis en elles, deux en tout ; et la spiritualité suprême, qui est leur localisation à toutes : total, trente-six.

Parmi elles, les êtres possèdent en commun les huit que voici : les cinq éléments communs aux êtres, l'illusion, le

Seigneur réfléchi dans l'illusion, et la spiritualité absolue.

Ils possèdent aussi les vingt-huit autres, mais seules à seules. Voici comment : si la terre, se détruit, il n'y a plus de place fixe pour tous les êtres animés ; si l'eau vient à manquer, ils ne pourront ni se rafraîchir ni rien humecter ; si le feu vient à manquer, il n'y a plus de préparation d'aliments possible; si l'air vient à manquer, il n'y a plus aucune possibilité de mouvement; si l'éther se dissipe, il n'y a plus de résidence possible pour personne; si l'illusion vient à manquer, ainsi que ce qui se réfléchit en elle, il n'y a plus de divinités possibles pour les différentes sectes; si l'absolu manque, il n'y a de connaissance possible pour personne. En conséquence, ces huit entités sont communes à tous ; les autres sont possédées seules à seules de la façon suivante :

Si le corps grossier de l'un périt, les corps grossiers de tous les autres resteront indétruits; s'il se produit une destruction partielle dans le corps subtil de l'un, aucune destruction ne se produira chez tous les autres; si Sukha, Vâmadêva et les autres qui ont été libérés ont eu leur inscience et leur être détruits, l'être et l'inscience des autres restent indétruits; c'est pourquoi, il n'y a aucun doute qui empêche de dire que les êtres possèdent seuls à seuls ces vingt-huit entités.

Parmi les trente-six entités, il y en a une qui brille toujours étant subjective; sept qui apparaissent comme étant objectives, et vingt-huit qui appartiennent à cette subjectivité, ou sont objectives indifféremment. Voici comment : parce que la spiritualité absolue qui est témoin des trois états, brille dans tous les états et ne peut pas, comme les autres entités, être vue étant objective, cette spiritualité absolue brille unique étant subjective. Parce que les cinq opérations, les dix incarnations et les autres choses semblables qui sont les fonctions des cinq éléments, de l'illusion et du Seigneur,

qui est réfléchi dans l'illusion, ne peuvent jamais apparaître comme leurs fonctions propres, ces sept entités sont vues comme étant objectives.

Des vingt-huit autres, les six entités du corps grossier sont traitées soit comme étant subjectives, lorsqu'on dit : « Je suis brahmane », « je suis kṣatrya », « je suis vâiçya », « je suis sûdra », « je suis *brahmacâri* », « je suis *gṛhasta* », « je suis *vanaprastha* », « je suis *sannyâsi* », « je suis homme », « je suis femme », « je suis noir », « je suis rouge », « je suis grand », « je suis petit », « j'ai engraissé », « j'ai maigri » ; — soit comme étant objectives, lorsqu'on dit : « Mon bœuf », « mon veau », ou : « Mon corps a grossi », « mon corps a diminué », « ma chevelure a grisonné », « mon corps est en vie depuis tant de jours » ; — les vingt entités du corps subtil sont traitées comme étant subjectives, lorsqu'on dit : « J'ai vu », « j'ai entendu », « j'ai touché », « j'ai reçu », « j'ai donné », « j'ai pris », « j'ai marché », « j'ai joui », « j'ai réfléchi », « j'ai décidé », « j'ai survécu à cette famine » ; soit comme étant objectives, lorsqu'on dit : « Ma maison », « ma propriété », ou « mon œil », « mon oreille », « mon nez », « ma langue », « ma main », « mon pied », « mon esprit », « mon jugement », « ma conscience », « mon intelligence », « mon existence » ; — les entités du corps causatif, qui sont l'ignorance et le pseudo-intelligent, sont traitées comme étant subjectives, lorsqu'on dit : « Je ne sais pas », « je sais », ou comme objectives, lorsqu'on dit : « Mon ignorance », « ma vie » ; — par conséquent, ces vingt-huit entités sont considérées à la fois comme subjectives et objectives.

Le disciple, s'adressant au maître qui avait parlé ainsi, lui dit alors : « Si ces vingt-huit entités existent subjectivement, il leur faut se manifester en une seule nature comme

le témoin, et il ne leur est pas nécessaire d'exister objectivement comme le Seigneur, l'illusion et les cinq éléments ; ou bien, si ces vingt-huit entités existent objectivement, elles doivent toujours rester objectives, et il ne leur est pas nécessaire d'exister subjectivement. Donc, dire qu'elles peuvent exister à la fois subjectivement et objectivement, c'est une inconséquence, comme si l'on parlait du soleil de minuit. »

A cette objection, le maître répondit :

Il y a deux significations distinctes de la subjectivité, l'une quand on en parle dans le sens fondamental, l'autre quand on en parle par application. Dire que la spiritualité-témoin est subjective, c'est le sens fondamental, et il n'y a pas d'allégorie. Mais dire que les vingt-huit entités sont subjectives, ce n'est pas (dire) la vérité, et c'est commettre la même erreur que quand on prend un poteau pour un homme ou une corde pour un serpent.

C'est pourquoi, celui qui a vu la doctrine qui explique, avec toutes leurs qualités et tous leurs signes, les sept entités qu'il croyait être subjectives, alors qu'il était dans l'état d'ignorance, et les vingt-huit entités qu'il a reconnu ne pas être subjectives, quand il a atteint la connaissance, soit en tout trente-cinq entités, — et qui a acquis la certitude parfaite que, comme, en voyant cette doctrine, elle lui était objective, en comprenant ces entités, elles lui étaient aussi objectives ; que c'est là la trente-sixième entité qui est subjective et que c'est là le bonheur absolu (*çivam*), — celui-là est un être libéré.

Ainsi, l'ignorant qui ne saurait distinguer que l'absolu est subjectif et que les vingt-huit entités sont objectives, se trouve, — par la confusion qui lui fait prendre pour ses propres fonctions les fonctions de ces vingt-huit entités, comme si, par les liens de la personnalité, il prenait pour

ses propres souffrances les souffrances de sa femme, de ses enfants et des autres, — lié avec les mérites et les démérites qui résultent de ces vingt-huit entités et demeure troublé dans l'accumulation des naissances et des morts produites par cette activité.

Le sage qui s'est assuré que la spiritualité absolue est subjective et que ces trente-cinq entités sont objectives est exempt du lien de la personnalité et se rend exactement compte que les fonctions des vingt-huit entités ne sont pas ses propres fonctions, et, exempt de toute erreur, se trouve libre des liens de l'activité, parce qu'il a échappé aux mérites et aux démérites qui résultent de ces vingt-huit entités, et est libéré de l'accumulation des naissances et des morts : celui-là devient seulement l'absolu.

C'est cet homme que les six Çâstras appellent un être libéré, un sage intangible, un individu sans caste et sans caractéristiques, un brahmane.

Puissent tous ceux qui ont étudié ces entités arriver au but suprême !

(*Traduit du tamoul*).

Julien VINSON.

BIBLIOGRAPHIE

Méthode de transcription française des sons chinois adoptée par le Ministère des affaires étrangères, par A. Vissière. *Paris*, 19, rue Bonaparte, 1902, 22 p.

Le savant professeur, auquel on doit cette très intéressante brochure, était mieux qualifié que personne pour unifier les systèmes de transcription du chinois; aussi nous semble-t-il y avoir parfaitement réussi, sinon au point de vue scientifique, du moins au point de vue administratif. Je regrette beaucoup, pour ma part, qu'on ait conservé le groupe *ou*, alors que *u* est si simple et si commode, *ü* figurant parfaitement notre *u* français. Il est vrai que *u* et *ü* auraient entraîné *ö*, et les habitudes de nos bureaucrates en auraient reçu une trop rude atteinte !

On ne peut qu'approuver absolument l'indication par *h* de l'aspiration initiale, le *n* final simple non nasalisé, le *ng* final (la vraie transcription serait *ān*, *ēn*, etc.), le *y* consonne; il est fâcheux que, pour des raisons faciles à comprendre, on n'ait pu remplacer par *w* le *ou* consonnantique. Quant à la chuintante *h* ou *s* mouillé et à l'explosive qui y correspond, j'aurais volontiers proposé *ç* et *tç*. Je n'aime pas beaucoup

l'apostrophe remplaçant l'aspiration après une consonne : était-il donc si difficile d'apprendre à prononcer *p-h* et non *f*? A la p. 6, on remarquera une critique très juste du fameux *Quoc-ngu* annamite.

Julien VINSON.

Le Semeur d'amour, roman hindou, par Félicien CHAMPSAUR. *Paris*, Eug. Fasquelle, 1902, in-8°, (iv)-x-vj-402 p.

Je ne viens point rendre compte de cet ouvrage qui ne m'a pas été envoyé et qui d'ailleurs relève plutôt de la police correctionnelle que de la critique. C'est, sous prétexte d'orientalisme, un véritable manuel, théorique et pratique, de pornographie et d'érotisme. Le titre est bizarre, le style étrange et médiocre, le sujet sans intérêt appréciable. A la suite d'un véritable cours de prostitution, vient une sorte de pastiche ou plutôt une parodie de l'évangile chrétien et la fin se présente comme une réminiscence de *Salambô*, mais à la façon d'un lumignon fumeux qui voudrait égaler l'éclat du soleil. Les erreurs et les inexactitudes fourmillent : le même son (*u*) écrit *ou*, *u*, *û*, *oo;* l'orthographe *Laksmi*, *veicha* (vâiçya), *yodama* (yôdjana), *daysou* (dasyu), *assura*, *sakty* « mot tamoul » (*sic*), *sutty*, *thal*, etc., les explications « Sarasvati, épouse de Siva », *ganga* « fleuve », *yoghi* « pieux, dévôt, saint », *nautchi* « bayadère libre » et « fête avec danses de bayadères » ; « le mois de *naja* ou du ser-

pent », « le temple de Jaggermant », *mâ* « la lune », « les bananes juteuses », un lit en bois d'olivier, etc., etc.

Ce pseudo-roman est censé traduit de la version anglaise d'un texte tamoul avec citations sanscrites. L'auteur n'avait pas craint d'affirmer qu'il avait révisé sa traduction sur le texte même, avec l'aide « d'un maître éminent de l'École des Langues orientales ». J'ai fait aussitôt effacer cette impudente allégation.

Julien Vinson.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf der Gebiete der indo-germanischen Sprachen. *Gütersloh*, D. Bertelsmann, 1901, in-8°, p.429 à 604, formant la quatrième livraison du t. XXXVII (XVII de la nouvelle série).

Cette livraison, d'un intérêt véritablement exceptionnel, contient les articles suivants : 1° *The second Mandala of the Rig-Veda*, étude analytique et grammaticale, par Edward V. Arnold, p. 429-486; 2° *Beiträge zur Erklärung der altpersischen Achaemeniden-inschriften*, par W. Foy, p. 486-575; 3° *Slavische Etymologie*, par Félix Solmsen, p. 575-601; 3° *Ein Zusatz zu Ztschr.*, XXXII, 364 ff. par G. Surmin, p. 601-604.

Le volume se termine par une courte notice nécrologique sur Johannes Schmidt, qui vient de mourir le 4 juillet 1901. Nous associons nos regrets à ceux de

ses amis et de ses élèves; M. J. Schmidt a collaboré à la *Revue de l.inguistique :* il nous a donné, en 1870, un article en français sur la *formation des futurs dans les langues indo-germaniques* (t. III, p. 355-365, 383-411).

Julien VINSON.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, XVII. — Bergtsche-remissische Sprachstudien, von G. I. Ramstedt. *Helsingfors*, 1902, in-8°, xiij-219 p.

Coll. : p. i-ij titre, iij-iv préface, v table, vij-xij remarques sur la prononciation, xiv faux-titre, 1-165 dictionnaire du tchérémisse montagnard, 167 titre, 169-214 contes tchérémisses, dictons, devinettes, 215-218 corrections et additions.

Revue hispanique. Extrait des comptes rendus de la septième année, pp. 521-528.

Dans cette petite brochure, M. R. Foulché-Delbosc raconte une mésaventure arrivée aux éditeurs du *Bulletin hispanique*, publié à Bordeaux. Aux p. 78-79 du tome II a paru un document soi-disant découvert à Anvers, en 1898, dans un recueil manuscrit du commencement du XVIIe siècle, dont le propriétaire est mort en 1899. C'est un *fuero* concédé à la villa de Piedrafita par Alphonse Ier d'Aragon le 20 septembre 1132. Or, abstraction faite des titres, sous-

cription, etc., ce *fuero* se compose de dix-neuf phrases latines dont les dernières lettres forment, en acrostiche, les mots « eminentissimus Cirot ». Or, M. Cirot est un des professeurs actuels de la Faculté des lettres de Bordeaux. Le pastiche est ingénieux; il n'est pas étonnant que des travailleurs sérieux s'y soient laissé prendre, car il n'était pas facile à découvrir.

J. V.

VARIA

I. Les m'tournis

C'est bien simple : vous prenez le verbe français *tourner* et et vous le conjuguez d'après les règles de la grammaire arabe ; vous obtenez au participe passé *m'tourni*, les retournés, c'est-à-dire les Européens qui s'islamisent. Nous avons bien pour cela un mot français, celui de « rénégat » ; mais il a quelque chose d'injurieux, et surtout il a vieilli ; il est du temps où les plus aventureux de nos pères « prenaient le turban » pour faire fortune ou pour éviter les galères. Le *m'tourni* est honorable et désintéressé (Chroniques algériennes. *Le Temps*, 8 février 1902).

II. Prononciation de l'anglais

Les professeurs d'anglais ont composé les deux phrases suivantes pour exercer les élèves à la prononciation de *h* et de *th* :

« How high his Highness holds his haughty head ?

» Theobald Throckmorton thrusts three thin thistles through the thick of his thigh. »

III. Les noms propres français

De la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) :

M. H. de Gallier publie une psychologie des noms propres français. Nous y lisons entre autres :

Chevreuse, Castellane, Gramont, Rohan, Broglie, sont des noms de terre, mais ces noms ont eux-mêmes une étymologie qui est chèvre sauvage, pour Chevreuse ; grand Mont, pour Gramont ; château du rocher, pour Castellane ; Village du rocher (Roc han), pour Rohan ; Bois, de *broglio* en italien, pour Broglie.

Parmi les noms roturiers, beaucoup sont tirés des noms d'arbres, de plantes ou de lieux : exemples : Duchesne, Dufresne, Dumont,

Duval, Dubois, Dupré, Dupuy, Puech (montagne en dialecte auvergnat ou en celte).

Dans cette même catégorie, on peut faire rentrer les noms des villes qui ont été choisis de préférence par les Israélites : Lyon, Crémieux, Ratisbonne, Lisbonne, Bédarrieux, etc.

A la deuxième catégorie appartiennent les noms tirés d'une profession. Je ne m'arrête pas aux innombrables Boucher, Boulanger, Serrurier, etc.

Périer veut dire maçon en vieux français ; Pelletan, marchand de peaux ; Chapuis, charpentier ; Fabre, Fabérot, Faure, Dufaure, viennent tous de *faber*, ouvrier ; Legouvé, vient de Govel, forgeron en breton ; Rey, de l'espagnol *rey*, roi ; Steward ou Stuard, maître d'hôtel : Walter, chef de cette famille, était en effet maître d'hôtel de Malcolm III en 1050. Laborie veut dire laboureur ; Schneider, tailleur. Enfin le nom de M. Trouillot signifie presseur d'huiles.

Troisième catégorie : les noms d'animaux. Laissons de côté tous les Renard, Poulet, Chapon, etc., qui s'expliquent d'eux-mêmes. Le nom de M. Luppé a la même origine que celui de M. Loubet, *lupus*, loup. Je n'apprendrai rien à l'aimable chansonnier Théodore Botrel, en lui disant que les crapaudières sont appelées bottereaux en Bretagne et en Normandie, et que Botrel vient de *bota*, crapaud. Les Mac-Mahon pourraient s'appeler de l'Ours, *mehon* voulant dire ours en irlandais, Et, malgré tout mon respect pour M. Hanotaux, j'ai le regret de lui révéler que son nom n'étant qu'un diminutif de Hans (Jean) a exactement la même origine que le mot *hanneton* (Weiden-Hans) ou Jean des Saules (*Le Matin*, samedi 14 septembre 1901).

IV. Abréviations

La *Jugend* de Münich en raconte une bien bonne :

Il y a quelque temps, la propriétaire d'un hôtel d'une station thermale bavaroise reçut d'Angleterre une lettre signée d'une certaine miss Brown qui lui annonçait l'intention de venir passer la saison chez elle. Mis Brown demandait, avant de se décider, quelques renseignements. Elle tenait à savoir notamment s'il y avait dans l'hôtel des W.-C. confortables.

Des W.-C ? se dit l'hôtelière, qu'est-ce que c'est que ça ? Après s'être longtemps creusé la tête, elle songea : les Anglais sont très dévots ; cette demoiselle est dévote et malade, elle veut savoir si nous avons une bonne église. Elle ouvrit un dictionnaire, y trouva les mots *Well* et *Church*, et fut tout à fait rassurée. Elle prit sa plume et écrivit :

« Nous avons une W.-C. confortable, à peu de distance de l'hôtel. Mais quand on y veut une bonne place, il faut la louer d'avance. Au reste, il n'y va guère de monde que le dimanche. »

Miss Brown n'est pas venue chez l'hôtelière bavaroise.

V. Shakespeare et Victor Hugo

Un lecteur du *Spectator* de Londres lui adresse la lettre suivante, qui a paru dans le n° du 1er mars 1902, p. 327 col. 2, et p. 328 col. 2 :

« Sir, — Victor Hugo had great imagination. But he was an avowed student of Shakespeare. Hence my comment. The following two lines of his play of *Hernani* are to be found in Act II, Scene 2, and are the words of Doña Sol in reply to the king, don Carlos :

Moi, je suis fille noble, et de ce sang jalouse,
Trop pour la concubine et trop peu pour l'épouse !

» Now, compare the above with these lines from Shakespeare's *King Henri VI*, Part III, Act III, Scene 2, which form part of Lady Grey's response to king Edouard IV, and read

I know I am too mean to be your queen,
And yet too good to be your concubine.

» Can the imagination be sufficiently stretched to acquit Victor Hugo of plagiarism in this instance ?

» I am, Sir, etc.

» Algernon Warren. »

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône, imprimerie Française et Orientale, E. Bertrand.

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE
Dernières Publications

LE RIG-VÉDA

Texte et Traduction

NEUVIÈME MANDALA. Le CULTE VÉDIQUE du SOMA, par Paul REGNAUD.
Un volume in-8°, broché..... 25 fr.

CONTEURS ET POÈTES DE TOUS PAYS

TOMES V et VI

JULIEN VINSON

LÉGENDES BOUDDHISTES ET DJAINAS

Traduites du tamoul

Deux volumes petit in-8° écu, broché..... 8 fr.

LETTRES DE MÉLÉTIUS PIGAS

Antérieures à sa promotion au patriarcat, publiées d'après les minutes autographes

Par EMILE LEGRAND

Professeur à l'École des Langues Orientales

Un volume in-8°, broché..... 20 fr.
Cet ouvrage forme le tome IX de la *Bibliothèque grecque vulgaire.*

MANUEL DE LANGUE HAOUSSA

ou Chrestomatie Haoussa

Précédée d'un abrégé de Grammaire et suivie d'un vocabulaire

par MAURICE DELAFOSSE

Un vol. in-12, broché..... 6 fr.

ÉTUDES DE GRAMMAIRE COMPARÉE

Des principes scientifiques de la

VERSIFICATION FRANÇAISE

Par RAOUL DE LA GRASSERIE

In-8°, broché..... 20 fr.

DE LA CONJUGAISON PRONOMINALE

Notamment du Prédicatif et du Possessif

Par RAOUL DE LA GRASSERIE

Un volume in-8° broché, de 171 pages. Prix..... 10 fr.

DE L'ANTÉRIORITÉ DU GÉNITIF

DES MOTS AUXILIAIRES SUPPLÉTIFS ET EXPLÉTIFS

par RAOUL DE LA GRASSERIE

Un volume in-8° broché de 96 pages. Prix..... 10 fr.

Gabriel GRAVIER

VIE DE SAMUEL CHAMPLAIN

Fondateur de la Nouvelle-France

1567 - 1635

In-8° broché, portrait-carte.....

HISTOIRE DE CAVELIER DE LA SALLE

Exploration et Conquête du Bassin du Mississipi

par P. CHESNEL

Un vol. in-8°, broché..... 7 fr. 50

E. BLOCHET

Les Sources Orientales de la Divine Comédie

Un volume petit in-8° écu, cartonné toile non rogné..... 5 fr.
Tome XLI de la Collection : *Les Littératures populaires de toutes les Nations.*

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES

CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES, SUPERSTITIONS

Tome I. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un vol. ..... 5 fr. »

Tomes II-III. F.-M. LUZEL. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tome IV. G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes V-VII. J.-F. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française, 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome VIII. Ed. LANCEREAU. *L'Hitopadésa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. 1 vol. 5 fr. »

Tomes IX-X. Paul SÉBILLOT. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XI. FLEURY. *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XII. Paul SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XIII. H. CARNOY. *Littérature orale de la Picardie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XIV. E. ROLLAND. *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XV. Julien VINSON. *Le Folk-lore du pays basque.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XVI. Fr. ORTOLI. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XVII - XVIII. J.-B. WEKERLIN, *Chansons populaires de l'Alsace*, avec airs notés. 2 vol. ..... 10 fr. »

Tomes XIX-XXI. J.-F. BLADÉ. *Contes populaires de la Gascogne.* 3 vol ..... 15 fr. »

Tome XXII. Paul SÉBILLOT. *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXIII. E. PETITOT. *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXIV-XXVI. F.-M. LUZEL. *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome XXVII. C. BAISSAC. *Le Folk-lore de l'île Maurice.* Texte créole et traduction française. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXVIII. H. CARNOY et J. NICOLAÏDES. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXIX. L.-F. SAUVÉ. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXX. HERVEY DE SAINT-DENYS. *Six Nouvelles nouvelles* traduites du chinois. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXXI. G. GEORGEAKIS et Léon PINEAU. *Le Folk-lore de Lesbos.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXII. YACOUB ARTIN PACHA. *Contes populaires inédits de la vallée du Nil.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXIII-XXXIV. A. ORAIN *Le Folk-Lore d'Ille-et-Vilaine*, 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XXXV. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de l'Auvergne.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXVI. M. KLIMO. *Contes et Légendes de Hongrie*, 1 vol. 5 fr. »

Tome XXXVII. Félix CHAPISEAU. *Au pays de l'Esclavage. Mœurs et coutumes de l'Afrique centrale*, 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXVIII-XXXIX. A. ROUSSEL. *Légendes morales de l'Inde.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tomes XL. LAISNEL DE LA SALLE. *Souvenir du vieux temps. Le Berry.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XLI. E. BLOCHET. *Les Sources orientales de la Divine Comédie.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XLII. A. ORAIN. *Contes de l'Ille-et-Vilaine.* 1 vol. 5 fr. »

Tomes XLIII. P. SÉBILLOT. *Folk-lore des Pêcheurs.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XLIV. LAISNEL DE LA SALLE. *Souvenirs du vieux temps.* — LE BERRY. *Mœurs et coutumes.* 1 vol. in-8° broché.. .... 5 fr. »

Chalon-sur-Saône, Imprimerie Française et Orientale de L. Marceau, E. Bertrand, succr.

Philol 43

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-CINQUIÈME

15 JUILLET 1902

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1902

SOMMAIRE DU N° 3

Pages

Inauguration du buste d'Abel Hovelacque à l'École du livre 189
Prabōdhacandrōdaya (*fin*), par G. Devèze 195
Analyse des formes verbales du S. Marc de Liçarrague, par E. S. Dodgson (*suite*) 212
Pièces historiques de la période révolutionnaire en français et en basque, par J. Vinson 229
Littérature philosophique tamoule. Elapâttu, traduit par J. Vinson 234
Migrations des tribus de l'Amérique du Sud, par L. Angrand 241
Varia. — I. Facéties anglaises 260
II. Cartes de visite originales 261

BIBLIOGRAPHIE

A. de Paniagua. — *Les Temps héroïques*, par J. Vinson 251
V. Henry. — *Éléments de Sanscrit classique*, par J. Vinson 255
J. Vendryès. — *L'Intensité initiale en latin* 256
Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja, toimituksia, journal et mémoires de la Société Finno-Ougrienne. Tomes XX et XV 256, 257
Kuhn' *Zeitschrift*. Tome XXXVIII, nos 1 et 2 257
Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient. T. II, n° 1 258
Bulletin de la Société des sciences de Pau. T. XXIX, nos 3 et 4 259

INAUGURATION

DU

BUSTE D'ABEL HOVELACQUE

A L'ÉCOLE DU LIVRE

Le dimanche 9 mars 1902 a été inauguré solennellement à l'École Estienne, en présence d'une foule nombreuse et sympathique, le buste d'Abel Hovelacque, élevé par souscription par ses amis et ses anciens électeurs du XIIIe arrondissement. Le buste, une des œuvres les plus remarquables de Dalou, est d'une ressemblance parfaite.

Des discours ont été prononcés par MM. Expert-Besançon, maire du XIIIe arrondissement; Bouquet, directeur de l'Enseignement technique au Ministère du Commerce; Duval-Arnould, vice-président du Conseil municipal; Autrand, secrétaire général de la préfecture de la Seine ; Weber, président du Conseil général; Desmons, sénateur, au nom du Conseil de l'ordre du Grand-Orient de France. M. d'Ault du Mesnil a donné lecture du discours de M. Verneau, président de la Société d'anthropologie, empêché.

M. Julien Vinson a pris ensuite la parole en ces termes :

« Mesdames, Messieurs,

» L'École d'anthropologie a bien voulu me déléguer pour la représenter à cette fête de l'intelligence et du travail, et pour apporter à son ancien directeur l'hommage de son souvenir et de sa reconnaissance. Je sens tout le prix de la tâche qui m'a été confiée ; je dois cet honneur à l'étroite amitié qui m'a uni, pendant près de trente ans, à Hovelacque, dont j'ai été longtemps le collaborateur assidu. Tous ceux qui, comme moi, l'ont approché, qui l'ont vu dans l'intimité du foyer, savent quelles qualités de cœur et de dévouement il cachait sous une froideur apparente : il était aussi fidèle dans ses affections que résolu et inflexible dans ses idées. Son accueil était toujours aimable et courtois ; ce ne fut jamais en vain qu'on fit appel à sa générosité : il aimait mieux être trompé, ce qui lui arriva quelquefois, que s'exposer à ne pas venir en aide à une infortune intéressante et imméritée. J'ai hâte d ajouter que sa digne veuve, qui s'est admirablement attachée à continuer son œuvre inoubliable, a suivi son exemple, rendant ainsi à sa mémoire un pieux et touchant hommage.

» Abel Hovelacque, par sa naissance, par son éducation, par les tendances de son esprit, se rattachait à cette fière et vaillante bourgeoisie, issue de la Révolution, qui a été, on peut le dire, à la tête de la France pendant cette période incomparable qui s'est écoulée depuis la Restauration jusqu'à la République de 1848 ; période de progrès et de mouvement où un magnifique épanouissement littéraire s'accompagnait de merveilleuses découvertes scientifiques ; où les utopies les plus généreuses s'appuyaient sur des tentatives ardentes de

rénovation philosophique; où la politique libérale s'affirmait en se dégageant des rêveries sentimentales.

» Hovelacque fit d'excellentes études, malgré les mutilations que venait de faire subir à l'enseignement public une loi funeste ; il les compléta plus tard et fut ainsi tout à fait au courant de l'ensemble des connaissances. humaines. C'est que, quoi qu'on en dise et malgré les prétextes fallacieux de surmenage, d'éducation physique, de nécessités pratiques, que sais-je encore ? l'instruction dans la société moderne ne saurait être vraiment utile et féconde que lorsqu'elle est complète, lorsque aux notions positives des sciences naturelles on peut joindre ce qu'on appelait si excellemment naguère les humanités, et lorsqu'on habitue l'esprit, par l'exercice des spéculations mathématiques. à se faire un idéal, à regarder toujours devant soi, à s'élever au-dessus des routines énervantes et des vulgarités prétentieuses. Le travail nécessaire pour arriver à ce but n'est qu'une affaire de méthode: il suffit d'un peu de volonté et d'effort sous la direction vigilante et jamais lassée d'un maître intelligent et dévoué.

» Au sortir du collège, Hovelacque, tourmenté de ce besoin de travail qui a rempli toute sa vie, voulut apprendre les langues étrangères un peu négligées alors ; il y mit cette ardeur et cette énergie qui ne l'abandonnèrent jamais ; il serait si heureux aujourd'hui de les retrouver dans son fils qui marche brillamment sur ses traces ! Il eut la bonne fortune de rencontrer l'éminent linguiste Honoré Chavée, qui lui apprit, non telle ou telle langue déterminée, mais la science générale des langues. Ils fondèrent ensemble, en 1867, la *Revue de Linguistique,* où ils affirmèrent hautement que la science du langage est une science naturelle, et que le langage humain, inconscient et spontané à son origine, est un organisme vivant qui se développe, qui évolue, qui meurt et qui est incessamment soumis aux grandes lois de la sélec-

tion naturelle et de la concurrence vitale. Hovelacque apportait à ces études la précision de son esprit, la netteté de sa parole, la sévérité de son style et l'ampleur de son jugement.

» Par Chavée aussi, Hovelacque entra, en 1867, dans la Société d'anthropologie où il occupa bientôt une place distinguée. Aussi quand, en 1876, Broca fonda l'école d'anthropologie, Hovelacque se trouva tout naturellement désigné pour la chaire de Linguistique. Il ouvrit son cours le 21 novembre 1876 et le continua avec un succès croissant pendant douze années. Auparavant, il avait publié un ouvrage magistral, *La Linguistique*, qui arriva rapidement à sa quatrième édition et qui est encore le seul guide et le seul manuel qu'on puisse recommander. Je ne saurais donner ici la liste de toutes ses œuvres, de toutes ses publications ; elles témoignent de l'incessante activité de son esprit; elles embrassent un cercle immense allant de la science du langage à l'anthropologie, de l'éducation à la politique, de l'observation à l'enseignement, de la théorie à la propagande. Car un homme de cette valeur ne pouvait, à une époque de luttes ardentes, rester en dehors du mouvement politique ; tout se tient, et il n'est pas possible de séparer la politique de la science : quand la liberté des citoyens est menacée, la science n'est-elle pas en péril? Il faut plaindre, tout au moins, ceux qui se dérobent aux luttes du *forum* pour se livrer aux douceurs égoïstes de l'étude, pour contempler du rivage la tempête et pour philosopher sur les naufrages... Hovelacque, lui, n'a jamais hésité, n'a jamais faibli, n'a jamais cherché des prétextes pour échapper à une situation difficile. Conseiller municipal et député de Paris, il fut parfois écœuré de certaines défaillances et de certaines compromissions, mais il demeura toujours debout, juste et tenace, au poste de combat qu'il avait accepté. La maladie seule put avoir raison de son intrépidité;

condamné par un mal inexorable à une vie moins militante, il revint presque tout entier à la science. Le Conseil d'administration de l'École d'anthropologie lui en confia la direction le 24 octobre 1890, et il la conserva jusqu'à sa mort; six ans lui suffirent pour amener l'École au degré de prospérité où nous la voyons aujourd'hui. Le 1er février 1891, il fit paraître le premier numéro de la *Revue de l'École d'anthropologie* qui va répandant par le monde entier le puissant enseignement de l'École.

» De tels hommes sont l'honneur et la gloire d'une génération. Les anciens disaient que ceux qui ont combattu pour la patrie ne meurent jamais, et leurs poètes ajoutaient : « Les morts vivent aussi longtemps qu'on les aime ». Hovelacque aura inspiré des affections profondes : tous ceux qui ont travaillé près de lui, ses amis, ses collaborateurs, ses élèves, conservent pieusement sa mémoire. Son nom fait autorité dans les pays les plus éloignés, partout où l'on se préoccupe des problèmes considérables que soulèvent l'étude et l'histoire de l'humanité.

» Mais devant cette image muette de notre ami, de notre maître, de notre modèle, nous ne devons plus songer qu'à l'avenir. Hovelacque travaillait pour les générations prochaines. Toute sa vie se résume en deux œuvres immortelles : un livre, *La Linguistique;* un monument, l'École Estienne. En écrivant ce livre, il a affirmé sa foi dans la science; en fondant cette école, il a donné une expression matérielle à l'énergique activité du XIXe siècle, si bien annoncée, en trois mots, par le grand poète à qui Paris, la France et l'Europe viennent de rendre un si éclatant hommage. Il y a de longues années déjà, Victor Hugo, opposant le livre à l'Église, comparant les sculptures immuables de Notre-Dame aux caractères mobiles de l'imprimerie, avait écrit: « Ceci tuera cela. » Oui, Messieurs, ceci tuera cela, en ce sens que la pensée

affranchie secouera le joug des préjugés et des superstitions traditionnelles, que la pratique des devoirs préparera seule à l'exercice des droits, que la science libre triomphera de l'empirisme autoritaire, et que le sentiment de la solidarité humaine rendra définitif l'avènement de la justice dans la société régénérée. »

M. Vinson a donné ensuite lecture de la lettre suivante de M. le docteur J.-V. Laborde :

« Paris, le 5 mars 1902.

» MON CHER VINSON,

» Si mon état de santé ne m'en eût empêché, je n'aurais pas failli au devoir qui était à la fois le devoir du Président de l'Association de l'Enseignement des sciences anthropologiques et de l'ami, d'assister à l'inauguration du buste d'Abel Hovelacque, de le saluer et de rendre hommage, au nom de *l'Association*, à la chère image de l'ancien et toujours regretté collègue et directeur de l'École qu'il a honorée et illustrée.

» Permettez-moi de vous demander, comme un service personnel, d'être publiquement mon interprète, en présentant en quelques mots les regrets du Président de l'Association de se trouver ainsi dans l'impossibilité de remplir ce devoir. »

(*Revue de l'École d'Anthropologie*, numéro d'avril 1902).

LE

LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABŌDHACANDRŌDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français du sanskrit et du prâkrit

(SUITE)[1]

SIXIÈME ACTE

(Alors entre Quiétude).

QUIÉTUDE. — Voici la mission dont m'a chargée le grand roi Discernement : — Ma chère, m'a-t-il-dit, comme vous l'avez tout à fait reconnu vous-même :

« Manas, ses fils étant morts, regrette l'aveuglement, et pratiquant le renoncement, atteint le repos ; les cinq tourments sont partis de tous côtés dans le repos, et l'âme produit partout la reconnaissance de la vérité. »

Hâtez-vous donc grandement d'aller auprès de la déesse Révélation pour la conduire auprès de moi. — (Regardant). Oh ! voici ma mère qui délibère avec joie sur quelque sujet : elle vient précisément ici.

FOI. — Ah ! en voyant aujourd'hui après un si long espace de temps la famille du roi, mes yeux sont pleins en quelque sorte d'une liqueur divine.

1. Voy. t. XXXII, numéro de juillet (1899), p. 230-246 ; t. XXXIII, numéro de janvier (1900), p. 67-86, numéro de juillet, p. 223-239 ; t. XXXIV, numéro de juillet (1901), p. 240-254, et t. XXXV, numéro de janvier (1902).

« Là où existe le châtiment des méchants, et là où les bons, Pénitence et les autres, sont honorés, le maître du monde est honoré par ses fidèles obéissants. »

QUIÉTUDE (s'étant approchée). — Mère, quel est depuis ton départ l'objet de ta délibération ?

FOI. — (Elle répète : Ah ! en voyant aujourd'hui... etc.)

QUIÉTUDE. — Et envers Manas quelle a été la conduite de Purusha[1] ?

FOI. — Celle qui convient à celui qui devait être opprimé et tué.

QUIÉTUDE. — Comment donc Sa Seigneurie exercera-t-elle sa souveraineté ?

FOI. — Voici : comme il applique sa pensée sur lui-même, le roi est tout à fait roi par lui-même et souverain universel.

QUIÉTUDE. — Et quelle a été la faveur du roi pour Māyā ?

FOI. — Quand il faut parler châtiment, comment peut-on parler de faveur ? Le roi pense que Māyā, semence de tous les malheurs, doit être de toute façon châtiée.

QUIÉTUDE. — S'il en est ainsi, quel est donc maintenant l'état de la famille du roi ?

FOI. — Écoute :

« Distinction des choses éternelles et non éternelles est sa bien aimée ; Renoncement est son seul ami ; Pénitence et les autres sont considérés comme ses bons amis ; ceux qui sont semblables à Quiétude et Action de dompter ses sens sont considérés comme ses compagnons ; Amitié et les autres sont ses servantes ; Désir de la délivrance est toujours sa compagne ; et par la force doivent être anéantis ses ennemis, Aveugle-

1. Il serait difficile, par ce qui suit, de traduire ici ce mot par *âme*, comme nous l'avons fait plus haut.

ment, Égoïsme, Volition[1], Contact avec le monde et les autres. »

Quiétude. — Et quel est l'amour du maître pour Devoir?

Foi. — O fille! grâce au voisinage de Renoncement, le maître est dans une grande mesure dégoûté de la jouissance du fruit, ici et dans l'autre monde. Aussi,

« Il éprouve la crainte du fruit des péchés comme de l'enfer, et même du fruit périssable des bonnes actions; ainsi il abandonne toute la succession des désirs et ne pense en aucune façon à l'action vertueuse. »

Mais, en voyant en soi-même le penchant du maître et pensant que le maître avait accompli son œuvre, Devoir lui-même a été exempt d'affaires.

Quiétude. — Et Grand Aveuglement s'est caché, après avoir pris les Obstacles au Yoga. Quelle a été leur action ?

Foi. — O fille! Ce maudit de Grand Aveuglement, quoique se trouvant dans une situation mauvaise, a envoyé pour la séduction du maître les Obstacles au Yoga avec Madhumati[2] et Science. Et voici quelle est son intention: si le maître Discernement s'attache à ceux-là, il ne pensera plus à Révélation.

Quiétude. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors ils vont trouver le maître et lui font connaître une certaine science de magicien. En effet,

« Il entend des bruits à une distance de cent yojanas; et quoique non entendus, se manifestent à lui tels et tels récits, comme les Védas, les Purāṇas, les Bhāratas, les Tarkas et les autres, qui ne sont que du bavardage; il compose de lui-même et suivant son désir des Çāstras et des Kāvyas en

1. Skr. : *Sankalpa*. Au lieu de conserver dans la traduction le mot skr., nous avons préféré ici lui donner le sens de *Volition*, qui va mieux avec les autres mots traduits qui précèdent.

2. C'est la puissance surnaturelle résultant du yoga.

beaux vers; il parcourt les mondes, et il voit des mines de perles éclatantes appartenant au mont Méru. »

Après avoir atteint cette terre (merveilleuse) grâce à Madhumati, il est trompé par les divinités du lieu : — Oh! asseyez-vous là, dans ce lieu qui doit vous ravir, où ne sont ni mort ni naissance. Auprès de vous se trouvent les Vidyādharis, troupe agréable et familière, faite de beauté et de volupté, et dont les mains sont uniquement occupées d'objets de bonheur. Allons! viens :

« Ici jouis des rivières aux sables d'or, des femmes aux larges hanches et au visage de lotus, des rangées d'arbres aux belles feuilles d'émeraude, enfin de tous les plaisirs conquis par ta propre vertu. »

Quiétude. — Ensuite, ensuite.

Foi. — O fille! Māyā, ayant écouté ces paroles, dit : C'est louable; Manas excita la joie (de l'âme), Sankalpa donna l'impulsion (à l'âme), et le maître fut sur le point de donner son consentement.

Quiétude (avec douleur). — Le maître est de nouveau tombé dans le même piège du monde.

Foi. — Non certes, non certes.

Quiétude. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors le maître a été apostrophé par Tarka, qui était à son côté et qui les a tous regardés d'un œil assombri par la colère : ô maître, pourquoi ne pas te reconnaître comme vaincu par ces troupes de méchants, avides des morceaux de viande qui sont les objets des sens, et brûlés par le feu des objets des sens, cause de tous chagrins. Oh!

« Après avoir lâché maintenant cette barque du yoga, que naguère tu avais prise pour le passage de l'océan du monde, comment par ivresse te plonges tu dans le fleuve de feu (des passions) ? »

Quiétude. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors (par Purusha), ayant écouté ces paroles et ayant pensé : — Je renonce aux objets des sens, — Madhumati a été écartée.

Quiétude. — Bien, bien. Mais tu pars : où vas-tu?

Foi. — Voici l'ordre que m'a donné le maître : — Je désire interroger Discernement; donc hâte-toi. — Aussi je suis partie pour l'aller trouver.

Quiétude. — Le grand roi m'a de même chargée de lui amener Révélation. Allons donc accomplir l'ordre du maître.

(Toutes deux sortent).

Fin de l'intermède

(Alors entre Purusha).

Purusha (ayant réfléchi, avec joie). — O puissance de Dévotion à Vishṇu! Grâce à sa protection,

« J'ai pu éviter les tourbillons redoutables de Personnalité, j'ai pu échapper aux engloutissements des Makaras et des Grâhas[1], alliés et amis des femmes; j'ai pu chasser le feu sous-marin de sa colère, j'ai pu disperser les nœuds de la plante grimpante de la cupidité, j'ai pu à peu près atteindre maintenant la rive opposée de l'Océan des eaux du monde. »

(Alors entrent Révélation et Quiétude).

Révélation. — Amie! Comment contemplerai-je le visage du maître[2] ainsi sans pitié, de celui qui depuis longtemps m'a abandonnée solitaire comme la femme d'un autre homme?

Quiétude. — O déesse ! comment le roi, tombé dans un pareil malheur, est-il blâmé par toi?

Révélation. — Amie, ma situation, telle qu'elle était, n'a pas été vue par toi, pour que tu parles ainsi. Écoute :

1. Monstres marins.
2. C'est maintenant Discernement (Viveka) d'après le commentaire.

« Sur mes deux bras les rangées de mes bracelets, ayant leurs perles rompues, sont brisées; ma tresse de cheveux est gâtée par la prise offensante des perles de mon diadème. Combien de méchants, par la force du destin maudit, n'ont pas désiré de me faire esclave, lorsque Discernement se trouvait éloigné en un clin d'œil par les méchants! »

Quiétude. — Tout cela est dû à la méchanceté de Grand Aveuglement : il n'y a pas eu faute du roi; car c'est par celui-là, qui excitait Manas par le moyen de Kāma et des autres, que Discernement a été éloigné de toi. Voici ce que feraient naturellement des femmes de condition pour le maître plongé dans le malheur : elles feraient valoir le mérite d'avoir égard aux circonstances. Salue donc ici même le roi d'un air agréable par une parole amie. Maintenant tes ennemis ont été expulsés et tes vœux exaucés.

Révélation. — Amie! à mon arrivée mon amie Bhagavad-Gītā vient de me dire en secret : — Ton mari (Discernement) et le maître Purusha doivent être pour ainsi dire honorés par toi des questions et des réponses : alors naîtra Prabodha. — Comment aurai-je cette audace devant mes gurus?

Quiétude. — O déesse! Il ne faut pas du tout délibérer sur ces paroles de la bienheureuse Bhagavad-Gītā. Il s'agit là d'une affaire toute personnelle du maître, énoncée par la bienheureuse Dévotion à Vishṇu. Alors va et salue par ta présence ton mari et le Purusha primordial.

Révélation. — Comme le dit ma chère amie. (Elle sort).

(Alors entrent le roi et Foi).

Le Roi. — Ma chère, Quiétude verra-t-elle sa chère Révélation?

Foi. — O roi! Quiétude étant partie seulement après avoir reçu ses instructions, comment ne la verra-t-elle pas?

Le Roi. — Mais comment?

Foi. — O roi ! Voici ce que lui avait dit auparavant la déesse Dévotion à Vishṇu : par crainte de la science des Tarkas[1], elle est entrée dans le sanctuaire de Vishṇu, sur la montagne appelée Mandara, auprès de la déesse Bhagavad-Gītā.

Le Roi. — Comment y a-t-il de nouveau crainte de la science des Tarkas ?

Foi. — O roi ! elle t'en dira elle-même la cause. Que le roi veuille donc venir. Voici précisément le maître qui attend ton arrivée, livré dans un lieu retiré à ses méditations.

Le Roi. — (S'étant approché). O maître ! Je te salue.

Purusha. — Mon cher, cette conduite est contraire à l'ordre des choses, puisque, par le don fait par vous à nous-même de l'instruction, vous êtes notre ancien en science et vous avez obtenu d'être appelé notre père. En effet,

« Les dieux, ayant jadis perdu le chemin de la science du devoir, interrogèrent leurs enfants sur ce sujet. Ceux-ci, embrassant par la pensée ce sujet dans toutes ses parties, leur dirent : Écoutez, mes petits enfants. »

Voici donc la vraie règle : Conduisez-vous en père à notre égard.

Quiétude. — Voici, ô reine ! le maître qui s'entretient avec le roi dans un lieu retiré... Que la reine s'approche.

Révélation. — (Elle s'approche).

Quiétude. — Maître, voici la reine Révélation qui est à vos pieds pour vous rendre hommage.

Purusha. — Non certes, non certes. Elle est notre mère par la naissance de la connaissance de la vérité ; c'est donc elle qui est pour nous vénérable. Ou bien,

« Il y a une grande différence dans la déférence que l'on doit à une reine ou à une mère. Une mère nous attache (au

1. C'est-à-dire du rationalisme.

monde) par des liens difficiles à rompre, et, ces liens, c'est la reine (Révélation) qui les brise. »

RÉVÉLATION. — (Elle regarde Discernement, fait une salutation et s'assied à quelque distance).

PURUSHA. — O mère! Racontez-nous où vous avez passé ces jours (derniers) ?

RÉVÉLATION. — Maître, ces jours ont été passés avec des fous et des bavards dans les cloîtres, les carrefours et les appartements des temples vides.

PURUSHA. — Et ces gens savent-ils, en quoi que ce soit, la vérité que vous enseignez ?

RÉVÉLATION. Non certes, mais,

« Ces gens, en arrangeant d'une manière arbitraire mes paroles, en altèrent le sens, comme si c'étaient des paroles prononcées par des femmes de Dravidas. »

C'est ainsi que la discussion avec moi n'a pas d'autre utilité pour eux que de leur faire saisir un autre sens.

PURUSHA. — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Ensuite quelquefois,

« Science du Sacrifice m'est apparue, suivant le chemin indiqué par le chapitre des Œuvres, entourée de peaux de chevreaux noirs, de bois pour allumer le feu, de beurre clarifié, de cuillères et d'autres ustensiles des sacrifices, qui consistent en Ishti, en Paçu et en Soma[1]. »

PURUSHA. — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Alors je pensai : Plaise au ciel que celle-ci, qui porte le fardeau des livres, connaisse la vérité que j'enseigne! aussi dans ce but vais-je passer quelques jours auprès d'elle.

PURUSHA. — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Alors je suis allée auprès d'elle, et elle m'a

1. Trois types de sacrifices.

dit : O bienheureuse ! que désires-tu ? Je répondis : Noble femme! je suis sans protecteur; je désire vivre dans toi.

PURUSHA. — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Je dis alors :

« Je loue l'âme[1], de laquelle toute chose prend naissance, dans laquelle tout se réjouit, dans laquelle tout se dissout de nouveau, dont l'éclat illumine le monde, dont l'éclat est resplendissant d'une joie innée, l'âme éternelle, apaisée, sans action, et dans laquelle, comme dans le chef des êtres, vont, pour ne plus renaître, les sages qui ont rejeté les ténèbres de la dualité. »

Elle dit alors :

« L'âme[2], sans agir, comment serait-elle un chef ? C'est l'action qui fait le déracinement de ce qui existe, et non la réflexion sur la réalité[3]. Que l'homme, en faisant les actions qui détruisent le monde, vive seulement cent années, ayant le cœur apaisé. »

Il n'y a donc pas grande utilité pour moi à vous recevoir.

Cependant, si tu vantes l'âme agissant et jouissant, et si tu désires demeurer ici quelques temps, quel mal y a-t-il à cela) ?

LE ROI (avec raillerie). — O inintelligence de Science du Sacrifice, qui a les yeux noircis par une obscure fumée, car tu es ainsi affolée par Sophistique !

« De même que le fer, qui ne se meut point par sa propre nature, mais qui se meut sans conscience et par force dans le voisinage d'un aimant, ainsi c'est Māyā qui, mise en mouvement par le désir de l'âme[4], produit les mondes : voilà en quoi consiste son empire. »

1. Skr. *Purusha*.
2. Skr. *pumān*. — Le commentaire dit que *pumān* est ici le *Purusha*.
3. *Vastudhis*, expression philosophique.
4. Skr. *vicchikshitus*, de celui qui voit tout.

Voici donc la manière de recouvrer la vue pour les aveugles d'obscurité! En vérité, Science du Sacrifice, qui prétend apaiser par les Œuvres le monde ayant pour origine l'ignorance, désire écarter par la nuit l'obscurité profonde!

« En connaissant seulement celui qui peut illuminer les sept mondes faits de ténèbres et périssables de leur nature, on va au delà de la mort, et il n'y a pas d'autre route pour la délivrance du monde. »

PURUSHA. — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Alors Science du Sacrifice réfléchit et me dit: Amie, ceux qui habitent près de moi, affolés qu'ils sont par tes idées fausses, seront inattentifs aux Œuvres. Faites-moi la faveur de partir pour la contrée qui bon vous semblera.

PURUSHA. — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Alors je l'ai précédée et je suis partie.

PURUSHA. — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Alors j'ai aperçu, accompagnée de Karmakāṇḍā, Mīmānsā.

« Partageant les œuvres, ayant en partage les faveurs obtenues en récompense de ces sacrifices[1], suivie des Preuves, telles que *Çruti* et les autres, unissant (les œuvres) avec les diverses parties. »

PURUSHA. — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Alors, de la même manière, je lui demandai un refuge, et elle aussi me demanda : O bienheureuse! quelle est ton œuvre? Je lui réponds : (Elle répète la stance : Je loue l'âme de laquelle toute chose prend naissance, etc.

PURUSHA. — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Alors, Mīmānsā, ayant regardé ceux qui

1. *Adhikara*. Expression philosophique, ayant deux significations : 1° les personnes qui ont qualité pour faire le sacrifice; 2° les faveurs obtenues en récompense de ces sacrifices.

étaient près d'elle, répondit : — Elle doit nous être d'une très grande utilité, car elle enseigne que l'âme est propre à la jouissance du fruit de l'autre monde ; que l'on rende donc celle-ci appropriée aux œuvres. — Parmi ceux qui là demeuraient auprès d'elles, l'un d'eux donna son entière approbation ; mais l'autre, célèbre par sa dignité, le déva primitif du cœur de Mīmānsā, Kumārilasvāmin, parla en ces termes : — O déesse! cette femme n'enseigne pas qu'une âme est appropriée aux œuvres, mais qu'un chef est non agissant et non jouissant, et ce chef n'est pas propre aux œuvres. — L'autre alors dit : Est-ce que vraiment il existe un chef autre que l'âme mondaine? — Le premier dit alors en souriant : — Il existe. En effet,

« L'un voit les mouvements des êtres, mais l'autre a la pensée aveuglée par l'erreur ; l'un désire les fruits des œuvres, mais l'autre les donne à celui qui les demande ; l'un est instruit dans les œuvres ; l'autre, au contraire, est un déva chef de ceux qui traînent un corps. L'âme, sans contact avec les actions, comment peut-elle être honorée en tant qu'agissant? »

Le Roi (avec joie). — Bien, vénérable Kumārilasvāmin, ton intelligence est bonne.

« Ces deux oiseaux sont deux amis qui sont unis ; ils embrassent un même arbre ; l'un mange la figue mûre, mais l'autre ne mange pas et contemple[1]. »

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors j'ai pris congé de la Mīmānsā, et je suis partie.

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors j'ai vu les Sciences du Tarka, honorées de nombreux disciples.

1. Ces deux oiseaux sont l'âme détachée et l'âme incorporée.

« L'une avait pour objet principal la détermination de toutes les espèces, l'autre composait sa science, son marmotage et même sa chicane avec des arguments faits d'objections qui ne portent pas et avec des jeux de mots. Une autre enseignait, en les divisant, la distinction de la nature et de l'âme, et elle était fort occupée à compter les principes qui, dans l'ordre de leur émission, sont Mahat, Sentiment de la Personnalité et les autres. »

PURUSHA. — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Je me suis ainsi approchée des Sciences du Tarka, auxquelles, sur leur demande, j'ai fait la même déclaration de l'œuvre (Elle répète la stance : Je loue l'âme de laquelle toute chose prend naissance... etc.). Alors elles s'écrient, en me raillant : Ah ! bavarde ! toute chose prend naissance par les atomes. Une autre avec colère s'écrie : Ah ! méchante ! comment, ayant fait le chef capable de changement, tu nous en présentes un ayant pour loi la mort ! La naissance de toute chose ne vient-elle pas de la nature ?

LE ROI. — Oh ! insensées Sciences du Tarka ! Elles ne savent même pas que toute la classe des choses qui peuvent être connues, comme un pot, etc., est un effet, et que pour cette raison, il faut en considérer la cause dans les atomes et dans la nature ! En effet,

« Comme la lune dans l'eau, une ville de l'atmosphère[1], un songe, une magie, etc., ce monde, sujet à la naissance, à la destruction, etc., doit être considéré comme un effet irréel. Comme la rûpie (qui semble être) dans un coquillage, comme le serpent (qui semble être) dans une couronne de fleurs[2], le monde naît sans connaître Vishṇu, qui a la conscience de sa

1. C'est-à-dire une ville qui n'existe pas, imaginaire.

2. Le coquillage qui semble être une rûpie, la couronne de fleurs qui semble être un serpent. La comparaison de la couronne de fleurs et du serpent est fréquente dans la littérature sanskrite.

propre âme, et il s'évanouit grâce au lever de la connaissance de la vérité. »

Mais la crainte du changement est comme le jeu des caprices d'une femme insensée. En effet,

« La splendeur apaisée, sans tache, dont l'éclat est sans commencement, sans fin, éternel, comment, lors de la naissance du monde, peut-elle souffrir un changement? ou quel changement y a-t-il dans le ciel, lors de l'apparition des rangées de nuages ayant l'éclat des feuilles du lotus bleu? »

PURUSHA. — Bien, bien. Cette délibération d'un être ayant la science réjouit mon cœur.

(A Révélation). — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Alors toutes se mirent à dire : Ah! que celle-ci, disant la délivrance par l'anéantissement de toutes choses et qui est partie sur la route de l'incrédulité soit punie. Alors toutes avec précipitation se sont élancées pour m'arrêter.

PURUSHA (avec tremblement). — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Alors moi, ayant fait quelques pas à grand'hâte, je suis entrée dans la forêt de Daṇḍāka ; puis, non très loin du temple du meurtrier de Madhu (Vishṇu), élevé sur le mont Mandara,

« Sur mes deux bras les rangées de mes bracelets, ayant leurs perles rompues, sont brisées, et ma tresse de cheveux est gâtée par la prise offensante des perles de mon diadème[1]. »

Telle a été au début ma situation.

PURUSHA. — Ensuite, ensuite.

RÉVÉLATION. — Alors du temple du dieu sont sortis des

1. La 1re partie de cette stance se trouve déjà plus haut et mot pour mot; mais la 2e partie n'est pas la même. Cette 2e partie est dite par *Upanishad* quelques lignes plus bas : la rangée des perles est brisée..., etc.

hommes, qui avec des massues les ont très cruellement frappées : elles sont toutes parties au bout du monde.

Le Roi (avec joie). — Non certes, le Seigneur qui voit toute chose ne supporte pas ceux qui nous offensent.

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — « La rangée de perles est brisée, ma robe de lin est tombée, arrachée à mon corps ; et, sans nūpuras, je suis, remplie d'effroi, entrée dans l'ermitage de Bhagavad-Gītā. » Et ma chère Bagavad-Gitā, m'ayant vu arriver en ce lieu, me fait asseoir en m'embrassant, et en disant : O mère! ô mère! ô mère! Et, quand elle eut appris l'histoire, elle dit : O mère! ton cœur ne doit pas se tourmenter sur ce sujet. Certes, ceux qui, ne te prenant pas comme autorité, agiront selon leur fantaisie et leur nature d'asuras, ceux-là, c'est le Seigneur qui les punit. Et le bienheureux, en les prenant pour sujet de son discours, s'écria :

« Ces hommes, pleins de haine et de cruauté, ces derniers des hommes, je les précipite éternellement dans des corps d'Asuras. »

Purusha (avec curiosité). — O déesse! par ta faveur je désire connaître quel est ce chef et quel est son nom.

Révélation (presque avec colère). — Qui à celui qui ne le connaît pas donnera une réponse aveugle ?

Purusha (avec joie). — Comment ! c'est moi qui suis l'âme, le purusha, le chef suprême!

Révélation. — C'est ainsi. En effet,

« Cette âme[1] éternelle n'est pas autre que toi, et toi tu n'es pas autre que le Dieu le plus grand des Purushas; tu es double toi-même, comme le disque du soleil dans l'eau est double par l'illusion éternelle. »

Purusha (à Discernement). — O bienheureux ! je ne comprends pas parfaitement le sens de la Bienheureuse.

1. Skr. *pumān*.

« Alors, en faveur de moi qui suis séparée, qui ai en partage la vieillesse et la mort, la déesse donna la qualité d'avoir pour essence la vérité, la santé, le bonheur. »

Discernement. — Le sens de la phrase n'est pas connu de toi qui ignores le sens des termes. La vénérable dit : C'est absolument vrai.

Purusha. — Que votre seigneurie m'ordonne d'employer un moyen pour la connaissance de tout cela.

Discernement. — « Quand la dissolution des objets est entièrement accomplie, l'âme qui est pensée[1] étant connue et le sens de *tvam* étant connu d'autre part, cette lumière, dont l'éclat vient d'elle-même, chasse l'obscurité du monde par la phrase *tattvamasi* (toi tu es cela) et brille, apaisée, éternelle, d'une joie intérieure. »

Purusha (Avec joie, il réfléchit sur ce qu'il a entendu).

(Alors entre Réflexion)[2].

Réflexion. — Voici la mission dont m'a chargée la Bienheureuse Dévotion à Vishṇu : — Il faut instruire Révélation avec Discernement de mon intention cachée, et tu dois habiter dans Purusha. — (Regardant). Cette déesse ne se trouve pas très loin de Discernement et de Purusha. Donc je m'approche.

(S'étant approchée, elle parle à Révélation à demi-voix) :

Voici ce qu'enseigne la déesse Dévotion à Vishṇu : ces dévas ont la matrice du désir, et, grâce à mes réflexions, je sais qu'une jeune fille, d'une nature cruelle, appelée Science, se trouve dans ton sein, et Prabōdhacandrōdaya, grâce à la science de Samkarshaṇa[3], fera rentrer Science dans Manas, et, quand on aura donné à Purusha Prabodhacandrodaya,

1. Skr : *cidātman*.
2. Skr : *nididhyāsamam*.
3. Science qui consiste à faire passer un enfant dans le sein d'une autre.

on devra venir en ma présence avec le seigneur Discernement.

RÉVÉLATION. — Comme l'ordonne la déesse (Elle sort, ayant pris avec elle Discernement).

RÉFLEXION. — (Elle entre dans Purusha)

PURUSHA. — (Elle indique par sa pose la méditation).

(Dans la coulisse). — Merveille! merveille!

« Illuminant, comme d'un éclair, avec des guirlandes de splendeurs extraordinaires, toutes les régions du ciel, cette jeune fille fend tout à coup, à la vue de tous, la poitrine de Manas, en en brisant les os immenses, et elle anéantit Aveuglement avec tous ses serviteurs en les dévorant; et le vénérable Prabodhodaya s'approche du Purusha unique.

(Alors entre Prabodhodaya).

PRABODHODAYA. — « Je suis Prabodhodaya, au lever duquel les trois mondes, anéantis par un éclat inné, ne prennent plus le chemin de la délibération, en disant : Qu'est-ce qui est pris ? qu'est-ce qui est écarté ? qu'est-ce qui est pris ou qu'est-ce qui est chassé ? qu'est-ce qui est cousu ? qu'est-ce qui est dissous ? Ceci est-il quelque chose ou rien ? »

(Ayant fait quelques pas sur la scène). Voici Purusha. Donc je m'approche. (S'étant approché). Le bienheureux Prabódhacandródaya te salue.

PURUSHA (avec joie). — Viens, mon fils, embrasse-moi.

PRABODHODAYA. — (Il fait ainsi).

PURUSHA (avec joie). — Oh! le voile des ténèbres est déchiré; le matin a paru. En effet,

« Il est né une lune de la connaissance, qui a chassé l'obscurité de l'aveuglement, qui a dissipé le sommeil du doute. Je suis ce Vishṇu, par qui se manifeste tout l'univers, c'est-à-dire Foi, Discernement, Pensée, Quiétude, action de dompter ses sens..., etc. » J'ai complètement terminé mon affaire, grâce à la faveur de la bienheureuse Dévotion à Vishṇu. Je suis maintenant

« N'ayant de contact avec personne, ne questionnant sur rien, n'allant pas chercher un fruit dans toutes les directions, et, dans l'apaisement, ayant fait disparaître la crainte, le chagrin, la douleur, l'aveuglement : je vais devenir aussitôt un muni, qui n'a de maison que le soir ».

(Alors entre Dévotion à Vishṇu).

DÉVOTION A VISHṆU (avec joie s'approchant). — Depuis longtemps certes tous nos vœux sont réalisés ; puisque je te vois, le mal est apaisé.

PURUSHA. — Quelle chose peut être difficile, quand on a la faveur de la déesse Dévotion à Vishṇu[1]? (Il tombe à ses pieds).

DÉVOTION A VISHNU (Elle relève Purusha). — O ami, relève-toi. Que puis-je faire encore qui te soit agréable ?

PURUSHA. — Peut-il y avoir après cela rien qui soit agréable ? Car...

« Discernement, ayant le mal apaisé, a terminé ce qu'il devait accomplir, et moi, déesse aux yeux de lotus ! je suis entré dans cet état (qu'on nomme) être et bonheur[2] ; et cependant je demande encore ceci :

» Que le nuage forme une pluie abondante, si désirée dans ce monde ; que les rois gardent la terre en faisant tomber toutes les difficultés; que les grands, ayant pu par ta faveur chasser l'obscurité par l'apparition de la vérité, puissent traverser l'Océan du monde, dont la boue consiste dans les objets des sens et dans le Sentiment de la personnalité.

(Tous sortent).

Fin du sixième et dernier acte.

Gérard DEVÈZE.

1. Skr : *sadānande pade.*
2. Il est très curieux de voir Purusha, qui à ce moment est devenu Vishṇu, se jeter aux pieds de Dévotion à Vishṇu.

Analyse des formes verbales de l'Évangile de S. Marc, traduit en basque par Jean de Liçarrague (1571).

(SUITE)

DVDAN. 4. I. q. *dut*, aux : act : avec *da* euph : devant *n* rel : locatif, ou accusatif, ou temporel.

10. 38... nic EDATEN *dudan* copá, (*n* = *que* accusatif)... la coupe que ie boy,

10. 39..., Nic EDATEN *dudan* copá (*n* rel : acc :)... la coupe que ie boy,

14. 14... neure discipùluequin Bazcoa IANEN *dudan* ostatua ? (*n* rel : = *où*, *in quo*, *darinnen*) ... où ie mangeray *l'agneau de* Pasque auec mes disciples?

14. 25..., hura berriric Iaincoaren resumán EDANEN *dudan* egunerano. (*n* rel :=*que*=*quand*, *on which*, *da*) ..., iusqu'à ce iour-la que ie le beuray nouueau au royaume de Dieu.

DVDANA. 1. I. q. *dudan*, *n* rel : décl : accus : ou nom : passif.

14. 36... : badaric-ere ez nic NAHI DUDANA, ... : toutesfois non point ce que ie veux,

DVELA. 7. I. q. *du* avec *e* euphonique devant *la* participial et conjonctif.

2. 10 ... ecen guiçonaren Semeac BADUELA bothere bekatuén BARKATZECO lurrean ... que le Fils de

l'homme a puissance de pardonner les pechez en terre. (L. traduit *en la terre.*)

4. 30 ..., Cer IRUDI *duela* ... Iaincoaren resumác? ... 'A quoy ... estre semblable le royaume de Dieu?

8. 29. ... ? Eta IHARDESTEN *duela* Pierrisec ... ? Pierre respondant,

10. 29. Eta IHARDESTEN *duela* Iesusec ... Iesus respondant

11. 3... ecen Iaunac DUELA haren beharra : ... que le Seigneur en a à faire :

11. 33... Eta Iesusec IHARDESTEN *duela* ... Et Iesus respondant

12. 43. ..., ecen alhargun paubre hunec guehiago EMAN *duela* ... que ceste poure vefue a plus mis au tronc

DVEN. 2. I. q. *du,* aux : act : avec *e* euph : devant *n* rel : & conj.

5. 19..., eta *nola* hiçaz pietate UKAN *duen.* (*n* conjonctif) ··· , & *comment* il a eu pitié de toy.

9. Sommaire 43, 45, 47, SCANDALIZATZEN *duen*[1], *escuaz*, *oinaz*, *eta beguiaz*. 43, 45, 47 *La main*, *Le pied*, *L'œil scandalizant.*

DVENA. 8. I. q. *du* avec *e* euph : & *n* rel : nom : & acc : décl : nom : passif et accusatif (*na* = *celui que*. *celui qui*).

1. On pourrait mettre sous *duen* relatif les mots se terminant en *dun* qui sont devenus des adjectifs, e. g. *ostodun*, *onhassundunac*, etc., qui se trouvent dans cet Évangile. Dans ces mots, *dun* est l'équivalent de *du(e)n* = *celui* ou *celle qui l'a.*

4. 25 ..., DUENA — ere (*a* nom : intr :) ... ce que il a

7. 10... : eta, Aita edo ama MARADICATUREN *duena*, (*a* nom : intr :) ... : & qui maudira pere ou mere,

7. 20 ... , guiçona SATSUTZEN *duena*. (*a* nom : intr :) ...,icelle souille l'homme.

10. 9. Bada Iaincoac IUNCTATU *duena* (*a* accus :) Donc ce que Dieu a conjoint

11. 23. ... ecen ERRAITEN *duena* (*a* nom : intr :) ... que ce qu'il dit

14. 8... AHAL *duena* ... (*a* accusatif) ... ce qu'elle a peu :

14. 9 ..., hunec EGUIN *duena* — ere (*a* acc :) ..., cela aussi qu'elle a fait

16. 16. SINHETSIREN *duena* (*a* nom : intr :) ... Qui croira

DVENAC. 2. I. q. *duena*, *n* rel : nom : décl : nom : act : (*nac* = *celui qui*)

4. 9 ..., ENÇUTECO beharriric DUENAC, ..., Qui a aureilles pour ouir,

13. 14. ... (IRACURTZEN *duenac* ... (qui lit

DVENAREN. 1. I. q. *duena*, aux : act : *n* rel : nom : décl : génitif déterminé datival ou tronqué, c'est-à-dire dépourvu de la terminaison casuelle *tzat*. Voyez la note sur *duc* 9. 47 et *dinenoren* sous dugu, 6, 37 (*naren* = *pour celui qui*)

9. 23 ... SINHESTEN *duenaren* ....

DVENARI. 1. I. q. *duenaren* verbe poss : mais datif (*nari* = *à celui qui, dem wer* au croyant)

4. 25. Ecen DUENARI , ... Car a celuy qui a,

DVENEC 1. I. q. *duenac*, verbe possessif, nominatif de *nau* (*nec* = *celui qui*)

14. 20 ..., enequin platean TREMPATZEN *duenec* ... qui trempe auec moy au plat.

DVENIC. 2. I. q. *duen*, *n* rel : nom : décl : partitif indéfini participial, qualifiant le nominatif.

9. 39. ... ene icenean verthuteric EGUITEN *duenic*, ... qui face vertu par mon nom,

10. 29... UTZI *duenic* etchea, edo anayeac, edo arrebác, edo aita, edo ama, edo emaztea, edo haourrac, edo landác, ene eta Euangelioaren amorecatic [1].... qui ait laissé maison ou freres[2], ou sœurs, ou pere, ou mere, ou femme, ou enfans, ou champs, pour l'amour de moy & de l'Euangile,

DVGV. 7. Ind : prés : pl : 1e. r. s. aux : act :

4.30 ... ERRANEN *dugu*...? edo cer comparationez COMPARATUREN *dugu* hura ? ... dirons nous...? ou de quelle similitude le comparerons-nous ?

6. 37..., *Ala* IOANIC EROSSIREN *dugu* ber—ehun dineroren oguia, ..., Irons-nous acheter des pains pour deux cents deniers, (L. traduit *le pain*.)

9. 28..., Cergatic guc hura ECIN EGOTZI *dugu ?*

1. *Catic*, la forme ancienne de *gatic*, se trouve ailleurs chez Leiçarraga.

2. Comme *duenic* ne peut pas prendre le régime au pluriel, on le convertit mentalement en *dituenic* avec *anayeac*, *arrebac*, *haourrac*, *landac*.

..., pourquoy ne l'auons nous peu ietter hors ?

12.14... ? EMANEN *dugu*, ... ? le donnerons-nous,

14. 58. Guc ENÇUN *dugu* hori ERRAITEN, Nous luy auons ouy dire,

14. 63 ..., Cer guehiago testimonio BEHAR *dugu ?* ..., Qu'auons-nous encore à faire de tesmoins ?

DVN. 1. Ind : prés : s. 3e adr : fém : aux :

7. 29 ..., ILKI *dun* deabrua hire alabaganic. ..., le diable est sorti de ta fille.

DVQVEITENÉN. 1. Ind : fut : pl : 3e r. s. aux : act : *n* rel : nom : pl : décl : gén : pl : *datival* (*nén* = *de*, ou *pour celles qui.*)

13. 17. Baina dohaingaitz *emazte* içorren eta EREDOSQUITEN *duqueitenén* egun hetan. Mais malheur sur celles qui seront enceintes, & sur celles qui allaitteront en ces iours-la.

DVQVEITENEY. 1. I. q. préc : datif déterminé pl : (*ney* = *à ceux qui.*)

16.17. Eta signo hauc SINHETSI *duqueiteney* ... Et ces signes suyuront ceux qui auront creu :

DVT. 5. Ind : prés : 1e. r. s. verbe poss : & aux : act :

8. 2. Compassione DUT populuaz : ...I'ay compassion de la multitude :

10. 17. ..., Magistru oná, cer EGUINEN dut ... ? ..., Bon maistre, que feray-ie ... ?

14.27. ..., IOREN *dut* artzaina, ... Ie frapperay le berger,

14. 58 ..., Nic DESEGUINEN *dut* temple escuz EGUIN haur, ...EDIFICATUREN *dut*. ..., le desferay ce temple fait de main, ...i'en edifieray vn autre

DVTÉ. 20[1]. Ind : prés : pl : 3e. r. s. aux : act :

2. 18..., Cergatic Ioannesen eta Phariseuen discipuluéc barur EGUITEN *dute*, ..., Pourquoy iusnent les disciples de Iean & des Pharisiens,

2.20..., eta orduan, barur EGUINEN *duté* egun hetan.

..., & adonc ils iusneront en ces iours-la.

2.24 ..., cergatic EGUITEN *duté* Sabbathoan ... ?

..., pourquoy font-ils és Sabbaths (L: traduit *en le Sabbath*)

4.16. ..., bertan bozcariorequin RECEBITZEN *dute* hura.

..., soudain la reçoiuent auec ioye,

4.19 ..., eta berce gaucetaco guthiciéc BARNERARIC ITHOTZEN *dute* hitza, ..., & les conuoitises des autres choses estans entrees estouffent la parole,

4.38 ... : orduan IRATZARTZEN dute,

... : adonc ils l'esueillent,

5.15..., eta IKUSTEN *dute* ... , & voyent celuy

6.14. ..., eta halacotz verthutéc OBRATZEN *duté* hartan. ... : & pourtant vertus sont faites par luy. (L. traduit *Les vertus travaillent en luy*. Il suit le Grec. Le Latin de la Vulgate est : *virtutes operantur in illo*.)

7.5. Guero INTERROGATZEN *dute* Phariseuéc eta

1. L'accentuation dans le texte de Leiçarraga n'est pas uniforme. De ces vingt cas de *dute* seuls onze portent l'accent sur l'*é*.

Scribéc, ..., baina escuac IKUCI gabe IATEN *dute* oguia ?

En apres les Pharisiens & les Scribes l'interroguent,... : mais mangent le pain sans lauer les mains?

7.23 ..., eta SATSUTEN *dute* guiçona. ...., & souillent l'homme.

9.31. ..., eta HILEN *duté* : ..., & l'occiront,

10.33 ..., eta HILTZERA CONDEMNATUREN *duté*, eta Gentilén ESCUETARACO *duté:* ... : & le condamneront à mort, & le bailleront aux Gentils.

10. 34. Eta hec ESCARNIATUREN *dute* hura, eta AÇOTATUREN ,... eta HILEN *duté* :

... Et se mocqueront de luy, & le fouetteront, ... , puis le feront mourir :

12.40. ... : hauc RECEBITUREN *duté* condemnatione handiagoa. ... : ils en receuront plus grande condamnation.

12.44 ... EMAN *ukan duté*, ... y ont mis de

13. 6 ... : eta anhitz SEDUCITUREN *duté*. ... : & en seduiront plusieurs.

13.26. Eta orduan IKUSSIREN *duté* ... semea... Et lors on verra le Fils

DVTELA. 2. I. q. *duté* avec *la* conjonctif en complément d'*ecen*.

10.42 ..., hayén gainean SEIGNORIATZEN *dutela*, eta ... authoritatez USATZEN *dutela* hayen gainean. ... que ceux ..., les maistrisent : & les ... vsent d'authorité sur elles.

DVTEN. 5. I. q. *duté* avec *n* rel : nom : pl : & accus : sing :, & *n* conjonctif.

7. Sommaire *15 nehor* SATSUTZEN *duten gauçac cein.* (*n* rel : nom : pl :) *15 choses souillantes l'homme.*

9.42 ... ni baithan SINHESTEN *duten* chipi hautaric bat, (*n* rel : nom : pl :) ... l'vn de ces petits qui croyent en moy,

12.10 ... ? Edificaçaléc ARBUYATU *duten* harria, (*n* rel : acc : sing :) ... , La pierre que les edifians ont reiettee

12.43 ... ecen ez truncora EMAN *duten* guciéc. (*n* rel : nom : pl :)

... que tous ceux qui y ont mis.

15. 4... ? huná, cembat gauçaz hire contra TESTIFICATZEN *dutén.* (*n* conjonctif.) ... ? voila, combien de choses tesmoignent-ils contre toy ?

DVTENA. 1. I. q. *duten, n* rel : acc : décl : nom : (*na = ce que*)

14. 60... hauc hire contra TESTIFICATZEN *dutena ?* ... - ce que tesmoignent ceux-ci à l'encontre de toy ?

DVTENAC. 6. I. q. *duten, n* rel ; nom : décl : nom : intransitif, prédicat de *dirade* (*nac = ceux* ou *celles qui*)

4. 15. . bide bazterrera *hacia* RECEBITZEN *dutenac,* (Hautin a mis *recebitzen*)... qui *reçoiuent la semence* aupres du chemin,

4. 16... halaber leku harriçuetara hacia RECEBITZEN *dutenac* : ... Et voici semblablement ceux qui reçoivent la semence en lieux pierreux :

4. 18... elhorri artera hacia RECEBITZEN *dutenac,*

..., hacia (*sic*) ENÇUTEN *dutenac* : ... ceux qui reçoivent la semence entre les espines,..., ceux qui oyent la parole. (L. traduit *oyent la semence; hacia* au lieu de τὸν λόγον = *hitza*.)

4. 20... lur onera hacia RECEBITU *dutenac*,
... ceux qui ont receu la semence en bonne terre,

7. 15..., guiçona SATSUTZEN *dutenac*. ... celles qui souillent l'homme.

DVTENEAN. 3. I. q. *duté*, avec *n* rel : décl. : temporel. (*nean* = *quand*)

4. 15... : baina ENÇUN[1] *dutenean*, ... : mais apres qu'ils l'ont ouye,

4. 16... : eta ENÇUN *dutenean* hitza, ... : *c'est asçauoir*, *ceux* lesquels ayans ouy la parole,

6. 38... Eta IAQUIN *dutenean* ... Et après l'auoir sceu,

DVTENIC. 1. I. q. *duté* avec *n* rel : accus : décl : partitif indéfini en apposition avec le nom... (*nic* = *de ce que*)

7. 4... Anhitz berce gauçaric-ere... BEGUIRATZECO HARTU *dutenic*. ... d'autres choses qu'ils ont prinses à garder :

DVTENO. 1. I. q. *duten*, verbe poss : *n* rel : décl : duratif (*no* = *while*, *pendant le temps que*.)

2. 19... EZCONDUA berequin DUTENO ... pendant que le marié est auec eux ?

EÇAC. 4. Imp : s. 2°. r. s. adr : masc : aux : act :

1. Dérive-t-il d'*intonare*, dans le sens de *recevoir* des *tons*, des *sons*?

2. 9..., eta HAR *eçac* eure ohea, ..., & charge ton lict,

2. 11. ..., eta HAR *eçac* eure ohea, ..., & charge ton lict,

3. 5..., HEDA *eçac* eure escua : ..., Esten ta main.

9. 43..., TRENCA *eçac* hura : ..., couppe-la :

9. 45..., TRENCA *eçac* hura' ..., couppe-le :

14. 36... : TRANSPORTA *eçac* eneganic copa haur : ..., transporte ceste coupe de moy :

14. 65..., PROPHETIZA *eçac*...., Prophetize-nous.

15. 13..., CRUCIFICA *eçac*. ..., Crucifie-le.

15. 14. ..., CRUCIFICA *eçac*. ..., Crucifie-le.

15. 30. EMPARA *eçac* eure buruã, Sauue-toy toy-mesme,

EÇAÇVE. 15. Imp : pl : 2e. r. s. aux : act :

1. 3..., APPAIN *eçaçue* Iaunaren bidea, ..., Accoustrez le chemin du Seigneur :

1. 15..., eta SINHETS *eçaçue* Euangelioa. ..., & croyez à l'Euangile.

4. 3. ENÇUN *eçaçue*, Huná, Escoutez, voici,

6. 11..., handic PARTITZEAN, IHARROS *eçaçue* çuen oinén azpico errhautsa, ..., en partant de là secouez la poudre de dessous vos pieds,

6. 38... et IKAR (*sic*)[1] *eçaçue* ... & regardez.

7. 14..., eta ADI *eçaçue*. ... & entendez.

11. 25..., BARKA *eçaçue* ..., pardonnez

13. 28. Bada ficotzetic IKAS *eçaçue* comparationea.

13. 33..., VEILLA *eçaçue*.... veillez. Or apprenez la similitude du figuier,

1. Variante d'*iker*, qui dérive peut-être de *i(n)quir(ere)*, sinon du français *(r)egard*, *e(s)gard*.

13. 35. VEILLA *eçaçue* beraz :... Veillez donc :

13. 37..., VEILLA *eçaçue*, ..., Veillez.

14. 22..., HAR *eçaçue*, IAN *eçaçue* : ..., Prenez, mangez :

14. 34..., eta VEILLA *eçaçue*. ..., & veillez.

14. 38. VEILLA *eçaçue*, Veillez,

EYEC. 1. Imp : s. 2e. r. s. r. i. pl : adr : masc : v. i. act : *eguin* = *eman*.

6. 36. EYEC congit, Donne-leur congé[1],

EIEÇVE & EYEÇVE. 2. Imp. pl. 2e. r. s. r. i. pl. aux. act : avec le verbe irr. actif *ei*, *ey* = *egin* en sens d'*eman*. Voyez Saint Luc, 9, 13 & 21, 34.

6. 37..., EYE*çue* çuec IATERA. ...*Mais* vous donnez-leur à manger.

13. 9. Baina beguira EIE*çue* çuec ceuron buruëy : ... Mais prenez garde à vous-mesmes :

GAITECEN. 2. Subj : prés : & Imp : pl : 1e. aux :

4. 35..., IRAGAN *gáitecen vraren* berce aldera. ..., Passons de là *l'eau*.

10. 37... IAR *gaitecen* hire glorián. ...que nous soyons assis en ta gloire.

1. M. R. M. Azkue, professeur de basque à Bilbao, a publié dans l'Euskalzale du 29 juin 1899, avec quelques incorrections, la lettre de B. de Echauz (de 1584), qu'a publiée pour la première fois M. J. Vinson. Mais il a traduit *Conchit de Gazcon* par « Conchita de Gascon », comme il s'agissait d'une femme nommée Concepcion! Le mot *congit* = *congé* est assez commun dans Liçarrague et *conchit* n'en est qu'une variante. — M. Azkue n'a pas pu traduire le *cci* de la même lettre qui n'est pourtant que *ctzi*. — « Congé de Gascon » équivaut évidemment à l'anglais « to take French leave », c'est-à-dire « to take a liberty without leave ».

GAITECENÇAT. 1. I. q. *gaitecen* décl : destinatif.
5. 12..., hetara SAR *gaitecençat*. ... afin que nous entrions dedans eux.

GAITVC. 1. Ind : près : s. 1e. adr : masc : verbe subst :
5. 9... : ecen anhitz GAITUC. ... : car nous sommes plusieurs.

GAITZAC. 1. Impr : s. 2e r. pl : 1e. pers. adr : masc : aux : act :
5. 12..., IGOR *gaitzac* vrdetara, ..., Enuoye-nous ès pourceaux,

GAITZAIZQVIC. 1. Ind : prés : pl : 1e. r. i. s. 2e pers : aux : adr : masc :
10. 28 ..., eta IARREIQUI *gaitzaizquic* hiri.
... & t'aurons suyui.

GARA 2. Ind : près : pl. : 1e, auxiliaire.
10. 33..., IGAITEN gara Ierusalemera : nous montons en Ierusalem :
11. 32..., Guiçonetaric : populuaren BELDUR *gara* ; (Hautin a omis le : après Guiçonetaric)
... : nous craignons le populaire,

GAREN. 1. I. q. *gaitecen* subjonctif : verbe substantif.
9. 5... gu hemen GARÉN. ... que soyons ici,

GOACEN. 3. Subj : prés : & Imp : pl : 1e, v. i. intr : *ioan*.
1. 38... GOACEN hurbilengo burguëtara :
..., Allons aux prochaines bourgades,
4. 38... ceren GALDUAC GOACEN ? ... que nous perissons ? (Le traduit *que vayamos perdidos*.)

14. 42..., GOACEN : ..., allons :

GVENDIQVEC. 1. Conditionnel prés : pl : 1e, r. s. adr : masc : aux : act :

(M. Inchauspe dit que c'est pour *ginukek*.)

10. 35..., NAHI *guendiquec* ..., nous voudrions

HABIL. 4. Imp : s. 2e. v. i. passif *ebil*.

2. 11..., eta HABIL eure etcherát. ..., & t'en va en ta maison.

5. 19 ..., HARIL eure etcherát euretara, ..., Va-t'en en ta maison vers les tiens,

5. 34..., HABIL baquerequin, ..., va t'en en paix,

10. 21..., HABIL, ... : va,

baHAV. 3. Ind : prés : s. 3e r. s. 2e pers : aux : act :

En Actes c. 5, v. 4. *bahau* est une faute pour *bahu*. Dans le même verset, et ch. 7, v. 28, on a mis *auen* au lieu de *huen*.

9. 43. Eta baldin eure escuac TREBUCA ERACITEN ba*hau*, Que si ta main te fait chopper,

9. 45. Eta baldin eure oinac TREBUCA ERACITEN ba*hau*, (Hautin a mis une virgule après eraciten) Et si ton pied te fait chopper,

9. 47. Eta baldin eure beguiac TREBUCA ERACITEN ba*hau*, Si aussi ton œil te fait chopper,

IECEC. 1. Imp: s. 2e. r. s. r. i. pl: adr : masc : aux : act :

5. 19..., eta CONTA *ieçec* ..., & leur raconte

IECEÇVE. 1. Imp : pl : 2e. r. s. r. i. pl : aux : act :

16. 7..., ERRAN *iececue* haren discipuluey eta Pierrisi,

..., dites à ses disciples & à Pierre

IEÇAGVC. 1. Imp : s. 2e. r. pl : 1e. pers : adr : masc : aux : act :

10. 37..., EMAN *ieçaguc*, bata hire escuinean, eta bercea hire ezquerrean..., Donne-nous que... l'vn à ta dextre, & l'autre à ta senestre,

IEÇAGVÇVE. 1. Imp : pl : 2e. r. s. r. i. pl : 1e pers : aux : act :

14. 15... : han APPAIN *ieçaguçue*.... : apprestez *là* pour nous *l'agneau de Pasque.*

IEÇAGVN. 1. Subj : prés : s. 2e. r. s. r. i. pl : 1e. pers : adr : masc : aux : act :

Inchauspe confirme cette définition, en disant que *diezagián* serait plus correcte. Mais le français a le temps passé.

10. 35..., EGUIN *ieçagun*. ... que tu nous fisses

IEÇOÇVE. 1. Imp : pl : 2e. r. s. r. i. s. aux : act :

16. 15..., eta PREDICA *ieçoçue* Euangelioa creatura guciari. (Hautin a omis ce point)..., & preschez l'Euangile à toute creature.

IETZÉC. 1. Imp : s. 2e. r. pl : r. i. pl : adr : masc : aux : act :

10. 21..., eta EMAN *ietzéc* paubrey : ... & le donne aux poures,

IETZOÇVE. 1. Imp : pl : 2e. r. pl : r. i. s. aux : act :

12. 17..., RENDA *ietzoçue* Cesarenac Cesari ; eta Iaincoarenac Iaincoari. ..., Rendez à Cesar ce qui est à Cesar : & à Dieu ce qui est à Dieu.

INCÉN. 1. Ind : imp : s. 2e. verbe substantif. (Voyez

Actes 9, 17 *aincen*; Apoc : 11, 17, bai*hincén ;* 16, 5. Incena Saint Jean 21, 18 *incenean*, *incén*, & *baihincén*.)

14, 67..., Eta hi Iesus Nazarenorequin INCÉN. (*sic*) ..., Et toy tu estois auec Iesus de Nazareth.

ITZAC. 4. Imp : s. 2e. r. pl : adr : masc : aux : act :

1. 44..., eta PRESENTA *itzac* eure GARBITZEAGATIC ... gauçác hæy testimoniagetan. ..., & presente pour ton nettoyement les choses... pour tesmoignage à iceux.

7. 10..., OHORA*itzac* eure aita eta eure ama :

... Honore ton pere & ta mere :

10. 19..., OHORA*itzac* eure aita eta ama :

..., Honnore (*sic*) ton pere & ta mere.

10. 21... SAL *itzac*, ..., & vend tout (L. traduit *tout* par *dituanac* = *ceux que tu as*).

CORRIGENDA

REVUE DE LINGUISTIQUE. Tome XXXI, p. 142, l. 3 CAYÒ, l. 12 *çayó*.

Tome XXXII, p. 70, l. 12 supprimez « r. pl. » & l. 13 au lieu de « poss »; lisez « substantif ». On returning to Biarritz in Dec : 1901, & extracting my work on St Lukes Gospel in Leiçarragas New Testament, finished there, minus the French quotations, on June the first 1896, I found that I had defined *cituán* correctly thus « Ind. imp. pl. 3e adr. masc. aux. » It occurs c. 20, v. 31, « eta hil cituán »

translating ... « & moururent. » To the best of my memory the definition was identical in my manuscript on St Mark : & the mistake was only inserted while I hurriedly corrected the proof. Perhaps I was thinking of *citián* which translates *auoit* in St Luke c. 7, v. 41. *cituán* is not a common word in *Testamentu Berria*.

Tome XXXIV, p. 270, l. 10, ajoutez. On trouve les deux formes de ce mot chez les anciens auteurs e. g. E. Materre; p. 147, mundueo onhasun guztiac; p. 156, onhassun; p. 155, ontassun.

p. 341, l. 5, après accus : lisez (*na*= *ce que*). On voit que ces mots se trouvent mal placés.

p. 343, l. 12, après DU insérez (3)

p. 346, l. 4, lisez haur,

p. 347. l. 8, lisez UKANEN

p. 349, l. 19, (ez-deus-te—

dernière ligne « M. Edward Anwyl ».

p. 350, l. 8 (*n* rel :

p. 351, l. 4 *citian*, formes enregistrées l. 15 A

p. 352, l. 8, après Lardizábal ajoutez p. 423, l. 2 après 302 lisez 305.

l. 10, au lieu de 436 lisez 437.

l. 2 d'en bas *LO DATZALA*

p. 353, l. 2 deçacuençát.)

p. 354, l. 15, 1901

p. 355, l. 7, HILTZECAC, l. 9 après mots.) insérez « l. 18 rel :)

p. 97, l. 12, avant « propongo » insérez « Siguiendo Larramendi (Diccionario trilingue).

Dans mon ouvrage sur les Épîtres aux Philippiens et aux Colossiens, publié le 14 mars 1902, à Villanueva y Geltrú (Il y avait 212 exemplaires. L'édition m'a coûté 270 pesetas) lisez p. 5 Philological, p. 11 dernière ligne supprimez les... p. 17, l. 14 d'en bas lisez *Give ye it* &c. p. 30, l. 8 (*things*) *which I have*. p. 45 d'en bas l. 6 Iracas & Iracatsi, l. 7 supprimez Hil, l. 11 lisez 55. l. 13) en règle générale Leiçarraga écrit Ohortze = enterré, enseveli, mais Coloss : c. 2, sommaire on trouve *ohortzi*, la forme régulière). l. 12 supprimez Hil, Iracatsi l. 16 lisez 35 l. 17 après Gal, insérez Hil, Iracas & Iracatsi, l. 18 lisez 10, l. 19 lisez 100.

E. S. Dodgson.

PIÈCES HISTORIQUES

DE LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

EN FRANÇAIS ET EN BASQUE

Dans les numéros de cette Revue d'avril et de juillet 1897 (t. XXX, p. 147-177 et 196-215), j'ai reproduit, avec une traduction française, une plaquette basque qui avait paru vers l'époque du Concordat et dont je n'avais pu retrouver le texte français original exact. Plus tard, j'ai pu signaler une plaquette française analogue imprimée à Pau vers la même époque (t. XXXI, p. 296-300).

Je viens de rencontrer, sur les quais de Paris, une petite brochure qui est évidemment le prototype commun. Est-ce une édition originale ? Est-ce la reproduction d'une publication plus ancienne ? La seconde hypothèse est la plus probable. Quoi qu'il en soit, la brochure, qui doit remonter à la fin du XVIIe siècle, est d'un très petit format ; les pages mesurent, titres courants et signatures compris, 93 mm. sur 41 de justification ; l'exemplaire, rogné, a 105 mm. et demi sur 52. Il y a deux cahiers de seize et huit pages numérotées de 1 à 24, toutefois les pages 1 à 5 ne sont pas chiffrées.

La p. 1 contient le titre ainsi conçu : « L'ENFANT | SAGE | A TROIS ANS, | *Contenant les Demandes* | *que lui fit l'Emperevr* | *Adrien & les Réponſes* | *de l'Enfant.* | (fig. : la Vierge assise berçant l'Enfant-Jésus) | A TROYES | chez J. A. GARNIER, | imp. lib. & fabricant | de Papier. | — | *Avec Permiſſion* Puis vient p. 3-4 *l'avant-propos* en italiques, et p. 5-20 « les demandes que fit l'Empereur Adrien à l'enfant-sage », avec ce titre courant : « *l'Enfant-Sage* », le premier mot aux versos, le second aux rectos ; à la p. 24, les deux mots sont naturellement réunis. La p. 16 a une réclame, la p. 17 est signée B, la p. 3 était signée Aij.

L'avant-propos est ainsi conçu : « L'Enfant—Sage, qui n'avoit que trois ans, qu'on appelloit petit-fils de l'Empereur, fut recommandé à M. l'Archevêque, qui le recommanda à un patriarche de Jérusalem qui le présenta à un Duc très sage & le meilleur qui fut en toute la terre. Lorsque cet enfant fut venu en la cité de ce Duc, il fut parler à lui & les chevaliers de ce duc lui dirent : Voici l'enfant très-sage & le saluèrent & lui demandèrent : d'où es-tu venu, sage-enfant ? Il leur répondit : de mon pere et de ma mere, & suis créé de Jésus-Christ. Quelques autres chevaliers dudit Duc lui dirent : Tu es sage : il leur répondit que celui qui est sage se châtie soi-même. Toutes ces choses ayant été rapportées à l'Empereur Adrien, qui étoit alors à Rome, lequel le fit venir à lui pour l'interroger

sur plusieurs questions dignes d'être lues par un chacun.»

Cette brochure correspond aux douze premières pages de la plaquette basque que j'ai fait réimprimer. Toutefois elle contient quelques passages qui manquent à la traduction basque et plusieurs de celles-ci, notamment, la fin lui manquent.

P. 6. (1897, p. 153, entre les lignes 6 et 7) « D. Qu'est-ce qui sortit premièrement de la bouche de Notre Seigneur?— R. Ce que dit Saint-Jean l'Évangéliste: *In principio erat verbum et verbum erat apud Deum*, &c. »

Après la ligne 18 de la p. 153, les textes ne se correspondent plus. La petite brochure française (p. 7) pose la question : « D. Quelle espérance ont les marchands ? R. Périr, car ce qu'ils acquièrrent leur vient souvent par fraude et tromperie. » Puis viennent d'autres questions plus ou moins singulières, et nous arrivons (p. 11) à deux questions relatives à Adam et à Ève, et à celle-ci : « D. Ceux qui ont leurs désirs et volontés en ce monde..» qui correspond aux l. 7 et ss. de la p. 157 du français. Après trois questions qu'on ne trouve pas dans le basque vient (p. 12) : « Qui est la chose la plus cruelle?..» (p. 157, l. 12) et le français répond simplement : « C'est la mort. » Suivent trois demandes singulières, y compris celle-ci : « Qu'est-ce que la femme? — C'est l'image de la mort » . On demande ensuite (p. 13) de quoi l'homme « ne se peut souler » et l'on répond seulement : « c'est de gagner » (Cf. p. 157, l. 18).

Après une question sans correspondante, nous trouvons (p. 14) : « Qui est la chose meilleure ou pire ? » (cf. p. 157, l. 21), puis une autre sans correspondante, puis celle relative au nombre des langues du monde (p. 155, l. 26) ; on demande ensuite : « combien de manières de serpens y a-t-il au monde? —R. Il y en a de quatorze, » puis (p. 15) : « Qui fut celui qui dona (*sic*) le nom à toutes les bêtes? » (cf. 155, l. dernière). La correspondance continue pour deux demandes encore, puis vient cette question : « Qu'est-ce que le ciel ? » et on répond : « c'est la lumière de la clarté divine » (cf. p. 155,l. 14) ; la correspondance reprend avec cette particularité que le soutien de la terre est, non pas l'air, mais l'eau, et que le feu spirituel est soutenu par « un arbre qui fut planté en Paradis au commencement ». Après Gelboé, on parle de St-Paul « qui fit la première église » (p. 157, l. 24), de Jonas, de l'âge de Noé et de l'arche (p. 157-159) jusqu'à la plantation de la vigne : on ne nomme pas la montagne sur laquelle l'arche existe encore aujourd'hui. On demande alors : « Qui fit la première ville? — R. Ce fut Zurie, « et on reprend l'histoire de Joseph d'Arimathie, les *huit* raisons pour l'abstinence du vendredi (p. 161).

Le texte français parle après cela des manières dont on peut être damné, puis de ce qui plaît le plus à Dieu (p. 161, l. 8), de ce qui déplaît le plus à l'homme, des enfants d'Adam (trente fils et trente filles), du pre-

mier larron, du bon larron (p. 161) et des « plus nobles noces qui furent jamais — R. Celles d'Architiclin où Jésus-Christ changea l'eau en vin. » On demande ensuite : « Qui sont ceux qui ne mourront jamais jusqu'à la fin du monde ? « R. Énoch & Élie, qui sont à la porte du Paradis terrestre tenant chacun une épée ardente en leur bouche » (p. 21, cf. p. 173). Le reste ne correspond plus.

On a vu que les préambules diffèrent sensiblement et que les textes ne sont point identiques. Il y a évidemment là deux variantes — et il doit en exister d'autres — d'une rédaction qui remonte probablement à deux ou trois siècles. L'ignorance et la sottise le disputent à la naïveté dans ces brochures, dont les auteurs étaient vraisemblablement de pauvres clercs besogneux.

Habent sua fata libelli... En même temps que j'acquérais cette plaquette, je rencontrais aussi un exemplaire du fameux traité A. M. D. G. du Père Loriquet : « Supplément à l'histoire de France depuis la mort de Louis XVI jusqu'en 1815 » (Paris, Soc. Typogr., 1816, 171 p. in-18). L'exemplaire, un peu trop rogné, porte la signature de Jules Simon.

Julien Vinson.

LITTÉRATURE PHILOSOPHIQUE TAMOULE

YÊLAPPÂṬṬU

Chant de trait ou de halage

J'appelle *chants de trait* de petites compositions littéraires ou philosophiques qui commencent et finissent par des onomatopées *yêlêlò! tattéyyâ!* plusieurs fois répétées et interrompant souvent le morceau dont elles ponctuent le récit. Elles correspondent à nos *ho ho! hé hé! hue!* et autres cris analogues. Je possède plusieurs chants de ce genre que je dois à l'amabilité d'un ami de Pondichéry; je citerai notamment celles dont voici les titres et qui ont été composées récemment :

Iràmâyaṇa êlappâṭṭu. Négapatam, année khara (1891), 24 p. in-8°. Chant divisé en sept parties correspondant aux sept parties du Râmâyaṇa.

2. *Sarvè òḍam engir'a Dimàrkèṣan òḍam.* Madras, 1891, 6 p. in-18, 2e édition (Bateau de démarcation dit bateau universel).

3. *Pala çarakku êlappaṭṭu.* Madras, 1901, 24 p. in-18 (Chant de trait de beaucoup de marchandises).

4. *Ingilîṣ òḍam engir'a kâlèdji òḍam.* Madras, 1891, 6 p. in-18 (bateau du Collège dit bateau anglais).

5. *Pugeivaṇḍi èlappàṭṭu.* Madras, année çukla (1869), 16 p. in-18 (Chant de trait du chemin de fer).

Mais le plus intéressant et le plus ancien, qui remonte sans doute à environ soixante ou quatre-vingts ans, est le suivant, dont l'auteur est inconnu et dont j'ai vu trois éditions :

Uḍatkùr'u êlappâṭṭu. Madras, 1885, 8 p. in-18, avec une figure (Vichnou) au verso du titre (Chant de trait sur les divisions du corps).

En voici la traduction :

yêlêlô ! yêlêlô ! tattéyâ ! yêlêlô ! yêlêlô !

1. Le fils du dieu de Çidambaram[1], qui est couronné de la lune, celui dont la poitrine porte un joyau inestimable[2],

ayant franchi la mer sombre (de la naissance), — *tattéyyâ !* — étant arrivé à la ville de Katchi[3];

ayant adoré la grâce à méditer qui prend forme, demeurant là tous les jours après avoir obtenu tous les jours la lumière du joyau qu'est la lettre *ôm*[4] ;

ayant franchi la mer aux neuf côtés[5], qui est sombre, ayant fait alors une planche du temps, du lieu et du son,

approchant de Vinâyaka qui offre sa blanche défense et une feuille de palmier aux malheureux qui ont interrompu le *vêdanta*[6] développé...

yêlêlô...

1. Station sacrée de Çiva, par environ 11° 30 lat. N. et 77° long. E., *Chellambron*.
2. Çiva.
3. Autre station sacrée çivaïste, par environ 13° lat., et 77° long. *Kântchipura*.
4. Formule mystique de la trinité : Brahmâ, *m*; Vichnou, *a*; Çiva, *u*.
5. Ou neuf coins; allusions aux neufs passages ou ouvertures du corps: deux oreilles, deux yeux, deux narines, la bouche, l'organe sexuel et l'anus.
6. Système philosophique vichnouviste.

2. J'ai adoré le dieu aux trois yeux[1]. Pour faire marcher le navire de la sagesse antique,

j'ai vite réuni les huit lettres[2]. — *tattéyâ !* — et j'ai fait un navire,

j'ai mis Vichnou près du gouvernail, j'ai fait du puissant Brahmâ le mât du milieu,

j'ai installé Rudra[3] et son œil comme lion[4],

j'ai disposé 72.000 beaux cordages[5],

j'ai attaché aux huit points cardinaux[6] trente-deux voiles[7], et j'ai embarqué quatre-vingt-seize énorme canons[8].....

yèlèlò...

3. J'ai fait de Râhu et Kêtu[9] les étais du mât du milieu, j'ai mis pour garde, — *tattéyâ*, — produisant de la lumière, les neuf astres intelligents[10],

j'ai rendu propices les (douze) magnifiques signes du Zodiaque; j'ai considéré la haine, l'amitié, l'élévation, la chute, le pouvoir,

j'ai cherché l'horoscope dans la huitième case[11], dans le quinzième astérisme superbe[12],

j'ai reconnu le moyen de faire marcher rapidement le na-

1. Çiva, avec son troisième œil au milieu du front.
2. Svasti ! ôm ! Namaçivâya !
3. Çiva, le dieu rénovateur.
4. Comme figures à la poulaine.
5. Les 72.000 conduits du corps (cf. p. 168, note).
6. C'est-à-dire les huit gardiens des points cardinaux (Indra, Agni, Yama, Nirṛti, Varuṇa, Vâyu, Kuvêra, Içâṇya), leurs huit armes, leurs montures et leurs femmes.
7. Est, sud-est, sud, sud-ouest, ouest, nord-ouest, nord, nord-est.
8. Les 96 *tattvas*, éléments primordiaux des choses.
9. Nœuds ascendant et descendant de la lune qui sont les huitième et neuvième planètes des Indiens.
10. Les neuf planètes: Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, *râhu*, *kêtu*.
11. Allusion aux pratiques divinatoires, aux horoscopes, etc.
12. L'astérisme *svâti*, Acturus. Le zodiaque est divisé en vingt-sept astérismes.

vire, et je vais dire comment de terre on embarque les marchandises...

yêlêlô!

4. Les soixante-quatre arts qu'on étudie sont soixante-quatre (sortes de marchandises),

que j'attache afin qu'elles ne ballottent pas, — *tattéyâ*, — Sadâçiva[1] lui-même l'a recommandé.

dans la vaste cale je mets du sel gemme, d'incomparables richesses, du soufre divin, du sucre,

de l'alcali volatil, du savon, de la chaux, du zinc, du plomb, du mercure,

du camphre cuit, du poison violent, du vitriol bleu,

du sel ammoniac blanc comme la lune; je les charge au poids...

yêlêlô!...

5. Les voiles ayant été développées, comme le navire courait, le dieu chef vint et demeura;

la déesse des sciences à la couleur pure[2], — *tattéyâ*, — sur ce bastion brillant,

frappait sans cesse les canons immuables, et il se tenait là réclamant le paiement habituel;

il arbora vingt-huit pavillons rouges[3] et prit à témoins cent huit mondes conventionnels[4],

et dit: « je suis, moi, le navire forteresse de la cité du corps »,

je suis venu, montrant le sceau puissant et original...!

yêlêlô...

6. Dans l'essor du navire sur la mer de lait, la jeune femme regardait:

1. Le toujours heureux Çiva, personnalité divine, issue la troisième par ordre de développement de l'absolu suprême.
2. Sarasvatî, femme de Brahmâ, qui est blanche.
3. Les 28 *âgamas*, livres sacrés des Çivaïstes.
4. Les 96 tatvas et les 12 signes du Zodiaque ?

ayant fait tourner avec force — *tattéyâ!* — le gouvernail vers l'ouest,

ayant articulé les huit *mantras* puissants[1], *Dhanandjaya*[2], développa la voile en ciseaux

Tùkka, *Kùrma*, *Nàga* et *Çamân*[3], détruisirent la conjuration irrésistible et donnèrent une forte poussée,

retenant les dix souffles[4], qui sont la parole, arborant le drapeau,

à la vue des habitants du ciel, le combat éclata bruyant, n'est-ce pas?

yèlèlò!...

7. Comme les armées aux quatre corps en y comprenant les chars, les éléphants et les chevaux[5],

palpitantes et effrayées allaient au séjour du soleil, — *tattéyà!* — la voile ardente de la *suṣumnà*[6] inébranlable brillait; les sept conseillers[7] tiraient les poulies;

ministre intelligent, le cocher pilote faisait tourner; le navire voguait sur l'eau jetant sans changer les soixante-quatre sciences;

le beau Rudra faisait accord et appelait, et *dhanandjaya* volait au secours du navire...

yèlèlò!

1. Formules magiques, prières.
2. Le souffle qui fait gonfler (cf. p. 159).
3. Les souffles qui font se fatiguer, voir, vomir et digérer (cf. p. 168 et 169). *Tùkka* est sans doute synonyme de *dévadatta*, souffle qui cause la fatigue.
4. Les dix souffles qui passent dans les canaux ou conduits du corps (cf. p. 167 à 169, et notes).
5. Le quatrième corps est formé naturellement par les soldats à pied, armés de flèches, de lances, de *chakras* (disques), etc.
6. Canal principal du corps humain, qui va de l'anus au *pudendum* (voy. p. 167, note).
7. Sans doute les sept parties actives du corps : humeurs, sang, liqueur séminale, moelle ou substance cérébrale, chair, os, peau.

8. Comme il courait du côté du croissant de la lune, Mahêçvara[1] lui-même répondait;

il cherchait à le retenir, — *tattéyyà!* — en jetant les chaînes en face;

pendant que le bateau qui ne sautait plus était une barque, sans hésiter, il est venu lui-même réclamer la taxe à la déesse;

montrant la libération comme un vent indocile, il a eu peur et a retiré la chaîne jetée,

en nous disant : « son procédé s'en est allé sans s'affirmer», nous ne savons rien de la venue de la déesse du radeau quand vient le mal...

yêlêlô!

9. Dans son arrivée à la ville, après avoir déployé le pavillon aux cinq couleurs,

Manônmaṇi[2] à la gloire abondante a mis une lampe pareille à la lumière éclatante;

le guru supérieur Nandi, après avoir articulé séparément les cinq lettres[3], a dit : « ne crains pas! »

pensant qu'il y a un refuge, faisant la salutation, j'ai tiré mille huit (coups de) canon;

Après avoir fait monter les matelots parfaitement instruits, et leur avoir joint le comptable qui veille avec soin à l'harmonie, le pilote qui ne s'égare pas sur la route prescrite, ceux de la quatre-vingt-dixième classe pour les réparations, et le maître des canons;

choisissant une heure propice, levant l'ancre après avoir salué de cinq cents coups de canon et déployé à la fois les seize voiles, il a couru rapidement, le navire...

Yêlêlô! yêlêlô! tattéyyà! yêlêlô! yêlêlô!...

1. Le taureau Nandi, monture de Çiva, son premier disciple par l'intermédiaire duquel le dieu Çiva a révélé la bonne doctrine.
2. Skr. *Manôdmani*, Pârvatî, femme de Çiva.
3. *Na, ma, çi, và, ya* « hommage à Çiva ».

Sans crainte, j'ai descendu dans ce port les marchandises et j'ai dansé;

J'ai chanté par la sainte grâce, moi!...

Yèlèlò! yèlèlò!

Julien VINSON.

CORRIGENDA

T. XXX, 2e liv. (avril 1902).

p. 162, note l. 3 : nº 167.

p. 167-168, note, *passim :* suṣumnâ.

MIGRATIONS DES TRIBUS
DE L'AMÉRIQUE DU SUD

ABRÉVIATIONS

1. A. d. g. — Alcedo, *Diccionario geographico.*
2. C. b. e. — Cosme Bueno, *Efemeridas.*
3. C. n. a. — Caulin, *Historia de la Nueva Andalusia.*
4. G. h. o. — Gumilla, *Historia natural*, etc., *de las missiones del Orinoco*, etc. (Barcelona).
5. G. p. — *Geografia del Peru*, de Paz Soldan.
6. G. p. g. p. — *Geografia del Peru*, *geographia politica* de Paz Soldan.
7. H. i. o. — Herrera, *Historia de los Indias Occidentales.*
8. H. r. e. — Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales.*
9. I. g. — *Idea general*, etc., de Paz Soldan.
10. M. g. p. — Menendez, *Geografia y estadistica del Peru.*
11. O. m. r. b. — Ondarza, *Mapa de la republica de Bolivia.*
12. R. p. — Raimondi, *El. Peru.*
13. S. l. n. — Smith and Leuwe, *Narrative of a Journey from Loma to Para.*
14. V. g. — Villaviciosa, *Geographia de la republica de Ecuador.*

MIGRATIONS PURUHAS

Les migrations des Puruhas semblent s'être effectuées de l'Est à l'Ouest. La présence de cette race

en diverses régions de l'Amérique du Sud nous est attestée par les noms suivants :

A. Brésil

I. *Purus*, rivière qui prend sa source dans la grande chaîne des Andes Péruviennes dite *Sierra de Carabaya*. Dans sa partie supérieure, ce cours d'eau s'appelle le *San Juan del Oro*. Il se jette dans l'Amazone par quatre embouchures[1] situées entre celles du Coari et du Madeira[2] et comprises entre le 61° 4' et le 62° 18' de long du méridien de Greenwich, et les 4° 3' et 4° 21' de lat. S.

Peut-être convient-il d'identifier, ailleurs, le Rio Purus avec le cours d'eau connu sous le nom de *Bari*, lequel se jette dans le Madeira. Effectivement, dans la carte de Smith et Leuwe le nom de Purus se trouve appliqué à la Madeira (*Coyari* ou *Cayari* des Indiens), dont les embouchures sont indiquées par les auteurs, comme placées sous les mêmes latitude et longitude[3].

II. *Puru* ou *Gonipape*, rivière de la Guyane portugaise qui prend source chez les Indiens *Tueres* ou *Tuheres*[4], sous la ligne équinoxiale, court dans la

1. S. l. n. Chap. xiv; pp. 291 et 292 et carte. — A. d. c. § 328.
2. M. g. p. Sec. 1a, disc. gen. S. A., p. 84.
3. S. l. n., *loco citato*.
4. A. d. g. T. II, § 414 (art. *Iguarape*), et t. V, § 225, art. *Tchere*.

direction du S.-S.-E. et se jette dans l'Amazone, entre les rivières Igarape et Urubucuara[1].

B. Vénézuela

I. *Puruey*, localité habitée par les Indiens *Purugotos* et sur laquelle les religieux observantins ont fondé la *doctrina de San Juan Capistrano de Puruey* des missions de *Piretu* dans le bassin de la province de *Nueva Barcelona*[2].

II. *Puruey* est le nom d'un ruisseau torrentueux, descendant des montagnes de *Tucuyo* qui relève à l'ouest du bassin de l'*Unare* et se jette dans le lac du même nom. Ce dernier est situé sur la rive gauche du fleuve, à peu de distance de la côte[3].

III. On appelle *Puruay*, un affluent de l'Orénoque, se jetant dans ce fleuve en face des lagunes d'*Anache*. Alcedo place le confluent du Puruay à l'est de celui du Caura[4].

IV. Le nom de *Puruay* sert encore à désigner le territoire des Indiens *Guarives* et *Tocuyos*[5], tribus de

1. *Ibid.*, t. IV, § 327, art. *Puru*.
2. A. d. g. T. IV, p. 328.
3. C. n. a. Lib. III, cap. 26, p. 331, col. 2.
4. A. d. g. T. IV, p. 326. — H. r. e. T. IX, lib. IX, chap. 25; p. 67. — C. n. a. Lib. II, cap. 29; p. 352; C. n. a. lib. II; cap. 29; p. 355, col. 1.
5. C. n. a. Lib. III; cap. 16; p. 355, col. 1.

même famille[1] que les *Tomozas*[2]. Ajoutons que le Puruay et le Caura se jettent en face du port de la Peña, au nord du grand fleuve de l'Orénoque, au nord-ouest du pays des Purugotos, dans le delta que forme le Caroni et son affluent de gauche, le *Rio Paragua*[3].

V. Les *Purucotos* ou *Purugotos* étaient une tribu, probablement de race caraïbe, habitant les plaines bornées par le Rio Cavari et son grand affluent de gauche le rio Paragua[4] (vers le 6e et 7e de latitude N. et le 113e de longitude)[5]. Ces cours d'eau se jettent d'ailleurs dans l'*Apure* (province de Maracaïbo). Humboldt les place sur les rives du Rio Cara, affluent ou embranchement de l'Orénoque[6].

VI. *Puru* était le nom de la principale divinité des Salibas, dont le rôle rappelle un peu celui de l'Apollon de la mythologie hellénique[7].

Nouvelle-Grenade

I. *Puruguay Paramo* est un plateau compris entre les deux chaînes qui se détachent vers le Nord, du

1. C. n. a. Lib. III; cap. 16; p. 283, col. 1.
2. C. n. a. Lib. III; cap. 20; p. 296, col. 1 et 2.
3. C. n. a. Lib. II; cap. 29; p. 355, col. 1.
4. A. d. g. T. IV; p. 65; art. *Paragua*.
5. C. n. a. Voyez la carte.
6. H. r. e. T. XI, liv. IX, note C, p. 78.
7. G. h. o. T. Ier, p. 3 (Barcelone).

nœud des montagnes de los Pastos et entre les parallèles du 1° 13 et 1° 54' lat. N. à l'Ouest du 7e du méridien lat. O. de Paris.

Il couronne avec le plateau de *Paramos de Pitatumba*, le massif énorme du nœud du *Paramo de los Papas* ou plateau d'Almaguer, peu distinct, jusque vers le 10° 54' lat. N. de la chaîne occidentale de la Costa, mais se subdivisant bientôt lui-même en deux nouvelles chaînes qui se projettent vers le Nord pour compléter la tripartition des Andes, laquelle prend naissance, de fait, à partir du nœud d'Almaguer. La chaîne orientale prend le nom de *Cordillera de la Suma Paz*. Elle borne à l'est, le bassin du Rio Magdalena. La chaîne centrale de *Guanacas* ou de *Quindiu* sépare le bassin de ce dit cours d'eau de celui du Cauca, et borne à l'est le bassin de l'*Atrato*[1].

D. Équateur

I. *Puris*, litt. « marcheurs, voyageurs », constitue un surnom donné aux Indiens de la province de *Blangasi*, située à 15 milles à l'est de Quito (canton de Quito, province de Pichincha, département de Quito). Ces Indiens font le métier de colporteurs et vont vendre leurs pacotilles dans toute la Nouvelle-Grenade et le Pérou[2]. Ils sont réputés pour la rapidité de leur marche et leur résistance à la fatigue.

1. H. r. e., t. X; liv. IX; chap. 26, p. 58, 59, 60 et 70.
2. V. g., p. 292.

II. *Puruaes* (pluriel de *Purua*) ou *Puruayes*, forment une peuplade ou nation nombreuse, intelligente et policée, habitant la vallée où se trouve aujourd'hui la ville de Riobamba[1], entre le 1° et 2° de lat. S. et 81° long. O. du méridien de Paris. Bien qu'ils fissent usage, entre eux, d'un idiome particulier, tous savaient la langue générale du Pérou ou Qquichua, à l'époque de la conquête espagnole[2]. La ville de Zamora fut édifiée par les Conquistadores dans la vallée qu'habitaient ces Indiens[3]. Ces *Puruaes* ou *Puruayes* seraient-ils les mêmes que les *Puruhas*, fondateurs, suivant la tradition, de la première dynastie civilisatrice du Pérou?

E. Bolivie et Pérou

I. *Puruay* ou *Puruai*, village situé à 2 lieues 1/2 S. de celui de *Quiches*[4], chef-lieu du district de même nom, dans la province de Pomabamba[5] (département de *Ancaches* ou *Huaylas*, corrégidorerie de Conchucas). C'est une annexe ecclésiastique de la paroisse de Sihuas[6] (archevêché de Lima, vice-royauté du Pérou)[7].

1. H.i.o. T. Ier, cap 17. ; p. 36, col. 2 et t. III, déc. V, lib. V; cap. 1; p. 106, col. 2.
2. A. d. g. T. IV ; p. 328.
3. A. d. g. Articles *Puruayes*, *Quito* et *Riobamba*.
4. G. 6.
5. D. pp. 240 et 241.
6. *Idea general*, etc., § 102 A.
7. Voyez C. b. e. et R. P; T. II, lib. I ; p. 370.

II. *Puruai* est aussi le nom d'une rivière, traversant la province de Conchucos et la paroisse de *Sihuas*[1]. Elle se jette dans le Maragnon ou fleuve des Amazones[2].

III. *Puruchucu*, village de la province et corrégidorerie de Cauca, annexe de la province de Guamantango[3].

IV. *Colcapiruha*, village de la province et corrégidorerie de *Cochambamba* (vice-royauté du Pérou)[4].

MIGRATIONS CHANCHAS

A. Pérou

I. *Cacharani*, v. *Chanchaṛani*.

II. *Cancharani*, v. *Chancharani*.

III. *Chanea*, cerro de[5]... Montagne célèbre par ses mines d'argent[6], dans le district et la province de Cajatambo; département d'Ancaches, république de Pérou.

1. O. g. p.
2. A. d. g., art. *Puruai* (t. IV, § 927) et art. *Conchucos* (t. Ier, § 640).
3. A. d. g. T. IV; p. 327; art. *Puruchucu*, et t. Ier, § 344; art. *Canta*.
4. A. d. g. T. Ier, § 601, art. *Cochabamba*.
5. I. G., p. 24 et 235, et G. p. s. g., pp. 235.
6. *Ibid.*, p. 88.

IV. *Chanca*, punte de... Pointe de terre sur la côte du Pacifique, au sud et à une lieue de Chancay[1].

V. *Chancai*, rivière qui prend sa source dans les montagnes du district de Hualgayoc (province de Chota, département de Cajamarca), traverse la province de Lambayèque et se jette dans le Pacifique[2].

VI. *Chancaillo*, petit port ou mouillage assez mauvais de la côte du Pacifique, au nord de Lima, dans la province et corrégidorerie de *Chancay*, par le 12° 4' de lat. S[3].

VII. *Chanchamayo*, rivière qui prend sa source dans les montagnes de l'Oroya (district de *Yauli*, province de Tarma[4], département de *Junin*), passe à Tarma, traverse la chaîne orientale des Andes où elle se réunit au Marancoche et à l'Ochsabamba, dans les gorges de Vitoc, et va se jeter dans l'Apurimac[5].

VIII. *Chanchamayo*, ville et forteresse, bâties sur le bord du *Rio Tapo* ou « rivière de *Tarma*[6] », dans la province et corrégidorerie du même nom[7] (vice-royauté de Pérou).

1. I. g., p., p. 88.
2. G., p. g, p. 203.
3. A. d. g. T. Ier, p. 463, art. *Chancaillo* et *Supplément* au 2e vol. de la traduction française des *Voyages autour du Monde* de Woodes Rogers, descript des côtes, rade), p. 48.
4. G. p., p. 254.
5. G. p., p. 235 et G. p. 272.
6. A. D. §, t. I, p. 465, at. *Chanchamayu*.
7. A. g. d. T. VI, p. 41, at. *Tapo*.

Peut-être y a-t-il ici quelque confusion entre les localités appelées *Tapo* et *Chancamayo*. Aujourd'hui, le Rio de Tarma ou Tapo est aussi appelé *Chancamayu* ou *Chancamayo*. On n'en connaît pas d'autres du même nom, malgré le dire d'Alcedo.

IX. *Chancaqui*, quebrada de... à 9 lieues de Huamabamba, sur la route de cette ville à *Piura*[1], par *Vicus*[2] (province d'Ayavera, département de *Piura*).

X. *Chancay* ou *Arnedo*, ville et chef-lieu des province et corrégidorerie du même nom (département de Lima, rép. du Pérou), dépend de l'archevêché de Lima[3]. La capitale de ladite province est *Hauara*. Chancay se trouve au nord de cette dernière sur la côte par le 11° 33' 47" de lat. S. et le 79° 40' 59" de long. O.[4] La province de Chancay s'étend sur la côte du Pacifique sur une longueur de 27 lieues, au nord de Lima. Elle limite le territoire *cercado* ou district de la capitale[5].

XI. *Chancay* est aussi le nom d'une vallée très fertile, arrosée par les Rios *Pasamayo* et de *Hauara*.

XII. *Chancayan*, village et annexe ecclésiastique de la paroisse de *Huancarama*, province d'*Andahuaylas*, dépend de l'évêché de *Huamango*, quoique situé lui-

1. I. 9, p. 99.
2. I. g., p. 183.
3. C. b. e., ap. R. c. p. T. II, lib. I; p. 367.
4. P. g., p. 58 et I. p., p. 275 et 321.
5. A. d. g., t. Ier, p. 464; v. at. *Chancay*.

même sur le territoire de la province d'*Aymarais*, laquelle dépend de l'évêché de Cuzco[1].

XIII. *Chanchange*, village de la paroisse d'*Ica* (archevêché de Lima), dans la vice-royauté du Pérou[2].

XIV. *Chanchan*, localité à une lieue ouest de Trujillo et où se voient les ruines du palais du roi *Chimu*, appelées *El gran Chimu*[3].

B. Bolivie

I. *Chanca*, chef-lieu de canton de la province de Sicasica, département de la Paz, rép. de Bolivie[4].

III. *Changas*, nom d'une peuplade ou tribu soumise, qui habite au sud des territoires occupés par les *Atacamas* dans la région maritime de la province littorale d'*Atacama* ou *Laman*. Leur territoire est borné au sud par le Chili[5].

L. Angrand,
Ancien consul de France à Guatémala.

1. C. b. e. ap. R. e. p., t. II, lib. Ier, p. 386.
2. C. b. e., ap. R. e p., t. II; lib. I, p. 364.
3. G. p., P., p. 214.
4. O. m. R. B.; M. d. c. p. 180 et *Section de estadistica* p. 268.
5. M. g. r. b. Eth. h. 129.

BIBLIOGRAPHIE

Les temps héroïques, étude préhistorique, d'après les origines indo-européennes, par André DE PANIAGUA. *Paris*, E. Leroux, 1901, gr. in-8°, (iv)-iv- 866 p.

On est vraiment confondu de la somme de travail que représente ce volume ; c'est le résumé de lectures considérables, de recherches patientes et minutieuses, de compilations jamais lassées, labeur prodigieux à la poursuite d'une démonstration difficile. En fait, je dirais volontiers que la démonstration était impossible, car la thèse de l'auteur, la base de tout son ouvrage, est absolument fausse et inadmissible, et ses arguments portent d'autant moins qu'ils s'appuient le plus souvent sur des étymologies faites en dehors de toute méthode.

Beaucoup d'affirmations sont discutables. Est-il possible par exemple d'accepter celle-ci : « Les Celtes ne sont pas des Aryens? » Est-il possible de laisser attribuer une importance énorme aux Scythes qui étaient simplement une peuplade éranienne ? peut-on laisser dire que le sanscrit et le grec se rattachent au celto-scythique considéré comme le prototype indo-européen primitif? Ce qui est écrit (p. 114-115) sur le

djainisme, le bouddhisme et la métempsycose n'est qu'une série d'allégations aventureuses : le bouddhisme n'est point un hérésie djaina, et quant à la métempsycose, c'est le fond de toute la philosophie hindoue. Le passage relatif aux Basques (p. 329-336), n'est pas moins inadmissible ; un détail suffira : les *cagots*, dont l'auteur fait « les prêtres du feu », sont d'origine beaucoup plus récente, car ce sont tout simplement des descendants d'anciens lépreux.

M. de Paniagua, se fondant sans doute sur cette assertion que « l'Inde est le berceau du monde », a inventé une théorie ingénieuse, mais radicalement contraire aux données de la science. Pour lui, le sud de l'Inde serait le foyer civilisateur par excellence ; les prêtres dravidiens, noirs, se seraient répandus à l'est, à l'ouest et au nord, apportant les arts, les sciences, les industries, aux diverses tribus autochtones ignorantes, rudes et sauvages. Mais il aurait fallu démontrer tout d'abord que les Dravidiens noirs, si noirs il y a, formaient vraiment une race intellectuellement supérieure ; il aurait fallu distinguer les Dravidiens des Kohls (ou plutôt Mundas), qui, tout aussi indigènes, tout aussi noirs, sont manifestement inférieurs : c'est pourquoi certains ethnographes regardent les Mundas comme les véritables représentants des Indiens primitifs et font venir les Dravidiens du sud, de l'Australie peut-être, par une hypothèse renouvelée de l'incontestable odyssée malaise. Je suis précisément engagé

ence moment dans une assez vive discussion avec plusieurs savants indiens du pays tamoul sur l'âge et l'antiquité de leur civilisation : ils se prétendraient volontiers les éducateurs des Aryas, et affirment l'existence chez leurs ancêtres d'une haute culture intellectuelle, à l'époque hypothétique où l'Inde s'étendait au sud bien au delà du cap Comorin.

Malheureusement d'ailleurs pour la thèse qu'il soutient, M. de Paniagua s'appuie surtout sur des étymologies tirées du vocabulaire dravidien. S'il les avait limitées aux mots indiens, on pourrait encore discuter ; mais que dire de *Cham* ou *Kam* rapproché du sanscrit ou du tamoul (p. 34), d'*Éthiopie* expliqué « terre du jour » par le sanskrit et le scythique (p.36), d'*allemand* ramené à deux racines tamoules *alei* « aller, errer » (proprement « flotter ») et *min'* « briller » (p. 98), de *Nippon* apparenté au dravidien *nippu* ou *néruppu* « feu » (p. 136), de *voyou* assimilé à *Vâyu* « Dieu du vent » (p. 139, note), de *Karthage* considéré comme une abréviation du tamoul (?) *Karnâtagam* « pays des Noirs », etc. ? Mais pour nous en tenir au domaine, qui m'est familier, de la linguistique tamoule, où M. de Paniagua a-t-il vu qu'il existe une racine *ir* « aller » (p. 42) ? *ir* veut dire au contraire essentiellement « demeurer ». Je ne vois pas davantage *at* « errer » (p. 55) et *kura* « chien » (p. 44), pas plus que *nu* « filer » d'où viendrait *nûl* « fil » (p. 181) : le *l* euphonique terminal (p. 28, note) est

fortement discutable, de même que l'assimilation de *vél* « blanc » et *min* « briller (p. 36, 40, 139, 256, etc.), de *min'* vient incontestablement *min'* « poisson » et « étoile ». Quand à *kori* « coq » (p. 133), ce mot, qui se prononce *kôji* ou *kôli*, a le sens spécifique de « poule, poulet » plutôt que le sens générique de « coq » et l'étymologie *Koromandel* « pays des coqs sorciers médecins » n'est que de la haute fantaisie.

Dans ces conditions, que reste-t-il du livre de M. de Paniagua ? un recueil d'étymologies et d'hypothèses, accompagnées d'observations intéressantes, de remarques judicieuses, de réflexions généreuses, de théories séduisantes, mais qui ne sauraient aboutir à des conclusions positives. Il règne, dans tout le cours de ce volume, un esprit excellent de libéralisme et de critique, mais tout est gâté par le manque de méthode. Je suis forcé de répéter, une fois de plus, que la linguistique n'est pas une science à la portée de tout le monde, qu'il y faut une préparation spéciale, qu'on ne saurait séparer la grammaire et les mots, et qu'il est puéril, pour ne rien dire de plus, de raisonner à l'aventure sur les syllabes ou sur les lettres.

Pour l'avenir ou pour l'histoire de l'humanité, il importe peu au surplus que la civilisation vienne du Nord ou du Sud. Telle religion sera-t-elle meilleure parce qu'elle sera d'origine occidentale ? Telle coutume sera-t-elle condamnable parce qu'elle aura été empruntée aux peuples de l'Est ? telle expression sera-

t-elle plus commode parce qu'elle aura servi d'abord à des gens de pays plus froids ou plus chauds que le nôtre ? Il est certain que beaucoup de races humaines ont quitté leur habitat primitif, que des conflits, des contacts ou des mélanges se sont produits, que des influences réciproques se sont exercées. Mais il est invraisemblable qu'une de ces races ait eu pour ainsi dire le monopole de la civilisation et l'ait apportée à toutes les autres, et encore moins que cette race priviligiée ait été celle des Dravidiens dont la langue correspond à un développement mental relativement inférieur. Tout se tient. Julien VINSON.

Éléments de sanscrit classique, par Victor HENRY (Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient). *Paris*, Impr. nat., 1802, in-8°, XVI-284 p.

Le nom de M. V. Henry est à la fois une garantie et une certitude ; ce livre ne saurait donc être qu'excellent, et il n'y a aucun doute à concevoir sur son utilité ou sur sa bonne exécution. Il contribuera évidemment beaucoup au développement des études indiennes en France.

Pour ma part tontefois, je crois qu'il est meilleur de ne pas trop diminuer le travail des étudiants : on apprend toujours mieux ce qui a demandé un effort particulier. Des textes gradués, un bon vocabulaire, un résumé grammatical précis, doivent suffire. Il faut y joindre des thèmes d'imitation que l'étudiant peut et

doit se faire à lui-même. Ce n'est pas le grand nombre de mots ou de règles qu'il est nécessaire d'apprendre; la manière d'apprendre est tout. J. V.

Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin, par J. VENDRYÈS. *Paris*, C. Klincksieck, 1902, in-8°, XIV-348 p.

Je ne saurais rendre compte de cet ouvrage, sans entrer dans de longs développements. Je me borne donc pour aujourd'hui à en signaler l'importance. C'est une contribution remarquable à l'étude de la phonétique indo-européenne; elle jette une vive lumière sur l'histoire de la formation et de l'évolution du latin. J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja. Journal de la Société Finno-Ougrienne. XX. *Helsingfors*, 1902, 8°, (iv)-72-32-7-55 p.

Ce nouveau numéro contient: 1° *Prononciation du lapon-norvégien*. I., par M. Konrad NIELSEN; 2° *Chez les Ostiaks*, V., par K. F. Karjalainen; 3° *Sur le dialecte zamburique*, par Théodore Korsch; 4° Notes de MM. K. F. Karjalainen, G. J. Ramstedt et F. Aimæ (extraites des procès-verbaux des séances de la Société en 1901, sur l'ostiaque, le mongol et le lapon; 5° Discours du président O. Donner à la séance annuelle du 19 décembre 1901 (en finnois et en français); 6° Rapport annuel en français et en finnois. J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. XV, 2. *Helsingfors*, 1902, in-8°, vij-77 p.

Contient : *le mythe d'hiver du Kesarsage*, par A. H. Francke, texte tibétain, traduction allemande et notes. J. V.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, etc., von E. Kuhn and W. Schulze. Band XXXVIII (N. F. XVIII), Erstes Heft, xiv-144 p. in-8° ; Zweites Heft, p. 145-296.

Le premier numéro contient une excellente notice biographique sur Johann Schmidt, par Paul Kretschmer, puis des articles sur : 1° l'histoire des diphtongues longues en grec, par Johann Schmidt, p. 1-52 ; 2° les noms en-ευς, par Hugo Ehrlich, p. 53-97; 3° les inscriptions d'Ornavallo et la langue ligure, par Paul Kretschmer, p. 97-128 ; 4° Étymologies (orbis, orbita ; Mavors, Mars, Mamers ; ὠρύομαι ; τράγος ; Makedon, σκοῖδος), par Paul Kretschmer, p. 128-137; 5° discussion entre MM. J. Schrijnen et Th. Siebs, p. 138-142; 6° addition, par F. Solmcen, p. 142-144.

Je signale particulièrement l'article sur la langue ligure qu'on a si souvent voulu apparenter au basque, et qui offre avec le vieil ibère une ressemblance de physionomie incontestable; M. Kretschmer conclut ainsi : « so haben wir im Ligurischen ein indogerma-

nisches Idiom und zwar ein selbstandiges Glied der idg. Sprachstammes zu erkennen » et « die früher herrschende Ansicht von dem nicht indogermanischen Charakter des Ligurischen durchaus unbewiesen ist ».

Le second numéro n'est pas moins intéressant, on y trouve les articles suivants: 1° Syntaktisches, par Chr. Sarauw, p. 145-193; 2° Zur armenischen Sprachgeschichte, par Holger Pedersen, p. 194-240; 3° Zur Erklärung der Achæmänidentexte, par G. Husing, p. 241-261; 4° Die Sprache der Kossaeer, par J. Scheftelowitz, p. 262-277; 5° Beiträge zur lateinischen Stammbildungslehre, par Michel Pokrowskij, p. 277-286; 7° Contraction in proklitischen Worte, par W. Schulze, p. 286-288; 8° βλάσφημος par W. Schulze, p. 289-290; 9° Vrddhi in altiranischen, par Paul Horn, p. 290-293; 10° The second Mandala of the Rigveda, par Edw. Arnold, p. 293-294; 11° Miscellen, par H. Jacobsohn, p. 294-296. J. V.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, 2e année, 1902, t. II, n° 1, janvier-mars, 1902. *Hanoï*, 1902, 121 p. gr. in-8° carré.

Il y a surtout à signaler dans ce numéro un très intéressant travail de M. L. Finot sur la transcription du cambodgien qui a emprunté son écriture au sanskrit, mais dont la prononciation est telle que les mots indiens sont épouvantablement altérés, *dharma* se prononçant *thor* par exemple, et *puṇya bon*. Il en

résulte que certaines articulations, figurées dans l'écriture, ne se font pas sentir dans le langage ; on sait que c'est le cas ordinaire du tibétain dont l'alphabet est également d'origine indienne. La solution me paraît simple : transcrire étymologiquement pour ainsi dire et indiquer la prononciation entre parenthèses, du moins en ce qui concerne les mots sanskrits.

J. V.

Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, IIe série, t. XXIX, livr. 3 et 4. *Pau*, L. Ribaut, 1901, gr. in-8°, p. 295-361.

Ce numéro contient principalement un très intéressant et très remarquable travail de M. J.-B. Bergez, instituteur : « Monographie de la commune de Lurbe », géographie, topographie, monuments, histoire, cultures, habitudes, folklore, etc. Toutefois, j'adresserais à l'auteur un reproche sévère sur la désinvolture avec laquelle il parle des Basques-Ibères et donne au mot *Lurbe* l'étymologie basque *Elhurte* « lieu plein de neige »; ce n'est pas sérieux.

Ce numéro contient en outre une lettre de 1782, communiquée par M. L. Batcave, demandant l'établissement de maîtrises de perruquiers en Béarn et Bigorre ; — les procès-verbaux de l'année, les tables, les listes des membres, etc.

J. V.

VARIA

I. — Facéties anglaises

On lisait récemment dans la *Fortnightly Review* l'entrefilet suivant :

Miss Hannah Lynch writes on 'Fécondité *versus* The Kreutzner (*sic*) Sonata,' and points out the widely different paths to happiness and progress that Zola and Tolstoï respectively indicate :

« M. Zola would have every woman married at seventeen, and the mother of no less than twelve or fourteen children. That is his panacea fort every ill upon earth. Incessant maternity for woman ; unceasing labour for man. Behold a society remodelled, improved, made outworn, happy, and prosperous. »

Tolstoï's views are given in quotations from the story of his referred to in Miss Lynch's title, the real name of which is 'The Kreutzer Sonata', and in which Tolstoï says or seems to say the exact opposite to what Zola says. Miss Lynch condemns Zola for his intolerable vulgarity of form and view :

« It is already a prodigious feat for a Frenchman to have given us so many volumes whithout a single flash of wit, without half a page even of bright or intelligent dialogue, a single paragraph of graceful or poed prose, and single figure delicately drawn. »

D'autre part, un rédacteur du *Temps* écrivait ce qui suit le 21 février 1902 dernier :

« Je vais vous donner ma définition de l'anglais, bien franchement : c'est une langue qui se rapproche énormément du tahitien. Pas de consonnes, rien que des voyelles. On remet les consonnes dans les livres qu'on imprime à Londres et à New-York, mais c'est pour abuser les peuples. Dans la langue parlée, il n'y en a pas ou presque pas. Précisément, le médecin venait de faire un grand discours, tout en voyelles à l'institutrice blonde, et il avait

répété deux fois avec insistance des sons que je m'efforcerai de noter avec probité : « *Yer faeur lère fifine aouse ane aouns* ».

— Cette phrase, dis-je à mon amie, a incontestablement un sens important. Que raconte ce médecin ?

Elle rougit beaucoup.

— Je... je comprends très bien, répondit-elle, mais c'est très inconvenant. J'aime mieux ne pas vous dire.

— Ce n'est pas possible, répliquai-je. Il n'y a jamais rien d'inconvenant dans une pièce anglaise. Consultez le texte !

Ce fut un grand travail, mais nous finîmes par constater que ce texte fallacieux disait : « *Your father left fifteen thousands pounds* », ce qui signifie « Votre père a laissé quinze mille livres », et ce n'est pas inconvenant du tout.

— Ces acteurs prononcent très mal, déclara mon amie, d'un air froid. »

Je préfère à tout cela l'anglais de Voltaire qui écrivait à Walpole le 15 juillet 1768 : « *Those gracious kings are all a pack of rogues.* »

II. — Cartes de visite originales

Un de mes amis qui reçoit un grand nombre de cartes de visite, a eu l'idée de mettre de côté celles qui n'étaient pas banales. Il a réuni ainsi une très curieuse collection qu'il a l'obligeance de me communiquer. C'est, en une centaine de petits cartons carrés, un chapitre de Bouvard et Pécuchet, où se trouvent réunies la naïveté, la vanité, la puérilité, la sottise et aussi la folie humaines. Quelques-unes de ces cartes semblent dues à la fantaisie de notre Alphonse Allais.

Il y en a de touchantes qui furent gravées dans de petites villes de province :

M. et Mme E..., *conseiller d'arrondissement;* Aimé L..., *sous-préfet de l'Empire (le Mans)*; Alexandre D..., *membre du Touring-Club de France (Beauvais)*; M. et Mme B..., *et leur demoiselle (Suresnes)*; Alexandre B..., *fabricant de ressorts, officier d'académie, à Ballan (Indre-et-Loire).*

Il y en a de marseillaises :

Docteur M..., *médecin assermenté de la paix publique* (à cause qu'il a été médecin des gardiens de la paix); Antonin B.. , *journaliste*, avec la nomenclature des douze journaux auxquels il collabore: la *Phocée, Marseille fin de siècle*, l'*Arlequin, Académie Lamartine*, le *Perroquet*, le *Causeur*, l'*Avenir*, le *Phare*, etc. De Marseille encore la carte de Mme B... L..., *professeur de diction et de déclamation, recommandée par M. Coquelin aîné, de la Comédie-Française*; de Marseille toujours : Mme veuve Marie Papi, *née Papi, des pharaons Papi, de la VIe dynastie!*

Il y en a de bien parisiennes ;

Adolphe H..., *grand-prix de vertu de son Altesse Sourindro Mohum Tagore;* J.-M. Cruzel, « *manager de l'Homme-momie* »; Joseph L.... *chevalier de la milice du Christ, président de la Société des pionniers africains;* Paul H..., *ancien adjoint au VIe arrondissement, président honoraire de la Société de protection des enfants du papier peint*; Maxime Lisbonne, *ex-forçat de la Commune*; Mme Vve B..., *dame de charité indépendante;* Eugène Georges, *cocher, chevalier de la Légion d'honneur ;* Mme Vve B.., *femme de France;* Mme Vve G.., *emballeur;* Charles M..., *officier supérieur et d'académie;* A. de R..., *humoriste*, et Gaston de B..., *ponte debout.*

Il y en a d'autres qui ne rentrent dans aucune catégorie, telles que celle d'Adrien B..., *poète national franco-russe, candidat à l'Académie française, honoré d'une lettre de remerciement de Mme la grande-duchesse Xénia Alexandrowna;* et celle de Mérovak, *l'homme des cathédrales, Notre-Dame-de-Paris* (*tour Nord*); et celle d'Alexandre, *seul élève d'Aristide Bruant;* mais la plus vertigineuse nous vient de Mantes-la-Jolie : c'est la carte de Clément Verpy, *philosophe humanitaire et découvreur de la non-existence de tout Dieu !*

Maurice DONNAY.

(*Temps*, 1er décembre 1901.)

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-s-Saône. Imprimerie française et orientale E. BERTRAND

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE
Dernières Publications

LE RIG-VÉDA

Texte et Traduction
NEUVIÈME MANDALA. Le CULTE VÉDIQUE du SOMA, par Paul REGNAUD.
Un volume in-8°, broché..... 25 fr.

CONTEURS ET POÈTES DE TOUS PAYS
TOMES V et VI
JULIEN VINSON

LÉGENDES BOUDDHISTES ET DJAINAS

Traduites du tamoul
Deux volumes petit in-8° écu, broché..... 8 fr.

LETTRES DE MÉLÉTIUS PIGAS

Antérieures à sa promotion au patriarcat, publiées d'après les minutes autographes
Par EMILE LEGRAND
Professeur à l'École des Langues Orientales
Un volume in-8°, broché..... 20 fr.
Cet ouvrage forme le tome IX de la *Bibliothèque grecque vulgaire*.

MANUEL DE LANGUE HAOUSSA

ou Chrestomatie Haoussa
Précédée d'un abrégé de Grammaire et suivie d'un vocabulaire
par MAURICE DELAFOSSE
Un vol. in-12, broché..... 6 fr.

ÉTUDES DE GRAMMAIRE COMPARÉE

Des principes scientifiques de la

VERSIFICATION FRANÇAISE

Par RAOUL DE LA GRASSERIE
In-8°, broché..... 20 fr.

DE LA CONJUGAISON PRONOMINALE

Notamment du Prédicatif et du Possessif
Par RAOUL DE LA GRASSERIE
Un volume in-8° broché, de 171 pages. Prix..... 10 fr.

DE L'ANTÉRIORITÉ DU GÉNITIF

DES MOTS AUXILIAIRES SUPPLÉTIFS ET EXPLÉTIFS
par RAOUL DE LA GRASSERIE
Un volume in-8° broché de 96 pages. Prix..... 10 fr.

Gabriel GRAVIER

VIE DE SAMUEL CHAMPLAIN

Fondateur de la Nouvelle-France
1567 - 1635
In-8° broché, portrait-carte.....

HISTOIRE DE CAVELIER DE LA SALLE

Exploration et Conquête du Bassin du Mississipi
par P. CHESNEL
Un vol. in-8°, broché..... 7 fr. 50

E. BLOCHET

Les Sources Orientales de la Divine Comédie

Un volume petit in-8° écu, cartonné toile non rogné..... 5 fr.
Tome XLI de la Collection : *Les Littératures populaires de toutes les Nations.*

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES

CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES, SUPERSTITIONS

Tome I. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un vol. ..... 5 fr. »

Tomes II-III. F.-M. LUZEL, *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome IV. G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes V-VII. J.-F. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française, 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome VIII. Ed. LANCEREAU. *L'Hitopadésa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. 1 vol. 5 fr. »

Tomes IX-X. Paul SÉBILLOT. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne,* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XI. FLEURY. *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XII. Paul SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XIII. H. CARNOY. *Littérature orale de la Picardie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XIV. E. ROLLAND. *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XV. Julien VINSON. *Le Folk-lore du pays basque.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XVI. Fr. ORTOLI. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XVII - XVIII. J.-B. WEKERLIN. *Chansons populaires de l'Alsace,* avec airs notés. 2 vol. ..... 10 fr. »

Tomes XIX-XXI. J.-F. BLADÉ. *Contes populaires de la Gascogne.* 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome XXII. Paul SÉBILLOT. *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXIII. E. PETITOT. *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXIV-XXVI. F.-M. LUZEL. *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome XXVII. C. BAISSAC. *Le Folk-lore de l'île Maurice.* Texte créole et traduction française. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXVIII. H. CARNOY et J. NICOLAÏDES. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXIX. L.-F. SAUVÉ. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXX. HERVEY DE SAINT-DENYS. *Six Nouvelles nouvelles* traduites du chinois. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXXI. G. GEORGEAKIS et Léon PINEAU. *Le Folk-lore de Lesbos.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXXII. YACOUB ARTIN PACHA. *Contes populaires inédits de la vallée du Nil.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXIII-XXXIV. A. ORAIN *Le Folk-Lore d'Ille-et-Vilaine,* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XXXV. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de l'Auvergne,* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXXVI. M. KLIMO. *Contes et Légendes de Hongrie,* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXXVII. Félix CHAPISEAU. *Au pays de l'Esclavage. Mœurs et coutumes de l'Afrique centrale,* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXVIII-XXXIX. A. ROUSSEL. *Légendes morales de l'Inde.* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tomes XL. LAISNEL DE LA SALLE. *Souvenir du vieux temps. Le Berry.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XLI. E. BLOCHET. *Les Sources orientales de la Divine Comédie.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XLII. A. ORAIN. *Contes de l'Ille-et-Vilaine.* 1 vol. 5 fr. »

Tomes XLIII. P. SÉBILLOT. *Folk-lore des Pêcheurs.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XLIV. LAISNEL DE LA SALLE. *Souvenirs du vieux temps.* — LE BERRY. *Mœurs et coutumes.* 1 vol. in-8° broché. ..... 5 fr. »

Chalon-sur-Saône, Imprimerie Française et Orientale de L. Marceau, E. Bertrand, succ.

CAMBRIDGE, MASS.

Philo C 13

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

TOME TRENTE-CINQUIÈME

15 OCTOBRE 1902

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1902

SOMMAIRE DU N° 4

Pages

Les anciens missionnaires qui se sont occupés de la langue tamoule, par J. VINSON 265
Le verbe dans le S. Marc de Liçarrague. par E.-S. DODGSON 297
Conférence inaugurale à l'École d'anthropologie. La science du langage, par J. VINSON 312
Varia. — I. Prononciation anglaise 347
II. Extraits divers relatifs aux Basques 348
III. Écrit à Genève le 24 août 1902 349
Table du tome XXXV 350

BIBLIOGRAPHIE

The light of Truth or Siddhanta-Deepika 336
Gnânasâgaram 337
Government of Madras. 1902. Public 338
L.-C. Innes. The age of Mânikkavâçagar 339
M. Percie. Sur la langue basque 345

HARVARD COLLEGE LIBRARY
CAMBRIDGE, MASS.

LES

ANCIENS MISSIONNAIRES JÉSUITES

QUI SE SONT OCCUPÉS

DE LA LANGUE TAMOULE

LE P. DE PROENÇA

Antoine de Proença, né à Remella en 1625, fait est prêtre le 13 juillet 1643, partit pour l'Inde en 1647. Il mourut à Tôṭṭiyam dans le Maduré, le 14 décembre 1666. Dans les archives de la Compagnie de Jésus, il est surnommé *Regitaneus*. Il a composé l'ouvrage suivant:

« Vocabulario | Tamulico | Com a significaçam | portugueza | composto pello P. Antam de Proença | da Companhia de | Iesu | Missionario da Missam de Madurey. | I H S. | Com todas as licencias necessarias de Santa Inquiziçao | e dos Superiores. | Na impressa Tamulica da Prouincia do Malabar, pro Ignacio | Archamoni impressor della, Ambalacatta en 30, de Iulho | 1679 annos. »

Pet. in-4° — 247 fts. numérotés au recto. Le seul exemplaire connu, relié en basane et mesurant 22 cm. sur 17, est conservé à Rome, au Musée Borgia (Collège de la Propagande) « Scanzia G, fila V, vol. 4 ». Cet exemplaire avait été signalé par Paulin de Saint-Barthélemy, dans son *India Orientalis Christiana* et dans son *Examen historico-cri-*

ticum codicum indicorum bibliothecæ sacræ congregationis de propaganda fide, Romæ, typ. congr. prop., MDCCXCII, in-4° de 80 p. Cf. p. 56-57 de ce dernier ouvrage :

« XII. Liber editus anno 1679 30. Iulii in oppido Ambalacatta in Malabaria per Ignatium *Aichamoni* indigenam Malabarensem qui characteres Tamulicos in lignum incisos curantibus PP. Societatis tunc Ambalacatæ missionariis primum protulit atque hoc vocabularium Tamulicum impressit. Vocabularium hoc suo calculo approbavere P. Antonius Pereira, P. Valerianus Cataneus, P. Ioannes de Maya, aliique missionarii. Concinnatum fuit ex scriptis P. Ignatii Bruno, P. Roberti Nobili, P. Emanuelis Martins, ex opusculo flos sanctorum inscripto in ora Piscario impresso, ex vocabulario tamulico in urbe *Iafanapatam* in insula Ceylan confecto per F. Bruno, atque ex scriptis P. Roberti Nobili vocabulis sanscrdamicis refertis. Vide præfationem auctoris in qua multa tradit de imperfectione characterum & linguæ Tamulicæ. Ex. gr. vocabulum *cayam* legi potest *gayam* & uterque apud Tamulicos iidem litteris scribitur, prius tamen significat *corpus*, alterum *vulnus* &c. Ad calcem operis exstat grammatica Tamulica inscripta *Arte Tamulica composta pello P. Baltesar da Costa Missionario de Maduré*. Hæc descripta fuit Verapoli anno 1685. 25. Iunii a P. Petro Paulo a Francisco Carmelita discalceato olim missionario Malabariæ deinde Archiepiscopo Ancyrano & Vicario Apostolico regnorum magni Mogolis. Character est nitidus & correctus. Vocabularium R. P. Antonii de Proença de quo supra elegantia vocum, nitore & correctione linguae præstat, sed characteres utpote in lignum incisi luridi sunt & indistincti. »

Dans l'*India orientalis christiana* (Rome, 1796, in-4°, p. 182) le même écrivain disait : « Anno 1679 in oppido Ambalacàta in lignum incisi alii characteres Tamulici per

Ignatium *Aichamoni* indigenam malabarensem, iisque in lucem prodiit opus inscriptum : *Vocabulario...* » M. A.-C. Burnell, qui cite ce passage, ajoute (*South-Indian Palæography*, 2e éd., 1878, p. 44, note 1) : « Since prof. de Gubernatis has made a fruitless search in the library of the Propaganda, there is little hope that a copy will he discovered. If any exists, it must he in the 'Mission House' at Halle or at Goa ». Je n'ai pu m'informer à Halle ou à Goa et je n'ai rien découvert en Espagne ni en Portugal ; mais on voit que mes démarches ont été plus heureuses à Rome que celles de M. de Gubernatis. Je dois les renseignements ci-dessus à l'obligeant intermédiaire du regretté P. Sommervogel et à l'amabilité de M. P. Durantini, directeur du musée Borgia.

LE P. DA COSTA

Baltezar da Costa, né à Aldea-Nova (Portugal), entra au noviciat le 20 juin 1627. Parti pour l'Inde en 1635, il devint provincial du Malabar en 1667. Il mourut en mer, pendant un voyage de retour en Europe, le 21 avril 1673.

Il a composé une grammaire tamoule dont une copie manuscrite est jointe à l'exemplaire du vocabulaire de Proença conservé à la bibliothèque de la Propagande à Rome ; nous venons d'en parler.

LE P. ROBERT DE' NOBILI

Robert de' Nobili, en latin de Nobilibus, petit-neveu de Jules III, parent du cardinal Bellarmin, naquit à Montepulciano, en septembre 1577. Il entra au novi-

ciat de Naples le 15 juin 1596, partit pour l'Inde en 1604, et fut envoyé en 1606 au Maduré. Il se retira en 1651 à Jaffna, dans l'île de Ceylan, d'où il passa à Méliapour où il mourut le 16 janvier 1656. Il avait appris « à fond », dit-on, le tamoul, le télinga et le sanskrit; le P. Calmette disait de lui le 2 juin 1735: « Le P. de Nobili a écrit dans une centaine de vers samskroutams l'abrégé des premières vérités ». On sait que ce fut lui qui inventa ce qu'on a appelé les *rites malabares*. Il avait pris le nom tamoul de *Tattuva-pôdagar-çuvâmi* (Skr. Tatva-bôdhaka-çvâmin), sous lequel il est connu parmi les chrétiens de l'Inde.

Mouttoussâmipoullé, dans son petit volume cité sous le n° 3, a, parmi les œuvres de Berchi, donné une liste de dix-neuf ouvrages attribués au P. de' Nobili; ce seraient:

1° *Gnanôbadêçakâṇḍam* « le Livre de la sainte instruction », grand catéchisme développé, en quatre parties. La Bibliothèque royale de Lisbonne possède un ms. in-4° qui est une traduction portugaise de cet ouvrage par le P. Balthezar de Costa. Dans son *India orientalis christiana*, le P. Paulin de Saint-Barthélemy dit qu'il en existe un exemplaire « lusitanum » à Vérapoli et un autre dans la bibliothèque du roi de France. Il dit aussi que le livre a été imprimé à Tranquebar; c'est inexact, comme on le verra plus loin.

La Bibliothèque nationale possède en effet deux volumes manuscrits, en médiocre état, qui portent les n°s 459-460 du fonds tamoul (ancien fonds, n°), le second est daté du 7 ádi ( ) 1670. J'imagine que c'est une copie exécutée à Ambalacate.

Le premier volume porte le titre suivant : « ROBERTI NOBILI | ROMANI | Societate Jesu | Theologi | qui primus Missionis Madurensis pene insuperabiles la- | bores superari posse monstravit et Bragmanorum | vitam aggreditur, ipsius difficultates et contrarietates | vincendo Missiones scriptis, doctrina et exemplo | instituit, stabilivit et propagavit, | CATECHISMUM ROMA- | NUM | in quatuor partes distributus. Prima comprehendit sex | Dei signa ad primam Dei cognitionem pertinentia. Se | cunda de Creatione, et de peccato Angelorum agit ; nec | non de primi hominis creatione ceterisq. ad innocentiæ | statũ pertinentibus ; de peccato Adami ; illius remedio ; de Redemptione mundi ; de Dei Matris electione, concep | tione, et vitâ denique de Conceptione Baptistæ ». Il comprend (ij)-204 fts numérotés au recto seulement.

Le second volume est intitulé ; ROBEBTI NOBILI... CATECHISMUS... Tertia pars Inqua explicatur mysterium sanctissimæ | trinitatis, Divini verbi Incarnatio, ejusq vitæ, | passio, et mors : nec non resurrectio, Ascencio | ad cœlum, missio sancti Spiritus usque ad | diem judicij, et finales sententiæ tam pro | justis tum contra peccatores, demum | absolvit opus explicando gaudia beatorum, et | damnatorum infinitos cruciatus, &c. » — (i)-366 fts.

Le titre général tamoul est *Gnâna ubadêçam* « la sage instruction ».

A la seconde p. préliminaire du premier volume, une note en tamoul dit que les deux premières parties ont été imprimées « par le nommé Iginâçi Artchamôn », c'est-à dire Ignace Archamoni, au séminaire des Pères, c'est-à-dire à Ambalacate, en 1675. Je ne sais où pourraient se trouver des exemplaires de cette publication.

2° *Mandiramalei* « Guirlande de prières ».

3° *Mandiraviyâkkiyânam* « Explication des prières ». Cet ouvrage aurait été imprimé.

4° *Attumaniruṇayam* « Existence de l'âme » ; c'est l'ouvrage que les biographes européens appellent *scientia animæ*. Je donne de même ci-après les titres équivalents en latin et en français, indiqués par les écrivains d'Europe.

5° *Tûchaṇatikkâram* « Réfutation des calomnies » — *Apologia contra probra ethnicorum.*

6° *Çattiyavêdalaṭṣaṇam* « Explication de la vraie religion » ou « du vrai Vêda » — *De signis veræ legis* — les signes ou motifs de crédibilité de la religion révélée de Dieu pour conduire les bons au salut.

7° *Çagunanivâraṇam* « Abolition des présages » ou « des pronostics » ou « des augures ».

8° *Paramaçûṭsanâbippirâyam* « Détermination de l'essence suprême ».

9° *Kaḍavuṇiruṇayam* « Existence de l'être suprême ».

10° *Punardjenma âṭṣêbam* « Réfutation de la renaissance » — *Dialogus contra transmigrationem animarum.*

11° *Tattuvakkaṇṇâḍi* « le miroir de la réalité ».

12° *Nittiyaçîvanaçallâbam* « Dialogue sur l'immortalité » — *Dialogus de vitâ æternâ.*

13° *Çêçunâdarçarittiram* « Histoire du Seigneur Jésus ».

14° *Tavaçuçadam* « Nature de la pénitence ».

15° *Gnânatibigei* « la Lampe de la sagesse » — *Lucerna spiritualis* — flambeau spirituel pour discerner la vérité du mensonge.

16° *Niditchol* « Paroles de justice, proverbes, sentences ».

17° *Anittiyanittiyavittiyâçam* « Distinction des choses éternelles et temporelles ».

18° *Prabandjavirôdavittiyâçam* « Analyse des oppositions du monde ».

19° Dictionnaire tamoul-portugais.

20° Un autre biographe indique un ouvrage de plus, *Divvia mâdirigei* « l'Exemple divin », qui a été imprimé à

Pondichéry, vers 1840: in-18, de 326 p. Cette édition ne porte aucun nom d'auteur.

Dans les listes latines ou françaises, je relève les titres suivants que je n'ai pu assimiler avec les titres tamouls ci-dessus:

21° *Compendium catechismi.*

22° *Regulæ perfectionis* — règles de la perfection (pour les femmes).

23° *Conciones.*

24° *Vita Beatæ Mariæ Virginis versu tamulico.*

25° *Varia opuscula.*

26° *Cantiques spirituels.*

LE P. MARTINZ

Le P. Martinz, né à Alvito (Portugal) en 1597, entré dans le noviciat des Jésuites à Évora le 25 mars 1615, arriva à Cochin en 1625 et fut envoyé dans le Maduré; il mourut à Trichenapally le 22 août 1656.

Suivant le P. Proenza, il avait composé en tamoul les ouvrages suivants :

1° Méditations propres à exciter et à conserver la dévotion.

2° Dialogue entre un chrétien et un gentil ;

3° Explication du mystère ineffable de la très-sainte Trinité ;

4° Bouquets de fleurs spirituelles ;

5° Collier d'unions spirituelles;

6° Mépris du monde ;

7° Diverses Vies de saints ;

8° Doctrine chrétienne extraite des ouvrages du cardinal de Bellarmin et du Père Marc Georgi ;

9° Miroir d'exemples ;
10° Opuscules divers et prières.

LE P. MAUDUIT

Le P. Mauduit, né à Poitiers le 22 janvier 1664, devenu novice le 28 septembre 1679, mourut au Carnate en 1711. Sa mort fut entourée de circonstances mystérieuses. Cf. *Lettres édifiantes*, XIe recueil, 1715, (préface ou avis préliminaire *aux Jésuites de France*, signé J.-B. du Halde, ft a^v r° et v°) : « Cette perte a été suivie de celle de quelques autres Missionnaires, que des morts violentes ont enlevé (*sic*) dans un temps où ils pouvoient rendre encore de grands services à la Religion. Le Père Mauduit et le Père de Courbeville sont de ce nombre. On les a trouvé (*sic*) morts tous deux dans la même cabane, et l'on assure que les Brames les ont fait empoisonner. — Le premier a vieilli dans les fonctions de la vie apostolique ; c'est lui qui a jeté les fondemens de la Mission du Carnate et qui l'a établie sur le modèle de celle de Maduré, dans laquelle il avoit fait les premiers essais de son zèle. Il a eu souvent le bonheur d'être insulté, chargé de fers et meurtri de coups pour la cause de Jésus-Christ qu'il a annoncé à un grand nombre d'idolâtres. — Le second ne faisait que d'entrer dans cette même mission... »

LE P. LE GAC

Le Gac (Étienne), né à Brest le 23 juillet 1671,

novice le 27 décembre 1690, mourut à Krichnabouram en 1738, dans la nuit de jeudi au vendredi saint, c'est-à-dire le . Il avait résidé à Chinnaballabaram en 1709, à Krichnabouram de 1710 à 1718 à Pondichéry de 1727 à 1732.

LE P. GARGAM

Le P. Gargam arriva à Pondichéry en 1719. Il fut envoyé d'abord dans le pays tamoul ; nous avons vu, par une lettre du P. de Bourzes, qu'en 1721 il était à Élacouritchi, où le P. Beschi lui apprenait le tamoul. Il passa ensuite dans le pays télinga ; il était à Ballabaram le 1er septembre 1724, à Vencatiguiri le 10 décembre 1730, à Pedda-Aricarla le 8 décembre 1735. En 1737, il était revenu à Pondichéry, où nous le retrouvons, devenu supérieur général, de 1737 à 1742.

LE P. CŒURDOUX

Cœurdoux (Gaston-Laurent), né à Bourges le 18 octobre 1691, entré au noviciat le 2 octobre 1715, arriva à Pondichéry à la fin de 1732 ou au commencement de 1733. Il mourut à Pondichéry le 15 juin 1779. Il a composé, paraît-il, un dictionnaire télinga-français-sanskrit. Il a habité de 1733 à 1736 le pays télinga (Crichnabouram, 2 novembre 1733 ; Madigoubba, 10 septembre 1734 ; Darmavaram, 13 septembre 1735). Mais il paraît que sa santé délicate ne lui permettait pas de vivre dans l'intérieur des terres

où le régime sévère et l'alimentation réduite le rendirent malade au bout de trois ans. Aussi, demeura-t-il à Pondichéry de 1737 à 1739. En 1739, il alla à Karikal, lors de la prise de possession de cette ville par les Français ; puis il revint à Pondichéry vers 1745, et il y resta jusqu'à sa mort. Il était supérieur général dès 1748, et nous trouvons son nom dans le *Journal* d'Anandarangappoullé, à l'occasion notamment de la démolition de la grande pagode, pendant le siège de Pondichéry.

LE P. DUCHAMP

Le P. Pierre-François-Xavier Duchamp écrivait au P. Souciet, de Ballabaram, vers 1728 ou 1729 : « Il n'y a dans ce pays aucun livre sur qui on puisse faire fonds. Les auteurs, les acteurs, les matières, la manière d'y raconter, tout est également fabuleux. On y trouve quelquefois certains noms, comme ceux d'Alexandre, de Bélus, etc., et on se croit au point d'apprendre lorsqu'on ne trouve qu'une fable pleine d'absurdités, des armées de singes qui déracinent des montagnes, etc. Leur livre du *Vedam*, qui est le principal, n'est entendu de personne. Le *Râmâyanam*, livre fameux dans ce pays, me paraît fait sur l'idée de l'Iliade, mais tout y est dans le merveilleux : c'est une femme enlevée par des géants qui habitent *Lanca* ou Ceylan. Son mari, *Rama*, vient la demander, assiège la place, devient victorieux par la trahison du frère du

roi des géants. S'il y a des morts dans les combats, un fameux singe va quérir vers l'Orient, au delà de Siam, un remède divin qui les ressuscite. Ce remède se nomme *sangivi* : je soupçonne que c'est le *gin-seng* des Chinois ». Dans une autre lettre de Crichnabouram, datée du 3 mars 1730, le même missionnaire dit : « Sur le Râmâyanam, je juge que toute l'idée en est venue de la Grèce et que les poètes indiens de jadis l'ont ornée, selon le goût oriental, de fables au-dessus de toute vraysemblance. »

LE P. DUCROS

Le P. Ducros (G.) s'occupait surtout de numismatique. Il écrit cependant de Madigoubba, le 25 décembre 1737 : « Un de leurs auteurs géographes samskroutans parle de Rome et dit que quand le soleil se lève à Lanka (Ceylan), il n'est que minuit à Rome. Il se trompe, comme vous voyez; il est vrai que c'est un poète. »

LE P. BOUCHET

Bouchet (Jean-Venant), né le 12 avril 1655, entra au noviciat de la province d'Aquitaine le 1er octobre 1670. Il partit pour l'Inde en 1688 et passa successivement au Maduré et au Carnatique. Nous le trouvons, dès 1689, à Counampatti; mais il résida longtemps à Avour, près de Maduré; il y fit bâtir une église, dédiée à l'Immaculée-Conception, où était une statue de la

Vierge apportée de Goa. En 1714 et 1719, il était supérieur à Pondichéry. En 1714, il parle d'un voyage qu'il a fait en France pour les affaires de la Mission. Il mourut le 13 mars 1732; le nécrologe imprimé porte la date du 14 juillet. Dans une de ses lettres, il dit qu'il a appris le tamoul à Avour et qu'il a eu pour maître le P. Lainez.

On lui attribue le traité qui porte le titre de *Gnânamuyartchi*, que nous avons cité parmi les ouvrages dont il n'est pas certain que le P. Beschi soit l'auteur. On a aussi attribué cet ouvrage au P. Charles Michel Bertoldi (né à Volperga, dans le Piémont, en 1659; envoyé au Maduré en 1702; il vivait encore en 1739). On a supposé également qu'il était d'un certain Père Louis d'Avour, que je ne puis identifier : on sait que les Pères Portugais avaient généralisé l'habitude d'appeler les missionnaires par leur prénom :. ainsi pour eux le P. Hanxleden n'était que le P. Ernest, et le P. de Bourzes le P. Natal.

Le P. Bouchet avait certainement lu beaucoup d'ouvrages originaux tamouls. Dans ses lettres, il cite les légendes de Vikramârka, celles du juge Mariyâdeiràma, celles d'Aïppaçi, le Mahâbhârata, le Padma-purâna, et le Râmâyana. Il est aisé de voir qu'il ne connaît que les versions tamoules de ces derniers ouvrages, bien qu'il dise : « Tout ce que je viens de citer est écrit en vers grandoniques, c'est-à-dire en langue samouskradam ». M. Teza, dans sa brochure, rappelle que le

P. Bouchet a raconté l'épisode de Gâutama et Ahalyâ[1] et celui, inconnu à Valmîki, du fils de Çûrpanakhâ[2]. Le P. Bouchet a écrit aussi d'assez longues dissertations sur la philosophie indienne ; il parle du *pati-paçu-pâsa* (qu'il écrit *padi-pachou-pajam*), et il cherche à démontrer que la renaissance des Indiens est identique à la métempsycose de Pythagore (*Lettres édifiantes*, éd. de 1781, t.). Le P. Bouchet n'a pas compris la doctrine indienne de la renaissance, qui a d'ailleurs échappé à la plupart des missionnaires. Dans les prosodies tamoules, on cite la strophe suivante, dont l'auteur est inconnu :

Maṇipureiyarumbivânmînvaḍivoḍumalarndaveṇmu... *t*
Taṇipureimaṇaṅkoṭèn'peyyajagalaran'd'uvâḍî..... *t*
Tuṇipureikṭjoîjndâyatûḷin'eikkaṇḍuñçanma..... *p*
Piṇipureipiṇittanâmôpèrkilâvâjdumen'bâ..... *m*

Le P. Dupuis traduit (*Grammaire française tamoule*, 1867, p. 458) : « Bien que nous voyions de jolies fleurs, après s'être formées en boutons comme des pierreries, après s'être épanouies avec la beauté des étoiles du firmament et avoir répandu, comme des perles, des gouttes de miel odoriférant, se faner en un jour, tomber à terre en morceaux et se réduire en poussière, dirons-nous que nous vivrons heureux à jamais, sans sortir de ce bas monde, nous qu'ont

1. La première brochure que j'ai publiée, — mon premier ouvrage, — est précisément la traduction, d'après le *Râmâyaṇa* tamoul de Kamban, de cet épisode (livre I, ch. , note).
2. Je n'ai pu retrouver cette légende.

garrottés les incommodités de maladies innées? » Je crois qu'il est plus exact de rendre ainsi ce quatrain : « Quand nous voyons les belles fleurs apparaître en boutons pareils à des perles, s'épanouir avec l'éclat des étoiles du ciel, donner un miel parfumé en gouttes superbes, puis se flétrir en un jour, se rompre et tomber en poussière, pouvons-nous dire que nous vivrons sans fin, nous qui souffrons du mal de la naissance? »

LE P. CALMETTE

Calmette (Jean), né à Rodez le 5 mai 1693, entra au noviciat le 4 octobre 1709; il enseigna d'abord la grammaire et la rhétorique. Parti de Penmarch en janvier 1726, il arriva dans l'Inde au mois d'octobre suivant. Nous le trouvons en 1727 et en 1730 à Vencatiguiri, en 1729 à Attipâkam, en 1730 et 1735 à Ballaburam, en 1733 et en 1737 à Vencatiguiri. Il mourut probablement dans l'une de ces deux dernières localités, en février 1740.

Il est connu surtout parce qu'il avait appris le sanskrit assez à fond pour composer des vers dans cette langue. Il écrit lui-même, le 25 décembre 1737 : « Je n'ai pas laissé de faire quelques vers en cette langue en matière de controverse pour les opposer à ceux que débitent les Indiens » ; et le P. Cœurdoux disait, le 10 février 1771, trente ans après sa mort, qu'il y avait chez les Jésuites de Pondichéry, « quelques vers samskroutams du P. Calmette ».

Dans ses lettres au P. Souciet, le P. Bouchet parle de ses études et dit notamment, le 12 octobre 1727 : « J'avois commencé à apprendre le samscroutam, mais les voyages, deux églises que j'ai fait bâtir, le soin des chrétiens, la cherté des vivres, etc., m'ont fait presque oublier ce que je savais. Si j'avois les secours et le temps necessaire, ce ne serait pas une affaire de plus de six mois ou d'un an, mais ce qu'on n'apprend que par reprises s'oublie presque aussitôt ». Dans la même lettre, il transcrit un çlôka, qu'il écrit d'ailleurs en télinga et en dévanagari. Sa transcription est exacte et correcte :

sarvadrouchta sarvaçrôta sarvacrêtâtcha rakchakam
sarvagnaa sarvaroûpîtcha sarvamtcha sarvataa pitâ

Et il traduit: « Omnia videbit, omnia audiet, omnia faciet et redimet, — omnia providebit intuebiturque, omniaque omnibus dabit pater ». Il ajoute ces remarques intéressantes sur sa transcription : « J'ay écrit *çrôta* avec un *ç* cédillé plutôt qu'avec un *ch*, parce que le *ç* cédillé me paraît mieux exprimer la lettre nagaram ou télougou. Les deux : que je représente par deux *aa* quand il suit une consonne prennent le son de cette consonne ordinairement : *sarvataapitâ* dites *sarvatappitâ*, *sarvagnaasarva* dites *sarvagnassarva*. Au lieu de videbit, audiet, etc., ainsi qu'il est exprimé dans la traduction télougou, le samscroutam se sert d'un participe ou espèce de participe ». Dans sa fameuse lettre de 1771 à Anquetil. publiée en 1808 dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, et dont j'ai déjà cité un passage, le P. Cœurdoux invoque, à propos des Védas, l'opinion, très exacte, du P. Calmette : « Le P. Calmette, qui savoit le samscroutam, disoit

que le vrai *Vedam* est d'un samscroutam si ancien qu'il est presque inintelligible » (p. 685).

Mais le P. Calmette, ce qui ne saurait trop nous surprendre, vu l'époque où il écrivait, avait de fâcheuses tendances étymologiques et manquait absolument de méthode. Ainsi, c'est très sérieusement que, le 4 septembre 1727, il écrit au P. Souciet, de Vencatiguiry : « Je sais bien que la chapelle bâtie au cap Comorin par les Mages est un petit conte, mais dites-moy, d'où pensez-vous que lui vienne son nom de *Canniaca mari* qui en télougou veut dire la Vierge Marie ? Sargam, c'est-à-dire le cap Comorin, s'appelle en télougou *canniaca mari*, qui veut dire la Vierge Marie. Il est écrit dans un de nos livres que ce nom a été donné par les rois Mages qui bâtirent là une église en l'honneur de la Vierge Marie. Qu'en pensez-vous? »

J'ignore ce que pouvait penser le P. Souciet, mais le P. Calmette n'avait pas réfléchi que le nom du cap Comorin est historiquement antérieur à Jésus-Christ et à sa mère, car Ptolémée, par exemple, l'appelle κομάρια ἀκρόν. D'ailleurs, la leçon *Kanyàkà Mari* est mauvaise; il fallait *Kanyà kumâri* « la jeune fille vierge ». Un autre cas d'interprétation aventureuse vient d'être relevé par M. E. Teza dans une lettre du même Père, qu'on peut lire au recueil des *Lettres édifiantes* (, p.). Il y cite un passage d'un résumé du Mahâbhârata en prose télinga, où il voit annoncée et prédite d'une manière « précise » la venue du Rédempteur. Il explique notamment que le *yessoudou* de *Vichṇu-yessoudou* n'est autre chose que le nom de *Jésus*, et que le nom de son village natal, *Sçambalam*, est une altération de Bethléem. Il s'agit de *çambala* et de *Vichṇuyaças*, la dixième et future incarnation de Vichnou. M. Teza, dans sa brochure *Vishṇuyaças* (Venise, 1899), rappelle cette citation dont il a recherché le texte sanskrit, et n'a pas de peine à faire voir que « la gloria di

Vishṇu non ha certo che vedere col venerato nome nei fasti della Cristianità ». J'ai déjà cité plusieurs exemples de cette naïveté des anciens missionnaires qui voulaient retrouver partout des traces de la révélation divine et des altérations du christianisme.

Dans les *Annales de philosophie chrétienne* (t. 18, 2e série, 1848, 2e sem., p. 59-67), M. l'abbé Brach cherche à établir que le P. Calmette est très probablement l'auteur du fameux *Ezour-Vedam*, cet apocryphe indien qui fit quelque bruit dans le monde littéraire peu de temps avant la Révolution. Il s'agit de l'ouvrage : « l'*Ezour-Vedam* ou ancien commentaire du Vedam, contenant l'exposition des opinions religieuses et philosophiques des Indiens. Traduit du samscretam par un Brame... *Yverdon*, impr. de Félice, M.DCC.LXXVIII, 2 vol. in-8o, I. (ij)-332 p., II. 264 p. » L'éditeur explique, dans sa préface, qu'une copie de cet ouvrage, provenant originairement des papiers de M. Barthélemy, second du Conseil de Pondichéry, fut apportée en France par M. de Maudave, qui en fit présent à Voltaire; Voltaire l'envoya en 1761 à la Bibliothèque du Roi. Mais cet exemplaire était incomplet; il y manquait une partie du dernier livre que l'éditeur trouva dans une copie faite par Anquetil sur un exemplaire que possédait M. Teissier de la Tour, neveu de M. Barthélemy. Le livre, écrit originairement en sanscrit, avait été traduit en français, affirmait-on par le Grand-Prêtre ou Archi-Brame (*sic*) de la pagode de Cheringham (Stranga).

Dans cette introduction, l'éditeur, M. de Sainte-Croix, cite et discute les deux passages où Voltaire parle de l'*Ezour-Vedam* (*Philosophie de l'histoire*, chap. xvij ; *Défense de mon oncle*, ch. xij) ; dans le dernier, Voltaire dit que le manuscrit de la Bibliothèque royale lui a été légué par l'abbé Bazin[1].

1. Voltaire parle aussi d'un rituel appelé *Cormò-vedam*, arrivé

Sainte-Croix discute plusieurs des affirmations de Voltaire; il conclut que l'*Ezour-Vedam* « n'est pas fort ancien ». Quoi qu'il en soit, les affirmations que je rapportais tout à l'heure ne furent pas contestées, et l'on paraît avoir généralement regardé comme originale cette critique de la philosophie hindoue. Une pareille supercherie ne prendrait plus aujourd'hui. Il suffit de parcourir le volume pour comprendre l'artifice, de même qu'il suffit de remarquer l'orthographe des mots et des noms indiens pour se rendre compte que le traducteur prétendu connaissait plutôt le tamoul, le télinga ou le bengali que le sanscrit. Il écrit *chib*, *biache*, *chumontou*, *goneche*, *zomboudipo*, *kochiopo*, etc., pour *çiva*, *ryâça*, *ganêça*, *djambudvîpa*, *kaçyapa*; mais dans les notes, on trouve les formes tamoules *sicen*, *viassen*, *sumanden*, *ramen* et le télinga *anumanta*. Dans le texte même, on donne ces noms des quatre Védas et de leurs auteurs : *poilo* du *rik*, *zoimeni* du *chama*, *chumontou* du *zozur* (qu'on distingue soigneusement de l'*ezour*), et *onguiro* de l'*adorbo*[1]. D'autre part, dans les notes finales, on donne, avec une traduction sommaire, une prière liturgique « en samscrit » ainsi conçue : *Naynam tolié chivâyanama*, *Nal arrou nedanghel ana chivâynama*, *Ayenum achoudenum ana chivâynama*, *Ajagana terrou erri narrounay chivâynama*, *Adiarguel péni gnio narrounay chivaynama*, *Ott atterri oulagam ellanc choujanareun*. Cette prière est empruntée, dit-on, à un manuscrit composé en 1741 par un missionnaire. Or, ce passage n'est point en sanscrit, mais en tamoul, et il faut corriger ainsi : « *Nâyir'u tondiya çivâyanama*, *Nâl âr'u vêdangal âna çiv.*,

à la Bibliothèque avec l'*Ezour*; Sainte-Croix dit, en note, que cet ouvrage, qui est un des dix-huit pouranas, n'a pu y être retrouvé. Il s'agit sans doute du *Sâma-vêda*.

1. Faut-il voir dans ces noms, *poilo*, etc., Pulastya ou Puhala, Jamapati, Angiras et Sumanta?

Ayan'um Atchudanum âna çiv., Ajagâna têr èr'i nâr'inây çiv., Adiyargal pèni... nâr'inây çiv., eruttu èr'i ulagam ellâm çûja nâr'um çiv., et traduire : « Gloire à Çiva qui apparaît soleil! gloire à Çiva qui est les quatre (vêdas) et les six (çâstras)! gloire à Çiva qui est Brahmâ et Vichnou! Tu es venu monté sur un beau char : gloire à Çiva! tu es venu... aimant tes serviteurs : gloire à Çiva! gloire à Çiva qui vient entourer tout le monde monté sur un taureau. »

C'est de l'Inde même qu'est venue l'explication du mystère dont s'entourait l'*Ezour-Vedam*. Dans les *Asiatic Researches* (t. XIV, Calcutta, 1822, in-4°, p. 1-59), un savant dravidiste, mort prématurément, a indiqué l'origine de ce livre supposé : « *an account of a Discovery of a modern imitation of the Véda with remarks on the genuine works*, by Francis Ellis, esq. » Nous avons parlé plusieurs fois de M. Ellis, à propos du P. Beschi. Il eut occasion de visiter la bibliothèque des Missionnaires de Pondichéry, et il y vit huit volumes manuscrits qui lui avaient été signalés par Sir Alex. Johnson, chef de la justice à Ceylan, et par le colonel Frazer, qui avait gouverné Pondichéry pendant les dernières années de l'occupation anglaise (1812-1816). Sir Alex. Johnson, allant de Madras à Ceylan, s'était informé de l'*Ezour-Vedam* à Madras, à Chellambron, à Tanjaour, à Trichenapally, à Kumbhakonam, à Strangam, et ailleurs, auprès des plus savants brames; et partout, il constata que ce traité polémique était parfaitement inconnu ; mais à Pondichéry, il en découvrit une copie manuscrite provenant des anciens jésuites, chez les missionnaires (*Annali delle scienze religiose* dall' ab. Ant. de Lucca, Roma, 1836, t. II, p. 136-141, article sur « Robert de Nobili et l'Ezour-Vedam », traduit de l'anglais : *The British Catholic colonial quarterly Intelligencer*, n° 2, , 18.., p. 161-162). Ces manuscrits remontaient au milieu du dernier siècle: dans l'un d'eux se trou-

vaient les dates de 1732 et de 1751. Ils comprenaient deux copies, en français seulement, de l'*Ezour-Vedam*, avec un supplément, et des traités en sanscrit, avec traduction française en regard, intitulée « la chaka du rik et de l'ezour-vedam », « odorbo bedo chaka », « chamo vedam ». « zozo chi kormo bedo »; l'ezour-vedam porte aussi le titre de « jozour-bed ». Le sanscrit est écrit en caractères latins et M. Ellis en donne un spécimen auquel j'emprunte les deux vers suivants :

Oum choosero chiricham debon duxto nigroho karokon
Stâpokon zontou adinam pronotochi zagaot gurum

qu'il faut corriger :

ôm sahasra-çirṣam dêvam duṣṭa nigraha kârakam
sthâpakam jêntu âdinâm pranatôsmi jagat gurum

et traduire :

« ôm ! le dieu à mille têtes qui cause la destruction des méchants, — le fondateur de toutes les créatures, je le vénère, le directeur du monde ».

La traduction originale était ainsi conçue : « Adoration au dieu à mille têtes ! il est le vengeur du crime, le soutien de tout ce qui existe et le gourou du monde. »

M. Ellis fait remarquer que les textes sanscrits sont en prose ou en vers du mètre *çlôka vrttam;* on sait que ce dernier mètre ne se trouve pas dans les Védas, qui sont d'ailleurs uniquement en vers. De la manière dont sont transcrits les textes, M. Ellis conclut que les manuscrits en question sont originaires du Bengale ou de l'Orissa, et qu'ils ont dû être tout d'abord écrits en caractères bengalis. J'ajoute que cette transcription se retrouve dans le Catalogue de la Bibl. nat. (t. I, 1739, p. 434 et ss. : *mohabharot*, *bhagot-pouran*, *sraddo totto*, et les noms des divers livres du Mahâbhârata :

udjog-porbo, *corno-p.*, *dron-p.*, *aronnik-p.*, *cachi-comdo*, etc.); mais beaucoup d'autres manuscrits sont correctement désignés : *Ramayanam*, *mahabaratam*, *bagaratam* (pour *bagavatam*), etc.

Le P. Bignon, nommé conservateur à la Bibliothèque du roi en 1712, se préoccupa de créer un fonds oriental riche et abondant. Il désirait notamment obtenir le texte des livres sacrés de l'Inde. Il s'adressa dans ce but au P. Étienne Souciet, bibliothécaire du Collège Louis le-Grand, qui en parla au P. de Bourzes. Ce dernier lui répondit, le 23 mars 1719 : « Pour le Védam, V. R. sçait déjà que les Brames en font un grand mystère. C'est un axiome parmi eux que le communiquer à d'autres est un crime qui mérite plusieurs millions d'années d'enfer. Ils n'osent même l'écrire : ils se l'enseignent les uns aux autres par tradition orale. Quelques-uns se persuadent même que les Védams ne sont point écrits, mais un brame m'a assuré du contraire. Les brames trouvent dans leur caste et dans leur orgueil tant d'obstacles à la loi xenne qu'il est très rare qu'il s'en convertisse quelqu'un. Le peu qui s'en est converti dans cette mission n'étoient pas assez habiles pour nous instruire à fond de ces mystères. Le R. P. Robert de Nobilibus, fondateur de cette mission, est celui de tous les missionnaires qui a eu le plus de commerce avec les Brames et qui a esté le plus sçavant dans les langues et les religions des Indes ; il n'a cependant écrit que fort peu de chose sur les Védams. C'est de luy surtout que je tirerai le peu que j'ai à dire du Védam. *Védam*, dans l'opinion des Indiens, est une doctrine infaillible, un oracle de vérité, d'où vient qu'ils l'appellent aussi *tirou-vâi-moli* « sacri oris effatum ». Les synonymes de *Védam* sont *meï* veritas... *chouroudi*... *aranam*... *marrey*... *éloudâcalvi*, science non écrite... *teyva-noûl*, science divine... *ragasiam*, mystère, secret. On a écrit en Europe, si je ne me trompe, qu'il y avoit jadis cinq

Védams et que le cinquième fut perdu. L'opinion commune est qu'il y avoit jadis quatre Védams et que le quatrième fut supprimé. Je me suis informé avec quelque soin si l'on disoit qu'il y eût eu cinq Védams, et l'on m'a assuré constamment qu'on n'a entendu parler que de quatre. Il est vray qu'un poète ou son commentateur parle d'un cinquième Védam, mais ce n'est que dans le sens que nous disons d'un excellent poète qu'il est un second Virgile. V. R. n'aura pas de peine à voir que ces quatre Védams sont les mêmes que les quatre Beths dont parle M. Bernier dans sa Relation des Indes[1]. Les noms des quatre Védams, de la manière dont les écrit le P. de Nobilibus, sont: Irroucou-Védam, Esourrou-Védam, Chama-Védam, Adarrou ou, comme d'autres prétendent, Adarrana-Védam. Le *Nigandou*, ou dictionnaire poétique composé par les Gentils, au lieu d'Esourrou-Védam, dit *aïttiriam*, et au lieu de Chama-Védam, dit *Châmadàvam* et omet l'adarra, parce que c'est celuy qui est perdu. Le P. de Nobilibus rapporte qu'on donne par extension le nom de Védam à plusieurs autres livres : chouqquil esourrouvedam, tousourrouvedam, nigama-vedam, agama-vedam, chouroudi-vedam, canda-vedam Selon l'opinion commune, *chouroudi* n'est pas un livre particulier, mais un synonyme de *vedam*. Le *candam* n'est pas proprement un *vedam*, mais une *purane* (j'expliqueray dans la suite ce que c'est que *purane*), et si plein de fables, que c'est comme un proverbe, qu'il n'y a point de fausseté qui ne se trouve dans le Candam, et cependant on ne laisse pas de luy donner par éloge le nom de Védam. Au reste, on

1. Cf. Bernier, *Mémoire sur l'Empire du Grand-Mogol*, Paris, Cl. Barbin, 1671, pet. in-8°, 178-137-69 p., 2e partie, lettre à Chapelain, p 9 : « Nous avons, dirent-ils, nos quatre Beths, c'est-à-dire nos quatre livres de Loy, livres sacrez et divins que Dieu nous a donnés par le moyen de Brahma; ces livres nous enseignent qu'un certain Deütas... se saisit du soleil, etc. »

ne dit point qu'il y ait dix ou douze Védams; on dit constamment qu'il n'y en a que quatre. On a encore écrit en Europe que les Brames lisent le Védam au peuple et le leur expliquent. Je suis fâché d'être obligé de dire que cela est inouï : les Brames assurent que cela ne se peut et qu'il n'en faudroit pas davantage pour faire fendre la tête au peuple; c'est une expression pour signifier qu'il n'en est pas capable. Ils lui lisent cependant certains livres à qui ils prostituent le nom de Védam, surtout le Râmâyanam. C'est un poème ou plutôt un roman en vers, où le vraysemblable n'est guère gardé et qu'on débite au peuple comme autant d'oracles. Aussi les Brames l'appellent-ils le Védam des Choutres, c'est-à-dire du peuple; car, dans le langage des Brames, tout ce qui n'est pas Brame est peuple. Les quatre Védams ont été écrits en une langue sçavante que M. Bernier nomme *hanscrit* et qu'on appelle icy *samascradam* ou *grandam;* c'est comme la mère langue de la plupart des langues de l'Inde...

» La grande science des Brames est d'apprendre par cœur les Védams. S'ils les entendent bien ou non, c'est ce que je ne sçay pas. Si un Brame sçavoit par cœur les trois Védams qui existent, il seroit regardé comme un prodige de science; il y en a très peu qui en viennent là. Il n'y a pas longtemps qu'on présenta au roi de Tanjaour les plus habiles Brames de son Estat; on affirme qu'il ne s'en trouva aucun qui sceut les trois Védams. La plupart ne sçavaient qu'une moitié ou un quart du Védam...

» Quant à l'origine du Védam, on est icy fort partagé sur cette matière: les uns disent qu'ils ont été composés par quatre célèbres Rizis ou Pénitens. La Pénitence de l'Inde n'est qu'une vie austère sans aucun rapport au péché et qu'on pratique pour obtenir quelque privilège des Dieux, par exemple une longue vie, une flèche enchantée, une femme. Et que de ables ne content-ils pas de leurs Pénitens? Ces quatre Rizis

sont Agastien, Poulastien, Chanaguen, Sanatcoumâren. Quoique ces Rizis aient été des hommes, cela ne déroge rien de l'autorité de leurs livres. Car les Rizis ne sont guère moins estimés que les dieux, et selon les fables, il est arrivé souvent que les malédictions des Rizis aient eu leur effet sur les principales divinités. D'autres dirent que Bramma, un des troys plus grands dieux de l'Inde, est l'auteur des Védams. Ce Dieu avoit cinq têtes ; par une aventure grotesque qu'il seroit hors d'œuvre de rapporter, un autre Dieu nommé Chiven luy coupa une de ces têtes. Il en resta quatre : de chacune de ces quatres têtes est sorti, disent-ils, un védam...

» Que dirois-je de ce qui est contenu dans ces livres, en ayant si peu de connaissance ? Je m'en rapporte à ce que le R. P. Bouchet a écrit dans sa lettre au P. Balhy, supposant qu'il a eu des connaissances que je n'ay pas. Je diroi seulement que m'estant informé par tierce personne du contenu de ces livres, voicy ce qu'on m'a rapporté :

» Dans l'Irouccou, il est parlé du monde et de l'homme. Je ne sçay si c'est de la formation de l'un et de l'autre. On m'a donné à entendre que c'est plutôt des dimensions du monde. Les Indiens supposent que le monde est plat, qu'au milieu du monde il y a une grande montagne derrière laquelle le soleil se cache à son coucher, et autres absurdités qui ne méritent pas d'être raportées. Si c'est de l'Irouccou qu'ils ont tiré ce beau système de cosmographie, jugez de ce que c'est que l'Irouccou. Il y est encore parlé de l'*ekiam* ou sacrifice du chevreau...

» Dans l'Esourrou Védam sont contenus, dit-on, la vie et la mort, les actions, les emplois des trois principales divinités des Indes : Brammâ, Viznou, Routtiren.

» Dans le Chama-Védam est contenue l'origine des castes, et il y est dit expressément que la différence des castes n'a

rien de réel et qu'au fonds tous les hommes sont de mesme caste...

» Dans l'Adourrou ou Adourrana estoient contenus les secrets de la magie, les sacrifices de victimes humaines et des vaches et c'est pour cela que les Brames l'ont supprimé et jeté, dit-on, à la mer. Un Brame me disoit il n'y a pas longtemps qu'il n'estoit pas tellement aboli qu'il n'en restât quelque exemplaire, surtout dans le Maleiâlam « païs de montagnes », ou Malabar... On dit encore que dans l'Adourrou-Védam estoit contenue la chronologie indienne...

» Voilà, mon R. P., les connaissances que je puis vous donner sur le fameux Védam...»

On voit que les Missionnaires du commencement de l'avant-dernier siècle avaient d'étranges idées sur les *Vedas*. Dans le pays tamoul du reste, les textes étaient certainement plus rares qu'ailleurs. Car, le P. Souciet ayant probablement insisté pour qu'on cherchât à obtenir les livres sacrés de l'Inde, on y arriva sans trop de peine dans le pays télinga.

En 1726, le P. Gargam écrivait au P. Souciet qu'il avait déjà un extrait du Védam, avec l'explication littérale en télinga.

Le 10 décembre 1727, le P. Le Gac écrivait à son tour de Pondichéry : « Pour ce qui est des livres des lois des Indiens qu'ils appellent Védam, entre nous, je ne vois pas de quelle utilité cela vous pourra estre. Voulez-vous qu'on vous l'envoie dans l'écriture du pays ? je ne crois pas que vous la puissiez faire lire à Paris. Si vous demandez qu'on vous écrive ces livres en caractères européens, ce sera un grand travail qui ne servira encore de rien... J'avois eu autrefois envie de faire décrire les livres de leurs lois ou *Védam*. Il n'y a pas encore longtemps que le P. Gargam m'écrivoit qu'il avoit une occasion favorable pour le faire, et qu'il ne s'agissoit que de 150 à 200 livres, mais encore une fois cela

me paroît inutile... » En 1730, le P. Calmette disait : « Ceux qui depuis trente ans écrivent que le *Védam* est introuvable n'ont pas tout le tort : l'argent ne suffiroit pas pour le trouver. Bien des personnes, tant des missionnaires que des séculiers, ont fait de la dépense sans fruit, et n'ont rien tenu, lorsqu'ils ont cru tout tenir. Il n'y a pas six ans (en 1726), que deux missionnaires, l'un au Bengale et l'autre ici, y ont été trompés. M. Didier, ingénieur du roi, donna soixante roupies (150 fr.) pour un livre qu'on disoit être le *Védam*, en faveur du P. Pons, supérieur au Bengale. Les *Védams* trouvés ici (à Ballabaram) ont donné l'éclaircissement au sujet des autres livres. On les croyoit si bien introuvables que bien des personnes ne vouloient pas convenir, à Pondichéry, que ce fût le véritable *Védam*, qu'on m'a demandé si j'avois bien examiné. Mais les épreuves que j'ai faites ne laissent aucun doute, et j'en fais encore tous les jours, lorsque des sçavants ou de jeunes brames qui apprennent le *Védam* dans les écoles du pays, viennent me voir, leur faisant réciter et récitant quelquefois moi-même avec eux ce que j'en ai appris du commencement ou d'ailleurs. C'est le *Védam*, il n'y a plus de doute là-dessus.

» J'ai dit plus haut que l'argent ne suffisoit pas pour trouver le *Védam*. Il me paroît que nous ne l'aurions jamais eu si nous n'avions, parmi les brames, des chrétiens cachés, qui commercent avec eux sans être reconnus pour chrétiens. C'est à l'un d'eux que nous devons cette découverte, et il y en a deux, à présent, qui sont occupés à la recherche des livres ou à en faire tirer copie. Si on venoit à savoir que c'est pour nous, on leur feroit des affaires sérieuses, surtout au sujet du *Védam*. C'est un article qui ne se pardonneroit pas. »

Et en 1731 : « J'ai enfin recouvré les quatre *Védams*, dont le premier est appelé *Roug-Védam*, le 2e *Ejour-Védam*, le 3e *Sama-Védam*, le 4e *Adarvana-Védam*. Le quatrième est

celui qu'on dit avoir été jeté par les brames dans la mer, depuis qu'il y a des missionnaires dans l'Inde. Ainsi ce que les brames ont jusqu'ici tenu plus caché que les juifs ne faisoient des livres de Moïse, ce qu'ils n'ont communiqué à aucune nation qui soit ou monde, pas même aux Indiens s'ils ne sont de leur caste, tombe enfin entre nos mains et la mer même a rendu sa proie. »

Une lettre du P. Le Gac, datée de Pondichéry le 22 septembre 1732, dit encore : « Les quatre livres qui renferment les *Védams* ou les livres de la loy, c'est une dépense de 35 à 40 pagodes, ou 300 liv. J'en ay déjà envoyé deux pour la Bibliothèque de S. M. On travaille à transcrire les deux autres. Entre nous c'est une dépense inutile... »

Quelques mois après, le P. Cœurdoux écrivait à son tour (Pondichéry, le 22 janvier 1733) : « Le P. Calmette... envoya il y a plusieurs mois au R. P. Supérieur quelques livres Indiens pour V^re^ R^ce^ qu'on me chargea de vous faire tenir : c'est ce que j'ai fait... Voicy ce que c'est que ces livres : beaucoup de fadaises et de fables ridicules. Le nom est *ourouvedam*, c'est-à-dire une des *Védams* ou loy des Gentils qui porte ce nom. La langue dans laquelle cet ouvrage est composé s'appelle ici le *samoscredam*... Les caractères dans lesquels ces livres sont écrits sont les caractères de la langue *télougou*... »

C'était donc au P. Calmette qu'on devait le succès des recherches entreprises; nous savons qu'il avait obtenu les précieux textes grâce à « des Brames chrétiens cachés » parmis les gentils (lettre à M. de Cartigny datée de Vencatiguiry, 24 janvier 1733; *Lettres édifiantes*, t. XXI, p. 454; 2e éd., Indes, 1781, t. XIII, p. 394). Dans une autre lettre du 16 septembre 1737, le même Père dit qu'il fut chargé « depuis cinq ou six ans » de chercher des livres indiens pour la Bibliothèque du roi, où l'abbé Bignon voulait créer un

fonds oriental. Les ms. envoyés par le P. Calmette sont encore à la Bibliothèque nationale; ce sont probablement ceux qui étaient portés sous les nos XXXI, XL, XLVI, LXXX et LXXXI des *Indici* au grand catalogue de 1739, avec ces titres: *rougouvedam*, *ejourvedam* (3 livres), *sroutam du rouvédam*, *adarvanavedam* (3e vol.) et *samavedam* (3 volumes dont 1 en caractères nagris). Dans le catalogue actuel des mss. sanskrits en caractères télingas, je ne retrouve que deux de ces volumes: n° 2, Rig-Véda, 207 ôles; n° 13, Atharvavêda, 240 ôles. Il y a une portion du Yajurveda dans les mss. en caractères granthas.

On trouve, sur l'*Ézour-Védam*, une notice très intéressante dans le *Catalogue des livres composant la bibliothèque publique de Pondichéry*, rédigé par mon père (Pondichéry, 1855, s. t. l. ni d., in-4°, 176 p.; le catalogue a été arrêté aux mathématiques, il n'a rien été imprimé de plus), p. 13-14. Nous y apprenons qu'il est question de ce livre dans un *Discours* du cardinal Wiseman (Paris, 1845, in-12, p. 421), dans le *Journal of the Bombay Asiatic Society*, vol. III, 1849, part I, p. 132 (article du rev. J. Murray Mitchell); et dans un *Discours* de l'évêque M. Parisis, du 25 août 1854 (Langres, 1854, in-8, p. 14).

On croyait alors que c'était l'œuvre du P. Robert de' Nobili et le cardinal Wiseman reconnaissait que c'était « entièrement dans le dessein de favoriser le christianisme »; M. Parisis disait que « c'était un modeste catéchisme en langue sanskrite destiné à faciliter la conversion des gentils ». Le rev. Murray Mitchell le qualifie au contraire de « religious imposition without parallel; it differs as widely from the true Vedas, as the Odes of Catullus from the Laws of the XII tables ». Il paraît qu'il y en a eu une réimpression en 1792. On sait que l'éditeur de l'ouvrage était le baron de Sainte-Croix (Émile Guillaume Joseph Guilhem de Clermont-Lodève, né à Marmoiron le 5 janvier 1746 et mort à Paris le 11 mars 1809).

L'Ami des livres [Paris, 1862, p. 335-377, article de M. Pierre Clauer, pseudonyme du P. C. Sommervogel, à propos d'une note dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de M. de Manne (nouv. éd., *Paris*, 1862, in-8°, n° 996) prétendant que « l'*Ézour-Védam*, traduit dans l'Inde par un jésuite Nobili, fut envoyé par lui à Voltaire » qui le remit à Sainte-Croix] n'a pas de peine à démontrer que le P. de' Nobili n'a pu avoir aucun rapport avec Voltaire et que d'ailleurs il n'est pas probable que le P. de' Nobili soit l'auteur de cet ouvrage. Cette erreur de M. de Manne a été corrigée dans la 3e édition (1868) : l'article a disparu. Cf. *l'Ami de la Religion*, t. XC, 1836, p. 258 : A. Roger-Michaud (Nobili).

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que l'hypothèse de M. l'abbé Brach soit fondée et que le P. Calmette soit l'auteur de l'*Ézour-Védam* et des autres pseudo-védas que M. Ellis découvrit à Pondichéry. Il est d'ailleurs non moins évident qu'ils ne sauraient être du P. de' Nobili. Si l'on remarque que les huit volumes en question sont inséparables les uns des autres, que les noms et les textes hindous y sont écrits avec une orthographe bengalie, que leur existence n'a été connue que par la « révélation » de M. de Maudave au commencement du dernier quart du XVIIIe siècle, que le P. Calmette mourut en 1740, que son orthographe est relativement exacte et régulière, enfin que la fabrication de tous ces textes excède vraisemblablement les forces et les loisirs d'un Européen dans l'Inde et surtout d'un missionnaire, — on arrive à cette conviction que les pseudo-védas ont dû être composés, sous la direction d'un ou de plusieurs missionnaires, par des brames christianisés, à Chandernagor ou dans une autre ville du Bengale, dans un but de propagande religieuse. On pensait ainsi agir puissamment sur les Hindous lettrés et savants, auxquels les Védas étaient nécessairement inconnus, en leur montrant, dans ces textes vénérés, la

réfutation et la condamnation des doctrines du brahmanisme moderne. Ce qui montre bien la préméditation, c'est cette note dans l'Ézour-Védam imprimé, où il est dit que le *Zozur-Védam*, le vrai, est l'œuvre d'un Choumantou (Sumanta) autre que celui auquel l'apocryphe imprimé en 1772 est attribué.

Le P. Calmette ne fut pas le seul jésuite qui ait appris le sanscrit. Nous savons que le P. Pons avait composé une *Grammaire* dont il est question dans la correspondance échangée entre Anquetil et le P. Cœurdoux (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLIX, p. 1808, p. 647 et suiv.); dans la dernière lettre de celui-ci, je relève le passage suivant fort intéressant pour la question qui nous occupe: « Le P. Mozac[1] prétend avoir découvert le vrai Védam; il est fort postérieur à la gentilité indienne dont il est la réfutation détaillée... *Ce vaste ouvrage a été traduit par le P. Mozac* »; auparavant, le P. Cœurdoux, parlant des travaux des Missionnaires, avait dit: « Le P. Mozac, au Bengale, sait le samscroutam ».

Sonnerat devait avoir appris quelque chose de précis sur cette fabrication de livres faux, car il dit dans son *Voyage* (1782, t. I, p. 215): « Il faut bien se garder de mettre au nombre des livres canoniques indiens l'*Ézour-Védam*, dont nous avons la prétendue traduction à la Bibliothèque du Roi qui fut imprimée en 1778. Ce n'est bien certainement pas l'un des quatre Védams quoiqu'il en porte le nom; mais plutôt un livre de controverse écrit à Masulipatam par un Missionnaire. C'est une réfutation de quelques Pouranons à la louange de Vichenou qui sont de bien des siècles postérieurs aux Védams. »

1. Mozac (Antoine), né dans le diocèse de Clermont le 17 décembre 1704, entra au noviciat le 13 octobre 1720. Il enseigna la grammaire, les humanités, la rhétorique. Il arriva au Maduré en 1725. De 1742 à 1748, il fut supérieur de la Mission du Bengale; il y mourut vers 1784.

Dans les manuscrits d'Anquetil que possède la Bibliothèque nationale, se trouve (n° 20) une copie de l'*Ézour-Védam* (f. f. n. acq., n° 8876, 58 fts.), avec ce titre : « l'Ézour-Védam ou ancien commentaire du vedam, traduit de la langue du transcrit par un brame de Bénarès, correspondant de la Compagnie des Indes, apporté en France par M. de Modave en 1759, donné par lui à M. de Voltaire en 1760 et envoyé à la Bibliothèque du Roy de Ferney, près du lac de Genève, 14 aoust 1761, » et ces deux notes : « Publié par M. le B. de Sainte-Croix, Yverdon, 2 vol. in-12, en 1778, avec des notes, corrections dans le style, etc. » Au r° du ft. 15 (blanc), d'Anquetil a écrit: « Peut-être est-ce le *Védam* traduit par le P. Mozac, dont me parle le P. Cœurdoux, dans sa lettre du 10 février 1771 ».

J'ai également relevé à la p. r° du ft. 2 du manuscrit la note suivante: « A la Bibliothèque du Roy *mss. id.* n° 40 *codex chartaceus qui continet opus inscriptum Ejour-vedam, libri tres, qui ad elucidendum vedam sive leges Indicas pertinent.* Le 27 aoust 1766, un Suisse (M. Court de Gébelin, Genevois) m'est venu voir et m'a parlé de l'*Ezour-Vedam* apporté de Pondichéry par M. Tessier, neveu de M. Barthélemy, second de cette ville; il avoit été trouvé parmi les papiers de ce conseiller, qui, au rapport dudit sieur Tessier, avoit encore fait traduire d'autres ouvrages indiens C'est vraisemblablement de là que M. de Maudave aura tiré le sien. Ce Suisse m'a depuis confirmé que c'étoit le même ouvrage et que l'exemplaire de M. Tessier contenoit à la fin un chapitre de plus; ou bien M. de Maudave l'aurait eu de M. Porcher, commandant à Carical, dont il avoit épousé la fille ». Et en marge, au r° : Zendav. T. I, 2e par., pag. 83, note 1.

Le texte va du ft. 3 r° au ft. 54 r° où on lit : « fin du ms. de la Bibliothèque du Roy ». Au ft. 55 r° commence la « Suite du chapitre 3e (liv. VIII) de l'*ezour-vedam* (*zozur*

bedo dans l'exemplaire de M. Teissier) tirée de l'exemplaire de M. Teissier de la Tour, neveu de M. Barthélemy, conseiller de Pondichéry »; puis viennent les chapitres 4 et 5 (*le mariage et ce qui doit s'y pratiquer*) qui finit au ft. 58.

Je crois intéressant de reproduire ici l'acte du mariage de M. de Maudave :

« Le vintième (*sic*) du mois de juin de l'an mil sept cent cinquante huit, après la publication de deux bans, l'exemption de la troisième accordée, ne s'étant trouvé aucun obstacle, je soussigné ay donné la bénédiction nuptiale à M. Henri Louis Laurent de Dolizi de Maudave, colonel de cavalerie, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, aide de camp de M. le comte de Lally, général des armées de Sa Majesté dans les Indes, fils de M. Jean Charles Dolizi de Maudave, ancien colonel et chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, et de dame Marie-Thérèze de Maniquet, son épouse, et à dame Marie Nicole Porcher des Oulches, fille de M. Abraham Pierre Porcher des Oulches, conseiller du Grand Conseil de Pondichéry et commandant de Karikal, et de dame Nicole Geneviève Bary, son épouse.

» En foy de quoy j'ai signé avec les témoins ci-dessous,

JHÑ+DE St-ESTEVAN+JHÑ
A. P. PORCHER DES OULCHES LALLY
H. S. LEROY CHARLE D'ESTAING
L. DE CRILLON N. C. PORCHER DES OULCHES DE LA [RIDIVILIAN
[CONIGLIANO
G. VERDIÈRE J. G. DE FUMEL M.J. LOUISA LEBLANC
F. DARTILLIÈRE DE FAUVANAL ».

(*A suivre*).

P.-S. J'aurais des renseignements nouveaux à donner sur le P. Beschi ; ce sera pour un autre article.

Julien VINSON.

Analyse des formes verbales de l'Évangile de S. Marc, dans le Nouveau Testament basque de Liçarrague (La Rochelle, 1571).

(SUITE)

ITZAÇUE. 2. Imp: pl: 2e. r. pl: aux: act:

1. 3. ..., PLANA *itzaçue* haren bidescác. ... aplanissez ses sentiers.

10. 14. ..., UT*zitzaçue* haourtchoac enegana ETHORTERA,

..., Laissez les petits enfans venir à moy,

baLACVSSANEZ. 1. Suppositif s. 3e. r. s. *n*. conj. décl: médiatif indéterminé v. i. act. *ikussi* (*nez* signifiant *au sujet de* complète le sens de *ba* = *si*. En Anglais *ba*...*nez* serait *about*...*if*; en Castillan *por si*, *acerca de si*.)

8. 23. ..., deus baLACUSSANEZ[1]. ... s'il voyoit quelque chose.

ezLAITE. 1. Cond. fut. s. 3. aux. (Inchauspe l'appelle une variante de *leiteke*. Voyez p. 101 de son verbe.)

13. 20. ..., nehor ez*laite* SALUA: ..., personne ne seroit sauué :

1. In the adulterated edition of *Testamentu Berria* printed at Bayonne in 1828 these words were turned into *nahi çuenez cerbait* = *about did he want anything !*

ezLAQVIALA. 1. Subj. passé s. 3e. r. s.. (i. q. *lakian* avec chute du *n* devant *la* participial) v. i. act. *iaquin*. (Inchauspe dit « il faut *eztaquiala*, présent ». Mais *licén* et *liçaten*, les verbes principaux de la phrase, sont au passé, comme aussi la forme suivante (Inchauspe est mort le 23 sept. 1902).

4. 27. ..., harc EZLAQUIALA nola. (H. mit nola,) ... luy ne sçachant comment.

ezLAQVIAN. 1. Subj. passé s. 3e. r. s. v. i. act. *iaquin*.

5. 43. ..., nehorc haur EZLAQUIAN : ... que personne ne le sceust,

LARIOLA. 1. Ind. imp. s. 3e avec *la* participial. v. i. intr. *iario*. (Cf. *darioc* etc :)

9. 20.... haguna LARIOLA. ... en escumant.

LEÇAN. 7. Subj. passé s. 3e. r. s. aux. act.

7. 24. ... nehorc IAQUIN *leçan :* ... que personne le sceust :

7. 26... campora EGOTZ *leçan* deabrua haren alabaganic. ... qu'il iettast le diable hors de sa fille.

8. 22..., hura HUNQUI *leçan*. ... qu'il le touchast.

8. 31... guiçonaren Semeac anhitz SUFFRI *leçan*, ... que le fils de l'homme souffrist beaucoup de choses,

9. 30... nehorc IAQUIN *leçan*. ... qu'aucun le sceust.

11. 16... nehorc vnciric ERABIL *leçan* templetic[1].

1. Notez le partitif en *tic* employé comme *traversatif*, = *through*, *across*, *over*. Il est usité toujours ainsi.

... que personne portast *aucuń* vaisseau par le temple.

13. 34 ..., borthal-çainari VEILLA *leçan* ... au portier qu'il veillast.

LEÇANÇAT. 4. I. q. *leçan* décl : destinatif.

5. 32 ... IKUS *leçançat*. ... pour voir

9. 22..., DESEGUIN *leçançat:* ..., pour le faire mourir:

12. 2..., laborarietaric RECEBI *leçançát* mahastico fructutic. ..., afin de receuoir d'eux du fruit de la vigne.

15. 21...) haren crutzea ERAMAN *leçançat*. ...) de porter la croix d'iceluy.

baiLEÇAQVE. 1. Pot: conditionnel : s. 3e. r. s. aux: act :

9. 3..., halaca non bolaçalec lurraren gainean ECIN hain churi EGUIN bai*leçaque*. ..., tels que foulon sur la terre ne les pourroit faire si blancs.

LEÇAQVEEN. 2. Pot: imp: s. 3e. r. s. aux: act:

14. 11. ... nolatan hura dembora moldezcoz TRADI *leçaqueen*. ... comment il le pourroit liurer en temps propre.

15. 24..., çorthe EGOTZIRIC hayén gainean, norc cer IOAN[1] *leçaqueen*. ..., en iettant sort sur iceux *pour sçauoir* qu'en emporteroit chacun.

1. Dom Basile Joannateguy, de Belloc sur l'Arran, B.-P., a bien voulu me donner la note que voici sur *ioan*, employé ici au sens d'*eroan*, *har* ou *eraman*. « Le mot *juaitea* est très usité dans la Basse-Navarre et même le Labourd pour *eremaitea* (enlever,

LEÇAQVETEN. 2. Pot: imp: pl: 3e. r. s. aux: act:
11. 18... nolatan hura HIL *leçaqueten:*
... comment ils le mettroyent à mort:
14. 1... notatan hura fineciaz HATZAMANAC HIL *leçaqueten.* ... comment ils le pourroyent empoigner par cautelle & le mettre à mort.

LEÇATEN. 4. Subj: passé: pl: 3e. r. s. aux: act:
6. 8... EZLEÇATEN deus HAR bidecotzat, makila hutsa baicen: ... de ne rien prendre pour *porter sur* le chemin, sinon vn baston seulement:
6. 56... haren arropa ezpaina berere HUNQUI *leçaten:* ... que pour le moins ils peussent toucher le bord de son vestement:
8. 1... cer IAN *leçaten,* ... que manger
9. 18... EGOTZ *leçaten* campora, ... qu'ils le iettassent hors:

LEÇATENÇA'T. 10. I. q. *leçaten,* décl: destinatif.
3. 2... ACCUSA *leçatençat...,* afin qu'ils l'accusassent.
3. 6..., hura HIL *leçatençat.* .., pour le mettre à mort.
3. 9..., GENDETZEAREN causaz, HERS ez*leçatençát.*

emporter) surtout dans le langage familier; sic *Debriec juan balu!* à un enfant on lui dira pour lui faire peur: ou *gizon horrec juanen hau.* Les Souletains ne lui donnent guère cette signification; les Guipuzcoans moins encore. »

D'ailleurs on trouve dans *Eskualdun Gazetaren Almanaka 1898 garren urtheko* (Baionan), « auzoko chakhur batek ene haragitegitik puska bat edo bertze joaiten badaut », c'est-à-dire: « si un chien du voisinage m'enlève un morceau ou autre de ma boucherie ». Il paraît donc que *ioan* = *aller* peut aussi signifier *emporter.* On sait que *sartu* signifie, comme *enter* en anglais, et *entrer* et *faire entrer.*

..., à cause des troupes, afin qu'elles ne l'empressassent.

3. 10... HUNQUI *leçatençat.* ..., afin qu'ils le touchassent.

3. 12..., MANIFESTA EZ *leçatençat.* ..., afin qu'ils ne le déclarassent point.

3. 21... HATZAMAN *leçatençat:* ... pour le saisir:

12. 13..., hura HATZAMAN *leçatençát* hitzean. ..., afin qu'ils le surprinssent en parole.

14. 55..., hura HIL ERACI *leçatençát:* ... pour le mettre à mort:

15. 20... CRUCIFICA *leçatençat.* ... pour le crucifier.

16. 1...., ETHORRIRIC hura EMBAUMA *leçatençat.* ..., pour le venir embaumer.

LEDIN. 12. Subj: passé s. 3e. aux:

5. 17... PARTI *ledin* hayén comarquetaric. ... qu'il se partist de leurs quartiers.

6. 12... *batbedera* EMENDA *ledin.* ... qu'on s'amendast:

6. 27... EKAR *ledin* haren buruä: ... qu'il apportast la teste d'iceluy,

8. 6... IAR *ledin* lurrean : ... qu'il s'assist à terre:

8. 31..., eta REPROBA *ledin* Ancianoéz eta Sacrificadore principaléz, eta Scribéz, eta HIL *ledin*, eta hereneco egunean RESUSCITA *ledin*. [Hautin n'a point séparé Sacrificadore du mot qui suit) ..., & qu'il fust reietté des Anciens & princi paux Sacrificateurs, & des Scribes, & qu'il fust mis à mort & ressuscitast trois iours apres.

9. 42... errota harribat haren leppoaren inguruän EÇAR *ledin*, eta itsassora EGOTZ *ledin.* ... qu'on

luy mist vne pierre de meule entour son col, & qu'on le iettat en la mer.

10. 48... ICHIL *ledin:* ... afin qu'il se teust :

10. 49..., DEI *ledin*. ... qu'on l'appelast:

14. 35. ... IRAGAN *ledin* harenganic oren hura: ... que..., l'heure se passast arriere de luy:

LEDINÇAT. 1. I. q. *ledin*, décl: destinatif.

15. 15... CRUCIFICA *ledinçat*. ..., afin qu'il fust crucifié.

LEMON. 1. Subj: passé s. 3e. r. s. r. i. s. v. i. act: *eman*.

6. 45..., berac populuari congit LEMON bizquitartean. (Hautin a mis ongit; mais bien congit, comme réclame au pied de la page précédente). ..., cependant qu'il donneroit congé au peuple.

LEQVIO'N. 3. Subj: passé s. 3e. r. i. s. aux:

3. 9... vncichobat bethi prest EDUQUI *lequión*, (traduction libre de) qu'vne petite nasselle ne bougeast de là pour luy seruir,

5. 37... nehor IARREIQUI *lequión* Pierris, eta Iacques, eta Ioannes Iacquesen anayea baicen. ... qu'aucun le suyuist, sinon Pierre, & Iaques, & Ian frere de Iaques.

5. 43... IATERA nescatchari EMAN *lequión*. (peut-être *iatekorik* serait plus Heuskarien.) ... qu'on luy donnast à manger.

LEQVIONÇAT. 1. I. q. *lequion*, verbe subst : décl : dest:

10. 17... bideari LEQUIONÇAT, (H. mit *lequionçat* cf. 1 Tim. IV, 13. aquio iracurtzeari.) ... *pour se mettre* en chemin,

baLERAVCA. 1. Suppositif s. 3e. r. s. r. i. s. aux: act:

13. 34... nola... guiçon batec, ... borthal-çainari... MANATU ba*lerauca*. (voyez *licén*)... comme si vn homme..., auoit commandé au portier

ezLERROTEN. 2. Subj: passé pl. 3e. r. s. r. i. s. v. i. a. *erran*.

7. 36... nehori EZLERROTEN: ... de ne le dire à personne:

8. 30... nehori *hura* EZLERROTEN harçaz. ... qu'ils ne dissent *cela* de luy à personne.

LIÇATEN. 1. Cond: prés: s. 3e. *n* rel: nom: aux:

4. 26..., guiçón hacia lurrera EGOTZIRIC gau eta egun LO ETZATEN eta IAIQUITEN *liçaten* baten ançora. (Il faut remarquer la séparation entre *guiçón* et les mots *liçaten baten* qui commencent la phrase qui le qualifie, et comparer *licén guiçon batec*) ... comme si vn homme ayant ietté la semence en la terre, 27 Dormoit, & se leuoit de nuict & de iour: (L. ne dit pas *gauez eta egunez*.)

LICÉN. 3. Subj: passé s. 3e verbe subst: & aux: (syn: de *ledin*).

4. 27. Eta hacia ILKITEN eta HATZEN *licén*,...: & que la semence germast & creust,

5. 18... harequin LICÉN.... d'estre auec luy.

13. 34... nola camporat IOAN *licén* guicon batec, bere etchea UTZIRIC, eta EMANIC bere cerbitzariey authoritate, eta ceini bere lana, (H. mit: après authoritate)... comme si vn homme estant de-

hors, ayant laissé sa maison, & donné authorité à ses seruiteurs, & à vn chacun sa besongne.

LICENEAN. 1. I. q. *licen*, aux : *n* rel : décl : temporel. (*nean* = *quand*.)

9. 9..., guiçonaren Semea hiletaric RESUSCITATU *liceneanbaicen*...., sinon apres que le Fils de l'homme seroit ressuscité des morts.

LIECÉN. 2. Subj : passé s. 3e r. s. r. i. pl : aux : act :

15. 8.... EGUIN *liecén* (H. mit *eguin liecén*) ... *qu'il fist*.

15. 11.... lehen Barabbas LARGA *liecén*...., afin que plustost il leur relaschast Barabbas.

LIECENÇAT. 1. I. q. *liecen* décl : destinatif.

14. 10..., hura LIURA *liecençat*..., afin qu'il le leur liurast.

LIEÇO'N. 1. Subj : passé s. 3e r. s. r. i. s. aux : act :

7. 32... escua gainean EÇAR *lieçón*..., qu'il mette la main sur luy.

LIETZENÇAT. 1. Subj : passé pl : 3e r. pl. r. i. pl : décl : dest : aux : act :

6. 41..., hæy aitzinera EÇAR *lietzençat* :

..., afin qu'ils les presentassent :

ezLIETZOTEN. 1. Subj : passé pl : 3e r. pl. r. i. s. aux : act :

9. 9..., nehori EZLIETZOTEN ERRAN... gauçac, ..., qu'ils ne racontassent à personne ce (voyez *cituzten*.)

ezLITECEN. 1. Subj : passé : pl : 3e aux :

6. 9....eta birá arropaz ez*litecen* VEZTI...., &

qu'ils ne se vestissent point de deux robbes. (L. traduit « de robbes (jusqu') à deux. » Voyez *birá* sous *cedin* 6. 7 *deux à deux.*)

baiLITEZ. 1. Hypothétique pl : 3e aux :
15. 6..., ceinen-ere ESCA bai*litez*..., qui que ce fust qu'ils demandassent.

ezpaLITV. 1. Suppositif s. 3e r. pl : aux : act :
13. 20. Eta baldin Iaunac LABURTU ezpa*litu* egun hec, Et si le Seigneur n'eust abbregé ces iours,

LITVZTEN. 1. Subj : passé, pl: 3e r. pl : verbe poss : Inchauspe l'appelle « synonyme de *lituzketen*. Subj : passé »
6.9. Baina sandaleac IAUNCIAC *lituzten*...(cf. *escua eyhartua* sous *çuen* c. v. pour l'adjectif prédicatif qui laisse l'article sur le substantif tout en le portant lui-même.) Mais qu'ils fussent chaussez de sandales,

ezLITZAN.1 . Subj : passé : s. 3e r. pl : aux : act :
5. 10... ez*litzan* IGOR comarca hartaric campora... qu'ils ne les enuoyast point hors de la contree.

LITZANÇAT. 1. I. q. *litzan*, décl : destinatif.
10. 13...., hec HUNQUI *litzançat*:... afin qu'il les touchast :

LITZAQVE. 1. Pot : Cond : s. 3e r. pl : aux : act :
8. 4..., Nondic hauc hemen nehorc RESSASIA AHAL *litzaque* oguiz desertuan ?..., D'où les pourra-on ici rassasier de pains au desert ?

LITZATEN. 2. Subj : passé pl : 3e r. pl : aux : act :

6. 39..., IAR ERACI *litzaten* guciac mahaintaraz belhar pherde gainean..., qu'ils les fissent tous assoir par tablees sur l'herbe verde [1].

8. 7.... hec-ere PRESENTA *litzaten*.... qu'ils les presentassent aussi.

LITZATENÇAT. 1. I. q. *litzaten*, décl: dest:

8. 6..., PRESENTA *litzatençat* :..., pour les presenter :

baLIZ. 4. Suppositif sing : 3e verbe subst : & aux :

13. 22..., baldin possible BALIZ,..., si possible estoit.

14. 21..., baldin IAYO ezpa*liz*... s'il n'eust point esté nay.

14. 35..., baldin possible BALIZ..., s'il se pouuoit faire,

15. 44... baldin ia HIL ba*liz* :... s'il estoit desia mort :

LVQVE. 1. Cond : prés : s. 3e r. s. verbe poss :

9. 42..., hobe LUQUE..., il luy vaudroit mieux

LVTÉN. 2. Subj : passé pl : 3e r. s. verbe poss : & aux : act :

1. 34... nola hura EÇAGUTU *ukan lutén*.... qu'ils le cognussent.

3. 15... Eta LUTÉN bothere eritassunén SENDATZECO, eta deabruén campora EGOIZTECO. Et auoir puissance de guarir les maladies, & de ietter hors les diables.

NADINEAN. 1. Subj : prés : s. 1e aux : *n* rel : décl: temp : (*nean* = *quand*.)

1. Comment arrive-t-il que la langue basque a dû emprunter un mot pour *vert*?

14. 28. Baina RESUSCITA *nadinean*... mais apres que ie seray ressuscité,

NAICELA. 2. I. q. *uaiz*, verbe subst: avec *e* euph. & *la* conj: = *que*.

8. 27..., Nor NAICELA ni... que ie suis?

8. 29..., Eta çuec ni nor *naicela*..., Et vous... que ie suis ? (Voyez dioçue.)

NAICEN. 2. I. q. *naiz*, aux : avec *e* euph : devant *n* rel = *de quoy*, *dont*.

10. 39..., eta ni BATHEYATZEN *naicen* baptismoaz ... du baptesme dont ie suis baptizé ?

10. 38 ..., eta ni BATHEYATZEN *naicen* baptismoaz ..., & du baptesme dequoy ie suis baptizé,

NAIZ. 11, Ind : prés : s. 1e verbe subst : & aux :

1. 7..., ceinen çapatetaco hedearen BEHEITITURIC ezpaiNAIZ LACHATZECO digne...., duquel ie ne suis digne en me baissant de deslier la courroye de ses souliers.

1. 38... : ecen hartacotzat ILKI *içan naiz*..., car pour cela suis-ie venu.

2. 17...: *ecen* ez *naiz* ETHORRI iustoén DEITZERA : baina bekatoren, emendamendutara... : car ie ne suis point venu pour appeler les iustes, mais les pecheurs à repentance.

5. 28..., SENDATUREN *naiz*. (Hautin a omis ce point.)..., ie seray guarie.

6. 24..., Cer ESCATUREN *naiz* ?..., Que demanray-ie ?

6. 50..., ni NAIZ,..., c'est moy :

9. 19..., noizdrano finean çuequin IÇANEN *naiz* ?

.., iusqu'à quand finalement seray-ie auec vous?

12. 26..., Ni NAIZ Abrahamen Iaincoa, (Hautin a mis *naiz*)..., Ie suis le Dieu d'Abraham,

13. 6..., Ni NAIZ *Christ* :..., Ie suis *Christ*:

14. 19..., Ni NAIZ ? eta berceac, Ni NAIZ ?

..., Est-ce moy ? & l'autre, Est-ce moy ?

NATZAIÇVE. 1. Ind : prés : s. 1e r. i. pl : 2e pers : aux :

14. 28... AITZINDUREN *natzaiçue* Galileara.

..., i'iray deuant vous en Galilee.

NAV. 7. Ind : prés : s. 3e r. s. 1e pers : aux : act:

5. 31..., Norc HUNQUI *nau* ?..., Qui m'a touché?

7. 6..., Populu hunec ezpainez OHORATZEN *nau*,.. Ce peuple-ci m'honore des leures,

9. 37..., ni RECEBITZEN *nau* : eta norc-ere ni RECEBITZEN bai*nau*, ez*nau* ni RECEBITZEN, ..., il me reçoit, & quiconque me reçoit, il ne me reçoit pas,

14. 18..., çuetaric batec TRADITUREN *nau*, ... qu'vn de vous..., me trahira.

14. 20..., Hamabietaric batec, ... TRADITUREN *nau*. (Hautin a mis *tradituren nau*.) ..., *C'est* vn des douze, (L. ne traduit pas ce qui est en italique).

NAVA'LA. 1. I. q. *nauc*, aux: act: avec *á* euph: pour *c* devant *la* conj:

14. 30... ecen egun, ..., hiruretan UKATUREN *nauála*. ... qu'auiourd'huy..., tu me renieras trois fois.

NAVC. 3. Ind: prés: s. 2e r. s. 1e pers: aux: act: adr: masc:

10. 18..., Cergatic DEITZEN *nauc* on? ..., Pourquoy m'appelles-tu Bon ? (*on* de *bonum?*)

14. 72..., hiruretan UKATUREN *nauc*. ..., tu me renieras trois fois.

15. 34..., ceren ABANDONNATU *nauc*? ..., pourquoy m'as-tu abandonne ? (*sic*).

NAVC. 1. Ind: prés: s. 1e adr: masc: verbe substantif.

14. 62. ..., Ni NAUC, ..., Ie le suis:

NAVÇVE. 3. Ind: prés: pl: 2e r. s. 1e pers: aux: act:

12. 15..., Cergatic TENTATZEN *nauçue*? ..., Pourquoy me tentez vous?

14. 7...: baina ni ez*nauçue* bethi UKANEN...: mais vous ne m'aurez pas tousiours.

14. 49..., eta ez *nauçue* HARTU. .... & ne m'auez point empoigné :

NAVENA. 2. I. q. *nau*, avec *e* euph: *n* rel: nom : décl: nom: pass : & accus: (*na* = *celuy qui.*)

9. 37..., baina ni IGORRI *nauena*.

(le *a* final = *celuy*, accus: de *du* sous-entendu, par extension de *nau*.)..., mais il *reçoit* celuy qui m'a enuoyé.

14. 42...: huná, ni TRADITZEN *nauena* (le *a* final = *celuy*, nom: de *da*): voici, celuy qui me liure,

NAVTE. 1. Ind: prés: pl: 3e r. s. 1e pers: aux: act:

7. 7. Baina alferretan CERBITZATZEN *naute*, Mais ils me seruent en vain,

ezNEÇAN. 1. Subj: prés : s. 2e r. s. 1e pers: adr: masc: aux: act:

5. 7... ez*neçan* TORMENTA. ... que tu ne me tormente point.

NEÇAQVEC. 1. Pot: prés: s. 2e. r. s. 1e pers: adr: masc: aux: act:

1. 40... CHAHU AHAL *neçaquec*. ..., tu me peux nettoyer.

NERAVZTENEAN. 2. Ind: imp: s. 1e r. pl: r. i. pl: aux: act: *n* rel: décl: temp (*nean* = *quand*.)

8. 19. Borz oguiac HAUTSI *nerauztenean* borz milla *guiçoney*... Quand ie rompi les cinq pains à cinq mille *hommes*,

8. 20. Eta çazpiac laur milla *guiçoney* HAUTSI *nerauztenean*... (L'original porte *hautsi nerauztenean*): Et quand *i'ay rompu* les sept aux quatre mille *hommes*, (L'italique de Hautin démontre le calvinisme de Liçarrague.)

NINCELA. 1. I. q. *nincen*, aux: avec élision du *n* devant *la* participial.

14. 49... templean IRACASTEN ARI *nincela*, ..., enseignant au temple,

NINCÉN. 1. Ind: imp: s. 1e verbe substantif.

14. 49. Egun oroz çaen artean NINCÉN... I'estoye tous les iours entre vous,

NITZIAYEC. 1. Ind: prés: s. 1e r. i. pl: adr: masc: aux:. J. P. Dartayet donne *nitzayec*.

8. 24..., ecen OHARTZEN *nitziayec*...: car ie les apperçoy

baNV. 1. Suppositif s. 1e r. s. aux: act:

14. 31..., Baldin hirequin HIL BEHAR ba*nu*-ere, ..., Quand mesme il me faudroit mourir auec toy,

errOÇVE. 1. Imp : pl: 2e r. s. r. i. s. aux : act :

14. 14..., ERR*oçue* aita-familiari : ..., dites au pere de famille,

OHA'. 3. Imp: s. 2e v. i. intr : *ioan.*

1. 44... : baina OHA', ...: mais va-t'en,

7. 29..., Hitz horrengatic OHA', ..., Pour ceste parole va-t'en,

10. 52..., OHA, (sic) ..., Va t'en,

ikusQVIC. 1. Imp : s. 2e r. s. adr : masc: aux: act :

13. 1..., Magistruá, IKUS*quic*[1]..., Maistre, regarde

(*A suivre*). E.-S. DODGSON.

1. Ikus*ac* serait préférable ici. Il n'y a pas de régime au pluriel, mais une phrase régie par *regarde.* Voyez *diraden* au même verset. La terminaison *zquic* appartient à l'accusatif pluriel; et l'on pourrait prendre *ikusquic* en sens de *regarde-les*. J. P. Dartayet à la p. 139 de son précieux Guide ou Manuel (Bayonne, 1876) donne *kic* en sens de *aie-le*, mais *zkic*, pour *aie-les*. On voit qu'il arrive quelque confusion entre les deux terminaisons, suffixées à un radical qui se termine comme *ikus* en *s* ou *z*. Gal. 4, 30, du radical *egotz* on a formé egotz*quic*. Là, le régime pourrait être singulier distributif ou bien pluriel divisé. 1 Tim. 4, 7, & 2 Tim. 2, 23, du radical *iraiz* on a formé irai*zquic* pour gouverner un régime pluriel. Mais ne pourrait-il également le prendre au singulier sans changer de terminaison? Saint Luc 21, 29, ikus*quiçue* traduit *voyez-le*, de même que ikus*açue* en 8, 18 & 12, 15. Mais devient pluriel avec *eta arbore guciac.* En 1 Thess. 5, 18 emain*zquiçue* régit l'accusatif pluriel. On voit ikus*ac* Héb. 8, 5; Rom. 11, 22; Apoc. 6, 1; 6, 3; 6, 5; 6, 7. Des questions de cette espèce démontrent clairement combien il nous faut une concordance ou synopsis complète de toutes les formes du verbe de Liçarrague, afin de pouvoir les critiquer comparativement et dans leurs vraies proportions. *Ez ikussi ez ikassi!*

CONFÉRENCES DE LINGUISTIQUE

LA SCIENCE DU LANGAGE

Par Julien Vinson

C'est à de fâcheuses circonstances que je dois l'honneur de venir faire ici quelques conférences de linguistique; la maladie a forcé trois des professeurs les plus éminents et les plus aimés de l'École à interrompre momentanément leurs cours. Nous avons le droit d'espérer qu'ils seront prochainement rétablis et qu'ils pourront avant peu remonter dans cette chaire qu'ils occupent si brillamment et où il serait si difficile de les remplacer. Mais, en attendant, l'occasion a paru bonne de reprendre, provisoirement et pour quelques jours, un enseignement qui date du commencement même de l'École et de rappeler un peu les savantes leçons de linguistique pure qu'a faites pendant plusieurs années, dans cette même enceinte, mon collaborateur dévoué, mon ami toujours regretté, Abel Hovelacque.

Cette combinaison, qui ne change rien à l'organi-

sation de l'École, mettra au contraire en relief son vrai caractère et son rôle dans l'enseignement supérieur. L'École d'anthropologie, qui n'a pas un but utilitaire et pratique, est avant tout un établissement de haute science, toujours ouvert aux choses nouvelles, toujours prêt à suivre, j'allais dire à devancer, le progrès et les découvertes. Son enseignement n'est pas enfermé dans les limites étroites d'un cadre absolu ; il est et doit être essentiellement variable, suivant les temps, les circonstances et les hommes.

Qu'est-ce donc que la linguistique? L'étude du langage sonore, du langage articulé. Je dis du langage articulé, car il y a plusieurs sortes de langages. Le langage est l'expression de la pensée, et il ne saurait y avoir de langage sans pensée pas plus qu'il n'y a de pensée sans langage; la pensée et le langage sont l'un à l'autre ce que la substance est à la forme, ce que le phénomène est à sa cause. Aussi, toute pensée, même la plus rudimentaire, doit-elle se traduire par un langage. Il y a le cri inconscient et spontané, le geste, le signe; il y a aussi la combinaison du cri et du geste, comme on peut l'observer chez les enfants qui commencent à parler et qui nuancent leurs balbutiements de mouvements expressifs, ou chez certains aphasiques qui voient l'inutilité de leurs efforts vocaux. D'autres langages sont moins évidents, quoique très réels, ceux par exemple qui consistent en marques faites sur des arbres ou des rochers, comme les bri-

sées dans les forêts, les flèches qui indiquent des directions, ou en objets déposés dans certains endroits, comme ces marrons ou ces boules de terre ou de métal que des gardes forestiers ou des agents de surveillance doivent déposer dans des troncs placés le long de leurs itinéraires journaliers. D'autres fois, les idées exprimées sont plus complexes; ainsi vous connaissez tous la manière dont certaines peuplades sauvages communiquent avec leurs voisins civilisés. On trouve, dans l'intérieur de l'île de Ceylan, une population primitive assez peu connue, entièrement différente des tribus aryennes qui occupent le sud de l'île et des Dravidiens qui en ont envahi le nord; les uns et les autres sont venus là pour le même motif, pour fuir la persécution religieuse. Les peuplades dont je parle, les Veddahs, mènent une vie misérable; ils ont cependant des besoins à satisfaire et, pour se procurer les instruments, les outils, les ustensiles dont ils ne sauraient se passer, ils ont recours à un procédé extrêmement ingénieux. Craintifs et timides à l'excès, ils évitent tout rapport direct avec les étrangers; mais ils viennent la nuit déposer à la porte des forgerons ou des menuisiers du village le plus proche, des fruits, des troncs d'arbres ou des pièces de gibier; et, la nuit suivante, ils reviennent prendre les objets qu'on a dû mettre à la place. Quelle est l'origine de cet usage? Comment a-t-il commencé? Quand et comment a eu lieu la convention en vertu de laquelle il s'est établi?

Les timbres-poste peuvent être considérés aussi comme un langage, surtout quand on se rappelle de quelle manière ils ont été inventés. C'est en Angleterre qu'on a commencé, il y a soixante ans, à se servir, pour l'affranchissement des lettres, de ces petites figurines aujourd'hui si répandues et si recherchées des collectionneurs spéciaux, qui sont au nombre de plus d'un million par le monde, à ce qu'on assure. On prétend que leur invention est due à l'ingéniosité d'un soldat anglais qui avait trouvé moyen de correspondre avec sa fiancée sans bourse délier. Les lettres à cette époque coûtaient fort cher, et le port était payé par le destinataire. Le jeune soldat avait imaginé de plier une feuille de papier blanc en forme de lettre, d'y mettre ou d'y faire mettre l'adresse au-dessus de laquelle il traçait deux ou trois signes convenus exprimant les quelques phrases très simples qu'il avait à dire, La destinataire prenait la lettre des mains du facteur, jetait les yeux sur l'adresse et la rendait aussitôt après avoir déchiffré les signes conventionnels. C'est pour éviter de pareils abus qui pouvaient occasionner une perte sérieuse au Trésor qu'on rendit obligatoire l'affranchissement préalable et qu'on inventa le timbre-poste.

C'est à des communications de ce genre, à des langages de cette espèce, que se rattachent sans doute ces signes alphabétiformes, dont notre savant collègue M. le Dr Letourneau a signalé la présence sur cer-

tains rochers en Sibérie et dans le sud-ouest de la France, ceux aussi qu'on peut voir au milieu de ces remarquables dessins d'animaux que M. le Dr Capitan vient de relever sur les parois des grottes préhistoriques de la Dordogne et qui sont d'un si puissant intérêt. Sont-ce-là des recommandations, des ordres, des indications analogues aux mains et aux flèches modernes, des marques de tribus, des affirmations de propriété ? Ce sont, en tout cas, les éléments incontestables d'un langage.

Et les dessins dont je viens de parler ne sont-ils pas eux-mêmes un langage ? L'écriture qui est la figuration, la représentation pour ainsi dire du langage articulé, a son origine dans le dessin. Je ferai même à ce propos, en passant, une remarque sur laquelle nous reviendrons et qui a trait au sens de l'écriture. On sait que les écritures primitives se tracent toutes de droite à gauche; or, on remarque que, dans l'immense majorité des cas, les animaux qui forment les dessins préhistoriques ont la tête regardant à gauche et marchent par conséquent de droite à gauche comme les écritures anciennes.

Mais le véritable langage, celui dont la linguistique étudie la formation et le développement, c'est le langage sonore, le langage articulé, qui est la caractéristique de l'homme, qui le distingue nettement des animaux supérieurs. Cela est si vrai que, dans beaucoup de pays, le nom même de la langue nationale a le sens

originel de « langage, parole claire » et que les étrangers y sont qualifiés de « barbares », c'est-à-dire d'êtres aux langages incomplets. Les Basques appellent *erdara* toute autre langue que la leur et ce mot paraît signifier « demi-langage, langue à moitié formée ». En revanche, le mot *slave* a le sens de « langage »; le mot *paria* semble être un nom de peuple et dériver d'une racine signifiant « parler »; je rappellerai enfin l'expression homérique ἄνδρες μέροπες.

Ainsi, partout l'homme se serait appelé lui-même « l'être qui parle ». Le langage articulé est si bien le propre de l'homme, que le sourd-muet est beaucoup plus isolé dans la société que l'aveugle, qui paraît cependant plus séparé de l'humanité.

On me permettra, à propos de cette affirmation que c'est le langage qui fait l'homme, de rappeler l'un des récits les plus intéressants de Théophile Gautier, l'aventure de la chatte et du perroquet. Théophile Gautier avait depuis longtemps une chatte familière qu'on appelait madame Théophile. On apporta un jour au poète un perroquet. La chatte, couchée à son ordinaire sur la table, parut d'abord surprise et intriguée à la vue de ce nouvel hôte; elle le regarde, l'examine avec soin et l'on pouvait suivre dans ses yeux le mouvement de sa pensée : qu'est-ce que cet être bizarre dont la couleur est si étrange? c'est un oiseau, il a des ailes, des pattes, un gros bec, il ne vole pas, il perche, c'est une sorte de poulet, c'est un poulet vert; un

poulet vert, ça doit être très bon. Et prise de convoitise, la chatte saute à terre et s'approche du perchoir, les yeux de plus en plus brillants, les narines frémissantes. Le perroquet, conscient du danger qui le menace, s'agite, va, vient, frotte son bec contre sa mangeoire, et, finalement, au moment où la chatte, ramassée sur elle-même, va prendre son élan et bondir sur lui, lance un cri d'appel et de détresse : « As-tu déjeuné, Jacquot ? » Stupéfaite, la chatte s'arrête; l'oiseau continue : « Qu'as-tu mangé ? du rôti de roi » ; la chatte, absolument interdite, reste un moment immobile, puis s'en va tout doucement, en se disant sans doute : « Ce n'est pas un oiseau ; il parle : c'est un homme ». Je viens de relire cette histoire traduite dans sa revue anglaise ; la traduction donne même au mot final une saveur particulière : *'tis not a bird, 'tis a gentleman*. On a raconté la même histoire d'un paysan de la Gironde qui, voyant un perroquet à la devanture d'un magasin, sur les quais de Bordeaux, s'était arrêté pour le regarder. L'oiseau lui ayant adressé l'interpellation accoutumée, le paysan ôta son chapeau et salua en disant : « Pardon, monsieur, je vous prenais pour un oiseau ».

Ainsi, c'est le langage qui fait l'homme et la linguistique est la science du langage ; c'est, par cette définition même, une des branches les plus importantes de l'anthropologie. Nous devons voir quel est son objet, quelle est sa méthode, quels sujets principaux elle peut avoir à examiner.

L'objet de la linguistique, ce sont les diverses langues parlées sur toute la surface du globe; elle doit les étudier toutes, avec tous leurs dialectes, leurs patois, les *argots* qui s'y rattachent, les rapprocher, les comparer, chercher leurs conditions d'existence et leurs manières d'être, les classer suivant leurs caractères spécifiques et déterminer leurs parentés s'il y a lieu. Le nombre en est considérable, leurs variétés sont innombrables, leur histoire est éminemment instructive, les influences qui agissent sur elles se lient étroitement à l'histoire de l'humanité : topographie, climat, état social, mœurs, religions, tout concourt à donner à chaque idiome un caractère particulier. Et que de faits instructifs ne révèle pas cette étude ! Par exemple, l'isolement absolu de la si remarquable langue basque, confinée sur un territoire très restreint à l'extrémité occidentale des Pyrénées ; l'extension considérable au contraire de la langue malaise qui est parlée depuis les confins de l'Asie orientale jusqu'à l'île de Madagascar, à travers toute la Polynésie. Car c'est un fait certain et reconnu que le malgache, qui est la langue des Hovas, est une langue malaise ; mais c'est un malais ancien, dont le vocabulaire n'avait encore reçu ni les mots indiens, tamouls principalement, ni les mots et l'écriture arabes, que les Bouddhistes d'abord et les Musulmans ensuite ont portés successivement à Sumatra, à Java et dans les autres îles de la Sonde.

Nous venons de parler des variations et des modifications du langage. Les langues en effet se transforment incessamment ; comme les êtres organisés, elles se forment, elles naissent, elles grandissent, elles vivent, elles s'altèrent, elles meurent. La seule méthode qu'il convienne d'appliquer à leur étude est donc celle des sciences naturelles, celle qui est fondée sur l'observation et l'expérience. Or, on dit que la linguistique, qu'on a nommée aussi la philologie, était une science historique. Mais nous devons faire ici une distinction nécessaire : nous disons que la linguistique et la philologie sont deux choses différentes :

> Nous savons distinguer, nous autres gens d'étude,
> Une comparaison d'une similitude,

a dit le poète ; nous, sans prêter à rire, nous distinguons la philologie de la linguistique. Quand on étudie une langue au point de vue des services qu'elle a rendus, des hommes qui l'ont parlée, des ouvrages littéraires qui l'ont illustrée, en un mot au point de vue de son emploi et de son action, c'est de la philologie. Quand on l'étudie en elle-même, au point de vue de ses éléments primordiaux, de sa nature propre, de son fonctionnement, de sa vie matérielle pour ainsi dire, c'est de la linguistique. Un des plus grands linguistes de l'Allemagne morderne, A. Schleicher, comparait très justement les philologues aux jardiniers, aux horticulteurs, aux pépiniéristes, et les linguistes aux botanistes, aux naturalistes pour qui la plante la

plus ingrate et la plus inutile offre au moins autant d'attrait que la plus belle et la plus cultivée.

Mais, même pour ceux qui admettent cette distinction, deux méthodes ou plutôt deux procédés d'étude sont possibles : l'une que nous appellerons théologique, parce qu'elle s'appuie sur des considérations tirées des doctrines religieuses, l'autre scientifique, à laquelle nous réserverons le nom de méthode. En d'autres termes, les linguistes se rattachent à deux écoles différentes. L'école théologique ou autoritaire se préoccupe des causes premières et des origines et procède par inductions, en se basant sur des postulatums métaphysiques ; l'école scientifique procède par déductions, elle cherche la cause des phénomènes dans les phénomènes eux-mêmes et n'admet d'autre postulatum que l'existence du fait observable. La première affirme que le langage est extérieur à l'humanité et que dans son développement interviennent des puissances supérieures ; ses adeptes regardent la faculté de la parole comme révélée, comme une faveur accordée par le Créateur à la créature. Elle admet des légendes comme celles qui font occasionnellement parler certains animaux, l'ânesse de Balaam, le cheval Xanthus dans Homère, le cerf de saint Hubert ; elle ne met pas en doute l'aventure de la tour de Babel où la langue primitive unique se divisa du jour au lendemain en un grand nombre de langues irréconciliables, ce qui amena la dispersion des races humaines ;

est-il besoin de démontrer l'absurdité de cette hypothèse ? Des hommes réunis dans un but commun, n'ayant entre eux forcément que des relations restreintes et des conversations limitées, arriveraient vite à s'entendre suffisamment pour continuer leur œuvre et ne songeraient point à l'abandonner. J'aurais pu citer d'autres légendes ; l'Inde notamment m'en offrirait un grand nombre. Pour les Indiens, la parole est l'œuvre d'une déesse, Sarasvatî, qui réside sur la langue de tous les hommes, et je rappellerai l'histoire de ce sage çivaïste qui, discutant avec des bouddhistes, après avoir épuisé l'arsenal des raisonnements, interpella vivement la déesse du langage et lui enjoignit de quitter la langue des impies ; elle obéit, et les bouddhistes devenus instantanément muets s'humilièrent et se convertirent.

L'école scientifique ne part d'aucun *a priori*, elle ne répugne point au polygénisme ; elle ne se préoccupe pas de soutenir une thèse plus ou moins probable ; elle prend les faits, elle les observe, elle les discute, elle cherche à en déduire les conclusions logiques et naturelles. C'est à cette école que se rattachent nos maîtres vénérés, parmi lesquels je citerai seulement Aug. Schleicher, l'éminent professeur de Jéna; Honoré Chavée, le savant linguiste belge que ses études avaient amené à déchirer sa robe de prêtre; Abel Hovelacque, dont le livre magistral est dans toutes les mains et dont je suis fier d'avoir été

pendant près de trente ans le collaborateur et l'ami.

Mais, outre les langues elles-mêmes, la linguistique embrasse un grand nombre de sujets d'étude, secondaires si l'on veut. Elle ne craint pas, notamment, de rechercher l'origine ou plutôt le commencement du langage, car, puisque c'est le langage qui différencie l'homme de l'animal, il y a évidemment eu un moment où l'organe de la parole a commencé de fonctionner d'une façon caractéristique ; l'évolution a peu à peu modifié, transformé et perfectionné cet organe ; l'homme est né, mais il a eu un précurseur dont le bégaiement incertain tenait le milieu entre le cri de l'animal et le langage articulé.

Il convient d'étudier aussi les conditions dans lesquelles un langage se produit et la nature exacte des phénomènes qui le composent. Les hommes ne sont point organisés partout de la même façon ; on ne saurait donc affirmer que le langage a commencé partout de la même manière. On raconte pourtant que certains princes, dans une pensée louable, ont voulu faire des expériences pour retrouver la langue primitive de l'humanité. Hérodote rapporte que le roi d'Égypte Psammétique fit enfermer deux enfants qu'une chèvre nourrissait ; un homme qui les surveillait et les visitait chaque jour, sans jamais leur adresser la parole, fut au bout d'un certain temps, salué par eux du mot *békos;* on découvrit que ce mot signifiait « pain » en phrygien, et l'on en conclut que le phrygien

était le langage naturel et primitif de l'homme. Cette histoire est invraisemblable et absurde : dans les conditions où se trouvaient les deux enfants, ils auraient certainement commencé par imiter le cri de la chèvre et n'auraient pas du premier coup articulé un mot aussi complexe que *békos*. Plus instructive est l'expérience que, si l'on ne croit un jésuite, le grand empereur de l'Inde, Akbar, aurait fait faire au XVIIe siècle : il aurait étroitement confiné, dans une partie close de son palais, trente jeunes enfants qui ne devaient entendre aucune parole et qu'on devait empêcher de communiquer entre eux ; il en résulta trente êtres incultes sauvages, muets, et n'exprimant leur pensée rudimentaire que par quelques gestes inconscients. De ces résultats négatifs, on peut rapprocher des faits opposés qui les confirment : il est arrivé, en Amérique, que des jumeaux, dédaigneux du langage de leurs parents, se sont fait de toutes pièces un langage qui n'avait rien de commun avec ceux de la région. N'a-t-on pas remarqué d'ailleurs, dans nos pays mêmes, que certains enfants, tout en apprenant le langage de leurs parents, se servent entre eux de mots tout à fait particuliers qu'ils ont inventés on ne sait comment ? D'autres fois, les enfants appellent certains objets de mots à eux auxquels on a beaucoup de peine à les faire renoncer. De pareilles observations nous conduiraient à admettre la pluralité primitive des langues ; il est probable que chaque famille, chaque groupe humain, chaque tribu

a eu son langage propre et indépendant ; que le rapprochement et le mélange des groupes a condensé et réduit ces divers idiomes rudimentaires ; qu'enfin la sélection naturelle et la concurrence vitale ont exercé leur action puissante sur ces idiomes et donné un surcroît de vie à quelques-uns pendant que les autres disparaissaient à jamais.

Je viens de parler du langage des enfants ; il n'est pas douteux que le développement et la formation du langage chez les enfants ne doive fournir de très précieuses indications sur le commencement et les progrès de la parole humaine.

Malheureusement, on a fait encore trop peu d'observations de ce genre : je vous en résumerai prochainement quelques-unes, deux au moins, faites l'une par un ancien député de Paris, l'autre par moi-même. Je voudrais qu'à notre exemple, tous les pères de famille eussent le courage et la patience de suivre attentivement, à ce point de vue, les progrès du langage et de la pensée chez tous leurs enfants, depuis le jour de leur naissance jusqu'à leur troisième année, et d'en prendre note minutieusement jour par jour, presque heure par heure. Qu'ils notent la nature, l'ordre, le timbre des sons émis ; l'inconscience de leur émission ou la conscience de leur emploi ; l'affectation, à un moment donné, de tel ou tel son à l'expression de telle sensation ou de tel besoin. Nous pourrons ainsi réunir des documents d'un intérêt capital pour l'histoire de l'humanité.

La linguistique doit également étudier l'organe du langage et son fonctionnement. Elle discutera et examinera les théories sur les localisations cérébrales, en ce qui concerne la faculté du langage et les facultés qui s'y rattachent; elle vérifiera les faits et en rapportera de nouveaux au besoin. Depuis que Broca, en 1861, a découvert que le langage articulé est sous la dépendance de la troisième circonvolution frontale gauche, d'autres observations ont confirmé cette proposition. Tous les aphasiques ont offert à l'autopsie des lésions à cette troisième circonvolution frontale gauche ; on a pu même faire une expérience effrayante par sa simplicité, mais tout à fait démonstrative : un homme s'était tiré un coup de pistolet ; la balle avait enlevé l'os frontal sans toucher en rien au cerveau qui se trouvait mis à nu ; on appliqua sur les lobes antérieurs le plat d'une large spatule et on comprima légèrement, en faisant parler le malade ; à chaque compression, la parole était tout à coup suspendue et le mot commencé demeurait interrompu ; la parole reprenait dès qu'on cessait la compression. Des observations analogues ont montré que l'*agraphie*, l'incapacité d'écrire, résulte d'une lésion de la deuxième circonvolution frontale ; que la mémoire auditive verbale a son siège dans la première temporale, et la mémoire visuelle verbale dans la seconde pariétale. Il y a des malades qui ne comprennent plus ce qu'on leur dit, mais qui peuvent parler et écrire ; d'autres qui entendent et

parlent, qui savent comment il faut écrire, mais qui ne le peuvent plus ; d'autres qui parlent, écrivent, entendent, mais ne peuvent plus lire même leur propre écriture, d'autres qui ne peuvent ni parler ni écrire spontanément, mais qui répètent ce qu'on leur dit, copient ou écrivent sous la dictée. Nous reviendrons sur ces importantes questions ; rappelons seulement ici, en passant, que, dans le cerveau de Gambetta, la circonvolution du langage offre un développement remarquable.

Un autre objet d'études est l'expression visible du langage, l'écriture. Il est nécessaire d'en rechercher l'origine, les modifications successives, les adaptations à divers organismes, la direction, les formes variées, l'histoire ; il est utile de voir quelle influence elle a pu exercer sur le langage et comment elle progresse ou recule avec lui ; il est bon de se rendre compte aussi des procédés graphiques propres aux diverses races, des écritures secrètes ou *cryptographies*, des instruments et des matériaux employés.

L'étude de l'écriture conduit à la connaissance de la littérature, car la littérature n'existe pas à proprement parler, ou du moins reste élémentaire, si j'ose m'exprimer ainsi, sans l'écriture ; non que le linguiste étudie dans la littérature le mouvement de la pensée, mais il se préoccupe de la forme, des combinaisons de phrases, des modifications grammaticales, du changement de sens des mots et de l'action certaine exercée

par le langage courant sur le développement littéraire d'un peuple.

Il est indispensable enfin de connaître l'histoire de la linguistique même et les travaux des principaux linguistes; sans quoi, on courrait le risque de perdre un temps précieux et de recommencer sans cesse les mêmes tâtonnements. Il est essentiel de savoir ce qu'ont fait les savants qui nous ont précédés, pour continuer leur œuvre, la corriger au besoin et profiter de leurs découvertes.

La linguistique, au surplus, n'est pas seulement une science théorique; elle a de très nombreuses applications pratiques. On peut considérer d'abord qu'elle permet, par la comparaison des dialectes et des idiomes, de reconstituer la forme primitive des langues, d'en établir le vocabulaire, de chercher l'étymologie des mots, de faire connaître par là l'état de civilisation des races qui les parlaient et de montrer leurs véritables affinités. Mais c'est là une étude extrêmement difficile et délicate; elle ne doit être abordée qu'en dernier lieu. On voit donc quelle est l'erreur des fantaisistes qui font de l'étymologie à l'aventure, sans méthode, sans principes, sans base sérieuse, sans la connnaissance du système morphologique de la langue dont ils s'occupent.

Ce serait à la linguistique qu'il appartiendrait de faire la langue universelle que certaines personnes ont rêvée dans une pensée généreuse et humanitaire; mais

cette entreprise nous semble inutile et chimérique. Comment organiser un idiome qui puisse s'adapter aux esprits différents des divers peuples, qui réponde à tous leurs besoins, qui ne contrarie pas les habitudes particulières de chacun d'eux? Si c'est pour engager et soutenir une conversation verbale, comment pourra-t-on réaliser l'unité d'accent et d'intonation qui permettrait seule des entretiens prolongés et des échanges d'idées ? Si c'est pour correspondre par écrit, n'est-il pas préférable d'employer le procédé usité depuis longtemps dans la marine ? Un livre, où de nombreuses phrases sont représentées par des chiffres, a été traduit dans les langues les plus répandues; un Français peut se mettre en relations avec un Anglais ou un Espagnol et lui écrire les lettres les plus importantes de commerce ou d'affaires à l'aide de quelques groupes de chiffres. En fait, d'ailleurs, et quelque désagréable que cela puisse être pour notre amour-propre national, l'anglais, qui est une des langues les plus simples et les plus faciles du monde, devient tout doucement, par la seule force des choses, sinon l'idiome universel demandé, du moins le plus répandu. Nous verrons au surplus que tous les systèmes proposés — le *volapük*, la *langue bleue*, l'*espéranto*, la langue musicale, et je ne sais combien d'autres — sont fort mauvais et que leurs auteurs avaient plus de bonne volonté que de compétence. A cette question se lie étroitement celle des langues artificielles et celle des langues mixtes; nous

aurons à nous en occuper, et nous verrons le défaut radical des premières et l'impossibilité absolue des secondes : une langue peut être mixte quant à son vocabulaire ; sa grammaire ne le sera jamais.

Et précisément, puisque je parle de grammaire, je me propose de vous montrer comment devraient être enseignées les langues, comment devraient être faits les ouvrages d'enseignement. Là, comme partout, la méthode vraiment pratique et féconde est celle qui va du connu à l'inconnu, qui repose sur l'observation et l'expérience, qui ne révèle pas, mais qui fait voir. Il ne faut plus de ces gros livres indigestes, plein de raisonnements compliqués, de formules incompréhensibles et de règles empiriques ; il suffit de quelques textes et de quelques tableaux.

L'élève compare le texte donné avec une traduction analytique de ce texte ; il en déduit lui-même les mots, les formes, les usages syntactiques, les variations de sens ; le maître est seulement un guide, un auxiliaire, un appui. En peu de temps, l'élève doit être en état de travailler seul. C'est en somme la méthode connue sous le nom de *méthode Robertson ;* elle se rattache à un système général d'enseignement qu'on préconisait il y a environ quatre-vingts ans, la méthode Jacotot, où il y avait beaucoup de bon, et qui avait pris cette devise : « Tout est dans tout». Il est évident que l'on ne saurait jamais ainsi apprendre exactement la prononciation, car elle ne saurait être apprise que par la fréquen-

tation, l'*intercourse*, comme disent les Anglais, des gens qui parlent de naissance la langue étudiée. Qu'on se rappelle la boutade du journaliste : « On dit que l'anglais est difficile ; mais à Londres, les tout petits enfants le parlent et le prononcent sans peine ». On peut, cependant, dans des livres bien faits, trouver à ce point de vue des indications utiles ; j'ai pu prononcer assez bien pour être compris des mots de langues que je n'avais jamais entendu parler, et plusieurs de mes amis auxquels j'avais donné quelques conseils n'ont pas été trop embarrassés à l'étranger.

On a fait grand bruit, à ce propos, du caractère trop peu pratique de l'enseignement officiel des langues en France, et certains industriels prétendent apprendre surtout à parler, sans s'occuper de la grammaire, par des procédés renouvelés de ceux qu'on emploie pour dresser certains animaux de cirque. Il y avait, à l'Exposition de 1900, un petit pavillon où l'on démontrait publiquement l'un de ces procédés « pratiques » : un monsieur dessinait un objet sur un tableau noir, en nommait successivement les diverses parties, formait avec les mots ainsi prononcés quelques petites phrases que tous les auditeurs devaient répéter en chœur. C'est ingénieux et cela ne manque pas d'une certaine gaieté ; mais en une demi-heure on ne peut guère apprendre qu'une quinzaine de mots, et combien de temps ne faudra-t-il pas pour être en état de commencer à parler couramment, puisque c'est là le but principal qu'on veut atteindre ?

Pour l'enseignement des langues, ainsi que pour tout autre enseignement, la vraie méthode doit être basée non sur la mémoire machinale, mais sur le raisonnement conscient, sur l'effort individuel, sur l'observation et l'expérience, sur la connaissance des lois de l'évolution. La linguistique est essentiellement une science évolutive.

L'évolution est partout; l'évolution seule explique et justifie les phénomènes de tout ordre qui s'accomplissent journellement sous nos yeux.

Pendant longtemps, l'homme s'est considéré comme le roi, comme le centre du monde ; pendant longtemps, il a cru que la terre était immobile ; puis l'observation lui a appris que, parmi ces points lumineux dont la voûte céleste est parsemée, plusieurs ont une marche régulière et constante; que ceux-ci n'ont pas une lumière propre, mais qu'ils réfléchissent celle du soleil autour duquel ils se meuvent et dont ils sont sortis comme leurs satellites sont sortis d'eux-mêmes; que ces planètes, dont la terre est une des moindres, sont très différentes les unes des autres : les unes, comme Jupiter, sont presque incandescentes encore; d'autres, comme Mars, sont considérablement refroidies. Je lisais ce matin, dans un journal, qu'un savant russe vient de calculer approximativement la température des planètes : si la température de la Terre est de 15 degrés, celle de Jupiter serait de 2.700, celle de Saturne de 875, celle de Neptune de 300, celle de

Vénus de 40; Mars n'aurait que 75 degrés au-dessous de zéro; la chaleur du soleil se mesurerait par le nombre 314.000. Ce ne sont certes là que des hypothèses; ces chiffres cependant donnent une idée de l'état des choses.

La science moderne, grâce à des moyens nouveaux d'investigation, est allée plus loin encore; elle sait que chacune de ces étoiles, dont le nombre est incalculable, marche avec une vitesse prodigieuse et qu'elle paraît immobile seulement à cause de la distance effrayante qui nous en sépare. Pour quelques-unes d'entre elles, on a pu calculer cette distance : les plus rapprochées nous envoient leur lumière en plus de trois ans, d'autres en six ou sept, d'autres en vingt, d'autres, — l'étoile polaire, par exemple, — en trente-quatre ans. Il vient de se produire, dans la constellation de Persée, un phénomène sans précédent dans l'histoire de l'astronomie : subitement un astre éclatant est apparu, puis s'est divisé en une étoile assez peu brillante et une nébuleuse qui s'en éloigne avec une rapidité vertigineuse ; on a quelques raisons de supposer que ce phénomène a eu lieu en réalité il y a plus de trois cents ans, c'est-à-dire qu'il s'est accompli une distance dix fois plus grande que celle de l'étoile polaire.

Nous savons aussi, d'une façon certaine, que les astres se forment de la condensation des nébuleuses, que les mêmes corps simples s'y retrouvent, et qu'ils

vivent ou du moins qu'ils se transforment graduellement, qu'ils se refroidissent, qu'ils s'éteignent peu à peu. Nous savons que, parmi ces soleils, il y en a de jeunes comme ces étoiles blanches ou bleuâtres, comme Sirius, la plus belle de toutes ; que d'autres sont arrivés pour ainsi dire à la maturité, comme les étoiles jaunes, comme Arcturus ou Aldébaran, comme notre soleil même ; que d'autres sont en pleine décadence, comme ceux dont la couleur est rouge orangé ou rouge sombre. Les débris des astres morts errent d'ailleurs partout dans l'espace.

Mais, si tous ces astres sont autant de soleils. chacun d'eux ne doit-il pas être entouré de planètes sur quelques-unes desquelles vivent sans doute des êtres organisés ? Ces êtres sont parvenus à des états de civilisation, à des situations sociales, plus ou moins développés que les nôtres. C'est dans ce sens que l'on peut dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. L'humanité est déjà vieille ; elle a pourtant encore bien longtemps à vivre, puisque notre monde est relativement jeune. Elle accomplira nécessairement son évolution ; rien n'arrêtera sa marche ascendante, et l'homme atteindra tôt ou tard, fatalement si j'ose le dire, le but de ses efforts et de ses espérances, plus tard si certains adversaires aveugles réussissent à ralentir momentanément le mouvement commencé, plus tôt si ces tentatives échouent misérablement. Quoi qu'il en soit, nous pouvons envisager l'avenir avec

confiance, nous pouvons avoir foi dans les destinées de notre race, et nous pouvons redire avec les Saint-Simoniens ce qu'ils écrivaient au frontispice de leur journal le *Producteur* : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition plaçait jusqu'ici dans le passé, l'âge d'or est devant nous ! »

(*Revue de l'École d'Anthropologie*, mai 1902, p. 155-167).

BIBLIOGRAPHIE

The light of truth or Siddhanta-deepika, a monthly journal, devoted to religion, philosophy, literature, science, etc. *Madras*, J.-M. Nâgaratnam-pillai, Managing Editor and Publisher, 161, Broadway. — 6e année, n° 1 (juin 1902), 24 p. in-4° à 2 col.

Le dernier courrier de l'Inde m'a apporté cette très intéressante livraison d'un très intéressant journal, et je vois avec peine, par une note qui l'accompagne, qu'il n'a pas tout le succès qu'il mérite. C'est pourquoi je prends la liberté de le recommander de toutes mes forces aux savants européens qui s'occupent des choses de l'Inde et en particulier de celles des régions méridionales.

Rédigé en anglais par de savants Indiens, pour la plupart jeunes et actifs, il forme un véritable organe de propagande et d'étude, où respire un souffle remarquable d'intelligence moderne. Le directeur est l'habile Munchîf du district de Nandiyâl, J.-M. Nallasâmi-poullé, frère de Nâgaratnam. A côté de lui se groupent une vingtaine d'érudits, parmi lesquels je

tiens à mentionner spécialement D. Savarirayan, professeur de tamoul au collège des Jésuites de Trichenapally.

Dans les cinq volumes qui ont déjà paru, j'ai surtout remarqué, outre d'excellentes traductions d'ouvrages philosophiques par Nallasâmi, des travaux remarquables sur l'histoire littéraire tamoule et sur la grammaire de cette langue. Malheureusement, ces articles pèchent tous plus ou moins par un défaut de méthode, commun à tous les Indiens, et par une tendance excessive à l'hypothèse. Ainsi, le présent numéro contient la suite d'une étude de S. A. Tirumaleikkojundupoullé sur la littérature tamoule, où certaines légendes qui n'ont aucun fondement historique sont admises comme authentiques et où des auteurs appartenant à des époques évidemment différentes sont regardés comme contemporains. Malheureusement aussi trop de transcriptions tamoules sont faites avec la toujours déplorable orthographe anglaise.

Julien Vinson.

Gnânasâgaram « l'océan de la sagesse », journal entièrement tamoul, rédigé par Nâ. Vêdaçalampoullé, professeur de tamoul au Christian College de Madras. Sept livraisons in-8° (appelées « pétales » : le volume lui-même porte le nom de « lotus »).

Je ne puis donner ici le résumé de tout ce que contient cette excellente publication, que je me borne

pour aujourd'hui à signaler et à recommander à nos lecteurs. J. V.

Government of Madras, 1902. Public. — G. O. &c. N°s 763, 764, 6th August 1902. Epigraphy. In-folio allongé de 25 p.

Contient le rapport du savant M. le Dr E. Hultzsch, épigraphiste du Gouvernement, sur les documents qu'il a recueillis en 1901-1902. En 1901, il a été copié 386 inscriptions et 411 en 1902. M. Hultzsch se plaint que trop souvent, en faisant réparer ou reconstruire d'anciens monuments, on a détruit d'anciennes et précieuses inscriptions, et qu'ainsi de pieux Hindous aient fait plus de mal à ces restes antiques que les Musulmans et les Barbares.

La plupart des inscriptions relevées sont en tamoul et appartiennent aux grands rois Sôja des neuvième et dixième siècles. Le gouvernement de l'Inde française a autorisé les recherches sur son territoire, et M. Hultzsch a fait copier beaucoup d'inscriptions à Bahour, à Villenour, à Karikal et à Cassacoudy. Je dois rappeler ici que les inscriptions de Bahour (et de Trévicaré) ont été copiées, il y a plus de cinquante ans, par M. Ariel, et que ces copies (avec traduction française) sont à la Bibliothèque Nationale, à Paris. Il y avait à Bahour, au VIIIe ou au IXe siècle, un Collège de savants.

Julien Vinson.

The age of Manikka-vâçagar, by L.-C. INNES (reprinted from the *Asiatic Quarterly Review*, april 1902). — In-8°, 15 p.

Cette brochure est un compte rendu, modèle, si j'ose m'exprimer ainsi, d'un travail sous le même titre publié à Madras il y a deux ans par un savant indien, Tirumalei-Kojundu-poullé, qui avait pour but d'élucider un point fort important de la littérature tamoule. Mânikka-vâçagar (skr. Mânikya-vâtchaka) est un des grands saints du Çivaïsme; c'est en même temps un des écrivains tamouls les plus estimés: on lui attribue divers ouvrages dont un recueil de chants sacrés, *Tiruvâçagam* (tout récemment traduit par M. G. U. Pope) et un poème d'amour en quatre cents strophes, *Tiruc' c'it't'ambalakkôvei*. Je n'oserai affirmer, malgré la tradition, que ces deux ouvrages sont du même auteur. J'ai déjà dit plusieurs fois que les Indiens, les Tamouls au moins, n'ont généralement pas le sens critique et qu'ils manquent également du sentiment historique. Il est à peu près impossible d'assimiler exactement les rois, les guerriers et les autres personnages dont parlent leurs anciens poèmes, et d'autre part, les noms de ces personnages et même des auteurs de ces poèmes ou de leurs commentateurs sont trop souvent des surnoms comme *Iḷankôvaḍigaḷ* « le seigneur jeune roi » (skr. Yuvarâjaçvâmin), *Aḍiyârkkunallâr* « celui qui est bon aux serviteurs », *Nac'c'in'dîrkkin'iyâr* « celui qui est doux aux dédaigneux », etc.

J'estime, quant à moi, que des dates approximatives, sinon certaines, ne pourront être données, pour la littérature tamoule, que lorsqu'on aura pu, par une étude rigoureuse de la langue et de la poétique des vieux aueurs, établir entre eux un classement méthodique. L'étude des inscriptions donnera d'utiles références quant à l'état de la langue, et comme ces inscriptions fournissent des indications chronologiques précises, on pourra y trouver les bases d'un classement sérieux[1].

Je ne puis entrer ici dans les détails complets, mais je dois dire qu'à mon avis la littérature tamoule est relativement beaucoup plus moderne que ne le croient généralement les savants contemporains du sud de l'Inde. Il est évident pour moi que les Dravidiens, quel que fut l'état de leur civilisation, ne connaissaient pas l'écriture avant l'arrivée des Aryens, et que leur religion, très rudimentaire, est représentée par ces noms locaux qu'on a incorporés dans le Brahmanisme : *Aiyan'âr*, *Pillaiyâr*, *Piḍâri*, etc. En ce qui concerne l'écriture, l'alphabet tamoul, malgré son originalité, dérive incontestablement de ceux du Nord; le

1. On me permettra de faire connaître ici que mes études m'ont amené à conclure que le verbe tamoul n'avait primitivement que deux temps : un passé caractérisé par le signe *d* (ou *t*) et un aoriste caractérisé par *g* (ou *kk*) : *kaṇḍām* « nous avons vu » et *kaṇgam* « nous voyons, nous verrons, nous pourrons voir ». Plus tard, on a précisé l'idée du présent en ajoutant à *g* ou *kk* le mot *in'd'u* « à présent » : *kaṇ-g-in'd'-am* « nous sommes en train de voir »; alors, le *g* (ou *kk*) ayant un rôle moins important s'est affaibli en *b*, *t* et *v* et a donné naissance au futur moderne.

plus vieux système graphique connu (*vaṭṭéjuttu*), où Burnell voyait un emprunt direct aux Sémites, se rattache indubitablement aux alphabets sanscrits anciens : l'absence de caractères pour *e* et *o* brefs; la parenté formelle de *k*, *ç*, *t*, *r*; la parenté de *p*, *b* et de *m*; les signes vocaliques joints aux consonnes (p. ex. *âi* double de *ê*), etc., le démontrent catégoriquement. On m'a objecté que les Tamouls ont des mots originaux pour « lettre », *ejuttu*, et pour « livre » *çuvaḍi* ; mais le premier signifie essentiellement « marque, signe » et le second « paquet de feuilles de palmier (écrites) » ; ces deux mots ne sauraient donc suffire à prouver que les Dravidiens sont arrivés spontanément à l'écriture. On sait d'ailleurs que l'arbre qui fournit les *ôles*, les feuilles à écrire, est d'importation relativement récente; il est venu de Ceylan; en tamoul, le cocotier s'appelle « arbre du Sud ». Si l'écriture, de gauche à droite, a commencé à être en usage dans le sud de l'Inde au IIIe siècle avant notre ère, il est vraisemblable qu'on a écrit dans le sud seulement quatre ou cinq siècles après. Les introducteurs de l'écriture, et aussi de la religion, ont évidemment été des brames ou des religieux, probablement hérétiques, jâinas ou bouddhistes. Au point de vue du langage, les inscriptions des grands rois Sôja et celles des Pallavas sont conformes aux plus vieux poèmes; beaucoup de mots sanskrits y sont employés sous une forme qui montre

nettement leur caractère étranger; plus tard, l'adaptation s'est faite régulièrement. Je citerai seulement le mot *sabhaiyôm* « nous qui formons l'assemblée », où *sabhâi* est la transition entre le sanskrit *sabhâ* et le tamoul moderne *çabei*. Les inscriptions des Pallavas sont en prose et la partie poétique y est en sanskrit; celles des Sôjas ont une partie poétique tamoule en vers du mètre *agaval*, qui est une sorte de prose rythmée.

L'*agaval* est certainement la forme la plus ancienne et en même temps la plus simple de la poésie tamoule. Elle se compose de vers de quatre pieds, divisés en deux hémistiches égaux; les vers ou les hémistiches consonnent entre eux. De l'*agaval* procèdent, par une sorte de régularisation, le *veṇbâ* et le *kalippa*; le premier, divisé en strophes de deux, trois, quatre, cinq ou six vers, et réduites ensuite à deux ou à quatre : j'imagine que cette division en strophes a été inspirée par le désir d'imiter le *çlôka* sanskrit.

Quoi qu'il en soit, nous devons admettre qu'il s'est produit dans l'Inde ce qui est arrivé ailleurs : une population relativement supérieure a apporté à un peuple moins organisé sa religion, ses habitudes, son écriture. L'écriture n'a servi d'abord qu'à l'administration, à l'usage public, au commerce peut-être; puis la littérature a pris naissance en s'incorporant les vieux contes, les chants, les formules populaires anciennes. Il est donc matériellement impossible qu'il y ait eu une litté-

rature tamoule avant le VIe ou le VIIe siècle de notre ère. Que Sambandha, Sundara, Mânikyavâtchaka et autres aient vécu antérieurement, cela est fort possible, car on a pu leur attribuer plus tard des ouvrages composés par de moins illustres personnages : rien n'est certain, en effet, dans les affirmations des Indiens relativement à leur vieille littérature. Ainsi, des trois grands poèmes épiques *Sindâmaṇi*, *Silappadigâram*, *Maṇimêgaḷei*, le premier est probablement plus moderne que le second, qui est beaucoup plus ancien que le troisième : celui-ci, à mon avis, a été composé dans un couvent bouddhiste plusieurs siècles après. Le *Silappadigâram* est difficile à comprendre ; il est entremêlé de chants et de morceaux archaïques ; il a été l'objet de plusieurs commentaires ; il a évidemment pour base un conte populaire fort ancien. Le *Maṇimêgalei* est un ouvrage de propagande, d'une lecture facile, d'un caractère absolument littéraire et artificiel. Comme preuve de l'antiquité de ces deux ouvrages, on fait remarquer que tous les deux citent les *Kur'aḷ*, qui leur seraient encore antérieurs ; mais, outre que le passage cité est le même, la citation est dans le texte même du *Maṇimêgalei*, tandis que, dans le *Silappadigâram*, elle se trouve dans une strophe additionnelle, évidemment postérieure. Suivant les Tamouls, ces deux ouvrages seraient contemporains et auraient été composés par deux amis, un prince royal et un riche marchand. De même, les Tamouls prétendent que les *Kôvei*

attribués à Mânikkavâtchaka sont antérieurs au *Kallâḍam*, qui est un ouvrage de même nature; c'est au contraire ce dernier qui est certainement le plus ancien.

Et que serait-ce si nous examinions de près les récits relatifs aux trois académies, dont la dernière avait quarante-neuf membres, parmi lesquels on trouve des noms de poètes ayant certainement vécu à des époques fort différentes? A propos d'époques, on peut établir que la littérature tamoule comprend un certain nombre de périodes successives bien tranchées: djâina d'abord, assez longue période de formation; brahmano-çivaïste ensuite, période de réaction religieuse; puis, retour offensif du djâinisme et invasion du bouddhisme ceylanais; enfin, renaissance et triomphe du çivaïsme. Vient alors l'époque du vichnouvisme, et une longue période d'inertie, d'assoupissement, de répétition pour ainsi dire. L'arrivée des Européens donna naissance en dernier lieu à la période de la littérature en prose.

Ces indications sommaires devraient être développées et précisées : je compte bien pouvoir le faire un jour, mais elles suffiront à faire voir aujourd'hui comment, à mon avis, la question se pose devant la science moderne. J'accorde d'ailleurs que la littérature tamoule est incontestablement plus ancienne qu'on ne le pensait il y a cinquante ans, à l'époque où Caldwell publia sa Grammaire comparée. Veut-on un autre exemple du sans-façon des éditeurs indigènes? Une des strophes préliminaires du *Râmâyaṇa* de Kamban attribue à ce

poème la date de 885 (çaka 808), or, il est certain qu'il est de deux ou trois siècles plus jeune; d'ailleurs, le vichnouvisme paraît n'avoir été introduit ou du moins n'avoir joué un rôle important dans le sud de l'Inde qu'après la réforme de Râmânuja, vers le XIIe siècle.

Mais, pour en revenir au sujet de la remarquable brochure que nous avons sous les yeux, M. Innes, après avoir examiné et discuté comme il convient les opinions de ses prédécesseurs, propose pour Mânikya-vâtchaka la période de 850 à 940 de notre ère. Je l'admets très volontiers, pour ma part.

Julien VINSON.

Conclusion nouvelle sur la langue basque et ce qui s'y rattache; mémoire par M. PERCIE. — *Lyon*, impr. nouvelle, 1900, gr. in-8°, 50 p.

Le Congrès de la ligue d'enseignement a tenu sa vingt-deuxième session à Lyon, du 25 au 28 septembre 1902; j'ai eu le plaisir de prendre part à ses travaux et de joindre ma voix à l'acclamation unanime qui a demandé aux pouvoirs publics l'abrogation immédiate de l'exécrable loi du 15 mars 1850, connue sous le nom de loi Falloux. A cette occasion, j'ai pu visiter la grande Bibliothèque de la ville de Lyon qui, par parenthèse, n'est pas installée, dans les dépendances de Lycée, comme elle devrait l'être. C'est là que j'ai découvert la brochure dont j'ai donné le titre ci-dessus.

Que dirai-je de ce « mémoire » ? Je ne connais pas M. Percie, je ne sais quelles sont ses occupations ordinaires, mais je dois constater qu'il n'a pas la moindre idée de la linguistique et de sa méthode, et qu'il n'est pas au courant des études basques. Il ne nous dit pas quels auteurs il a consultés, et je ne trouve dans ses cinquante pages que deux noms cités, ceux d'Élisée Reclus et de M. Alfred Fouillée qui, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1899, aurait rattaché le basque au carthaginois. L'orthographe des mots cités par M. Percie n'est pas toujours rigoureusement exacte.

Pour l'auteur, le basque serait un mélange de celte et de grec. Cette conclusion est appuyée, bien entendu, par des étymologies et des affirmations hasardeuses. Ainsi, d'une part, la grammaire basque et la grammaire celtique seraient identiques, et, de l'autre, les mots *ora* « chien », *hourrana* (*sic*) « lointain », *has gorapena* « oraison funèbre » (*sic*), *zozua* « merle », *uztea* « abandonner », *agurcen* (*sic*) « saluer présentement » (*sic*), par exemple, viendraient du grec οὖρος, gardien, ουρά, queue, ἀάζω, pleurer, κύσυφος, merle, ὑστερίζειν, se priver de, κηρῦσσειν, acclamer (et allemand *grüssen* « saluer »). Ces exemples suffisent à faire juger ce que vaut le travail de M. Percie.

Julien Vinson.

VARIA

I. Étrangetés de la prononciation anglaise

Le *Spectator* du 9 août 1902 reproduit, sous le titre de « Our strange language », les vers suivants publiés dans le *Bangalore Magazine :*

When the English tongue we speak,
Why is *break* not rhymed with *freak?*
Will you tell me why it's true
We say *sew* but likewise *few*,
And the maker of a verse
Cannot cap his *horse* with *worse ?*
Beard sounds not the same as *heard :*
Cord is different from *word*,
Cow is cow, but *low* is low ;
Shoe is never rhymed with *foe*.
Think of *hose* and *dose* and *lose*,
And of *goose*, and yet of *choose*.
Think of *comb* and *tomb* and *bomb*,
Doll and *role*, and *home* and *some ;*
And since *pay* is rhymed with *say*
Why not *paid* with *said*, I pray ?
We have *blood* and *food* and *good ;*
Mould is not pronounced as *could*.
Wherefore *done*, but *gone* and *lone ?*
Is there any reason known ?
And, in short, it seems to me
Sound and letters disagree.

Ces vers sont signés Edwin L. Sabin.

Dans le numéro du 16 août du même *Spectator* (p. 224,

col. 2), M. E.-S. Woodgate rappelle que dans son enfance on faisait apprendre aux écoliers les deux vers suivants « as a guide to the right pronuntiation of *ough* :

Though the tough cough
and hiccough plough me through,
O'er life's dark *lough*
my course I still pursue.

Dans le numéro du 23 août, un autre correspondant — qui signe Â-Kâr — fait remarquer que la prononciation anglaise n'a aucune relation avec l'écriture, que cette prononciation se modifie sans cesse, que par exemple aujourd'hui on tend à aspirer *herb*, *hospital* et *hotel* et à faire sentir le *t* dans *often*. Il fait voir que, dans des mots indiens par exemple, *â* est transcrit en anglais par *aw*, *au*, *a* et même *o* : dawk = dâk, maund = mând, ghaut = ghât, annâ = ânâ, chunam = çunnâm, conna = khânâ, coss = khâs, nabob = nawâb, etc. Il cite enfin les vers suivants de Pope où *aw* rime avec *a* français, ce qui ne permet d'ailleurs de rien préjuger sur la prononciation de ces mots. Il s'agit d'une souris de la ville qui instruit son amie de la campagne :

Walks from dish to dish,
Tastes for his friend of fowl and fish,
Tells all their names, lays down the law,
Que ça est bon ! Ah ! goûtez ça ! »

J. V.

II. Extraits divers relatifs aux Basques

1° *Moréri*, Dictionnaire. Supplément. *Paris*, M. DCC. XIV, in-folio, p. 171 : « Elles (les baleines) vivent aussi d'un petit insecte que les Basques nomment *gueld*, qui est le *Psillus marinus* ou *la puce de la mer*, qui se trouve dans le Nord ».

2° *Sébillot*, Les Littératures populaires, tome X, p. 249 : « *Anémone* (Actinia, Brown), cu de jument, ou bonnet basque »

3° *J. J. Rousseau*, l'Émile, livre II, « sur la coiffure des enfans » : « Que si, pour la propreté et pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coiffure pendant la nuit, que

ce soit un bonnet mince à claire-voie, et semblable au réseau dans lequel les Basques enveloppent leurs cheveux ».

4° *Isidore de Séville*, IX, 8 : « Omnes Orientis gentes in gutture linguam et verba collidunt, sicut Hebræi et Syri. Omnes Mediterraneæ gentes in palato sermones feriunt, sicut Græci et Asiani. Omnes Occidentales gentes verba in dentibus frangunt, sicut Itali et Hispani ».

III. Écrit à Genève le 24 août 1902

De Rousseau, de Voltaire, on cherche les images
Dans ce pays superbe où tous deux ont vécu :
L'un vint presque y mourir, à l'abri des orages;
L'autre y naquit, du sort perpétuel vaincu.

Aux pieds des monts neigeux, géants de la nature,
Où l'homme est, sans défense, au néant emporté,
L'un osa se dresser, terreur de l'imposture,
Et prépara l'essor de notre liberté.

L'autre, aux bords de ces lacs vaporeux et tranquilles
Où le rêve se perd dans un long souvenir,
Enseignait les humains, bouleversait les villes
Et réformait les mœurs des peuples à venir.

C'est qu'ici l'esprit veille, observe, doute, nie,
Dans l'air pur des sommets, dans la splendeur des eaux,
Sous des cieux inconstants, dans la paix infinie
Des horizons prochains si divers et si beaux.

J. V.

TABLE DU TOME XXXV

Pages

Le Culte d'Aphrodite-Anahita chez les Arabes du paganisme, par E. Blochet 1, 126
Le lever de la lune de la connaissance (prabodhacandrodaya), par G. Devèze 27, 195
Les antécédents du Volapük : l'australien de Jacques Sadeur, par J. Vinson 41
Les tamoulistes protestants : I. Ch. Graul, par Th. Linschmann 47
Vocabulaire phonétique du patois de Baume-les-Dames, par A. Guérinot 60
Encore le Congrès basque de Hendaye, par J. Vinson 82
L'avenir de la philologie indo-européenne, par P. Regnaud. 113
La Laghu-kâumudi et le Rig-Véda, par A. Guérinot 156
Philosophie vêdanta (traduit du tamoul) par J. Vinson 163
Inauguration du buste d'Abel Hovelacque à l'École du livre, discours de M. J. Vinson 189
Analyse des formes verbales du S. Marc basque de Liçarrague, par E.-S. Dodgson 212, 297
Littérature philosophique tamoule, Ela-pâttu, traduit par J. Vinson 234
Migrations des tribus de l'Amérique du Sud, par L. Angrand 241
Les anciens missionnaires jésuites qui se sont occupés de la langue tamoule, par J. Vinson 265
Conférence inaugurale à l'École d'anthropologie. La science du langage, par J. Vinson 312
Varia. La langue basque au théâtre 107
— Rimes en *omphe* 111
— Jacques le Fataliste 112

Pages

Varia. Les M'tournis..... 186
— Prononciation de l'anglais..... 186, 347
— Les noms propres français..... 186
— Abréviations..... 187
— Shakespeare et Victor Hugo..... 188
— Facéties anglaises..... 260
— Cartes de visite originales..... 261
— Extraits divers relatifs aux Basques..... 348
— Écrit à Genève le 24 août 1902..... 349

BIBLIOGRAPHIE

A M. J. Vinson. Lettre de M. H. Schuchardt..... 86
The 97th report of the British Bible Society..... 100
Snomalais-ugrilaîsen seuran toimituksia.... 101, 184, 256, 257
E. Blochet. Les sources orientales de la Divine Comédie.... 101
Les loisirs d'un étranger au pays basque..... 102
Paul Regnaud. Le Rig-Véda, 9e mandala..... 103
Marseillac. Les vraies origines de la langue française..... 105
A. Vissière. Méthode de transcription du chinois..... 181
F. Champsaur. Le semeur d'amour..... 282
Kuhn's Zeitschrift..... 183, 257
Revue hispanique..... 184
A. de Paniagua. Les temps héroïques..... 251
J. V. Henry. Élément de sanscrit classique..... 526
Vendryès. L'intensité initiale en latin..... 255
Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient..... 258
Bulletin de la Société des Sciences de Pau..... 259
The light of Truth or Siddhanta-Deepika..... 336
Gnânasâgaram..... 337
Government of Madras : 1902. Public..... 338
L.-C. Innes. The age of Mânikkavâçagar..... 339
M. Percie. Conclusion nouvelle sur la langue basque..... 345

LANGUES ÉTUDIÉES

Anglais, 186, 188, 260, 347.
Arabe, 1, 126.

Basque, 82, 86, 102, 107, 212, 229, 267, 345.
Chinois, 181.
Extrême-Orient, 258.
Français, 105, 111, 112, 186, 187, 188.
Latin, 256.
Patois, 60.
Sanskrit, 27, 103, 156, 195, 255.
Suomi, 184, 256, 257.
Tamoul, 47, 163, 182, 234, 251, 265, 336, 337, 338, 339.
Volapük, 11.
Langues américaines, 241.
Linguistique générale. 100, 101, 113, 183, 189, 297.

AUTEURS

L. Angrand, 241.
E. Blochet, 1, 126.
G. Devèze, 27, 195.
E.-S. Dodgson, 212, 297.
A. Guérinot, 60, 156.
Th. Linschmann, 47.
P. Regnaud, 113.
H. Schuchardt, 86.
J. Vinson, 82, 101, 102, 103, 105, 107, 163, 181, 182, 186, 189, 229, 251, 255, 256, 260, 265, 312, 336, 337, 338, 339, 345.

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-s-Saône. Imprimerie française et orientale E. BERTRAND

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE
Dernières Publications

LE RIG-VÉDA

Texte et Traduction

NEUVIÈME MANDALA. Le CULTE VÉDIQUE du SOMA, par Paul REGNAUD.
Un volume in-8°, broché..... **25 fr**

CONTEURS ET POÈTES DE TOUS PAYS

TOMES V et VI

JULIEN VINSON

LÉGENDES BOUDDHISTES ET DJAINAS

Traduites du tamoul

Deux volumes petit in-8° écu, broché..... **8 fr.**

LETTRES DE MÉLÉTIUS PIGAS

Antérieures à sa promotion au patriarcat, publiées d'après les minutes autographes

Par EMILE LEGRAND

Professeur à l'École des Langues Orientales

Un volume in-8°, broché..... **20 fr.**
Cet ouvrage forme le tome IX de la *Bibliothèque grecque vulgaire*.

MANUEL DE LANGUE HAOUSSA

ou Chrestomatie Haoussa

Précédée d'un abrégé de Grammaire et suivie d'un vocabulaire
par MAURICE DELAFOSSE

Un vol. in-12, broché..... **6 fr.**

ÉTUDES DE GRAMMAIRE COMPARÉE

Des principes scientifiques de la

VERSIFICATION FRANÇAISE

Par RAOUL DE LA GRASSERIE

In-8°, broché..... **20 fr.**

DE LA CONJUGAISON PRONOMINALE

Notamment du Prédicatif et du Possessif

Par RAOUL DE LA GRASSERIE

Un volume in-8° broché, de 171 pages. Prix..... **10 fr.**

DE L'ANTÉRIORITÉ DU GÉNITIF

DES MOTS AUXILIAIRES SUPPLÉTIFS ET EXPLÉTIFS

par RAOUL DE LA GRASSERIE

Un volume in-8° broché de 96 pages. Prix..... **10 fr.**

Gabriel GRAVIER

VIE DE SAMUEL CHAMPLAIN

Fondateur de la Nouvelle-France

1567 - 1635

In-8° broché, portrait-carte. *Ouvrage couronné par l'Académie française* **20 fr.**

HISTOIRE DE CAVELIER DE LA SALLE

Exploration et Conquête du Bassin du Mississipi

par P. CHESNEL

Un vol. in-8°, broché..... **7 fr. 50**

E. BLOCHET

Les Sources Orientales de la Divine Comédie

Un volume petit in-8° écu, cartonné toile non rogné..... **5 fr.**
Tome XLI de la Collection : *Les Littératures populaires de toutes les Nations.*

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES

CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES, SUPERSTITIONS

Tome I. Paul Sébillot. *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un vol. ..... 5 fr. »

Tomes II-III. F.-M. Luzel. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tome IV. G. Maspero. *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes V-VII. J.-F. Bladé. *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française, 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome VIII. Ed. Lancereau. *L'Hitopadésa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. 1 vol. 5 fr. »

Tomes IX-X. Paul Sébillot. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne,* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XI. Fleury. *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XII. Paul Sébillot. *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XIII. H. Carnoy. *Littérature orale de la Picardie* (Contes, chansons, devinettes, etc.), 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XIV. E. Rolland. *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XV. Julien Vinson. *Le Folk-lore du pays basque.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XVI. Fr. Ortoli. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tomes XVII - XVIII. J.-B. Weckerlin, *Chansons populaires de l'Alsace,* avec airs notés. 2 vol. ..... 10 fr. »

Tomes XIX-XXI. J.-F. Bladé. *Contes populaires de la Gascogne.* 3 vol ..... 15 fr. »

Tome XXII. Paul Sébillot *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* 1 vol. ..... 5 fr »

Tome XXIII. E. Petitot. *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXIV-XXVI. F.-M Luzel. *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* 3 vol. ..... 15 fr. »

Tome XXVII. C. Baissac. *Le Folk-lore de l'île Maurice.* Texte créole et traduction française. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXVIII. H. Carnoy et J. Nicolaïdes. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXIX. L.-F. Sauvé. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXX. Hervey de Saint-Denys. *Six Nouvelles nouvelles* traduites du chinois. 1 vol. ..... 5 fr. »

Tome XXXI. G. Georgeakis et Léon Pineau. *Le Folk-lore de Lesbos.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXII. Yacoub Artin Pacha. *Contes populaires inédits de la vallée du Nil.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXIII-XXXIV. A. Orain *Le Folk-Lore d'Ille-et-Vilaine,* 2 vol. ..... 10 fr. »

Tome XXXV. Paul Sébillot. *Littérature orale de l'Auvergne,* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XXXVI. M. Kunio. *Contes et Légendes de Hongrie,* 1 vol. 5 fr. »

Tome XXXVII. Félix Chapiseau. *Au pays de l'Esclavage. Mœurs et coutumes de l'Afrique centrale,* 1 vol. ..... 5 fr. »

Tomes XXXVIII-XXXIX. A. Roussel. *Légendes morales de l'Inde.* 2 vol ..... 10 fr. »

Tome XL. Laisnel de la Salle. *Souvenir du vieux temps.* Le Berry *Croyances et Légendes,* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XLI. E. Blochet. *Les Sources orientales de la Divine Comédie.* 1 vol ..... 5 fr. »

Tome XLII. A. Orain. *Contes de l'Ille-et-Vilaine.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XLIII. P. Sébillot. *Folk-lore des Pêcheurs.* 1 vol. 5 fr. »

Tome XLIV. Laisnel de la Salle. *Souvenirs du vieux temps.* — Le Berry. *Mœurs et coutumes.* 1 vol. ..... 5 fr. »

Chalon-sur-Saône, Imprimerie Française et Orientale de L. Marceau, E. Bertrand, succ.

OCT 17 1900

FEB 19 1911

BOOK DUE-WID
6167438
NOV 16 1978

CANCELLED

BOOK DUE-WID
6167438
AUG 9 1978

3 2044 098 626 732